Lt-Colonel ROUSSET

Ancien Professeur de Tactique Appliquée à l'École Superieure de Guerre.

LA GUERRE AU JOUR LE JOUR

* * * * *

JUIN 1917 à MAI 1918

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

:: 465 Photographies ou Dessins, 41 Cartes et Plans ::
32 Groupes, 340 Scènes de batailles, 52 Vues diverses et ruines.

OUVRAGE AUGMENTÉ DE DOCUMENTS OFFICIELS ET RÉCITS
:: DES PRINCIPAUX FAITS DE GUERRE ::



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS ET DE PUBLICATIONS
Librairie Jules TALLANDIER, 75, Rue Dareau, Paris (14e)

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)

LA GUERRE
AU JOUR LE JOUR

* * * * *

JUIN 1917 à MAI 1918



(Cl. Spaggiari.)

Tranchée bouleversée par le bombardement, pendant l'avance italienne.

LES ANGLAIS PROGRESSENT ENCORE AU SUD D'YPRES

(11 Juin.)

Il faut lire les journaux allemands, qui suent en ce moment sang et eau pour excuser le pénible événement de Messines. Si copieusement fournie que soit leur réserve d'arguties, je ne crois pas qu'ils en aient encore extrait des explications plus cocasses ni plus tirées par les cheveux que celles dont ils nous régalent en ce moment. Rendons-leur cependant cette justice qu'ils ne nous parlent pas, cette fois, de recul volontaire ou de manœuvre préalablement décidée. Bon gré mal gré, ils accusent le coup, mais comme s'il n'avait aucune importance et constituait seulement un de ces incidents de guerre auxquels on ne prête qu'une attention distraite. Ils glissent et n'appuient pas.

Voici, par exemple, la *Gazette de Francfort* qui déclare avec gravité qu'on n'avait pas à défendre des positions destinées à être anéanties par des explosions de mines. Et ceci s'appelle proprement faire une pétition de principes, car les explosions se sont produites avant l'attaque et au moment où les Allemands s'y attendaient le moins. Elles avaient été préparées dans un si grand secret que rien n'était fait pour les empêcher. On ne les prévoyait donc pas, ou, si l'on soupçonnait un péril quelconque, celui-ci peut s'étendre à toutes les tranchées boches, sans exception.

La même *Gazette* ajoute, avec une naïveté vraiment comique, que les Allemands n'ayant formé contre Ypres aucun noir dessein, le saillant de Messines ne pouvait avoir d'intérêt que pour les Anglais. Mais, bonne *Gazette*, c'est précisément pour cela que ceux-ci l'ont pris ! Ils y trouvent parfaitement leur compte, de votre aveu même, et doublement encore, puisqu'ils ont ruiné ainsi les derniers espoirs qui pouvaient subsister, dans l'État-major impérial, de s'ouvrir la route de Calais.

La *Strasburger Post*, beaucoup moins ingénue que son confrère des bords du Mein, essaie de nous présenter quelques vessies pour des lanternes. Elle prétend que, comme on veut surtout économiser ici hommes et matériel, « on a renoncé à tenir devant les Anglais, pour reculer sur la corde de l'arc désavantageux formé par les positions allemandes ». Voilà, si j'ose dire, de la géométrie posthume. Mais je ne serais pas fâché de savoir comment il se fait que la tactique du kronprinz en Champagne et dans le Laonnois soit absolument l'opposite de celle que la *Post* nous donne comme étant devenue la règle sur le front occidental.

Économiser des hommes et du matériel, Guillaume le jeune n'y pense guère, lui qui fonce en aveugle, à peu près tous les jours, contre le Chemin des Dames ou le plateau de Laffaux. Et si la feuille

11 JUIN — LES FAITS — 11 JUIN (suite)

Front britannique. — *Progression anglaise au sud-est de Messines: enlèvement d'un système de tranchées appuyées à la ferme de la Poterie, à 2 kilomètres à l'ouest de Warneton.*

Sur mer. — *Le transport auxiliaire* Annam *des Messageries Maritimes est torpillé et coulé dans la mer Ionienne. Dans la mer du Nord, combat d'un chalutier anglais contre 5 hydravions ennemis dont deux sont détruits et les trois autres mis en fuite. Dans la Méditerranée, un torpilleur japonais attaque un sous-marin allemand qui plonge sans qu'on puisse connaître le résultat de l'attaque. Le navire japonais, torpillé, perd 55 hommes, mais parvient à regagner le port.*

Les Alsaciens-Lorrains d'Amérique. — *Adresse de remerciements à M. Ribot pour ses déclarations à la Chambre des députés et pour l'affirmation si nette et si patriotique, que la paix est impossible sans le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.*

En Grèce. — *Dans une seconde entrevue avec M. Zaïmis, M. Jonnart, haut commissaire des puissances protectrices, lui remet une note relative à l'abdication du roi Constantin trop complètement sorti de ses attributions et de son rôle constitutionnel pour qu'il puisse continuer à régner. M. Zaïmis n'essaye pas de présenter la justification du passé et se déclare personnellement disposé à conseiller au roi de déférer à l'invitation des puissances. M. Jonnart ajoute que le roi ne saurait se faire illusion sur le résultat de sa résistance éventuelle et il demande une réponse pour le 12 juin à midi, au plus tard. Le général Regnault, qui commande les forces alliées mises à la disposition du haut commissaire, fait occuper par un détachement l'isthme de Corinthe. En Thessalie, la colonne détachée de l'armée d'Orient par le général Sarrail, entre à Elassona où elle est accueillie avec enthousiasme par les populations.*

strasbourgeoise ne nous a pas raconté des histoires, c'est qu'alors une singulière anarchie préside aux décisions suprêmes de l'État-major tudesque, ou bien encore que Hindenburg, malgré toute sa puissance, ne parvient pas à se faire complètement obéir. On peut évidemment choisir entre ces trois hypothèses ; mais la première me paraît être celle qui a le plus de fondement.

Quant à la conclusion de tout ceci, elle est fort claire. La victoire anglaise a produit en Allemagne un émoi considérable, et tel qu'on en vient à dire des sottises pour ne pas le laisser trop voir.

TEMPS D'ESCARMOUCHES

(12 Juin.)

Les événements militaires sont aujourd'hui fort minces. Le prince Ruprecht paraît avoir renoncé, au moins momentanément, à reprendre des positions dont lui et Ludendorff, malgré toutes leurs arguties de chicaneurs, n'arrivent pas à expliquer la perte, parce qu'il leur faudrait, pour cela, reconnaître la supériorité de leur adversaire, et que leur amour-propre, comme d'ailleurs le moral allemand, en souffrirait trop.

Nos alliés profitent de cette trêve relative pour s'installer dans leurs conquêtes, s'y fortifier, et se préparer à d'autres mouvements. Ils ont même réalisé encore quelque légère avance, dans le nord et le sud d'Ypres, puis aux abords de la Souchez. L'artillerie ennemie se montre toujours fort active. Elle trouve d'ailleurs devant elle des batteries qui la contiennent et lui ripostent avec une inlassable vigueur.

Sur notre front, les contre-attaques à grand orchestre ont également cessé, pour faire place à de simples coups de main, toujours dirigés contre le Chemin des Dames.

Ceux-ci d'ailleurs ne réussissent pas mieux que ceux-là. Combien de temps peut encore durer cet état de choses? Je ne me charge pas de le dire. Mais il semble répondre assez bien aux préoccupations nouvelles de l'empereur allemand qui, dans une harangue récemment adressée à certain régiment brandebourgeois, invitait celui-ci à s'armer de patience, et lui recommandait d'être ferme dans la résistance, en émettant l'espoir que les armes tomberaient peut-être un jour de nos bras fatigués.

Si le kaiser n'a point d'autres bases à donner à sa confiance, il risque fort de voir celle-ci s'effondrer, surtout quand apparaîtront les Américains. Je retiens seulement de son singulier discours cette constatation que la coalition germanique, de l'aveu même de celui qui la dirige, est

(Cl. Rol et Wyndham.)

1. Canon allemand détruit par l'artillerie canadienne. — 2. Déplacement d'une pièce britannique pendant les combats de Messines.

12 JUIN **LES FAITS** **12 JUIN** (suite)

Front britannique. — *Nouvelle avance à l'est et au nord-est de Messines : prise du hameau de Gapaard, sur la route d'Ypres à Warneton et au nord de cette dernière ville.*

Les buts de guerre des Alliés. — *L'Angleterre et la France adressent à Petrograd leur réponse à la déclaration du gouvernement russe du 9 avril. « La France ne songe à opprimer aucun peuple ni aucune nationalité, même celle de ses ennemis d'aujourd'hui. Mais elle entend que l'oppression qui a si longtemps pesé sur le monde soit enfin détruite et que soient châtiés les auteurs des crimes qui demeureront la honte de la guerre... Elle entend que lui fassent retour ses fidèles et loyales provinces d'Alsace-Lorraine qui lui ont été arrachées par la violence. » A cette réponse se trouve annexé l'ordre du jour voté le 5 juin par la Chambre française. L'ordre du jour du Sénat sera également transmis au gouvernement russe.*

En Grèce. — *Dans la matinée, M. Zaïmis remet à M. Jonnart, la note suivante : « La France, la Grande-Bretagne et la Russie ayant réclamé par votre vote d'hier l'abdication de S. M. le roi Constantin et la désignation de son successeur, le soussigné président du Conseil, ministre des Affaires étrangères a l'honneur de porter à la connaissance de votre Excellence que Sa Majesté le roi, soucieux comme toujours du seul intérêt de la Grèce, a décidé de quitter le pays, avec le prince royal, et désigne pour son successeur le prince Alexandre. » Au Pirée, les troupes qui étaient à bord des navires alliés sont débarquées sans incident. En Thessalie, la cavalerie française entre à Larissa, où malgré les assurances du général grec Baïvas, elle essuie la fusillade d'une partie des troupes de la garnison. L'ordre est rapidement rétabli et le général Baïvas est arrêté, mais cette échauffourée nous coûte quelques tués et blessés.*

dorénavant vouée à la défensive, et que l'armée créée avec tant de soin pour l'attaque, les irruptions rapides et les conquêtes foudroyantes, en est réduite à protéger ce qu'elle détient, sans même être sûre absolument de le garder.

POUR LE MAINTIEN DES FORCES MORALES

(13 Juin.)

Je reçois journellement une très grande quantité de lettres, auxquelles on comprendra qu'il me soit impossible de répondre individuellement, même par secrétaires. Beaucoup d'entre elles m'apportent des doléances personnelles, visant des cas particuliers dont la multiplicité et la variété s'expliquent par l'énorme masse des hommes mobilisés, mais qui ne peuvent être examinés congrûment et résolus que par l'autorité chargée directement d'y pourvoir.

D'autres, au contraire, ont trait à des faits d'ordre général, qui intéressent l'armée tout entière ou des fractions importantes de celle-ci, et relèvent par conséquent, au moins dans une certaine mesure, de l'opinion publique. Ces faits, il est facile de les contrôler, et lorsqu'ils ont été reconnus exacts, c'est un devoir de les signaler à l'attention du commandement et des pouvoirs établis. La disette d'événements militaires m'en donnant aujourd'hui le loisir, je le ferai, avec toute la modération qui convient à ces sortes de choses, mais avec la fermeté que commande l'intérêt général de l'armée et du pays.

Passons sur la question des permissions, qui a fait couler beaucoup d'encre, et qu'une décision récente du commandant en chef vient, du moins je l'espère, d'apaiser pour toujours. Il est indéniable qu'une inégalité parfois choquante a trop longtemps présidé à la distribution de cette faveur, — car c'en est une, qui reste toujours soumise aux règles de la discipline générale et aux nécessités du service ; — mais dès qu'une réglementation est intervenue pour en régulariser l'octroi, il ne doit plus y avoir, où que ce soit, place pour l'arbitraire. Chacun acquiert du coup les mêmes droits, en dehors, bien entendu, de l'intervention de raisons supérieures dont le commandement est seul juge, et qu'il peut invoquer avec pleine liberté d'action. C'est d'ailleurs ce qu'a écrit, en termes explicites, le général Pétain.

Autre affaire maintenant : celle des relèves. Il est arrivé trop souvent que des unités sont restées en première ligne plus longtemps peut-être que ne l'exigeaient les circonstances, plus longtemps, en tout cas, que d'autres qu'elles voyaient



(Cl. Trampus.)

Auto-tracteurs et pièces d'artillerie italiennes en position sur l'Isonzo, pendant les victorieux combats.

s'en aller au repos. Or, à moins de nécessité absolue et inéluctable, il y a toujours danger à tendre la corde jusqu'à l'extrême, quels que puissent être le courage et la constance des hommes. C'est également une erreur, à mon sens, de transformer le séjour à l'arrière en une période de revues ou de manœuvres. Que l'on occupe les soldats, soit, parce que l'oisiveté complète est mauvaise et qu'il est obligatoire parfois de remettre les troupes en main. Mais qu'on ne les accable point d'exercices surérogatoires. Il faut que le retrait des tranchées soit pour eux une détente, au physique autant qu'au moral.

Dirai-je encore que tout ce qui regarde l'avancement devrait être étudié et préparé avec un soin jaloux, afin qu'il n'y ait jamais même l'apparence d'un passe-droit? Je pourrais citer un régiment d'infanterie qui a toujours été sur le front et vient de rester neuf mois en ligne. Depuis plus d'un an, il n'a connu ni une nomination de lieutenant, ni une citation. Pourquoi cet oubli? Je l'ignore. Mais je ne suis que trop certain qu'il a provoqué au moins du malaise.

Les citations elles-mêmes, — et par là j'entends les désignations faites par les communiqués, — devraient cesser de s'appliquer uniquement aux héros de l'aviation. Ceux-ci sont dignes assurément de tous nos éloges et de toute notre admiration. Mais ces superbes fantassins qui triment dans des tranchées inconfortables, où la mort les guette sans relâche, et n'en sortent que pour braver, avec quel courage, on le sait, la mitraille ennemie ; ces artilleurs impassibles sous les obus et ces aviateurs de réglage qui remplissent leur pénible rôle avec une si belle abnégation, ne mériteraient-ils pas, les uns et les autres, d'être également, au moins quelquefois, à l'honneur? On ne les y met jamais, car pour eux, comme pour ceux qui les commandent, l'anonymat ne souffre point d'atteinte. Voilà un fait inexplicable et que, au moins à ma connaissance, aucune raison militaire ne saurait justifier.

J'arrête là pour aujourd'hui mes réflexions, qui pourraient être continuées. Je les soumets avec déférence à ceux qui ont la charge de nos destinées, au front comme à l'intérieur. Et je leur demande aussi de faire cesser sans délai la propagande impie qui s'exerce sur nos pauvres permissionnaires, abandonnés dans les gares, où ils stationnent, harassés, pendant de longues heures, tandis que les guettent les propagateurs de panique, les voleurs à la tire et les tristes coryphées de la plus basse prostitution.

Il ne s'agit, pour faire cesser tout cela, que d'exercer une surveillance plus active et un contrôle plus assidu. Ne sommes-nous pas en droit de réclamer l'une et l'autre, quand d'eux dépend la santé physique et morale de ceux qui défendent notre sol et sauvegardent notre avenir?



(Cl. Boyer.)

Nos grenadiers pendant l'attaque de Cerny.

VERS LES SITUATIONS PLUS CLAIRES

(14 Juin.)

Nos alliés britanniques, qui entendent montrer aux Allemands que leur succès de Wytschaete n'est point un simple coup du hasard, donnent chaque jour à celui-ci des compléments qui l'affirment et l'assurent. Ils avancent lentement, mais régulièrement, au delà de Messines et sur les deux rives de la Souchez. Au reste, le maréchal Douglas Haig vient de faire, dans l'ordre de félicitations qu'il a adressé aux soldats du général Plumer, un exposé à la fois clair et précis de sa méthode, exposé qui, je ne le constate point sans quelque fierté, confirme pleinement ce que j'en avais dit ici même, quand j'ai examiné dans ses détails la dernière opération si bien menée et si complètement réussie par les Anglais.

Sur les autres parties des différents fronts, il n'est question que de canonnades et d'affaires infinitésimales. Cependant, on pourrait croire, à lire les bulletins allemands, que l'armée russe n'est plus aussi figée. On nous parle d'un regain d'activité assez sensible, qui se manifesterait d'un bout à l'autre du front de bandière, depuis la Duna jusqu'à la Narazowka, en Galicie. Il faut toujours se méfier des nouvelles boches, dont la source est souvent intéressée et les auteurs suspects. Cependant, elles concordent ici non seulement avec celles d'Autriche mais, encore avec les renseignements officieux venant de Petrograd. Elles ne sont donc pas, peut-être, de simples ballons d'essai.

Espérons qu'il en est ainsi, puisque, aussi bien, le coup de théâtre qui vient de se jouer à Athènes éclaircit une situation jusqu'ici fort embrouillée, et dont les mauvais effets pouvaient parfaitement ne point nous être absolument personnels. Il est clair que les opérations éventuelles dont la Galicie et la frontière moldave étaient les théâtres désignés risquaient d'être influencées fâcheusement par l'immobilisation relative à laquelle se trouvait condamnée l'armée de Macédoine, justement inquiète pour ses derrières, et conséquemment gênée dans ses mouvements. La révolution de palais qui nous a débarrassés d'un ennemi d'autant plus dangereux qu'il était plus hypocrite met fin à cette espèce de paralysie trop longtemps supportée.

***

Paris a aujourd'hui un hôte de marque, le général Pershing, qui nous apporte, avec sa personne, le premier gage du concours américain. L'accueil qu'il a reçu lui montre tout le prix que la nation française attache à ce concours, et l'estime particulière dans laquelle est tenue ici la haute personnalité qui en est comme le symbole. Cette alliance du Nouveau-Monde avec l'Ancien, pour la victoire du droit, est un des plus grands événements de



(Cl. Boyer.)

Une attaque à la grenade aux abords de Cerny.

Les tanks à travers



La lutte sans merci qui nous a été imposée bouleverse l'aspect de toutes les contrées o elle sévit, et la présence des tanks britanniques révolutionne le calme des sables d désert. On voit ici les nouveaux engins évoluer avec autant d'aisance sur le sol arid

:s palmiers de Syrie.



mouvant de Syrie que dans les trous boueux des Flandres. Dissimulés par des almiers ils approchent, puis s'élancent, crachant de partout la mitraille, — et la anchée turque, après leur passage, n'est plus, pour ses défenseurs, qu'un large tombeau.

l'Histoire, et doit marquer une heure décisive dans les fastes de l'humanité. Sans doute il faudra attendre encore que la main tendue aux démocraties européennes par la puissante république américaine soit assez solidement armée pour les aider à achever, de son gantelet de fer, l'écrasement du colosse malfaisant qui se débat dans des convulsions prochainement mortelles. Ce qui nous vient d'elle en ce moment n'est qu'un acompte précieux, où nous voyons le premier témoignage de sa fraternelle amitié. Nous saluons donc avec émotion et cordialité l'éminent représentant de notre grande alliée. Et nous lui souhaitons de tout cœur la bienvenue sur cette terre de France, à la libération de laquelle doivent contribuer sa vaillance et celle de ses soldats.

L'AFFAIRE DE LARISSA

(15 Juin.)

Le guet-apens avorté de Larissa montre combien une action de vigueur était devenue nécessaire en Grèce. C'est la seconde fois que pareil fait se produit, avec des conséquences plus ou moins graves. Ce sera la dernière, les acolytes de Constantin devant être désormais réduits à l'impuissance. Il sera bon toutefois de garder l'œil ouvert sur les agissements de ces germanisants, trop portés à suivre leurs inspirateurs dans la pratique courante de la félonie. Ils semblent nous tendre une main, et essayent de nous poignarder de l'autre. Nous savons depuis l'antiquité la plus haute qu'il faut se méfier pe certains Grecs, même s'ils se présentent les bras chargés de présents.

Quand un gouvernement prévoyant envoya l'armée d'Orient à Salonique, c'était pour y faire une besogne toute autre que celle à laquelle elle est condamnée présentement. Elle devait combattre les Bulgares, et non point s'occuper des Hellènes, bien qu'ils eussent laissé protester leur signature. Puisqu'il a plu à quelques-uns de ceux-ci de la forcer à changer de rôle, puis d'ajouter la déloyauté au reniement ; puisque le sang français a coulé derechef, je présume qu'on ne s'en tiendra plus à des réparations platoniques et qu'on saura appliquer les lois de la guerre aux responsables de cette lâcheté. Ce serait trop commode, en vérité, de nous porter de pareils coups de Jarnac, pour s'en aller ensuite chercher une retraite à Tatoï.

Si encore ces palikares de contrebande avaient montré une attitude tant soit peu courageuse, on pourrait peut-être leur être plus indulgent. Mais après s'être embusqués derrière les casernes pour



Cl. Trampus.

Éclatement d'un obus sur les lignes anglaises au saillant de Messines.

accomplir leur vilaine action, ils se sont laissé prendre 2 colonels, 51 officiers, 269 hommes, *et leur drapeau* ! Cartouche et Mandrin n'étaient guère plus honorables. Seulement, quand la maréchaussée les attaquait, ils se battaient mieux.

Sans donc attacher plus d'importance que de raison à cette misérable aventure, nous ne saurions oublier qu'elle a coûté la vie à quelques soldats français. Cela suffit amplement pour que nous ne la tenions point pour négligeable, et que nous n'entamions à l'avenir de négociations avec les généraux grecs que chat en poche, c'est-à-dire avec des garanties certaines, des gages sûrs et même des otages au besoin.

LA LIGNE ANGLAISE PORTÉE EN AVANT SUR UN FRONT DE 11 KILOMÈTRES (16 Juin.)

Nos alliés britanniques ont, hier encore, obtenu, à leur aile gauche et sur leur centre, un double succès qui a surtout une portée morale. Il montre d'abord que chez eux persiste une volonté tenace, qui se traduit par des manifestations d'activité ininterrompue ; ensuite que l'ennemi, malgré l'acharnement qu'il met à résister, est obligé de céder constamment à la pression qui l'étreint.

La prise du saillant de Wytschaete, si brillamment accomplie, a donné aux troupes du général Plumer des avantages tactiques dont le profit commence à s'accuser, surtout depuis la dernière avance au sud-est de Messines. Les lignes allemandes installées entre Saint-Yves et la Lys, à travers le grand bois de Ploegsteert, étant exposées à un débordement imminent par la droite, sont peu à peu obligées de céder, et elles ont commencé hier leur mouvement de recul dans la direction de Warneton. Les communiqués boches nous diront peut-être qu'il s'agit là d'une simple rectification devenue nécessaire. Nous y verrons, nous, un acheminement fort intéressant vers les derrières de Lille, Roubaix et Tourcoing.

Au nord-ouest de Bullecourt, les troupes anglaises ont également procédé à une opération excellente en occupant de vive force une nouvelle fraction de la ligne Hindenburg.

En Thessalie, nos troupes achèvent peu à peu l'occupation d'une région qui pouvait devenir pour elles, d'un jour à l'autre, un guêpier. Des précautions sont prises pour que la malheureuse affaire de Larissa reste à l'état de fait isolé. Et à ce propos, nous nous associons bien volontiers aux félicitations chaleureuses qu'au nom du gouvernement le ministre de la Guerre a adressées à l'armée d'Orient et à son chef. Cette armée, je l'ai dit hier, n'était point, dans la pensée de ceux qui l'ont envoyée là-bas, destinée à combattre des Grecs, mais à aider ceux-ci, au contraire, à rem-



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Le repos, dans un campement des fameux « Royal fusiliers ».

13 JUIN **LES FAITS** **14 JUIN**

Front occidental. — *Les communiqués ne signalent que des actions de détail. Les prises faites par les Anglais depuis le 7 juin s'élèvent à 7 342 prisonniers dont 145 officiers, 47 canons, 242 mitrailleuses et 60 mortiers de tranchée.*

A Londres. — *Raid très meurtrier d'une forte escadrille d'avions allemands qui bombardent les faubourgs est de la capitale. On compte 97 tués et 439 blessés parmi lesquels un grand nombre de femmes et d'enfants.*

A Paris. — *Arrivée du général Pershing commandant en chef des troupes américaines, auquel la capitale fait une magnifique réception.*

En Thessalie. — *Le gros de nos troupes cantonne autour de Larissa: la cavalerie occupe Trikala à 65 kilomètres à l'ouest de Larissa et à 80 kilomètres de Janina où se trouvent les Italiens. Un bataillon de chasseurs est envoyé à Volo.*

Front britannique. — *Les Anglais attaquent au sud et à l'est de Messines et sur les deux rives du canal d'Ypres. La résistance de l'ennemi est partout rapidement brisée; la journée coûte aux Allemands la perte de leurs lignes entre la Lys et la Warnave, et une grande partie de leurs positions avancées entre la Warnave et le canal, et au delà jusqu'à Klein-Zillebeck.*

En Grèce. — *Le roi Constantin parti d'Athènes hier soir, s'embarque aujourd'hui au petit port d'Oropos sur la côte est de l'Attique. Le nouveau roi Alexandre adresse aux Hellènes une proclamation dans laquelle il se déclare prêt à suivre les traces du règne si brillant de son père. Cette proclamation a été rédigée à l'insu de M. Jonnart, par un familier de l'ancienne cour.*

Sur mer. — *Le Zeppelin L. 43 est détruit dans la mer du Nord par les forces navales anglaises. L'équipage disparaît en entier.*

plir la tâche à eux imposée par leurs anciens engagements. Elle accomplit en ce moment une assez pénible besogne ; mais, comme a dit fort bien M. Painlevé, elle a servi et sert encore glorieusement la cause de l'humanité.

Elle doit être, à l'égal de celles qui combattent sur notre sol, l'objet d'une constante sollicitude et recevoir des marques éclatantes de la reconnaissance publique pour le dur labeur qu'au milieu de difficultés sans nombre, elle a accompli depuis deux ans. C'est en ne ménageant à ceux qui défendent la liberté du monde ni les encouragements, ni les récompenses, ni surtout les témoignages d'une stricte équité, qu'on maintiendra dans leurs âmes cette ardeur héroïque dont trois ministres ont magnifié, avant-hier, dans un superbe langage, la noblesse et la beauté.

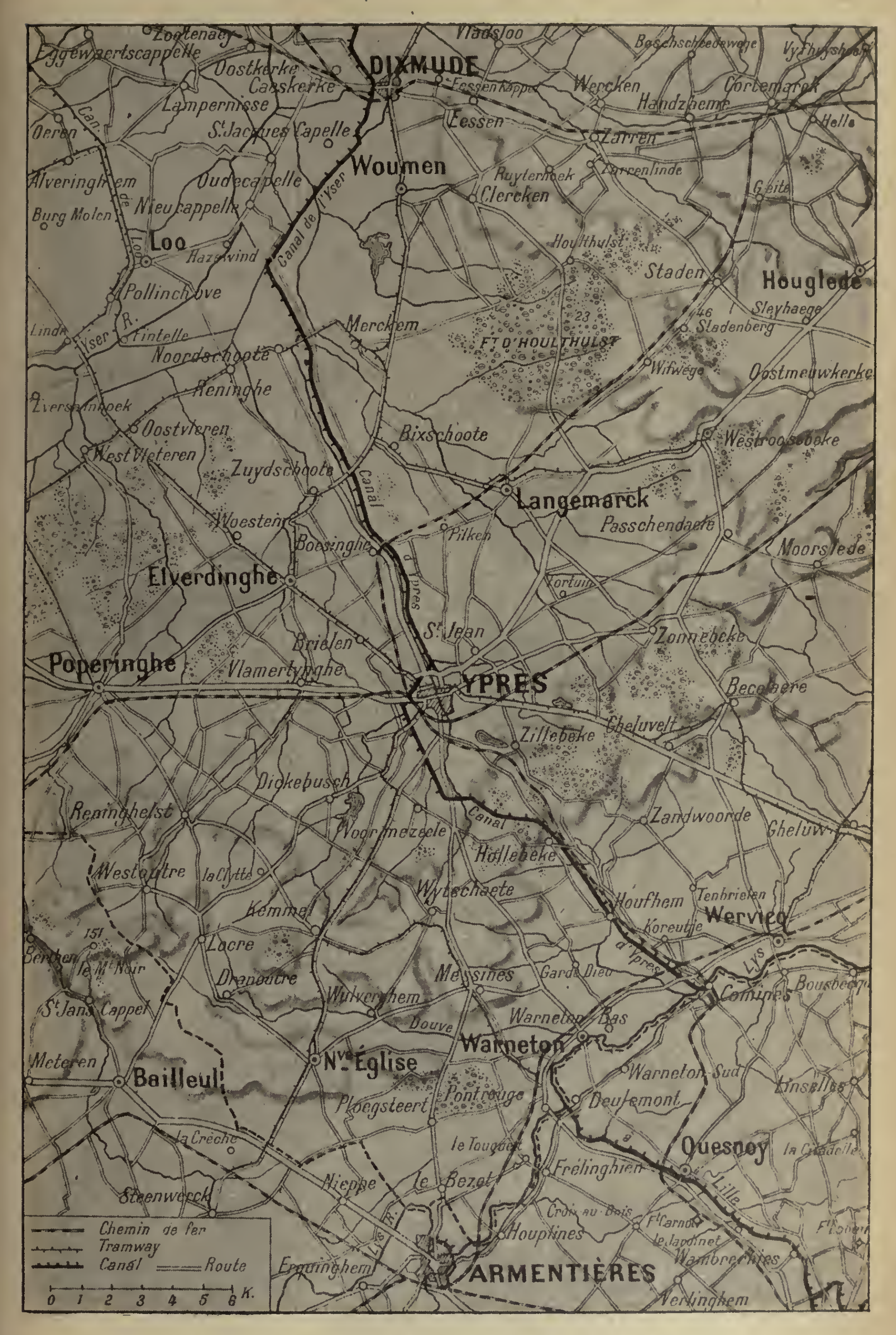
LES SUCCÈS ANGLAIS

(17 Juin.)

Bien qu'il ne soit pas très facile de suivre exactement la progression anglaise en Belgique, en raison de ses variations presque journalières, il apparaît que nos alliés, après avoir complètement réduit le saillant de Messines-Wytschaete, occupent maintenant une ligne droite allant de Klein-Zillebeke, sur la route Ypres-Commines, à un affluent de la Lys, nommé la Warnave, qu'elle joint au delà du bois de Ploegsteert. Ils menacent Warneton, point à l'ouest duquel se trouvent encore des tranchées allemandes qui pourraient bien tomber par action indirecte, comme celles qui viennent de céder plus au nord. Nos alliés, s'étant assurés des points d'appui solides, semblent maintenant opérer par débordements successifs et détachent ainsi successivement de larges morceaux du front défensif ennemi. Il est évident, par exemple, que si Warneton est enlevé, les positions allemandes devant Armentières courront le risque de se voir prises à revers.

Les communiqués allemands, obligés de reconnaître que les troupes du prince Ruprecht opèrent partout à reculons, ne se résignent à cet aveu pénible qu'avec mauvaise grâce et en recourant à des circonlocutions gênées. On sent fort bien que la pression continue et régulièrement opérante des Anglais préoccupe l'État-major germanique, bien que celui-ci s'efforce d'en laisser paraître le moins possible. D'autant plus qu'au sud de la route Arras-Cambrai, la ligne Hindenburg vient encore de subir une assez forte entaille, entre Monchy-le-Preux et Bullecourt.

On comprend que ces reculades perpé-



Carte du secteur d'Ypres, théâtre des combats de Messines.

14 JUIN (suite) **LES FAITS** **15 JUIN**

Chambre des députés. — *Impressionnante séance à laquelle assiste le général Pershing. M. Ribot, après avoir fait le récit des événements de Grèce de l'abdication du roi Constantin, salue l'arrivée des États-Unis « au rendez-vous qu'ils nous ont eux-mêmes donné » et fait ressortir l'importance de ce grand événement. M. Viviani résume pour la Chambre et pour le pays tout entier les impressions des membres de la mission française, au cours de leur réception en Amérique. Il montre ensuite le devoir simple et tragique qui s'impose à la France de lutter jusqu'à la victoire, si elle veut « garder le respect de ses tombeaux, le respect de ses berceaux et empêcher que, dans un rythme barbare, ses fils n'aillent, tous les trente ans, reprendre sur les champs de bataille la place où sont tombés leurs pères ».*

La Chambre vote l'affichage des discours des deux ministres.

Front britannique. — *Échec d'une contre-attaque lancée par les Allemands sur les positions enlevées hier par nos alliés au sud du canal Ypres-Comines.*

En Grèce. — *Proclamation de M. Jonnart au peuple hellène : « La France, la Grande-Bretagne et la Russie ont voulu l'indépendance, la grandeur et la prospérité de la Grèce. Elles entendent défendre le noble pays qu'elles ont libéré contre les efforts réunis des Turcs, des Bulgares et des Allemands... Berlin commandait hier à Athènes et conduisait graduellement le peuple sous le joug bulgaro-allemand... Les puissances garantes ont en conséquence demandé au roi Constantin d'abdiquer... Aujourd'hui le blocus est levé. Toute représaille contre les Grecs à quelque parti qu'ils appartiennent sera impitoyablement réprimée. Aucune atteinte à l'ordre public ne sera tolérée. Les puissances n'ont nullement l'intention d'imposer la mobilisation générale. »*

tuelles, et ces pertes de terrain qui ne sont jamais réparées — car une violente attaque dirigée jeudi soir contre les nouvelles positions anglaises, au sud du canal Ypres-Commines, a été complètement brisée — donnent à réfléchir aux chefs de l'armée ennemie. Je ne sais si, en même temps, ceux-ci ne jettent pas un regard inquiet vers la Russie, où il ne serait pas impossible que la généreuse activité de M. Kerensky commençât à améliorer un peu l'état des choses. En tout cas, leurs bulletins signalent avec insistance l'effervescence qui se manifeste dans la région de Loutsk et en Galicie, et ce ne doit pas être uniquement par recherche du fait divers.

Partout ailleurs, la situation est calme, et l'occupation de la Thessalie se poursuit sans nouveaux incidents. A ce sujet, on ne peut s'empêcher d'admirer la façon désinvolte dont l'ex-roi Constantin, qui a, aux yeux des Allemands, le tort grave, non pas d'avoir pratiqué trop longuement la félonie, mais de l'avoir pratiquée sans succès, est abandonné à son triste sort par une bonne partie de la presse tudesque. Celle-ci ne cherche point à dissimuler sa colère ; mais elle prévient brutalement le complice pris la main dans le sac que, comme disait Bismarck, sa couronne ne vaut pas les os d'un grenadier poméranien. Voilà sans doute de l'ingratitude, à moins que ce ne soit la constatation d'une impuissance devant laquelle tombent toutes les questions de sentiment.

TOUJOURS LES FORCES NAVALES

(18 Juin.)

Je n'ai point la prétention de rasséréner les âmes troublées et fuligineuses de ceux qui, par principe ou par tempérament, s'obstinent à mettre les choses au pire et alimentent leurs humeurs inquiètes en broyant perpétuellement du noir. Ce serait là un travail à lasser Hercule lui-même. Mais je voudrais répondre en bloc à quelques correspondants qui, sans accuser une dépression aussi injustifiable, semblent encore éprouver des craintes qu'ils me demandent de calmer. Je reviens donc sur des questions que j'ai déjà traitées ici même. Elles ont assez d'importance pour justifier ce retour d'attention.

On se plaint d'abord que, malgré les ordres formels donnés par le général en chef, la régularité dans l'octroi des permissions ne soit point encore complètement réalisée. Il est possible que ceux qui s'en étonnent se montrent un peu trop pressés, l'équilibre ne pouvant pas se rétablir en quelques jours. Mais si cette inégalité persistante est due à d'autres

16 JUIN **LES FAITS** **17 JUIN**

Front britannique. — *Les Anglais consolident leurs nouvelles positions dans le secteur d'Ypres : la presse allemande affecte d'en considérer la perte comme négligeable et le général von Ludendorff prétend n'avoir engagé que des troupes de couverture.*

Etats-Unis. — *Le président Wilson a prononcé hier, à l'occasion du « Jour du drapeau » un grand discours dans lequel, après avoir montré le plan de domination universelle de l'Allemagne, rappelé les insultes et les agressions qui ont décidé les États-Unis à la guerre, et dévoilé les intrigues nouées par le gouvernement allemand pour une fausse paix, il ajoute : « malheur à celui ou à ceux qui cherchent à se mettre en travers de notre route ».*

En Grèce. — *L'amiral Gauchet, commandant en chef les forces navales des alliés dans la Méditerranée, déclare levé, à partir d'aujourd'hui, le blocus notifié par la proclamation du 7 decembre 1916.*

En France — *La lutte d'artillerie est très violente sur tout le front du Chemin des Dames ; une attaque allemande au nord d'Heurtebise nous oblige un moment à abandonner un saillant de notre ligne, mais l'ennemi est bientôt refoulé et ne conserve que quelques éléments de tranchées. Les communiqués britanniques mentionnent des échecs infligés à plusieurs reprises depuis un mois, par les troupes portugaises, à des tentatives d'attaques allemandes.*

En Angleterre. — *Raid de deux Zeppelins sur les côtes du comté de Kent. Un des dirigeables est incendié et abattu par un avion britannique : tout l'équipage périt carbonisé.*

En Grèce. — *Nos troupes ont continué leur avance en Thessalie ; elles atteignent et occupent le col de Furka sur les monts Othrys. Les populations leur remettent une grande quantité d'armes et de munitions.*

causes, il faut absolument la faire cesser, et tout de suite. Nous comptons, pour cela, sur la vigueur du haut commandement.

D'autre part, certaines unités paraissent avoir à souffrir, non point de l'insuffisance de la nourriture, mais de sa mauvaise préparation. De là des critiques adressées, fort à tort, à l'intendance. La faute, si faute il y a, incombe tout entière aux chefs immédiats qui, par une surveillance plus stricte, peuvent faire cesser immédiatement cet état de choses, et le doivent ; s'ils l'oublient, c'est à leurs supérieurs immédiats à le leur rappeler.

Et puis il faut qu'à tout prix une détente vienne soulager des nerfs soumis à d'aussi rudes épreuves que celles de la tranchée. Il faut surtout qu'elle soit complète, et que l'esprit tâtillon de certains chefs n'empoisonne point les périodes de repos par d'inutiles tracasseries. Quelques exercices, c'est bien. Des manœuvres ou des revues de détail comme en garnison, c'est trop.

Je ne reviendrai pas sur ce qui touche à l'avancement et aux récompenses, quoiqu'il y ait encore à ce sujet beaucoup à redire. Mais cette affaire ne peut trouver sa solution que dans le cœur des chefs eux-mêmes et dans l'affection qu'ils portent à leurs subordonnés. Je supplie seulement qu'on prête plus d'attention à réparer les fâcheux errements qui ont mis à l'avant beaucoup d'hommes âgés, tandis que tant de gaillards vigoureux se prélassent dans les services de l'arrière. Et je demande aussi avec une nouvelle insistance qu'on prenne garde à la propagande infâme qui installe dans les gares parisiennes, laissées sans surveillance, de véritables agences de dépression morale et de pacifisme criminel.

Ces redites me seront pardonnées, j'espère. Mais tant que le fer rouge n'aura pas été porté dans la plaie, je me ferai un devoir de les répéter, parce que rien n'intéresse plus directement le salut national. Le commandement militaire, pour que sa sollicitude sur l'armée soit efficace, doit s'inspirer autant de la justice que de la fermeté. S'il se montre impitoyable dans le redressement des fautes, de toutes les fautes, imputables à la mauvaise volonté ou à la négligence, il est tenu à une équité sereine dans l'accomplissement de sa difficile mission. Napoléon exigeait énormément de ses troupes. Mais il savait émouvoir leurs fibres secrètes, et elles le suivaient, même en grognant quelquefois.

Nos soldats connaissent leur chef suprême, qui ne les a pas quittés depuis bientôt trois ans, et savent qu'il cache, sous des dehors parfois un peu rudes, le cœur le plus loyal et le plus généreux. Qu'ils continuent donc à lui faire pleine confiance. Ils n'auront point à s'en repentir.

(Cl. Rol.)

1. L'accueil français aux troupes canadiennes. 2. Capture d'une coupole allemande.



(Cl. K.)

Une tranchée française, dans le secteur de l'Aisne.

IL FAUT RENFORCER L'AVIATION

(19 Juin.)

Encore une attaque contre le Chemin des Dames. C'est la..., ma foi! je préfère ne plus les compter. Aussi bien ont-elles toutes le même dénouement, qui n'est point, assurément, celui que cherche le kronprinz, car je ne suppose pas qu'il fasse jeter à terre plusieurs milliers d'hommes dans le but unique de nous prendre quelques maigres bouts de tranchées, qu'encore il ne garde pas toujours.

A part cet incident, qui commence à devenir chronique, je ne vois absolument rien à signaler au point de vue militaire. C'est l'entr'acte, et il faut s'y résigner, parce qu'il peut encore être assez long. Mieux valent d'ailleurs les accalmies dont on profite que des opérations trop précipitées dont on ne pourrait récolter que des bénéfices insignifiants.

La pauvre ville de Reims a encore été bombardée avec frénésie. Il y a vraiment dans cette rage de destructions et d'assassinats qui s'est emparée de la brute allemande, quelque chose dont l'humanité tout entière, à laquelle, quoique nous en ayons, appartient cette race immonde, doit rougir. Mais puisqu'il est impossible d'empêcher de tels forfaits, il faut au moins s'arranger pour les punir. Or, on n'y arrivera que par la guerre aérienne, facteur unique des représailles opportunes et utiles. Et donc, il faut que notre effort porte maintenant sur l'aviation, qui a besoin non seulement d'être renforcée, mais mieux organisée.

J'entends surtout l'aviation de chasse et de bombardement, qui n'est ni assez nombreuse, ni assez entreprenante, ni même, m'assure-t-on, assez précautionneuse dans la protection qu'elle doit aux appareils de réglage, lesquels sont à l'efficacité du tir de l'artillerie ce que la perfection de méthode est à son exécution. Je ne critique pas les personnes, mais seulement le mode d'emploi, ou pour mieux dire, la façon d'exploiter intégralement une arme dont l'importance est devenue capitale, dans cette guerre de tranchées et d'opérations compassées que nous devons subir peut-être encore pendant de longs mois.

Ici comme partout, il faut pouvoir opérer par masses, car le mot de Napoléon : « La victoire appartient aux gros bataillons », est toujours vrai, au moins quand il est pris dans son sens exact et concret. Il nous faut des escadres puissantes, pour aveugler l'ennemi, pour donner aux indicateurs de nos pièces la sécurité qui leur est nécessaire, enfin pour aller semer en Allemagne même une terreur salutaire qui nous préserve des attentats infâmes dont

18 JUIN — **LES FAITS** — 19 JUIN

En Champagne. — *Enlèvement d'un système de tranchées Allemandes qui forme saillant dans nos lignes, entre le mont Cornillet et le mont Blond. L'ennemi continue à bombarder, sans raison militaire, la ville de Reims sur laquelle 2 000 obus tombent aujourd'hui.*

Front britannique. — *Les Allemands lancent une forte attaque sur les positions conquises par les Anglais, le 14 juin, à l'est de Monchy-le-Preux : les postes avancés de la défense sont refoulés, mais la ligne principale « Infantry Hill » n'est pas entamée, malgré l'acharnement déployé par les troupes d'assaut.*

En Thessalie. — *Les mouvements de nos troupes continuent à s'opérer sans difficultés : toutes les communes de la région Larissa-Volo ont adhéré spontanément au gouvernement vénizéliste.*

En Épire. — *Un détachement français a occupé Prévéza.*

L'Allemagne et la Russie. — *Le gouvernement provisoire russe a appris de source absolument certaine que M. Hoffmann conseiller fédéral suisse et M. Grimm, citoyen suisse, s'étaient entremis pour offrir des propositions d'armistice et de paix séparée de l'Allemagne à la Russie. M. Grimm est expulsé de Russie et le Conseil fédéral suisse désavoue M. Hoffmann.*

Au Trentin. — *Important succès des troupes italiennes sur le plateau d'Asiago ou des Sept Communes. Enlèvement des formidables positions organisées par les Autrichiens sur les pentes du massif de l'Ortigara et jusqu'à la cote 2 105. Un millier de prisonniers dont 74 officiers restent aux mains des vainqueurs.*

Guerre sous-marine. — *L'amiral Merveilleux-Duvignaux est placé à la tête de la nouvelle direction des services de la guerre sous-marine constituée au ministère de la rue Royale, en conformité de l'ordre du jour récemment voté par la Chambre.*

sont perpétuellement victimes des femmes et des enfants.

Je me laisse dire, sans y mettre de résistance, que, sous ce rapport, le concours de l'Amérique va bientôt se faire sentir dans de larges proportions. Il sera le bienvenu, et nous l'accepterons avec reconnaissance. L'intensification de la guerre aérienne peut changer la face des choses, surtout si elle coïncide avec des mesures énergiques prises par les pouvoirs publics pour endiguer la vague d'assaut que les Allemands, avec leur traîtrise habituelle, s'efforcent en ce moment de lancer, par d'insidieux mensonges hypocritement propagés, contre une force de résistance dont ils désespèrent de venir à bout autrement.

L'ASSAINISSEMENT DES GARES

(20 Juin.)

Il faut assainir les gares. Cela devient une nécessité urgente et absolue.

Il faut d'abord purger leurs abords de cette cohue interlope de mercantis, de gens suspects qui détroussent nos soldats en profitant de leurs moindres moments d'inattention ou de lassitude — l'un de ceux-ci m'a écrit ces jours-ci une lettre désespérée où il me contait sa douleur en se voyant subitement allégé d'un paquet qui contenait des provisions et des effets donnés par sa femme. — Il faut éloigner la cohue des filles échevelées qui se jettent sur leur proie comme un troupeau de gouges (1). . . . .

Voilà la première besogne à faire, et qui ne peut attendre. Elle regarde, ici, le gouverneur de Paris et le préfet de police. Elle doit s'étendre, par l'action directe des commissaires militaires des gares, à tous les points du réseau français (2). . . . .

Mais il y a d'autres soins à prendre, qui, à défaut de l'intervention officielle, visiblement trop nonchalante, pourraient relever de l'initiative privée. Les permissionnaires arrivent souvent harassés par un long voyage. Au départ, on en voit qui sont épuisés pour avoir, par la chaleur que nous subissons, traversé Paris à pied, parfois avec un lourd ballot sur le dos. Ils s'affalent sur les trottoirs, trempés de sueur et noirs de poussière. Ils s'endorment, et on les vole. Heureux quand d'autres dangers ne les menacent pas !

Il y a de-ci de-là, je le sais, quelques cantines, entretenues par des âmes compatissantes. Elles sont trop rares et trop exiguës. L'État ou la Ville ne devraient-ils pas aménager des locaux plus vastes,

(1) Texte supprimé par la censure.

(2) Texte supprimé par la censure.



Carte de la Thessalie, où les opérations de nos troupes se poursuivent sans trouble.

20 JUIN — **LES FAITS** — **20 JUIN** (suite)

Au nord de l'Aisne. — *Une attaque allemande, préparée par un violent bombardement et menée par des troupes spéciales d'assaut appartenant à une division fraîche rappelée de Russie, est lancée sur nos position à l'est de Vauxaillon. Elle parvient à nous enlever quelques tranchées au sud du mont des Singes sur un front de 400 mètres et au nord de la ferme Moisy sur un espace de 200 mètres. Les efforts de l'ennemi pour développer ce premier succès échouent devant la résistance tenace de nos soldats.*

La Belgique et les États-Unis. — *M. Wilson, en recevant la mission belge qui lui remet une lettre autographe du roi Albert, exprime au baron Moncheur, chef de la mission, la détermination solennelle des États-Unis de rendre à la Belgique, au jour de l'inévitable victoire, le rang qu'elle a toujours occupé si dignement parmi les nations libres, prospères et laborieuses.*

En Grèce. — *Le roi Alexandre adresse à M. Zaïmis, président du Conseil, une lettre dans laquelle il déclare suivre avec un vif intérêt les efforts faits par le gouvernement en vue du rétablissement de l'unité de la nation. Il ajoute que, demeurant fidèle gardien de la charte constitutionnelle et confiant dans les dispositions bienveillantes des puissances garantes, il est prêt à collaborer sincèrement avec elles pour l'apaisement des esprits et pour la réconciliation du pays. Le général Dousmanis, le colonel Métaxas, M. Gounaris ancien président du Conseil, et d'autres personnages germanophiles de l'entourage du roi Constantin ont été invités à quitter la Grèce et s'embarquent aujourd'hui au Pirée. Le général Sarrail arrive à Larissa où il vient se rendre compte de la situation militaire. L'intervention rapide de nos troupes en Thessalie a produit un grand effet moral : l'ordre et la tranquillité sont partout assurés.*

où ces braves gens pourraient trouver un abri momentané et une préservation contre tous les genres de misères auxquelles ils sont exposés?

Des hommes arrivent du front, qui connaissent mal la capitale et semblent complètement dépaysés en y mettant le pied. Ce serait chose pourtant bien facile de créer quelques bureaux de renseignements, où des équipes d'employés à brassard, volontaires ou prélevés sur certains services de l'arrière qui regorgent de personnel, serviraient d'indicateurs et de guides. Comment un campagnard, ignorant tout de Paris, et peu muni de pécule, peut-il se diriger tout seul de la gare de l'Est sur celles de Montparnasse ou d'Orsay?

Protégeons nos braves contre les périls variés qui les guettent. Les Anglais nous donnent l'exemple. Il faut le suivre, en cela comme en bien d'autres choses ; nous n'aurons, j'en suis sûr, qu'à nous en féliciter.

Il me semble aussi — mais ceci est d'ordre plus général et plus délicat — que l'on pourrait répartir en province, à la campagne, les permissionnaires sans famille, qui peut-être trouveraient là comme un renouveau du foyer perdu. Ah ! les réglementations étroites, rigides, faites d'un seul bloc sans élasticité, par des gens qui se targuent d'ignorer le cœur humain, quelle erreur et quel piteux travail ! La guerre au cafard serait bien facile, et très rapidement victorieuse, si l'on voulait condescendre parfois à se faire tant soit peu psychologue, au lieu de toujours lancer des ukases comme le font du haut de leur tour d'ivoire des ronds-de-cuir.

Mais je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à l'épuration des gares. Je supplie le gouvernement et l'administration, à Paris et ailleurs, de considérer qu'il y a là un facteur de première importance pour le maintien de nos forces morales. Dût-on me traiter de rabâcheur, je répète que celles-ci sont les plus nécessaires de toutes et que, pour les entretenir, ou au besoin les grandir encore, il faut beaucoup de fermeté sans doute, et une répression sévère parfois, mais beaucoup de sollicitude aussi.

L'ÉPURATION DES GARES

(21 Juin).

Il n'y a pas plus de deux jours, le 19 juin, j'écrivais cette phrase, qui n'éveillait point les susceptibilités de la censure : « Je demande avec une nouvelle insistance qu'on prenne garde à la propagande infâme qui installe dans les gares parisiennes, laissées sans surveillance, de véritables agences de dépression morale et de pacifisme criminel. »

Comme je croyais devoir, hier, répéter cette adjuration — car il faut frapper plus d'une fois sur un clou pour qu'il s'enfonce



(Cl. Boyer.)

Un de nos canons de 270 mm., en pleine action.

la même censure est intervenue avec ses ciseaux. J'ai alors supposé que des mesures prises d'urgence avaient coupé court au mal, et que ma réclamation était supprimée comme inutile. Il n'en est rien, malheureusement, et le hideux embauchage continue, ainsi que j'ai pu m'en assurer avec regret. Ce n'est donc pas la situation qui s'est modifiée ; c'est la censure qui a changé de point de vue, comme cela lui arrive de temps en temps, suivant la lune. Et le pis est qu'elle recommencera. Dans ce cas, je la préviens que j'en ferai autant.

On ne guérit pas une plaie en mettant sur elle un bandeau, pas plus qu'en nous empêchant de dire ce qui est, au su et vu de tout le monde, on ne remettra de l'ordre là où il n'y en a pas. Quand je signale,

dans le domaine administratif, des faits regrettables ou des négligences dont les répercussions se font sentir dans le pays tout entier, j'use de mon droit et je remplis mon devoir, sans porter d'ailleurs aucun préjudice aux opérations militaires, que la censure est spécialement et uniquement chargée de garantir contre les indiscrétions. Je me flatte au surplus d'apporter dans cette fonction une mesure qui contraste avec les fantaisies toujours imprévues d'un aréopage anonyme et irresponsable. Et, puisqu'on m'y force, je dirai que j'ai transmis au gouvernement certains documents relatifs à des faits parfaitement précis, tandis que je ne leur faisais ici qu'une rapide allusion.

En voilà assez sur des querelles qui deviennent fastidieuses. Elles ne sont point de mon fait ; mais je tiens à bien établir que je ne m'inclinerai jamais devant des décisions arbitraires, sans faire le public, qui veut bien suivre ma campagne, et qui l'approuve, juge de leur opportunité.

Je n'ai que fort peu de choses à dire des événements militaires. Les attaques du kronprinz sont toutes repoussées comme à l'habitude ou n'obtiennent qu'un succès sans lendemain. Mais des avions ennemis sont venus, de nuit, .sur une place de Nancy. Et cela est beaucoup moins réjouissant. Ne pourrions-nous pas, en attendant que les Américains nous aident, donner à notre aviation un essor suffisant pour contenir celle de l'ennemi, devenue vraiment très entreprenante et qui nous nargue un peu trop ouvertement?

(1) Texte supprimé par la censure.

NOUS REPOUSSONS UNE VIOLENTE ATTAQUE AU NORD DE SOISSONS

(22 Juin.)

Les Allemands s'obstinent dans des attaques stériles avec l'entêtement qui est le propre de leurs têtes carrées. Tantôt en Champagne, tantôt sur le plateau de Laffaux, tantôt sur le Chemin des Dames, tantôt aussi sur le front anglais, ils foncent brutalement, aveuglément, presque stupidement, dirai-je, quand ils nous croient suffisamment désagrégés par le feu de leurs canons. Et toujours ils se heurtent à une barrière inflexible, dont c'est à peine s'ils peuvent parfois écorner quelques légers morceaux.

J'avoue que cet emploi simpliste du coup droit indéfiniment répété dépasse mon entendement, car, fût-il couronné de quelques succès partiels, il ne donnerait jamais que des résultats médiocres dans l'ensemble. Toutefois, comme ce n'est point notre affaire de corriger les erreurs



Carte du mont des Singes, secteur de Vauxaillon.

adverses, mais plutôt d'en profiter, je me contenterai d'en signaler les conséquences actuelles, lesquelles ne sont point pour nous mécontenter.

Donc, au mont Cornillet comme devant la ferme de la Royère, les assauts du kronprinz ont été complètement brisés. Celui qui était mené contre nos positions du plateau de Laffaux a eu un sort moins complètement malheureux, puisqu'il nous a fait perdre momentanément, à l'est de Vauxaillon, quelques éléments de tranchées avancées. On sait que cela arrive de temps en temps, et que l'aventure ne tire guère à conséquence. On sait également que, très souvent, elle n'a que des résultats passagers, ce qui s'est produit encore cette fois-ci.

Sur le front anglais, l'autre kronprinz a également subi certaines déceptions assez amères. D'abord, les Anglais lui ont enlevé tout ce qu'il avait pris, le 18, sur les pentes orientales de l' « Infantry-Hill ».

Ensuite, les quatre attaques successivement lancées par lui contre les positions que nos alliés avaient récemment conquises au nord de la Souchez ont été repoussées avec de fort grandes pertes. Mais quel contraste entre ces efforts perpétuels et sanglants que prodigue l'État-major allemand pour recouvrer le terrain perdu, et les papiers pleins d'obscurités ou de réticences par lesquels il s'efforce de persuader l'univers que ce terrain était sans importance et sans valeur !

Bonnes nouvelles d'Italie. Le général Cadorna, devançant les Autrichiens qui, dans le Trentin, faisaient mine de s'agiter, leur a infligé, sur le plateau d'Asiago, une verte leçon. Bien que les difficultés de terrain aient été considérables, et que la résistance de l'ennemi eût rendu la lutte fort sévère, la 52e division italienne qui, plus heureuse que les nôtres, peut bénéficier d'une glorieuse publicité, a non seulement bouleversé les lignes ennemies, mais sensiblement avancé sur le mont Ortigara, en cueillant, chemin faisant, 936 prisonniers, dont 74 officiers. Fait intéressant, les avions, agissant en masses, l'ont puissamment aidée. N'en soyons point surpris, mais plutôt un peu jaloux.

LES GRENADIERS DE CHAMPAGNE

(23 Juin.)

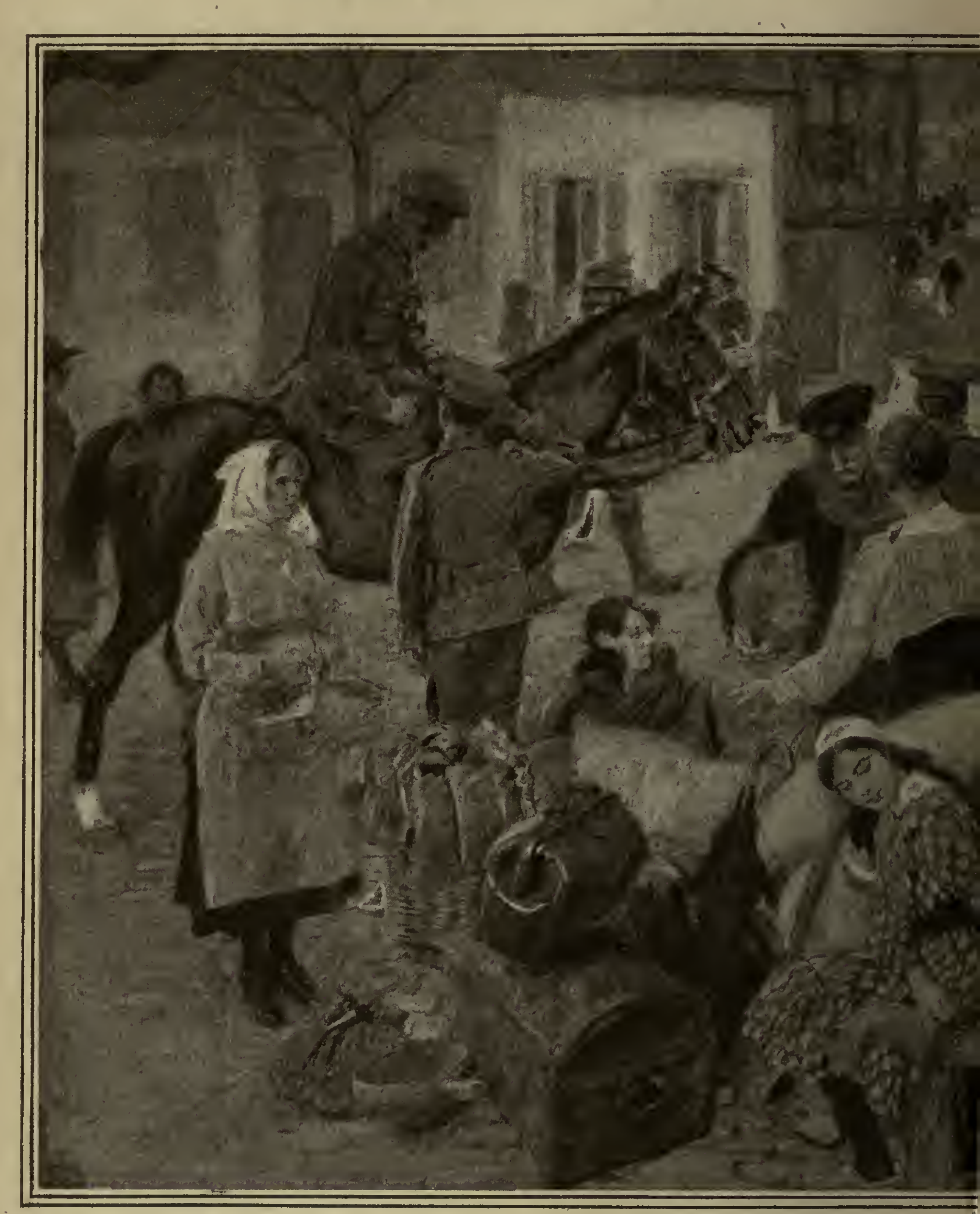
La série continue. Je veux dire que les Allemands du kronprinz répètent avec une fureur sauvage, et véritablement irraisonnée, leurs attaques contre notre front de Champagne et du Laonnois. S'agit-il, comme certains semblent le croire, du grand effort qui, à défaut de la guerre sous-marine en état de demi-faillite, doit,



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Le général Sarrail, M. Jonnart et M. Venizelos reçus à Athènes.

Rapatriés attendant le convoi



Les Allemands, chassés de nos villages qu'ils occupaient, depuis bientôt trois ans, o assouvi leur rage sur les inoffensives habitations de ceux qu'ils avaient opprimé Non contents de martyriser le sol, de voler tout ce qui se pouvait emporter, ces barbar ont, en maints endroits, détruit jusqu'à la plus humble chaumière. Mais qu'impor cette dernière douleur aux Français rendus enfin à la patrie. Ils ont supporté l'escl

i doit les conduire à l'arrière.



ıge sans perdre l'espérance ; ils savent que les foyers de leurs frères s'ouvriront tout
'ands devant eux ; ils attendent patiemment le convoi qui doit les y transporter, et,
vec eux, le mince bagage de ce qu'ils ont pu sauver, reliques sacrées de la maison fa-
iliale anéantie. La joie de la libération sèche les larmes versées sur ce qui n'est plus,
, le cœur raffermi, nos rapatriés vont se réchauffer au sein maternel de la France.

d'après les calculs présumés d'Hindenburg, nous mettre définitivement en posture de vaincus? Je l'ignore. Mais ce que je sais bien, et ce dont tout le monde peut se rendre compte, c'est que, dans ce cas, l'ennemi préluderait de la façon la plus singulière, et la moins sensée, à ses vastes desseins.

Ce serait, en effet, la première fois que, pour enfoncer une muraille qui résiste, et rompre l'ordonnance des forces opposées, on procéderait, non point par une attaque centrale, ou une attaque d'aile, ou même par la combinaison des deux, mais bien par une série de coups de massue incohérents et épars. Tous les points importants de notre ligne sont successivement assaillis par des masses plus ou moins épaisses, mais opérant séparément. Et le dénouement est toujours le même, encore que le drame comporte parfois quelques variations. Il accuse chez l'ennemi une impuissance formelle à vaincre notre résistance et à triompher de notre ténacité. Quand je dis nous, je parle, bien entendu, également des Anglais.

Et alors, à quoi cela mène-t-il? A faire tuer du monde sans doute, plus encore du côté de l'agresseur que de l'autre ; mais quant à entamer la brèche par laquelle on aurait le désir de passer, il ne saurait en être question. Des divisions amenées de Russie viennent successivement combler les vides, c'est vrai. Le tout est de savoir combien ce petit jeu pourra durer, car un jour viendra peut-être où, sur le front oriental, les discours feront place à des actes, — du moins on ne cesse de le promettre, et nous l'espérons. — Or, ce jour-là, Allemands et Autrichiens, qui se gardent bien en ce moment de réveiller le chat qui dort, pourraient fort bien être mordus par lui.

Quant à nos soldats, ils ont une façon héroïque de montrer combien sont mal fondées certaines rumeurs insidieuses que nos ennemis devraient être les derniers à accueillir, puisqu'ils se chargent eux-mêmes de les répandre. Les leçons quotidiennes que ces derniers reçoivent infligent le plus glorieux démenti à tous les misérables agents boches qui se font les colporteurs patentés des idées de défaillance. Étaient-ils donc atteints de neurasthénie, ces grenadiers magnifiques, et toujours malheureusement anonymes, qui, après avoir repoussé l'attaque en Champagne, chassèrent les Allemands jusqu'au delà de leurs tranchées de départ et les occupèrent sans sourciller ?

Non ! nos soldats n'ont point cessé d'être ceux de Verdun et de la Somme. Que cela soit dit une fois pour toutes, à l'adresse des trembleurs et des gens de peu de foi.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Cuisine anglaise pour le ravitaillement des premières lignes.

ÉCHEC SUR ÉCHEC DES ATTAQUES ALLEMANDES DANS LE LAONNOIS

(24 Juin.)

En se ruant sur nos positions de Champagne et du Laonnois avec un redoublement d'insistance qui doit finir par leur coûter assez cher, les Allemands semblent vouloir profiter hâtivement, pendant qu'ils le peuvent encore, des facilités que leur donne l'inertie de l'armée russe. Et peut-être cherchent-ils aussi à réparer, par compensation, la faute qu'ils ont commise en épargnant celle-ci, au moment où elle leur offrait une proie si facile. Mais, détestables psychologues comme toujours, ils ont cru alors qu'une paix presque immédiate devait être la conséquence de la révolution. Reconnaissant aujourd'hui leur erreur, ils essayent de nous la faire payer. Seulement ils nous trouvent sur nos gardes, et n'arrivent à rien de ce qu'ils auraient désiré.

Les attaques d'avant-hier vendredi ont revêtu une violence rare, et une ampleur depuis longtemps inaccoutumée. Elles se dessinaient à la fois sur le plateau de Vauxaillon et sur presque tout le Chemin des Dames. Elles étaient menées par des troupes spéciales, encadrées par des éléments empruntés à des bataillons objectivement constitués pour faire office d'entraîneurs. Ces bataillons, nous dit le correspondant militaire du *Times*, ne sont composés que d'hommes jeunes, avec ce qu'on appelle des fortes têtes. Ils comprennent des mitrailleurs, des grenadiers et des lanceurs de liquides enflammés. Ils combattent en enfants perdus, après s'être égaillés dans les troupes d'assaut dont ils ont pour mission de galvaniser les ressorts parfois un peu distendus. Ce sont des allumeurs, si j'ose dire, placés là comme excitants. L'invention est peut-être subtile, mais rien ne dit qu'elle doive être profitable. L'expérience seule montrera s'il n'y a pas plus d'inconvénients que de profits à donner tant d'indépendance à certains combattants. Elle n'a d'ailleurs point fait merveille dans les derniers combats, lesquels n'ont donné aucun bénéfice à l'ennemi. Car bien que celui-ci ait étendu assez largement son front et renforcé ses colonnes d'assaut, il n'a pu ni nous débusquer de nos positions actuelles, ni déboucher du petit saillant qu'il avait enlevé la veille sur notre centre, au droit de Braye-en-Laonnois.

Il en a été de même sur le plateau de Laffaux et, en Champagne, sur le Téton. Là aussi, tous les efforts allemands, accomplis ou non avec entraîneurs, sont venus se briser contre une résistance incoercible. Et ils paraissent n'avoir pas été tout à fait gratuits. Je passe sur une série d'autres attaques partielles dont on peut conclure que l'affaire avait été montée en grand. Leur issue négligeable corrobore la solide



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Régiment de Néo-Zélandais en marche vers le front.

21 JUIN — LES FAITS — 22 JUIN

Au nord de l'Aisne. — *Retour offensif de nos troupes sur les tranchées enlevées hier par l'ennemi au sud du mont des Singes et près de la ferme Moisy : les Allemands refoulés, ne se maintiennent plus que dans un saillant situé à 400 mètres au nord de la ferme. La lutte d'artillerie reste très vive dans toute la région.*

En Champagne. — *L'ennemi lance dans l'après-midi entre le mont Cornillet et le mont Blond une attaque qui vise à la reprise des positions perdues le 18, mais l'assaut est repoussé à la grenade et nos soldats, poursuivant l'adversaire en retraite, arrivent jusqu'à ses tranchées de départ qu'ils occupent et conservent.*

En Grèce. — *M. Venizelos débarque au Pirée : il va se rencontrer avec M. Zaïmis, président du Conseil, à bord d'un navire français. L'entrevue entre les deux hommes d'État a lieu sur l'invitation de M. Jonnart pour fixer les bases de l'orientation nouvelle de la Grèce.*

Au nord de l'Aisne. — *Sur le Chemin des Dames, le bombardement de nos positions au sud de Filain et dans la région de Braye-en-Laonnois, commencé hier soir, s'est prolongé toute la nuit ; il est suivi ce matin d'une série d'attaques violentes sur un front de plus de 2 kilomètres depuis l'ouest de la ferme la Royère jusqu'à l'épine de Chevrégny. Les Allemands déploient des forces importantes composées de troupes spéciales d'assaut qui font preuve d'un grand acharnement et réussissent à pénétrer dans un saillant de notre ligne. Ces troupes de choc, d'après les renseignements donnés par le* Times *sont composées d'unités encadrées par des groupes d'hommes jeunes, célibataires ou mariés sans enfants, quelquefois aussi les fortes têtes des compagnies où ils sont recrutés. On les transporte en camions automobiles dans les secteurs où on a l'intention de les employer. On les trouve dans presque toutes les attaques récentes tentées par les Allemands.*

confiance que nous faisons à nos braves soldats et à leurs chefs.

Je crois néanmoins qu'il faut envisager résolument l'avenir et se persuader que les Allemands vont continuer. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont amené de Russie, où ne restent que des troupes de deuxième catégorie, tout ce qui pouvait être utilisé contre les Anglais et contre nous. Nous avons, sur les bras, les uns et les autres, 153 divisions, dont 51 font face à nos alliés, sur un front qui est à peu près le tiers du nôtre. Il n'y a rien là de particulièrement effrayant, quand on songe à ce dont nous disposons nous-mêmes, depuis le Pas-de-Calais jusqu'à Belfort. Mais cette agglomération de forces indique, au moins, chez l'État-major allemand, l'intention de nous porter des coups énergiques avant que la Russie se réveille. Ces coups, les alliés sont de taille à les parer, et, jusqu'ici, ils n'y ont point manqué.

FERMETÉ, JUSTICE ET BONS TRAITEMENTS

(25 Juin.)

Après l'épuration des gares, c'est maintenant à celle des trains eux-mêmes qu'il faut procéder.

J'ai reçu, à ce sujet, une quantité innombrable de lettres, auxquelles je ne peux répondre qu'en bloc, mais dont je remercie les signataires pour les encouragements qu'ils m'envoient et les renseignements précis qu'ils veulent bien me donner. Ceux-ci sont de nature, comme on va le voir, à solliciter la plus vigilante attention.

Il me revient d'abord de plusieurs côtés que des individus, affublés d'une tenue militaire très probablement usurpée, — car ils ne portent généralement aucun insigne distinctif de corps ou de service, — se glissent dans les trains de permissionnaires et y tiennent, sans y être invités, les propos les plus lamentablement déprimants. Un de mes anciens collègues de la Chambre, un conseiller général, un maire, d'autres personnes encore, aussi qualifiées, — je parle de ceux qui signent, car je ne lis pas les anonymes, — me donnent sur ces faits des détails formels et parfaitement concordants. Ainsi la propagande boche, payée par les Boches, et pratiquée par des agents à leur solde, se fait non pas seulement en station, mais en marche. Si les misérables qui s'y livrent sont des agents soldés, ils méritent d'être passés par les armes, comme de simples espions. Si ce sont des imbéciles ou des égarés, qui ne voient pas l'abîme où une paix allemande plongerait nos générations et celles qui suivront, il faut les empêcher de nuire, en les enfermant.

LA NOUVELLE SITUATION A ATHÈNES



Premières compagnies débarquant pour aller occuper les forts.

(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Le roi Alexandre prononçant un discours à Athènes.

23 JUIN **LES FAITS** **24 JUIN**

Au nord de l'Aisne. — *On s'est battu toute la nuit dans la région de Vauxaillon et au sud de Filain: la lutte a été particulièrement vive entre les fermes de la Royère et de Froidmont; les Allemands ont multiplié leurs tentatives pour déboucher du saillant dont ils s'étaient emparés hier, mais ils n'ont pas réussi à développer ce succès local.*

Front britannique. — *Au cours d'engagements de détail, les Portugais tuent ou font prisonniers tous les hommes d'une forte patrouille allemande.*

M. Albert Thomas. — *Le ministre de l'Armement, qui revient de Russie et qui s'est arrêté à Stockholm et à Londres, débarque aujourd'hui à Boulogne et arrive à Paris dans la soirée. Il rapporte, dit-il à un rédacteur du* Temps, *un sentiment de confiance raisonnée: les deux grosses questions d'organisation intérieure et de poursuite de la guerre qui doivent nous préoccuper pour la Russie semblent en voie de solution.*

Au nord de l'Aisne. — *Le saillant que l'ennemi tenait encore depuis le 21 juin au soir au nord-est de la ferme Moisy lui est enlevé dans une vive attaque.*

Prisonniers de guerre. — *Les opérations des Commissions sanitaires de révision pour le rapatriement des prisonniers blessés ou malades se poursuivent d'une façon régulière en France et en Allemagne. L'accord relatif à l'échange des prisonniers de guerre valides ayant dix-huit mois de captivité n'est pas encore signé, mais les pourparlers continuent par l'intermédiaire de la Suisse.*

En Norvège. — *La police de Christiania découvre des dépôts de bombes et d'explosifs divers dont quelques-uns affectent la forme de briquettes de charbon faciles à placer dans les soutes des navires. On en a trouvé une grande quantité dans les bagages d'un personnage muni d'un passeport diplomatique du gouvernement allemand.*

Ne supportons pas qu'aucune atteinte soit portée à la vigueur française, dont les défenseurs du Chemin des Dames et du plateau de Laffaux nous donnent quotidiennement des preuves si éclatantes, par une poignée d'individus méprisables dont, aux temps héroïques de la Révolution française, on eût tôt fait de se débarrasser.

Je voudrais aussi que l'on donnât aux commissaires des gares, trop dépourvus de moyens d'action et débordés par le flot des permissionnaires, la possibilité de maintenir l'ordre, qui est quelquefois troublé. Nos poilus, étant depuis si longtemps à la peine, méritent absolution quand ils ne se conduisent pas absolument comme des jeunes filles. Ce qui est sans excuse, c'est la longanimité que montrent les autorités diverses, civiles et militaires, pour les gens qui, aux abords directs des stations, débitent le poison à larges flots. Si une loi est nécessaire, qu'on la fasse. Il faut que l'alcool frelaté des guinguettes borgnes ne puisse plus accomplir ses méfaits.

La discipline, à laquelle nos soldats se plient de bonne grâce quand on ne les laisse pas dévoyer, comporte trois facteurs essentiels: la fermeté, la justice et les bons traitements, qui doivent s'affirmer, les uns et les autres, par des actes. Tout en veillant avec un soin jaloux, à l'arrière aussi bien qu'à l'avant, au bien-être des hommes, tout en réprimant avec sévérité les écarts qui sont prémédités et peuvent devenir contagieux, il faut éviter à tout prix certaines inégalités choquantes, dont les raisons échappent à notre entendement. J'en ai déjà cité quelques-unes. En voici une dernière, qui me revient au hasard: Pourquoi alloue-t-on l'indemnité de tranchée aux servants d'artillerie, alors qu'on la refuse aux conducteurs? Mystère que je ne me charge pas d'éclaircir.

C'est une niaiserie, me dira-t-on. Possible, mais pas pour ceux qui en pâtissent. Et puis, quand les niaiseries de cette sorte se multiplient, elles finissent par provoquer du mécontentement. Il faut donc y prendre garde, comme il faut prendre garde de maintenir à son niveau l'esprit de dévouement dont nos soldats ont donné, depuis près de trois ans, de si admirables preuves. Je crois avoir suffisamment montré comment on doit y réussir sûrement.

VOULOIR C'EST POUVOIR

(26 Juin.)

« Il est certain, écrit le capitaine de vaisseau Persius dans le *Berliner Tageblatt*, que le service de patrouilles et les mesures défensives prises par l'ennemi rendent le travail de nos sous-marins beaucoup plus difficile. » Cela signifie exactement que la

25 JUIN **LES FAITS** **26 JUIN**

Au nord de l'Aisne — *Brillante attaque française à Heurtebise : tous les objectifs sont atteints en quelques minutes et parmi eux, la grande Caverne du Dragon, dont les Allemands ont fait une véritable forteresse. La garnison, cernée avant d'avoir eu le temps de se remettre de sa surprise, se voit couper toute voie de retraite et n'a plus qu'à capituler avec ses 10 officiers et ses 300 hommes ; elle nous abandonne en même temps 9 mitrailleuses, des dépôts de munitions et un matériel considérable.*

Région de Lens. — *Les troupes britanniques continuent à progresser sur les deux rives de la Souchez et réalisent une avance importante sur un front de 2 500 mètres : elles arrivent aux premières maisons de Lens, devant la cité du Moulin.*

Dans un port de l'Océan. — *Débarquement du premier échelon des troupes américaines, sous les ordres du brigadier général Sibert.*

Région de Lens. — *Les troupes britanniques poursuivent leur avance sur les deux rives de la Souchez : elles s'emparent du hameau de la Coulotte, à 1500 mètres des premières maisons de Lens, sur la route d'Arras.*

En Grèce. — *Des manifestations se sont produites à Athènes dans la journée d'hier et dans la nuit : en vue de maintenir l'ordre et par mesure de précaution, le haut commissaire des puissances alliées, d'accord avec le gouvernement grec, décide de faire momentanément occuper la ville et les points stratégiques des environs par les troupes françaises débarquées au Pirée. L'opération s'exécute sans incident et dans un ordre parfait.*

En Suisse. — *M. Ador, président du Comité international de la Croix-Rouge, est élu membre du Conseil fédéral en remplacement de M. Hoffmann : il affirme sa volonté d'impartialité absolue.*

piraterie ne donne pas absolument tous les profits que l'on attendait d'elle. Peu à peu, les marines alliées apprennent à se défendre et un navire attaqué par les forbans n'est plus du tout un navire coulé. Ainsi s'éloignent insensiblement ces menaces de paralysie maritime totale qu'avaient proférées les Capelle et les Tirpitz.

Cela prouve deux choses. D'abord que les Allemands voient tout avec des verres grossissants; ensuite que, lorsqu'on se met sérieusement à la poursuite d'un résultat, on l'obtient, au bout d'un temps plus ou moins long.

Car si, à l'heure actuelle, nous ne sommes pas encore complètement préservés des dangers que nous faisait courir la traîtrise allemande, celle-ci, nous pouvons en croire le commandant Persius, est déjà en état de demi-faillite. En tout cas, ceux qui y ont eu recours doivent perdre tout espoir de nous voir, un jour ou l'autre, réduits par elle au sort fâcheux d'Ugolin.

Or, en pareille matière, il faut tout ou rien. La guerre sous-marine, entreprise par les Allemands comme ressource *in extremis*, n'avait pas pour but d'envoyer par le fond un nombre plus ou moins considérable de bateaux alliés ou neutres, mais bien d'annihiler à peu près complètement le trafic des uns et de limiter par la terrorisation au strict minimum celui des autres. Y a-t-elle réussi? Les statistiques et la confession désabusée du *Berliner Tageblatt* nous prouvent que non. C'est donc pour peu de chose, et certainement pour beaucoup moins qu'ils n'espéraient, que les Allemands ont achevé de se déshonorer et sacrifient tous les jours leurs meilleurs matelots.

En ce qui concerne l'aviation, une constatation similaire s'impose. Nous nous étions laissé un moment distancer, par suite d'erreurs ou de négligences sur lesquelles il est inutile de revenir puisqu'on s'applique à les corriger. Il est permis d'affirmer dès maintenant, qu'avant même d'avoir reçu le concours américain, — lequel, en tout état de cause, et bien qu'extrêmement précieux à tous égards, ne saurait avoir les dimensions fantastiques que d'aucuns lui ont attribuées, — nous aurons pu retrouver notre supériorité. Et il aura suffi, pour cela, qu'une activité vigilante se fasse sentir à l'arrière, tandis que la méthode et la discipline, aussi nécessaires dans l'air que sur terre, étaient rétablies à l'avant.

Je me borne aujourd'hui à illustrer, par ces deux exemples, la thèse indiquée plus haut, qu'avec de la volonté et de la constance on finit par vaincre beaucoup de difficultés, sinon toutes. Quant à l'aviation, dont il me reste pas mal à dire, j'y reviendrai.



Troupes d'attaque massées pour un prochain assaut.

(Clichés Beaufrère.)

Prisonniers allemands capturés pendant les combats de l'Aisne.



(Cl. Beaufrère.)

Les restes du village de Cerny, au nord de l'Aisne.

LA MÉTHODE ANGLAISE

(27 Juin.)

Sans en venir aux grandes actions, dont il faut attendre le moment et qui nécessitent toujours une préparation formidable, nos amis anglais, avec une remarquable méthode et une opiniâtreté inlassable, donnent à l'ennemi assez de tablature pour l'inquiéter pas mal et le fatiguer beaucoup.

Leur activité est de tous les instants et de tous les lieux. En Belgique, — ce sont les Allemands qui le constatent eux-mêmes, — ils bombardent avec vigueur les côtes, la région des Dunes, celle qui s'étend entre l'Yser et la Lys. En d'autres endroits, ils lancent des pointes dans les tranchées boches bouleversées par l'artillerie ; ils achèvent de les ruiner et les nettoient à la fois de leurs occupants et de leur matériel. Enfin, ils viennent encore de faire de très appréciables progrès au sud de Lens, notamment par la prise du village de la Coulotte et sur les deux rives de la Scarpe.

Il est évident que leur but est d'envelopper cette dernière ville par des cheminements latéraux, et nous devons reconnaître que, si ce procédé est un peu lent, il est aussi parfaitement expédient et raisonnable. Une attaque directe coûte cher, et pour l'assaillant, et pour la cité elle-même. Or, il est des économies à faire, toutes les fois qu'on le peut. D'autre part, Lens étant devenue un des pivots de la défense allemande, la menace constante dont elle est l'objet oblige à y maintenir des forces qui, pendant ce temps-là, ne servent pas ailleurs. Pour toutes ces raisons, le système adopté par l'État-major anglais se recommande à notre approbation. Nous savons du reste qu'il comporte aussi, à certaines époques, de très brillants coups d'éclat.

Il irrite en tout cas les Allemands, dont les bulletins ne respirent plus beaucoup d'assurance et qui semblent se demander de quel côté l'orage doit finir par éclater. Lundi, sans doute pour percer cette obscurité, ils ont lancé, au sud-est d'Ypres, une assez forte reconnaissance. Mais, comme celle-ci a été repoussée à coups de mitrailleuses, ils sont toujours dans le même état d'incertitude et de préoccupation.

Continueront-ils maintenant leurs infructueux efforts contre le Chemin des Dames et le plateau de Laffaux? On peut s'y attendre, d'après la persistance de la lutte d'artillerie dans ces parages, et parce que cette façon de taper à tour de bras est tout à fait dans la manière du kronprinz. En Argonne, à Verdun, en Champagne, il a toujours opéré de même. Pour changer maintenant d'allure, il faudrait qu'il fût capable de raisonnement. Or, tout ce que nous savons de lui est antinomique à cette

27 JUIN **LES FAITS** 27 JUIN (suite)

En Alsace. — *Échec d'une tentative allemande sur un saillant de nos lignes à Wattwiller, au nord-est de Thann.*

Sur mer. — *Perte du croiseur cuirassé* Kléber *qui heurte une mine et sombre dans l'Atlantique, au large de la pointe Saint-Mathieu. Le* Kléber *venait de Dakar et se rendait à Brest où il devait être désarmé, conformément aux indications de l'ordre du jour voté par la Chambre des députés à propos des navires qui n'ont plus une valeur militaire suffisante. Il y a 38 morts dont 3 officiers.*

Le paquebot Mongolia *sombre également sur une mine, mais dans des parages où la présence de ces engins est plus difficile à expliquer : le navire coule dans les eaux du Bombay et si la mine n'a pas été semée par quelque navire neutre complice des Allemands, on voit qu'elle a parcouru, à la dérive, des distances considérables.*

Pourquoi nous nous battons? — *Le général Pétain, commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est, le rappelle « aux Poilus de France », dans un article que publie le* Bulletin des Armées, *et où il passe en revue les origines de la guerre, l'attitude de la France devant l'agression préméditée de l'Allemagne et les ambitions pangermanistes; il dénonce le piège des propositions de paix des empires centraux et conclut que chacun, selon ses moyens et dans sa fonction, doit continuer à faire son devoir, tout son devoir.*

En Mésopotamie. — *Après la prise de Samarra par les Anglais, les Turcs ont continué leur retraite vers le nord jusqu'à Tekrit qui est à une cinquantaine de kilomètres de Samarra et à 190 kilomètres de Bagdad. Leurs camps ont été bombardés par les aviateurs britanniques dans la journée d'hier. Des incendies y ont été allumés.*

métamorphose. Tenons donc ferme le bouclier qui nous a préservés de ses coups jusqu'ici, et qui les parera aussi solidement dans l'avenir.

LA VOIX DU CHEF

(28 Juin.)

Il semble qu'à l'heure actuelle, les Allemands ne soient plus capables de résister à une attaque brusquée et que tout choc imprévu les fasse immédiatement plier. Ils ont été débusqués, par les Anglais, en un tour de main, de certaines positions importantes qu'ils occupaient au sud-ouest de Lens. « Ils se sont retirés, écrit le correspondant de l'agence Reuter, devant nos hommes qui ne trouvaient que des tranchées et des abris déserts. »

Ce qui s'est passé en avant d'Hurtebise, sur le Chemin des Dames, est plus caractéristique encore. Il y avait là une vaste caverne, profonde de 300 mètres et large d'une centaine qui, avec ses mitrailleuses, ses embrasures surélevées et ses nombreuses ramifications, formait à la fois place d'armes, réduit de la défense et point d'appui éventuel pour l'offensive. Violemment assaillis et surpris dans leur quiétude, les hommes qui l'occupaient ont à peine essayé de lutter, et bientôt se sont rendus au nombre de 340, dont 10 officiers, avec 9 mitrailleuses, leurs munitions et les magasins qu'ils étaient chargés de garder. Qui ne voit, par ce double exemple, comme par le constant échec des contre-attaques, que nos ennemis, s'ils conservent encore la cohésion mécanique du rang quand ils sont poussés de l'avant par masses, ont perdu beaucoup de cette force latente que les bataillons restés solides ne cessent d'accuser devant le danger?

Depuis quelque temps, les Allemands, chaque fois que les alliés foncent sur eux avec vigueur, sont obligés de leur céder le terrain. Les coups de pointe que nous leur portons, sur la Scarpe, dans le Laonnois, en Champagne, en Italie, — où les Autrichiens se font assez sévèrement malmener sur le plateau d'Asiago, — sont pour eux l'occasion d'un recul. Recul partiel, il est vrai, et restreint, mais recul tout de même. Et quand, ensuite, ils en viennent à l'effort contraire, ils échouent pitoyablement.

Telle est la conclusion à tirer, en bloc, des derniers événements militaires qui, s'ils ne sont pas très sensationnels, donnent au moins l'impression, de notre côté, d'un ascendant moral indiscutable et d'une supériorité grandissante. Le moment serait bien mal choisi, vraiment, pour écouter les roulades enrouées de la flûte pacifiste, et laisser fléchir notre bras, au lieu de le raidir encore plus.

Une grande voix vient de se faire entendre, qui rappelle l'armée et la France — c'est tout un — au sentiment exact des



Cl. Boyer.)
Retour de troupes de première ligne dans un cantonnement de soutien.

(Cl. Beaufrère.)
Tank français franchissant une tranchée au-dessus d'un poste de commandement.

28 JUIN — LES FAITS — 29 JUIN

28 juin.

Rive gauche de la Meuse. — *Attaque allemande menée par des troupes spéciales d'assaut, sur un front de 2 kilomètres à l'ouest de la cote 304: l'ennemi parvient à prendre pied sur quelques points de notre première ligne.*

Région de Lens. — *Les troupes britanniques atteignent les abords du village d'Avion.*

En Grèce. — *Arrestation de plusieurs des « réservistes » connus pour être les assassins des marins français séparés de leur détachement, dans la journée du 1er décembre 1916. Ces hommes seront jugés par un Conseil de guerre français.*

Sur mer. — *Le contre-torpilleur* Doxa, *navire grec monté par un état-major et un équipage français, sombre à la suite d'une explosion: il y a 29 morts.*

Sénat. — *Vote de la loi Mourier sur l'envoi dans les formations combattantes des officiers, sous-officiers et soldats de l'armée active et de sa réserve.*

29 juin.

Au nord de l'Aisne. — *Vifs combats dans la région de Cerny: nos positions au nord-est du village, assaillies par des forces importantes, sont plusieurs fois prises et reprises et les Allemands parviennent à nous enlever quelques tranchées.*

Front britannique. — *Au sud de Lens, les Anglais occupent Avion.*

Sur mer. — *Le sous-marin allemand réfugié à Cadix, il y a quelques semaines, est autorisé par le gouvernement espagnol à reprendre la mer, mais un décret royal interdit désormais aux sous-marins des puissances belligérantes l'accès des eaux et des ports espagnols.*

Dans la mer Noire, le croiseur Breslau, *qui n'avait pas été revu depuis longtemps, s'approche d'Odessa et détruit un phare à coups de canon.*

En Palestine. — *Le général Allenby prend le commandement du corps expéditionnaire devant Gaza.*

nécessités actuelles, et leur indique où est le devoir. Nous nous battons, écrit le général Pétain, non seulement parce qu'une provocation brutale, suivie des pires abominations, nous y oblige, mais aussi « parce que ce serait un crime de trahir, par une honteuse défaillance, tout à la fois nos morts et nos enfants ». Que ces mâles paroles soient entendues dans les camps, dans les rues de nos villes, dans les champs où travaillent ceux et celles qui ont la charge de nous nourrir. Leur écho généreux et puissant étouffera les clameurs monstrueuses qu'essayent de pousser quelques misérables ou de malheureux égarés. Et, en réconfortant les âmes, elles leur montreront sur l'horizon les premières lueurs qui s'élèvent de la victoire à venir.

LES « VIVANDIERS »

(29 Juin.)

Si, après nous être occupés de l'arrière, que l'on travaille à purger des dangereux parasites qui l'encombrent, nous parlions maintenant un peu de l'avant? Les questions y sont nombreuses qui nous intéressent, parce qu'elles touchent à la santé physique et morale de nos soldats. Ne pouvant les examiner toutes en bloc, je me propose de les sérier, suivant le conseil de Gambetta. Et, pour aujourd'hui, je me bornerai à envisager celle qui concerne les gens que, d'un mot africain, on nomme les *mercantis*.

La solde de la troupe a été augmentée, et ce fut justice. Du moins ce serait justice si n'existaient pas encore quelques chinoiseries administratives dont j'ai déjà signalé certaines et qui, je l'espère, auront peu à peu disparu. Mais on n'a pas fait attention que ce supplément de paye allait immédiatement grossir l'escarcelle de tous ces commerçants d'espèce variée qui s'attachent au flanc des armées comme les corbeaux.

Ce virement était d'ailleurs facile à prévoir, pour peu qu'on ait d'expérience. Quand j'étais jeune officier, — il y a bien longtemps de cela ! — nous tirions fortement la queue du diable, et parfois même elle nous restait dans la main. Certain jour, marqué d'une croix blanche, nous apprîmes qu'un Parlement plein de mansuétude venait d'augmenter nos appointements, pas de beaucoup, certes, assez cependant pour que notre bourse fût un peu moins légère. Hélas ! notre contentement fut court.

Dès le lendemain de la publication des nouveaux tarifs, nous vîmes apparaître logeurs et gargotiers, le bonnet à la main, qui nous réclamaient une augmentation correspondante. La dureté des temps... la cherté des vivres... (déjà !) les nouveaux impôts, etc... tout cela était invoqué avec

une douceur hypocrite. Et force nous fut d'en passer par où on voulait.

Or, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Les mercantis du front, ou de ses abords, dès qu'ils ont vu le troupier un peu moins démuni de menue monnaie, se sont empressés de lui faire payer plus cher le *pinard*, l'épicerie et, d'une façon générale, tous les objets de première nécessité. En sorte qu'eux seuls, comme leurs prédécesseurs d'il y a quarante ans, gagnent quelque chose au geste généreux et équitable qu'avait voulu faire le Parlement.

Mais s'il en va toujours ainsi, me dira-t-on, c'est que le mal est sans remède. Pardon ! J'admets qu'en temps de paix sa guérison soit difficile ; mais maintenant que le commandement possède dans la zone des armées des pouvoirs quasi dictatoriaux, elle n'est qu'une simple question de volonté !

Le maréchal de Saxe demandait déjà, il y a quelque cent cinquante ans, que les chefs d'unité surveillassent de près le pot-au-feu, et empêchassent les vivandiers de juguler les hommes. Ce qui n'était qu'avantageux aux temps des armées professionnelles, devient aujourd'hui, avec la nation armée, un acte de justice et d'absolue nécessité.

Rien n'empêcherait, j'imagine, de taxer les denrées que débitent ces colporteurs nomades. On l'a bien fait ici, assez maladroitement d'ailleurs. Pourquoi donc ne le ferait-on pas là-bas, où il ne s'agit que d'une revente à grands profits? Et pourquoi encore ne chercherait-on pas à rendre inutiles tant d'industries parasitaires, en développant autant que possible les coopératives qui, lorsqu'elles sont gérées avec entente, donnent, de l'aveu général, d'excellents résultats?



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Prisonniers allemands transportant un blessé hors de la ligne de feu.

Toujours est-il qu'il faut faire quelque chose, car ce n'est point pour étendre le nombre des nouveaux riches en favorisant des courtiers marrons dont beaucoup trop ne cherchent « qu'occasion de friponner », comme dit encore le maréchal de Saxe, que les Chambres ont créé des hautes payes, mais bien pour améliorer le bien-être du soldat. Et ce résultat ne peut s'obtenir que par des mesures rigoureuses, accompagnées, comme il convient, de sages précautions.

LA JOUTE POUR " LE SAILLANT DE LENS "

(30 Juin.)

Pour ne pas répéter indéfiniment les mêmes choses, je laisse aux communiqués le soin de mentionner les perpétuelles attaques, perpétuellement repoussées, que les Allemands s'obstinent à lancer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en Champagne, dans le Laonnois, et même devant Verdun.

A plusieurs reprises, j'ai essayé de montrer l'inanité coûteuse de cette tactique aussi dénuée de souplesse que de subtilité.

Les incidents de jeudi, taillés tous dans le même moule et identiques aux précédents, ne font que me confirmer dans mon opinion.

En Artois, nos amis anglais ont encore donné un tour de vis au saillant de Lens. Hier, ils ont pénétré dans le bourg d'Avion, situé sur le chemin de fer d'Arras, à l'endroit même où il forme une boucle convexe par rapport au front britannique. C'est-à-dire qu'ils débordent de plus en plus par le sud la cité minière. Mais le prince Ruprecht se dispose-t-il vraiment à évacuer celle-ci? Certains indices pourraient le faire supposer.

D'abord, les destructions systématiques qu'il opère devant lui, où, manifestement, il cherche à faire le désert, comme naguère Hindenburg sur la Somme.

Ensuite les inondations qu'il a fait tendre entre Avion et Lens. Elles ne peuvent être que superficielles, en cette saison et dans ce pays presque complètement plat. Mais, s'ajoutant au reste, elles complètent un système conçu évidemment d'après un type unique, auquel le major-général allemand semble attacher un amour-propre d'auteur.

La situation, cependant, n'est plus tout à fait la même que sur la Somme. Entre Lens et le chemin de fer d'Arras à Douai, les Anglais, maîtres de la crête de Vimy, commandent des cheminements inaccessibles pour la plupart à l'inondation et sur lesquels leur excellente artillerie possède des vues très étendues. Plus au nord, ils ont fait, ces derniers temps, des progrès sensibles à l'est de Loos. A l'heure actuelle, pas un des mouvements de l'ennemi ne leur échappe. Il est donc très vraisemblable que celui-ci, si vraiment il se dispose à reculer, ne sera pas mieux protégé par le néant qu'il a créé que par les marécages artificiels dont il se croit couvert. Et ceux qui connaissent les prodiges d'aménagement par lesquels nos alliés ont préparé leurs mouvements à venir ne peuvent



Carte de la Caverne du Dragon au nord du Chemin des Dames.

avoir aucun doute sur la façon dont ils peuvent déjouer les plans évasifs de leur adversaire.

Je crois donc que si ceux-ci existent réellement, la joute à laquelle nous allons assister sera intéressante. Et j'imagine que les Allemands soupçonnent déjà qu'ils ne s'en tireront point à bon marché.

ÉCHECS ALLEMANDS ET PROGRÈS BRITANNIQUES

(1er Juillet.)

L'ennemi attaque en ce moment le front français avec une indicible fureur. C'est peut-être pour essayer de compenser les mésaventures continuelles qu'il subit sur le front britannique, et dont je parlerai plus loin. Mais il n'y aurait rien d'étonnant non plus à ce que Hindenburg qui, d'après des renseignements dignes de foi, se promène en ce moment dans nos parages, ait voulu, en apportant un peu plus de méthode et de cohésion aux attaques décousues du kronprinz, entamer l'exécution du plan offensif dont on lui a, dès assez longtemps, attribué la paternité.

Depuis deux jours, des assauts extrêmement énergiques, que conduisent les groupes d'entraîneurs dont j'ai déjà indiqué le rôle et qui, par conséquent, s'accompagnent de jets de liquides enflammés, sont livrés contre le Chemin des Dames, du côté de Cerny, contre la route de Reims à Laon, devant Corbeny, et contre la partie occidentale du front de Verdun, au bois d'Avocourt et à la cote 304. C'est donc, en réalité, une sorte de bataille qui est ainsi engagée et dont les péripéties, bien qu'embrassant trois secteurs distincts, peuvent être considérées comme solidaires. C'est la première fois, depuis longtemps, que nous avons devant nous un déploiement de cette envergure, et il semble bien que celui qui dirige l'affaire a en vue quelque chose de plus que la simple recherche de certains succès partiels.

Voyons maintenant le bilan des deux journées. Il est maigre, au regard des moyens mis en œuvre et des sacrifices éprouvés par l'ennemi. Quelques tranchées qui, par leur situation avancée devant Cerny, sont exposées à de fréquents va-et-vient ; un petit saillant, situé devant Bovelle, et dont il ne reste que des vestiges, enfin un petit morceau des pentes occidentales du Mort-Homme, c'est tout. Partout ailleurs, nos ripostes vigoureuses ont arraché à l'ennemi les gains plus ou moins étendus qu'un premier choc lui avait fait obtenir. On conviendra donc qu'il a dû mettre beaucoup au jeu pour un profit médiocre. Néanmoins, ses intentions sont trop visibles pour que nous



(Cl. Polak.)

Panorama de Paissy, entre Craonne et Cerny.

Sous le feu des



C'est en vain que les canons ennemis tentent d'entraver la marche de l'artillerie anglais
qui s'avance sur les routes conquises pour soutenir et préparer de nouvelles attaque

anons allemands.



Courbant la tête et retenant leurs montures, les artilleurs s'arrêtent devant le fracas meurtrier, puis, à la fois prudents et résolus, reprennent leur course périlleuse.

cessions un seul instant de nous garder à carreau.

Si maintenant ce qui se passe devant nous ne donne pas au kronprinz de grands avantages, les événements du front britannique sont encore beaucoup plus désagréables à son confrère Ruprecht. Nos alliés, en effet, non seulement ont occupé le bourg d'Avion, sur la valeur tactique duquel il n'est pas besoin d'insister, mais ils se sont emparés de deux kilomètres de tranchées aux environs d'Oppy. C'est-à-dire que le saillant de Lens devient de plus en plus difficile à tenir et que ses occupants commencent à être obligés de surveiller leurs derrières.

DE LENS A VERDUN

(2 Juillet.)

C'est bien, comme je l'écrivais hier, une bataille, que l'ennemi nous livre en ce moment, ou qu'il essaye de nous livrer. La lutte, en effet, s'étend depuis la rive gauche de la Meuse jusqu'au Chemin des Dames, et accuse, par endroits, un caractère de violence particulièrement accentué. On sent qu'on a devant soi une direction moins flottante, et que le mot d'ordre a changé.

Fortement étrillés sur le Chemin des Dames, les Allemands ont tourné leurs efforts vers les plaines de Champagne, à l'est de Reims, et surtout contre les hauteurs du Mort-Homme et de la cote 304. Dans, la première de ces deux régions, il semble qu'ils en soient encore aux préliminaires d'artillerie et aux coups de sonde prémonitoires. Sur la seconde, ils s'engagent à fond et s'acharnent contre nos lignes avancées, dont certaines parties, chaudement disputées, sont à ce point démantelées qu'il faut tacitement les neutraliser. Voilà donc l'ancienne histoire qui recommence, bien qu'avec certains tempéraments apportés par le temps et auxquels nous devons trouver notre compte. Au surplus, si le kronprinz s'est remis en tête d'aller à Verdun, il prend là, je crois l'avoir autrefois démontré, le chemin le plus long et le plus rocailleux.

Sur le front britannique, nous voyons se poursuivre avec une continuité impressionnante le débordement par le sud de la ville de Lens. Hier encore, nos alliés ont enlevé, sur les deux rives de la Souchez, tout un système de défenses qui couvraient latéralement la ville. Eux-mêmes nous signalent l'importance à la fois stratégique



(Cl. Meurisse.)

Défilé du premier bataillon américain en France.

et tactique de ces positions, et le simple examen du terrain nous montre qu'ils n'exagèrent rien.

Pour suivre le détail de leurs manœuvres, rien ne valait les notes si vivantes, si exactes, si parfaitement claires et si judicieuses en même temps, qu'envoyait le pauvre Serge Basset. Rarement correspondant de guerre eut autant de pénétration et de sens militaire que notre malheureux ami. Poussant jusqu'à la témérité la conscience professionnelle, il ne voulait qu'aucun incident échappât à son œil investigateur, précisément parce qu'il savait tirer des moindres choses un trait pour le tableau qu'il voulait tracer. Il ne cherchait pas la mort, certes, — car jamais homme ne prit l'existence avec plus de gaîté et de bonne humeur, — mais il la bravait avec un beau courage. Il l'avait même narguée tant de fois, qu'il s'imaginait qu'elle ne voulait pas de lui !

Hélas ! elle le guettait en sournoise, attendant l'heure de la destinée. Elle l'a frappé en pleine bataille, comme un de ces soldats dont il avait l'âme, et lui l'a reçue avec la même sérénité que le plus brave d'entre eux. Aussi l'hommage mérité, qu'avec une spontanéité toute généreuse, M. le ministre de la Guerre rend à la mémoire de notre ami, en faisant déposer sur son cercueil la croix de guerre avec palme, nous touche profondément et nous emplit de gratitude. Il ne nous console pas.

VICTOIRE RUSSE EN GALICIE

(3 Juillet.)

Tandis que les troupes britanniques continuent patiemment à déborder les abords méridionaux de Lens, nos soldats contiennent avec vaillance les attaques forcenées que les Allemands déchaînent contre leurs positions, tantôt en Lorraine, tantôt en Champagne. Hier, ils ont, par une vigoureuse contre-attaque, refoulé l'ennemi au delà des tranchées complètement nivelées qu'il avait un moment occupées au prix de très gros sacrifices, et d'une façon fort précaire, car elles ne lui offraient plus ni protection ni abri.

Les crêtes que nous avons conquises lors de la dernière offensive, nous restent donc, contre vents et marées. Voilà près de deux mois, ne l'oublions pas, que le kronprinz fait des efforts immenses pour les reconquérir, et qu'il n'y parvient pas.

Les nouvelles du front russe sont plus intéressantes encore. Cette fois, il semble bien, en effet, que nos alliés soient rentrés en action, ainsi que les dernières dépêches le faisaient pressentir.



Carte de la ville de Lens et de ses faubourgs.

29 JUIN (suite) **LES FAITS**

En Grèce. — *Le gouvernement hellénique a fait transmettre à son ministre en Suisse, M. Caradja, avec mission de les communiquer aux légations royales de Berlin, Vienne, Sofia et Constantinople, des instructions aux termes desquelles les relations diplomatiques sont rompues entre le royaume de Grèce et l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.*

La reconstitution de l'unité hellénique ne permet pas au gouvernement royal d'entretenir plus longtemps des relations avec des états dont les troupes ont porté la guerre sur le territoire du royaume.

Les ministres qui représentent la Grèce auprès de l'Allemagne et de ses alliés sont invités à quitter leurs postes avec le personnel et à remettre leurs archives aux représentants des Pays-Bas.

En Angleterre. — *M. Lloyd George déclare que la Mésopotamie et l'Arménie ne pourront jamais être replacées sous le joug dévastateur des Turcs.*

30 JUIN

Au nord de l'Aisne. — *La lutte a continué pendant la nuit au nord-est de Cerny : les Allemands ont lancé sur la Bovette deux fortes attaques accompagnées de jets de liquide enflammé et ils ont pu prendre pied dans un saillant complètement nivelé par le bombardement.*

Sur la Meuse. — *Dans ce secteur aussi, la nuit a été très mouvementée. L'ennemi a pénétré dans notre première ligne sur un assez large front et nous ne l'avons refoulé qu'en partie, après des alternatives diverses d'avance et de recul.*

Front britannique. — *La pression anglaise se fait de plus en plus forte autour de Lens. Nos alliés ont même pu pénétrer hier un moment, dans la rue principale de la ville, mais arrivés là, ils se sont trouvés dans une zone battue par des feux de flanquement terribles et ils ont été obligés de se replier. La lutte prend dans ce secteur un caractère d'extrême acharnement.*

Ils ont même débuté par un coup de maître. Broussiloff, en effet, a fait attaquer, depuis Loutsk jusqu'à la route de Brzezany à Tarnopol, les Turco-Austro-Allemands, et leur a infligé une double défaite en leur prenant plus de 8 000 prisonniers, dont 164 officiers.

Depuis plusieurs jours, l'artillerie moscovite tonnait presque sans interruption sur tout le front, au point que les bulletins de l'ennemi laissaient percer une certaine inquiétude. Dimanche 1er juillet, tandis que, dans la région de Loutsk, les tranchées allemandes étaient assaillies et nettoyées, malgré la trahison de deux misérables, une large offensive se dessinait plus au sud, à l'est de Brzezany, et les Russes, enlevant d'un coup trois lignes de défense avec le village de Koninchi, poussaient jusqu'à la rivière du même nom, petit affluent de la Strypa.

Les communiqués allemands ont de la peine à encaisser cette défaite. Ils ergotent, en disant que « la poussée des masses russes a été enrayée sur une position d'arrêt préparée d'avance ». Mais ils sont obligés d'avouer que la lutte a été terrible et que seize divisions russes se sont jetées sur eux, par vagues d'assaut successives. Le reste de leur récit est vague et quelque peu embarrassé.

En réalité, le prince Léopold de Bavière, bien que prévenu depuis quelque temps par la canonnade, ne s'attendait pas à ce coup vigoureux et l'a paré assez mal. Pour nous, qui voyons là le réveil attendu des vaillants soldats devant qui les hordes tudesques reculaient si piteusement l'année dernière, nous envoyons à ces braves nos félicitations fraternelles, pour ce retour brillant à leur ancienne et vigoureuse ardeur.

L'OFFENSIVE RUSSE SE DÉVELOPPE SUR UN FRONT DE 80 KILOMÈTRES

(4 Juillet.)

Je ne suis pas bien curieux de ma nature, mais je donnerais cependant quelque chose pour connaître, en ce moment, les réflexions du kaiser. Il traverse, à n'en point douter, une passe désagréable. Ici, ses armées, refoulées d'un côté par les Anglais, s'épuisent, de l'autre, pour nous déloger des positions dont nous les avons chassées, en efforts impuissants et stériles. En Galicie, elles se retrouvent, avec désappointement, en présence d'une armée dont elles sont obligées de constater à leurs dépens la vigueur et l'énergie, alors qu'elles la croyaient profondément dissociée et incapable de rétablissement. Enfin, les avant-gardes américaines ont posé le pied sur le sol français.

Si ces deux derniers événements sont faits pour entraîner, au point de vue du résultat définitif, des conséquences de









Le général Pershing en France : 1. Aux Invalides, le jour de l'Indépendence Day. — 2. Général Foch, général Pershing, maréchal Joffre, général Dubail. — 3. L'arrivée à Boulogne. — 4. Revue aux Invalides.

1er JUILLET — **LES FAITS** — **2 JUILLET**

Au nord de l'Aisne. — *Vifs combats à l'est de Cerny, des deux côtés de la route dAilles à Paissy: des Allemands parviennent à occuper dans la matinée une ligne de tranchées nivelées par le bombardement; un retour offensif nous y ramène dans la soirée et le terrain de l'offensive allemande, couvert de cadavres, témoigne de l'importance des pertes subies par l'ennemi.*

Région de Lens. — *Les troupes britanniques s'emparent des défenses allemandes sur un front de 800 mètres, immédiatement au sud-ouest et à l'ouest de la ville.*

En Galicie. — *L'armée russe rentre en scène: elle attaque au sud-est de Lemberg entre les deux voies ferrées qui, de Tarnopol et de Brzezany, convergent vers la capitale de la province.*

M. Kerensky, ministre de la Guerre, dans un ordre du jour annonce « qu'en pleine conscience de sa responsabilité devant la Patrie il a ordonné l'offensive. »

Au nord de l'Aisne. — *La lutte reprend des deux côtés de la route d'Ailles à Paissy sur le terrain déjà disputé pendant toute la journée du 30 juin: elle se termine après un vif combat par l'échec complet des Allemands.*

En Russie. — *L'offensive russe continue et le bulletin du général Ludendorff reconnaît que les troupes russes ont réussi à élargir la brèche faite hier. Ces succès soulèvent à Petrograd et dans toute la Russie un grand enthousiasme: M. Kerensky ministre de la Guerre demande au président du Conseil, l'autorisation de donner aux régiments qui ont pris part à la bataille le nom de « Régiments du 1er Juillet ».*

Le lieutenant Wladimir Lebedef est chargé de l'administration du ministère de la Marine; cet officier a servi au début de la guerre, dans les rangs de notre Légion étrangère, puis dans ceux de nos chasseurs à cheval, il est décoré de la Croix de guerre.

premier ordre, ils ont déjà laissé apparaître leur grande importance morale. Les échos de la bataille si brillamment engagée par Broussiloff ont semé l'effroi jusqu'en Hongrie, où l'on demande que soient rappelées en hâte, pour garder les frontières, les troupes envoyées récemment sur le front occidental. Et ils apportent un renouveau de confiance et d'espoir à nos âmes, qui ont tressailli de joie en voyant s'ébranler enfin ces masses redoutables dont le réveil indispensable était si impatiemment attendu.

Quant à l'arrivée des premières troupes américaines, elle inaugure un nouveau cycle de guerre, et c'est ce qu'avec son jugement naturellement droit, que n'ont pu fausser les semeurs de panique ou les propagandistes de la défaillance, le peuple parisien, qui s'apprête à faire à nos nouveaux alliés un accueil enthousiaste, comprend fort bien. Il voit là, d'abord, une riposte cinglante aux rodomontades de l'Allemagne, qui prétendait frapper d'interdit les mers où elle nageait entre deux eaux. Mais aussi, il se rend compte que le concours des États-Unis devient une réalité tangible, effective et concrète, et que ce n'est point seulement avec son argent ou son matériel que l'Amérique nous aidera. C'est avec ses poitrines et son sang.

Et là où nous ne nous trompons pas, les Allemands ne se trompent pas davantage. Ils savent que pour eux commence une ère de difficultés nouvelles, et finalement insurmontables, parce que lorsqu'un pareil peuple se lève tout entier, dans un effort de volonté aussi formellement accusé, il faudrait, non point pour l'abattre: c'est impossible, mais seulement pour lui tenir tête, autre chose qu'une armée déjà épuisée, traquée de toutes parts, et qui a manqué successivement, jusqu'ici, tous les objectifs en vue desquels on l'avait constituée à grands frais.

Ni le kaiser, ni Hindenburg ne se font d'illusion, et, pour cacher leur trouble, ils font répandre le bruit que le débarquement de la première avant-garde américaine est une invention, que les États-Unis ne peuvent pas nous soutenir efficacement avant une année et que, d'ici là, la guerre sous-marine... vous entendez bien ! Il faut à tout prix remonter les énergies chancelantes d'une nation de proie, profondément déçue dans ses appétits anormaux et qui déjà déchante devant la rigueur des faits.

Pour nous, qui connaissons ceux-ci et n'y trouvons que des motifs d'espérance, livrons-nous aujourd'hui sans contrainte à l'allégresse que nous cause la venue de nos amis d'outre-mer. Déployons côte à côte les drapeaux de l'Entente qui, sur les champs de bataille, représentent la défense de la dignité humaine et du droit. L'étendard étoilé de l'Union y mêlera désormais ses couleurs éclatantes.

3 JUILLET **LES FAITS** **4 JUILLET**

Au nord de l'Aisne. — *Offensive allemande sur tout l'ensemble de nos positions au nord de Jouy et jusqu'à l'est du plateau de Californie. L'ennemi engage de gros effectifs et les efforts de ses troupes d'assaut se portent particulièrement au nord de la ferme Froidmont, au sud et au sud-ouest de Cerny, au nord d'Ailles et sur le plateau de Californie. Après une série d'attaques et de contre-attaques qui se renouvellent toute la nuit, nous restons partout maîtres du terrain disputé.*

Paris. — *Arrivée du bataillon américain qui vient prendre part à la fête de l'« Indépendence Day. »*

En Belgique. — *Les Allemands ont arrêté et déporté un certain nombre de fonctionnaires belges qui ont refusé de donner leur concours à la séparation administrative des Flandres et de la Wallonie. Tous les sénateurs et députés belges restés en territoire occupé protestent auprès du gouverneur allemand.*

Sur la Meuse. — *Échec d'une attaque allemande dirigée sur nos lignes au sud-ouest de la cote 304.*

Sur mer. — *Un sous-marin allemand bombarde la ville de Ponta-Delgada, dans l'île San Miguel, du groupe des Açores. C'est un sous-marin d'un nouveau type, jaugeant mille tonnes au moins et portant 3 pièces de canon de 150 millimètres. Ce fait, rapproché de l'attaque des convois américains en plein Océan, montre le développement considérable que les Allemands donnent à leurs sous-marins.*

En Angleterre. — *Raid d'une escadrille d'avions ennemis sur Harwich. Deux des appareils, attaqués au retour par les avions navals britanniques partis de Dunkerque, sont précipités à la mer.*

Grèce et Serbie. — *M. Pachitch et M. Venizelos échangent de longs télégrammes de cordialité confiante. « Le peuple grec, dit M. Venizelos, luttera pour la libération de la Serbie amie et alliée. »*

EN GALICIE, LES RUSSES ÉLARGISSENT LEUR TROUÉE

(5 Juillet.)

On dirait que l'ennemi se dépêche de chercher ici quelque avantage dont il pourrait se targuer avant d'être obligé de se retourner contre les Russes. C'est ainsi que, mardi soir, il a lancé contre l'ensemble du Chemin des Dames une série de larges attaques, continuées pendant toute la nuit et menées à grand orchestre. Naturellement, les nouvelles troupes spéciales d'assaut, dont j'ai indiqué précédemment la composition et le rôle, y ont pris part. Mais il ne semble pas qu'elles fassent beaucoup mieux que les autres, ni qu'elles réussissent là où les dernières échouaient. Les complications plus ou moins subtiles que les Allemands apportent à leur organisation militaire ne changent pas pour eux la face des choses. Ils ne nous enfoncent pas, ils ne nous ébrèchent pas : ils ne passent pas. Mais leurs cadavres jonchent les collines témoins de leurs infructueux efforts.

Quant à la bataille russe, elle se développe et donne à nos alliés des profits assez importants, surtout au centre. Si, du côté de Kovel, il ne s'est produit encore que des combats d'avant-garde, et si, du côté de Brzezany, Allemands et Turcs, qui se trouvent là en plus grande force, ont pu contenir les masses moscovites, il n'en va pas de même à l'ouest de la ligne Zloczow-Zborow, où les Autrichiens du prince Léopold de Bavière se sont fait battre à plate couture et ont dû rétrograder derrière la Haute-Strypa.

Les bulletins de Ludendorff, tout à fait dénués de lyrisme, sont obligés de reconnaître que, le 2 juillet, les Russes « ont élargi la brèche » qu'ils avaient ouverte la veille. Naturellement, ils affirment que la résistance de leurs troupes est opiniâtre. Mais ils négligent de mentionner que celles-ci se sont vu enlever plus de 13000 prisonniers.

Faisons attention que la direction où nos alliés sont en progression marquée est précisément celle qui mène le plus directement à Lemberg. Je ne serais nullement surpris si Broussiloff, qui a fait preuve jusqu'ici de beaucoup plus de psychologie militaire que ses adversaires, voulait tenter une pointe vigoureuse sur la capitale galicienne. Il sait quelle répercussion sa chute aurait tant en Allemagne qu'en Russie, encore qu'elle ne doive pas être précisément de même nature. D'un côté, ce serait de l'enthousiasme, et de l'autre une véritable consternation.

Or l'un n'est pas plus à dédaigner que l'autre, dans la recherche du but que la Russie se propose en jetant à nouveau dans la balance le poids de ses nombreux bataillons.



(Cl. Rol.)

EN PREMIÈRE LIGNE

L'alarme vient d'être donnée, la nappe de gaz va déferler, les hommes ont ajusté leurs masques. Les voilà prêts, fusil au poing, à faire front à l'attaque imminente que les exhalaisons méphitiques ont préparé.



(Cl. Meurisse.)

Départ d'une deuxième vague d'assaut, en Champagne.

RÉPERCUSSIONS ATTENDUES

(6 Juillet.)

Le kronprinz allemand comprendra-t-il, après la leçon magistrale qui vient de lui être infligée, que toutes ses tentatives de récupération sont vaines, et que, pas plus devant Verdun que sur le Chemin des Dames, il ne parviendra à nous ébranler?

Sa dernière attaque était montée suivant tous les rites. Elle embrassait un front de 17 kilomètres. Elle était exécutée par des bataillons éprouvés, qu'émaillaient des troupes spéciales tout récemment créées et dressées pour l'assaut. Les liquides enflammés jetaient leurs cascades infernales, au moins devant nos tranchées de la cote 304. C'était de quoi, cette fois, donner aux fâcheux événements de Galicie un contre-poids décisif. Du moins on y comptait. Et l'on n'a rien obtenu, ni un prisonnier, ni un pouce de terrain ! Les Allemands ont même perdu — en dehors de leur programme — un petit saillant très fort qui pointait dans l'est de Cerny.

Le kronprinz doit regretter d'avoir ainsi sacrifié autant de pauvres diables à la poursuite d'un objectif qui se dérobe perpétuellement. Je sais bien que, depuis Verdun, il est habitué aux coups du sort. Mais celui-ci doit lui être particulièrement pénible, parce qu'il le frappe en un mauvais moment. Bientôt, sans doute, Hindenburg aura besoin de lui reprendre quelques-uns de ces régiments de choix qu'il lui avait prêtés avec l'espoir d'en voir faire un meilleur usage. Et comme il en a le pressentiment, il se montre fort pressé de les utiliser. Mais en quel état les rendra-t-il, quand le dégarnissement commencera?

Celui-ci, je crois, ne saurait beaucoup tarder. Les Russes ont ouvert, dans la direction de Lemberg, deux brèches larges chacune de cinq kilomètres et profondes de trois. Les journaux allemands déclarent que les troupes de la coalition sont en présence de forces cinq ou six fois supérieures. Mettons qu'ils exagèrent, pour excuser leurs revers. Mais voyons-y la preuve d'une vive inquiétude et d'un désarroi si évident, qu'Hindenburg a cru devoir accourir en hâte pour donner un peu de réconfort au prince de Bavière et au comte Bothmer. « Les luttes engagées, nous dit-on, peuvent être considérées comme les plus graves de toutes celles qui se sont livrées non seulement en Galicie, mais sur tout le front oriental. »

Or, elles ne font que commencer. Attendons-nous donc, quand elles battront leur plein, à ce qu'elles aient ici une soudaine et profonde répercussion.

5 JUILLET **LES FAITS** **6 JUILLET**

Sur le front. — *Les communiqués ne signalent que des actions de détail et des duels d'artillerie.*

Les troupes américaines en France. — *De nouveaux débarquements ont eu lieu à plusieurs reprises depuis le 25 juin. « Dans un but de commodité, dit M. Daniels, secrétaire d'État de la marine américaine, les expéditions se font par groupes de transports, chaque groupe étant protégé par une escorte : il y a eu plusieurs attaques de sous-marins et la première s'est produite le 22 juin à 10 h. 30 du soir, dans une partie de l'Atlantique où on ne devait pas s'attendre à rencontrer l'ennemi ; le combat fut long et dur et nous avons la certitude d'avoir coulé au moins un des sous-marins ; une autre attaque a eu lieu quelques jours plus tard, sans plus de succès pour l'ennemi. Toute la nation se réjouit de ce que l'avant-garde des armées qui vont combattre en France eût échappé à ce grand péril. »*

En Champagne. — *Opérations de détail au mont Haut et à l'est du mont Cornillet où nos troupes améliorent leurs positions.*

En Russie. — *Après une accalmie de deux jours, la bataille reprend avec violence en Galicie entre la Zlota-Lipa et la Strypa, en même temps que dans la région au sud de Stanislau. La lutte est très meurtrière et les positions disputées passent de main en main.*

Sur mer. — *Le département d'État de la marine américaine annonce que le vapeur* Orléans *a été coulé : le navire dont l'arrivée à Bordeaux, le 26 février avait été fêtée avec enthousiasme, a été certainement visé d'une façon particulière par l'ennemi ; après la disparition du bâtiment, le sous-marin fait le tour des canots où l'équipage s'est réfugié pour tâcher de découvrir le capitaine ; il n'y parvient heureusement pas.*

L'HORIZON ALLEMAND S'EMBRUME

(7 Juillet.)

Nous n'avons, aujourd'hui, à enregistrer aucun événement militaire intéressant. Après les grandes secousses survient toujours une accalmie. Ici, le kronprinz panse les blessures qu'il a reçues sur le Chemin des Dames et, tout en laissant en ligne son artillerie, que la nôtre contrebat avec efficacité, il se contente de lancer quelques coups de pointe tout aussitôt parés. En Russie, les troupes de Broussiloff reprennent haleine, et le prince de Bavière, ayant voulu les contre-attaquer, s'est fait donner sur les doigts. Il en est donc toujours pour ses positions perdues, sans compter plus de 18 000 prisonniers, 33 mitrailleuses et 29 canons.

Et de tout cela, on se préoccupe sérieusement en Allemagne : « Si l'offensive russe réussissait, écrit la *Gazette de Cologne*, elle forcerait l'armée austro-allemande à opérer sa retraite à l'ouest de Loutsk et au sud des Carpathes, faisant ainsi tomber entre les mains des Russes une nouvelle partie de la Galicie. » C'est un peu une la Palissade. Mais c'est aussi l'aveu implicite d'un émoi qu'on n'est plus maître de réprimer.

Et l'opinion allemande, assez désemparée, ne trouvera pas, dans les déclarations faites au Reichstag par les ministres de la Marine et de la Guerre, grands sujets de se réconforter. « La guerre sous-marine fera, nous l'espérons, des progrès heureux et décisifs, a déclaré l'amiral von Capelle. Maintenant comme auparavant, nos pertes ne dépassent pas la moyenne. » En vérité, le chef des forbans ne s'engage pas beaucoup. Ce qu'il aurait dû dire, c'est d'abord ce qu'il entend par le mot « moyenne », ensuite quelle est la valeur des résultats acquis. Mais à l'égard de ceux-ci, il préfère, surtout depuis l'entrée en ligne des Américains, garder un silence prudent.

Son collègue de la Guerre ne s'est guère montré plus affirmatif. Après avoir tracé de la situation générale un croquis quelque peu fantaisiste, car il n'a soufflé mot des récents et graves échecs du kronprinz, non plus que du recul opéré en Galicie, il s'est contenté d'ajouter : « Le haut commandement est persuadé que la lutte se terminera d'une façon favorable. » Parbleu ! Il n'aurait garde de dire le contraire. On conviendra cependant que cette affirmation manque à la fois d'assurance et de solidité.

En réalité, l'Allemagne, déçue du côté de la Russie, humiliée en Grèce et déconfite par l'entrée en action des Américains, qu'elle avait eu le tort de considérer comme devant être fort lointaine, sinon même irréalisable, l'Allemagne voit ses horizons s'embrumer. Et je me place ici au seul point de vue militaire, car le reste est encore beaucoup moins flamboyant.



1. Un camp d'avions de bombardement.



(Clichés Beaufrère et Rol.)

2. Guynemer dans son avion le « Vieux Charles ». 3. Nos as de bombardement, avec l'indication de leur plus célèbre raid. De droite à gauche : Gallois (Essen), Durand (Trèves), Paillard (Essen), au milieu : Ardisson de Perdiguier (Coblentz).

7 JUILLET — **LES FAITS** — **8 JUILLET**

Guerre aérienne. — *La nuit a été marquée par une série de raids importants.*

Le maréchal des logis Gallois et l'adjudant Paillard ont volé jusqu'à Essen où ils ont bombardé les usines Krupp : Gallois parti à 21 h. 20 est rentré à 4 h. 15 après un voyage de 700 kilomètres ; Paillard, moins heureux a dû atterrir en Hollande où il a été interné.

Les villes de Trèves et de Ludwigshafen, près de Mannheim, ont été attaquées par de fortes escadrilles et ont reçu un nombre considérable de projectiles.

Des installations militaires aux environs de Coblentz ont été également bombardées.

En Angleterre. — *Nouveau raid d'avions allemands sur Londres. L'ennemi qui compte une vingtaine d'appareils fait preuve d'une grande audace, volant très bas et en formation serrée, dans laquelle les pilotes du centre seuls jettent des bombes, les autres s'occupant de les protéger.*

Au nord de l'Aisne. — *Dans la matinée, après une nuit de bombardement intense, les Allemands nous attaquent sur le front qui s'étend du moulin de Laffaux à la ferme Froidmont : ils parviennent après une lutte de plusieurs heures à prendre pied dans nos tranchées de première ligne entre les Bovettes et Froidmont.*

Front russe. — *Offensive de l'armée du général Kornilof à l'ouest de Stanislau : les lignes allemandes sont enfoncées et le communiqué ennemi reconnaît que nos alliés « ont gagné du terrain ». La cavalerie russe atteint la ligne de la Linkovica.*

En Perse. — *Les Russes qui avaient occupé Pendjévin le 4 juillet sont obligés de l'évacuer devant un retour offensif de forces turques supérieures. Ils abandonnent également Khanikin et Kasr-i-Chirin sur la route de Bagdad à Kermanchah, où ils étaient entrés au début d'avril. De ce fait ils perdent tout contact avec les forces britanniques du général Maude.*

L'ASTUCE ALLEMANDE

(8 Juillet.)

Les événements militaires sont aussi dénués d'intérêt aujourd'hui qu'hier. Combats d'artillerie, coups de main sans importance, voilà tout ce que nous signalent les communiqués. Tout au plus mentionnent-ils, sur le front russe, un certain nombre de combats courts et violents, qui indiquent seulement que l'accalmie actuelle ne ressemble en quoi que ce soit, chez nos alliés, à un signe de renoncement.

Au reste, l'ennemi, sentant que la supériorité lui échappe partout, essaye de tous les stratagèmes, même les plus usés, même les plus grossiers. L'autre jour, sur le Chemin des Dames, il plantait çà et là devant lui des pavillons à la croix de Genève, espérant sans doute qu'ils lui serviraient de boucliers. Il comptait sans nos poilus qui, depuis trois ans, ont eu le temps de percer à jour ses pesantes malices. Et ce qu'il croyait être de l'astuce n'a été, au fond, que de la puérilité.

On comprend après cela que, voyant la ferme attitude des armées de l'Entente, il déplore que nous ne soyons pas tombés, les uns ou les autres, dans le piège qu'il a essayé de nous tendre à plusieurs reprises. Avant-hier, le président du Reichstag, M. Kaempf, se plaignait de ce que les « offres magnanimes du kaiser » étaient restées incomprises et de ce que nous n'avions pas voulu d'une paix « garantissant l'honneur et les intérêts de toutes les nations ».

Le bon apôtre, qui a attendu, pour verser ces larmes de crocodile, l'évanouissement définitif des espoirs que l'on avait conçus là-bas, de nous avaler tous !

NOS RAIDS AÉRIENS, LES ATTAQUES ALLEMANDES ET L'ACTION RUSSE

(9 Juillet.)

J'ose espérer qu'après la dernière leçon qu'ils viennent de recevoir, les Allemands apporteront quelques tempéraments à leurs criminelles bravades.

Enfin, ils commencent à connaître la peine du talion.

Trèves, bombardée pour la troisième fois, et qui doit en porter les traces, la *Badische Anilin* incendiée à Ludwigshafen, puis l'usine de Krupp et toute une série d'installations militaires plus ou moins sérieusement « amochées », depuis Dun-sur-Meuse, jusqu'à Coblentz, voilà de quoi montrer j'imagine, que si notre aviation avait pu, un moment, prêter à certaines critiques, elle vient d'en rappeler brillamment. Grâces soient rendues à ceux qui ont accompli ces prouesses et à ceux qui,

par une direction aussi ferme qu'avisée, les y ont si puissamment aidés.

La guerre aérienne doit prendre, dans l'avenir, une importance capitale, et peut-être même prépondérante. C'est elle qui portera définitivement la dévastation et la terreur derrière les obstacles résistants que l'ennemi a accumulés devant nous. C'est par elle seule que peuvent être sinon détruits, au moins très diminués de puissance, les moyens matériels par lesquels on cherche à compenser la valeur fléchissante des troupes allemandes. On ne lui donnera donc jamais trop de développement et on n'élargira jamais trop non plus son rayon d'action.

Quant aux opérations militaires proprement dites, elles se résument en une formule très simple, qui devient une sorte de lieu commun. Les Allemands, revenus à leur ancien décousu, attaquent sur des points divers, qu'ils semblent varier intentionnellement, et sont constamment repoussés.

Parfois, ils donnent un coup de dent dans nos tranchées de première ligne, mais pour bientôt lâcher prise.

Inutile donc d'entrer dans le détail. Que les choses se passent sur le plateau de Laffaux ou vers le Chemin des Dames, elles ont pareil aspect et mêmes conséquences. Nous autres savons au contraire conserver ce que nous avons pris, comme à Cerny, et niveler, comme près du Mort-Homme, quelques saillants gênants.

En Russie, la bataille s'est rallumée avec une grande violence. Elle s'étend même sensiblement vers le nord, car on dit que Pinsk est en feu. D'après les derniers renseignements, la lutte, très ardente, passe par des fluctuations diverses, dont il n'est pas encore possible de prévoir la conclusion. Du côté de Monioukli, surtout, les points d'appui sont disputés avec fureur. Mais plus bas, vers Stanislau, nos alliés ont assez sensiblement avancé. Il faut, dans une rencontre de cette étendue, ne point s'arrêter aux détails, qui sont



(Cl. Beaufrère.)

Blessés français arrivant dans un poste de secours près du front.

essentiellement changeants, et attendre la fin. Nous verrons d'ailleurs ce qui se passera quand l'incendie gagnera la frontière roumaine, où l'armée royale prépare ses armes, avec, auprès d'elle, les troupes de Tcherbatchef.

VICTOIRE DE KORNILOF A L'OUEST DE STANISLAU

(10 Juillet.)

Sur le front russe, l'incendie gagne de proche en proche. L'offensive de nos alliés s'est étendue au sud et immédiatement elle a obtenu un gros succès que les Allemands sont obligés d'avouer; particulièrement : 7 000 prisonniers, 40 canons, ce qui est un joli coup de filet pour un début.

Faut-il maintenant envisager l'hypothèse d'une diversion puissante que les Allemands tenteraient dans la direction de Riga? Certains journaux russes la donnent comme probable et, en effet, elle n'aurait rien d'anormal. Mais rappelons-nous qu'annoncée plusieurs fois déjà, elle a été amorcée à deux reprises et est toujours restée à l'état d'ébauche. C'est une opération difficile et si aléatoire, en raison de son excentricité même, qu'Hindenburg a toujours reculé devant elle. Nous saurons bientôt s'il croit trouver dans les complications intérieures dont souffre la Russie une aide lui permettant maintenant de la tenter. Il est bon, en tout cas, que nos alliés se tiennent sur leurs gardes, comme d'ailleurs il apparaît qu'ils le font.

Au surplus, les Allemands s'aperçoivent chaque jour qu'ils n'ont plus à escompter la désorganisation de l'armée russe. Leurs journaux reconnaissent que cette armée est plus redoutable que jamais, comme effectifs et comme artillerie. « On ne peut pas dire que l'armée républicaine se batte moins bien que celle du tsar », écrit le colonel Gædke. Voilà une constatation qui s'impose aux méditations d'Hindenburg.

Quant au kronprinz, autant d'attaques, autant de déboires, tel est son lot. Ce jeune homme, qui paraît ne posséder sur l'art de la guerre que des notions absolument embryonnaires, frappe l'enclume avec l'entêtement d'un maniaque, au risque même de se casser les bras. Seulement, cette enclume est résistante, plus sans doute qu'il ne se l'était figuré. Si bien que, de tous ces essais meurtriers de récupération, lui demeure le mauvais marchand. Non seulement il n'y gagne jamais rien, mais il y perd, outre des hommes en grand nombre, quelques morceaux de l'enceinte derrière laquelle il est tapi. Et c'est, au



(Cl. L. B.)

Abris allemands démolis, dans les « creutes » près du Chemin des Dames.

total, une détestable opération qu'il fait là.

Quant à croire qu'il y renoncera de son plein gré, c'est une autre affaire. Tel il s'est montré à Verdun, férocement sauvage et cabochard, tel il est encore ici. Ne comptons donc point, de sa part, sur un retour de sagesse. Il ne cessera ces ruées brutales que lorsqu'il ne pourra plus les alimenter. Et peut-être ne sera-ce pas dans très longtemps.

LES ÉCHECS DU KRONPRINZ ET LA VICTOIRE RUSSE

(11 Juillet.)

Le kronprinz s'obstine. Nous aussi. Il tape comme un sourd. Nous lui opposons une invincible résistance. Ce qu'il paraît chercher présentement, c'est moins un résultat stratégique quelconque — car sa stratégie est absolument nulle — qu'une affaire assez heureuse pour qu'on puisse l'exploiter devant le Reichstag, à l'heure actuelle passablement enfiévré. Il n'a d'ailleurs jamais pratiqué, depuis que l'omnipotence paternelle lui a fait franchir d'un bond tous les échelons qui séparent le grade de colonel de celui de commandant d'armée, que le procédé rudimentaire du coup droit. Or, celui-ci ne lui vaut aujourd'hui rien de plus qu'hier, et ne lui vaudra demain rien de plus qu'aujourd'hui. Les choses sont maintenant emmanchées de telle sorte qu'il doit renoncer à tout espoir d'avoir jamais le dernier.

Si au moins le chancelier Bethmann, mis sur la sellette, pouvait trouver une compensation dans les nouvelles de Russie ! Mais elles sont franchement mauvaises. Là-bas, le général Kornilof — descend-il du fameux amiral qui s'illustra au siège de Sébastopol? — vient de tailler d'assez rudes croupières au comte Bothmer et à l'Autrichien Bœhm-Ermolli. Les communiqués de Berlin sont obligés d'avouer qu'il a fallu reculer, à l'est de Stanislau, sur un front de près de 25 kilomètres, et que, sans l'arrivée des réserves allemandes, les Autrichiens courraient encore. On dirait même que leur dernière phrase est comme une flèche de Parthe lancée à des acolytes qu'il faut constamment porter à bras tendus.

Toujours est-il que, depuis une dizaine de jours, les troupes russes ont réalisé, au nord et au sud du Dniester, une avance qui risque de mettre l'aile droite austro-allemande en mauvaise posture. La manœuvre de l'année dernière, qui avait si bien débuté et que Broussiloff a dû interrompre en plein succès faute de trouver à Pétrograd le concours nécessaire, — si même il n'y a pas trouvé pis, — cette



(Cl. L. B.)

Troupes de renfort traversant le village de Chavignon en ruines.



TROUPES RUSSES SE DIRIGEANT VERS LE FRONT DE GALICI



…JR RENFORCER LA POUSSEE VICTORIEUSE DU GÉNÉRAL KORNILOF.

manœuvre qui combinait une attaque frontale avec un débordement par le sud, recommence, dans des conditions beaucoup plus favorables, et avec des moyens moins parcimonieusement mesurés. Déjà même, elle a porté à la coalition germanique un coup dont on ne saurait mesurer la portée . . . . (1).

Et l'on constate avec amertume, à Berlin, que la guerre sous-marine, qui devait tout terminer en trois mois, non seulement ne terminera rien, mais que sa seule persistance a jeté sur les bras de l'Allemagne une Amérique dont les ressources sont inépuisables et les desseins impérieux.

(1) Texte supprimé par la censure.

Que de désillusions là-bas, et que d'espoirs ici ! Vraiment ils sont sans excuse et ne méritent ni pitié ni tolérance, ceux qui cherchent encore à verser dans les âmes le poison de l'incrédulité et de la défiance, quand il faudrait au contraire susciter l'élan suprême de toutes les volontés et de toutes les forces, pour donner le dernier coup de collier.

L'OFFENSIVE VICTORIEUSE DE KORNILOF

(12 Juillet.)

On lisait, le mardi 10 juillet, dans tous les journaux, l'information suivante, venue de Jassy :

« L'action de l'artillerie a été particulièrement active, depuis deux jours, dans les secteurs de Serbesti et de Siliesti, dans la vallée de la Putna et du Latinul, ainsi que sur tout le front de la Sereth. Des batteries ennemies ont violemment riposté au tir des canons roumains, qui ont atteint, selon les observations des aviateurs, des résultats satisfaisants. »

Je ne croyais donc pas hier, en relatant le fait, commettre une indiscrétion dangereuse. C'est compter, il est vrai, sans les fantaisies de la censure, auxquelles je devrais cependant être habitué. Mais passons, jusqu'à la prochaine occasion. Personne ne s'expliquera, au reste, que si une nouvelle de cette importance est fausse, on n'en arrête pas au préalable la publication, ou que, si elle est vraie, on nous interdise d'en tirer les plus simples conclusions.

Je pense maintenant qu'on me permettra d'enregistrer le nouveau et brillant succès que vient d'obtenir l'armée du général Kornilof. Il a accentué tellement le mouvement débordant qui visait manifestement la ville d'Halicz, très importante tête de pont, que celle-ci a succombé peu après. Pendant ce temps, la cavalerie moscovite poussait, à l'ouest, jusqu'à la



(Cl. Rol.)

Expériences de jets de liquides enflammés sur le front français.

Lomnica, dont le confluent est précisément à Halicz. Les Austro-Allemands, qui ont encore perdu plusieurs milliers de prisonniers et du butin en conséquence, font, dit-on, un nouvel appel aux Bulgares et aux Turcs. Pour le moment, ils ont dû se replier assez hâtivement en arrière et paraissent débordés sur leur droite par les Cosaques. C'est à peu près la situation où se trouvait déjà Bothmer l'an dernier, quand Broussiloff dut interrompre son offensive.

***

Sur le front occidental, l'ennemi, prévenant l'offensive anglaise, a lancé, mardi soir, à sept heures, une vigoureuse attaque contre les positions de nos alliés, devant Nieuport. Ceux-ci, pliant sous le premier choc qui avait été amorcé par une longue préparation d'artillerie, ont dû abandonner, sur une longueur de 1 300 mètres, leurs tranchées les plus septentrionales, complètement bouleversées, et reculer près de la mer, jusqu'au delà de l'Yser. Par contre, les Allemands n'ont pu garder ce qu'ils avaient pris en face de Lombaertzyde.

Il n'y a donc là, à tout prendre, qu'un accident, fâcheux évidemment, mais circonscrit et très certainement réparable. Nous ne doutons pas un instant qu'il ne doive être prochainement réparé.

LA VICTOIRE DE KORNILOF SE DÉVELOPPE

(13 Juillet.)

La prise de Halicz est pour les Russes d'une grande importance. Elle leur confère la libre disposition des deux rives du Dniester, et fait que la liaison entre les deux armées qui opèrent de chaque côté du fleuve est désormais complète. En outre, elle ouvre une trouée entre les troupes du Bavarois von Bothmer et celles de l'Autrichien von Kirbach, refoulés, le premier vers le nord, le second vers le sud, où sa situation risque de devenir délicate par suite de l'occupation de Kalusz, devenue un fait accompli, et qui donne à nos alliés tout le cours de la Lomnica. L'ennemi va être obligé de reculer jusqu'à la Strij. Enfin, les vallées perpendiculaires au Dniester, par lesquelles on peut prendre Brzezany à revers, sont ouvertes à Kornilof.

Comprenant toute la valeur de cette tête de pont, les Austro-Allemands l'avaient sérieusement fortifiée et solidement occupée. On ne parle de rien de moins que de 200 pièces de canon qui constituaient son armement. Et elle était défendue par plus de deux divisions allemandes, ayant en réserve le 15e corps ottoman. L'avance foudroyante des Russes



(Cl. Beaufrère.)

Vue du plateau de Californie (au fond), Craonne se trouve au pied.

9 JUILLET — **LES FAITS** — **10 JUILLET**

Au nord de l'Aisne. — *Échec d'une forte attaque allemande lancée, dans la soirée, sur nos positions du monument d'Hurtebise et du Dragon.*

Front russe. — *A l'ouest de Stanislau, l'armée Korniloff développe son succès d'hier et les Austro-Allemands se replient, d'abord sur la Lukowica puis sur la Lomnica.*

Sur mer. — *Le service de l'aviation navale britannique dans la Méditerranée orientale attaque la flotte turco-allemande ancrée dans la Corne d'Or, devant Constantinople, et jette plusieurs bombes sur le croiseur* Gœben *qu'il aperçoit entouré de navires de guerre et de sous-marins.*

Le dreadnought anglais Vanguard *sombre en quelques secondes à la suite d'une explosion, dans un port de la Grande-Bretagne ; la catastrophe, qui rappelle celle du* Bulwark, *coûte à l'Angleterre* 38 *officiers et* 804 *hommes d'équipage.*

En Woëvre. — *Au nord de Flirey, dans un secteur resté depuis longtemps assez calme, les Allemands tentent une attaque sur nos positions, mais ne réussissent pas à nous surprendre.*

Sur l'Yser. — *Les troupes britanniques qui tiennent le secteur des Dunes, sur la rive droite, entre la mer et Lombaertzyde, sont assaillies dans la soirée, après un bombardement violent qui a détruit leurs organisations défensives et rompu derrière elles les ponts de l'Yser ; elles sont obligées de se replier et l'ennemi atteint la ligne du fleuve.*

Front russe. — *Prise d'Halicz par les troupes du général Tchérémissef (armée Korniloff) ; les avant-gardes russes franchissent le Dniester et les armées des deux partis sont en contact sur la Lomnica.*

Sur mer. — *Le ministre de la Marine annonce la perte du paquebot* Calédonien *coulé le* 30 *juin dans la Méditerranée orientale.*

vers la Lomnica a rendu inutile ce puissant appareil.

On se rappellera peut-être qu'une première fois, au mois de septembre 1914, Broussiloff, avec la 8e armée, avait occupé la ville. C'était le temps où les Russes marchaient en Galicie et vers les Carpathes par grandes enjambées, qui donnaient aux Hongrois la sensation terrifiante d'une invasion prochaine. La grande offensive de Mackensen refoula nos alliés, privés alors des moyens de lutte nécessaires et délaissés par le gouvernement, qui avait en tête d'autres vues. Plus tard, dans l'été de 1916, les deux armées de Tcherbatchef et de Letchisky revinrent bien auprès de la ville, mais des raisons identiques, encore aggravées, forcèrent la seconde à battre en retraite. Nous savons aujourd'hui qu'avec Kerensky, ces raisons ont cessé d'exister.

Ne nous étonnons pas, maintenant, du silence prudent qu'Allemands et Autrichiens gardent sur cette aventure. Dans l'état présent de leurs affaires intérieures, ils ne se soucient guère d'avouer une défaite de cette gravité, qu'accompagne la perte, en trois jours, de 10 000 prisonniers et d'un copieux matériel. On croirait, à les entendre, que l'abandon de Halicz est le fait de leurs propres combinaisons ; même, les bulletins de Vienne poussent l'effronterie jusqu'à prétendre que le mouvement de recul n'a pas été troublé par les Russes. A quels subterfuges se raccrocheront-ils, quand sera connue l'exacte vérité?



Ici, les troupes du prince Ruprecht ne semblent pas avoir pu donner une suite quelconque à leur petit succès local de mardi dernier. Elles se heurtent inutilement aux positions de Lombaertzyde. On peut être assuré d'ailleurs que nos alliés, dont les avions viennent, à l'autre bout de l'Europe, de faire à Constantinople besogne si méritoire, sauront bien vite prendre leur revanche d'un revers purement accidentel.

LES DÉFAITES AUSTRO-ALLEMANDES

(14 Juillet.)

La prise de Kalusz semble devoir achever la séparation des forces allemandes et autrichiennes qui, à cheval sur le Dniester, couvraient les approches de Lemberg. Les Russes tiennent maintenant tout le cours de la Lomnica et peuvent, par Halicz, opérer sur les deux rives du Dniester. Tandis que Bothmer est obligé de se resserrer derrière Brzezany, Boehm-Ermolli, ou son successeur, — car on dit

(Clichés Rol.)

LA FÊTE DES DRAPEAUX

Le 14 juillet, pendant le défilé de nos glorieux détachements : 1. Une remise de décorations, place de la Nation. — 2. Le drapeau des chasseurs alpins.

11 JUILLET — **LES FAITS** — **12 JUILLET**

Sur la Meuse. — *Dans le secteur de la cote* 304 *et au nord de l'ouvrage d'Hardaumont, rive droite, l'ennemi tente plusieurs coups de main dont aucun ne réussit.*

Front russe. — *Prise de Kalusz et développement des opérations du général Kornilof dans la région de la Lomnica. La presse allemande commente le réveil de l'armée russe et s'étonne qu'elle ait pu fournir un pareil effort, en si peu de temps. « Rarement, dit la* Gazette de Francfort, *on avait vu sur notre front oriental une attaque aussi vigoureuse, aussi efficacement préparée et aussi brillamment exécutée. Certainement un grand rôle revient à l'influence des officiers anglais et français qui semblent être nombreux sur ce front ».*

D'un autre côté, le général Scott, chef de la mission militaire des États-Unis en Russie, signale le courage et le dévouement des officiers russes qui sont tombés en nombre considérable.

Guerre aérienne. — *Le communiqué britannique signale la journée comme une des plus dures qu'on ait vues depuis le commencement de la guerre : de l'aurore à une heure avancée de la soirée les combats aériens n'ont pas cessé entre d'importantes escadrilles comprenant quelquefois jusqu'à* 30 *appareils. Au cours de ces actions* 14 *avions ennemis ont été abattus et* 16 *autres forcés d'atterrir désemparés ; neuf des pilotes anglais ne sont pas rentrés.*

Front russe. — *L'armée Kornilof franchit la Lomnica et emporte de haute lutte les hauteurs de la rive gauche entre le Dniester et Bludniki.*

En Syrie. — *Il résulte de renseignements donnés aujourd'hui à la Chambre des communes que les troupes du roi du Hedjaz ont pénétré en Syrie où elles ont enlevé plusieurs postes turcs à Tofileh, Main et Akaba, en faisant subir à l'ennemi des pertes sérieuses.*

qu'il a dû remettre le commandement, — se voit rejeté vers les Carpathes, dans la direction de Dolina et de Lipowica. La trouée qui les a disjoints ne peut donc que s'élargir.

Le premier dispose encore de forces imposantes, dont les contingents allemands forment le noyau principal et quelques éléments turcs l'appoint. Il occupe sur les deux Lipa des positions assez fortes, qui lui offrent des fronts de défense successifs. Seulement, il peut redouter maintenant d'être pris à revers par Kornilof, tandis que Tcherbatchef, qui a repassé la Strypa, l'attaquera directement.

Quant à la 3e armée autrichienne, celle de Boehm-Ermolli, elle tient des terrains plus avantageux encore, dont elle cherche manifestement à profiter pour retarder la marche de son adversaire. Mais il est vraisemblable que celui-ci ne s'est pas mis en tête, pour le moment du moins, de la rejeter en Hongrie. Il lui suffit, jusqu'à nouvel ordre, de l'immobiliser au pied des montagnes, tandis que l'opération principale, imaginée par Broussiloff, se développera plus au nord, vers les routes conduisant à Lemberg. Tel était au reste le plan qui fut si malencontreusement interrompu l'année dernière. Je crois bien qu'il a été repris, en plus grand peut-être, mais sans notables modifications.

Et c'est pourquoi la conquête du cours de la Lomnica confère à nos alliés un précieux avantage. Ils occupent désormais, entre les forces adverses, la position centrale qu'ils avaient vainement essayé d'atteindre une première fois. Le reste est affaire de manœuvre, et aussi de moyens. Mais nous savons qu'en ce qui concerne la première, on peut s'en remettre sans crainte à Broussiloff. Quant aux seconds, nous avons tout lieu de croire qu'ils ne manqueront plus.

Ce qui serait à souhaiter maintenant, c'est qu'à l'offensive russe, si vigoureusement entamée, correspondît, si possible, une reprise d'action générale. On a souvent parlé de la communauté des efforts et de l'unité du front. L'Allemagne, qui en est réduite à se défendre partout et a dû, comme l'explique le major Moraht avec des arguments d'ailleurs tirés par les cheveux, renoncer à attaquer en grand, soit à l'est, soit à l'ouest, l'Allemagne éprouverait très certainement une peine énorme à se sortir d'affaire, si elle sentait tomber sur elle tous ses ennemis à la fois.

LA POUSSÉE RUSSE S'ACCENTUE PAR LE SUD

(15 Juillet.)

Pour essayer de faire contre-poids à la poussée russe en Galicie, les Austro-Allemands ont dessiné jeudi, près de Kiselin, entre Loutsk et Vladimir-Volinsky, une

13 JUILLET — **LES FAITS**

En Champagne. — *Au cours de la nuit nos reconnaissances ont pénétré dans les lignes allemandes à l'ouest de la ferme Navarin : elles ont détruit des abris, infligé des pertes sensibles à l'ennemi et ramené des prisonniers.*

Front russe. — *Début d'une contre-offensive allemande sur Kàlusz : l'armée Kornilof maintient ses positions sur la Lomnica et s'empare du village de Novitsa.*

En Allemagne. — *Les journaux annoncent les démissions sensationnelles du chancelier de Bethmann-Hollweg et du ministre de la Guerre, général von Stein.*

En Grèce. — *M. Venizelos soumet au roi Alexandre, le décret de rappel de la Chambre des députés élue au mois de mai et 1915 et qui avait été dissoute illégalement par le roi Constantin dont elle pouvait déjouer les intrigues germanophiles.*

14 JUILLET

Au nord de l'Aisne. — *Vifs combats dans la région à l'ouest de Cerny où les Allemands lancent dans la soirée une attaque appuyée de gros effectifs : la lutte se prolonge pendant toute la nuit ; nous perdons quelques éléments de première ligne, mais l'ennemi qui a réussi un moment à progresser jusqu'à nos tranchées de soutien, ne peut s'y maintenir.*

En Champagne. — *Ici, c'est nous qui prenons l'initiative de l'attaque, dans le massif de Moronvilliers, où nous enlevons les positions ennemies au nord du mont Haut et sur les pentes nord-est du Téton, en réalisant une avance de 300 mètres de profondeur sur un front de 800.*

Reims continue à être bombardé très violemment tous les jours. Deux mille obus sont tombés aujourd'hui.

En Allemagne. — *M. Michaëlis est nommé Chancelier impérial et président du Conseil prussien.*

A Paris. — *Fête des drapeaux, défilé des troupes.*

attaque assez sérieuse, qui, d'ailleurs, a complètement échoué. Et Kornilof ne paraît pas en avoir été émotionné le moins du monde, car il a encore, le même jour, réalisé une avance sensible, au cours de laquelle plus de 850 prisonniers, cinq canons et dix mitrailleuses sont tombés entre ses mains.

Ses troupes, débordant la Lomnica, occupent maintenant les hauteurs de la rive gauche et avancent sur la route de Dolina.

C'est en vain que les Allemands ont envoyé en hâte des renforts à leurs alliés qui, lorsqu'ils sont réduits à eux-mêmes, se trouvent toujours en détresse. La trouée ouverte entre les deux complices s'élargit avec une impressionnante rapidité.

Le plan stratégique de Broussiloff, qui paraît être la reprise pure et simple de celui de l'année dernière, n'étant encore qu'ébauché, je considère comme parfaitement inutile de vaticiner sur les événements qui doivent suivre. Mais je crois pouvoir affirmer que les résultats déjà obtenus en quelques jours de bataille ont rétabli, et au delà, les choses sur le pied où elles se trouvaient quand il a fallu naguère interrompre le mouvement. A ce moment, le comte Bothmer avait pu, grâce à des circonstances auxquelles il était complètement étranger, esquiver un danger à la fois pressant et grave. Celui-ci reparaît pour lui, plus menaçant encore. Nous verrons si, n'ayant plus, comme alors, à compter sur des circonstances extra-militaires, il réussit, cette fois encore, à s'en débarrasser.

***

En ce qui concerne le front occidental, les opérations y demeurent sans intérêt et, seule, la guerre aérienne accuse une activité digne d'attention. On a pu voir, d'autre part, les prouesses accomplies par les aviateurs anglais et par les nôtres.

Les premières ne sont point pour nous surprendre, mais les autres nous réjouissent parce qu'elles sont la conséquence évidente d'un récent et fructueux effort.

J'ai suffisamment insisté déjà, chaque fois que l'occasion m'en a été donnée, sur l'importance croissante des batailles de l'air, dont les heureux résultats hâteront certainement la victoire. Elles seules peuvent faire cesser l'immobilisation à laquelle nous sommes encore condamnés, à la condition d'être livrées par de puissantes escadres. Ne négligeons donc rien pour nous procurer celles-ci, que viendra bientôt grossir, dans des proportions presque insoupçonnables, l'apport américain.

(Clichés Rol et Trampus.)

1. Soldats anglais donnant à boire à un prisonnier blessé. — 2. Ancienne ligne de soutien britannique, que la nouvelle avance de nos alliés laisse à l'arrière.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Une de nos batteries lourdes camouflées dans un secteur de la Meuse.

NOS TROUPES PROGRESSENT A MORONVILLIERS

(16 Juillet.)

Après l'inoubliable matinée du 14 juillet, dont les échos retentissent encore au fond de toutes les âmes, après la révolution de palais qui vient de rendre à la vie privée le maussade et sinistre auteur de la formule des chiffons de papier, les événements de guerre passent presque à l'arrière-plan. Il faut cependant les analyser, car ils tranchent assez violemment sur la banalité qui caractérisait ceux des derniers jours.

En effet, tandis que leurs représentants recevaient ici l'accueil enthousiaste d'une population gagnée par l'émotion la plus saine et la plus fortifiante, les poilus du front célébraient d'une façon toute héroïque la fête nationale. Se jetant sur les positions allemandes qui couronnent les pentes septentrionales du Mont-Haut et du Téton, ils les enlevaient, sans souci des chausses-trapes et des fi's de fer barbelés, sur une largeur de 800 mètres et une profondeur de 300.

D'abord étourdis du coup, les Allemands n'ont pas tardé à revenir à la rescousse, mais aucune de leurs contre-attaques, qui furent nombreuses au cours de la nuit, n'a réussi à ébranler nos soldats. Le terrain conquis par eux a été intégralement conservé, et nous avons fait 360 prisonniers, dont 9 officiers.

Il n'y a là, évidemment, qu'un succès local, mais qui a son intérêt, parce qu'il élargit notre établissement dans le massif de Moronvilliers et dégage nos avant-lignes, jusqu'ici serrées d'assez près. Et il y fait également une heureuse contre-partie du très léger avantage que, grâce à une énorme dépense d'hommes et à l'emploi dévergondé des liquides enflammés, les Allemands ont obtenu du côté de Cerny, sur le Chemin des Dames. Ils avaient pu, sur ce point, pénétrer un moment jusqu'à nos tranchées de soutien. Mais nos soldats les en ont bientôt chassés, et n'ont laissé entre leurs mains que des éléments de première ligne, sur un front de 500 mètres environ. Le mal n'est donc pas bien grave, et sera probablement réparé avant qu'il soit peu.

L'ennemi n'a pas été plus heureux dans une tentative de refoulement qu'il a faite à l'ouest du Mort-Homme, où la lutte d'artillerie revêt, depuis quelques jours, une particulière violence. Mais on voit par tout cela que, absent ou présent, le kronprinz s'obstine dans ses efforts, toujours à peu près aussi impuissants. C'est, de sa part, une sorte de gageure, sur l'enjeu de laquelle il ne parvient pas à mettre la main.

Les Austro-Allemands semblent vouloir imiter son exemple sur le front russe. Après l'affaire manquée de Kiselin, ils se sont évertués, vendredi, à chasser Kor-

15 JUILLET — LES FAITS

En Champagne. — *L'ennemi lance des forces importantes à l'assaut des positions que nous avons enlevées hier sur le mont Haut et sur les pentes du mont Téton : la lutte commencée dans la soirée se prolonge toute la nuit, avec des alternatives d'avance et de recul.*

Front russe. — *La bataille continue sur les lignes de la Lomnica : les contre-attaques austro-allemandes deviennent de plus en plus énergiques et arrêtent les progrès de l'offensive du général Kornilof.*

États-Unis. — *Mise en vigueur de la loi qui donne au gouvernement le contrôle absolu de toutes les exportations de vivres, de combustibles de munitions, etc. Les demandes de neutres ne seront plus satisfaites qu'après celles des alliés et dans la mesure qui permettra de s'assurer que rien n'arrive jusqu'à l'ennemi. Le président Wilson publie à ce sujet une déclaration catégorique.*

16 JUILLET

En Champagne. — *La lutte engagée hier se termine par l'échec complet des Allemands. « Quelques-unes de nos tranchées avancées, dit leur communiqué, sont restées aux mains de l'ennemi, et, sur le mont Haut nous n'avons pas pu conserver celles que nous avions enlevées dans la soirée.*

Sur mer. — *Une escadrille de contre-torpilleurs britanniques rencontre dans la mer du Nord un convoi de vapeurs allemands chargés de vivres ; elle parvient à en capturer quatre qui sont ramenés dans des ports anglais.*

Front russe. — *Les Austro-Allemands ont amené d'importants renforts dans la région de Kalusz ; ils ont réoccupé le secteur boisé qui se trouve au nord de la ville et progressent également du côté de l'ouest. Les Russes, obligés de céder à la pression ennemie évacuent Kalusz et se replient sur la rive sud de la Lomnica.*

L'activité de combat se maintient très vive près de Riga, de Dwinsk et de Smorgonié..

nilof de Kalusz. Ce fut pour eux une peine inutile, car non seulement les Russes sont restés maîtres de la place, mais même ils ont encore réalisé une légère avance au sud de celle-ci.

Et donc, ce ne sont point ces affaires, ou stériles ou malheureuses, qui débrouilleront la situation politique visiblement embarrassée dans laquelle se débattent les deux kaisers de Vienne et de Berlin.

L'ENNEMI A CONTRE-ATTAQUÉ AVEC ACHARNEMENT SUR LES HAUTEURS DE MORONVILLIERS

(17 Juillet.)

Il est probable que des ordres venus de haut condamnent les troupes allemandes à d'importants sacrifices pour retarder l'obligation de pénibles aveux. Au beau milieu de la période troublée que traversent les empires du Centre, on voudrait éviter de compliquer les difficultés intérieures en confessant que, sur les divers champs de bataille, on est en train de perdre du terrain peu ou prou. Aussi les contre-attaques se succèdent-elles avec autant de fureur que de rapidité.

Hier, c'est contre les positions perdues du Téton et du Mont-Haut que se sont obstinées les troupes du kronprinz, rentré de Berlin. Marchant à l'assaut en masses compactes, elles ont foncé sur leurs anciennes tranchées, où elles ont finalement éprouvé un échec complet. Elles n'ont pas pu reprendre ce qu'elles avaient perdu le 14. Et il ne sera pas possible, demain, de publier à Berlin un bulletin contredisant celui d'hier, dans lequel les porte-parole de Ludendorff avouaient, avec d'ailleurs autant de réticences que de détours, un recul que, sans doute, ils espéraient devoir être passager.

D'autres essais de pénétration, moins accentués il est vrai, et qui se sont produits en même temps au sud de Saint-Quentin et de Corbeny, ont eu une issue également malheureuse. Je ne les évoque donc que pour mémoire. Ils constituent, ainsi que les légers progrès que nous avons faits au sud d'Ailles, sur le Chemin des Dames, les menus incidents d'une lutte dans laquelle, jusqu'à présent, les forces ennemies n'ont jamais manqué d'avoir le dessous.

Sur le front oriental, la situation est, depuis deux jours, sans changement notable, encore que les Austro-Allemands aient fait les plus grands efforts pour reprendre Kalusz. Ils n'avaient cédé cette ville qu'après des combats acharnés, se déroulant à travers des fluctuations sanglantes. Ils voudraient, maintenant, la reprendre, en même temps que le cours de la Lomnica. Mais, au lieu d'avancer, c'est eux qui reculent, principalement du

(Cl. Beaufrère.)

Ancien observatoire allemand conquis par nos troupes à la cote 304.

(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Tranchées ennemies, à la cote 304, après le succès des armées françaises.

17 JUILLET	LES FAITS	18 JUILLET

Rive gauche de la Meuse. — *Attaque française entre la pointe sud-ouest du bois d'Avocourt et les pentes ouest de la cote 304 : toutes les tranchées que l'ennemi occupait depuis le 29 juin sont enlevées en quelques minutes et nos troupes, poursuivant leurs succès, emportent de haute lutte les positions allemandes situées au delà, des deux côtés de la route d'Esnes à Malancourt. Notre ligne, reportée en avant d'un kilomètre, va de la corne sud-est du bois d'Avocourt jusqu'aux pentes ouest de la cote 304 en passant par le bois Camard.*

La Maison Royale d'Angleterre. — *Au cours d'un important conseil privé le roi George V décide l'abandon des titres d'origine allemande portés depuis trois siècles par sa famille : maison de Hanovre avant Edouard VII et maison de Saxe-Cobourg et Gotha à l'avènement de son père. Il adopte pour lui et ses successeurs le titre de maison de Windsor.*

Rive gauche de la Meuse. — *Contre-attaques allemandes, au cours de la nuit, sur nos nouvelles positions des deux côtés de la route d'Esnes à Malancourt. L'échec d'hier avoué par l'ennemi lui a été très sensible et il fait de grands mais inutiles efforts pour le réparer.*

Région de Saint-Quentin. — *Vifs combats à l'est de Gauchy sur le mamelon du moulin de Tcuvent, l'ennemi enlève quelques tranchées qu'il ne peut conserver.*

En Russie. — *De nouveaux troubles ont éclaté à Petrograd dans la nuit du 16 au 17 et se prolongent sous l'influence des agents de l'Allemagne dont Lénine et ses principaux partisans sont désormais convaincus de faire partie. L'action gouvernementale est paralysée et la propagande criminelle qui s'exerce aux armées rend impossible l'action du commandement militaire. La Russie entre dans une nouvelle crise plus grave.*

côté de Lodziany, qui se trouve à seize kilomètres dans le sud-ouest de Kalusz. Ils ont encore perdu, en une journée, au moins 1 600 prisonniers.

Plus loin encore, sur la haute rivière, ils opposent une résistance opiniâtre, qui n'a pas empêché nos alliés de gagner la rive gauche, à Perskinsko, malgré la crue très gênante des eaux. La bataille se poursuit donc avec une égale énergie des deux côtés, et pour cette raison ne donne, en ce moment, que des résultats locaux et partiels. Mais il y a cependant une différence. C'est que les Russes gardent entière leur liberté de manœuvre, tandis que les Allemands d'une part, les Autrichiens de l'autre, sont obligés maintenant de se défendre séparément. Or, tout permet de croire que Broussiloff, après en avoir conféré avec Kerensky, — lequel, sur sa demande expresse, est allé lui rendre visite au front, — ne manquera pas d'exploiter les avantages à lui conférés par cette situation.

UN SUCCÈS DES NOTRES A VERDUN

(18 Juillet.)

Je suis obligé de me répéter, parce que les événements dont j'ai à parler se répètent eux-mêmes ; mais il est des répétitions agréables, et qui, je pense, ne déplairont pas à mes lecteurs.

Donc, je constate une fois encore, après beaucoup d'autres, que les Allemands n'ont pu conserver, nulle part, un seul des lambeaux de terrain qu'ils nous avaient enlevés dans leurs contre-attaques furibondes. Oh ! il n'y avait pas lieu, pour eux, d'entonner des chants de triomphe, dont je dois dire d'ailleurs que Ludendorff s'était sagement abstenu. Mais il est toujours désagréable de se laisser entamer si peu que ce soit, et serait-ce seulement à fleur d'épiderme. Question d'amour-propre, plutôt que de diminution ou d'insécurité.

Or, cette question est maintenant réglée, de façon à faire regretter à l'ennemi ses prodigalités improductives. Les attaques lancées par lui hier contre le Téton, ont été brisées comme les autres, en menus morceaux, et elles ne lui ont pas rapporté grand'chose. Sont-ce les dernières? Je n'en jurerais pas, connaissant le kronprinz pour un entêté incorrigible. Mais c'est, du moins, une des plus meurtrières, et il ne saurait nous déplaire de voir fondre ainsi, l'un après l'autre, les régiments de choix qui payent vraiment un peu cher l'honneur de servir de tremplin aux ambitions du futur Guillaume III.

Devant Verdun, à la cote 304, le fait inverse s'est produit. Je veux dire que nous avons non seulement repris intégralement, en faisant pas mal de prisonniers, les morceaux de tranchées qui nous avaient

été enlevés dans les journées des 28 et 29 juin, mais nos soldats, dont le communiqué signale le « mordant admirable », ont sensiblement amélioré leurs positions précédentes en enlevant la première et la deuxième ligne allemande. Au total, l'ennemi a perdu et ce qu'il avait pu prendre et un peu plus.



Sur les pentes de la cote 304 : poste d'observation camouflé et blindé.

Si maintenant nous passons aux autres fronts, nous constaterons d'abord qu'en Italie, une grande activité d'artillerie se manifeste, et qu'elle est accompagnée d'assez nombreux coups de main à allure de reconnaissances. Il est fort possible que ce ne soit là qu'un commencement.

En Galicie, la bataille est continue et violente, avec des alternatives d'avances et de reculs qui en rendent assez difficile l'examen détaillé.

En vérité, la coalition germanique subit en ce moment une double crise, à la fois politique et militaire, dont elle ne paraît pas devoir s'évader de si tôt. A cela Hindenburg, oppose toujours le mirage un peu estompé de la guerre sous-marine. « Tarte à la crème ! » répétait le marquis de Molière, lequel n'en fut pas moins berné pour cela.

VERDUN ET KALUSZ

(19 Juillet.)

Le succès remporté mardi par nos soldats sur la rive gauche de la Meuse, bien qu'il soit purement local, a une importance indéniable, en ce qu'il dégage et allège un des points de notre ligne les plus fortement pressés.

On sait que le kronprinz, dont l'entêtement est formidable, n'a pas absolument renoncé à s'emparer de Verdun. Rebuté à l'est, de façon à ne plus pouvoir y revenir, il s'était, depuis quelque temps, rejeté sur l'ouest, encore que la route fût par là plus longue, plus difficile et plus semée d'aspérités. Il se consumait en efforts stériles pour nous déloger de la cote 304, bastion avancé de la défense, et, ne pouvant guère l'aborder de front, il tâchait de la tourner, en avançant par petits bonds vers la route Esnes-Avocourt. Le coup qu'il vient de recevoir l'éloigne terriblement de son objectif, d'autant plus qu'il lui a été impossible de le réparer.

Deux lignes de tranchées perdues, un recul de 1 000 mètres sur une longueur de 2 kilomètres et demi, enfin l'abandon de 8 officiers et 417 hommes prisonniers, c'est là une tape véritable, et qui compte. Rappelons-nous que c'est en lui en infligeant successivement de pareilles que, l'an dernier, on força l'ennemi à abandonner, pour longtemps, ses projets sur Verdun. Que maintenant Ludendorff, dans ses bulletins, cherche à nier celle-ci, c'est un fait caractéristique et dont nous ne nous plaindrons pas, parce qu'il laisse parfaitement deviner le mécontentement désappointé qui règne dans le camp ennemi.

Pendant ce temps, sur le Téton, on se dispute avec acharnement quelques morceaux de tranchées avancées, et, sur le Mont-Haut, nos travailleurs organisent la position malgré le feu violent de l'ennemi, auquel nos pièces tiennent d'ailleurs parfaitement tête. Ce ne sont là, à tout prendre, que des incidents de médiocre gravité.

Je parlais hier des fluctuations de la bataille russe, qui a pris, en Galicie, de larges dimensions. Elle est malheureusement circonscrite à cette région, ce qui donne aux Austro-Allemands la faculté d'opérer des prélèvements sur les autres, et d'opposer ainsi à l'assaillant une résistance qui devient plus énergique chaque jour. Nos alliés, très fortement pressés devant Kalusz, ont dû abandonner cette ville et se replier sur la rive droite de la Lomnica. Ils tiennent là, évidemment, des positions meilleures que la cuvette où ils étaient entrés. N'ayant pu s'installer sur les hauteurs qui dominent celle-ci à l'ouest, ils ont préféré n'y point rester, du moment



(Cl. Beaufrère.)

Prisonniers allemands capturés dans un abri à la cote 304.

qu'ils ne tenaient pas la tête de pont. On peut donc admettre que c'est là une manœuvre et non pas, à proprement parler, un échec. Au reste, Kornilof n'a point cédé de terrain au sud. Au contraire, ayant repris le village de Novitza, qui un moment lui avait été enlevé, il a quelque peu avancé le long de la route de Nadworna, entre Lodziany et Krasna. On voit par là que la lutte, toujours aussi ardente, n'est nullement influencée par le léger recul qui s'est produit sur le centre russe. Mais il serait à souhaiter que le champ de bataille galicien pût être bientôt désencombré, par quelque action réflexe survenant soit en Volhynie, soit ailleurs, des renforts que les Austro-Allemands y amènent depuis quelque temps en toute facilité.

DE SAINT-QUENTIN AU BOIS D'AVOCOURT

(20 Juillet.)

Les attaques allemandes changent de place, mais conservent le même caractère, et aboutissent aux mêmes sanctions.

Avant-hier mercredi et hier jeudi, l'ennemi a opéré dans un secteur qui depuis longtemps était au calme, celui de Saint-Quentin. Des vagues d'assaut, embrassant un front de 800 mètres environ, ont été lancées contre le mamelon du moulin de Touvent, à l'est de Gauchy, sur un terrain où, le 19 janvier 1871, la 16e division prussienne avait déjà livré des combats sanglants. Et rien n'a été changé au scénario usuel. Je veux dire qu'après avoir pris pied dans quelques-unes de nos tranchées de première ligne, les Allemands ont été chassés, sauf sur un petit nombre de points qui ne tarderont pas à être repris à leur tour.

Sur l'Aisne, c'est la 5e division de la garde qui a donné. Le léger bénéfice de terrain qu'elle a pu obtenir ne compense pas les lourdes pertes qu'elle a essuyées.

Une autre tentative faite au sud du bois d'Avocourt pour reconquérir les positions perdues, — c'est la huitième, — a échoué avant même que nos lignes aient été abordées. Et c'est tous les jours à peu près la même antienne. Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute l'histoire des guerres, exemple d'une obstination aussi obtuse, aussi inutilement coûteuse, aussi dénuée de sens militaire pratique que celle à laquelle le jeune Guillaume doit son renom justifié de massacreur impénitent. Si le vieux Moltke était encore là, il lui ferait donner les étrivières. Haeseler lui-même, pourtant bon courtisan, en a pris sa retraite sans visée de retour.

Rien de nouveau sur le front russe. La bataille de Galicie est toujours assez dure, surtout au sud de Kalusz. De vagues



(Cl. Meurisse.)

Blessé s'acheminant vers l'ambulance, après un premier pansement.

Un coup de surpris



Alors qu'un autobus londonien, mobilisé comme tant de ses anciens voyageurs,
complissait sa tâche journalière et ramenait du front les combattants, une attaque

...u retour des tranchées



...déclencha. *Faisant face à l'embuscade, les soldats anglais reprirent la lutte qu'ils ve-...naient de quitter. Surpris par cette prompte riposte, leurs agresseurs lâchèrent pied.*

rumeurs circulent encore sur les regains d'activité qui se seraient manifestés devant Riga et Dwinsk, d'une part, et, de l'autre, vers la frontière roumaine, où le roi Ferdinand vient d'aller visiter son armée. Mais elles n'ont pas assez de consistance pour que nous nous croyions autorisés à en faire état.

COMBATS ACHARNÉS AU PLATEAU DE CRAONNE

(21 Juillet.)

Il y a plus qu'une simple coïncidence entre les attaques furieuses que le kronprinz prodigue contre nos positions et les événements qui se passent au Reichstag. Les premières sont faites, à n'en pas douter, pour influencer les seconds, en tâchant de justifier cette parole un peu hasardée de M. Michaëlis, que « la force des troupes allemandes est restée intacte; tandis que leur savoir militaire est supérieur à celui des alliés ». Seulement, on n'a réussi jusqu'à présent qu'à démontrer le contraire, car, pour la force, passe encore à la rigueur, mais pour le savoir, il suffit, si l'on veut le juger, de s'en rapporter aux résultats. Le savoir consiste à tromper son adversaire, à le surprendre, à le manœuvrer en un mot, de façon à pouvoir l'écraser ensuite. Bien osé, ou bien prévenu, celui qui prétendrait accorder de tels mérites au kronprinz, dont les bourrades continuelles, mais divergentes et dissociées, se recommandent surtout par l'absence de conception raisonnée et de toute espèce de coordination.

Ayant foncé par deux fois, et sans succès, contre le moulin de Touvent, au sud de Saint-Quentin, il est ensuite revenu au Chemin des Dames, d'un côté vers Cerny, qu'il n'a pu aborder, de l'autre entre Hurtebise et Craonne, où il a dû payer fort cher la prise de quelques boyaux avancés, dans lesquels il étouffe. Là, s'y reprenant à deux fois, d'abord avec la 5e division de la garde, sortie fort éclopée de la bagarre, puis avec d'autres forces plus considérables encore, il a fait l'impossible pour nous débusquer du fatal plateau, dont la perte lui tient tant au cœur. Mais, en dépit des plus lourds sacrifices, il ne l'a pas repris. Dira-t-on que c'est là faire la guerre? Alors, il suffirait de confier le commandement à un boucher.

Pendant ce temps, à l'autre extrémité du front, l'autre héritier, celui de Bavière, essayait d'enlever aux Anglais leurs positions de Lombaertzyde, sans la possession desquelles les gains qu'il a faits dernièrement du côté de Nieuport demeurent incertains et précaires. Il n'a pas été plus heureux et en reste pour sa tentative de devancement. Au reste, la canonnade,



Carte du territoire militaire du Niger, entre Tombouctou et le lac Tchad.

toujours très violente, dans cette région, semble indiquer que les affaires n'ont pas atteint là leur entier développement.

En somme, c'est toujours la même cérémonie. Faute de pouvoir agir sur de vastes espaces, les Allemands se résignent à une série d'offensives partielles, qui sont toutes brisées. Les affirmations consolatrices du nouveau chancelier resteront donc vaines, tant qu'elles n'auront pas d'autre confirmation. Il est vrai que le chancelier se flatte d'une prétendue victoire que le prince Léopold de Bavière aurait remportée sur les Russes aux environs de Zloczow, mais nous n'avons encore sur elle que des renseignements vagues autant qu'insuffisants.

LES ATTAQUES DU KRONPRINZ

(22 Juillet.)

Après une journée de recueillement, employée sans doute à panser des blessures qui étaient graves, le kronprinz est rentré en lice devant le Chemin des Dames. Cette crête l'attire comme un aimant. Et puis, la fameuse dépêche d'Hindenburg excitait sa jalousie.

Seulement, il a eu affaire à un adversaire plus coriace que celui dont le prince de Bavière vient de triompher autrement que par la seule puissance de ses canons.

L'attaque dessinée au cours de la nuit dernière embrassait un très large espace, depuis le sud de Cerny jusqu'à Hurtebise, et comportait toute une série d'assauts avec accompagnement de liquides enflammés.

Quand j'ai comparé naguère la ruée actuelle à celle de Verdun, je n'ai rien exagéré, comme on le voit. On peut donc m'en croire, quand j'affirme, d'après les faits eux-mêmes, qu'elle n'aura pas un meilleur résultat.

Elle présente, aussi bien que l'autre, des alternatives d'avance et de recul dont l'amplitude est, à la vérité, sensiblement plus restreinte. Mais elle n'aboutit, en somme, qu'à créer des modifications sans importance dans notre ligne générale, laquelle conserve toute sa consistance et toute sa valeur. Or, ce que cherche l'ennemi, c'est plus que quelques succès de détail, qui ne l'avancent en rien et sont très souvent éphémères. Il voudrait nous chasser de cette position dominante dont la perte lui fut si sensible qu'il prodigue presque chaque jour des milliers de vies humaines pour la réparer. Et cependant, nous sommes toujours là, bravant ses



(Cl. Meurisse.)

Repos à l'entrée d'un ancien gourbi allemand conquis à la cote 304.

18 JUILLET (suite) **LES FAITS** **19 JUILLET**

Au Tchad. — *Le territoire militaire du Niger qui s'étend entre Tombouctou et le lac Tchad a été, au cours de ces derniers mois, le théâtre d'un mouvement, qui aurait pu devenir grave, s'il n'avait été enrayé par des opérations habiles et énergiques.*

Le poste d'Agadès, à 400 kilomètres au nord de Zinder, assiégé en décembre 1916 par des rebelles touaregs. armés de fusils à tir rapide, de mitrailleuses et même de pièces de 80 de montagne, se trouvait dans une position critique et les efforts tentés pour le dégager, dès la fin de décembre, restaient inutiles. Une colonne de secours partie de Zinder le 8 février, battait cependant les rebelles le 26 et parvenait à débloquer Agadès, mais ce succès ne mettait pas fin à la rebellion : il fallait atteindre le gros des forces du chef Targui insoumis et on ne put y parvenir, que le 13 avril, après une poursuite pénible à travers les rochers de l'Aïr.

En mai, la situation s'était ameliorée (Le Temps).

Bataille de Craonne. — *Après un bombardement d'une extrême violence, prolongé pendant toute la matinée, sur nos positions entre Cerny-en-Laonnois et Corbény, les Allemands engagent une véritable bataille : la 5e division de la garde, soutenue par d'importantes réserves, tente un assaut général sur la ligne des plateaux en avant de Craonne et de Vauclerc ; elle parvient à nous enlever quelques tranchées de première ligne mais ne réussit pas à développer ce succès et à mordre sur le plateau de Californie et le plateau des Casemates qui sont ses véritables objectifs.*

En Russie. — *Les Allemands prennent l'offensive entre le Sereth et la Zlota-Lipa, en direction Lemberg-Tarnopol ; ils remportent près de Zloczow une victoire facilitée par l'inexécution des ordres du commandement et par la défaillance d'une partie des troupes russes qui abandonnent leurs positions et se replient en désordre sans combattre.*

masses furieuses et les rompant successivement, quelquefois même avant qu'elles aient pu se mettre en mouvement.

Qui osera, après cela, soutenir encore que notre dernière offensive n'a été qu'un insuccès?

FRONT FRANÇAIS ET FRONT RUSSE

(23 Juillet.)

Les attaques allemandes deviennent de plus en plus nombreuses, de plus en plus fournies, de plus en plus serrées. Le détail en importe peu, car, à part les différences de lieux, il est toujours le même, et ni sur le Chemin des Dames, ni devant Avocourt, ni à l'est de la Meuse, du côté de Bezonvaux, nous ne nous laissons entamer. On remarquera toutefois que les assauts du kronprinz visent maintenant plusieurs objectifs à la fois, au lieu de les aborder l'un après l'autre. Ainsi, hier, le front général de bataille s'est étendu, avec des intervalles plus ou moins larges, depuis l'Épine de Chevregny jusqu'à la Woëvre, et même jusque vers Saint-Mihiel. Il y avait longtemps que pareil déploiement de forces n'avait été opéré d'un seul coup.

Il dénote évidemment l'arrivée de renforts assez importants et un changement dans les procédés allemands. Cependant, les résultats obtenus ne sont pas meilleurs, parce qu'il est trop tard pour inaugurer de nouvelles méthodes. Telle extension du front d'attaque qui aurait pu nous gêner dans les débuts de l'offensive ne produit plus maintenant ni effet de surprise ni menace d'écrasement. L'éparpillement même des combats engagés jusqu'ici nous a fait mettre partout sur nos gardes, et où qu'il frappe, aujourd'hui, l'ennemi rencontre un mur d'airain. Seule, la manœuvre pourrait avoir raison de notre résistance ; mais, pour qu'elle devînt possible, il faudrait que nous fussions, au préalable, enfoncés au moins sur un point. Et donc, pour s'être trop attardé à attendre quelque chose de ses méthodes brutales et vulgaires, le kronprinz tourne maintenant dans un cercle vicieux.

En Galicie, les Russes de Kornilof ont dû se replier derrière le Dniester parce que, nous dit-on, « en raison de l'inexécution de certains ordres militaires, la résistance des troupes ne s'est pas affirmée comme suffisante ». Voici donc qu'on peut écrire sans inconvénient aujourd'hui (1). . . . . . . Il nous est encore loisible d'ajouter, d'après les renseignements officiels, que (2). . . . .

les régiments (3). . . . . ont limité à une dizaine de kilomètres, en largeur, la trouée faite dans les lignes russes, à l'ouest de Brody. C'est pour nous un soulagement relatif.

En prenant le pouvoir, dont il est digne

1, 2, 3, Textes supprimés par la censure.

LE NOUVEAU CHEF DU GOUVERNEMENT RUSSE



Le caractère d'Alexandre-Féodorovitch Kerensky autorisait toutes les espérances. L'homme d'action ne sut malheureusement pas dominer chez lui l'idéologue.

20 JUILLET — **LES FAITS** — **21 JUILLET**

Front britannique. — *Les communiqués allemands signalent la violence extraordinaire du duel d'artillerie dans les Flandres et déclarent qu'il faut s'attendre à une prochaine action offensive des troupes anglaises.*

Front russe. — *L'attaque allemande en Galicie orientale se développe : l'ennemi arrive devant Tarnopol. Dans la région de Brzezany, les troupes austro-hongroises réoccupent les positions perdues le 1er juillet.*

Le général Kornilof est nommé commandant du front sud-ouest en remplacement du général Goutor. Le général Tcheremisof, le vainqueur de Halicz est mis à la tête de l'armée que commandait le général Kornilof.

A Pétrograd, les troubles ont cessé, mais une crise ministérielle se déclare. Le prince Lvof est remplacé à la présidence du Conseil par M. Kerensky.

Ce n'est d'ailleurs malheureusement qu'une trêve dans la lutte des partis.

Au nord de l'Aisne. — *Nuit très agitée dans les secteurs de Braye-en-Laonnois, de Cerny, d'Heurtebise et de Craonne. Les Allemands multiplient leurs tentatives d'assaut sur différents points de nos positions et cherchent à escompter des effets de surprise.*

Les Etats-Unis et la France. — *Le gouvernement américain adopte pour ses troupes le matériel de l'artillerie française : canon de 75 de campagne et obusier rapide de 155. Cette décision aura plusieurs conséquences importantes.*

Suppressions d'énormes transports de matériel d'Amérique en Europe ; remise immédiate aux unités américaines débarquant en France de leur artillerie de campagne et de tranchée ; unité d'armement et de munitions pour des armées destinées à combattre côte à côte.

Au point de vue industriel et au point de vue financier, l'accord sera avantageux pour les deux pays.

par son énergie et son activité, M. Kerensky a adressé à l'armée et à la marine un ordre du jour vigoureux où il flétrit les traîtres et pousse vers la guerre à outrance ceux qui, en si grand nombre, refusent de les imiter. Il faut que son autorité et sa volonté implacables remettent de l'ordre dans des masses qui, ainsi qu'on vient de le voir, ne sont qu'imparfaitement remises de la grande secousse dont toute la Russie tremble encore.

Il y a quelque 124 ans, Carnot, Dubois-Crancé, Prieur de la Marne, pour ne nommer que les grands, ont eu à accomplir ici une tâche analogue et s'en sont tirés à leur honneur. Entre leurs mains, les bandes indisciplinées des réquisitionnaires et des soi-disant volontaires de la levée en masse se sont transformées en cette armée stoïque, indomptable, vertueuse — car l'état militaire a ses vertus — qui, dans l'immortelle campagne de 1794, a jeté la semence de dix années de gloire.

Nous devons compter que Kerensky pourra faire comme eux, car ce n'est pas un miracle qu'ils ont accompli, mais simplement un chef-d'œuvre de méthode, de discipline et d'harmonieuse création.

L'ENNEMI ATTAQUE SANS RELACHE DEVANT LE CHEMIN DES DAMES

(24 Juillet.)

Sur notre front, devant le Chemin des Dames, la lutte a pris depuis quelques jours une allure de violence extrême, qui rappelle par la puissance des moyens mis en œuvre, celle des grandes attaques de Verdun. Elle s'est déroulée sur le front relativement large qui s'étend depuis l'est de Cerny jusqu'à Craonne, et embrasse les deux plateaux dits des Casemates et de Californie. Sur le premier, l'ennemi, qui s'était d'abord emparé de notre ligne avancée, n'a pu finalement en garder que quelques morceaux. Sur le second, il a pénétré jusqu'à nos tranchées de soutien, qui résistent, malgré un bombardement furibond.

Il est probable que le kronprinz a rapporté de son récent voyage à Berlin quelques conseils pratiques, à lui donnés par Hindenburg, avec des renforts en quantité suffisante et un contingent respectable de troupes spéciales d'assaut. Cependant, la résistance admirable de nos troupes rend sa tâche malaisée, puisqu'il est encore fort loin d'avoir accompli celle-ci dans la mesure qu'il espérait. Malgré tout, je crois qu'une diversion qui l'obligerait à disséminer quelque peu ses forces sur d'autres points du front serait la bienvenue. Car en pareille occurrence, rien n'est plus efficace que les dérivatifs.

Je rappellerai à cette occasion qu'il y a un an à peu près, le même kronprinz était, devant Verdun, en posture très menaçante, à ce point qu'il croyait presque

22 JUILLET **LES FAITS** **23 JUILLET**

Au nord de l'Aisne. — *La lutte se poursuit avec un redoublement de violence sur tout le front du Chemin des Dames. Les Allemands continuent leurs furieux assauts sur les plateaux de Californie et des Casemates qu'ils attaquent avec de gros effectifs. Après des alternatives d'avance et de recul l'ennemi parvient à prendre pied dans notre première ligne sur le plateau de Californie.*

Arras. — *Le général anglais S... remet à la ville les canons allemands pris par l'armée britannique, le 9 avril, près de la chapelle de Feuchy, et qui avaient longtemps servi au bombardement de la cité.*

En Extrême-Orient. — *Le Siam déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie : l'événement n'est pas sans importance, car le pays était devenu un foyer d'intrigues allemandes contre la domination anglaise dans les Indes. Un grand nombre d'Allemands partis de la Chine et du Japon étaient venus au Siam.*

En Champagne. — *Échec d'un coup de main allemand tenté, pendant la nuit sur nos tranchées du mont Cornillet.*

Front britannique. — *La lutte d'artillerie a pris dans les Flandres une violence extraordinaire qui préoccupe le haut commandement allemand et que la presse ennemie commente avec anxiété. En même temps, les troupes anglaises multiplient leurs raids dans les lignes allemandes et tiennent l'ennemi sur un perpétuel qui-vive.*

Front russe. — *La contre-offensive allemande au sud du Sereth devient, avec le succès, une opération de grande envergure : les armées russes commencent une retraite qui s'étend de proche en proche de Tarnopol aux Carpathes, sur un front de 250 kilomètres.*

Les Bulgares en Serbie. — *Le bureau de la presse serbe communique une nouvelle note sur le régime d'extermination auquel est soumise la race vaincue.*

pouvoir déjà chanter victoire. Brusquement, s'ouvrit sur sa droite l'offensive de la Somme, et, en quelques jours, Verdun fut sauvé. Sans vouloir faire aucun rapprochement entre deux situations encore fort dissemblables, il n'est peut-être pas mauvais de rappeler ce fier et consolant souvenir.

UN BRILLANT SUCCÈS DES NOTRES A CRAONNE

(25 Juillet.)

Une très brillante attaque de nos troupes leur a rendu le terrain qu'elles avaient perdu, le 22 juillet, sur les plateaux des Casemates et de Californie. Est-ce à dire que la bataille soit finie de ce côté? Non, il est vraisemblable que le kronprinz s'entêtera et qu'il continuera jusqu'à ce que les moyens viennent à lui manquer. Je crois avoir dit comment cela pourrait arriver.

Contentons-nous, pour le moment, d'indiquer qu'une activité significative reprend sur le front britannique. Il ne s'agit encore, il est vrai, que d'opérations de détail, mais vigoureuses et généralisées, qui se combinent avec de nombreux combats aériens et des bombardements ininterrompus. Devant l'armée belge, également, le fracas de l'artillerie retentit furieusement. Et il est permis de voir en tout cela, comme à l'ordinaire, les signes avant-coureurs de prochaines actions.

Le front occidental est celui que les Allemands tiennent le mieux garni. Il comprend une cinquantaine de divisions de plus que l'autre ; mais, en présence des forces concentrées de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et bientôt, peut-être, de l'Amérique, cette masse deviendrait très probablement insuffisante, pour peu qu'elle fût attaquée avec vigueur et concordance en des points différents. C'est parce qu'il redoutait cette aventure que l'ennemi d'abord s'est replié sur la fameuse ligne Hindenburg, maintenant un peu écornée à ses deux ailes, puis a essayé de prendre les devants, tant en Champagne et dans le Laonnois que sur l'Yser. Ses efforts n'ont abouti qu'à des résultats insignifiants et sans consistance ; en sorte que, pour lui, le danger persiste et même peut s'aggraver avec le temps.

On m'objectera que les événements de Russie vont peut-être permettre à Hindenburg de diriger encore de nouvelles forces contre nous. Il est certain, malheureusement, que, d'une part, les troupes de Kornilof effectuent sur Tarnopol une retraite qui paraît assez mouvementée, et que, de l'autre, la bataille de Smorgon-Krevo, après des débuts heureux, semble avoir quelque peu fini en queue de poisson, par suite de la « conduite » d'une partie des régiments russes. Mais lisez tout de même les communiqués allemands et autrichiens.

Ils vous diront que cette bataille a repris lundi matin, avec une vigueur nouvelle ; que bien qu'avançant par son aile gauche vers Tarnopol, Boehm-Ermolli rencontre à son aile droite une vive résistance ; qu'enfin à la frontière moldave et sur le bas Sereth, « la vivacité de la canonnade fait prévoir des combats imminents ». Ce n'est donc pas encore, pour les coalisés germaniques, le moment de considérer le front oriental comme apaisé ou près de l'être.

Qu'ils ne comptent pas trop sur les déplorables défaillances des léninistes, encore qu'elles ne soient probablement pas les dernières. Elles pourraient fort bien cesser sous l'action d'une volonté rigide, agissant avec des pouvoirs absolus. Ce ne serait même pas la première fois que l'Histoire nous montrerait une évolution de cette sorte, et il n'y a qu'à consulter la nôtre pour le savoir. Je veux dire que, pour un temps encore indéterminé, le front occidental, où opèrent les deux princes héritiers, devra se contenter de ses propres forces. Et il n'est pas démontré du tout que celles-ci seraient suffisantes pour alimenter, à elles seules, un combat général, s'il s'engageait quelque jour.



(Cl. Beaufrère.)

Mitrailleuse contre avions installée au sommet des « creutes ».



(Cl. Beaufrère.)

Vue du canal de l'Yser, au nord de Dixmude.

EN LITHUANIE, EN GALICIE ET SUR LE FRONT ROUMAIN

(26 Juillet.)

C'est, à n'en pas douter, un coup extrêmement pénible que vient encore de recevoir le kronprinz. Ayant, après trois jours de combats furibonds où il faisait donner ce qu'il a de meilleur, — j'entends le corps brandebourgeois célèbre depuis Frédéric-Charles, la garde, particulièrement réputée, et les *stotstruppen*, qui veulent gagner leurs éperons, — pris pied sur le rebord du Chemin des Dames, il vient, comme on sait, d'en être chassé derechef, avec, même, quelques nouvelles pertes qui n'étaient point dans son programme. Et l'on ne peut pas dire qu'il ait reculé pour mieux sauter, car une suprême tentative de reprise faite par lui, dans la nuit de mardi à mercredi, a complètement échoué.

Maintenant, à qui devons-nous adresser nos éloges et les témoignages de notre gratitude pour ce joli fait d'armes? Je regrette de ne pouvoir le dire, parce qu'ici, l'anonymat est un dogme, qui, comme tous les dogmes, s'impose et ne se discute pas. Nous savons qui a été vaincu, mais nous devons ignorer le nom du vainqueur.

Un communiqué russe nous apporte quelques précisions relatives à la double bataille de Lithuanie et de Galicie, sur lesquelles nous n'avions jusqu'ici que des renseignements de source allemande. On peut y voir que la 24e division moscovite — au moins on la désigne, celle-là — a enlevé une partie des positions ennemies le long de la voie ferrée de Dwinsk à Vilna, fait dont Ludendorff avait négligé de nous entretenir, et que la prise de Krevo, dont il s'était targué, semble se réduire à celle d'une colline située au nord de la ville, et occupée par les Russes le 22 juillet. Il n'y a donc, de ce côté, rien de compromis.

Mais, en Galicie, la situation est plus délicate. Les Austro-Allemands ont atteint Tarnopol qu'ils ont débordé par la rive droite du Sereth, franchie du côté de Trembowla. En outre, bien que paraissant contenus plus au sud, entre Strypa et Sereth, à hauteur de Buczacz, ils n'en menacent pas moins, depuis qu'ils ont repris Halicz, les positions de Stanislau et de Kolomea, dont l'évacuation est commencée.

Pendant ce temps, sur le front roumain, la lutte d'artillerie prend un développement qui rend de plus en plus probables certaines actions prochaines, dont le contre-coup peut devenir intéressant. Et, à Pétrograd, se constitue un nouvel organe de gouvernement, qui n'est point sans précédents célèbres en temps révolutionnaires ; il a pour rôle essentiel de ramener au devoir, par tous les moyens,

24 JUILLET — LES FAITS — 25 JUILLET

24 juillet

Au nord de l'Aisne. — *Retour offensif français sur les plateaux des Casemates et de Californie : tout le terrain perdu le 22 est repris par nos soldats, à l'exception d'un petit ouvrage abandonné par les deux adversaires, après complète destruction par l'artillerie.*

Front russe. — *Les communiqués austro-allemands annoncent que « sous les yeux de Sa Majesté l'empereur » les positions russes qui couvraient Tarnopol ont été enlevées aujourd'hui et la ville occupée. Tarnopol était resté au pouvoir de nos alliés depuis le mois de septemble* 1914.

L'ennemi occupe également Stanislau, pris pour la première fois par les Russes en mars 1915, *repris par le maréchal Mackensen dans l'été de la même année et réoccupé par le général Broussiloff à la fin de* 1916.

Front roumain. — *L'armée de nos alliés a repris hier l'offensive dans les vallées du Trotus, de la Putna et de la Susita.*

25 juillet

Au nord de l'Aisne. — *Les attaques d'infanterie reprennent dans la soirée, avec acharnement, sur un front de 3 kilomètres entre Hurtebise et la Bovette : l'ennemi engage des forces importantes et réussit, au prix de pertes très élevées, à occuper quelques-unes de nos tranchées de première ligne, au sud d'Ailles.*

Ambulance bombardée. — *Au lever du jour, un avion allemand survole une de nos ambulances voisines du front à Vaux-Varennes, au nord de Jonchery-sur-Vesle : l'aviateur descend à une très faible hauteur de telle manière qu'il doit voir nettement les croix de Genève peintes sur la toiture et qui constituent la sauvegarde des établissements hospitaliers. Il n'en jette pas moins 4 bombes qui toutes tombent dans l'ambulance. Un médecin, un pharmacien et un infirmier sont tués sur le coup ; d'autres sont gravement blessés en même temps que plusieurs des hommes hospitalisés.*

Paris. — *Réunion de la Conférence des alliés.*

même les plus radicaux, ceux qui seraient tentés de s'en écarter.

Nous espérons que, sachant intervenir à propos, il ne tardera pas à rétablir partout l'ordre indispensable, que seuls les agissements allemands troublent là-bas, comme ils cherchent très visiblement à le troubler ailleurs.

FRONT OCCIDENTAL ET FRONT ORIENTAL

(27 Juillet.)

Les attaques incessantes de l'ennemi aboutissant toutes à des résultats absolument insignifiants, quand ils ne sont pas négatifs, je crois inutile d'entrer dans des détails qui ne seraient que la répétition des communiqués. Les objectifs changent ; quelques bouts de tranchées sont pris et repris. Après quoi, on s'arrête pour recommencer bientôt après. Voilà, en vérité, une façon de mener la guerre qui échappe à toute analyse, et dont le moins qui se puisse dire est qu'elle ressemble à une gageure contre le sens commun. Il est certain, d'autre part, qu'elle n'a pas de conclusion et ne saurait en avoir. Les gains allemands, quand il y en a, se mesurent au micromètre. Les nôtres ne sont pas beaucoup plus considérables, depuis qu'aux offensives un peu larges ont succédé des combats purement locaux. Il y a donc compensation dans une espèce de néant. Mais nous gardons du moins un indéniable avantage, à savoir qu'étant bien obligés de subir ce qui ne peut être empêché, nous n'en sommes pas positivement incommodés. Nos lignes, malgré quelques fluctuations inévitables, restent immuables dans leur ensemble, ce à quoi l'ennemi devra bien finir par prendre garde, à moins que toutes ses facultés ne soient fondues dans un aveugle entêtement. Seulement, je ne me charge pas de dire, tant que les choses continueront de la sorte et que la bataille sera ainsi circonscrite, quand cette découverte le calmera.

En attendant, la situation est toujours assez grave sur le front oriental. La bataille de Lithuanie semble s'être un peu apaisée, avant d'avoir donné des résultats appréciables. Mais dans le sud, la retraite de Kornilof prend des allures générales et rapides. L'ennemi s'est emparé de Tarnopol, de Stanislau, de Nadworna. Il approche de Buczacz et non seulement dégage peu à peu la Galicie, mais commence déjà à menacer la Bukovine. Et rien n'indique que la consistance des forces russes se soit beaucoup affermie, puisque Broussiloff a demandé au comité de salut public et obtenu la restitution des droits martiaux que la révolution a si imprudemment abolis. La propagande boche est un mal qu'il faut combattre partout par des moyens implacables. Plus perfide que la



FEMMES RUSSES SOLDATS

Indignées de la défection de certains de leurs frères, des femmes russes ont fourni des bataillons de volontaires. Entraînées militairement, elles se préparent à combattre jusqu'à la mort les oppresseurs de leur patrie.

26 JUILLET	LES FAITS	27 JUILLET

Au nord de l'Aisne. — *Des combats se poursuivent toute la journée sur le plateau d'Hurtebise et au sud d'Ailles, sans que l'ennemi puisse réaliser la moindre progression; nos contre-attaques nous rendent même une partie du terrain perdu pendant la nuit.*

En Champagne. — *Bataille sur le mont Haut. Les Allemands prennent quelques tranchées qu'ils reperdent presque aussitôt*

Vissant. — *Un sous-marin allemand s'échoue sur la plage dans la matinée : l'équipage est fait prisonnier mais il détruit son navire avant de l'abandonner.*

En Russie. — *La retraite des armées du sud-ouest s'accentue sur tout le front galicien et en Bukovine.*

L'armée roumaine remporte des succès locaux assez importants en Moldavie, mais ils ne sauraient avoir d'influence sérieuse sur la situation générale.

A Pétrograd, M. Kerensky s'efforce de constituer un ministère d'union et de concentration.

Front britannique. — *La canonnade fait rage et l'ennemi est soumis à un bombardement formidable.*

En Galicie — *Les armées allemandes continuent à progresser au nord du Dniester où elles approchent de la rivière Zbrucz qui forme la frontière austro-russe, et au sud du Dniester où elles atteignent la ligne Horodnka-Zablotof.*

Front russe du Nord. — *Un bataillon de femmes, organisé militairement, vient de recevoir le baptême du feu dans des combats près de Smorgonié. On mande de Pétrograd que 20 d'entre les combattantes ont été tuées et 150 plus ou moins grièvement blessées. Le bataillon s'est porté en avant tandis que les hommes d'un régiment voisin se repliaient sans ordre.*

Front roumain. — *L'avance de nos alliés se poursuit vers la frontière de Transylvanie : les forces qui leur sont opposées battent en retraite jusqu'à la frontière hongroise, dans le massif du Berek.*

guerre elle-même, elle est aussi plus dangereuse. Et elle le deviendra d'autant plus que la supériorité des armes passera plus complètement du côté des alliés. Avis à tous les intéressés.

Je ne sais maintenant si l'armée de Tcherbatchef, qui opère en Moldavie, a échappé à la contagion. Toujours est-il qu'elle vient, de concert avec l'armée roumaine reconstituée et qui rentre brillamment en scène, d'infliger un échec sanglant à l'archiduc Joseph, dans la vallée de la Susita, aux confins des Carpathes. Il ne serait pas du tout impossible que, par ce coup de revers, elle refroidît un peu l'ardeur offensive de Boehm-Ermolli, obligé désormais de surveiller son flanc droit. Nul n'ignore, en effet, que c'est souvent par des actions latérales, même engagées à grande distance, qu'on parvient le plus sûrement à paralyser les efforts de son ennemi.

LE FRACAS DE L'ARTILLERIE RETENTIT FURIEUSEMENT DANS LES FLANDRES

(28 Juillet.)

Le kronprinz corse ses attaques, comme on peut le voir d'après les communiqués. C'est maintenant par corps d'armée entiers qu'il procède, au moins sur le Chemin des Dames, sans que les résultats qu'il obtient deviennent meilleurs. Et cette persistance meurtrière serait absolument incompréhensible, si une phrase du dernier radio allemand ne nous en donnait, jusqu'à un certain point, l'explication. « La furieuse lutte d'artillerie qui fait rage dans les Flandres, dit-elle, laisse à l'arrière-plan tous les autres événements. » C'est bref, mais clair. Impossible d'accuser plus nettement les craintes que fait naître la reprise éventuelle d'une offensive anglaise, que cette terrible canonnade semble annoncer. Ludendorff met en garde l'opinion contre des événements qu'il redoute sans pouvoir les empêcher, car, malgré les nombreux efforts faits pour pénétrer les desseins britanniques, ceux-ci restent entourés de mystère et d'un inconnu inquiétant.

Quant à Hindenburg, il évalue à leur juste mesure les avantages que nous donneraient, le cas échéant, notre situation actuelle et les positions conquises dans l'offensive d'avril. La domination que nous exerçons sur son aile gauche lui paraît à bon escient, dangereuse, et, pour y échapper, il a invité le kronprinz à foncer sur nous tête baissée, sans se soucier de la casse. Celui-ci, qui ne rêve que plaies et bosses, n'a pas eu besoin qu'on le lui répétât deux fois.

Je l'accusais de folie furieuse et j'avais tort, car sa justification tient tout entière dans la petite phrase citée plus haut. Mettons donc, si vous voulez, que, dans son obédience aux ordres du dictateur,

28 JUILLET — **LES FAITS** — **29 JUILLET**

28 juillet.

Au nord de l'Aisne. — *Une attaque allemande à l'ouest de la ferme Hurtebise est repoussée après un vif combat.*

Front britannique. — *Nombreux raids sur différents points des lignes allemandes, notamment vers l'usine de produits chimiques de Rœux et dans le secteur d'Ypres. « Continuons à garder les yeux ouverts sur l'ouest, dit la presse allemande. Là, l'Angleterre se livre à une de ces préparations d'artillerie que nous connaissons et qui est évidemment le prélude d'une offensive puissante... A Ypres hier, 40 ballons captifs anglais étaient en observation. »*

Guerre aérienne. — *Le capitaine Guynemer abat dans la journée 2 avions ennemis, l'un au nord d'Ypres, l'autre à la lisière de la forêt d'Houthulst et enregistre ainsi sa 50e victoire.*

En Russie. — *Le gouvernement provisoire décrète la fermeture des frontières jusqu'au 15 août.*

29 juillet.

Au nord de l'Aisne. — *Dans l'après-midi, après un court mais très violent bombardement, l'ennemi lance sur Hurtebise des vagues d'assaut qui sont bientôt arrêtées par nos feux et regagnent en désordre leurs tranchées de départ.*

Front russe. — *Au nord du Dniester, les Austro-Allemands atteignent la frontière russe et franchissent la rivière Zbrucz à Husiatine et à Skala. Au sud du Dniester, ils arrivent entre Horodenka et Zaleszicki. En Bukovine, ils progressent dans les vallées du Czeremosz et de la Moldava.*

M. Kerensky se rend au grand quartier général et convoque pour une importante conférence les commandants d'armées, l'ancien généralissime Alexeïef, le général Roussky et l'ancien ministre de la Guerre Goutchkof. Des mesures énergiques sont décidées pour le maintien de la discipline et la peine de mort est rétablie sur le front.

il ne cherche pas midi à quatorze heures et frappe comme un sourd, ou comme un aveugle. Chacun agit en ce monde suivant ses facultés. Mais il n'en reste pas moins que quelqu'un de plus avancé que lui dans la technique rejetterait bien loin de tels procédés d'écolier.

Faut-il maintenant parler du front russe? Hélas ! je ne vois pas grand'chose à ajouter aux bulletins tragiquement éloquents qui nous viennent de Petrograd, sinon que, tandis que la bataille de Lithuanie paraît apaisée, la Galicie est évacuée progressivement, et la Bukovine risque de l'être bientôt à son tour. Déplorables effets d'un délabrement moral qui ne peut être conjuré que par des moyens héroïques. Ceux-ci, le gouvernement et le commandement sont certainement disposés à les prendre. Espérons qu'ils ne viendront pas trop tard pour sauver la liberté de la Russie et, comme a dit M. Kerensky, d'un mot énergique pour « conjurer l'opprobre qui menace le pays ».

L'AVANCE ROUMAINE ET LE REPLI RUSSE

(29 Juillet.)

Pour éviter des répétitions fastidieuses, je me borne à constater que les attaques du kronprinz continuent... et échouent les unes après les autres. Quand j'aurai dit ensuite que, d'après les communiqués allemands, la canonnade est toujours furibonde sur le front britannique, et que, de notre côté, elle a gagné, avec une violence moindre il est vrai, la rive droite de la Meuse, la question du front occidental pourra être considérée comme liquidée pour le moment.

Sur l'autre, la situation est toujours grave. Les bulletins de Ludendorff, devenus triomphants, semblent vouloir attribuer à la présence du kaiser sur le champ de bataille l'honneur de succès dont les causes sont manifestement très différentes, car avant qu'il arrivât, ses agents avaient déjà travaillé pour lui. Aussi l'emphase et la boursouflure sont-elles ici plus ridicules encore qu'en toute autre circonstance, les résultats obtenus par les Austro-Allemands étant de ceux dont on peut profiter sans doute, mais à la condition de ne point s'en enorgueillir.

Ils sont d'ailleurs incontestables. La Galicie est aux trois quarts évacuée avec Tarnopol et Kolomea. Le Sereth est franchi, depuis Zalozce jusqu'à l'est de Buczacz, et la Bukovine très gravement menacée par l'avance de l'ennemi sur les deux rives du Dniester. Où s'arrêtera la retraite moscovite? Impossible de le dire avant de savoir si l'effet produit par l'énergie gouvernementale sera prochain ou éloigné.

Quoi qu'il en soit, les Allemands se

tromperaient grandement s'ils entonnaient prématurément des hymnes d'actions de grâce. D'abord, tandis qu'à l'aile gauche ils remportent des avantages relativement faciles et qui, pour cette raison seule, peuvent parfaitement ne pas être éternels, leurs acolytes autrichiens se font très rudement malmener par les troupes russo-roumaines, où règne un esprit très différent. Tout contre la frontière moldave, entre la Putna et le Casinu, l'archiduc Joseph vient encore de se faire enfoncer sur un front de 21 kilomètres et une profondeur de trois, avec perte de 43 canons, d'un matériel considérable et de plus d'un millier de prisonniers. Mais on sait que les Autrichiens, quand ils sont livrés à eux-mêmes, sont très sujets à de pareils accidents.

Evidemment, les conséquences du succès roumain peuvent être diminuées par l'avance ennemie en Bukovine. Mais le contraire n'aurait rien non plus d'invraisemblable, la menace latérale étant réciproque. Celle des deux qui sera la plus rapide et la plus accentuée sera aussi la plus efficace, en sorte que le chassé-croisé peut devenir bientôt intéressant.

Et puis, qui sait? D'autres facteurs interviendront peut-être un jour ou l'autre. L'Entente possède outre-mer des réserves encore intactes. Que ferait la coalition germanique si, se croyant maîtresse des destinées européennes après avoir écrasé les Russes, elle se voyait tout à coup aux prises avec un nouvel ennemi surgi des profondeurs de l'Extrême-Orient?

LES RUSSO-ROUMAINS ONT ENFONCÉ LE FRONT ENNEMI SUR 30 KILOMÈTRES

(30 Juillet.)

Sur le front oriental, les choses sont toujours à peu près au même point. On dirait cependant que, des deux côtés de Tarnopol, les Austro-Allemands éprouvent des difficultés soudaines, imputables peut-être aux premiers effets d'une énergique remise en mains. En tout cas, les Russes détruisent, en se retirant, tout ce qui pourrait servir à l'ennemi, et celui-ci, qui comptait sur un léninisme plus durable, s'en montre un peu estomaqué.

Quant au groupe d'armées de l'archiduc Joseph, il a pu avancer jusqu'au Pruth par son aile gauche, et obtenir, à son centre, quelques succès du côté de Dorna-Vatra. Pour compléter ceux-ci, on aurait, paraît-il, fait appel aux Bulgares, lesquels ont répondu par une fin de non recevoir, ayant, disent-ils, à s'occuper d'abord de ce qui les regarde. L'aile droite de ce même archiduc Joseph a été, en effet, bousculée sur la Putna, et, du Sereth à la Dobroudja, on signale certains remue-ménage inquiétants qui mettent Mackensen sur ses gardes.

Il faudrait peut-être peu de choses pour



Carte du front de Galicie où s'effectue la retraite russe.

que les affaires reprissent là-bas bonne tournure. Le réveil d'une forte discipline sonnerait en même temps celui de la ténacité et de la vigueur.

***

Voyant que les larges attaques ne lui réussissent pas, le kronprinz revient aux actions de détail, sans y trouver plus de satisfaction. Samedi, il nous a tâtés tout à la fois près d'Hurtebise, du côté de Tahure et en avant d'Avocourt. Et ce furent trois tapes à ajouter à celles qu'il encaisse péniblement depuis près de deux mois. J'en oublie une quatrième, reçue près du monument d'Hurtebise, où nos troupes ont réussi à faire quelques progrès.

J'ai donné précédemment les raisons de cette persistance si mal récompensée. Elle ne nous étonne ni ne nous chagrine. Elle durera tant que des événements extérieurs au front même où elle s'exerce inutilement ne lui auront pas ôté les moyens de continuer.

Je ne sais maintenant si la canonnade infernale qui retentit sur le front britannique prélude à l'un de ces événements, comme ce serait dans l'ordre. Mais le fait certain est que les bulletins allemands la qualifient de feu roulant. En même temps, nos alliés exécutent des pointes assez heureuses, et leur aviation donne à l'ennemi une terrible tablature. Trente et un appareils boches ont été abattus vendredi, contre trois anglais seulement. On conviendra que le raid inutilement dessiné par deux fois sur Paris ne saurait passer pour une revanche de cet événement quasi catastrophal.

LES INQUIÉTUDES DU KAISER

(31 Juillet.)

Dans un télégramme adressé au maréchal Hindenburg, le kaiser parle des lauriers dont se couvrent les troupes de Galicie. Il oublie que si ce sont elles qui en font la récolte, c'est à Lénine et à ses complices que revient le triste honneur de les avoir coupés. A ces derniers devrait aller d'abord sa reconnaissance. Ils ont ouvert assez largement les voies sur lesquelles sont engagés les soldats de Boehm-Ermolli.

Ceux-ci profitent de l'aubaine autant qu'ils le peuvent. Ils approchent de la frontière podolienne, avec, il est vrai, un peu plus de lenteur et de difficulté qu'au début, étant contenus tant bien que mal par les arrière-gardes russes. A côté d'eux, l'aile gauche de l'archiduc Joseph a occupé Kuty et avance le long du Pruth vers



(Cl. Forbin.)

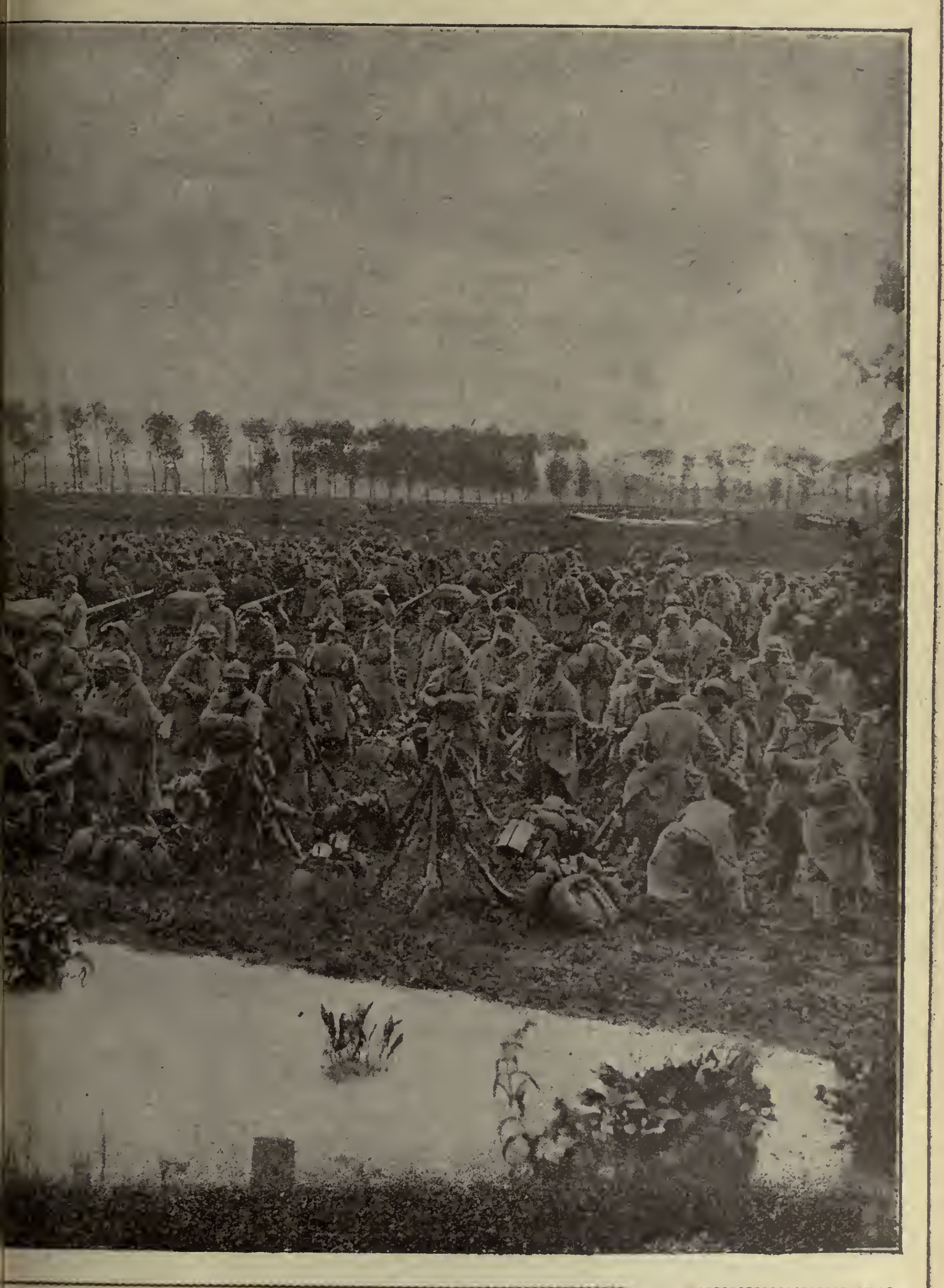
Batterie roumaine occupant une position conquise.

Sur le front des Flandre



Le secteur occupé par les troupes du général Anthoine longe le canal de l'Yser. On voit ici nos soldats bivouaquant au moment d'accomplir un raid prodigieux. C'est

Le repos avant l'attaque



rès avoir traversé à la nage ce canal, dans la nuit du 27 au 28 juillet, que nos illants ont bondi sur les positions ennemies, conquises par eux d'un seul élan.

Czernowitz. Comme, à l'ouest de Kimpolung, le centre est également en progression, on voit que le péril qui menace la Bukovine va s'accentuant rapidement.

Heureusement, les choses se présentent, en Moldavie, sous un aspect très différent. Là, la gauche de ce même archiduc Joseph, complètement bousculée par les armées d'Averesco et de Tcherbatchef, a reculé, entre le Casinu et la Putna, de plus de 15 kilomètres sur ce front double, ayant perdu, dans une seule journée, 1 245 prisonniers et 21 canons.

Sans doute, en félicitant les soldats d'Orient, Guillaume II a mis à part ceux de son acolyte autrichien.

On dirait aussi qu'il n'est pas complètement rassuré sur la situation de l'autre front.

Je veux bien qu'il qualifie assez gratuitement de mémorables les actes accomplis par les troupes du kronprinz, dont les échecs à peu près quotidiens ne méritent guère un tel excès d'honneur. Mais il a sur le sort de celles du prince Ruprecht des mots mélancoliques. Il les montre soutenant depuis des semaines déjà un bombardement terrible, dont les communiqués allemands disent eux-mêmes qu'on n'a jamais vu le pareil. Il semble également les adjurer de ne point faiblir « devant les assauts qui vont se produire ». Et il leur confie, avec une assurance peut-être trop affectée pour être sincère, la défense des frontières de l'empire, « assaillies par un monde d'ennemis ».

Ce n'est pas là son style habituel, surtout après une série de succès comme ceux de Galicie.

C'est encore moins le ton d'un homme qui se croit sûr d'en obtenir de plus décisifs. Il sait très bien que des victoires remportées sur une armée démoralisée, détraquée, abreuvée de sophismes et dissociée par la propagande anarchiste n'ajoutent rien à sa gloire et peu de chose à ses profits.

Quand bien même il réussirait à pénétrer en territoire russe et à s'enfoncer dans les steppes où d'autres, qui étaient plus grands que lui, ont vu s'enlizer leur puissance, il n'en aurait pas moins à compter encore avec les armées françaises et anglaises, toujours compactes et solides celles-là, puis avec l'inconnu que l'intervention américaine projette sur l'avenir. Aussi jette-t-il vers le front occidental un regard chargé d'anxiété, tandis que l'écho, en quelque manière télépathique, de la canonnade des Flandres, terrifiante comme le début d'un monstrueux cataclysme, arrive jusqu'à lui et le fait tressaillir.



(Cl. Wyndham.)

La traversée du canal de l'Yser, à la suite de l'armée anglaise.

A QUOI TENDENT LES COMBATS DE L'AISNE

(1er Août)

La lutte, toujours très vive sur tout le Chemin des Dames, passe par une série de fluctuations qui modifient insensiblement le tracé des lignes opposées, mais ne changent absolument rien à la situation d'ensemble. Tantôt les Allemands mordent un peu dans nos tranchées. Tantôt nous mordons au moins autant et quelquefois plus dans les leurs. Et le seul fait à retenir est que nous restons les possesseurs incontestés de ces hauteurs que l'ennemi nous dispute depuis deux mois avec tant de fureur.

Il ne lésine pas sur les frais. Dans la deuxième quinzaine de mai, il n'a pas lancé moins de onze attaques. En juin, il en a lancé vingt. Soixante et onze divisions y ont passé, qu'il a fallu radouber par des moyens de fortune, en jetant au feu des conscrits de 1918, et en supprimant des unités devenues trop inconsistantes. Le résultat, on le connaît. Il rappelle exactement celui que des efforts pareils obtinrent l'année dernière à Verdun. Je veux dire que, comme l'autre, il sera finalement négatif.

Un document officieux, qui me fournit les détails cités plus haut, laisse entendre, en effet, que, comme cela s'est passé naguère, le dénouement doit venir d'ailleurs. De même que l'héroïsme des défenseurs de Verdun a rendu possible l'offensive de la Somme qui, si elle ne fut pas décisive, n'en a pas moins libéré un morceau du sol français, de même l'admirable ténacité des défenseurs du Chemin des Dames et du plateau de Moronvillers — *positions conquises* par nous, il ne faut pas l'oublier — donne le temps nécessaire à la préparation d'une autre puissante diversion. Et, par un jeu de balance naturel à la guerre, il arrive que, dans ces opérations dépendantes et réciproques, un côté dégage l'autre, comme par une sorte d'entr'aide.

Le document dont je parle ne ménage pas ses éloges aux tenaces gardiens de la falaise de Craonne qui, bien qu'ayant contribué de leur mieux à la victoire attendue, « apprendront peut-être soudain que la moisson de lauriers s'est faite sur un autre champ de bataille. » Il a raison. La lutte engagée le 16 avril dernier, et qui dure encore, laissera dans l'histoire de cette guerre une trace lumineuse. Et qu'importe si survient ailleurs le triomphe qu'elle aura indirectement préparé?

Quand Napoléon livra l'immortelle bataille d'Austerlitz, d'après un plan que seul le génie pouvait enfanter, il donna aux trois divisions, Legrand, Friant et Bourcier, placées sous les ordres de Davout, l'ordre d'attirer à elles le plus possible de forces russes, même en reculant, si c'était nécessaire. Lui devait ensuite couper par



(Cl. Trampus.)

Prisonniers capturés par les Français dans les Flandres.

30 JUILLET — **LES FAITS** — **31 JUILLET**

Au nord de l'Aisne. — *Combat dans la soirée au sud de la Royère: nos soldats atteignent en quelques minutes les objectifs désignés.*

Front russe. — « *Remplis du désir impétueux de marcher de l'avant, nos troupes, dit le communiqué allemand, remportent de nouveaux succès en Galicie orientale et en Bukovine... Les troupes ottomanes aussi, ont manifesté de nouveau leur vaillance bien connue.* »

Chambre des Communes. — *M. Balfour, ministre des affaires étrangères déclare que la question de l'Alsace Lorraine intéresse intimement la Grande-Bretagne... la guerre victorieuse implique la légitime réalisation des espérances de la France...*

Quant à la paix, elle ne sera possible que le jour où on se trouvera en face d'une Allemagne devenue politiquement libre ou d'une Allemagne rendue militairement impuissante... Toute autre paix ne serait que le prélude d'une nouvelle guerre.

Bataille des Flandres. — *L'armée britannique attaque des deux côtés du chemin de fer d'Ypres à Roulers: au nord de cette voie ferrée elle atteint les villages de Saint-Julien et de Pilkem; au sud, elle s'empare du village de Hooge, du bois du Sanctuaire et du village de Westhoeck. Son avance est en moyenne de 3 kilomètres en profondeur sur un front de 24 kilomètres qui s'étend de Steentraete, sur l'Yser, à Basse-ville, aux portes de Warneton sur la Lys.*

A la gauche de l'armée britannique, l'armée française du général Anthoine, qui a franchi le canal de l'Yser au nord de Bœsinghe, atteint rapidement les premiers objectifs fixés sur la rive droite, les dépasse, arrive à Bixschoote dont elle s'empare et fait tomber tout le système des défenses allemandes au sud-est et à l'ouest du village jusqu'au cabaret Kortekeert. Le maréchal Haig adresse au général Pétain ses félicitations sur les opérations de l'armée du général Anthoine.

son milieu l'armée ennemie surprise en flagrant délit dans cette marche de flanc. Niera-t-on que la fermeté inébranlable de ces trois divisions ait contribué à la magnificence de la victoire au moins autant que les charges foudroyantes conduites à l'aile gauche et au centre par le trio illustre des Lannes, des Murat et des Soult ?

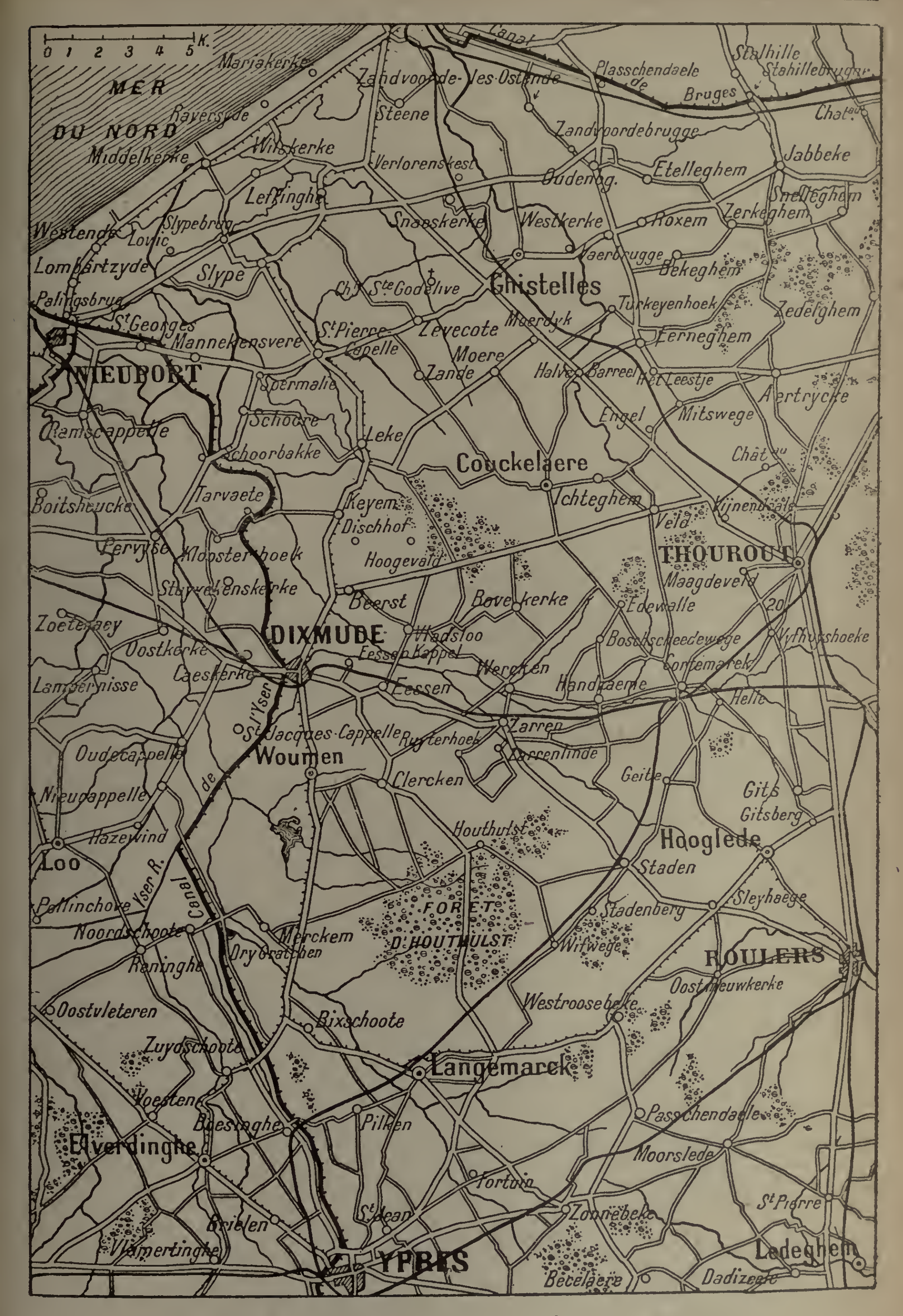
LA BATAILLE DES FLANDRES
(2 Août).

Je signalais tous ces jours-ci, avec la réserve obligatoire en pareille circonstance, l'imminence d'une diversion puissante qui devait s'opérer sur une portion du front occidental. Elle a été entamée mardi matin à quatre heures et a pris immédiatement les dimensions d'une grande bataille dont les débuts, comme on peut s'en rendre compte par les derniers communiqués, ont été très brillants et très heureux. Elle n'a pas surpris les Allemands plus que nous-mêmes, car ses préparatifs, très apparents, étaient à ce point formidables que le kaiser lui-même, dans le télégramme à Hindenburg dont j'ai parlé récemment, n'avait pas craint de l'annoncer. Et cependant l'ennemi, si prévenu qu'il fût, n'a pu tenir contre la fougue des soldats alliés ni contre les terrifiants bombardements qu'il lui avait fallu subir.

Il a abandonné deux lignes de tranchées sur un front de vingt-quatre kilomètres et une profondeur moyenne de trois, avec des prisonniers et un matériel dont la valeur exacte n'a pu être dénombrée dans la première journée. Tout au plus conservait-il encore hier soir, momentanément du moins, certains points d'appui situés au sud de la route d'Ypres à Roulers et qui, par suite de la configuration du terrain, avaient échappé à la destruction totale. Le reste de ses tranchées ne formait plus qu'un chaos informe, parsemé de cadavres dont beaucoup étaient en lambeaux. Les pertes du prince Ruprecht sont énormes. Les nôtres atteignent tout juste la moyenne dont il faut payer quand même les succès foudroyants.

Cette bataille gigantesque, menée conjointement, solidairement et dans une liaison intime par les troupes françaises et anglaises des généraux Anthoine, Plumer et Gough, n'en est qu'à son début. Elle se déroulera très probablement pendant de longues journées, comme toutes les grandes rencontres de cette guerre. Si rudes que doivent être certaines de ses phases, nous attendons son développement avec une confiance absolue, sachant quelles minutieuses précautions ont été prises à tous les points de vue pour se garer contre les coups du hasard.

Pendant ce temps, le kronprinz allemand semble vouloir jouir de son reste.



Carte de la région de l'Yser, d'Ypres à la mer du Nord.

1er AOUT — LES FAITS — 2 AOUT

Bataille des Flandres. — *Les Allemands lancent des forces considérables à la contre-attaque des nouvelles positions britanniques entre Westhoeck et Saint-Julien; ils obligent nos alliés à abandonner ce dernier village.*

Verdun. — *Sur la rive gauche de la Meuse, après un bombardement qui a duré plusieurs jours, l'ennemi attaque les positions que nous lui avons enlevées le 17 juillet entre Avocourt et la cote 304; quelques éléments de nos tranchées de première ligne restent entre ses mains.*

Chambre des députés. — *M. Ribot répond aux assertions du chancelier Michaëlis sur les visées annexionnistes de la France: il rappelle d'abord sa propre déclaration du 21 mars, où il a répudié toute politique de conquête et d'annexion par la force, puis l'ordre du jour voté à l'unanimité par la Chambre à la suite du Comité secret du 1er au 5 février dernier.*

Bataille des Flandres. — *Les Allemands font de nouvelles et vaines tentatives pour réoccuper le terrain perdu au nord-est d'Ypres. Sans se préoccuper du chiffre toujours plus élevé de leurs pertes, ils lancent des masses compactes sur les positions britanniques entre Saint-Julien et la voie ferrée d'Ypres à Roulers. Mais les vagues d'assaut sont partout arrêtées puis dispersées par les feux de la défense.*

Paris. — *Démissions de l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, et de M. Denys Cochin ministre du Blocus.*

En Russie. — *De nouveaux changements se produisent dans le haut commandement des armées: Le général Broussiloff est mis à la disposition du gouvernement provisoire et remplacé, comme généralissime des armées russes, par le général Kornilof. Le général Tcheremissof devient chef des armées du front sud-ouest.*

Soit pour venir indirectement en aide à son confrère bavarois, — ce qui, à cette heure tardive, est devenu un faux calcul, — soit pour tenter un suprême effort avant qu'une partie de ses moyens lui aient été enlevés, il a attaqué très violemment à la fois les hauteurs de Cerny et les abords de la cote 304 à l'ouest de Verdun. Ici, il a récupéré seulement quelques tranchées avancées, dont il ne tirera aucun bénéfice. Là, il s'est fait refouler avec rudesse, et c'est nous qui, finalement, avons un peu avancé tout le long du plateau, jusque près de l'Épine de Chevregny.

Je serais bien étonné si, étant donné les événements des Flandres, son ardeur offensive pouvait se soutenir longtemps encore. Elle a grand besoin d'aliments, car Dieu sait ce qu'elle en consomme. Or, il va falloir que, désormais, le flux des renforts change de direction et oblique vers les champs de Belgique, où le prince Ruprecht paraît, depuis hier, en posture de quelqu'un qui réclame des étais.

LES ALLEMANDS RENOUVELLENT SANS SUCCÈS LEURS CONTRE-ATTAQUES

(3 Août.)

Le mauvais temps, qui accompagne fâcheusement presque toutes nos offensives, a, cette fois encore, sensiblement gêné les opérations franco-anglaises pendant la journée de mercredi. Quand la pluie tombe avec cette persistance, les tirs de préparation de l'artillerie deviennent plus difficiles, et leur efficacité diminue sur un terrain détrempé. Je ne parle pas des difficultés qu'éprouvent les troupes à conserver dans leurs attaques l'ordre et la cohésion néessaires. Tout cela exige, en somme, prudence et circonspection.

La contre-attaque est moins malaisée, parce que forcément limitée en étendue et en profondeur. Aussi les Allemands, profitant de notre arrêt obligatoire, se sont-ils empressés de la déclencher, particulièrement sur le front anglais. Et s'ils ont échoué dans l'ensemble, ce n'est pas faute d'y avoir mis toute l'ardeur possible, ni de s'y être repris à plusieurs fois.

On remarquera, à ce propos, que des faits déjà constatés se répètent avec une parfaite similitude. L'ennemi, écrasé par les projectiles et incapable de tenir sur ses positions ravagées, commence toujours par céder, puis essaye de revenir à la charge. Ce qui s'est passé sur l'Aisne se répète exactement sur l'Yser. Mais le même jeu se répétant, c'est le défenseur qui, finalement, doit avoir le dessous, car sa dissociation définitive devient essentiellement une question de munitions et de temps. Seulement, il faut avoir de la patience, celle-ci étant au moins aussi nécessaire que la force et que la volonté.

Ceux qui, lorsqu'une offensive se dé-

3 AOUT — **LES FAITS** — **3 AOUT (suite)**

Bataille des Flandres. — *Une pluie persistante arrête le développement des opérations. Cependant les troupes britanniques réoccupent Saint-Julien.*

L'état-major allemand s'efforce de déprécier la valeur des résultats acquis par l'offensive des alliés; le colonel Repington écrit à ce sujet « il serait bon pour nous de publier une carte des tranchées allemandes; on y verrait que tout le front était un labyrinthe de fils de fer, de tranchées, de redoutes, de bois, de villages et de postes formant une zone fortifiée d'une énorme puissance ».

Sur mer. — *Un sous-marin allemand coule le navire anglais* Belgian-Prince *et prend à son propre bord les marins de l'équipage, mais c'est pour les noyer froidement en s'enfonçant sous les pieds des malheureux abandonnés sur le pont. On se refuserait à croire possible une pareille infamie si l'Amirauté britannique ne donnait le fait comme authentiquement prouvé.*

En Bukovine. — *Les troupes austro-hongroises de l'archiduc Joseph et du général Kritek entrent à Czernovitz. Le maréchal Hindenburg annonce ce succès au kaiser en ajoutant : « L'Autriche-Hongrie est ainsi délivrée de ses ennemis; je prie très humblement Votre Majesté de faire pavoiser et tirer des salves en l'honneur de cette victoire. »*

En Bukovine méridionale, les Austro-Allemands occupent également Kimpolung.

En Moldavie. — *L'armée roumaine est fixée devant le massif de Bérek : le maréchal Mackensen remonte le Sereth à l'est de Focsani et, dans le nord, l'armée du général Kawess progresse rapidement. Un vaste mouvement d'enveloppement se dessine contre nos alliés.*

A Petrograd. — *M. Kerensky, se jugeant dans l'impossibilité de constituer un gouvernement durable offre sa démission.*

chaîne, la voient tout de suite déblayant de vastes étendues de terrain, se préparent des désillusions amères que, malheureusement, ils ne gardent pas toujours pour eux seuls. Avec les engins actuels et la fortification qui les appuie, la lutte est dure ; elle est longue ; elle est parsemée d'incidents. Et pour peu que les circonstances atmosphériques se mettent à la traverse, elle peut fort bien subir des temps d'arrêt plus ou moins nombreux, sinon de certains va-et-vient.

De ces derniers, il s'en est produit dès la deuxième journée de bataille. Sous la furieuse réplique des Allemands, nos amis britanniques ont dû abandonner le village de Saint-Julien, qui était en flèche, et reculer légèrement, d'autre part, jusqu'à la lisière ouest de Westhoeck. Ils avaient aussi perdu un peu de terrain vers la voie ferrée, au nord de Roulers, mais il ont tout repris dans la soirée. Ne croyons pas en avoir fini avec ces petits flux ou reflux, mais soyons assurés qu'aucun d'eux n'est de taille à empêcher les nouveaux bonds en avant, dont l'éventualité plus ou moins prochaine dépend beaucoup plus de l'état de l'atmosphère que des efforts désespérés auxquels se livre l'ennemi pour nous empêcher d'avancer.

Je ne sais maintenant si le contre-coup de ces chaudes affaires se fait dès maintenant sentir du côté du kronprinz, mais on dirait presque qu'il s'annonce. Car, bien que la lutte d'artillerie soit toujours fort vive sur cette partie du front, les attaques, — même celle qui visait hier, pour la troisième fois, les positions conquises par nous au sud du bois d'Avocourt — ont manifestement diminué d'envergure.

Je ne parle pas, bien entendu, des coups de main qu'il faut maintenant considérer comme du pain quotidien.

DES FLANDRES AU CHEMIN DES DAMES
(4 Août.)

Les Allemands furieux d'un échec qui en laisse prévoir d'autres au moins aussi graves, s'épuisent en contre-attaques pour le réparer. On devait s'y attendre, et d'ailleurs on s'y était préparé. La preuve en est que, à part quelques morceaux de terrain parfaitement insignifiants, la ligne conquise a été maintenue dans son intégrité, le village de Saint-Julien ayant été repris hier. Sur certains points même, l'artillerie alliée a réussi, par sa seule supériorité, à enrayer toutes les tentatives de l'ennemi. Et il en a été de même pour celles que celui-ci, en manière de diversion sans doute, a dessinées contre les positions anglaises de l'Artois.

C'est précisément le transfert indispensable de cette artillerie qui, parce que le mauvais temps le rend plus difficile et plus lent, impose un temps d'arrêt à notre

offensive. Voyons là un de ces accidents auxquels il n'y a d'autres remèdes que la constance et la ténacité.

Pendant ce temps, le kronprinz, que ses malheurs ne rebutent point, se montre toujours aussi acharné à la recherche d'une victoire impossible. Il voudrait nous reprendre le Chemin des Dames, élément capital de tout le système de défense allemand, et s'y brise les dents. Un temps viendra bientôt, je crois, où il devra tempérer ses ardeurs juvéniles. Mais en attendant, il jouit de son reste, tout en y mettant déjà une modération qui semble relative au regard des larges et fougueuses entreprises d'antan.

Malheureusement, sur le front oriental, la retraite russe va en s'accentuant. Les troupes de Tcheremissof, qui remplace Kornilof promu généralissime, ont encore évacué toute la bande de terrain située entre le Dniester et la Podolie, au nord-ouest de Chotin. La frontière moscovite semble donc entamée. Au surplus, le mouvement rétrograde s'étend vers la gauche jusqu'à la frontière moldave ; mais nous n'avons sur les événements qui concernent cette région que des renseignements incomplets et vagues.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Positions nouvellement conquises par nos alliés sur le front des Flandres.

Il est toutefois un fait certain, c'est que, de l'immense étendue qu'embrasse le théâtre d'opérations russe, à peine la sixième partie est transformée en champ de bataille, et que les Allemands n'ont pas fait un pas en avant sur le reste du front. Il pourrait surgir de là des conséquences inattendues, si l'armée moscovite parvenait un jour à se ressaisir.



(Cl. Polak.)

L'emplacement de l'église de Bixschoote.

LA RETRAITE RUSSE

(5 Août.)

La continuité du mauvais temps entrave les opérations. Il y a là, malheureusement, un fait contre lequel personne ne peut rien et qu'il faut subir avec résignation. Je ne parlerai donc pas du front occidental, théâtre, en ce moment, d'événements plutôt secondaires et dont les communiqués nous donnent un aperçu suffisant, sinon pour dire que ces événements nous sont aussi favorables que possible. Mais il faut bien que je parle de l'autre, et j'avoue que c'est sans enthousiasme ni empressement.

La situation, en effet, s'y aggrave rapidement. La Galicie est à peu près entièrement perdue par les Russes, qui ont dû évacuer la rive droite du Zbrucz, affluent du Dniester formant frontière entre l'Autriche et la Russie. En Bukovine, les Austro-Allemands, avançant à la fois par le nord et par le sud, ont occupé Czernowitz, Kimpolung, et atteint, dans les Carpathes boisées, la Bistritza moldave, qui coule à l'est de Dorna-Vatra. Les Russes sont donc rejetés sur leur propre territoire et la porte de la Moldavie est forcée par le nord. Ainsi se trouvent anéantis d'un coup tous les résultats qu'avait obtenus Broussiloff.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir l'importance de cette pénible aventure, et nier les conséquences qu'elle peut entraîner. L'armée russo-roumaine de Moldavie est maintenant découverte sur son flanc droit et peut-être sera-t-elle contrainte à la retraite. J'entends bien que tout n'est pas perdu, et qu'un ressaut vigoureux des troupes russes pourrait sinon rétablir les affaires dans leur intégrité, au moins endiguer et contenir le flot qui menace d'inonder des provinces extrêmement riches. Mais ce ressaut se fait bien attendre, et, tandis qu'on se borne à l'annoncer, l'ennemi s'empare des derniers gages que tenait son adversaire en pays autrichien.

Récriminer ne sert à rien et c'est pourquoi je m'abstiendrai de toute réflexion sur la folle entreprise de ceux qui, en dénouant un à un tous les liens de la discipline, seule capable de faire des grands rassemblements d'hommes une force compacte et organisée, se sont persuadés qu'ils pourraient encore se servir d'un instrument aussi fortement ébréché. Ils payent aujourd'hui leur erreur singulièrement cher.

Mais il ne faut pas que nous la payions aussi. C'est-à-dire que, sur tous les autres fronts, l'action doit être menée d'autant plus énergiquement que celle de la Russie faiblit davantage. Nous possédons des forces toujours redoutables, et des réserves

4 AOUT — **LES FAITS** — **5 AOUT**

Au seuil de la quatrième année de guerre. — *Le roi George V échange des télégrammes avec le roi Albert de Belgique et le président de la République française, pour affirmer la détermination des alliés à continuer résolument la lutte.*

En Russie. — *Les membres du gouvernement provisoire et les chefs des principaux partis politiques réunis dans une conférence qui s'est prolongée toute la nuit, ont discuté la situation créée par l'offre de démission de M. Kerensky et se sont efforcés de réaliser l'union indispensable pour sauver la Russie de la défaite et de l'anarchie.*

Ils ont été unanimes à reconnaître la nécessité de confier la reconstitution du gouvernement à M. Kerensky qui, seul, a l'autorité nécessaire pour réussir dans cette tâche. Celui-ci accepte le lourd devoir qui lui est imposé et reprend aussitôt les négociations pour la formation d'un ministère.

L'effort de la France. — *M. André Tardieu, haut commissaire de la République française aux États-Unis, adresse au ministre de la Guerre américain quelques précisions sur notre situation militaire. « Les effectifs des armées françaises dépassent de plus d'un million ceux du début de la guerre ; nous avons la certitude de les maintenir encore pendant de longs mois. Depuis la Marne, sur 739 kilomètres du front occidental qui est toujours l'objectif principal des Allemands, nous en occupons 574 et les Anglais 138. En juin 1917, nous avions devant nous 81 divisions allemandes et les Anglais 42.*

Notre effort pour les munitions, l'armement, et le matériel et notre effort financier ne sont pas moin considérable : il faut que l'armée américaine sache qu'elle trouvera pour la recevoir une France au maximum de sa puissance, bien qu'elle supporte depuis trois ans le choc principal du plus redoutable ennemi. »

immenses : celles que doit nous amener l'Amérique, et celles que pourrait nous donner le Japon, lequel, ne l'oublions pas, est une des nations contractantes de l'Entente. Mettons tout en commun et tout en œuvre pour qu'aux faciles victoires dont le kaiser redore en Orient son blason un peu terni, fassent opposition des succès plus substantiels, que nous pouvons et devons remporter sur d'autres théâtres. Le mauvais temps n'est pas éternel, et notre volonté reste indomptable. La preuve en est que, quoi qu'ils fassent, et en dépit de la pluie qui les sert, les Allemands n'ont pu réparer les brèches que depuis trois mois, nous ouvrons successivement dans leurs remparts.

AUTOUR D'UN DISCOURS

(6 Août.)

J'aime fort le dernier discours de M. Lloyd George. Il dit avec précision des choses exactes, et projette une vive clarté sur des faits que les Allemands cherchent à embrouiller. Il tombe dans les ténébreuses manigances de la Wilhelmstrasse comme une pierre dans la mare aux grenouilles. Enfin, il assaisonne d'une pointe d'humour britannique le substantiel et rigoureux exposé des devoirs qui nous restent à remplir.

Le kaiser s'est gaudi, au moins en façade, des résultats, cependant assez fâcheux pour lui, qu'a donnés la première journée de bataille dans les Flandres et qu'élargissent insensiblement tous les jours les alliés, paralysés par un affreux temps. Fort bien, dit M. Lloyd George, alors tout le monde est content. « Il plaît aux Allemands de reculer ; il nous plaît à nous d'avancer et de faire des prisonniers, lesquels du reste aiment à se rendre. Que cela continue, à notre mutuelle satisfaction. » L'ironie est fine et subtile. Mais les Allemands sont des lourdauds qui resteront seuls à ne pas en goûter tout le sel.

C'est encore dans la note badine que le *premier* anglais traite les pseudo-ouvertures de paix, où le mot « restitution n'est prononcé qu'en bégayant » par le kaiser et ses acolytes. Il est vrai qu'elles ne méritent pas davantage. Mais, tout à coup, le ton se hausse, quand les justes revendications de l'Entente, soutenues par l'inébranlable résolution de tous, sont condensées dans cette formule comminatoire et lapidaire : « La guerre est une terrible chose. Elle n'est pas aussi terrible que le serait une mauvaise paix... Faisons en sorte que la victoire soit assez complète pour que la liberté nationale d'une nation, si petite soit-elle, ne puisse jamais être mise en danger. »

Et voici maintenant, jeté sur les affaires

(Cl. Beaufrère.)

Prisonniers blessés gagnant un poste de secours voisin. — *Le général Anthoine, chef de notre armée des Flandres.*

(Cl. Branger.)

6 AOUT **LES FAITS** **7 AOUT**

Front occidental. — *Engagements de peu d'importance; échec de tentatives allemandes sur la rive gauche de la Meuse, entre le bois d'Avocourt et la cote 304.*

Front russe. — *L'effort austro-allemand se porte de plus en plus contre la Roumanie: en Bukovine les forces de l'archiduc Joseph ont enlevé hier la ville de Radautz et progressent dans la vallée de la Suczawa; en Moldavie, le maréchal Mackensen accentue son offensive au nord de Focsani et les Roumains subissent un échec dans la vallée supérieure de la Putna.*

A Pétrograd, le nouveau ministère est constitué avec M. Kerensky comme président du Conseil, ministre de la Guerre et de la Marine. M. Savinkof est gérant du ministère de la Guerre; le lieutenant Lebedef reste gérant du ministère de la Marine.

République de Liberia. — *Le gouvernement déclare la guerre à l'Allemagne.*

Front occidental. — *Actions de détail dans les Flandres et sur la rive droite de la Meuse, au bois des Caurières.*

Londres. — *Réunion de la conférence des gouvernements alliés: MM. Ribot, Painlevé, Thierry, Albert Thomas et le général Foch y représentent la France.*

Général Pershing. — *« Je connais la guerre par l'étude que j'en ai faite, mais malgré tout ce que j'avais pu apprendre, il a fallu que j'aille moi-même sur les fronts français et anglais pour me rendre compte de ce qu'elle est et de la participation que les États-Unis doivent y apporter. Ce qu'il faut que tous nos soldats sachent, c'est qu'ils ne doivent pas combattre comme des automates, mais comme des hommes qui comprennent et qui pensent... il faut qu'un soldat sache ce qu'il doit faire dans chaque circonstance, soit individuellement, soit collectivement... il faut surtout qu'il aît conscience du devoir à accomplir. »*

orientales, le coup d'œil du philosophe et du penseur. « La Russie, dit le chef du gouvernement britannique, a appris une pénible leçon, à savoir qu'une armée sans discipline est une cohue où les braves sont sacrifiés pour protéger les lâches. » Telle est, en effet, toute la morale à tirer des douloureux événements qui se précipitent là-bas. Tandis que certains éléments, moins gangrenés que les autres, et qui pour cela serrent les rangs, sont parvenus, en Galicie, à refouler l'ennemi sur la rive droite du Zbrucz et à dégager ainsi un peu la frontière moscovite, d'autres, « qui ne résistent pas avec la vigueur nécessaire à cause de leur état moral », ont laissé violer cette même frontière près de Chotin et reculent dans les Carpathes, découvrant de plus en plus la Moldavie où sont encore des camarades dont la courageuse conduite et l'ardeur vont peut-être devenir inutiles. Les braves se font tuer pour les lâches, comme a dit M. Lloyd George, qui sait qu'on ne gagne pas les batailles à coups de sophismes, et que le régime de la guerre est absolument antinomique aux parlottes que font, au lieu de se battre, les soldats révoltés.

Mais est-ce une raison pour douter? Non, a affirmé l'orateur, en des paroles toutes vibrantes d'espérance et de foi. Non, on ne doit point se laisser arrêter par les aspérités du chemin qui mène à la victoire finale. Seulement, il faut gravir celui-ci tous ensemble, d'un même pas et d'un même cœur, pour que, si quelqu'un tombe en route, les autres suffisent à la tâche. *Uno avulso non deficitalter.*

NOS ALLIÉS BRITANNIQUES REPOUSSENT DEUX ATTAQUES ALLEMANDES

(7 Août.)

Le temps, qui semble vouloir se rasséréner, va peut-être permettre bientôt de passer à des opérations plus larges que celles dont les communiqués font mention depuis quelques jours. Mais il faudra pour cela que le sol s'assèche, ce qui exige encore un certain délai.

Le seul incident digne en ce moment d'être mentionné est une attaque lancée par les Allemands dimanche matin, et répétée le lendemain, contre les environs d'Hollebecke, sur le canal d'Ypres à Comines. L'ennemi, après avoir un instant occupé le village, en a été chassé définitivement, suivant un programme qui ne comporte presque aucune variation. Ces échecs réitérés n'empêchent pas, il est vrai, les radios allemands de prétendre que les troupes du prince Ruprecht ont récupéré en entier le terrain perdu par elles dans notre première journée d'offensive. Mais ne racontent-ils pas égalcment, avec un sérieux véritablement comique, que des troubles ont éclaté en Angleterre, puis

8 AOUT	LES FAITS	9 AOUT

Front occidental. — *Les troupes françaises font des progrès au nord-ouest de Bixschoote. Elles exécutent d'heureux coups de main sur le front de l'Aisne, près de la ferme de Noisy et sur le front de Verdun, dans la région des Éparges.*

Londres. — *La société serbe offre un déjeuner en l'honneur de M. Pachitch premier ministre de Serbie. Lord Robert Cecil et M. Lloyd George qui sont présents, rappellent le rôle joué par la Serbie pendant la guerre : « Sa vaillance a été au-dessus de tout loge et c'est le devoir sacré des alliés, aussi sacré que leur devoir envers la Belgique, d'assurer sa restauration... Quelle que soit la durée de la guerre, l'honneur britannique est engagé à ce que la Serbie sorte du conflit indépendante et entièrement restaurée... La Belgique a barré la route à l'Allemagne à l'ouest ; la Serbie a arrêté les puissances centrales en Orient, elle continuera à monter la garde aux portes de l'Orient.»*

Front occidental. — *Progrès français en Belgique : occupation de plusieurs fermes à l'ouest de Bixschoote et à l'ouest de Langemark. Coups de main des troupes britanniques autour de Lens; destruction d'abris et bouleversement des organisations défensives.*

Armée belge. — *Le général de Ceuninck, nouveau ministre de la Guerre, a adressé un ordre du jour à ses troupes dans lequel il rappelle les trois années passées avec elles au front. « Ces années m'ont permis de me rendre compte de la valeur du soldat belge, de son endurance, de sa ténacité et de sa bravoure. Sous les ordres de chefs dignes de la commander l'armée marchera en toute confiance contre l'ennemi.»*

Paris. — *M. Basly, maire de Lens, arrive avec plusieurs rapatriés. « Pendant deux ans, dit-il, nous avons en quelque sorte, vécu dans les caves... nous avons souffert et nous avons eu faim... pourtant le moral de la population est resté excellent.»*

ici même, le jour de la revue de Longchamp, laquelle s'est passée au cours de Vincennes, comme chacun sait? Je veux bien que les Boches soient des gens crédules, toujours prêts à avaler les couleuvres que leur ingurgitent les littérateurs officiels. Celles-ci sont tout de même d'une dimension telle qu'elles pouraient bien s'arrêter dans les gosiers.

Rien de nouveau sur le front russe, sinon que la canonnade semble reprendre du côté de Smorgon et de Vilna. Par ailleurs la situation est toujours, inquiétante. Je dirai même qu'elle s'aggrave plutôt qu'elle ne se détend, car les Austro-Allemands, avançant à l'est de Czernowitz, menacent Chotin, ville russe, tandis que le centre de l'armée commandée par l'archiduc Joseph a pénétré en Moldavie par la vallée de la Moldava et de la Bistritza. Il serait urgent que l'influence de M. Kerensky, qui a repris le pouvoir comme une sorte de dictature, s'exerçât d'une façon absolue et inexorable sur les troupes dissociées de Kornilof, pour leur rendre ce que lui-même appelle leur combativité.

LES RUSSES COMMENCENT A RÉSISTER

(8 Août.)

La série des petites attaques continue, et elle continuera vraisemblablement jusqu'à ce que le temps, qui demeure incertain, en autorise de plus grandes. Les Allemands en ont esquissé deux ou trois, tant sur le front anglais que sur le nôtre, et ont été repoussés, comme à l'habitude. Celle qui visait nos positions de la cote 304 mérite seule une mention.

Par contre, les Canadiens ont réalisé une légère avance, tant à l'ouest qu'au sud-ouest de Lens, et nous-mêmes avons effectué, en Champagne, quelques incursions heureuses dans les lignes ennemies. Mais rien de tout cela n'est très palpitant.

Sur le front russe, l'état des choses est toujours à peu près le même. Cependant, de l'aveu des Allemands eux-mêmes, la résistance que rencontrent leurs troupes, principalement celles de l'archiduc Joseph, s'est sensiblement raffermie. Pour qui connaît le style habituel des communiqués boches, il est évident que la lutte s'étend, en même tenmps qu'elle devient plus dure. Au contact des frontières menacées, les troupes de Kornilof semblent se ranimer, comme Antée quand il touchait le sol. Peut-être aussi la restauration de la discipline s'opère-t-elle, sous la main de fer du généralissime, plus rapidement qu'on ne le pensait.

Toujours est-il qu'au sud-est de Czernowitz, l'ennemi, après avoir pris Radautz, sur le chemin de fer de Jassy, a été obligé de s'arrêter, et que, malgré toute une série de combats qu'il qualifie lui-même de vio-

lents, il n'a pu atteindre le Sereth du nord. Ses bulletins, assez ternes, parlent seulement de quelques hauteurs enlevées aux arrière-gardes russes, entre la Moldava et la Bistritza, puis d'attaques roumaines repoussées sur le Casinu. On ne retrouve plus là, à beaucoup près, l'allure triomphante des premiers jours.

Quant à Mackensen, qui opère sur le Danube et le Sereth moldave, on dirait qu'il sonde le terrain pour trouver un point de passage sur ces cours d'eau restés jusqu'ici inabordables. Le plan général serait évidemment d'encercler l'armée russo-roumaine qui dispute si énergiquement les défilés des Carpathes à l'aile droite de l'archiduc Joseph. Mais il faut, pour le réaliser, qu'une étroite coordination existe entre les mouvements des deux ailes. Or l'une, celle du sud, a d'abord à franchir une large rivière, qui paraît solidement occupée, et l'autre, celle du nord, commence à marquer le pas, comme on vient de le voir. Il se pourrait donc que les choses n'allassent ni aussi vite ni aussi bien qu'Hindenburg le désire. Il a fait menacer la Russie, par l'un de ses officieux, d'annexions et de contributions énormes si elle ne signait pas une paix immédiate. Mais menace et exécution font deux. Si Kerensky et Kornilof réussissent, à force d'énergie, à rendre aux troupes russes la santé morale que leur ont fait perdre les sottes expériences de quelques bousingots révolutionnaires, le généralissime allemand ne tardera peut-être pas à s'apercevoir que, sur la route qu'il voyait aplanie, se trouvent encore pas mal de clous de rue pour ses cavaliers et de cailloux coupants pour ses fantassins.

LA PRESSION S'ACCENTUE AU NORD ET AU SUD DU FRONT ROUMAIN

(9 Août.)

Les jours se suivent et les nouvelles aussi, mais avec des variantes. Celles d'hier permettaient de croire au réveil de l'armée russe. Il nous en arrive aujourd'hui de toutes différentes, dont il faut malheureusement conclure que ce réveil n'est pas aussi général que nous l'aurions souhaité.

Les Austro-Allemands, en effet, avancent assez rapidement en Bukovine, et repoussent leur adversaire au delà des vallées de la Zuczawa et du Sereth. Ils progressent également, quoique non tout à fait sans peine, à l'est de Kimpolung. Mais si, de ce côté, une certaine opposition leur est faite, qui pourrait, ce semble, être plus énergique, ils rencontrent un peu plus bas, sur la Bistritza, des régiments qui lâchent pied au lieu de se battre, et entraînent toute la ligne de défense dans



(Cl. Beaufrère.)

Fortin bétonné ennemi conquis par nos troupes près de Langemarck.

leur recul. Depuis bien longtemps, des troupes organisées n'avaient pas donné spectacle pareil.

Celles de Tcherbatchef se sont-elles mieux défendues sur la Putna? Nous n'en savons rien. Mais il n'est pas contestable qu'une vigoureuse attaque de Mackensen, au nord de Focsani, les a rejetées violemment au delà de la rivière. Depuis plusieurs jours, le feu couvait de ce côté. Il n'y a donc pas eu surprise. L'enfoncement paraît cependant avoir été complet.

On voit donc dès à présent se dessiner contre les deux ailes de l'armée roumaine la double manœuvre dont j'ai montré l'éventualité menaçante. En sorte que cette armée peut, du jour au lendemain, se trouver exposée à de graves dangers. Elle ne croyait certainement pas à d'aussi tristes abandons, quand elle prenait brillamment, dans la vallée du Casinu, une offensive qu'il a fallu bientôt interrompre et qui peut-être va se changer en une retraite précipitée. Elle a conservé cependant sa fermeté intacte, et le roi Ferdinand, dont la résolution, plutôt raffermie qu'ébranlée par ces cruels coups du sort, se traduit en paroles si noblement résignées, nous en donne la formelle assurance. Souhaitons que ses espoirs ne soient pas trompés, et que l'énergie combinée du gouvernement et de l'autorité militaire puissent purger sans retard l'armée russe des éléments corrompus dont la lâcheté serait capable de la déshonorer.

Pour nous, rappelons-nous qu'il ne suffit pas de plaindre des alliés malheureux, mais qu'il faut aussi les aider. L'unité de front est restée jusqu'ici une formule, souvent répétée, et toujours dénuée de sanction. Trouvera-t-on jamais moment plus opportun pour l'appliquer en faisant sortir de son immobilité l'armée de Macédoine et en appelant au besoin les Japonais à la rescousse? Ne faisons point comme ces tacticiens de l'école abstentionniste qui, pour ne point compromettre leurs réserves, ne les employaient jamais, même dans les moments les plus critiques et les plus décisifs.

LES RUSSO-ROUMAINS ACCENTUENT LEUR RÉSISTANCE

(10 Août.)

Le temps étant toujours fort incertain et le terrain ne séchant pas, les opérations sur le front occidental sont réduites au minimum. Coups de canon et coups de main qui ne changent rien à la situation générale, voilà le bilan des dernières journées. Sachons attendre sans impatience le moment où il sera un peu plus corsé.

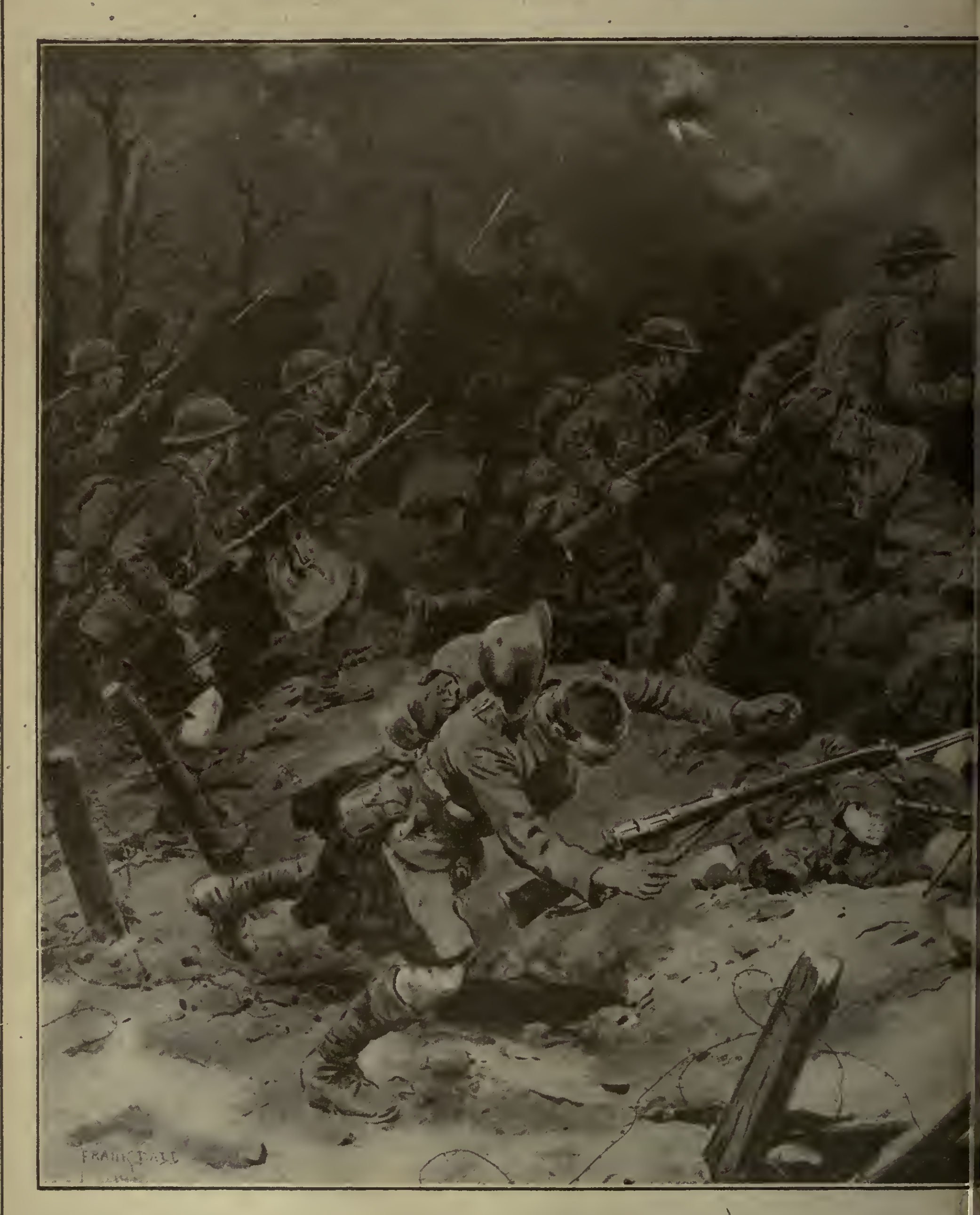
Sur le front russe, la situation semble



(Cl. Beaufrère.)

Prise de la ferme de Champaubert : Le vainqueur interroge le vaincu.

Un succès des Highlanders d



Pendant que l'offensive franco-britannique progressait en demi-cercle autour d'Ypres l'action des Highlanders fut momentanément arrêtée devant une briqueterie, transfor mée par l'ennemi en redoute. Les briques, savamment disposées, protégeaient les défen seurs du fortin, tandis que leurs mitrailleuses en interdisaient l'approche. C'est alor

ant la bataille des Flandres.



ue l'artillerie lourde anglaise, appelée à la rescousse, intervint. Les gros calibres ombant dru sur l'objectif, firent voler en poussière rouge la terre argileuse et réduisi- ent les mitrailleuses au silence. Force fut aux Allemands, désormais sans abri, d'ac- epter le combat. Position et adversaires furent rapidement aux mains des Highlanders.

légèrement s'améliorer. Une grande attaque allemande, dessinée le long de la frontière de Volhynie, depuis Vladimir-Volinsky jusqu'à Zborow, non loin de Tarnopol, c'est-à-dire sur une longueur de près de 120 kilomètres à vol d'oiseau, a été brisée d'une façon à peu près complète, car seule la gauche russe a marqué un mouvement de recul. Mieux encore, les Austro-Allemands, assaillis sur le Zbrucz, près de son confluent avec le Dniester, se sont repliés, en laissant aux mains de leur adversaire, 300 hommes et 7 officiers prisonniers.

En descendant maintenant vers le sud, nous voyons que l'aile gauche de l'archiduc Joseph rencontre, à l'est et au nord-est de Kimpolung, une résistance vigoureuse, dont elle n'est venue que partiellement à bout, bien que les Russes, qui manquaient de munitions, aient dû se défendre à l'arme blanche. Cet événement fait plus d'honneur aux troupes combattantes qu'au service des ravitaillements. Mais Kornilof a-t-il été investi des pleins pouvoirs qu'il réclamait, et dont il a besoin pour remettre en état un organisme complètement faussé? C'est ce que nous ne savons pas.

Quant à Mackensen, il s'escrime contre la Putna, essayant d'élargir la brèche ouverte le 6 août dans les positions de l'armée de Tcherbatchef, au nord-est de Foscani. Il se vante d'y avoir réussi, mais en des termes aussi modestes qu'imprécis. Et il confesse que des contre-attaques, qu'il qualifie de puissantes, lui ont donné pas mal de fil à retordre. Son succès, si succès il y a, n'a donc pas été absolument gratuit.

En somme, la manœuvre enveloppante dont je parlais hier a rencontré partout de l'opposition, et c'est quelque chose au regard des craintes que nous pouvions avoir. Espérons que cette opposition ira en s'accentuant et que les coalisés germaniques seront pour longtemps encore accrochés sur le front oriental. C'est là, on se l'explique du reste, une condition essentielle. Nous ne pourrons la considérer comme absolument remplie que le jour où M. Kerensky aura décidément vaincu, à Pétrograd, l'anarchie qu'y entretiennent encore, au grand dommage des intérêts de la Russie et des nôtres, les compétiteurs des comités et des partis.

L'ATTAQUE DE MACKENSEN SE POURSUIT SUR LE FRONT ROUMAIN

(11 Août.)

Nous en sommes toujours, par la faute du temps, aux opérations de second ordre. Elles nous ont cependant valu, aux Anglais et à nous, quelques progrès dans le nord. Quant aux Allemands, ils reviennent, faute sans doute de pouvoir mieux



(Cl. Daily Mirror.)

Les Roumains se replient en bon ordre dans un défilé dangereux.

faire, à leur ancien système d'attaques restreintes et dispersées, dont l'économie ni les raisons d'être ne se comprennent très bien. Procédant par régiments tout au plus, qu'appuient des éléments plus ou moins importants fournis par les fameuses « stosstruppen », ils nous ont tâtés, jeudi, à la fois au nord de Saint-Quentin et sur le Chemin des Dames, dans la région de Verdun et en Lorraine, le tout pour allonger d'autant la liste de leurs échecs. Cette façon de faire la guerre au détail ne relève d'aucune technique, même élémentaire, et il suffit, pour la juger, de voir la nullité de ses résultats.

On regrette que, sur le front oriental, Hindenburg en emploie une autre, plus large et visiblement plus opérante. Là, malheureusement, se déroule une manœuvre qui, en d'autres circonstances, aurait peut-être été un peu hasardeuse, — car elle dépasse notoirement en étendue la capacité des effectifs, dont on peut disposer, — mais qui, parce qu'elle fait entrer en ligne de compte l'état moral de l'adversaire, ne s'en appuie pas moins sur une base solide et sur ce principe d'ordre général qui commande de beaucoup oser, tandis qu'on le peut.

La conduite des opérations entreprises par les Austro-Allemands en Galicie, en Bukovine et jusqu'au Danube prêterait certainement, au point de vue purement didactique, à de nombreuses critiques. Mais il est un facteur dont les discussions d'école ne peuvent pas faire état : c'est l'audace, laquelle vaut mieux parfois que l'édification laborieuse de projets minutieux, et produit souvent davantage. Il suffit qu'elle ne s'exagère pas jusqu'à devenir de la témérité.

Le commandement allemand, sachant qu'il avait affaire à des forces dissociées par le virus anarchique, a foncé sur elles, sans compter avec son infériorité numérique. Il a même dessiné sur leurs deux ailes un mouvement enveloppant, comme on n'en fait, d'ordinaire, que lorsqu'on possède la puissance du nombre. Jusqu'à présent, il n'a pas eu, je crois, à s'en repentir.

Il commence, il est vrai, à rencontrer une résistance plus ferme qu'au début, mais qui est encore insuffisante pour empêcher ses troupes d'avancer. Je veux bien que les Russes, comme la *Gazette de Francfort* le reconnaît elle-même, reculent en bon ordre et n'abandonnent qu'un fort maigre butin. Ils n'en reculent pas moins, découvrant au sud de Kimpolung comme sur la Putna, au nord-est de Focsani, l'armée roumaine qui, attaquée à son tour, a dû déjà rétrograder quelque peu entre le Casinu et l'Oituz. Or, de telles retraites ne peuvent être enrayées que par l'entrée en ligne de forces moralement et matériellement intactes, ou par une vigoureuse contre-offensive qui attire sur d'autres points l'attention et les forces de l'ennemi.

Constatons avec regret qu'il n'est ques-



(Cl. Daily Mirror).

Roumains défendant une position, derrière la Susita.

10 AOUT **LES FAITS** **11 AOUT**

Au nord de l'Aisne. — *A quatre heures du matin, les Allemands lancent 3 bataillons appuyés de troupes spéciales d'assaut, sur nos positions entre la ferme du Panthéon et l'Épine de Chevregny : les assaillants prennent pied dans notre tranchée de première ligne, mais les chasseurs à pied du général Brissaud-Desmaillet se jettent sur eux dans un corps à corps impitoyable et les obligent à abandonner le terrain.*

Région de Saint-Quentin. — *Dans la nuit, et après un bombardement intense par grosses torpilles, l'ennemi a attaqué nos tranchées à l'est du village du Fayet : il a réussi, malgré la résistance acharnée des fantassins du 116e régiment à occuper 500 mètres de notre ligne, du moulin de Mennechet à la ferme Céty.*

En Belgique. — *A l'est de la voie ferrée d'Ypres à Roulers les troupes britanniques achèvent la conquête du village de Westhoeck, de la crête de Westhoeck et du bois de Glencorse.*

Région de Saint-Quentin. — *Nos positions perdues dans la nuit du 9 au 10, près du village du Fayet sont reprises aujourd'hui de haute lutte par un bataillon du 19e régiment, envoyé en soutien du 116e. Le général commandant l'armée félicite les troupes du 11e corps qui ont pris part à ces actions, pour la vigueur dont elles ont fait preuve.*

En Champagne. — *Vifs combats à l'est et à l'ouest du mont Cornillet ; l'ennemi lance une série d'attaques qui lui valent des succès momentanés, mais qui se terminent toutes par l'abandon des tranchées conquises.*

Dans les Flandres. — *L'ennemi dispute avec acharnement aux troupes britanniques les positions de la crête de West'oeck et du bois de Glencorse : il regagne un peu de terrain dans ce bois.*

En Russie. — *Le général Kornilof a réclamé pour le salut de l'armée, des mesures énergiques et le rétablissement de la peine de mort.*

tion, pour le moment du moins, ni de ceci ni de cela. Mais constatons en même temps que, tandis qu'ici les attaques embrassent à peine quelques kilomètres, elles se développent là-bas sur à peu près quatre-vingts lieues d'étendue. Aussi produisent-elles des effets tout à fait différents.

FLANDRE, GALICIE ET MOLDAVIE

(12 Août.)

Une assez grande activité se manifeste sur presque toute l'étendue du front franco-anglais. Pour éviter des répétitions fastidieuses, je laisse aux communiqués le soin de nous éclairer sur le détail des attaques, coups de main, incursions et tentatives diverses auxquels les Allemands se sont livrés tous ces jours-ci, depuis le sud de Saint-Quentin jusqu'à Avocourt, en passant par la Champagne. Leur sort a été partout le même, c'est-à-dire qu'après des disputes plus ou moins prolongées portant sur des tranchées de tête, l'ennemi a dû finalement reconnaître qu'il perdait inutilement son sang et son temps. Quant à la durée que peut avoir ce singulier système de guerre, elle dépend de l'entêtement du kronprinz, et peut-être aussi de la dose de patience qu'Hindenburg, qui, pour être généralissime, n'en est pas moins bon courtisan, tient à sa disposition.

En Flandre, se sont produits quelques événements dignes d'être mentionnés. Non pas qu'ils se recommandent par leurs dimensions mêmes, mais parce qu'ils ont eu pour résultat de redresser et de consolider la ligne qui doit servir de base aux mouvements ultérieurs. Ils appartiennent donc en propre à la préparation de ces mouvements et acquièrent, à ce titre, une importance que nous ne saurions dédaigner.

Par l'avance des troupes françaises du côté de Langemarck et de Bixschoote, comme par la conquête de Westhoeck, de la crête avoisinante et du bois de Glencorse, que les Anglais ont opérée brillamment, le front allié est débarrassé de certains saillants désagréables ou capables de le devenir, et le village de Saint-Julien, point central de ce front, est libéré de la double étreinte qui le mettait assez dangereusement en pointe. On voit par là combien ces opérations préliminaires — car il ne s'agit point ici d'autre chose — présentaient d'urgence, d'utilité et d'intérêt. Et les Allemands s'en sont parfaitement douté, qui ont fait des efforts inouïs, mais stériles, pour les contrecarrer.

Passant maintenant au front oriental, nous constaterons que la lutte, de l'aveu des bulletins ennemis eux-mêmes, y revêt



Carte de la Moldavie, théâtre des combats sur le front roumain.

12 AOUT — LES FAITS — 13 AOUT

Front roumain. — *Nos alliés sont toujours vivement pressés par les forces ennemies qui descendent la vallée du Trotus et par celles qui remontent le Sereth. Ces dernières, après un combat acharné, s'emparent de Panciu, importante bifurcation de voies ferrées, à une vingtaine de kilomètres au nord de Focsani.*

En Angleterre. — *Dans la soirée une escadrille d'une vingtaine d'avions allemands bombarde la côte orientale et fait d'assez nombreuses victimes à Southend, sur la rive nord de l'estuaire de la Tamise.*

Guillaume II et l'Amérique. — *M. Gérard, ancien ambassadeur des États-Unis à Berlin, publie le récit d'une entrevue qu'il eut avec le Kaiser en octobre 1915. « L'empereur qui paraissait rongé par les soucis et très nerveux se montra fort amer vis-à-vis des États-Unis et dit à plusieurs reprises : l'Amérique fera bien de prendre garde, car je ne tolérerai plus qu'elle fasse des siennes après la guerre. »*

Front occidental. — *Combats dans la région d'Ailles, marqués par des progrès de nos troupes à l'est de la position.*

La ville de Reims reçoit dans la journée 850 obus dont un grand nombre incendiaires.

La conférence de Stockholm. — *M. Bonar Law fait la déclaration suivante à la Chambre des communes : « Les conseillers de la Couronne ont avisé le Gouvernement qu'il serait illégal de permettre à une personne quelconque, résidant dans les Dominions de Sa Majesté, d'entrer en conférence avec des sujets ennemis sans une permission de la Couronne. Le Gouvernement a décidé de refuser la permission d'assister à la Conférence de Stockholm.*

La même décision est prise par les gouvernements de Etats-Unis, de la France et de l'Italie avec lesquels le gouvernement anglais est en communication à ce sujet. »

un caractère d'acharnement dont on peut augurer que la crise subie par l'armée russe est en voie de guérison. Les Austro-Allemands n'avancent qu'avec beaucoup de peine en Bukovine. Sur les Carpathes moldaves, c'est à peine si, au prix de combats furieux, ils ont pu faire légèrement reculer les Roumains dans la vallée de l'Oituz. Enfin, Mackensen, bien qu'il ait franchi la Susita, est en butte à des contre-attaques si vigoureuses qu'il ne peut progresser qu'à pas de tortue. Il suffit d'ailleurs de lire les communiqués de Ludendorff pour voir quellesd ifficultés les coalisés rencontrent maintenant devant eux.

Espérons que, loin de s'aplanir, celles-ci iront désormais en s'accroissant, car l'ardeur de l'armée roumaine est intacte, et on nous dit que Kornilof,maintenant investi des pleins pouvoirs qu'il réclamait, a déjà commencé à faire sentir aux indisciplinés et aux lâches le poids de son autorité.

LA BATAILLE SUR LES DEUX FRONTS

(13 Août.)

Les conquêtes faites récemment à l'est d'Ypres, par nos alliés britanniques, et dont j'ai signalé hier l'intérêt, ont aux yeux des Allemands une importance telle qu'ils s'y sont repris à sept fois pour les revoir. Mais, quoi qu'ils aient pu faire, ils n'ont regagné qu'une légère bande de terrain à l'ouest du bois de Glencorse, tandis qu'eux-mêmes étaient obligés de reculer plus au nord, vers le chemin de fer d'Ypres à Staden. Rien n'est donc changé, ou à peu près, dans la situation acquise, dont tout l'avantage, avec ses conséquences, demeure aux troupes du général Gough.

La guerre aérienne est également menée très activement sur le front des Flandres, où l'ennemi peut vérifier à ses dépens que la supériorité constatée naguère par le général von Below, dans son rapport sur la bataille de la Somme, restait toujours du même côté. Profitant de l'éclaircie actuelle, les avions anglais ont refoulé ceux que les Allemands lançaient à la découverte, puis sont allés bombarder en Belgique, avec une efficacité constatée, les établissements militaires de l'arrière. Une douzaine manquent à l'appel, contre seize boches abattus. On ne fait point d'omelette sans casser des œufs, comme disent les troupiers. Mais la besogne effectuée reste, et elle est bonne, parce que toutes ces destructions préalables élargissent, facilitent et appuient l'action de l'artillerie, et que c'est encore là une partie intégrante de la préparation.

Sur le front français, rien à signaler en dehors des faits habituels. Les Alle-

14 AOUT	LES FAITS	15 AOUT

Front français. — *La lutte d'artillerie prend une grande intensité au nord de Verdun, sur les deux rives de la Meuse.*

En Belgique. — *Vifs combats sur les nouvelles positions britanniques à l'est de Westhoeck; les Allemands multiplient les contre-attaques mais sans pouvoir regagner le terrain perdu.*

Front Roumain. — *Dans la vallée du Trotus et dans celle du Sereth, les troupes russo-roumaines exécutent des retours offensifs qui contiennent la poussée de l'ennemi; celui-ci a d'ailleurs subi, au cours des combats livrés depuis plusieurs jours, des pertes considérables qui affaiblissent son action.*

M. Poincaré en Italie. — *Le président de la République française visite, avec le roi Victor-Emmanuel, les principaux points du front.*

La Chine et l'Allemagne. — *L'état de guerre est déclaré entre les deux puissances.*

Devant Lens. — *Les troupes britanniques attaquent les positions allemandes au sud est et à l'est de Loos, sur un front de 3 kilomètres. Les Canadiens prennent d'assaut les formidables défenses de la cote 70, entre les deux routes, de Lens à Béthune et de Lens à la Bassée, défenses qui avaient résisté à l'offensive de septembre 1915. Les cités Sainte-Elisabeth, Saint-Emile et Saint-Laurent, dont l'ensemble formait un réseau compliqué de tranchées et de points d'appui, sont également enlevées.*

Un correspondant de guerre signale l'effet démoralisant produit sur l'ennemi par les obus anglais qui projettent de l'huile enflammée.

Pertes causées par les sous-marins. — *Le gouvernement allemand a publié des statistiques impressionnantes. Une note officielle déclare que les chiffres ont été majorés de 40 pour cent.*

Loi Mourier. — *Promulgation à* l'Officiel.

mands attaquent, tantôt en Champagne, tantôt sur le chemin des Dames, et nous les repoussons. Quand ils nous ont enlevé quelques bribes de terrain, nous les leur reprenons sans beaucoup tarder. Parfois même nous refoulons leurs colonnes jusqu'au delà de leur point de départ. Il n'y a nulle part, pour le moment, d'événements de marque. Mais la preuve est faite que, d'abord le kronprinz, inconsolable d'avoir perdu des hauteurs d'où maintenant nous le dominons, s'épuise en efforts stériles pour les récupérer, et qu'ensuite nous avons des soldats capables de damer le pion à tous les siens, y compris les « stosstruppen » de la meilleure fabrique. Le récit des prouesses accomplies le 9 août par les chasseurs du général Brissaud-Desmaillet, et qui ne sont qu'un épisode au milieu de beaucoup d'autres, en fait suffisamment foi.

Je note en passant que deux de nos avions sont allés, en manière de représailles, bombarder la bonne ville de Francfort-sur-le-Mein, patrie de M. de Bethmann-Hollweg. C'est fort bien.

Quant au front oriental, il est toujours le théâtre d'une lutte violente, dont les péripéties sont assez difficiles à suivre dans des bulletins quelque peu discordants, mais qui, certainement, ne tourne pas au profit des Austro-Allemands aussi rapidement que ceux-ci l'espéraient. Partout, depuis le Pruth jusqu'à la Suchitza, ils doivent livrer des combats acharnés et sanglants pour gagner un peu de terrain, quand ils en gagnent... A ce compte, il leur faudra encore bien du temps et des sacrifices, même si rien ne se met à la traverse, pour venir à bout d'un adversaire qui semble décidément vouloir se redresser.

EN MOLDAVIE

(14 Août.)

Rien d'intéressant à signaler aujourd'hui, ni sur le front français, ni sur le front britannique. Tout au plus mentionnerai-je une petite attaque lancée par l'ennemi contre le Chemin des Dames, vers Ailles, et qui, comme de règle, a été repoussée. C'est là monnaie courante de la longue période d'attente que nous traversons.

Le théâtre d'opérations oriental est assurément plus intéressant, car il nous donne le spectacle d'une lutte continue, ardente, opiniâtre, mais dont les émouvantes péripéties se succèdent sans amener ni même faire prévoir le dénouement, que ceux qui l'ont engagée avaient espéré plus prochain.

Les Austro-Allemands avaient monté

là une grande affaire. Il s'agissait pour eux de déblayer d'abord la Galicie et la Bukovine, — opération d'une portée plutôt morale que militaire, car rien ne dit qu'il soit dans les intentions d'Hindenburg de s'aventurer dans la direction de Kiew et d'Odessa, — puis, en lâchant sur le Sereth les forces de Mackensen, de prendre l'armée roumaine des Carpathes dans les branches d'une tenaille, et de l'envelopper suivant le procédé connu.

Les débuts de l'opération avaient été assez prometteurs. L'armée russe, sur laquelle la forte main de Kornilof ne s'était pas encore appesantie, reculait presque sans combattre, abandonnant les villes précédemment conquises et les territoires enlevés de haute lutte. Sur la Putna, du côté de Focsani, Mackensen faisait, de son côté, des progrès rapides, et seule l'armée roumaine, accrochée aux passages qui convergent vers la plaine moldave, tenait ferme contre toutes les tentatives de l'archiduc Joseph. Mais c'était là un fait secondaire, puisque la manœuvre entamée tendait surtout à la déborder.

Et voici que tout à coup les choses ont changé. En Bukovine, Bœhm-Ermolli se trouvait arrêté devant le Zbrucz, sans pouvoir entamer la frontière. L'archiduc Joseph, empêtré dans d'étroites vallées, n'avançait plus. Enfin, Mackensen payait de pertes énormes des progrès beaucoup trop restreints pour une aile marchante. Il fallait donc aviser et on avisa.

Des renforts assez importants, assure-t-on, furent prélevés sur les parties du front encore somnolentes, — et il n'en manque malheureusement pas, — puis l'offensive fut reprise avec de nouveaux frais. Or, qu'en est-il résulté? Rien en Bukovine ; un léger refoulement des Roumains dans la vallée du Trotus, du côté d'Orna, et la retraite vers Marsesci des troupes de Tcherbatchef, qui ont perdu la ligne de la Putna, mais conservent le chemin de fer de Galatz-Bacau. C'est tout. Encore ces troupes ont-elles, avant de se replier, infligé à l'ennemi un coup de parade qui lui a enlevé 1 200 prisonniers, et cet ennemi a-t-il été forcé lui-même de rétrograder un peu plus au sud, sur le Buzeu.

Ainsi, il n'est plus question d'une de ces progressions rapides qui se faisaient naguère, non pas seulement à coups de canon, mais avec l'aide de la cavalerie de Saint-Georges. Des obstacles d'importance se dressent devant l'envahisseur, qui est obligé, pour les renverser, de dépenser ses forces et son temps. Et la manœuvre qu'il avait organisée, loin de se dessiner avec l'ampleur qu'il entendait lui donner, semble tourner tout simplement à la bataille de front.

C'est donc encore un répit que nous offrent les circonstances et la bravoure retrouvée des Russes. Peut-être, cette fois, saurons-nous en tirer profit.



(Cl. Wyndham.)

Travaux de route sous le bombardement, pendant la bataille des Flandres.



(Cl. Beaufrère.)

Le redan sud de Steenstraete.

L'OFFENSIVE AUSTRO-ALLEMANDE CONTENUE EN MOLDAVIE

(15 Août.)

La bataille de Moldavie prend des proportions considérables. Elle est, de beaucoup, la plus importante qui ait encore été engagée depuis l'entrée en ligne de nos alliés roumains. Seulement, elle se différencie des précédentes en ce que les Austro-Allemands n'ont plus à compter avec les manœuvres obliques et extra-militaires dont ils avaient pu tirer naguère d'appréciables profits. Il s'agit maintenant pour eux de lutter à front découvert, sans les concours ténébreux et subreptices qu'ils avaient su s'assurer d'abord. Et cette obligation nouvelle semble les prendre un peu au dépourvu.

Bœhm-Ermolli étant arrêté en Bukovine, et l'archiduc Joseph n'arrivant qu'à grand'peine à se dégager des Carpathes — encore peut-on dire qu'il lui reste fort à faire pour en saisir les débouchés — c'est sur Mackensen, opérant en rase campagne, que retombe tout le poids de l'opération, maintenant unilatérale, qu'Hindenburg avait voulu dessiner de deux côtés à la fois.

Depuis le 6 août, il se bat avec frénésie. Dix divisions, dont huit allemandes, sont tombées sur l'armée de Tcherbatchef qui, obligée de s'étaler pour garder le Danube, se trouve probablement en état d'infériorité numérique, le gros de l'armée roumaine étant rassemblé, plus au nord, pour couvrir Jassy, entre le Nemtu et l'Oituz. Qu'ont-elles gagné à cette sanglante bataille de huit jours? Le franchissement de la Susita et la prise de la petite ville de Panciu, à l'est de Maresesci. C'est peu, pour qui comptait, d'un bond, forcer le passage du Sereth. Pendant ce temps, les Russes contre-attaquent, non sans succès, l'aile droite de cette même armée, au sud de la Putna. En sorte que, comme je l'indiquais déjà hier, les conceptions osées d'Hindenburg s'effacent insensiblement dans les fluctuations vulgaires d'une bataille parallèle et linéaire, ce qui, pour un capitaine de sa renommée, équivaut à une véritable humiliation.

Tant que les choses dureront de la sorte — et il n'y point de raisons immédiates pour qu'elles changent, puisque, au moins de ce côté, l'armée russe paraît décidément s'être retrouvée — le péril qu'on avait pu un moment redouter se trouvera prorogé. Il pourrait même être définitivement détourné si, sur quelque autre point du front moscovite, cessait de régner une torpeur qui dure vraiment depuis bien longtemps.

16 AOUT — LES FAITS — 16 AOUT (suite)

Bataille des Flandres. — *Reprise de l'offensive franco-britannique :*

L'armée française du général Anthoine, opérant des deux côtés de la route de Steenstraete à Dixmude, chasse l'ennemi de la bande de terrain comprise entre le canal de l'Yser et le Steenbeck-Martjewart. Les Allemands avaient organisé dans ce secteur une série de centres de résistance formés par des fermes isolées transformées en forteresses et ce sont ces fermes que nos troupes enlèvent avec un magnifique élan.

Les troupes britanniques attaquent au nord de la route d'Ypres à Menin et une lutte acharnée, marquée par des alternatives diverses, s'engage pour la possession des hauteurs de cette région. L'aile gauche anglaise marque un succès important en enlevant le village de Langemarck et en poussant jusqu'à 800 mètres au-delà.

Dans les Flandres. — *Les troupes françaises et britanniques consolident les positions conquises hier : l'armée du général Anthoine achève de réduire quelques îlots de résistance conservés par l'ennemi ; elle a capturé 15 canons et un grand nombre de mitrailleuses. Parmi les fermes enlevées hier, l'une d'elles, la ferme Champaubert, armée de nombreuses mitrailleuses et transformée en redoute cimentée, a opposé une résistance tenace ; les défenseurs ne se sont rendus que sur les ruines de l'ouvrage.*

La bataille du 16 août a confirmé la nouvelle tactique allemande pour l'organisation de contre-attaques immédiates menées avec des forces massées d'avance en arrière des premières lignes relativement sacrifiées. Si les circonstances atmosphériques ou autres ne permettent pas aux aviateurs et à l'artillerie d'apercevoir les troupes ainsi massées, la contre-attaque a des chances de réussir.

LA RÉSISTANCE ROUMAINE POURRA-T-ELLE SE PROLONGER

(16 Août.)

C'est chez les Allemands une habitude invétérée de considérer par avance comme acquis les résultats qu'ils cherchent. Nous en avons eu déjà maints exemples, à commencer par les cris prématurés de triomphe qui ont suivi naguère la prise de Douaumont. C'est donc sans aucun étonnement que nous voyons un journal boche, le *Standaard*, prédire la très prochaine évacuation de la Moldavie et même de la Bessarabie. Il ne coûte rien de s'établir diseur de bonne aventure, principalement quand on parle à des gens tout disposés à opiner du bonnet.

Seulement, il est prudent, en pareil cas, de s'assurer une ligne de retraite. et c'est ce que ne manque point de faire le journal en question, en tempérant sa prophétie par ces mots restrictifs : « Il est possible, cependant, que les Russes empêchent l'avance des coalisés, surtout si l'offensive anglaise est reprise avec vigueur sur le front des Flandres. » L'opposition de ces deux phrases, qui se suivent, montre assurément plus d'inquiétude que de confiance et de foi.

Et, en effet, les choses ne vont pas aussi vite que le *Standaard* voudrait le laisser entendre. Je sais bien que les communiqués allemands nous montrent l'ennemi comme commençant à céder sous les attaques dans l'angle montagneux compris entre le Trotus, la Putna et le Sereth. Mais ceux de Vienne ne sont pas tout à fait aussi flambants. « La résistance de l'ennemi augmente, disent-ils, et l'adversaire livre des contre-attaques acharnées. » Ainsi, à part la prise de Panciu, que nous connaissions déjà, il n'est question que d'assauts contenus, et point du tout d'une avance, quelle qu'elle soit. La conquête de la Moldavie n'est donc, pour le moment, ni faite, ni à faire dans un court délai, et celle de la Bessarabie encore moins.

Est-ce à dire que la belle résistance opposée par les Russo-Roumains à ce que le même *Standaard* appelle « une offensive stratégique à grande échelle », pourra se prolonger indéfiniment, ou tout au moins jusqu'à ce que l'assaillant soit à bout de forces ? Il faudrait, pour l'affirmer, connaître exactement les ressources dont disposent les défenseurs, et les renforts sur lesquels ils peuvent compter.

De ceux-ci, les Allemands ont à peu près autant qu'ils veulent, puisque, rien ne bougeant sur le reste du front oriental, on peut dégarnir celui-ci sur nombre de points. Il est donc à craindre, si la situation générale ne change pas, que le nombre finisse par l'emporter. Mais même si ce malheur arrivait, la manœuvre imaginée

(Cl. Wydham et Medem.)

PENDANT LA BATAILLE DES FLANDRES. — *1. Prisonniers blessés traversant le canal de l'Yser. — 2. Après la bataille, près de Pilkem.*

17 AOUT — LES FAITS — 18 AOUT

Sur la Meuse. — *La lutte d'artillerie devient de plus en plus vive au nord de Verdun.*

L'ennemi qui nous avait enlevé quelques tranchées du bois des Caurières, dans la nuit du 16 au 17, en est chassé par une brillante contre-attaque et notre ligne se trouve intégralement rétablie.

Devant Lens. — *Les troupes britanniques repoussent une série de violentes contre-attaques lancées sur leurs nouvelles positions à l'est et au sud-est de Loos.*

Front roumain. — *L'héroïque résistance de nos alliés dans la vallée du Trotus et au nord de Panciu, où les hauteurs de la cote 334 sont plusieurs fois reprises à l'ennemi, continue à retarder les progrès de l'offensive austro-allemande et la situation reste à peu près stationnaire.*

Le Japon et les Etats-Unis. — *Une mission spéciale, envoyé par le Mikado au président Wilson est en route pour Washington.*

Dans les Flandres. — *Avance anglaise aux abords de la route d'Ypres à Poelcapelle : enlèvement d'une série de fermes solidement fortifiées par les Allemands.*

En Lorraine et dans les Vosges. — *Échec d'une série de coups de main tentés par l'ennemi au bois Le Prêtre, à l'est de Badonvillers et au nord de Celles-sur-Plaine.*

Front d'Italie. — *Première journée de la bataille, que les Autrichiens appellent la onzième bataille de l'Isonzo. Les Italiens franchissent le fleuve sur quatorze ponts jetés au nord de Plava et commencent l'attaque des positions du plateau de Bainsizza qui s'étend entre l'Isonzo et la vallée de Chiapovano.*

Sur le Carso, l'armée du duc d'Aoste reprend l'offsive contre les positions formidables de l'Hermada, et, dans le golfe de Trieste, les monitors anglais et italiens bombardent l'arrière des lignes autrichiennes et les établissements militaitres de Trieste.

par Hindenburg pour annihiler d'un coup les forces roumaines aurait très prochainement échoué, à moins d'incidents imprévus, et, comme cela est arrivé déjà, les forces qu'il aurait battues se retrouveraient plus loin. Ce qui ne veut pas dire, bien loin de là, qu'on ait le droit de rien négliger pour leur porter secours.

L'OFFENSIVE EST REPRISE DANS LES FLANDRES

(17 Août.)

Le mauvais temps ne se lassant pas, les alliés se sont lassés d'attendre son bon plaisir et ont recommencé la bataille. Cette reprise a d'ailleurs débuté par un succès complet, et qui est double, car chacune des deux armées, la française et l'anglaise, en a pris sa part.

Mercredi, dès l'aube, les troupes canadiennes, avec un brio et une vigueur remarquables, entamaient l'action du côté de Loos, au sud de Lens. Il y avait là une hauteur, contre laquelle s'étaient inutilement obstinés nos alliés en 1915, et qui, depuis, avait été organisée formidablement par l'ennemi. C'est la fameuse cote 70, qui domine la ville, ainsi que les cités ouvrières du Nord, et qui est longée sur ses pentes occidentales par la route de Lille. Les braves Canadiens l'ont enlevée d'un bond, refoulant les Allemands sur une longueur de 3 200 mètres et une profondeur de 1 600.

En vain ceux-ci ont-ils essayé de réparer la catastrophe. Même en faisant donner la garde et en s'y reprenant à cinq fois — que dis-je, à huit fois ! car ils ont lancé pendant la nuit trois nouvelles contre-attaques, — il leur a fallu renoncer à reprendre quoi que ce soit. Mais on juge de ce que doivent être leurs pertes. Celles des Anglais, grâce au nettoyage préalablement effectué par une artillerie aidée de nombreux avions, sont relativement légères.

Ceci d'ailleurs n'était que le premier acte, car le commandement allié, élargissant son programme aux dimensions qu'exige la véritable conception de la guerre, entendait ne point s'en tenir à ce seul coup de massue, et il en préparait un autre tout aussi rude, afin de bien montrer au prince Ruprecht que nous sommes actuellement de taille à l'attaquer où nous voulons, quand nous voulons, comme nous voulons. Il ne s'agit plus, en effet, de simples froissements de fer, ni de feintes préparatoires, mais d'un engagement général visant toutes ses forces à la fois.

Jeudi matin donc, dès l'aube, les troupes du général Anthoine, donnant la main à celles du général Plumer, qui forment la gauche anglaise, sortaient de leurs tranchées et se jetaient sur les positions ennemies situées de part et d'autre de la

route de Steenstraete à Dixmude, enfonçaient tout sous leur choc et franchissaient la petite rivière de Steenbeck, affluent de l'Yser qui prend sa source dans la forêt d'Houthulst. En même temps, les cantonnements ennemis que couvrait cette forêt étaient copieusement bombardés par nos avions, qui allaient également mettre à mal la gare de Lichtervelde, sur la voie ferrée de Roulers à Dixmude. Dans le cours de la journée, les succès franco-britanniques se sont poursuivis par la prise de Langemarck. A l'heure où j'écris la lutte dure encore et paraît acharnée. Il faut s'attendre à de violentes contre-attaques. Mais nous savons que quand les soldats français et anglais tiennent quelque chose, ils ne le lâchent pas facilement.

Voici donc la bataille de Flandre rallumée. Elle préoccupe beaucoup les esprits allemands, si l'on en juge par la façon assez assombrie dont le colonel Gaedtke envisageait, ces jours-ci, les résultats que sa perte possible entraînerait pour l'Allemagne. Elle suggère à la *Gazette populaire de Cologne* cette réflexion plutôt alarmiste : « Nous sommes à la veille de graves événements. Attendons-les avec un courage viril et avec résolution. » Quant au grand état-major, il doit se dire que la conquête de la Moldavie, fût-elle assurée, ce qui n'est pas, ne compenserait en aucune manière la perte absolument irréparable des côtes belges et des bases fournies aux sous-marins par les ports de la mer du Nord.



(Cl. Trampus.)

Tranchée de soutien britannique, pendant la victoire des Flandres.

Aussi, à côté de ces grands événements celui qui vient de se produire au sud d'Ailles, où nous avons bousculé les Allemands sur un front de 1 000 mètres, est-il peu de chose. Je le cite cependant, parce que rien n'est négligeable de ce qui peut affirmer notre supériorité sur l'ennemi.

LES RIPOSTES ENNEMIES MANQUENT LEUR BUT
(18 Août.)

Suivre pas à pas les fluctuations de la grande bataille actuellement engagée en Belgique serait se livrer à un travail de Pénélope et s'exposer constamment à

anticiper ou à retarder sur les faits. Je ne crois donc pas devoir entreprendre cette tâche, que la succession rapide des communiqués rend d'ailleurs inutile. Il me suffira de donner, jour par jour, les résultats qui semblent acquis.

Parmi ceux-ci, il faut compter, de notre côté, le franchissement du Steenbeck, et une avance assez sensible sur sa rive droite contre laquelle les contre-attaques allemandes sont venues se briser ; du côté anglais, la prise de Langemarck et une poussée à huit cents mètres environ au delà du village. Ce sont les troisièmes lignes allemandes qui sont entamées ainsi, comme le reconnaît Ludendorff lui-même. Restent encore les positions dominantes de Passchendaele, qui ont pas mal retardé le mouvement de l'aile droite britannique. Sur ce qui existe en arrière, les avions, qui se montrent fort actifs, ont dû renseigner le commandement.

Les Allemands réagissent autant qu'ils le peuvent. On sait que, presque toujours condamnés à plier sous le premier choc, ils ont organisé d'une façon très méthodique et régulière la contre-offensive, en lieu et place de l'offensive elle-même, à laquelle, quoi qu'on en ait dit, Hindenburg ne paraît plus songer depuis longtemps, ou bien à laquelle il a dû renoncer, depuis les déboires que lui a donnés la retraite de la Somme. Cette contre-offensive s'exerce soit par riposte immédiate, soit par action *a posteriori*, suivant les circonstances, les moyens utilisables et l'état moral des troupes de soutien. Ici, c'est le premier système qui est mis en vigueur, au moins jusqu'à présent. Il n'a procuré à l'ennemi que des pertes fort lourdes, et des regains parfaitement insignifiants.

Le second est pratiqué du côté de Loos, et ne donne pas plus d'avantages. Enfin, le kronprinz essaye de dégager un peu son confrère, en se jetant, avec son habituelle frénésie, sur nos positions du Chemin des Dames et de la Meuse. Il y avait longtemps que, sur la rive droite de la rivière, on se bornait à un échange plus ou moins serré de coups de canon. Hier, l'infanterie allemande a surgi tout à coup entre la corne nord du bois des Caurières et la village de Bezonvaux. Là, comme ailleurs, elle a dû regagner ses tranchées sans aucun bénéfice, mais avec pas mal d'hommes en moins.

Voilà, jusqu'à plus ample informé, ce qui concerne le front occidental. De l'autre, nous n'avons que peu de nouvelles. Les Austro-Allemands prétendent qu'ils avancent dans la vallée du Trotus et sur le Sereth. Mais ils ne cachent point que la résistance opposée par leur adversaire est toujours grande. En somme, leurs bulletins, qui continuent à être aussi ternes, n'annoncent absolument rien de décisif.



(Cl. Qt.)

Soldat français sur un radeau au bord de l'Yser.

L'ENNEMI TENTE EN VAIN DE DÉGAGER LES ABORDS NORD-OUEST DE LENS

(19 Août.)

Les alliés semblent vouloir procéder en Belgique par bonds successifs à intervalles variables, chaque bond étant précédé d'une préparation spéciale, complète et telle que toutes les chances sont mises du côté de l'assaillant. C'est une méthode peut-être un peu lente, mais prudente et sage, qui a au surplus l'avantage de présenter aux contre-attaques allemandes des positions consolidées, résistantes, contre lesquelles l'effort ennemi est d'avance condamné à se briser. Il ne faut donc pas s'étonner si l'offensive entamée, et qui doit se poursuivre, présente quelques défauts de continuité.

Hier, les Anglais n'ont pas bougé, sinon à l'est de Loos, où ils ont encore réalisé une légère avance, et les Français se sont contentés de rectifier leur ligne au sud de la route de Bixschoote à Langemarck, en enlevant, au delà du Steenbeck, un ouvrage allemand qui les gênait. Mais pause dans la manœuvre ne veut pas dire inaction. D'ailleurs l'aviation s'est montrée, chez les uns comme chez les autres, extrêmement décidée, et non seulement elle s'est opposée aux investigations de l'ennemi, mais elle a été ravager au loin ses derrières. Rarement escadrilles plus nombreuses et plus entreprenantes avaient sillonné les airs.

Refoulés en Artois et en Flandre, déçus dans leurs essais d'enfoncement sur le Chemin des Dames et devant Verdun, les Allemands ont usé d'une arme qui leur est devenue familière, mais qui n'a plus qu'une très faible valeur : le mensonge. Ils ont prétendu avoir repris Langemarck aux Anglais, invention assez misérable qui les oblige aujourd'hui à une palinodie, comme il arriva jadis pour le fort de Vaux.

De même en Moldavie, où leurs progrès sont toujours entravés par une résistance vigoureuse, ils avaient annoncé la prise d'une tête de pont sur le Sereth, tandis qu'il s'agissait, en réalité, d'un village situé à trois kilomètres de cette rivière et séparé d'elle par des marais difficilement praticables. On cherche évidemment, par ces fausses nouvelles, à impressionner favorablement les populations germaniques, qui ne voient encore au fameux recul d'Hindenburg, si pompeusement glorifié par le kaiser lui-même, que des résultats négatifs. Seulement, ce n'est pas ici comme au jeu de poker, où parfois le bluff opère, dit-on, des miracles. Et il



L'avance sur Lens. Carte du secteur de Loos.

La reddition d'un fortin al



Les défenses ennemies du secteur d'Ypres étaient formidables. Partout des fortin bétonnés que les canons des mitrailleuses perçaient de part en part. Les troupe franco-britanniques eurent à conquérir, l'un après l'autre, ces points de résistance. O voit ici comment nos alliés eurent raison de l'un des plus importants. Après avoi

nand près de Langemarck



ancé en vain bombes et grenades contre la porte de fer, l'officier anglais la heurta n s'écriant : « Sortez tous, vous êtes perdus! » Les défenseurs, que le tir de barrage éparait depuis quatre jours de tout ravitaillement, sentirent l'inutilité de leur résistance. Quarante-deux soldats allemands et huit mitrailleuses furent ainsi capturés.

pourrait fort bien arriver que pour avoir trop longtemps distribuer cette viande creuse, Ludendorff et son maître finissent par perdre, dans le pays même qu'ils s'efforcent de leurrer, une bonne partie de leur crédit.

LES INTENTIONS DE FALKENHAYN

(20 Août.)

L'accalmie temporaire que je signalais hier et dont j'ai indiqué les causes, n'a point encore fait place, en Flandre, à une reprise importante de l'action. Celle-ci n'est donc pas encore complètement prête. Sachons l'attendre patiemment.

Au surplus, la stagnation est à peu près générale, bien que la lutte d'artillerie ne cesse pas devant Verdun, et qu'il y ait eu, de tous les côtés, des échanges assez fréquents de coups de main. Aucun d'eux ne tirant à conséquence, on me permettra de ne point répéter les communiqués.

La seule nouvelle intéressante que nous ayons à enregistrer est le bombardement de Monastir par les batteries germano-bulgares. Faut-il voir là le prélude d'une offensive dirigée contre l'armée alliée de Macédoine et la mise à exécution de certains projets assez vraisemblables contre la Grèce venizeliste, que le kaiser ne serait certainement pas fâché de rendre à ses anciens possesseurs? On ne peut l'affirmer encore, bien que ce bombardement soudain, dirigé contre une ville que revendiquent les Bulgares, semble inspiré par tout autre chose qu'un besoin immodéré de destruction.

Peut-être que Falkenhayn — car on assure que c'est lui qui commande là-bas — fait comme Mahomet, et, la montagne n'allant pas à lui, je veux dire l'armée de Macédoine, va lui-même à la montagne. Nous verrons bien. Mais le moment qu'il choisit n'est certainement pas le meilleur.

Je n'ai jamais douté un seul instant, pour ma part, que si les Russo-Roumains venaient à être réduits à l'impuissance, les forces de la coalition germanique, ou du moins une bonne partie d'entre elles, se retourneraient contre notre établissement de Salonique. Seulement, la résistance que l'on rencontre en Moldavie se prolonge beaucoup plus qu'on ne l'avait cru, et même paraît se consolider assez pour durer encore pas mal de temps. D'après les plus récentes nouvelles, en effet, les Austro-Allemands seraient arrêtés aussi bien du côté d'Ocna que devant le Sereth, et leurs progrès, si progrès il y a, auraient été presque partout enrayés. Si cette situation ne change pas, la volte-face opérée



(Cl. Beaufrère.)

Le fortin de la ferme Champaubert, conquis par les Français.

vers le sud devient une imprudence, dont en cas de contre-offensive énergique du côté de la Tcherna ou de Doiran, on pourrait avoir à se repentir. Aussi convient-il d'attendre, avant de rien préjuger, que les événements aient pris une tournure plus accusée. Alors seulement nous verrons si l'ennemi a raison ou tort de se mettre une nouvelle affaire sur les bras, et si même, en réalité, il le fait.

VICTOIRE DEVANT VERDUN

(21 Août.)

Depuis plusieurs jours déjà, la lutte d'artillerie avait pris, sur les deux rives de la Meuse, devant Verdun, une acuité grandissante, et dont la persistance ne pouvait passer pour accidentelle. De telle rafales précèdent toujours quelque grand orage, et en sont comme le signal avant-coureur, de sorte que nous n'avions aucun doute sur l'éventualité très prochaine d'une action offensive dans ces parages. Mais, par contre, nous avions toutes raisons de n'en point parler.

Aujourd'hui que l'affaire est entamée par un succès qui a des allures de victoire, je ne crains pas de dire qu'elle est particulièrement opportune, tant à cause de ses résultats directs, qui seront l'élargissement, devenu nécessaire, de nos positions de l'est, que pour ses réflexes inévitables sur la bataille de Flandre. De même qu'en attaquant naguère du côté de la Somme, nous avons, en un moment particulièrement grave, décongestionné Verdun, de même, en attaquant aujourd'hui à Verdun, nous allons donner aux forces alliées d'Artois et de Belgique une liberté plus grande, puisque nous obligerons le kronprinz à faire tête droit devant lui, au lieu de s'occuper à les contrecarrer. C'est par des balancements de cette sorte, je l'ai toujours dit, que s'affirme sur un même théâtre d'opérations, la solidarité de tous les éléments de bataille, dont le rôle est de concourir à l'obtention d'un même but.

L'attaque entreprise lundi matin, avec cette vigueur dont nos soldats ont donné, depuis le commencement de la guerre, tant de magnifiques exemples, embrasse un front de dix-huit kilomètres, depuis la corne sud du bois d'Avocourt jusqu'à Bezonvaux. Elle a pris pour champ, d'un seul coup, toutes les avancées de Verdun, que l'ennemi, sauf une seule fois, n'avait jamais osé aborder ensemble, même à l'époque de ses efforts les plus violents. Il ne s'agit donc ici ni d'un coup de pointe ni d'une simple diversion. C'est, comme dit le communiqué lui-même, une nouvelle



(Cl. Medem.)

Anciens abris français abandonnés dans le secteur d'Ypres.

20 AOUT — LES FAITS — 20 AOUT (suite)

La victoire de Verdun. — *Entre le bois d'Avocourt, sur la rive gauche de la Meuse, et la cote 240, au nord de Louvemont sur la rive droite, l'armée du général Guillaumat enlève les positions allemandes du bois d'Avocourt, du Mort-Homme, des bois des Corbeaux et de Cumières, de la côte de Talou, des villages de Champ et Champneuville, de la cote 344, au sud-est de Samogneux, et de la cote 240.*

Sous les deux sommets du Mort-Homme, nos soldats pénètrent dans deux larges tunnels courant à 10 mètres sous terre, éclairés à la lumière électrique et longs de 400 et de 800 mètres : tunnels Bismarck et du Kronprinz, dans lesquels les Allemands croyaient pouvoir défier toute attaque et toute surprise.

Au bois des Corbeaux, un autre tunnel qui traverse la côte de l'Oie abrite encore sa garnison allemande forte de 14 officiers et 791 hommes : tous sont faits prisonniers, heureux d'ailleurs d'être délivrés.

Bombardement d'hôpitaux. — *Vers dix heures du soir et pour se venger de leur défaite de la journée, les Allemands envoient une escadrille d'avions à Vadelaincourt, en arrière de Verdun, où nous avons installé des baraquements-hôpitaux dont tous les lits sont encombrés de blessés. Des bombes incendiaires sont jetées sur trois de ces baraquements qui deviennent aussitôt la proie des flammes. Tandis que le personnel sanitaire s'efforce de sauver les blessés, les avions allemands reviennent une seconde fois, à une très faible altitude, et tirent sur les sauveteurs avec leurs mitrailleuses ; sept blessés sont tués dans leurs lits, une dizaine d'autres atteints par les projectiles ; une dame de la Croix-Rouge et un infirmier sont tués au chevet des blessés.*

Front d'Italie. — *La bataille est en plein développement, du plateau de Bainsizza à la mer. Sur le Carso, les Italiens s'emparent du village de Selo.*

bataille de Verdun qui se livre. Nous en attendrons l'issue avec la confiance entière à laquelle ont droit ceux qui, là-bas, soutiennent dignement la gloire de nos armes et l'honneur du drapeau par un coup de maître.

Tandis qu'elle se déchaîne ici, nos amis italiens lui donnent la réplique, sur un front de 60 kilomètres, depuis Tolmino jusqu'à la mer. En Flandre, un nouveau bond se prépare, et, en Moldavie, l'ennemi est tenu en échec. Il ne manque plus qu'un effort russe pour réaliser complètement l'unité d'action tant souhaitée. En l'attendant, nous accueillons avec joie les prémisses qui déjà en apparaissent aujourd'hui.

NOUVEAUX SUCCÈS AU NORD DE VERDUN

(22 Août.)

Je n'ai pas grand'chose à ajouter au récit des faits glorieux dont les communiqués français et italiens nous apportent le détail. Ils sont assez éloquents par eux-mêmes pour se passer de commentaires. Mais je ne saurais trop insister sur la simultanéité des attaques alliées qui n'est assurément pas le résultat d'une coïncidence fortuite. Il me plaît de voir là une heureuse manifestation de cette coordination des efforts que nous avons tant souhaitée, et dont nous attendons à bon droit, si elle doit se continuer comme il y a lieu de l'espérer, des effets si précieux et si décisifs. Jamais elle n'a été plus utile, je dirai même plus nécessaire qu'au moment où la coalition germanique, obligée de renoncer à toutes ses entreprises agressives, est obligée de songer à une défense qu'elle doit avoir grand'peine à soutenir également sur tous les fronts.

La première journée de la bataille de Verdun, préparée par le commandement avec un soin jaloux et menée par nos magnifiques soldats avec leur entrain irréductible, a donné des profits dont la valeur morale dépasse peut-être encore l'étendue matérielle, et que toutes les tentatives de réaction allemande n'ont pu nous enlever. Il ne s'en faut plus que de fort peu que nous ayons rétabli nos positions telles qu'elles étaient avant la date fatale du 21 février 1916, quand certaines négligences regrettables faillirent mettre la ville de Verdun elle-même en péril. Et alors, que restera-t-il de la plus formidable entreprise de cette guerre ? Le souvenir étincelant de la bravoure française qui, une fois de plus, aura réduit à l'impuissance les hordes d'Attila.

Ah ! soldats de Verdun, dont la constance accomplit ce miracle, de quel nom vous appellera-t-on dans l'Histoire ? Quels monuments remémoreront un jour vos efforts



Carte panoramique de la région au nord-est de Verdun, où s'est déroulée la victorieuse avance de nos troupes.

21 AOUT — LES FAITS — 21 AOUT (suite)

La victoire de Verdun. — *L'armée Guillaumat, développant son succès, s'empare de la côte de l'Oie et du village de Regnéville sur la rive gauche de la Meuse, du village de Samogneux et de tout un système de tranchées qui le relie à la cote 344 sur la rive droite.*

L'ennemi, qui n'a pas réagi sérieusement hier, lance dans la soirée de puissantes contre-attaques, mais sans pouvoir reprendre un pouce du terrain perdu.

Devant Lens. — *Les troupes britanniques attaquent la ligne de tranchées qui borde la ville à l'ouest et au nord-ouest et s'emparent des positions allemandes sur un front de 1800 mètres, après une lutte qui se prolonge toute la journée et au cours de laquelle les deux adversaires déploient un égal acharnement.*

Sur mer. — *Des forces légères anglaises, en croisière au large de la côte du Jutland, détruisent un zeppelin dont l'équipage périt tout entier.*

En Italie. — *Combats acharnés sur le Carso.*

La Grèce et la France. — *M. Romanos, ministre de Grèce à Paris, remet au président de la République une lettre autographe du roi Alexandre qui consacre officiellement l'abdication du roi Constantin et de son fils aîné. Dans ce document, daté du 6 juillet 1917, le nouveau roi annonce son avènement au trône et se déclare résolu à resserrer de plus en plus les liens si heureusement établis entre la France et la Grèce « amies et alliées ».*

Front d'Italie. — *La bataille fait rage. « Le 21 août, dit le commissaire autrichien, a été une des plus rudes journées de combat qu'on puisse inscrire dans l'histoire de l'armée de l'Isonzo; à l'est de Canale, nous avons dû céder à l'ennemi l'éperon et le village de Vels... De furieux combats ont eu lieu sur le Carso où les Italiens ont lancé contre nos lignes divisions sur divisions, appuyées par un tir d'artillerie d'une violence inouïe.*

généreux et féconds? Vos hauts faits, gravés sur l'airain, défieront la morsure des siècles, et, plus tard, ils obscurciront de leur éclat impérissable tout ce que la mémoire des hommes connaît de plus illustre et de plus glorieux!

Que cependant notre propre triomphe ne nous fasse pas oublier celui de nos amis italiens qui, eux aussi, livrent une bataille aux dimensions énormes sur le front du Carso. Devant leurs vigoureux assauts, les Autrichiens fléchissent, comme les Allemands devant nous, et leurs bataillons victorieux ont franchi l'Isonzo, enlevant à l'ennemi plus de 7 500 hommes et une centaine d'officiers.

Quelle sera maintenant la direction que prendra cette offensive aux débuts pleins de promesses? Est-ce Trieste qui est visée, ou bien Laybach? Nous ne le savons pas encore, et seul le dévelopement de la lutte nous l'apprendra. Mais je crois que, quoi qu'il arrive, nous pouvons faire confiance à un commandement à la fois prudent, patient et actif, qui, ayant su préserver de l'invasion la plaine vénitienne, a creusé déjà de si larges brèches dans le front de son ennemi chaque jour plus atteint.

NOUS AVONS RÉTABLI NOTRE ANCIENNE SITUATION DEVANT VERDUN

(3 Août.)

Nous voici entrés, devant Verdun, dans la période des contre-attaques. Il fallait s'attendre à celles-ci, et je peux bien dire qu'on y était préparé, car on ne leur laisse même pas le temps de se dessiner complètement. Sauf une, en effet, qui un moment a pu atteindre, du côté du Mort-Homme, nos tranchées de première ligne, mais sans pouvoir s'y enraciner, toutes ont été brisées dans l'œuf. Pendant ce temps, nos troupes faisaient tache d'huile, et, débordant Cumières et la côte de l'Oie d'une part, Champneuville et Louvemont de l'autre, atteignaient Samogneux et poussaient, jusqu'au ruisseau de Forges, leurs patrouilles qui enclouaient huit mortiers ennemis. La progression calculée de l'armée Guillaumat, laquelle avance avec une méthode très sûre, n'est donc entravée en rien. On a même cueilli en passant quelque six mille prisonniers valides, dont 174 officiers, et un matériel considérable, dont une bonne partie dans les fameux tunnels du Mort-Homme, véritables souricières pour leurs occupants. Et je ne compte ni les blessés recueillis ni les hommes qui, d'heure en heure, continuent à se rendre. Ceux-ci ne pourront être dénombrés que plus tard.

Chose assez curieuse, le kronprinz, si rudement accroché qu'il soit sur la Meuse, ne renonce pas à ses attaques du Chemin

22 AOUT — **LES FAITS** — **23 AOUT**

Front de Verdun. — *Accalmie : l'ennemi ne réagit plus que par son artillerie et ne fait aucune tentative contre nos positions nouvelles. Une de nos pièces lourdes abat le pylône observatoire installé à Romagne-sous-les-Côtes.*

En Belgique. — *Vifs combats à l'est et au nord est d'Ypres : les troupes britanniques attaquent une ligne de points d'appui et de fermes organisés par les Allemands, des deux côtés de la route d'Ypres à Menin. L'ennemi oppose la plus énergique résistance et la plupart des objectifs ne peuvent être atteints qu'après une lutte prolongée, dans laquelle on ne fait pas de prisonniers.*

L'empereur Guillaume II passe la journée sur le front des Flandres et harangue ses troupes, en leur parlant des terribles combats qu'elles ont à soutenir contre les forces anglaises et en déclarant une fois de plus que l'Angleterre est l'ennemi à abattre.

Devant Lens. — *Combats autour du « Crassier Vert », importante position allemande organisée aux abords immédiats de la ville dans le secteur sud. Les troupes britanniques y prennent pied au début de la matinée, mais l'ennemi revient à la charge à plusieurs reprises et la lutte se prolonge très longtemps.*

Ces crassiers ou amas de scories se prêtent admirablement à la défense par la facilité qu'ils donnent de creuser des galeries et des abris : on s'y bat dans des corps à corps acharnés où les adversaires font un grand usage de grenades et de bombes à main de tous modèles.

Front d'Italie. — *La bataille continue très violente au nord de Gorizia devant les positions autrichiennes de Vels et sur le Carso, « il y a eu, dit le communiqué autrichien, des corps à corps qui ont duré des heures ».*

Dans le golfe de Trieste les forces navales autrichiennes et anglaises continuent leur action sans que la flotte autrichienne réfugiée à Pola essaie d'intervenir.

des Dames. Dans la nuit de mercredi à jeudi, il en a encore lancé trois ou quatre depuis l'est de Braye jusqu'au plateau de Californie. Inutile de dire qu'elles ont eu le sort de toutes les autres ; car on ne peut plus répéter cette phrase sans tomber dans le lieu commun.

De fort bonnes nouvelles nous arrivent également d'Italie, où les soldats du général Cadorna sont en train de refouler la gauche ennemie au sud de Castagnevizza, et où des monitors de la marine royale ont bombardé avec succès les chantiers de Trieste. Le chiffre des prisonniers faits par nos alliés dépasse 10 000 à l'heure actuelle, et la bataille se développe favorablement, malgré les diversions, d'ailleurs assez timides, que l'ennemi a essayé de faire en Carniole et dans le Trentin. Je crois bien que le temps est passé où l'abondance des ressources permettait à Hœtzendorf de courir plusieurs lièvres en même temps.

Dirai-je encore, pour ne rien omettre, que nos alliés britanniques ont sensiblement progressé autour de Lens et qu'en Moldavie les progrès des Austro-Allemands sont toujours aussi lents et aussi coûteux? Je pense que tout cela est fort bon à connaître, au moment où les amateurs de la paix fourrée essayent de vider le fond de leur sac.

" CHAMPS D'ENTONNOIRS "

(24 Août.)

Un peu estomaqués de l'affaire de Verdun, qui nous a rendu, en deux jours, la presque totalité des positions que les Allemands avaient mis plusieurs mois à nous enlever, et donné plus de huit mille prisonniers avec un matériel qui compte, Hindenburg et son compère Ludendorff essayent de plastronner. « Peuh ! dit le premier, on ne nous a pris qu'un champ d'entonnoirs. » Et le second répète, comme Pandore : « Brigadier, vous avez raison. »

Je veux bien admettre qu'après les rafales d'artillerie qui précèdent et accompagnent chaque attaque, le terrain devienne assez semblable à un champ d'entonnoirs. Mais ceux-ci ne sont pas tous des trous inertes, à preuve le mal que les Allemands s'étaient donné pour les prendre et les efforts coûteux qu'ils ont faits inutilement pour les garder. Ce qu'Hindenburg qualifie dédaigneusement de « petits succès locaux » est, en réalité, la reconstitution progressive d'une ligne de défense que l'ennemi considérait commme particulièrement importante, puisqu'il a naguère dirigé contre elle la plus formidable poussée qu'on ait jamais connue. C'est aussi — et le fait vaut d'être signalé — la création, à notre usage, d'une base offensive puissante pour des actions qui pourront venir

en leur temps. Et tout cela, on le sait parfaitement dans le camp allemand comme dans le nôtre. Seulement, on a, là-bas, toutes les raisons du monde pour ne pas l'avouer.

Il en va de même en ce qui concerne la victoire franco-anglaise de Belgique et les progrès, encore accentués ces jours derniers, que nos alliés font, d'une façon presque continue, autour de Lens et à l'est d'Ypres, des deux côtés de la route de Menin. Ici, le major général allemand cesse de côtoyer le mensonge. Il y entre tout botté. « L'ennemi, dit-il, n'a pas pu sortir des entonnoirs situés devant nos positions. » Décidément le terme lui plaît et il en fait son *tarte à la crème*. Mais les termes ne valent que par leur propriété absolue et leur adaptation concrète aux faits qu'ils expriment. Or, ici, l'antinomie est formelle, et il faudra bien que d'ici peu on trouve une façon moins recherchée, mais plus exacte, de confesser la vérité.

Quant à la tape que les Autrichiens sont en train de prendre sur l'Isonzo, et qui paraît devoir être dure, Hindenburg n'en souffle mot dans son télégramme à Michaëlis. Pas davantage il ne parle des difficultés toujours fort grandes que Mackensen rencontre en Moldavie, où l'avance austro-allemande est à peine sensible. Mais il s'étend complaisamment sur les affaires de Galicie et de Bukovine, qui sont déjà de l'histoire ancienne, et dont mieux que personne il connaît les ressorts cachés. Tout cela est de la comédie, à laquelle seront seuls pris ceux qui le voudront bien.



(Cl. Beaufhère.)

Les généraux Franchet d'Esperey et Brissaut-Desmaillets, après la revue d'une division de chasseurs alpins qu'ils viennent de passer.

Quelque chose de plus intéressant est le remue-ménage que l'on signale du côté de Riga, où déjà les avant-postes russes ont dû reculer aux abords du lac Tiroul et de la rivière Aa, L'attaque, dont on a tant de fois parlé, va-t-elle enfin se dessiner cette fois? Il n'est pas encore possible de le dire. Tout ce que nous savons est que Letchitsky vient d'être nommé au commandement en chef de ce secteur, et que le vainqueur de Czernowitz et de Stanislau est un adversaire redoutable... quand les soviets ne s'occupent pas de lui lier les bras.



(Cl. L. B.)

Dans les ruines de Langemarch : la partie arrière du couvent.

NOUS AVONS REPRIS LA COTE 304

(25 Août.)

La cote 304, fameuse dans l'histoire, est tout entière en notre possession. Les Allemands qui, lorsqu'ils nous en chassèrent au mois de mai de l'année dernière, en faisaient une « position dominante de la plus haute valeur », vont-ils aujourd'hui la qualifier d'entonnoir comme le reste? C'est très possible, leurs points de vue se modifiant assez fréquemment, suivant les changements de fortune, et des points d'appui qui sont signalés comme étant de tout premier ordre quand ils les prennent, passant généralement, quand ils les perdent, en arrière du second.

Toujours est-il qu'après s'être longtemps escrimés pour déboucher de celui-ci, les voici maintenant obligés de l'abandonner et de reculer sur ses pentes, jusqu'au ruisseau de Forges, entre Haucourt et Béthincourt. Plus à l'est, ils ont également rétrogradé d'un bon kilomètre, dégageant les abords occidentaux du bois des Corbeaux et, ainsi, leur nouveau front se trouve à peu près à la même hauteur sur les deux rives de la Meuse. Seulement, il est maintenant en retrait de plus de 2 000 mètres sur celui qu'ils occupaient il y a à peine quatre jours.

De leur côté, les troupes britanniques enserrent Lens de plus en plus étroitement, et refoulent par de vigoureux corps à corps les réserves de choix que le prince Ruprecht engouffre dans la ville. Au sud de celle-ci, la position dite du Crassier-Vert est soumise à un véritable siège. La garde, qu'on fait donner dans les grandes circonstances et qui est venue renforcer les défenseurs, s'entête à garder les réduits que le canon anglais met successivement en miettes. La situation de l'ennemi, directement menacé et gêné par l'avance anglo-française qui se continue lentement en Flandre, entre dans une phase critique, en sorte que le kronprinz de Bavière aura, je présume, quelque peine à soutenir son confrère prussien, si, comme l'affirme une dépêche anglaise, celui-ci le lui a demandé.

La bataille de Verdun et celle d'Artois sont solidaires. Les coups qu'elles portent peuvent n'être pas toujours simultanés, mais ils sont concordants et se répondent à travers l'espace comme ceux d'un marteau-pilon qui frapperait les deux bouts d'une immense barre de fer. Et celle-ci en est ébranlée tout entière, au point que, si les choses continuent de la sorte, elle finira peut-être par rompre en son milieu.

N'ayant pas toujours été suffisamment ménager de ses forces, qu'il a prodiguées dans des attaques stériles et dispersées, le jeune Guillaume, aujourd'hui fort mal-

24 AOUT — **LES FAITS** — **25 AOUT**

La victoire de Verdun. — *La colline de la cote 304, si âprement disputée depuis les premiers mois de 1916, est emportée, dans un magnifique élan, par les divisions Pauffin de Saint-Morel et Gratier.*

La prise du bois d'Avocourt et du Mort-Homme dans la journée du 21 avait rendu critique la situation de l'ennemi à la cote 304, mais il nous restait à franchir un terrain balayé par les obus des batteries allemandes installées dans la forêt de Montfaucon. Notre artillerie avait donc préparé la marche de l'infanterie par de violents tirs de destruction sur les batteries de Montfaucon.

Sur les pentes nord de la cote 304, nos soldats emportent tout le système des tranchées accumulées par l'adversaire, et, réalisant une avance de 2 kilomètres en profondeur, arrivent jusqu'à la ligne du ruisseau de Forges, entre Haucourt et Béthincourt, sur nos anciennes positions de février 1916.

La victoire de Verdun. — *Le général Pétain est nommé Grand-Croix de la Légion d'honneur et le ministre de la Guerre lui transmet les félicitations du pays pour les généraux, les officiers et les troupes de l'armée du général Guillaumat.*

Le commandant en chef adresse de son côté à cette armée un ordre du jour où il déclare que l'armée française toute entière a suivi avec émotion les combats glorieux qui viennent de se dérouler : Une fois de plus, ajoute-t-il, vous avez parcouru d'un seul bond ces chemins héroïques où tant de vos camarades ont retenu l'ennemi pied à pied, pendant les longs mois de son orgueilleuse poussée vers Verdun.»

En Italie. — *Le drapeau italien flotte depuis hier sur la cime du Monte Santo. Cette victoire est célébrée partout avec enthousiasme : elle constitue pour nos alliés un succès d'une grande importance militaire, mais son effet moral est également considérable.*

mené, ne peut ni compter sur le secours du voisin, ni secourir d'une manière quelconque ce voisin dans la détresse. Quant aux réserves concentrées en Belgique, je crois bien qu'elles sont aux trois quarts épuisées, et qu'il est devenu extrêmement difficile de les reconstituer, en raison de l'incertitude qui plane toujours sur les événements du front oriental.

Celui-ci est toujours à peu près stationnaire, sauf peut-être dans sa partie nord, où se produit un remue-ménage encore mystérieux. Mais oserait-on le dégarnir? C'est peu vraisemblable, car ce pourrait être là une grave imprudence, surtout si l'armée de Macédoine se mettait un jour à montrer les dents. Et les Autrichiens sont trop rudement pressés en Italie pour s'occuper d'autre chose que de leur propre salut. Le kaiser avait donc bien raison de dire, il y a quelques jours, que Dieu, ou, pour parler plus exactement, lui-même, avait mis l'armée et le peuple allemands à une rude épreuve. Mais il faut que celle-ci soit bien poignante pour lui inspirer un langage aussi peu rassurant.

LE GÉNÉRALISSIME FÉLICITE LES VAINQUEURS DE VERDUN

(26 Août.)

La restauration à peu près intégrale de nos anciennes positions devant Verdun est un événement qui, à l'époque où il se produit, doit entraîner les plus heureuses conséquences. L'ennemi y perd le bénéfice d'une année de guerre, pendant laquelle il n'avait ménagé ni son sang ni ses forces. Nous y gagnons, nous, l'incontestable avantage de forcer ce même ennemi à abandonner à tout jamais les espoirs de rupture qu'il pouvait encore conserver.

Nul n'a donc mérité mieux que le général Pétain, deux fois sauveur de Verdun, la haute distinction dont il vient d'être l'objet et que le ministre de la guerre a accompagnée de félicitations si chaleureuses. A celles-ci, la France entière s'associe d'un seul cœur. Elle pense avec autant d'émotion que de gratitude à ces troupes valeureuses, qu'elle eût souhaité de voir appelées à l'honneur d'une citation directe et dont l'ardeur inlassable vient encore une fois de se manifester avec un si victorieux éclat. Elle se souvient aussi de ceux qui préparèrent ln libération définitive de notre grande citadelle et, sous les ordres du général Nivelle, y préludèrent par la brillante reprise de Douaumont et de Vaux. A toute cette phalange illustre, dont les chefs sont des maîtres et les soldats des héros, elle envoie son salut reconnaissant.

Le coup qui vient de frapper l'ennemi est si rude que celui-ci en paraît comme sidéré et ne réagit guère, sinon par son

LA VICTOIRE DE VERDUN
LE TUNNEL DU KRONPRINZ AU MORT-HOMME



Le 20 août, au premier jour de notre offensive, nos soldats s'emparent du Mort-Homme. L'écrasante préparation de nos artilleurs avait ouvert la route aux fantassins, bouleversant les abris les mieux conditionnés. C'est ainsi que le fameux tunnel, chef-d'œuvre des pionniers allemands, céda, en plusieurs endroits, sur la masse de ses défenseurs, tandis qu'en ses autres parties, les occupants apprirent leur défaite en voyant entrer les vainqueurs. Ce fut l'échec définitif de la méthode souterraine, tant prisée par nos ennemis, et qui leur coûta si cher.

(Clichés Beaufrère).

On voit ici deux coins du tunnel, avec ses voies de ravitaillement. En bas, dans la partie dite du " Kronprinz ", la salle où se fabriquait l'électricité.

26 AOUT — LES FAITS — 26 AOUT (suite)

Devant Verdun. — *Nos troupes réalisent sur la rive droite une nouvelle avance de près d'un kilomètre, en achevant la conquête du bois des Fosses et en enlevant le bois de Beaumont, situé un peu plus au nord; elles poussent jusqu'aux lisières sud du village de Beaumont où les Allemands opposent une résistance acharnée.*

Région de Saint-Quentin. — *Vifs combats à l'est d'Hargicourt où les troupes britanniques enlèvent les fermes de Cologne et de Malakoff, points d'appui de la ligne Hindenburg qui couvre les approches du Câtelet.*

Dans les Flandres. — *Les positions anglaises aux abords de la route d'Ypres à Menin sont violemment contre-attaquées par l'ennemi qui montre dans ce secteur, une grande activité. La lutte y est incessante et marquée par de continuelles alternatives d'avance et de recul mais la ténacité britannique interdit à l'ennemi tout progrès sérieux.*

En Russie. — *Une grande conférence d'État s'est ouverte hier à Moscou où le gouvernement provisoire a convoqué des représentants de tous les partis politiques et de toutes les classes de la nation.*

M. Kerensky, président du Conseil, et les autres ministres exposent tour à tour la situation du pays aux points de vue militaire, politique, financier et administratif; ils proclament unanimement la gravité de l'heure et M. Kerensky en particulier déclare que la Russie traverse des jours de dangers mortels et qu'il est décidé à se montrer implacable dans les mesures à prendre pour le salut de la Patrie.

La conférence réunit 2 500 délégués dont 488 membres de la Douma, 100 représentants des paysans, 229 des soviets de toute la Russie, 147 des municipalités, etc.

Malheureusement M. Kerensky ne déploie pas l'énergie nécessaire dans l'exécution des mesures qu'il préconise.

artillerie. Sans doute, il a besoin de se reprendre et de ramener ses esprits avant de se risquer dans des contre-attaques dont il connaît d'avance le résultat négatif. Nous en avons profité pour élargir nos positions sur la rive gauche et descendre vers Béthincourt en nettoyant le terrain.

A l'autre extrémité du front, le prince Ruprecht qui, lui, avait pris son temps, a violemment assailli les troupes britanniques dont les éléments avancés ont légèrement plié sous le choc. Événement sans conséquence et qui n'est qu'un simple épisode de la bataille engagée. Pendant ce temps, le cercle se resserre autour de Lens, où les troupes ennemies, hombardées à outrance et presque entièrement privées de ravitaillement, connaissent les tourments de l'enfer. Hier encore, les Anglais lui ont donné un petit tour de vis. Près de huit divisions allemandes sont enfermées dans cette géhenne, et probablement condamnées à n'en sortir qu'à l'état de débris.

Ainsi, sur notre front, les troupes des deux kronprinz, en dépit des moyens immondes qu'elles emploient, sont soumises au plus dur régime, tandis qu'en Italie, leur « brillant second » vient de perdre, en six jours, à peu près 60 000 hommes et 20 000 prisonniers, plus le Monte Santo, si opiniâtrément disputé, et qui domine l'Isonzo, au N.-N.-E. de Gorizia. Nos alliés s'en sont emparés hier. Partout les officiers, obligés d'enlever leurs hommes qui se découragent, fournissent à la mort ou à la captivité un funèbre contingent.

Je signale enfin, parce que cela doit l'être, l'activité que l'aviation alliée déploie sur tous les fronts où l'on se bat, en détruisant à l'arrière les convois et les dépôts de munitions. C'est là désormais son rôle, et un rôle qui doit exercer sur l'issue de la guerre une influence énorme. Quand ils n'auront plus, pour s'alimenter, que des artères atrophiées, les fronts derrière lesquels l'ennemi se barricade deviendront intenables. Faisons donc des avions solides, rapides et en plus grand nombre possible. Ils sont un des plus puissants éléments de victoire que nous puissions nous donner, en attendant l'aide américaine, qui doit si richement renforcer notre armée de l'air.

BRILLANT SUCCÈS AU NORD DE VERDUN

(27 Août.)

Le général en chef a félicité ses troupes, qui le méritaient. Il a félicité ses lieutenants qui ne le méritaient pas moins. Enfin il a adressé aux états-majors, dont le rude labeur reste parfois incompris, des paroles de confiance et de justice, qui les consoleront de certaines attaques inconsidérées dont ils ont été l'objet. Quels discours attes-



(Cl. Loys.)

Poste d'écoute avancé, sur les pentes du Mort-Homme reconquis.

teraient mieux l'importance de nos récentes conquêtes, et les bénéfices que nous sommes maintenant maîtres d'en tirer? Ceux peut-être que tenaient les Allemands, avant la catastrophe toutefois. « La cote 304 est la clef de tout le front oriental », disait un général à ses soldats. « Si les Français prennent jamais la cote 304, affirmait un autre, nous sommes plus qu'à moitié perdus. » Faisons, si vous voulez, la part d'une exagération de circonstance, qui s'explique par l'obligation de mettre du cœur au ventre des soldats. Il n'en reste pas moins que l'ordre a été donné de défendre cette position fameuse jusqu'à ce que mort s'ensuive, et qu'il faut de bonnes raisons pour en venir là. Aujourd'hui, il est vrai, on nous parle de repli volontaire. La formule vraiment est usée, à force d'avoir servi. Elle est en tout cas inapplicable à la brillante opération que viennent d'effectuer nos troupes, sur la

rive droite de la Meuse cette fois, opération qui les a amenées aux lisières de Beaumont. Les nombreux prisonniers dont parle le communiqué témoigne suffisamment de la résistance, d'ailleurs vaine, que l'ennemi nous a opposée.

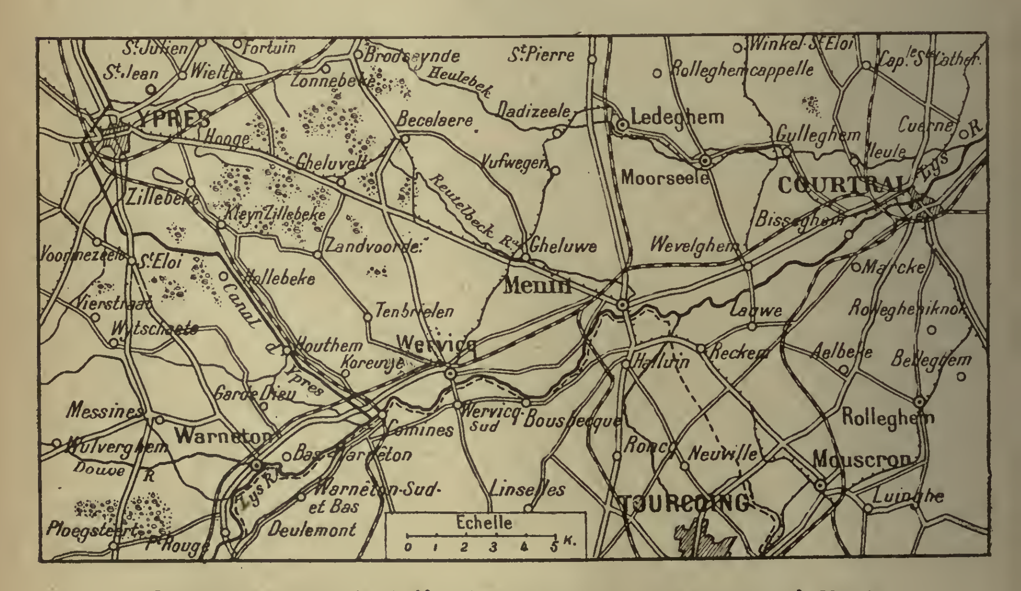
Les Autrichiens l'emploieront peut-être par imitation, et en guise d'excuse de leur dernier échec sur le plateau de Bainsizza. Mais ils ne tromperont personne, parce que la perte du Monte Santo est trop grave pour qu'on l'ait laissé faire si on pouvait l'empêcher. Voici, en effet, que toutes les crêtes qui dominent l'Isonzo, le San Gabriele, le San Daniele, le San Marco, sont menacées d'enfilade, sinon de revers.

C'est le dégagement complet de Gorizia qui se prépare, avec la libération du Sabatino qui, sur la rive droite, était bombardé sans répit. Aussi l'ennemi se défend-il en réalité, comme un beau diable, et s'accroche-t-il désespérément à toutes les aspérités du terrain.

Le général Cadorna est fort peu loquace et, à l'inverse d'Hindenburg, il réalise les projets qu'il a formés dans le silence, au lieu d'en faire annoncer à son de trompe certains qui n'aboutissent jamais. Nous ne connaissons donc pas ses intentions, qui ne se dessineront nettement qu'après le succès définitif des engagements actuels. Mais nous voyons très clair dans sa méthode, laquelle ressemble comme une sœur jumelle à celle que nous employons nous-mêmes avec le succès que l'on sait. Cette succession de coups massifs, portés à intervalles plus ou moins longs, mais avec une vigueur croissante et d'un bras toujours assuré, met les Autrichiens, dont le renfoncement devient difficile, à une terrible épreuve. Et tout porte à croire — surtout après le communiqué d'hier — qu'ils n'y résisteront pas.

Chez eux, la matière humaine devient rare, plus encore que chez les Allemands, qui cependant sont obligés parfois de prévenir leurs divisions de première ligne qu'elles ne seront pas secourues. Rien qu'en prisonniers, la coalition germanique a perdu sur l'ensemble des fronts, entre le 9 avril et le 22 août 1917, le nombre énorme de 167 730 prisonniers, qui représente l'effectif de onze divisions et demie. Voilà donc une forte armée entièrement évanouie, sans compter ce qui a péri par le feu. Or, nous sommes arrivés à un moment de la guerre où on ne fait point sortir les armées de terre, même en frappant celle-ci du pied.

Poursuivons donc notre œuvre de destruction lente, en attendant les réserves fraîches, qui s'annoncent. Et alors, il nous deviendra facile de taper dans le tas.



Carte du secteur de l'offensive anglaise : route d'Ypres à Menin.

L'ACTION SIMULTANÉE SUR TROIS POINTS DU FRONT
(28 Août.)

Les Allemands du kronprinz ont beau faire, ils ne nous empêchent pas de reconstituer peu à peu le camp retranché de Verdun dans toutes ses dimensions. Sur la rive droite de la Meuse, comme sur la rive gauche, le terrain qui fut enlevé naguère par l'ennemi, on sait à quel prix, nous revient par larges morceaux, et c'est maintenant dans l'ancienne avant-ligne elle-même que mordent les vaillants soldats du général Guillaumat. Ils ont atteint la lisière sud du village de Beaumont, qui forme comme le musoir de cette ligne, et ils s'y tiennent, malgré une violente contre-attaque exécutée cette nuit. Ils ont fait, dans la journée de dimanche, plus de 1 100 prisonniers, dont 32 officiers.

Le jeune Guillaume se flatte-t-il de nous faire lâcher prise en revenant, par un entêtement singulier, à ses sempiternelles et inutiles attaques du Chemin des Dames? On le dirait vraiment, et d'ailleurs on l'apprendra sans surprise, l'héritier des Hozenhollern ne s'étant jamais signalé à l'attention publique par un excès d'ingéniosité. Ce qu'il a fait une première fois, il le recommence à satiété, jusqu'à ce que les bras lui tombent. Seulement, cet accident lui arrivera peut-être un peu plus vite, maintenant que tous les deux sont occupés à la fois.

Sur le front anglais, la bataille se poursuit avec intermittences. Nos alliés ont repoussé plusieurs assauts partiels, enfoncé la ligne ennemie à l'est d'Hargicourt et, chose plus importante encore, conquis, au nord-ouest de Saint-Quentin, une position dominante dont les Allemands avaient tiré, jusqu'ici, un avantageux parti. Tout cela est fort bon à connaître. Mais ce qui doit nous intéresser d'une façon toute particulière, c'est ce qui se passe en Italie, où les troupes du duc d'Aoste sont en train d'infliger aux Autrichiens une défaite de marque. Elles ont conquis à peu près tout le plateau de Bainsizza et refoulé leur adversaire jusqu'au delà du Chiapovano, qui y pratique transversalement une profonde coupure. Dans sa retraite, l'armée de Boroevic a abandonné plus de 25 000 prisonniers, dont 600 officiers, et 75 canons avec des munitions en abondance que les Italiens se sont empressés d'utiliser. Violemment attaquée de front, et sérieusement travaillée sur son aile droite, surtout depuis la prise du Monte Santo, elle a dû subir l'inéluctable. Il y a donc des manœuvres possibles, même dans la guerre de tranchées et de position?

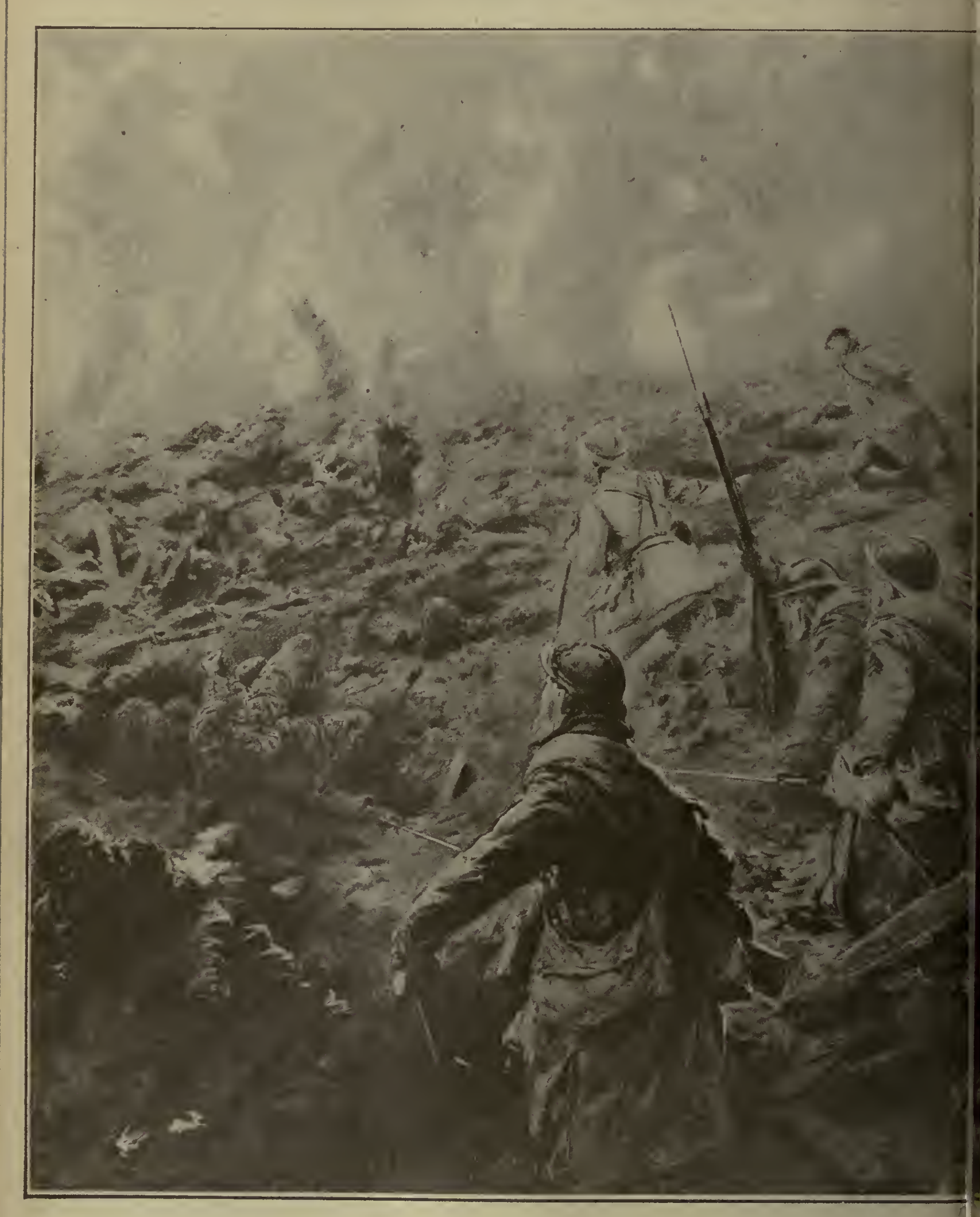
Celle que le général Cadorna vient d'entamer si heureusement peut même se développer bientôt avec plus d'ampleur



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

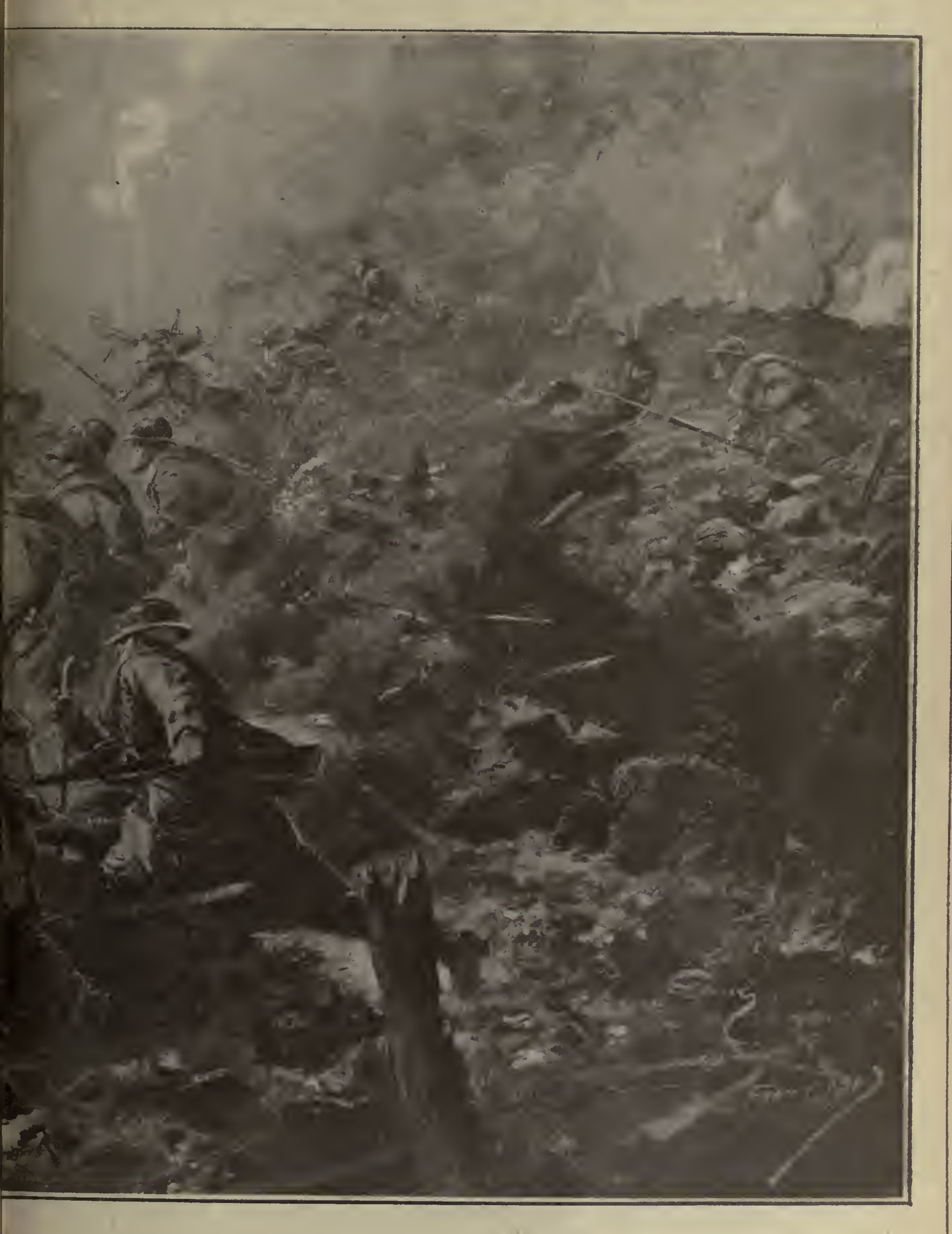
Arrivée du général Pétain à la citadelle de Verdun.

Combat sous les gaz asphyxian



En quatre jours nos troupes ont repris à l'ennemi le terrain qu'il nous avait arra ché, lambeau par lambeau, de février à juillet 1916. L'héroïque citadelle respir désormais librement, Verdun est dégagé. La joie de cette victoire n'est point assom brie par de trop lourds sacrifices, nos pertes sont légères, tandis que trois divisions

pendant la victoire de Verdun.



mandes, au moins, ont été anéanties et que plus de 5.000 prisonniers restent entre nos ns. La lutte fut pourtant rude en certains endroits. La valeur du soldat français t plus à démontrer. Dans la nuée des gaz délétères, sous la pluie de fer et de feu, il nce vers l'objectif fixé, et ses adversaires eux-mêmes s'inclinent devant sa vaillance.

encore. Car rien ne dit que, si elle aboutit aux effets qu'on cherche, elle ne fera pas sentir son action jusqu'au massif de l'Hermada, palladium de Trieste, et ne mettra pas un jour ou l'autre en difficile posture les défenseurs de celui-ci. Alors, il n'y aurait plus rien qui tienne, pas même les traverses bétonnées, et l'on verrait probablement commencer une chasse à courre dont, à leur habitude, les malheureux Autrichiens paieraient les frais.

Mais n'anticipons pas sur les événements, et contentons-nous de ceux qui existent. Ils sont de nature à nous satisfaire, étant donné que, sur trois points du front, à défaut des autres, se manifeste une concordance absolue et parfaite des volontés, des intentions et des efforts.

LA SITUATION D'ENSEMBLE EST BONNE

(29 Août.)

A défaut de faits de guerre, dont aucun ne mérite aujourd'hui de mention spéciale, examinons rapidement la situation générale, telle que l'ont faite les derniers événements.

Les coalisés germaniques sont accrochés solidement et simultanément en quatre endroits, dans les Flandres et l'Artois, devant Verdun, à l'est de l'Isonzo et en Moldavie. Sur le premier, ils s'enlizent peu à peu, par le fait d'une pression continue qui lentement le déborde. Sur le second et le troisième, ils reculent formellement. Sur le dernier, ils n'arrivent pas à percer, malgré le mal énorme qu'ils se donnent pour cela.

Il y a une quinzaine à peine, ce front de Moldavie nous causait d'assez graves inquiétudes. La belle résistance de l'armée roumaine, appuyée par des forces russes restées au devoir, a beaucoup atténué celles-ci, si elles ne les a pas complètement dissipées. Et, chose sur laquelle on ne saurait trop appuyer, elle a brisé dans l'œuf les espoirs que l'ennemi nourrissait peut-être de pénétrer en Bessarabie ou en Podolie. L'archiduc Joseph et Mackensen cloués devant le Sereth, c'est l'impossibilité, pour les armées du prince Léopold de Bavière, de se lancer à l'aventure dans les steppes attirantes, mais peuplées aussi de traquenards, que l'approche de l'hiver va rendre inabordables. Elles étaient assez mal défendues par les troupes indisciplinées de Kornilof. Elles le sont beaucoup mieux, quoique d'une façon indirecte, par les courageux soldats du roi Ferdinand et les régiments incorrompus de Tcherbatchef.

Regardons maintenant ailleurs. Sur la Meuse, l'Allemagne a perdu en quelques jours un certain bénéfice moral qu'elle



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Le général Guillaumat qui commande l'armée de Verdun, depuis décembre 1916.

avait, il est vrai, beaucoup trop largement exploité, et un profit matériel dont on ne peut nier la valeur, puisque, tant qu'il n'était pas aboli, la position de Verdun restait en état d'insécurité. Ce bénéfice et ce profit, elle les avait péniblement acquis par un effort prolongé et quasi surhumain. Il ne lui reste aujourd'hui que le regret d'avoir sacrifié là 500 000 de ses meilleurs soldats, qui dorment leur dernier sommeil ou sont irrémédiablement perdus pour la guerre, et dont la disparition paralyse aujourd'hui ses volontés et son bras.

Elle avait cherché à Verdun trois choses : une trouée qui rouvrît les portes à l'offensive manquée en 1914 sur la Marne ; une paix imposée et surprise, que pouvait lui donner la marche reprise impérieusement sur Paris ; enfin, comme dernier espoir, l'usure des forces françaises et leur épuisement définitif. Elle n'en a obtenu aucune. La brèche entr'ouverte s'est refermée ; la paix, nous la lui imposerons, nous-mêmes, après la victoire. Et notre armée est si peu usée que c'est elle qui attaque maintenant, de la façon que l'on sait.

Le musoir méridional de la ligne allemande s'effondre. L'autre, en Flandre, est déjà à moitié effrité. Lens ne tient plus qu'à un fil ; et, à l'est d'Ypres, les troupes britanniques viennent, hier, par un vigoureux coup de hache, de saper les troisièmes lignes ennemies, entre Poëlcappelle et Langemarck.

RUSSIE ET JAPON
(30 Août.)

Il ne s'est produit, au cours de ces dernières vingt-quatre heures, aucun événement saillant. On constate seulement, non sans quelque chagrin, que les Russes ont encore reculé à l'est de Czernowitz, et que leurs troupes ont montré là une faiblesse qui commence presque à devenir chronique. Il est vraiment pénible de constater que des soldats dont les anciens, au dire de Napoléon, devaient être tués deux fois avant d'être abattus, gardent si peu la tenue du champ de bataille que les communiqués eux-mêmes sont obligés d'enregistrer leur égaillement.

Comme je l'écrivais hier, l'armée roumaine à laquelle, pour être juste, il faut associer la poignée d'hommes de Tcherbatchef, a seule empêché jusqu'ici, par sa résistance héroïque, l'invasion des provinces méridionales de la Russie. Mais si grand que soit son courage, il peut se faire qu'elle se sente un jour à bout de forces. Et alors, devra-t-on se résigner à l'invasion?

Tandis que les forces de l'Entente se couvrent partout de gloire, en Flandre, en Artois, à Verdun, en Italie, les Russes reculent devant ceux que tout le monde



(Cl. Section phot. de l'Armée italienne.)

Sur le front italien. Un observatoire d'artillerie sur le Pecinka.

27 AOUT	LES FAITS	28 AOUT

Devant Verdun. — *Nos troupes consolident leurs positions nouvelles sur la rive droite, au nord du bois des Fosses et à la lisière sud du village de Beaumont : de ce côté, les Allemands sont rejetés dans le bois de la Wavrille d'où leurs contre-attaques ont vainement essayé de déboucher à plusieurs reprises, dans la soirée d'hier et dans la nuit.*

Dans les Flandres. — *Avance des troupes britanniques des deux côtés de la route de Saint-Julien à Poëlcapelle : elles s'établissent dans de nouveaux éléments de l'ancienne troisième ligne allemande de ce secteur.*

Les combats continuent sur la route d'Ypres à Menin où les Allemands lancent plusieurs attaques contre le bois d'Inverness.

En Grèce. — *M. Venizelos expose à la Chambre des députés le rôle joué par le roi Constantin et son entourage germanophile, depuis le début des hostilités.*

Front occidental. — *Les communiqués ne signalent, devant nos lignes et devant les lignes britanniques, que des actions de détail.*

Front roumain. — *L'offensive des Austro-Allemands a dû s'arrêter presque complètement devant la vigoureuse résistance de l'armée roumaine : les combats livrés depuis plusieurs jours de la vallée du Trotus au cours inférieur du Sereth n'ont donné à l'ennemi que des succès locaux, très chèrement payés.*

Par contre, en Bukovine orientale, les Bavarois et les Austro-Hongrois ont atteint la frontière de Bessarabie et occupé Novosielitza et Boyan sur le Pruth.

En Grèce. — *La Chambre des députés vote à l'unanimité un ordre du jour dans lequel elle proclame le caractère sacré des conventions internationales et des obligations d'alliance de la Grèce envers la Serbie.*

a battus. On palabre à Moscou pour savoir si Kerensky sera maître ou non de réduire l'anarchie. Mais la Bessarabie est découverte et, sans l'usure extrême de la coalition germanique, sans le vigoureux coup de boutoir que lui portent les alliés d'Occident, sans l'héroïsme roumain, les chevaux des uhlans autrichiens la fouleraient déjà ! Spectacle douloureusement tragique, qu'il nous faut interrompre sans plus tarder, car, si confiants que l'on soit par nature, et quelque sympathie qu'inspire l'activité patriotique de Kerensky et de Kornilof, je crois que la prudence commande de ne compter qu'avec une extrême réserve sur la régénération totale des armées moscovites.

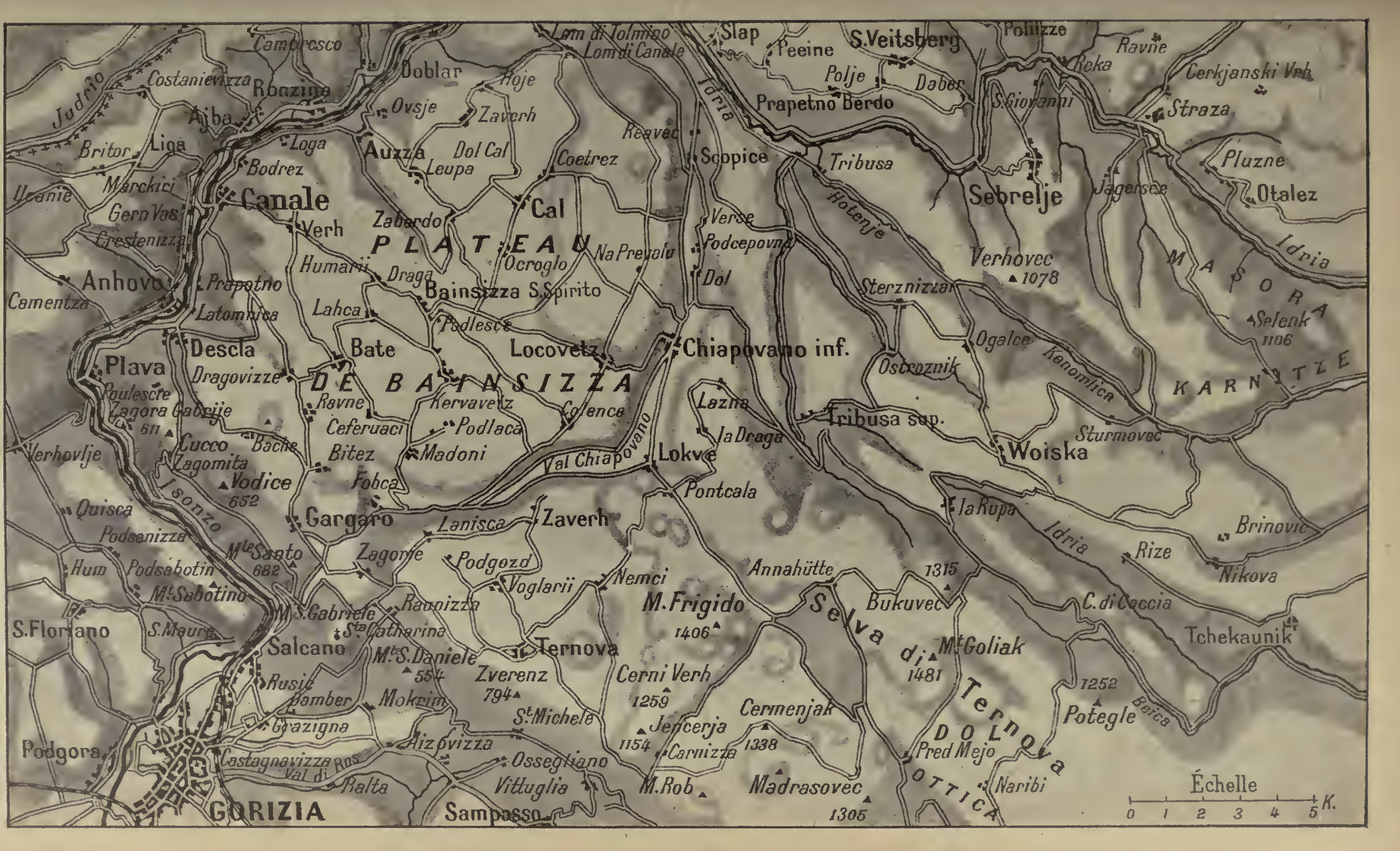
Puisque les Russes faiblissent ainsi, faute d'un retour à la discipline, appelons nos amis japonais, dont l'exemple fera peut-être des miracles, et qui certainement sont en état d'étayer le colosse chancelant. Convions-les à cette fête qui sera le réveil de la conscience humaine et le triomphe de l'honneur sur la déloyauté. Ils le méritent. Ils le désirent. Qu'ils viennent donc se ranger à nos côtés, car le moment est arrivé où tout ce qui, dans l'univers, porte un cœur d'homme et de soldat, doit travailler à la restauration du droit outragé et s'occuper de mettre enfin à la raison la bande frénétique dont la victoire nous ferait reculer de mille ans.

EN MOLDAVIE ET SUR L'ISONZO

(31 Août.)

Nous avions pu croire jusqu'ici que le petit groupe de forces russes commandé par Tcherbatchef échappait à la contagion générale et, pas plus tard qu'hier, je le citais comme le soutien des vaillantes troupes roumaines qui défendent avec tant de courage les débouchés des Carpathes. Hélas ! je me trompais. Lui aussi connaît la défaillance. Mardi dernier, il a, au moins en partie, abandonné ses positions à l'est de Focsani. Telle est la nouvelle affligeante que nous apporte le dernier communiqué de Petrograd.

Affligeante et inquiétante aussi, surtout après celle de la veille, qui avait trait au recul de Brojani. Voici en effet que les Roumains sont exposés, sur leurs deux ailes à la fois, à un débordement qui peut les mettre en posture critique. Le danger que nous croyions écarté reparaît, avec aggravation. C'est tout ce que je veux dire de cette malheureuse affaire, qui rend plus impérieuses mes conclusions d'hier sur l'utilité du concours japonais. Car si, par malheur, la Moldavie était conquise, c'est notre armée de Salonique à la sécurité de laquelle il faudrait songer, peut-être un peu tard.



Carte du plateau de Bainsizza, à l'est de l'Isonzo, où s'est développée l'offensive italienne.

29 AOUT **LES FAITS** 30 AOUT

A Verdun. — *Le président de la République, le ministre de la Guerre et le général Pétain passent en revue l'armée Guillaumat représentée par des bataillons ou des compagnies de toutes les divisions qui ont pris part aux combats depuis le 20 août.*

Le président de la République remet au général Pétain la grand croix de la Légion d'honneur et rappelle que depuis le jour où le général a été appelé à rétablir devant Verdun la situation militaire, l'attention du monde est restée fixée sur cette glorieuse cité et sur la zone de terre lorraine qui entoure ses vieilles murailles et qu'ont ravagée les obus de l'ennemi. Ce sol dévasté a pris une valeur symbolique et ne forme plus seulement les avancées d'une place célèbre mais le glacis d'une citadelle idéale où se serait retranché le droit éternel.

Front d'Italie. — *Combats acharnés pour la possession du Monte San-Gabriele.*

Front occidental. — *Les communiqués ne signalent qu'une lutte d'artillerie très vive dans les secteurs de Nieuport, d'Ypres, et de Lens.*

Sur l'Isonzo. — *La bataille continue avec un acharnement extrême.*

Au Monte San-Gabriele, « il y a de nouveau de durs moments pour nos soldats, dit le communiqué autrichien ; l'ennemi revient sans cesse à l'attaque et dans la soirée, il réussit à pénétrer dans nos tranchées sur les pentes nord. »

Sur mer. — *Les journaux allemands reconnaissent les difficultés croissantes de la lutte des sous-marins contre les patrouilleurs et les hydravions des alliés. « Les bombes jetées sur le sous-marin ont un effet moral considérable par l'angoisse que cause l'attente de leur éclatement... » la tension de tous est poussée à l'extrême, on compte les secondes... enfin le danger est passé. »*

Heureusement que les succès italiens non seulement font compensation à la reculade moscovite, mais même sont peut-être de nature à en modérer les conséquences. L'Autriche en effet, si elle était vaincue sur l'Isonzo, ne pourrait plus guère alimenter sa campagne orientale et aurait des soucis plus immédiats que celui d'aider les Allemands à conquérir la Bessarabie. Or, elle est, sur le plateau de Bainsizza, en posture assez mauvaise, et ne peut jurer qu'elle gardera longtemps encore le massif si important de l'Hermada.

Ses troupes se cramponnent désespérément au premier, mais résistent mal aux Italiens, dont l'ardeur est infatigable et qui bombardent impitoyablement les réserves ennemies à coups d'avions. Quant au second, il est soumis à des feux concentriques dont certains, venus des monitors embossés devant Trieste, prennent d'enfilade ses défenseurs. On voit que, malgré la force statique des obstacles présentés à nos alliés par le terrain, l'équilibre autrichien devient à tout instant plus instable. Nul doute que si, comme nous l'espérons, il finit par se rompre, les héroïques Roumains ne trouvent dans ce changement d'état un soulagement réel.

De notre propre front, je n'ai rien à dire, car il ne s'y passe en ce moment que des événements de peu de portée. Cependant, le président de la République est allé porter les remerciements de la patrie aux vainqueurs de Verdun, « citadelle idéale où se serait retranché le droit éternel », et il a stigmatisé en termes énergiques « la propagande infâme que la justice, a-t-il dit, réprimera sans faiblesse ». Il y avait, dans le discours du chef de l'État, une émotion qui gagnera toute la France. Il y a aussi, dans cette dernière phrase, un engagement que le gouvernement a le devoir de strictement tenir.

LA ROCHE TARPEIENNE

(1er Septembre.)

Il ne suffit pas, pour que la renommée d'un capitaine prenne place dans l'Histoire, d'enfoncer, avec une ardeur plus ou moins réglementée, des centaines de clous dans une statue de bois. Cette ferraille, qui se rouille, ne saurait remplacer les manifestations du génie, quand elles manquent, ni même valoir, aux yeux de la postérité, les effets d'une simple conception militaire pratique, ayant donné des avantages manifestes et durables. Le vieux Moltke qui, bien que doué de quelques talents, ne connut jamais l'enclouage, possédait du moins le sens de la manœuvre et des combinaisons stratégiques à un degré suffisant pour mettre constamment en défaut un

31 AOUT — LES FAITS — 1er SEPTEMBRE

Au nord de l'Aisne. — *Pour consolider notre situation dans la région du monument d'Hurtebise et donner à nos positions une profondeur suffisante qui les dégage de l'étreinte ennemie, deux bataillons du 403e régiment d'infanterie, appuyés par un bataillon de chasseurs, reçoivent l'ordre d'enlever les tranchées allemandes en avant du monument jusqu'au nord du plateau. Partis à 19 heures, nos soldats atteignent, en un quart d'heure et d'un seul bond, tous les objectifs. Un grand nombre d'avions prennent part à l'attaque et mitraillent l'infanterie ennemie; l'un d'eux fonce même sur une batterie allemande, crible de balles les canonniers sur leurs pièces et les oblige à cesser le feu.*

Armée d'Orient. — *De vifs combats se déroulent depuis hier sur la montagne Skra-di-Lezen, à l'ouest du Vardar, dans la région de Guevgueli, où les Bulgares ont attaqué à plusieurs reprises nos positions.*

A Hurtebise. — *Un nid de mitrailleuses allemandes qui n'avait pu être réduit pendant l'attaque d'hier soir et qui, seul, avait arrêté un moment notre progression, est enlevé ce matin; tous ses défenseurs sont tués ou faits prisonniers. Nous élargissons le terrain conquis, malgré les contre-attaques lancées à plusieurs reprises par les Allemands au cours de l'après-midi.*

En Champagne. — *Au sud de la butte du Mesnil, un coup de main tenté par un fort détachement ennemi, vient échouer devant nos lignes: l'officier qui marche en tête du groupe d'assaut est fait prisonnier.*

En Russie. — *La 8e armée allemande prend l'offensive sur le front nord, franchit la Dwina de part et d'autre d'Uxhull et gagne du terrain sur la rive droite du fleuve. Les troupes russes évacuent leurs positions de la rive gauche et abandonnent la tête de pont d'Uxhull. Les obus allemands commencent à tomber sur Riga dont l'évacuation est décidée.*

adversaire auquel, il est vrai, ce même sens manquait totalement. Son successeur Hindenburg, tout ferré qu'il soit, au sens propre du mot, ne semble pas avoir dans sa besace d'autres tours que la trahison et l'espionnage et, dans son cerveau, de conceptions plus magistrales que celles d'un simple massacreur.

Quand il a pris la direction de la guerre, on s'attendait à le voir remettre en pratique les théories audacieuses de Clausewitz et de Bernhardi, dont il passait pour l'apôtre.

Ces théories avaient, il est vrai, subi au début de la campagne un camouflet assez retentissant. Mais il est, à la guerre, des accidents qui défient les prévisions, et d'ailleurs, les procédés employés par la suite n'avaient pas donné, du moins sur le front occidental, des succès plus éclatants. Au surplus, si l'on avait été chercher le vainqueur de Tannenberg, c'était précisément parce que ces procédés paraissaient insuffisants.

Mais par quoi donc les a-t-il remplacés? Par une sorte d'inertie chronique et d'abstention personnelle qui confine à l'impuissance et témoigne en tous les cas d'une rare pauvreté cérébrale. Il a laissé le kronprinz s'obstiner en énergumène dans l'entreprise de Verdun qui, dès l'instant qu'elle ne réussissait pas d'emblée, devenait la plus onéreuse des folies, et qui a fini, comme on pouvait s'y attendre, par tourner à la complète confusion de ses auteurs. Il nous a livré sans combat une vaste étendue de terrain, où il s'imaginait que nous ne pourrions pas nous aventurer parce qu'il l'avait, avec une sauvagerie sans exemple, transformée en désert. Battu sur la Somme, il s'est laissé enlever, dans l'Aisne, une partie de la charnière méridionale de sa nouvelle ligne, sans jamais pouvoir la reconquérir, et voit l'autre, celle du nord, gravement compromise. Voilà en quelle piteuse succession d'échecs s'est transformée la foudroyante offensive dont il nous faisait menacer par ses scribes patentés.

Sur le front occidental, il a trouvé la Pologne conquise, — pas par lui, mais par Mackensen, — et bien qu'elle lui fournît une base précieuse, il n'en a jamais profité, même au moment le plus critique de la révolution russe, et quand il n'avait plus devant lui que des troupes frappées d'une sorte d'aliénation mentale. Il préférait attendre que la corruption, à laquelle il travaillait de toutes ses forces, ait fait son œuvre, comme il comptait également sur l'action décisive de la guerre sous-marine. C'était évidemment plus commode et plus reposant pour ses méninges. Mais c'était bien peu glorieux, et peut-être imprudent.

Car la guerre sous-marine n'a eu, en réalité, qu'un seul résultat tangible: l'entrée en guerre des Américains, et il est de taille, mais pas dans le sens qu'on espérait. Pendant ce temps, en Flandre, en

Artois, en Champagne, dans le Laonnois, sur la Meuse, en Italie, les armées allemandes sont ébranlées au point d'osciller partout, et en Moldavie les forces de la coalition sont si anémiées que, malgré les persistantes défaillances des Russes, elles ne parviennent pas à obtenir un seul avantage qui soit vraiment décisif.

Tel est, en raccourci, le bilan de plus d'une année de commandement suprême, pendant laquelle le maréchal-fétiche a pu montrer tout ce qu'il portait en lui. On conviendra que c'est maigre, pour quelqu'un dont la réputation militaire, avant la lettre, dépassait presque, déjà, celle des Seydlitz, des Blücher, des Frédéric-Charles, et faisait peut-être même oublier les victoires des compagnons de Guillaume Ier.



(Cl. Section phot. de l'Armée italienne.)

Soldats italiens, dans abri au Monte Santo, après la conquête de celui-ci.



(Cl. Bourgeois.)

Pont consolidé par nos troupes, dans les montagnes de Macédoine.

LA BATAILLE S'ÉTEND

(2 Septembre.)

Les attaques se succèdent sur le front occidental. Seulement, elles viennent maintenant de notre côté.

Après la bousculade de Verdun, dont l'ennemi ne semble pas encore remis, en voici une autre, qu'il subit sur le Chemin des Dames. Nos soldats l'ont fait reculer, au nord-ouest d'Hurtebise, sur un front de 1 500 mètres et une profondeur de 300. Ils lui ont tué, paraît-il, pas mal de monde et pris 150 prisonniers, dont cinq officiers, plus sept mitrailleuses. Affaire de deuxième ordre, évidemment, mais qui montre qu'un renversement s'est produit dans la position des deux adversaires, et que l'assaillant est maintenant assailli à son tour.

Comme le fait est général, au moins sur le front occidental, chaque groupement des forces ennemies est obligé maintenant de se suffire à lui-même. Le kronprinz Ruprecht ne peut pas plus pour son confrère Frédéric-Guillaume que celui-ci pour lui. Et, en Italie, les Autrichiens de Boroevic, si rudement houspillés, explorent vainement l'horizon pour y chercher des renforts qui ne se montrent pas.

Mieux encore. Nul n'ignore plus, hélas ! combien mal se défendent les troupes russes et que leurs défaillances constantes sont pour les héroïques Roumains un sujet de craintes, d'inquiétude et de douleur. Eh bien, malgré les succès locaux qu'elles procurent aux Austro-Allemands, ceux-ci ne font que des progrès insensibles. Mackensen d'un côté, l'archiduc Joseph, de l'autre enlèvent bien quelques pitons ou quelques villages, mais ces conquêtes ne les empêchent pas de piétiner. On se rend parfaitement compte qu'ils manquent de l'élément propulseur indispensable, lequel consiste en des réserves suffisantes en nombre et en qualité. J'ai tout lieu de croire que, sans l'attitude énergique des Anglais, des Français et des Italiens, il en irait autrement.

Débusqués de leurs positions de Verdun, serrés étroitement dans Lens qu'ils essayent vainement de dégager, convaincus que, sur le plateau de Bainsizza, leurs acolytes autrichiens, déjà entamés au San Gabriele, arrivent peu à peu au terme de la résistance, — leurs communiqués, si arrangés qu'ils soient, en donnent nettement l'impression, — les Allemands vont-ils essayer d'autre chose? On pourrait le croire en voyant se rallumer tout à coup le front de Macédoine, qui, depuis longtemps déjà, semblait endormi.

L'artillerie est redevenue très bruyante devant Monastir comme aux entours du Doiran, et les Bulgares, sortant de leurs

2 SEPTEMBRE	LES FAITS	3 SEPTEMBRE

Front occidental. — *La lutte d'artillerie est très violente au nord de Verdun, sur le Chemin des Dames, en Champagne et devant les lignes britanniques dans les Flandres, mais il n'y a pas d'opération importante à signaler.*

En Russie. — *Les Allemands développent leur succès sur la rive droite de la Dwina et débordent complètement Riga par le sud-est : les Russes achèvent en toute hâte l'évacuation de la ville. Le communiqué de nos alliés reconnaît que les contre-attaques de leurs troupes sont restées sans succès.*

Front roumain. — *La pression allemande est toujours contenue malgré les attaques violentes lancées encore dans la journée d'hier au nord de Focsani, près d'Ireschti. Le général Berthelot, chef de la mission française et les officiers qui l'accompagnent donnent à l'armée roumaine un concours hautement apprécié.*

A Sapigneul. — *Nos reconnaissances pénètrent par surprise dans un saillant de la ligne ennemie : un vif combat s'engage au cours duquel la garnison allemande est décimée et faite prisonnière.*

En Champagne. — *Un autre coup de main exécuté aux abords de la route de Souain à Somme-Py mène nos soldats dans les tranchées allemandes sur un front de 800 mètres. Ils font sauter les abris de l'ennemi et ramènent du matériel.*

L'usure allemande. — *Une note officielle du commandement français établit que, pendant les combats du mois d'août, les offensives alliées sur le front occidental ont mis hors de combat 40 divisions ennemies qui ont dû être retirées du front.*

En Angleterre. — *Nouveaux raids d'avions allemands dans les soirées d'hier et d'aujourd'hui : nombreuses victimes à Douvres et à Chatham.*

Front Russe. — *Entrée des Allemands à Riga.*

repaires, ont attaqué à plusieurs reprises, d'ailleurs sans succès, nos positions de la Serka. Si c'est une diversion que veut tenter là la coalition, on conviendra qu'elle est bien excentrique. Je crois néanmoins qu'il y faut faire attention...

COUP D'ŒIL SUR LA BATAILLE

(3 Septembre.)

Je n'ai que fort peu de chose à dire aujourd'hui des opérations militaires, sous peine de tomber dans les redites. Sur le Chemin des Dames, les Allemands ont contre-attaqué sans succès nos nouvelles positions d'Hurtebise, dont la perte est bien faite pour les inquiéter. Les voici maintenant, en effet, accrochés aux crêtes septentrionales du plateau dont les pentes, fort raides, descendent vers la coupure de Vauclerc. Une poussée violente pourrait les précipiter dans l'abîme. Ils en ont conscience, et s'efforcent de conjurer le péril, afin de ne pas perdre le peu qu'ils tiennent encore de ces hauteurs tant regrettées. Mais ils n'y réussissent guère, et c'est nous, au contraire, qui les refoulons lentement vers le trou béant derrière eux.

Dans le même temps, à l'est de l'Isonzo, les Autrichiens s'épuisent en efforts sanglants pour sauver le San Gabriele, que nos amis italiens enserrent étroitement et soumettent à un feu infernal. Les contre-attaques succèdent aux contre-attaques. Mais elle coûtent terriblement cher. On parle de plus de 100 000 hommes que l'ennemi aurait déjà perdus, sans compter 26 531 hommes et 720 officiers prisonniers. C'est un chiffre sur l'éloquence duquel il n'est pas besoin d'appuyer. Aussi Boroevic réclame-t-il des renforts, qu'on aura, je crois, grand'peine à lui fournir.

Car il ne saurait être question, au moins jusqu'à nouvel ordre, de dégarnir le front oriental, où Mackensen lui-même, assure-t-on, crie à l'aide. La vérité est que les Austro-Allemands non seulement n'y progressent pas, mais même semblent contraints de modérer leur offensive. Leurs bulletins, à cet égard très significatifs prennent, depuis quelques jours, un ton de modestie auquel nous n'étions pas habitués.

Il est certain donc que, si l'armée russe redevenait capable de quelque chose, la situation pourrait se retourner assez rapidement. Malheureusement, tant que les soviets n'auront pas été mis à la raison, sinon complètement jugulés, il est à craindre que la bonne volonté de M. Kerensky et du général Kornilof ne s'exerce dans le néant L'opposition qui leur est faite ne cèdera qu'à la force, et nous en avons la preuve dans ce fait que les comités anarchiques viennent encore, en un moment aussi tragique que celui-ci, de pro-







(Cl. Botzung.)

AVEC L'ARMÉE D'ORIENT

1. Poste de sentinelle dominant la pente du Malissa, vers le lac Ochrida. — 2. Fortin au sommet du Malissa. — 3. Camp français près de Braïla.

4 SEPTEMBRE **LES FAITS** **5 SEPTEMBRE**

Front occidental. — *Coups de main et actions de détail au nord de Lens, où les Anglais s'emparent de 4 mitrailleuses; en Champagne, dans la région du Casque, du Téton; au nord de l'Aisne, sur le plateau des Casemates.*

Nos formations sanitaires à l'arrière du front de Verdun sont de nouveau bombardées par des avions allemands, il y a des tués et des blessés.

En Angleterre. — *Pour la troisième fois en trois nuits consécutives, une nombreuse escadrille d'avions allemands survole la côte sud-est et quelques-uns des appareils arrivent jusqu'à Londres, où leurs projectiles font de nombreuses victimes.*

Front d'Italie. — *Après deux ou trois jours de calme relatif, la bataille reprend avec violence sur le plateau de Bainsizza et sur le Carso. Une véritable armée de 261 avions des escadrilles italiennes prend part à la lutte et bombarde les réserves ennemies.*

Front occidental. — *Echec de deux attaques allemandes sur le plateau de Californie. Coups de main réciproques et actions de détail au sud de la forêt de Coucy, au moulin de Laffaux, aux Bovettes, et en Lorraine près de Limey.*

Dunkerque. — *Toutes les nuits, depuis le 2 septembre des escadrilles d'avions ennemis survolent la ville et jettent des bombes et des torpilles qui font un assez grand nombre de victimes. Hier, plusieurs contre-torpilleurs allemands ont fait leur apparition au large du port et ont essayé de joindre leur action à celle de avions, mais ils ont dû se retirer aussitôt.*

Trèves. — *En représailles du bombardement de nos formations sanitaires du front de Verdun, deux avions français ont bombardé la ville cette nuit.*

Afrique orientale allemande. — *Un communiqué belge annonce le développement favorable des opérations des colonnes anglo-belges.*

tester contre le rétablissement de la peine de mort appliquée aux crimes de lâcheté et de trahison. On signalait hier le « prikase aux soldats » comme auteur de tout le mal.

Mais comment supprimer ce document funeste, tant que subsisteront les cénacles de désorganisation et de désordre où il a été perpétré ?

Il me resterait maintenant à dire un mot de ce qui se passe en Macédoine. Mais ce terrain étant rendu inacessible par la censure, j'évite de m'y aventurer, tout en la prévenant que ce qui est différé n'est pas perdu.

RIGA, LES FLANDRES ET L'ISONZO

(4 Septembre.)

Voici qu'en Courlande les Russes abandonnent, sous la pression allemande, des positions qu'ils tenaient depuis près de deux ans et que, malgré des efforts maintes fois renouvelés, l'ennemi n'avait pu emporter. Ce sont les Russes eux-mêmes qui, devançant Ludendorff, annoncent la grave nouvelle. Jusqu'à la dernière minute, on se refusait à croire à l'abandon du secteur de Riga, encore qu'il fût considéré comme probable depuis plusieurs jours.

Hier, les Russes reconnaissaient sans ambages qu'ils n'avaient pu empêcher l'ennemi ni de franchir la Dwina à Ixull, 25 kilomètres au sud-est de Riga, ni de s'étendre assez loin sur la rive droite. D'autre part, une offensive allemande se dessinait le long de la chaussée de Mitau, dans la direction du nord, et tout cela semblait présager l'attaque concentrique de Riga.

Que se passera-t-il demain ? On a bien changé le commandement suprême, mais on n'a point changé encore le fâcheux état d'esprit qui le contrecarre et le rend impuissant. Dans ces conditions, il est impossible de préjuger quoi que ce soit touchant les événements à venir.

Une grande activité de l'artillerie est signalée partout sur le front franco-anglais, ce qui indique peut-être une reprise prochaine des actions offensives. Mais, pour le moment, on en est toujours aux coups de mains. Il est vrai que les Allemands ont essayé, à plusieurs reprises, de nous reprendre les positions perdues au nord-ouest d'Hurtebise.

En Italie, la bataille semble s'être un peu apaisée. Nos vaillants alliés ont sans doute besoin de reprendre haleine, après le rude coup de collier qu'ils viennent de donner, et, de l'autre côté, les Autrichiens sont obligés de panser leurs blessures, qui sont profondes. Ils ont encore perdu un peu de terrain sur le Carso et dirigé contre les abords du San Gabriele plusieurs contre-attaques infructueuses. Enfin, des avions italiens se sont chargés d'aller annoncer

aux habitants de Vienne les sanglants échecs qu'avaient subis sur l'Izonzo les armées de la monarchie. Façon héroïque et galante à la fois de corriger les inexactitudes voulues dont fourmillent les bulletins de von Hœtzendorf.

LES ALLEMANDS ONT PRIS RIGA. DWINSK EST TOURNÉ
(5 Septembre.)

Les troupes russes, ou tout au moins certaines d'entre elles, sont décidément en proie à un désordre moral qui semble devenir irrémédiable. Elles refusent de combattre, elles lâchent pied avant même d'avoir été engagées. Elles abandonnent, sans vouloir les défendre, des positions de première importance, dont la perte compromet l'existence même de leur pays. C'est un spectacle navrant et qui n'a pas, je crois, d'antécédents dans l'histoire. Mais aussi, on en vit jamais gouvernement, stable ou provisoire, saper les bases les plus essentielles de l'organisation militaire aussi allègrement que l'a fait ou laissé faire celui qui renversa le tsarisme. La détestable moisson lève aujourd'hui, qui fut semée par des criminels ou des fous.



(Cl. Section phot. de l'Armée italienne.)

Matériel de guerre autrichien capturé par les troupes italiennes.

La perte de Riga est un des événements les plus graves qui se soient encore produits sur le front oriental. Deux jours ont suffi pour anéantir les effet d'une résistance qui avait duré deux ans. La ligne de la Dwina, jusqu'ici inviolée, a été forcée uniquement parce que ceux qui en avaient la garde se sont enfuis *volontairement*, dit leur propre bulletin, et parce que les essais de réaction furent trop tardifs ou trop mous. Cette douloureuse affaire prive la Russie du meilleur point d'appui qu'elle eût dans la Baltique, et procure aux Allemands une base qui, après les avoir rendus maîtres de cette mer, leur ouvre peut-être la route de Petrograd.

Je dis peut-être, car on ne saurait affirmer qu'ils soient en état d'entreprendre ce voyage hasardeux de 500 kilomètres. Pas plus ici qu'en Moldavie, ils ne semblent pouvoir, au moment où nous sommes, donner suite aux vastes entreprises que leur ambition a certainement entrevues un jour, mais auxquelles ils ont dû renoncer déjà. Leur action sur le font oriental est restreinte, incertaine, presque hésitante. Ce n'est ni par le nombre ni par la force que von Eichorn vient de conquérir la Livonie.

Il ne doit sa victoire qu'à la défaillance inexcusable d'un adversaire qui s'est effondré devant lui. Est-il sûr de n'en jamais rencontrer qui soit de meilleure trempe? Toute la question est là.

Mais, en tout état de cause, il est grand temps que ceux qui ont assumé la charge des destinées moscovites ouvrent les yeux à la lumière. Il ne s'agit plus maintenant de disserter avec plus ou moins d'éloquence sur des questions abstraites de philosophie sociale. Il s'agit de savoir si l'on veut, ou non, conserver l'existence. *Primo vivere.* Et pour vivre, il faut d'abord rendre sa solidité à un organisme que l'invasion du virus anarchique a fait tomber en décomposition. La tâche, j'en conviens, est difficile. Elle est exclusive de toute faiblesse et de tout atermoiement. Mais elle s'impose avec une rigueur implacable. A la façon plus ou moins complète et rapide dont elle sera exécutée, nous jugerons si aux cloportes malfaisants de la bureaucratie autocratique a succédé une équipe appartenant à la race des grands révolutionnaires ou à celle des simples démolisseurs.

En ce qui concerne les autres fronts, les communiqués me paraissent pouvoir se passer de commentaires. Bien qu'énonçant une série de petites actions plutôt favorables aux armes alliées et de nombreux exploits accomplis par nos aviateurs, ils ne nous annoncent aucun fait qui soit de nature à modifier la situation.

RUSSES ET ROUMAINS

(6 Septembre.)

La débâcle continue en Livonie. L'armée russe se retire en désordre devant les Allemands qui, maîtres de Riga et de la mer, ont bombardé Kabli, à 110 kilomètres plus au nord, et avancent en éventail sur les routes de l'est. Dwinsk est débordée par le nord, les troupes de Parsky ayant été enfoncées sur un front de plus de treize kilomètres. Si, comme on nous le dit, quelques-uns de leurs éléments montrent encore une certaine énergie dans la résistance, ils sont à la fois trop faibles et trop peu soutenus. Et l'on ne voit point s'annoncer à l'horizon la décision salutaire qui, seule, pourrait ramener cette cohue désemparée au sentiment de son devoir. Quel exemple et quelle leçon !

Détournons les yeux de ce triste tableau pour en chercher en Roumanie la consolante contre-partie. Là se trouvait, à la fin de 1916, une armée dissociée et épuisée par trois mois de luttes terribles, soutenues contre un ennemi très fort par lui-même, et qui ne dédaignait pas de s'appuyer sur la trahison. Ses débris lamentables étaient presque sans vêtements et sans



(Cl. Rosenstein.)

Après les combats du plateau de Bainsizza. Prisonniers Autrichiens.

pain : la maladie y faisait d'atroces ravages; le désespoir s'emparait de ces pauvres gens dont la bravoure n'avait pu sauver de l'invasion les deux tiers du pays.

Il fallut d'abord les mettre à l'abri, sous la protection des troupes russes du général Sakharoff, que le maximalisme n'avait pas encore empoisonnées. Puis, la mission française commença l'œuvre de reconstitution intégrale qui, grâce au concours illimité donné par nous et à l'activité déployée par tous, put s'accomplir en quelques mois. C'était une opération colossale, rendue plus difficile encore par la disette de vivres et l'insuffisance des transports. Elle ne sera jamais trop glorifiée, pour ce qu'elle a exigé d'énergie, de constance et d'intelligent labeur.

Au mois de juillet 1917, les forces de la Roumanie, rétablies sur un pied respectable, dessinaient, au nord de Focsani, une offensive dont il ne tint pas à elles que les résultats fussent décisifs. Et depuis, elles contiennent, presque à elles seules, car les Russes, hélas ! ne montrent là comme ailleurs qu'une fermeté intermittente, la poussée ininterrompue de l'archiduc Joseph et de Mackensen. Plusieurs des nôtres sont tombés dans leurs rangs, qu'ils avaient contribué à reformer. Cet exemple a ressuscité et entretenu dans l'âme de nos braves petits alliés cette force morale qui leur mérite à l'heure actuelle l'estime et l'admiration de l'univers. Mais il est bien vrai que de pareils prodiges ne peuvent être réalisés que, lorsque au sentiment impérieux de la dignité nationale s'ajoute l'action d'une discipline stricte et absolue, à laquelle chacun a juré d'obéir. A côté des Russes, qui dédaignent et oublient celle-ci, voici donc les Roumains qui la vengent. L'avenir les en récompensera.

Des autres fronts, j'ai peu de chose à dire. Les bulletins autrichiens laissent entendre que le San Gabriele est fort menacé et le bruit a même couru qu'il était pris. Mais nous n'avons pas encore, à l'heure où j'écris, confirmation de cette nouvelle, qui serait celle d'un succès italien considérable, dont les conséquences se feraient sentir jusqu'au plateau de l'Hermada.

De notre côté et devant les positions anglaises, c'est surtout l'aviation qui opère en ce moment d'une façon incontestablement brillante. Celle de l'ennemi étant venue molester impudemment certaines de nos formations sanitaires et plusieurs villes ouvertes, nous avons bombardé Trèves pour la troisième fois. Ce ne sera pas la dernière, j'espère, car ces représailles justifiées doivent prendre, à mesure que le temps marche, une extension qu'il faudra développer largement.



(Cl. Section phot. de l'Armée italienne.)

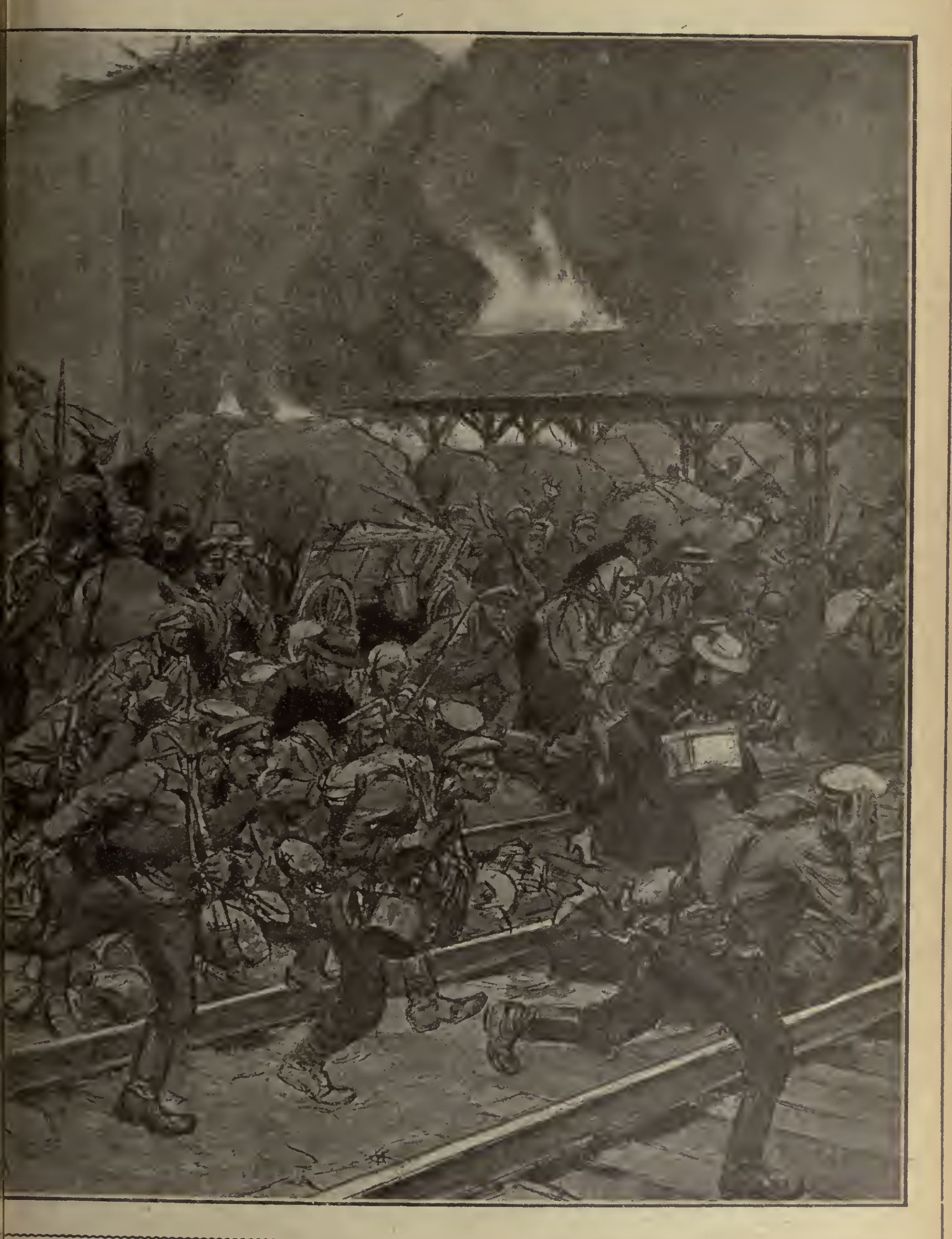
Auprès d'un 75 italien, au cours de la lutte sur le San-Gabriele.

La garnison de Riga



L'anarchie gagne peu à peu toutes les forces de l'armée russe. La honteuse ta d'huile pacifiste s'est étendue et a transformé les vaillants soldats de 1914, 191 1916 en fuyards apeurés. C'est ainsi que Riga est tombée aux mains des Allema

nfuit aux premiers obus.



ɔeux ann᾿es, la ville avait superbement résisté aux plus habiles manœuvres. Quelques ɔurs de bombardement ont suffi, en septembre 1917, pour semer la panique parmi les éfenseurs. Victoire importante due, hélas ! aux traîtres plus qu'aux canons.

LES SUCCÈS ITALIENS ET LA RETRAITE RUSSE

(7 Septembre.)

Le San Gabriele est aux mains des Italiens. Si le général Cadorna n'a pas encore donné confirmation officielle de cet événement d'importance, c'est parce qu'une bataille très dure est en cours, aussi bien dans le nord du plateau de Bainsizza que sur le Carso, depuis Castagnevizza jusqu'à la mer. Or, on sait qu'il a pour habitude de ne faire de la publicité à ses succès que lorsqu'ils sont définitivement acquis et assurés. Mais déjà nous avons appris que, dans la seule journée de mardi, il avait fait aux Autrichiens plus de 2 000 prisonniers et que l'offensive prise par l'ennemi dans le secteur méridional n'avait procuré à celui-ci aucun succès durable. L'avantage se dessinait donc nettement du côté de nos alliés.

La prise du San Gabriele leur donne dès maintenant des bénéfices incontestables, d'abord parce qu'elle dégage les abords de Gorizia et préserve la ville de nouveaux bombardements, ensuite parce que les troupes qui ont franchi l'Isonzo plus au nord, étant désormais à l'abri d'une prise en rouage, pourront plus facilement avancer dans l'est de Canale. Quant au San Daniele, il est évidemment très compromis, et peut-être le massif de l'Hermada ne tardera-t-il pas à l'être à son tour. Il faut absolument que ces obstacles tombent avant que le commandant en chef des forces royales prenne son parti soit vers Trieste, soit vers Laybach. Nous sommes heureux de penser qu'au moment même où se célèbre ici l'anniversaire de la victoire de la Marne, nos amis d'outre-monts s'apprêtent à lui donner ainsi un magnifique pendant.

Une autre affaire, moins satisfaisante à beaucoup près, est celle de Riga. Il n'y a pas eu, hier, de communiqué russe, mais les Allemands ont fait savoir qu'ils avaient pris Dunamunde, qui forme le front maritime de la place, et capturé des pièces de gros calibre, dont ils évitent de donner le nombre, sans doute parce qu'il est restreint. Les Russes, dont la résistance est toujours aussi faible, se sont retirés au delà de l'Aa livonienne, où ils semblent n'être poursuivis que mollement. Les troupes de von Eichhorn sont un peu étonnées de leur facile triomphe, car elles ne s'attendaient certainement pas à trouver dans les doctrinaires de la révolution des auxiliaires aussi utiles et aussi agissants. Mais voici qu'à Petrograd on commence à avoir la puce à l'oreille. « La perte de Riga ouvre la route de Petrograd, écrit la *Novoié Vremia*. Elle pose encore avec plus d'acuité le problème urgent de la réorganisation et de la régénération de l'armée pour la défense nationale. » Assurément. Mais il ne suffit



(Cl. Branger.)

Un village de la Meuse reconquis par nos troupes.

pas que le problème soit posé. Il faut le résoudre. Et l'on n'y arrivera pas par de simples effets de rhétorique ou des adjurations plus ou moins pathétiques qui ne s'accompagneraient pas de rigoureuses sanctions.

En ce qui concerne le front occidental, je n'ai rien d'intéressant à dire, sinon que les incursions des avions ennemis sur nos lignes intérieures et les villes de l'arrière deviennent un peu trop fréquentes. J'aime à croire que des mesures vont être prises et, au besoin, des représailles organisées, comme celles de Trèves, pour obliger à rester chez eux ces frelons agaçants.

A LA GUERRE RIEN N'EST PERDU POURVU QUE...

(8 Septembre.)

Cette affaire du San Gabriele est assez difficile à tirer au clair. Du moins n'est-il pas encore permis d'affirmer qu'elle soit résolue. Les Autrichiens prétendent, en effet, qu'ils ont repris le sommet fameux.

Aucun communiqué officiel italien n'a parlé encore de sa conquête définitive, j'ai dit hier pourquoi. Mais certaine dépêche l'a annoncée, sans recevoir de démenti. Comme, d'autre part, une lutte furieuse se déroule dans ses alentours, il est à supposer que celle--ci présente des alternatives d'avance et de recul dont le dénouement se fait attendre.

Si la vaillance et la fermeté de nos amis italiens nous est un garant de victoire, il s'en faut que la situation en Russie nous laisse aussi confiants. Là-bas, les troupes de Persky continuent leur retraite accidentée, et très rapide, hélas ! puisque celle-ci les a déjà conduites, le 5 septembre, vers le sud-est de Wenden, à 120 kilomètres de Riga. Toute la côte baltique est successivement occupée ou dominée par l'ennemi, et l'on se demande s'il sera possible aux fuyards de s'établir plus ou moins solidement sur le plateau compris entre les deux routes de Dwinsk et de Riga à Pskow, pour défendre celle de Petrograd.

On ne serait pas fâché non plus de savoir ce que sont devenus les éléments qui occupaient, au-dessus de Friedrichstadt, les abords orientaux de la Dwina, et ceux qui formaient la garnison de Dwinsk. Si cette dernière ville pouvait être conservée, elle servirait à l'occasion de pivot pour un changement de front en arrière, permettant d'établir un barrage entre la Dwina et les grands lacs.

Quand on se souvient cependant des heures de crise que nous-mêmes, pour des raisons il est vrai bien différentes, avons connues dans ces mémorables journées de la Marne, dont le général Foch retra-



(Cl. Branger.)

En attendant l'attaque au secteur du bois des Caurières.

6 SEPTEMBRE	LES FAITS	7 SEPTEMBRE

Front occidental. — *Aucune action d'infanterie devant les lignes françaises. Les troupes britanniques exécutent plusieurs coups de main d'une certaine importance dans les secteurs de Lens et d'Armentières : elles attaquent et enlèvent une ligne de points d'appui au nord de Frezenberg, sur la route d'Ypres à Roulers.*

Dans la nuit du 4 au 5 septembre une escadrille d'avions allemands a bombardé différents points en arrière des lignes anglaises et fait des victimes dans l'enceinte d'un hôpital.

Front d'Italie. — *La bataille continue avec un extrême acharnement sur le San Gabriele.*

A Paris. — *Le drapeau américain offert à la ville de Paris par la ville de Philadelphie est arboré à l'Hôtel-de-Ville.*

A Fère-Champenoise. — *Commémoration de la bataille de la Marne. Discours de M. Ribot, président du Conseil.*

Région de Riga. — *Les armées russes continuent leur retraite au nord de la Dwina : leurs arrière-gardes opposent une certaine résistance sur la route de Wenden.*

L'empereur Guillaume II est arrivé à Riga.

M. Lloyd George parlant aujourd'hui à Birkenhead, dit qu'il faut avouer que les nouvelles de Russie sont alarmantes, mais, ajoute-t-il, « j'ai toujours pensé que la révolution aurait pour effet de retarder la victoire ; je m'étais attendu cependant à un relèvement plus rapide : il faut néanmoins être patient avec un pays qui a été libéré par un coup de foudre de plusieurs siècles d'oppression... un peuple asservi a besoin d'autant de temps pour s'accoutumer à la liberté qu'un peuple libre pour se résigner à la servitude... Tous les efforts des Allemands pour semer la discorde entre les Russes et leurs alliés ont jusqu'à présent complètement échoué ».

çait avant-hier l'émouvant tableau en termes si sobres et à la fois si poignants ; quand on songe aux prodiges qu'a réalisés la 42e division d'infanterie pour jeter à temps dans la balance le poids de ses baïonnettes victorieuses et combler la brèche ouverte dans notre centre, on se rend compte qu'à la guerre rien n'est jamais perdu, pourvu que l'esprit commande à la matière et oppose à la force brutale des forces morales incapables de fléchir.

Le soldat russe valait autrefois presque le nôtre. Il valait, en tout cas, mieux que le soldat allemand. Les sophismes dont on l'a nourri et le poison qu'on lui a versé l'ont détraqué au point de le rendre méconnaissable. Est-ce donc chose si difficile d'employer des remèdes contraires, et de lui rendre ainsi la force et la santé?

Cette cure est encore possible. Mais il faut se hâter de l'entreprendre si l'on veut éviter de grandes catastrophes. Car les victoires de la Marne ne récompensent jamais que ceux dont la foi indéfectible et l'indomptable résolution ont su les mériter.

PÉTROGRAD PEUT-ELLE ÊTRE MENACÉE D'UN DÉBARQUEMENT ENNEMI

(9 Septembre.)

Nous possédons aujourd'hui sur la retraite de Livonie quelques renseignements, dont on peut déduire que les arrière-gardes russes opposent à la cavalerie de poursuite une certaine résistance. Et le ton même des communiqués allemands semble indiquer que, à part quelques grosses pièces prises à Dunamunde, le général von Hutier n'a récolté qu'un assez médiocre butin.

Au reste, son rôle devient assez compliqué. Celui-ci comporte à la fois la destruction totale ou partielle des forces russes — ce qui serait l'affaire principale — et la conquête du littoral dont les Allemands espèrent tirer un grand parti. D'où l'obligation de se scinder au moins en deux colonnes, dont l'une est engagée à la suite de l'ennemi sur la route de Pskow, dont l'autre remonte vers le nord en suivant la côte. Cette dernière aurait atteint avant-hier le petit port d'Espar.

Mait il faut aussi surveiller Dwinsk, et déborder, si possible, la ville, afin de contraindre ses défenseurs à la retraite. D'où une troisième fragmentation, qui réduit sensiblement la masse centrale. Si les Russes étaient en état d'arrêter celle-ci devant le massif relativement accidenté dont le relief coupe la route de Petrograd, les deux autres seraient contraintes, elles aussi, de stopper, sinon définitivement, au moins pour un temps indéterminé.

Mais tout cela est soumis à des aléas que l'on devine, et une égale incertitude règne sur les événements maritimes, qui



Carte du front Riga-Dwinsk, où les Russes, bien que numériquement supérieurs, laissent avancer la 8e armée allemande.

8 SEPTEMBRE	LES FAITS	9 SEPTEMBRE

Verdun. — *Attaque française sur la rive droite de la Meuse, dans le secteur: bois des Fosses, bois des Caurières. Malgré la résistance acharnée de l'ennemi, nos troupes élargissent leurs positions au nord du bois des Fosses, emportent le bois Le Chaume en entier et occupent la ligne de crête qui domine le bois des Caurières. 15 officiers et 800 hommes restent entre leurs mains.*

Région de Riga. — *Les troupes russes qui se replient dans la direction de Wenden semblent se ressaisir et contiennent la poussée de l'ennemi. Il est d'ailleurs hors de doute qu'elles sont supérieures en nombre aux forces de la 8e armée allemande et que, par conséquent, leur capacité de résistance ne dépend que de leur état moral.*

Afrique orientale. — *Défaite des Allemands à Mpondas à 83 milles au sud de Mahingue. Les colonnes anglo-belges continuent leur avance combinée.*

Verdun. — *Vifs combats, au cours de la nuit, devant nos nouvelles positions du bois des Fosses, du bois Le Chaume et du bois des Caurières: les Allemands font de grands efforts pour reprendre le terrain perdu dans la journée d'hier et, sur certains points, nos troupes ont à repousser jusqu'à 5 assauts successifs.*

Une autre action violente se déroule dans l'après-midi sur les pentes de la cote 344, à l'est de Samogneux : l'ennemi n'est pas plus heureux et doit regagner ses lignes après quelques succès passagers.

L'Allemagne et l'Argentine. — *Le département des Affaires étrangères des Etats-Unis dévoile le rôle joué à Buenos-Ayres par M. de Luxbourg, ministre d'Allemagne, qui conseillait à son gouvernement de couler les navires argentins « sans laisser de traces » et qui se servait de la Légation suédoise pour faire passer ses télégrammes, également sans laisser de traces.*

peuvent à l'occasion modifier grandement la situation. On nous dit bien que la flotte russe garde l'entrée du golfe de Riga et est prête à accepter la bataille. Il n'en est pas moins vrai que des sous-marins ont forcé cette garde et sont allés bombarder la côte sur trois points différents. Ne s'agit-il pas là d'une reconnaissance préalable, préludant à quelque essai de débarquement, du côté de Pernow, par exemple, où les zeppelins sont allés faire incursion ? Et, si le coup réussissait, ne s'empresserait-on pas, comme l'insinue le correspondant du *Daily News* à Petrograd, d'en tenter un autre dans le golfe de Finlande, afin de combiner deux mouvements convergents vers la capitale? Au cas où les Allemands voudraient réellement obtenir un résultat de conséquence avant la mauvaise saison, ils n'auraient pas à hésiter un instant devant un semblable parti, et peut-être l'ont-ils pris déjà.

La flotte, comme l'armée, va donc avoir probablement un grand rôle à jouer. On sait malheureusement qu'elle est également intoxiquée par le virus anarchique. Mais, à l'heure tragique qu'elle traverse, la Russie, si elle veut survivre, n'a plus à barguigner. Elle se doit à elle-même, elle doit aux nations qui lui ont fait confiance, de se débarrasser sans pitié des lâches, des fuyards et des traîtres. Il paraît que son organisme militaire contient encore des éléments sains qui demeurent prêts à faire leur devoir. Qu'on les débarrasse de la honteuse promiscuité des autres. Une poignée de bons soldats vaudra toujours mieux que la tourbe impuissante des révoltés ou des capons. Et, au moins, si ceux-là doivent succomber, la douleur leur aura été épargnée de se sacrifier pour que puissent palabrer à leur aise, dans le calme de l'arrière, les responsables de tant d'ignominieuses défections.

VAINES CONTRE-ATTAQUES DE L'ENNEMI AU NORD DE VERDUN

(10 Septembre.)

Les soldats de notre deuxième armée, avec une vaillance inlassable, poursuivent et achèvent peu à peu le rétablissement intégral des anciennes avancées de Verdun. Encore un dernier coup de collier, et il ne restera plus rien aux Allemands de ces crêtes fameuses dont la conquête leur avait coûté tant d'efforts prolongés et sanglants.

Les combats de samedi ont amené nos troupes jusqu'à proximité de la route de Beaumont à Ornes, le long de laquelle se trouvent des sommets qui étaient extrêmement gênants pour les occupants du bois des Fosses. Ces sommets, nous les tenons maintenant, si puissamment fortifiés qu'ils aient été, et nous tenons également tout le

10 SEPTEMBRE — LES FAITS — 11 SEPTEMBRE

Front occidental. — *La canonnade reste très violente sur la rive droite de la Meuse, dans les secteurs de la cote 344 et du bois des Fosses, mais la bataille d'infanterie a cessé.*

Quelques coups de main exécutés près de Vauxaillon et dans la région du Casque, en Champagne, nous permettent de détruire des abris allemands et de ramener des prisonniers et des mitrailleuses.

Devant les lignes britanniques, l'activité des troupes de nos alliés est incessante. « Il est impossible, dit leur communiqué, de rendre compte des nombreux événements qui surviennent tous les jours, en dehors et dans l'intervalle des grandes opérations, mais ces actions de détail imposent souvent de durs combats et exigent de hautes qualités de courage et d'endurance. »

En Russie. — *Le général Kornilof relevé de son commandement par M. Kerensky, a refusé de se soumettre et marche sur Petrograd.*

Front occidental. — *Incursions de nos troupes dans les lignes allemandes en Champagne : l'une au nord-est d'Aubérive, l'autre à l'est de la route de Saint-Hilaire à Saint-Soupplet : sur ce dernier point nos détachements pénètrent jusqu'à la troisième ligne ennemie et engagent un vif combat au cours duquel la garnison allemande est décimée.*

Le capitaine Guynemer est tué dans un combat aérien sur le front des Flandres.

Armée d'Orient. — *L'armée Sarrail a commencé dans la région des lacs Prespa et d'Ochrida, à l'ouest de Monastir, une offensive destinée non seulement à dégager Monastir, mais à assurer, dans des conditions stables la liaison avec les troupes italiennes opérant dans l'Albanie du sud. Le village de Pogradec, sur la rive sud-ouest du lac d'Ochrida, a été enlevé hier brillamment et nos troupes occupent aujourd'hui des positions à 15 kilomètres au delà.*

bois Le Chaume, qui était bondé de mitrailleuses. C'est-à-dire que les positions dominantes passent de notre côté.

Le communiqué allemand prétendait bien hier que nos attaques avaient été repoussées avec de grandes pertes, mais il prenait soin aussi de se ménager une porte de sortie, en parlant seulement des assauts lancés le 7 au soir, et en ajoutant que, le 8 dès le matin, le combat avait recommencé. C'était se réserver la possibilité de dire ultérieurement, si cela devenait nécessaire, que celui-ci avait moins bien tourné.

En effet, il a donné à l'ennemi quelques déboires, dont sa résistance farouche ne l'a point garanti. Des contre-attaques très violentes sont venues ensuite, qui n'ont pas été plus heureuses. Après une lutte fort dure et passablement mouvementée, nous sommes restés maîtres de toutes nos nouvelles positions. Quant aux pertes subies par les Allemands, elles sont grandes, si l'on en juge par le nombre des cadavres repérés en avant du bois des Fosses. Il faut y ajouter encore environ 800 prisonniers, dont une vingtaine d'officiers. Ainsi s'achève peu à peu, avec une méthode très vigoureuse et très sûre, le dégagement de notre grande forteresse. Bientôt la gigantesque entreprise de Verdun passera à l'état de souvenir : un souvenir mêlé d'irréparables regrets.

LE SECRET DE DEMAIN

(11 Septembre.)

La bataille n'est pas circonscrite au seul front de Lorraine et elle se déchaîne, avec une intensité variable il est vrai, en d'autres points sur lesquels il est intéressant de jeter un rapide coup d'œil. Ainsi, en Artois, nos alliés britanniques ont effectué ces jours-ci, au travers des lignes allemandes, un certain nombre d'incursions profitables à la rectification et à l'élargissement de leurs positions. Il est bon que le kronprinz Ruprecht soit solidement accroché et obligé de veiller à ses propres affaires, pendant que son confrère prussien est aux prises avec les soldats du général Guillaumat. Et réciproquement.

Sur le plateau de Bainzizza, les Italiens rencontrent maintenant une sérieuse résistance, laquelle s'accentue à mesure qu'arrivent les importants renforts en hommes et en canons que les Autrichiens ont prélevé sur le front de Moldavie. La lutte est très ardente et sévère. Mais, tandis qu'elle augmente de vigueur, celle qu'ont à soutenir les Roumains s'apaise d'autant. Et si, comme tout le fait espérer, le général Cadorna vient finalement à bout des nouvelles

oppositions qu'il rencontre, les forces de la coalition auront subi un tel à-coup que, sur le front sud-oriental, l'archiduc Joseph et Mackensen seront réduits pour longtemps à une impuissance relative.

Dwinsk à Pskow, tout ce qu'ils ont de disponible à l'arrière. C'est peut-être dans la plaine ondulée et parsemée de petits lacs qui sépare ces deux dernières villes que doit se jouer le sort de Petrograd.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Cadavres allemands à l'entrée d'un fortin bétonné.

Restent les Russes qui, en Livonie, semblent vouloir faire tête. Etablis en travers de la route de Pskow, ils se couvrent de retranchements où leurs arrière-gardes, après des engagements plus ou moins vigoureux avec la cavalerie ennemie, viennent chercher un refuge. Ils auront très probablement à livrer là une nouvelle bataille, car les Allemands concentrent à l'est de la Dwina, entre les deux voies ferrées de Friedrichstadt à Walk et de

Celui-ci dépend de l'état moral des troupes moscovites et aussi de leur nombre. Le général Persky doit, en effet, à la fois défendre son front et se garer d'un mouvement débordant qui s'effectuerait sur son aile droite au delà de l'Aa livonienne franchie en plusieurs points par les Allemands ? En a-t-il les moyens, et peut-il compter sur des soldats dont jusqu'ici la tenue fut si déplorable? C'est le secret de demain.



(Cl. Section phot. de l'Armée italienne.)

Sur le front italien : canon de gros calibre camouflé.

LE STATIONNEMENT ALLEMAND ET LA CRISE RUSSE

(12 Septembre.)

Les Russes semblent résolus à se défendre dans la région de Pskow. Leurs communiqués accusent même quelques légers succès qui ne changent évidemment pas grand'chose à la situation générale, mais indiquent une certaine reprise de soi-même. Ils tiennent assez solidement dans le nord-est de Friedrichstadt.

Mais il y a une nouvelle ombre au tableau, et qui est de taille ; c'est celle que projette la guerre civile, ou plutôt le duel engagé entre Kornilof et Kerensky. Nous sommes trop mal renseignés à l'heure actuelle pour savoir ce qu'il en adviendra. L'ancien généralissime a derrière lui les cosaques et probablement un noyau d'armée. Le chef du pouvoir exécutif compterait, assure-t-on, sur la flotte de la Baltique et la garnison de Petrograd. Une collision est donc possible, et même peut-être imminente, car les deux adversaires ne sont plus séparés que par une soixantaine de kilomètres. Et, ainsi, la malheureuse Russie s'enfonce de plus en plus dans le gâchis.

C'est là, en vérité, le seul fait d'importance que nous ayons à relever dans la guerre mondiale. Partout on escarmouche, on chicane, mais on n'entreprend rien d'essentiel, du côté allemand parce qu'on ne le peut plus, du nôtre parce qu'on a sans doute des raisons de temporiser.

L'ennemi se défend avec beaucoup d'énergie sur le front italien, mais, ailleurs, il semble hésitant et accuse une circonspection qui frise la timidité. Je ne sais si l'éventualité d'une intervention japonaise, qui serait fort opportune pour nous en ce moment, lui apparaît comme possible. Elle préoccupe en tout cas visiblement ses journaux, dont plusieurs lui ont consacré de longs articles, examinant la façon dont elle pourrait s'opérer.

Mais, en fait, et sans parler de Verdun, où s'est produit un recul accentué, ni du front anglais où le prince Ruprecht est toujours exposé à en subir un pareil, la coalition germanique piétine. En Moldavie, il lui a fallu se démunir au profit du front italien, et c'est le *statu quo*. En Livonie, Hindenburg, gêné par le manque d'hommes se demande s'il est bien prudent de s'aventurer, en cette arrière-saison, sur la route de Petrograd. Il lui faut, d'ailleurs, avant tout, se rendre maître de Dwinsk, et par conséquent, s étaler sur sa droite en affaiblissant son centre. Le moindre effort de réaction du côté russe pourrait donc changer la face des choses. Nous eussions préféré le voir se manifester autrement que par un conflit intérieur.

12 SEPTEMBRE — LES FAITS — 13 SEPTEMBRE

En Champagne. — *Echec de plusieurs coups de main tentés par les Allemands dans les secteurs de la main de Massiges, à l'est de la butte du Mesnil, au nord et au nord-ouest de Saint-Hilaire.*

Front d'Italie. — *La lutte continue sur le San Gabriele et le Santa Catarina, au nord-est de Gorizia. Le communiqué italien signale l'emploi par les Autrichiens de stratagèmes illicites déjà plusieurs fois dénoncés : des détachements ennemis se sont avancés revêtus de casques italiens et portant au col des parements noirs semblables à ceux des Italiens ; ils criaient en italien : Cessez le feu !*

A la suite de ces incidents, l'ordre a été donné de fusiller tous les prisonniers autrichiens qui seraient trouvés porteurs de casques ou de signes distinctifs de l'armée italienne.

En Pologne. — *Nouvelle organisation politique et création d'un conseil de régence.*

Dans les Flandres. — *Attaque allemande menée en forces considérables, contre les positions britanniques au nord et au nord-ouest de Langemarck ; après une lutte très violente et marquée d'alternatives diverses, l'ennemi est repoussé et rejeté dans ses lignes.*

Toulon. — *Arrivée des officiers espagnols qui doivent être embarqués sur les navires hôpitaux pour assurer l'exécution de l'accord conclu entre les gouvernements belligérants. Aussitôt que ces officiers auront pris leur service, les officiers allemands prisonniers que les gouvernements anglais et français avaient mis à bord des navires, seront débarqués.*

Paris. — *Constitution du ministère Painlevé, succédant au cabinet Ribot dont la démission avait été acceptée par le président de la République le 7 septembre.*

M. Painlevé conserve le portefeuille de la Guerre et M. Chaumet reste au ministère de la Marine.

LA CRISE RUSSE ET L'INTERVENTION JAPONAISE

(13 septembre.)

Les questions politiques priment aujourd'hui les affaires militaires, lesquelles se réduisent d'ailleurs à fort peu de chose. Il y a partout des chicanes sans aucune action sérieuse. Sur tous les points, même en Livonie, les Austro-Allemands sont contenus ou arrêtés. Et cela peut durer longtemps.

Tout se tient, en effet, tout se combine et s'enchaîne. Sans l'offensive italienne à laquelle il leur a fallu répondre en se découvrant, l'archiduc Léopold et Mackensen auraient peut-être enfoncé les Roumains, si résistants que se montrent ceux-ci. Sans les attaques françaises de Verdun et la menace anglaise des Flandres, il est vraisemblable que des renforts auraient été envoyés à von Eichhorn, pour lui permettre de compléter un peu plus rapidement qu'il ne le fait son succès de Riga. Je suis tout à fait d'accord avec la *Stampa* quand elle écrit : « Nous ne savons pas comment finira l'aventure de Livonie. Mais nous pouvons prévoir qu'elle contraindra notre plus puissant ennemi à une extrême dispersion de forces dans une direction diamétralement opposée à celle qui pourrait être dangereuse pour nous. »

A une condition, cependant, c'est que la crise intérieure que traverse la Russie ait une solution rapide, quelle qu'elle soit. Nous sommes trop loin et trop incomplètement renseignés pour savoir qui a raison de Kerensky ou de Kornilof, et pour prendre parti dans le conflit qui les divise. L'un a beaucoup parlé, sans grand résultat. L'autre vise plus directement le but. Mais si leur différend s'éternisait, il pourrait entraîner les pires conséquences, en détournant une grande partie de l'armée de sa mission essentielle. Je veux bien que cette mission ait été, depuis quelque temps, remplie assez mal. Que serait-ce si elle ne l'était plus du tout ?

En tout cas, la lutte engagée entre les deux pouvoirs, civil et militaire, remet sur le tapis la question de l'intervention japonaise. J'ai, pour ma part, fait allusion bien souvent aux services qu'elle pourrait nous rendre. Voici qu'un grand journal italien, le *Corriere della Sera*, s'étonne de la voir autant tarder et la réclame avec une très ferme insistance. Notre confrère se rend compte, comme nous tous, que la guerre ne pourra être terminée que par l'entrée en action de nouvelles armées alliées. Celle de l'Amérique en sera une. Pourquoi l'autre ne serait-elle pas celle du Japon ?

En un temps où la Russie, arrivée au seuil de la guerre civile, ne nous offre plus que des garanties aléatoires, au moins tant que le principe d'autorité n'aura pas été restauré chez elle, il semble que rien ne

(Clichés Forbin et Section phot. de l'Armée italienne.)

1. Renforts italiens s'organisant près de la ligne de bataille. — 2. Transport de matériel de tranchées sur le Carso.

14 SEPTEMBRE **LES FAITS** 15 SEPTEMBRE

Verdun. — *Vifs combats sur nos nouvelles positions au nord du bois des Caurières; l'ennemi réussit à pénétrer dans notre première ligne sur un front d'environ 500 mètres.*

Dans les Flandres. — *La lutte d'artillerie est très violente dans tout le secteur d'Ypres; des opérations de détail s'exécutent aux environs de Saint-Julien et donnent lieu à des engagements assez sérieux.*

Armée d'Orient. — *Nos troupes consolident leurs positions dans la région de Pogradoc et du lac d'Ochrida; nous avons capturé au cours des derniers combats plusieurs canons et mitrailleuses et un important matériel de guerre. L'ennemi qui attachait une grande importance à la région disputée, y avait appelé des renforts autrichiens, allemands et bulgares.*

En Russie. — *La tentative du général Kornilof a échoué; Le général Alexeief se rend auprès de lui pour le décider à une soumission complète.*

Verdun. — *Sur la rive droite de la Meuse, après un vif combat qui a duré une partie de la nuit, les Allemands ont dû évacuer une partie des tranchées où ils avaient pénétré hier au nord du bois des Caurières.*

Front roumain. — *La situation militaire demeure sans changement appréciable depuis une dizaine de jours; l'ennemi a adopté une attitude passive et poursuit ses travaux de retranchement. Son front a été évidemment dégarni par l'envoi de renforts sur l'Isonzo. Le gouvernement russe reconnaît que la Crimée et Odessa doivent leur salut à la vaillance et à la ténacité des armées roumaines qui se sont sacrifiées pour la cause commune.*

Sur mer. — *Combat d'aviateurs navals britanniques et de contre-torpilleurs allemands au large de la côte belge; un grand torpilleur est atteint par les bombes des aviateurs et deux chalutiers sont coulés.*

doive être négligé pour compenser sa défaillance. Et j'ajoute qu'aucun moment ne pourrait être mieux choisi, pour grouper en un faisceau unique toutes les forces destinées à sauver la civilisation menacée, que celui où la coalition germanique est obligée de disséminer ses troupes de telle sorte que celles-ci, capables encore de se défendre, se montrent manifestement hors d'état d'attaquer.

NOUVEL ÉCHEC AUTRICHIEN. — LA GUERRE AÉRIENNE

(14 Septembre.)

Le seul fait de guerre qui mérite aujourd'hui d'être signalé est l'attaque violente que les Autrichiens ont dirigée contre le San Gabriele. Disons tout de suite qu'elle a complètement échoué. Et je n'ajouterais rien à cette constatation rassurante, si le communiqué italien n'indiquait pas, pour la première fois, que nos alliés tiennent la cime du fameux sommet. L'ennemi a bombardé furieusement celle-ci, ainsi que les pentes en arrière, après quoi il a essayé de la faire tomber en dessinant contre elle un mouvement offensif combiné avec une tentative de débordement par le sud. Après huit ou neuf heures de durs combats, il a dû regagner ses lignes sans bénéfice aucun.

Partout ailleurs, l'artillerie seule demeure en action, avec une énergie variable suivant les lieux et les circonstances, et l'infanterie attend l'occasion d'intervenir. Les communiqués suffisent donc amplement à nous renseigner sur ces affaires de détail. Ils insistent en même temps sur l'activité constante de l'aviation, qui, sur le front anglais comme sur le nôtre, moleste grandement les établissements de l'ennemi. J'espère qu'il n'y a là qu'un prélude, et que la guerre aérienne est appelée à prendre un développement considérable, autant que fécond, aussitôt que les Américains seront en état de nous prêter un concours plus étendu.

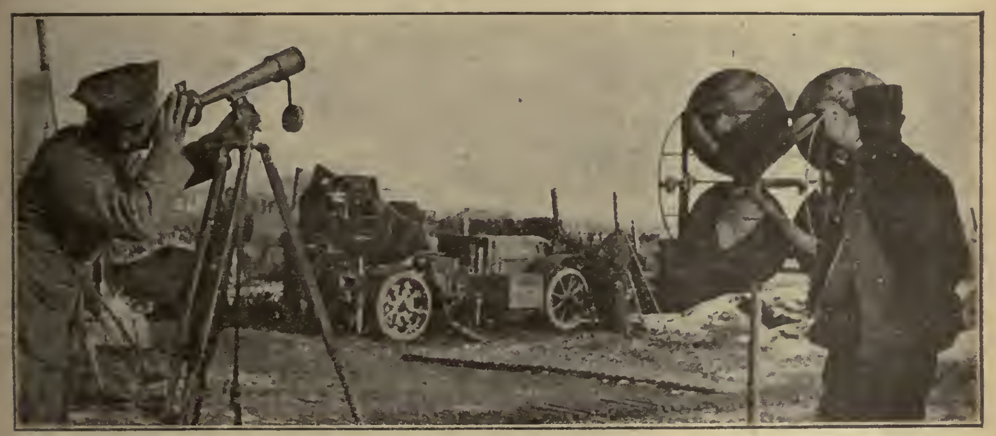
On voit, à l'heure actuelle, les Allemands multiplier leurs raids, particulièrement sur l'Angleterre. Par une de ces erreurs de psychologie dont ils sont coutumiers, ils s'imaginent que l'intimidation leur permettra de dominer rapidement l'adversaire. Je persiste à croire que celle-ci, pratiquée en grand, aurait une action beaucoup plus profonde et immédiate sur eux-mêmes, comme on en peut juger par l'effet que produisirent le bombardement de Dusseldorf en 1914, et tous ceux dont, postérieurement, un certain nombre de leurs cités ont eu à souffrir. Le *Daily Mail* a donc parfaitement raison de dire qu'aux tentatives d'invasion par les airs, il convient d'en opposer de toutes

semblables, mais plus larges et plus puissamment organisées. En effet, on ne voit pas, dorénavant, de manière plus profitable de faire la guerre que celle qui consistera à s'assurer la suprématie de l'air, puisque celle que nous possédions sur les mers n'a pu, pour des raisons que j'ignore, nous donner ce qu'on en attendait.

SYMPTOMES D'ÉPUISEMENT

(15 Septembre.)

La belle résistance de l'armée roumaine a inspiré aux Austro-Allemands des sentiments de prudence qui vont peut-être changer toute l'économie de la bataille orientale. On affirme que Mackensen et l'archiduc Joseph renoncent décidément à poursuivre plus avant leur marche en Moldavie. La tièdeur de leurs attaques nous l'indiquait depuis un certain temps.



(Cl. Beaufrère.)

Appareils français pour repérer le passage des avions ennemis.

Je ne sais si, comme disent les dépêches, la Bulgarie a vraiment, par ses prétentions exorbitantes, contribué à cette renonciation. Nous n'aurions, dans ce cas, rien de mieux à faire que de regarder, de loin, le torchon brûler entre les deux complices. Mais je doute qu'étant donné l'état d'asservissement absolu auquel sont réduits les vassaux du kaiser, le fait, même exact, soit absolument dirimant. Ni le tsar Ferdinand ni le grand Turc ne sont gens à ruer dans les brancards, car, pas plus l'un que l'autre, ils n'ignorent que la défaite de l'Allemagne entraînera leur ruine irrémédiable. J'admets, par contre, comme très vraisemblable que la coalition, tiraillée de plusieurs côtés à la fois, et obligée de résister à la pression italienne, ne se sent plus suffisamment en forces, comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, pour hasarder de grands mouvements offensifs. D'ailleurs, les Autrichiens viennent de se faire battre assez rudement dans la région de Radautz et ont failli de peu l'être aussi dans celle d'Okna.

Toute chose a, il est vrai, son bon et son mauvais côté. L'apaisement qui doit se produire en Moldavie aura, très probablement, pour contre-partie une recrudescence de l'action en Italie, où de nouveaux renforts pourront être envoyés. Dans quelle limite? C'est ce qu'il est impossible de dire. Quant à ceux qui sont déjà arrivés à pied-d'œuvre, ils n'ont pu, en dépit d'attaques furieuses et répétées, déloger nos alliés du San Gabriele.

Cette pénurie d'effectifs, dont souffrent les armées de la coalition, se manifeste par les faits eux-mêmes. L'ennemi a dû cesser, un temps qui s'allonge, ses tentatives de reprise devant Verdun, et celles qu'il a esquissées sur le front anglais, du côté de Bullecourt et de Langemarck, ont complètement échoué. En Russie, il garde une attitude expectante qui peut paraître singulière, en un moment où se déroulent des événements intérieurs dont la confusion inextricable montre dans quel désordre sont tombés le gouvernement et

l'armée. Que Kornilof ait dételé son cheval au milieu du gué, ou que ses troupes aient refusé de passer celui-ci à sa suite, il n'en est pas moins vrai que l'ardeur combative des soldats moscovites accuse partout une dépression fort accentuée. Comment les Allemands n'en profitent-ils pas? Et comment même laissent-ils les éclaireurs de Parsky dessiner des pointes du côté de Riga? Ce n'est point de la sorte qu'après la Dunajec, Mackensen menait son offensive. Il est vrai qu'à cette époque la mort n'avait pas fait encore une aussi riche moisson.

Je n'irai certainement pas jusqu'à dire que nos ennemis sont à bout de forces et de ressources, ce qui serait absurde, ni même qu'ils sont tout près d'y arriver, ce qui serait trop hâtif. Mais je ne crois pas me tromper en affirmant que l'obligation de satisfaire à une lutte aussi éparpillée leur devient pénible et difficile. L'attitude qu'ils prennent presque partout et, qui est en opposition formelle avec toute leur doctrine de guerre, en fait foi. Mais il ne suffit pas de constater le fait. Il faut aussi en profiter.

LA PASSIVITÉ ALLEMANDE

(16 Septembre.)

Il se passe en Livonie quelque chose qui mérite d'être souligné. Malgré la perturbation apportée dans la situation militaire générale par le coup de tête de Kornilof, — lequel paraît d'ailleurs s'être conduit comme un hanneton dans une cloche, — les Russes reprennent du poil de la bête, et refoulent lentement les avant-gardes allemandes à la fois sur le littoral et au sud de la chaussée de Pskow. On remarquera que ceux qui se chargent de ce soin sont précisément les régiments lettons, composés d'éléments fournis par le pays même sur lequel l'Allemagne, qui escomptait peut-être un peu trop de vagues tendances séparatistes, prétendait asseoir sa domination très facilement.

Que conclure de cette aventure inattendue sinon que von Eichhorn décidément n'est pas en forces, et ne croit pas pouvoir y être de longtemps? Une occasion superbe lui était offerte, qui ne se retrouvera probablement jamais, car des pas de clerc aussi piteux que celui qui vient d'échouer ne se répètent pas comme de simples changements de ministère. Il n'en a pas profité. Il n'a pas bougé. Mieux encore, il se laisse entamer çà et là. Personne ne croira que ce soit par indifférence ou bonté d'âme. Ni l'une ni l'autre ne sont dans les usages allemands.

Au contraire, cette inertie, en se manifestant au moment où elle se comprend le moins, devient une preuve manifeste



Carte de la région des lacs Ochrida et Presba, théâtre des récents succès alliés.

de la disette croissante d'effectifs que j'indiquais hier. En veut-on une autre? On la trouvera dans l'augmentation du nombre des mitrailleuses affectées à chaque unité. Il y aura bientôt dans chaque régiment d'infanterie vingt-quatre de ces engins au lieu de dix-huit. C'est-à-dire que l'on s'efforce de remplacer la force agissante, qui décroît, par la force matérielle, qui n'est qu'une question de production. Mais cet expédient, car c'en est un, ne peut avoir qu'une valeur momentanée et circonscrite, qui se manifeste surtout dans la défensive. En y recourant, les Allemands nous indiquent qu'ils ne se sentent plus en état de rien tenter qui soit véritablement opérant.

Et, en effet, leur attitude étonnamment passive ne comporte guère maintenant que des actions purement locales. Ainsi, vendredi, le kronprinz s'est mis en tête de nous ravir nos récentes conquêtes du bois des Caurières, devant Verdun. Ce n'est pas, je suppose, qu'il se flatte d'entrer maintenant dans la place. Mais il est inquiet de nos progrès, et il voudrait les enrayer avant qu'ils l'obligent à céder tout à fait le terrain. On sait qu'il n'a pas mieux réussi, cette fois, que dans ses nombreux essais antérieurs. Et je suis bien assuré que tout autre que lui serait invité à cesser ces inutiles tueries, dont le seul résultat est d'accroître dans des proportions trop appréciables un affaiblissement dont nul ne peut plus conjurer les effets.

Dirai-je maintenant qu'en Macédoine, nos troupes ont, à leur extrême gauche, enlevé quelques positions à l'ennemi avec près de 400 prisonniers, dans la région des lacs d'Ochrida et de Presba? Le fait, assurément, est intéressant par lui-même. Mais nous ne savons pas s'il indique un commencement d'offensive ou si, comme beaucoup d'autres, il doit rester isolé.

LE DANGER MARITIME CONTRE PETROGRAD

(17 Septembre.)

Il n'y a pas à dire, les Allemands reculent en Livonie au lieu d'avancer. Le 1er septembre, ils tenaient une ligne sinueuse qui, partant de l'embouchure de la Nizoupe, entre Peterskepel et Espa, sur le golfe de Riga, coupait l'Aa livonienne à Zequevold, puis les deux chaussées à Pskow, à Bendina et à Mitau, pour venir rejoindre la Duna à Kokenhousen, à une douzaine de kilomètres en amont de Friedrichstadt. Le 15, cette ligne était redressée au point de former à peu près la corde du même arc, et devenait à peu près droite entre Gales, sur la route septentrionale de Pskow et



(Cl. Trampus.)

Cadavre allemand sur le terrain de la lutte, auprès du bois des Caurières.

La Croix-Rouge italie



Les efforts du génie italien ont surmonté les immenses difficultés de transport qui paralysaient l'action des troupes. Afin d'amener ravitaillement et munitions aux défen-

ene dans la montagne.



*eurs des sommets abrupts, des téléphériques furent installés. Franchissant les préci-
pices, des blessés sont rapidement et confortablement évacués par cette même voie.*

la Duna. C'est donc une profondeur de dix à douze kilomètres qu'ont gagnée les soldats de Parsky.

Est-ce une preuve que ceux-ci ont retrouvé leur valeur, ou même ne l'avaient point perdue, — car, d'après certains bruits qui courent, la chute de Riga serait due à des manœuvres encore plus monnayées que militaires, — ou bien que décidément von Eichhorn est retenu par la patte et à court de moyens? Il y a probablement des deux. Mais on peut, sans se compromettre, affirmer que les Allemands, au moment où s'accuse partout le déclin d'une puissance militaire fortement entamée en France, malgré le recul soi-disant génial d'Hindenburg, ne se soucient pas d'augmenter de 500 kilomètres leur ligne de communications orientale, et d'en mettre plus de 2.000 entre les deux fronts de l'est et de l'ouest. Ayant pris Riga, presque sans coup férir, ils s'en contentent et ne tiennent pas à se diluer davantage. D'ailleurs le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas, comme nous le prouve la difficulté qu'ils éprouvent à conserver, en Livonie, leur premier élargissement.

Malheureusement, un autre danger existe pour les Russes. C'est celui de la mer. L'entrée du golfe de Finlande appartient non pas à eux, mais à l'ennemi. Or, de là à Cronstadt, il n'y a que quelques jours de route pour les vaisseaux du kaiser. Les mines semées çà et là et que l'on n'a guère surveillées depuis que la flotte, l'armée et le peuple russes sont en ébullition, les arrêteraient d'autant moins qu'ils sont en état de les relever. Une tentative brusquée contre Petrograd par la voie maritime n'a donc rien d'impossible ni d'invraisemblable. Je doute qu'en ce moment les équipages moscovites de la Baltique, si profondément imprégnés du virus anarchique, soient en état de l'arrêter.

Et c'est à quoi doit songer avant toutes choses M. Kerensky, investi maintenant de pouvoirs dictatoriaux. Malheureusement il en est toujours aux paroles. Il prodigue les manifestes, auxquels répondent ceux de ses ministres et d'autres personnages moins qualifiés. Je reconnais que ces divers documents ont tous un accent de patriotisme et de sincérité qui nous rassure sur les intentions du gouvernement révolutionnaire. Mais ils ne suffisent pas, ni pour maintenant ni pour plus tard, à remettre dans la voie droite les contingents qui s'en sont écartés. Et je ne sache pas que le trop fameux prikase aux soldats, facteur principal de tout le désordre, ait été rapporté.

Que le nouveau dictateur regarde donc vers la mer. C'est de là que peut venir le péril le plus grave qui menace la révolution et la Russie elle-même. Refouler quelque peu les Allemands vers Riga, c'est bien. Mais établir en avant de Cronstadt une barrière navale infranchissable, ce serait encore mieux.



(Cl. Trampus.)

Canon de 77 mm. allemand capturé pendant les combats au nord de Verdun.

DANS LA BALTIQUE

(18 Septembre.)

Encore un manifeste. Il est, celui-ci, du général Valouief, commandant le front ouest, et il annonce comme probable une poussée allemande sur Dwinsk et Minsk. Il ajoute naturellement que, si elle réussissait, la révolution et la Russie seraient perdues; en conséquence de quoi il exhorte ses soldats à faire l'impossible pour l'empêcher. Cette intention est louable. Mais ce n'est toujours qu'une intention.

Quant au fait lui-même, il peut se discuter. Assurément, les Allemands chercheront à s'emparer de Dwinsk, parce qu'ils ont besoin de consolider par la conquête de cette place leur établissement sur la Duna. La seule question est de savoir s'ils pourront amener les renforts dont von Eichhorn, qui se fait insensiblement repousser à l'est de Riga, a manifestement besoin. Pour l'autre affaire, celle de Minsk, elle est beaucoup plus problématique, car, outre les difficultés qu'elle présente, je ne crois pas qu'Hindenburg songe sérieusement à s'embarquer dans la direction de Smolensk et de Moscou. Il n'est plus en état de s'offrir des lignes de communication aussi démesurées, comme le prouve surabondamment son hésitation à s'engager sur la route de Riga à Petrograd.

Le seul danger véritable, à mon sens, et qui persiste, est donc celui que j'indiquais hier, à savoir une tentative maritime sur la capitale. Celle-ci est d'autant plus à redouter que les premiers préparatifs semblent en être déjà faits. Les dragueurs allemands ont nettoyé le golfe de Riga des mines qui le défendaient, et de nombreux sous-marins viennent d'y apparaître. Des vaisseaux, dont nous ne connaissons ni le nombre ni la force, sillonnent la Baltique, faisant route vers l'entrée du golfe de Finlande où, dit-on, la flotte russe est concentrée. Quelle flotte? Celle de Cronstadt? Elle était, hélas ! il n'y a pas longtemps encore, dans un tel état matériel et moral, qu'à moins d'une remise en mains immédiate et complète, sa force de résistance demeure sujette à caution.

M. Kerensky a proclamé la République, encore que celle-ci existât de fait depuis le découronnement du tsar, et il est possible que cette solution coupe court à certains malentendus. Mais il a dit aussi, dans son dernier manifeste, que, devant « le danger mortel qui menace la patrie et la liberté, il fallait avant tout rendre à l'armée sa capacité combative ». Celle de la flotte ne doit pas être négligée davantage, et je crois même que sa restauration est en ce moment ce qui presse le plus.

Est-il maintenant bien utile d'ajouter un commentaire quelconque aux com-



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Le prince héritier de Roumanie s'exerçant sur le front au tir de la mitrailleuse.

16 SEPTEMBRE — LES FAITS — 17 SEPTEMBRE

Front occidental. — *Nouvelle attaque et nouvel échec des Allemands devant nos positions au nord du bois des Caurières; la lutte d'artillerie reste violente sur les deux rives de la Meuse.*

Une tentative sur nos positions de la forêt d'Apremont est repoussée après un vif combat.

Guerre sous-marine. — *La trentième semaine de la guerre sans merci se termine aujourd'hui; si l'on réunit les chiffres fournis par les communiqués anglais et français on arrive à un total de 1724 navires attaqués et de 1130 bateaux coulés, y compris les navires de pêche; ces pertes sont certainement considérables, mais il faut remarquer que leur proportion est beaucoup plus grande pour les 20 premières semaines que pour les 10 dernières et il est hors de doute qu'on est en droit d'attribuer ces résultats à l'accroissement et au perfectionnement des moyens de défense.*

Petrograd. — *Proclamation de la République russe.*

Devant Lens. — *Les journaux anglais signalent l'intensité du bombardement par obus asphyxiants auquel est soumise la garnison allemande de Lens. « Nos ennemis doivent regretter d'avoir inauguré cette nouvelle façon de faire la guerre. Les troupes de Lens, menacées d'asphyxie passent leur temps dans l'obscurité, en proie à des angoisses continuelles, car l'artillerie canadienne est en train de les châtier d'une façon particulièrement rigoureuse. Les profondes galeries de mines sont à l'épreuve des explosions mais rien ne peut les protéger contre les vapeurs mortelles qui pénètrent par les puits d'aération, les escaliers, et se glissent sous les portes. Les obus asphyxiants tombent sur les Allemands par tonnes et la vie des hommes dans les souterrains est un véritable enfer; impossible d'enlever le masque de cuir ne serait-ce que pour quelques minutes ou même pour boire une gorgée d'eau du bidon. »*

munliqués relatifs au front occidental? Je ne le pense pas, étant donné qu'il ne s'agit toujours, ici, que d'affaires sans importance ou de tentatives avortées de la part des Allemands. Mais je crois devoir signaler un document, remontant déjà à plusieurs semaines et signé Ludendorff, où il est dit nettement que la consommation de projectiles lourds étant très supérieure à la fabrication, il faut absolument la réduire, malgré l'augmentation des pertes en hommes qui peut en résulter. Suit toute une série de prescriptions médiocrement limpides dont je fais grâce au lecteur. Le seul fait à retenir est que les Allemands se disent eux-mêmes gênés dans leurs prodigalités. Et l'on conviendra qu'il n'est pas absolument sans valeur.

UNE SEULE NATION, UNE SEULE ARMÉE, UN SEUL FRONT

(19 Septembre.)

A part quelques rencontres de patrouilles ou de détachements sans importance, les événements militaires sont partout complètement nuls. Et c'est vraiment un fait singulier que cette espèce d'atonie qui, périodiquement, s'empare de tous les champs de bataille, où sont occupés tant de millions de combattants.

Cette guerre, positivement, échappe à l'analyse. Elle ne ressemble à rien de connu et ne procède d'aucune doctrine établie. Des offensives, montées pour tout renverser, s'arrêtent brusquement, sans qu'on sache exactement pourquoi, comme si le *quos ego* de quelque Jupiter apaisait tout à coup la tempête. A des conquêtes d'aspect foudroyant, comme celles de la Valachie, de la Galicie, de la Bukovine, de la Livonie occidentale, succède sans transition une immobilité à peu près absolue, et généralement la bataille, même quand elle s'annonçait formidable et portait dans ses flancs des espoirs gigantesques, finit par se dissoudre dans l'infiniment petit des combats de patrouilleurs. Ainsi les planètes arrivées à fin de vie sèment, dans l'immensité des espaces, des poussières d'astéroïdes, résidus impalpables, et uniques reliquats des mondes puissants qui les ont engendrées.

Que la coalition germanique, condamnée par ses appétits immenses et par la succession impérieuse des événements à essaimer ses forces dans toutes les directions, se trouve parfois à bout d'haleine avant d'avoir atteint le but qu'elle visait, cela s'explique d'autant mieux que la guerre se prolonge davantage. Ce qui se comprend moins, c'est que les alliés eux-mêmes, dont l'effort individuel était plus circonscrit, se soient heurtés aux mêmes impossibilités. Ou, du moins, ce serait







DANS LES BALKANS. — *1. Buffles à l'abreuvoir près de Florina. — 2. Le nettoyage des fusils dans un campement de soldats grecs. — 3. Camp français dans la montagne. — 4. Colombier militaire aux environs de Monastir.*

(Clichés Botzung, Bourgeois et Rosenstein.)

18 SEPTEMBRE **LES FAITS** 19 SEPTEMBRE

Front occidental. — *Au cours de la nuit, des détachements allemands ont abordé nos lignes, au sud de la Miette, dans la région de Berry-au-Bac; un vif combat s'est engagé à la suite duquel l'ennemi a dû se replier après avoir subi des pertes sensibles.*

Paris. — *Déclaration ministérielle du nouveau cabinet. M. Painlevé expose une fois de plus les nobles buts de guerre de la France. Désannexion de l'Alsace-Lorraine: réparation des préjudices et des ruines causés par l'ennemi: conclusion d'une paix qui ne soit pas une paix de contrainte et de violence, renfermant en elle-même le germe de guerres prochaines, mais une paix juste où aucun peuple puissant ou faible ne soit opprimé, une paix où des garanties efficaces protègent la société des nations contre toute agression de l'une d'entre elles.*

En Russie. — *Le général Kornilof s'est constitué prisonnier au grand quartier général.*

Au nord de l'Aisne. — *Attaque allemande sur un saillant de nos lignes à l'ouest de la ferme Froidmont: après un court mais violent combat, l'ennemi est chassé des tranchées où il avait réussi à pénétrer.*

Guerre sous-marine. — *Il n'y a pas eu jusqu'ici d'invention sensationnelle pour la protection des navires, mais les autorités navales affirment leur confiance croissante dans les moyens de défense: le système des «chambres à fumée» donne d'excellents résultats. Ces chambres sont des appareils fumigènes que les navires jettent à la mer au moment du danger et qui produisent aussitôt d'épais nuages de fumée, derrière lesquels les bâtiments peuvent se dérober complètement à la vue du sous-marin, surtout si le vent est favorable à la manœuvre.*

Le ministère de la Marine des États-Unis a ordonné la fabrication dans le plus bref délai d'une quantité considérable de ces engins.

presque paradoxal, si l'on ne savait, comme nous l'avons dit chaque fois qu'on nous l'a laissé dire, que ce qui leur a presque toujours manqué est la concordance et la simultanéité des actions. Entrés en plein dans la quatrième année de lutte, ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'opérer avec ensemble et de charger de concert sur l'ennemi commun. Leurs entreprises se succèdent, avec des péripéties diverses et des conséquences plus ou moins heureuses. Elles ne se confondent ni ne se conjuguent. Et voilà pourquoi elles n'amènent pas les changements profonds qu'on souhaiterait.

J'effleure simplement ce sujet, comme j'ai dû le faire à plusieurs reprises avec une prudence exigée par des raisons dont je n'étais pas le maître. Mais je crois pouvoir l'évoquer au moment même où la déclaration du nouveau cabinet insiste sur la nécsssité qui s'impose aux alliés d'agir «comme s'ils constituaient une seule nation, une seule armée, un seul front».

C'est là, depuis longtemps, tout le secret de la victoire. Je souhaite que désormais des actes, en succédant aux paroles, fassent une réalité substantielle de ces vœux si souvent formulés.

EN COMPARANT LES COMMUNIQUÉS

(20 Septembre.)

En comparant les communiqués officiels, on constate qu'il existe entre ceux des Allemands et les... autres certaines divergences.

A en croire les premiers, toutes les attaques des alliés auraient été repoussées avec pertes.

Les seconds, au contraire, en mentionnent quelques-unes qui ont réussi, particulièrement sur le front moldave, et donnent celles de l'ennemi comme n'ayant abouti nulle part. Je crois, sans aucun parti pris, que c'est eux qui disent la vérité, car s'il en était autrement, le style de Ludendorff ne serait pas aussi terne. Le quartier-maître général a pour habitude de célébrer le moindre succès réel en termes plus redondants.

Au reste, il ne s'agit toujours que d'événements dénués d'importance, et qui n'apportent à l'état de choses existant aucune modification. Tout au plus faut-il mentionner une nouvelle série de contre-attaques autrichiennes sur le plateau de Bainsizza, dont nos alliés italiens ne lâchent pas la moindre parcelle.

Cependant, l'activité de l'artillerie se maintient, et s'accroît même par moments, sur la rive droite de la Meuse, preuve que, de ce côté, le dernier mot n'est pas dit. Nos récentes conquêtes ont profondément entamé les lignes allemandes, dépossédées d'une

20 SEPTEMBRE	LES FAITS	21 SEPTEMBRE

Dans les Flandres. — *Nouvelle offensive des troupes britanniques dans le secteur d'Ypres : le front d'attaque s'étend sur une douzaine de kilomètres entre la voie ferrée d'Ypres à Roulers au nord, et le canal d'Ypres à Comines, au sud.*

Les principaux objectifs : bois d'Inverness, bois de Glencorse, bois des Nonnes, partie ouest du bois du Polygone, hameau de Veldhoeck sont enlevés après une lutte qui fait gagner à nos alliés une profondeur de terrain variant d'un kilomètre à 1 600 mètres.

Le communiqué allemand déclare que l'armée du général Sixt von Arnim a dû supporter le choc d'un ennemi qui a porté au maximum la valeur de ses moyens de combat.

Front russe. — *Attaque allemande sur la rive gauche de la Dwina, au nord-ouest de Jacobstadt. Les positions russes sont enfoncées et nos alliés se replient sur la rive droite du fleuve.*

Dans les Flandres. — *Les troupes britanniques consolident leurs positions nouvelles : elles enlèvent un système de tranchées et de points d'appuis bétonnés au sud de Tower-Hamlet, au nord-est de Langemarck, et progressent également à l'est de Saint-Julien.*

La journée d'hier a été une bataille pour la conquête des positions dominantes à l'ouest de Menin : le succès de nos alliés plaça les Allemands dans une situation désavantageuse. L'ennemi a lancé dans l'après-midi et la soirée une série de contre-attaques, à formations massives qui lui ont valu des pertes considérables, sans résultat appréciable.

Front russe. — *Les Allemands entrent à Jacobstadt et occupent toute la rive gauche de la Dwina jusqu'à Lievenhof situé à 20 kilomètres en amont.*

Le général Alexeieff a donné sa démission de chef d'Etat-major général.

partie de leurs points d'appui les plus essenteils.

Il ne reste plus guère à l'ennemi, des emprises qu'il avait faites à si grands frais l'année dernière, que Beaumont et les jumelles d'Ornes, dont la conservation présente pour lui un intérêt tel qu'elle l'entraînera peut-être à de nouveaux sacrifices. Elle est pour lui une question non pas seulement d'amour-propre, mais encore d'obligation, s'il ne se résigne pas à un recul très marqué.

On remarquera, d'autre part, que nos troupes se livrent, dans la Woëvre, à des incursions (1). . . . .

...Avant le 21 février 1916, nous occupions un large morceau de cette plaine, qui fut évacuée avec précipitation, et dans laquelle les Allemands ont fait tache d'huile à notre suite, y établissant des batteries à tir courbe qui, parfois, sont gênantes pour nos secondes lignes et nos derrières.

(1) Texte supprimé par la censure.

LA QUESTION DE LA BALTIQUE

(21 Septembre.)

Tandis qu'à part des luttes d'artillerie plus ou moins vives, l'accalmie persiste sur la plupart des fronts, elle vient de se rompre, à l'est d'Ypres, devant les positions de nos amis anglais. Cette nouvelle attaque paraît avoir heureusement débuté, et les dernières nouvelles nous apprennent qu'elle se poursuit dans des conditions avantageuses. Les troupes britanniques nous ont habitués à compter sur elles en toute occasion.

Revenons maintenant aux anciennes affaires. L'arrêt à peu près complet que von Eichhorn a imposé à ses troupes, après la prise de Riga, semble avoir quelque peu impressionné l'opinion allemande. Sans doute, les bons *junkers* berlinois rêvaient-ils déjà d'une entrée à grand orchestre dans Petrograd et d'une paix qu'auraient signée immédiatement les Russes épouvantés. Or, il n'est plus question ni de l'une ni de l'autre, et à ces imaginations alléchantes succède une stagnation qui même s'agrémente de quelques reculs.

Un journal d'outre-Rhin s'est donc mis en devoir d'expliquer comment les choses avaient pris cette tournure, et il l'a fait, je dois le dire, avec une certaine franchise. « Nous ne pouvons pas, écrit-il, allonger de 500 kilomètres notre ligne de communication. » C'est précisément ce que j'avais indiqué ici même. Seulement, il n'est toujours question, dans l'article précité, que de la voie de terre, et on nous laisse entendre que, sur mer, les mêmes inconvénients n'existent pas.

Le danger, de ce côté, est donc très réel. On sait en quel piteux état est la flotte de la Baltique, et M. Kerensky, dans un de ses derniers manifestes, s'est chargé lui-

même de le signaler, quand il a adjuré les équipages de rentrer dans l'ordre et dans la discipline. Mais ces équipages entendront-ils sa voix, et la stricte prudence ne lui commanderait-elle pas de tenir en réserve quelque autre remède plus immédiat et plus efficace, au cas où celui-ci ne réussirait pas?

Il ne faut pas se dissimuler que la situation maritime est très préoccupante. C'est même la seule qui le soit réellement, car, partout ailleurs, la coalition germanique donne des signes manifestes d'affaiblissement et de lassitude. Elle ne peut plus nulle part diriger la lutte à son gré.

Elle est contrainte de renoncer aux actions conquérantes pour se tenir uniquement sur la défensive, et, en somme, la Baltique est le seul champ encore ouvert à ses desseins. Peut-on croire que, dans un moment ou dans un autre, elle ne songera pas à l'exploiter.

C'est, je crois, une erreur de n'avoir pas forcé, par quelque moyen, la flotte allemande à sortir de son inertie pusillanime. Elle y gagne de pouvoir maintenant, s'il lui plaît, chercher des succès faciles, et qui ne seraient point sans profits étant donné la valeur intrinsèque des navires russes. Nous voulons croire que, même à l'heure actuelle, il n'est pas impossible de la paralyser.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Façade d'un château, en Belgique reconquise.



(Cl. Rol.)

Pendant un bombardement, sur la route de Menin.

LES ANGLAIS ÉLARGISSENT LEURS SUCCÈS A L'EST D'YPRES
(22 Septembre.)

L'attaque exécutée hier par nos alliés britanniques a été couronnée d'un plein succès. Elle les a rendus maîtres des positions extrêmement fortes que les Allemands occupaient encore entre Menin et Roulers, depuis le nord de Langemarck jusqu'au sud d'Hollebeke. Elle élargit donc très sensiblement les avantages obtenus le mois dernier . Au nord de Lille s'accuse une progression qui va peut-être devenir gênante pour l'ennemi.

Celui-ci, naturellement, a réagi avec force au cours de la journée d'hier, mais, malgré de lourds sacrifices, il n'a pu reprendre un seul des points d'appui perdus. A peine ses troupes se mettaient-elles en formation de combat, qu'elles étaient prises de plein fouet et d'écharpe par des feux de toute nature, que réglait une aviation vigilante, et décimées avant d'avoir achevé leur déploiement. Rebutées par ces efforts inutiles, elles ont fini, la nuit venant, par se tenir tranquilles et procéder à des reconstitutions dont elles paraissaient avoir grand besoin.

Un sort pareil a atteint les soldats du kronprinz, qui ont esquissé sans plus de succès quelques assauts sur le Chemin des Dames, au sud-est de Cerny, et en Champagne, contre le mont Haut. Je ne parle pas des escarmouches sans importance qui n'ont pas manqué de divers côtés. Il devient évident que la capacité offensive de l'ennemi a diminué partout dans des proportions très sensibles et que le concours prêté par les éléments dits d'assaut ne suffit pas à donner le *cran* nécessaire à des unités composées d'hommes ou trop jeunes ou trop vieux.

On a pu voir, hier, dans quelle proportion les dernières classes étaient jetées au feu avant d'avoir pu suffisamment s'aguerrir par un entraînement progressif. On a appris également combien était rapide l'usure des pièces allemandes, obligées de répondre à une artillerie très supérieure en nombre, en portée et en justesse. Tout cela réalise un ensemble de conditions qui justifie l'inquiétude avec laquelle l'État-major ennemi voit venir les attaques anglaises, toujours si soigneusement préparées et menées avec une si vigoureuse énergie. Les petits ruisseaux font les grandes rivières. A force d'échancrer les lignes adverses et de creuser à leurs deux extrémités des brèches de plus en plus larges, les alliés finiront bien, je pense, par en rompre le centre, surtout s'ils se mettent à frapper avec une sorte de cadence des coups qui se répondent régulièrement.

Je ne cesserai de le répéter, parce que

22 SEPTEMBRE — LES FAITS — 23 SEPTEMBRE

22 SEPTEMBRE

Dans les Flandres. — *Nouveau combat autour de Tower-Hamlet et des points d'appui voisins enlevés hier par les troupes britanniques: l'ennemi qui a amené d'importants renforts de troupes fraîches attaque avec violence à trois reprises différentes et parvient à reprendre quelques éléments avancés.*

En Champagne. — *Échec d'une tentative allemande sur nos positions entre Maisons-de-Champagne et la main de Massiges.*

Verdun. — *Le roi Albert de Belgique passe en revue l'armée du général Guillaumat. Le président de la République, le général Pétain, le général Fayolle, commandant le groupe d'armées du Centre, accompagnent le souverain.*

Le président de la République remet la médaille militaire au général de Castelnau.

Athènes. — *Arrivée d'une mission militaire française, dirigée par le général Braquet.*

23 SEPTEMBRE

Dans les Flandres. — *Échec d'une attaque lancée par les troupes d'assaut allemandes au nord-est de Langemarck. Les régiments de fusiliers anglais infligent de grosses pertes aux assaillants.*

Procédés allemands. — *Le secrétaire de la légation américaine à Bucarest révèle, dans un rapport officiel, qu'avant la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche, le personnel de la légation allemande, violant toutes les règles de la neutralité et les obligations des missions diplomatiques, avait introduit à Bucarest des quantités considérables de puissants explosifs et des caisses de bacilles de l'anthrax et de la morve. Après la déclaration de guerre de la Roumanie et quand l'Amérique se fût chargée des intérêts allemands, ces explosifs et ces caisses restèrent cachés à la légation allemande sans que bien, entendu, l'Amérique pût soupçonner le honteux abus qu'on faisait de sa protection.*

de la connaissance de l'ennemi dépend la façon de le combattre, la coalition germanique accuse en ce moment une inertie dont nous sommes en droit de conclure qu'elle est touchée dans ses œuvres vives. Il est donc possible d'entrevoir l'heure où, agissant avec toutes nos forces réunies, nous arriverons à l'achever.

LA BATAILLE CONTINUE

(23 Septembre.)

L'ennemi est obligé de confesser qu'il a dû céder à la pression britannique. On sent combien ce recul lui est pénible quand on voit les efforts surhumains auxquels il se livre pour reprendre le terrain perdu. Ses contre-attaques se succèdent à peu près sans interruption, violentes, brutales et quasi désespérées. Ses pertes grandissent dans d'effroyables proportions. N'ai-je pas lu dans un récent ordre du jour signé Ludendorff, qu'elles devenaient inquiétantes et qu'il fallait à tout prix les modérer? N'importe. Le prince Ruprecht sent que la charnière se brise, et il prodigue ses hommes pour tâcher de la consolider.

Il n'y parviendra pas, parce qu'il a affaire à un adversaire dont la méthode avisée, prudente et vigoureuse à la fois, défie ses impétueux revenez-y. Le même Ludendorff, dont je parlais tout à l'heure, se plaint de l'insouciance avec laquelle on jette impulsivement les troupes en avant et on masse les réserves dans des terrains trop exposés aux avions et aux canons. Je crois qu'il n'exagère rien et que ses objurgations ne sont point dénuées de justesse. Mais ce qu'il ne dit pas est que, même soustraites autant que possible aux vues de l'adversaire et soigneusement cachées dans des cavernes artistement camouflées, ces réserves sont tôt ou tard découvertes par l'aviation anglaise, et généralement démolies avant d'avoir le temps de prendre leur formation de combat. Les communiqués anglais le font clairement entendre et ceux de l'ennemi eux-mêmes le laissent deviner. Devant ces constatations inéluctables, l'État-major allemand semble tout déconcerté.

J'espère donc que l'offensive anglaise se poursuivra, et que même elle en suscitera d'autres, dont le but serait d'alléger la résistance qu'elle rencontrera. Il faut exploiter la supériorité croissante que nous avons prise à peu près partout sur l'ennemi commun, et qui est confirmée tous les jours d'une façon plus évidente par l'inanité de ses oppositions toujours vaincues. Celles-ci coûtent à notre adversaire un prix énorme, près de 4.000 prisonniers déjà et un nombre au moins triple de tués et de blessés, rien que sur le front des Flandres. Croit-on qu'il soit en mesure, à l'heure actuelle, de soutenir bien longtemps de pareils frais? Ludendorff n'hésite

point à dire que non, et j'imagine qu'il est bien renseigné.

Aussi doit-on s'attendre à voir la diplomatie allemande — je parle de celle qui s'excerce dans les sous-sols — multiplier les manœuvres extra-militaires pour btenir ce que les armes lui refusent. Elle excelle dans les opérations de cuisine malpropre et dans les louches combinaisons.

Regardons ce danger en face, car il est plus menaçant que l'autre, et sachons nous en garantir, sans que nous arrête la rigueur des moyens employés.



(Cl. Trampus.)

Poste de secours britannique aux environs de Zonnebeke.

UNE BRÈCHE DANS LA LIGNE RUSSE

(24 Septembre.)

Les Allemands se sont emparés de Jacobstadt, ville de second ordre, mais qui leur donne un passage sur la Dwina, entre Friedrichstadt et Dwinsk. Ce dernier point est donc menacé de prise à revers, et c'est en cela que le fait susmentionné tire à conséquence. Une brèche s'ouvre dans la ligne russe, et peut d'un moment à l'autre séparer la Livonie du nord de celle du sud. Je ne crois pas que l'éventualité d'une marche sur Petrograd en devienne pour cela plus probable. J'ai donné déjà les raisons de son retardement. Mais il n'est pas contestable que, si le cours de la rivière vient à être forcé complètement, l'ennemi trouvera là une base solide qui lui permettra d'appuyer, par terre, l'offensive maritime toujours à craindre, et dont les prodromes semblent presque se dessiner.

Or, c'est précisément le moment où le ministre de la guerre Verkhowsky annonce, dans un discours au comité directeur du so-

24 SEPTEMBRE **LES FAITS** **25 SEPTEMBRE**

Verdun. — *Vifs combats sur la rive droite de la Meuse; l'ennemi lance 4 bataillons appuyés de troupes spéciales d'assaut contre nos tranchées au nord du bois Le Chaume; il prononce en même temps deux attaques secondaires, l'une au nord de Bezonvaux, l'autre au sud-est de Beaumont. Nos troupes n'attendent pas le choc des assaillants : elles sortent des tranchées pour se porter au-devant d'eux et les refoulent énergiquement.*

En Russie. — *Dans un ordre du jour M. Kerensky remercie le général Alexeief des services éminents qu'il a rendus en arrêtant sans effusion de sang le mouvement du général Kornilof. Le général Alexeief reste à la disposition du gouvernement provisoire.*

En Epire. — *A la suite d'un accord entre l'Italie et la Grèce, les troupes grecques réoccupent Janina. Les forces italiennes, à leur départ de la ville, sont l'objet de chaleureuses manifestations de sympathie.*

Front occidental. — *La lutte d'artillerie reste très violente sur la rive droite de la Meuse entre Beaumont et Bezonvaux, mais l'ennemi qui a subi de fortes pertes dans ses attaques d'hier, au nord du bois Le Chaume, ne fait aucune tentative nouvelle.*

Devant les lignes britanniques du secteur d'Ypres, les Allemands exécutent plusieurs retours offensifs et engagent une lutte qui se prolonge toute la journée avec des alternatives diverses.

En Angleterre. — *Les raids aériens se multiplient au-dessus de Londres et de l'estuaire de la Tamise; on en compte jusqu'à trois dans la soirée d'hier et la journée d'aujourd'hui : l'un d'eux est exécuté, aux termes du communiqué allemand, par une escadrille puissante de dirigeables de la marine sous les ordres d'officiers ayant fait' eurs preuves.*

Amérique Centrale. — *La République de Costa-Rica déclare la guerre à l'Allemagne.*

viet, qu'il va démobiliser un tiers de l'armée russe, solution qu'il est vraiment difficile de trouver opportune. Ce même ministre, dans le même discours, a donné comme raison de la démission d'Alexeief que celui-ci ne comprenait pas « la psychologie des troupes révolutionnaires ». Je souhaite que lui la comprenne mieux et, surtout, réussisse à en tirer parti.

Rien de nouveau sur le front occidental. Nos alliés britanniques ont repoussé toute une série de contre-attaques furieuses par lesquelles les Allemands essayaient de réparer leurs derniers échecs. La lutte a été particulièrement rude aux environs de Saint-Julien, et à l'ouest de Gheluvelt, de part et d'autre de la route d'Ypres à Menin. Mais les vaillantes troupes des généraux Gough et Plumer en sont sorties victorieuses, et l'ennemi n'y a rien gagné, sinon un allongement de la liste de ses pertes, dont l'énormité, il y a un mois, faisait déjà frémir Ludendorff.

De notre côté, le kronprinz a esquissé quelques attaques, qui, comme de règle, ont été repoussées. J'avoue ne pas m'expliquer les mobiles auxquels il obéit en répétant à satiété ces démonstrations stériles, dont aucune, même si elle avait l'issue qu'il désire, ne lui donnerait un avantage ayant quelque importance ou quelque solidité.

LE DÉNOUEMENT DE LA BATAILLE ENGAGÉE SEMBLE PROCHE

(25 Septembre.)

J'ai parlé récemment des nouveaux procédés tactiques préconisés par Ludendorff dans le but de suppléer au défaut de résistance qu'accusent des troupes trop jeunes et insuffisamment aguerries. Il s'agit d'alléger autant que possible la première ligne, qui est la plus exposée, au bénéfice des suivantes, qui, mieux abritées et plus denses, ont moins de tendance à se disperser sous les coups de canon.

Nous apprenons que, dans la dernière bataille de Flandre, l'expérience de ce dispositif a été faite, et il est démontré, d'autre part, que les Allemands ne s'en sont pas trouvé beaucoup mieux que de l'ancien. Au reste, il ne constitue pas une innovation ; j'en ai vu, pour ma part, la description dans tous les traités didactiques, et Ludendorff aurait tort s'il prétendait s'attribuer un brevet d'inventeur. L'échelonnement en profondeur constitue l'A B C. de la tactique moderne. Une seule chose pourrait nous surprendre. C'est qu'on ait, pour des raisons que j'ignore, interrompu son application.

Toujours est-il que, devant les Anglais, l'ennemi avait partout constitué trois lignes, de plus en plus épaisses et fournies, à mesure qu'elles s'éloignaient du front d'attaque. Des troupes choisies formaient, dans chaque secteur, une réserve spéciale, sans préjudice de celles qui oc-

(Clichés Forbin.)

DANS LES FLANDRES. — *1. Explosion d'un obus sur l'emplacement du bois de Glencorse. — 2. Ce qui reste d'un abri bétonné allemand.*

cupaient les ouvrages et abris méthodiquement disposés sur le terrain pour opérer des flanquements protecteurs. Et le tout était couvert par une artillerie aussi nombreuse que possible, échelonnée à une distance variant de quatre à huit kilomètres du front.

Mais cette artillerie, comme nous l'a appris Ludendorff en personne, est fatiguée. Nombre de ses pièces, plus ou moins hâtivement réparées, manquent de précision. Quant à l'infanterie, elle paraît fort ébranlée par les ravages des canons britanniques, et les échelons de l'arrière n'ont pas tardé à être entraînés dans le recul de ceux de l'avant. Au total, il a suffi d'un choc unique, nous dit le correspondant du *Times*, pour entamer profondément, en quelques heures, le système défensif allemand.

Mais entamer n'est pas rompre, et, avant d'obtenir ce dernier résultat, il faut s'y reprendre à plusieurs fois. C'est ce qui explique les interruptions forcées de la bataille, lesquelles sont plus ou moins longues, mais ne constituent point un arrêt. L'ennemi possède encore des réserves générales, qu'il utilise pour des contre-attaques dont il est assez prodigue. Il dispose surtout d'un grand nombre de mitrailleuses, qui lui permettent de tenir, avec peu de monde, les parcelles de terrain qu'il a pu conserver. Et avant toute sérieuse reprise d'action, il faut que ces mitrailleuses soient repérées et détruites. On voit quelle lenteur préside aux opérations.

N'importe, ce qui est fait est fait, et confère à nos alliés des avantages indiscutables. Les Allemands ne sont plus installés que d'une façon instable sur les crêtes qui dominent la plaine de Menin, et s'ils viennent à en être chassés, comme c'est à prévoir, ils seront condamnés à un recul d'importance, sous peine d'être broyés. Le dénouement de la lutte engagée peut donc être assez gros de conséquences. Nos courageux alliés s'apprêtent à la provoquer avec cette patience qui fait une partie de leur force et le soin méticuleux dont ils sont coutumiers.

NOUVEL ASSAUT DU KRONPRINZ

(26 Septembre.)

Le kronprinz ne se laisse point rebuter par les coups de caveçon répétés qu'il encaisse. C'est, comme on dit, un homme qui a de l'estomac. Peut-être, au demeurant, gagnerait-il à faire preuve d'un peu plus dedondértiaon et de sagesse, ne serait-ce que pour remettre du baume dans l'âme angoissée de Ludendorff. Mais après tout, c'est là affaire à tous les deux. La nôtre est de rendre vaines toutes leurs tentatives, et il apparaît suffisamment que nos soldats n'y manquent pas.



(Cl. Wyndham.)

Près de Bœsinghe. Artillerie anglaise traversant une ancienne tranchée.

Dans la journée de lundi, une grande attaque, dûment préparée par l'artillerie et accompagnée du jeu ordinaire des lance-flammes, a été dessinée contre nos positions de la rive droite de la Meuse, vers les abords septentrionaux du bois Le Chaume. Quatre bataillons, accompagnés des troupes spéciales d'assaut, soit en tout quatre ou cinq mille hommes, étaient chargés de l'exécution, tandis que, sur leurs deux ailes, d'autres éléments, occupés à « faire le jeu », menaçaient le nord de Bezonvaux et le sud-est de Beaumont. Si le prince Guillaume ne connaît pas très bien l'art de la surprise, il pratique au moins celui des diversions.

Cependant, en dépit de celles-ci, il a été complètement battu, et pas content, peut-on dire, puisqu'il s'est entêté jusqu'à trois fois dans une entreprise avortée dès son début. Ses pertes sont, dit-on, considérables. C'est la rançon habituelle de ces impétuosités d'écolier.

Si l'on comprend fort bien l'inquiétude où le jettent nos récentes conquêtes et le violent désir qu'il aurait de nous les arracher, on s'explique moins la façon dont il s'y prend pour apaiser l'une et satisfaire l'autre. Des assauts spasmodiques, menés à intervalles variables, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ne sont pas faits pour nous ébranler. Nos troupiers en ont tellement pris l'habitude qu'ils ne s'en émeuvent plus guère, parce qu'ils connaissent la manière de les briser. Pour reprendre le terrain perdu, qui constitue une menace constante et fournit aux progressions ultérieures toute une série de points d'appui solides, il faudrait pouvoir agir par grandes masses, comme aux premiers jours du siège de Verdun. Et encore ne retrouverait-on pas le concours de circonstances dont on put alors profiter. Mais ces masses; où sont-elles? Demandons-le à la terre, qui couvre les ossements de tant de milliers d'hommes alors inutilement sacrifiés. Ceux-ci, le kronprinz, quoi qu'il fasse, ne les retrouvera plus jamais.

Tandis que cette grosse affaire se déroulait à l'est de nos lignes, le reste du front restait calme. J'ai expliqué les raisons de ces longues interruptions. Mais, devant Riga, sur la chaussée de Pskow, les Russes ont obtenu un petit succès, dû à une offensive assez hardie. Serait-ce, de leur part, un regain d'énergie? Nous voudrions pouvoir l'annoncer.

L'IMPORTANCE DE LA GUERRE AÉRIENNE

(27 Septembre.)

Les contre-attaques allemandes se succèdent, et nos ennemis y apportent même une fureur significative. Ils ne se résignent pas aux abandons que nous leur avons



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Soldats français devant les ruines d'un village de Belgique.

La seule bl



Dans un petit village du Nord, à l'arrière du front, des obus allemands frappe sans but, provoquant la haine et non l'épouvante. Jusqu'ici, seule une mignonne f lette fut atteinte. Des officiers anglais, fixés provisoirement dans le voisinage, o

ée du village.



voulu voir et complimenter la petite Française. Certains d'entre eux sont pères, et la vue de l'enfant blessée leur rappelle les chères têtes blondes qu'ils ont laissées loin derrière eux, mais que la distance ni la mer ne protègent des attentats criminels.

imposés, parce qu'ils en redoutent les suites, et peut-être leurs efforts réitérés tendent-ils moins à améliorer le présent qu'à se garantir contre les aléas de l'avenir.

Après la tentative avortée du kronprinz allemand contre le bois Le Chaume, qui est toujours bombardé à outrance en attendant que les forces ennemies reviennent s'y briser, l'héritier de Bavière a pensé qu'il ferait peut-être mieux contre les Anglais et n'a pas eu meilleure fortune. Il est assez curieux de constater que les armées dont les chefs affichaient orgueilleusement naguère l'intention de tout pourfendre, en sont réduites aujourd'hui à cette guerre de chicanes qui, tout en coûtant fort cher, comme Ludendorff a dû en convenir lui-même, ne leur assure même pas la conservation intégrale des positions sur lesquelles ils croyaient pouvoir indéfiniment nous braver.

Ma's les Allemands, on le sait, ont plus d'un tour dans leur sac. Contraints de renoncer à la supériorité sur terre, les voici qui la cherchent dans les airs, où ils s'efforcent d'abord de la conquérir avant que l'intervention américaine ne la leur ravisse sans appel possible. Nous savons, par des renseignements très sûrs, que la construction des avions de bombardement, de chasse et de combat est poussée en ce moment, dans le camp adverse, avec une activité extraordinaire, tandis que le dressage des pilotes est l'objet de soins particuliers On prend les devants et on attaque, en attendant qu'on en soit réduit à se défendre. La fréquence redoublée des raids aériens sur l'Angleterre et sur les derrières de nos ligne en est un signe évident.

La prudence nous commande de prêter attention à ce nouveau genre d'offensive, et de l'adopter nous-mêmes, sans hésiter un seul instant. Je reconnais que, depuis quelque temps, une utile besogne est faite, tant par nous que par nos alliés britanniques. Elle doit prendre, pour être vraiment féconde, un développement encore beaucoup plus grand, car c'est par l'intimidation et la terreur que nous achèverons de mettre hors d'état de nuire ce peuple fanfaron, qui ne montre tant d'arrogance que parce qu'il se croit à l'abri de nos coups.

Il vient, au surplus, de laisser apparaître son désir et son besoin de paix en exposant, pour la première fois, certains buts de guerre, du moins en ce qui concerne la Belgique.

Je n'ai pas à examiner ceux-ci et, d'ailleurs, ils ne constituent peut-être qu'une manœuvre. Mais c'est une manœuvre pacifiste, et, pour que le kaiser s'y résigne, il faut qu'il ait senti que les armes étaient beaucoup moins assurées dans sa main.



(Cl. Meurisse.)

En Mésopotamie: Vérification des mitrailleuses avant l'attaque.

LA MÉTHODE ANGLAISE

(28 Septembre.)

Après une période de recueillement consacrée à la stabilisation de leurs conquêtes précédentes et à la préparation de celles qui devaient suivre, les Anglais sont revenus à la charge, dans la matinée de mercredi, avec une irrésistible vigueur ; et, devant celle-ci, les Allemands, d'ailleurs écrasés par une artillerie très puissante, ont cédé une fois de plus. La perte du bois du Polygone au sud, et celle du hameau de la Tour, ou Tower-Hamlet, au nord, détraque profondément leur ligne et constitue une menace grave pour les deux points de Passchendaele et de Gheluvelt. Chose encore plus inquiétante pour eux, elle démontre que ni casemates, ni abris bétonnés, ni repaires de mitrailleuses ne peuvent tenir contre la méthode lente, prudente, mais immuable et incoercible, qu'ont adoptée nos alliés.

Naturellement, le prince Ruprecht, que cette nouvelle avance ne saurait laisser indifférent, a fait tout au monde pour l'enrayer. Des contre-attaques, poussées à fond et conséquemment très meurtrières, se sont répétées pendant toute la journée, sans donner de résultats appréciables. Cependant quand les troupes qui se succédaient dans la fournaise ont été plus ou moins épuisées et hors de souffle, il a bien alflu s'arrtêer. La nuit s'est donc passée tranquillement, et, sous son influence calmante, la fureur a fait place à la résignation.

Telle est, d'ailleurs, la conclusion habituelle de ces levées de boucliers périodiques, que les troupes britanniques entreprennent à leur heure, quand le succès est à peu près assuré d'avance par une savante et minutieuse organisation. Ayant devant elles un système redoutable de défenses qui s'enchevêtrent et se flanquent les unes les autres, elles ne cherchent jamais à le faire tomber d'une seule poussée. Elles l'échancrent au contraire progressivement, et, quand il leur paraît suffisamment disloqué, elles en font, sous une poussée suprême, céder les derniers morceaux. Peut-être pouvaient-elles aller plus vite, en risquant beaucoup. Mais elles préfèrent visiblement — et je ne crois pas que personne les en blâme — la certitude à la rapidité. J'ajoute qu'elles emploient fort utilement, comme je l'ai dit déjà à plusieurs reprises, une aviation remarquablement entreprenante. Il y a là, pour nous, une indication, que ceux qui travaillent ici au développement de la guerre aérienne voudront, j'espère, ne pas négliger.

Un simple mot maintenant des attaques que le kronprinz a cru devoir lancer contre nos positions du Chemin des Dames.



(Cl. Meurisse.)

Le roi d'Italie devant Saint-Quentin, pendant sa visite au front français.

26 SEPTEMBRE	LES FAITS	27 SEPTEMBRE

Dans les Flandres. — *La bataille reprend par une attaque des troupes britanniques qui se développe sur un front de plus de 9 kilomètres du sud de Tower-Hamlet à l'est de Saint-Julien.*

Au sud de la route d'Ypres à Menin, nos alliés achèvent la conquête de l'éperon de Tower-Hamlet. Au nord de la route, ils enlèvent, après une lutte acharnée, le bois du Polygone, le village de Zonnebeke. Enfin, à l'est de Saint-Julien, ils réalisent une avance de près de 2400 mètres. Deux compagnies de Highlanders, restées isolées au milieu des lignes ennemies depuis les combats d'hier matin et qui avaient tenu héroïquement pendant vingt-quatre heures, sont enfin délivrées.

L'ennemi fait les plus grands efforts pour reprendre les importantes positions perdues; sept puissantes contre-attaques sont lancées sur le front de Tower-Hamlet à la route Saint-Julien-Graventafel : elles sont repoussées après des combats prolongés.

Front occidental. — *Dans les Flandres, les troupes britanniques consolident leurs nouvelles positions et les Allemands épuisés par les combats d'hier ne tentent plus aucune réaction.*

Trois attaques lancées par l'ennemi près du Four-de-Paris, au nord-ouest de Tahure, et à l'ouest de la ferme de Navarin sont arrêtées par nos feux avant d'atteindre nos tranchées.

Le roi d'Italie en France. — *Le roi Victor Emmanuel III est arrivé hier matin à Belfort où l'attendait le président de la République. Les deux chefs d'État ont commencé la visite du front français en passant la journée dans plusieurs des communes de l'Alsace reconquise.*

Aujourd'hui, ils débarquent dans la matinée aux environs de Verdun et passent une revue où figurent tous les drapeaux de l'armée de Verdun.

Dans l'après-midi, visite du front de Champagne.

On pourrait parfaitement les passer sous silence, car elles ne procèdent d'aucune idée tactique et n'aboutissent jamais qu'à des résultats négatifs. Mais elles constituent pour les braves troupes qui les subissent et, malgré de furieux bombardements, les repoussent régulièrement sans jamais broncher, des titres répétés à l'admiration et à la reconnaissance publiques. C'est à ce titre seulement, et en manière d'hommage à la belle endurance française, qu'il convient de les enregistrer...

PHILOSOPHIE DES DERNIERS COMBATS

(29 Septembre.)

Les Allemands semblent pas mal s'agiter, depuis le front de Champagne jusque devant Verdun. Sur certains points, comme par exemple du côté du Chemin des Dames où un récent échec les a rendus circonspects, ils se contentent de tâter le terrain, que nos soldats ne leur permettent pas d'entamer. Sur d'autres, tels que l'Argonne et les abords de Tahure, ils se démasquent plus franchement et dessinent de véritables attaques. Est-il besoin de dire qu'ils ne réussissent pas mieux ici que là-bas?

Ces manifestations fébriles, qui se terminent toujours par un fiasco et finissent par coûter fort cher, seraient absolument incompréhensibles si l'on ne savait que le gouvernement allemand, étant en train de contracter son septième emprunt de guerre, éprouve le besoin de tenir les populations en haleine et de leur présenter comme des avantages acquis ce qui n'est, au fond, que l'onéreux maintien du *statu quo*. Les communiqués de Ludendorff pratiquent excellemment l'art de montrer la situation sous un jour plutôt favorable, sans donner à la réalité des accrocs trop accentués. « Voyez, disent-ils, nous sommes inlassables dans la résistance. Nos troupes soutiennent sans fléchissement le choc d'un ennemi supérieur en nombre, et nous restons maîtres des événements. » Seulement, il faut bien avouer de temps en temps, comme c'est arrivé hier pour le front anglais, que l'on est entamé d'une façon plus ou moins sensible. Et, du coup, tombent toutes les subtilités derrière lesquelles on s'abritait.

La vérité est qu'aucun des deux kronprinz n'a pu reprendre ce que les alliés lui ont enlevé au cours des dernières batailles. Celui de Bavière n'a pas dessiné, dans la journée de mercredi, moins de sept contre-attaques, pour débusquer les Anglais de Tower-Hamlet et des autres points conquis. Jeudi, il est revenu à la charge dans la direction de Zonnebeke, tout cela pour ne rien obtenir, pas même



(Cl. Meurisse.)

Tandis qu'une violente tempête détachait quelques-uns de nos ballons captifs et les portait vers les lignes ennemies, un observateur risque une descente dangereuse en parachute plutôt que de tomber aux mains des Allemands.

28 SEPTEMBRE	LES FAITS	29 SEPTEMBRE

Front occidental. — *Dans les Flandres, un fort détachement ennemi qui tente d'aborder les lignes britanniques, à l'est du bois du Polygone, est pris sous les feux d'artillerie et d'infanterie; tous les assaillants sont tués ou faits prisonniers.*

Un autre détachement occupé à installer des mitrailleuses est surpris dans la nuit et perd toutes ses pièces qui sont emmenées par les Anglais.

Devant les troupes françaises, il n'y a que des engagements de patrouilles et quelques tentatives de coups de main sans résultat.

Voyage du roi d'Italie. — *Troisième et dernière journée consacrée au front des troupes françaises; le roi et le président visitent Soissons, quelques-unes de nos positions sur les plateaux au nord de l'Aisne et une partie de la région évacuée au mois de mars par les Allemands. Le roi s'indigne des actes de vandalisme commis pendant cette retraite.*

Région de Lens. — *Échec d'une attaque allemande lancée sur les positions anglaises de la cote 70, au nord de la ville; l'ennemi est repoussé après un vif combat.*

Voyage du roi d'Italie. — *Victor Emmanuel III visite les positions de l'armée belge, en compagnie du roi Albert. Il a adressé au président de la République, en quittant le sol français, un télégramme dans lequel il déclare «avoir parcouru, le cœur ému, les champs de bataille où les soldats français ont donné tant de preuves d'héroïsme éclatant. J'ai visité, ajoute-t-il les terres réunies de nouveau au sol sacré de la France et j'ai rapporté une inoubliable impression des lignes de Verdun où la tenace résistance française triompha de l'assaut ennemi».*

En Mésopotamie. — *Le général Maude emporte les positions turques établies autour de Ramadié sur l'Euphrate, au nord-ouest de Bagdad. Il occupe ensuite la ville et y fait plus de 4000 prisonniers.*

le maintien de certains postes encore occupés par ses troupes et que les soldats britanniques ont achevé de nettoyer. Le bulletin allemand se console en déclarant que la dernière avance anglaise est inférieure à celle du 20 septembre. C'est possible, mais cette avance nous satisfait tout de même, puisqu'il n'entrait point dans les intentions britanniques de la pousser plus loin, au moins jusqu'à prochaine occasion.

Au reste, il ne s'agit pas de chicaner sur le plus ou moins d'étendue de terrain que fait perdre à l'ennemi chaque offensive alliée. La mesurer serait peine inutile, étant donné que la somme de tous ces cheminements ne nous débarrasse pas encore, à beaucoup près, de l'odieuse présence des hordes germaniques. La question est plus haute et d'ordre plus général. Elle se résume en ce fait, dûment acquis désormais, que, quoi qu'ils fassent et à quelques moyens ignobles qu'ait recours leur barbarie raffinée, les Allemands sont maintenant obligés de céder, à la pression des troupes alliées. Et cela nous permet d'espérer que le jour où celle-ci s'exercera enfin dans toute sa plénitude, avec une vigueur accrue par des afflux nouveaux, se lèvera l'aurore de la délivrance, vers laquelle doivent tendre plus que jamais tous les efforts concertés de l'extérieur... et de l'intérieur.

ACCALMIE

(30 Septembre.)

Les nouvelles militaires sont de plus en plus succinctes et de plus en plus rares. En Russie, en Macédoine et ailleurs, les deux adversaires, postés l'un en face de l'autre, se regardent sans s'aborder. En Mésopotamie et en Judée, l'avance anglaise a été interrompue par le fait de la saison et de l'inertie russe, qui a également tout arrêté en Asie-Mineure. Ici même, depuis les dernières offensives, on se repose sur les lauriers acquis et on en revient aux simples coups de main.

Je me garderai d'épiloguer sur cette inertie qui peut paraître singulière quand on se reporte au chiffre formidable des hommes mobilisés. Si nous conservons le droit de penser, nous avons perdu celui de nous exprimer franchement. Je crois cependant avoir le droit de dire que, si le troisième été de guerre s'est passé sans événement tirant vraiment à conséquence, ce fut, de notre côté, affaire de conception, — une conception qui pourrait se discuter comme toutes les autres, — et, du côté adverse, affaire d'impossibilité.

Le recul effectué par Hindenburg sur le front occidental n'était pas une simple

30 SEPTEMBRE **LES FAITS** **1er OCTOBRE**

Verdun. — *La nuit a été marquée, sur les deux rives de la Meuse, par de violentes actions d'artillerie. Dans le secteur de Forges les Allemands ont tenté d'aborder nos lignes mais ils ont été bientôt rejetés dans leurs tranchées.*

Front de l'Aisne. — *Combat près de Berry-au Bac où l'ennemi parvient à occuper des éléments de notre ligne avancée, il en est délogé quelques instants plus tard par un retour offensif.*

Dans les Flandres. — *Les positions britanniques à Tower-Hamlet et au bois du Polygone sont assaillies à trois reprises différentes par de forts détachements de troupes d'assaut allemandes; après un vif combat et des alternatives d'avance et de recul l'ennemi abandonne la partie et laisse aux mains des Anglais un certain nombre de prisonniers avec des mitrailleuses.*

Le duel d'artillerie s'étend à tout le front des secteurs d'Ypres et de Nieuport.

Verdun. — *Sur la rive droite de la Meuse, après un violent bombardement, les Allemands attaquent entre le bois Le Chaume et Bezonvaux; ils réussissent à pénétrer dans notre première ligne où se déroule un combat très vif qui se termine ar la reprise de toutes nos positions.*

Front britannique. — *Bataille au nord de la route d'Ypres à Menin et à l'est du bois du Polygone; les Allemands lancent leurs troupes d'assaut sur un front de plus de 1'600 mètres et obtiennent quelques avantages partiels à la corne est du bois, mais ils sont battus sur tout le reste de la ligne.*

L'aviation anglaise fait beaucoup de travail utile et jette notamment 11 tonnes de projectiles sur l'aérodrome de Gontrode, aux portes de Gand.

Le bilan des raids aériens sur Londres. — *Du 1er janvier au 30 septembre 1917 on compte 191 tués et 749 blessés.*

manœuvre de circonstance. S'il ne cachait pas des projets d'offensive ultérieure assez larges, il équivalait à un aveu partiel d'impuissance, et ne méritait certainement pas les pompeux éloges dont l'a salué le kaiser. Or, depuis qu'il a été effectué, les Allemands se sont tenus parfaitement cois.

Ils comptaient, il est vrai, sur des résultats beaucoup plus immédiats de la guerre sous-marine. «Nous gagnerons la partie si nous résistons aux attaques ennemies jusqu'à ce que les sous-marins aient accompli leur œuvre », avait dit en juin dernier le major-général allemand. Or, d'une part, l'ennemi résiste assez mal à nos attaques, — voir Verdun et les Flandres, — tandis que, de l'autre, il est obligé de déchanter. Le fameux capitaine Persius reconnaît avec un certain dépit que « de nouvelles difficultés sont créées sans cesse aux submersibles pour entraver leur mission ».

Or, Hindenburg n'est pas sans s'apercevoir que les avantages rapides sur lesquels il comptait lui manquent. Alors, pourquoi ne bouge-t-il pas, après avoir tant dit qu'il bougerait? Pourquoi ne poursuit-il pas les Russes en plein désarroi moral? Pourquoi laisse-t-il le kronprinz user ses forces dans des coups de boutoir épars et stériles? Et pourquoi, surtout, ne donne-t-il pas au prince Ruprecht les moyens de mieux résister à la pression des Anglais?

C'est parce qu'il ne le peut plus. Les champs d'action qu'il a choisis, avec l'idée qu'il y nettoierait tout en un tour de main, sont trop vastes. Ses vieilles troupes ont disparu, et les jeunes renâclent à la besogne, comme nous l'apprennent les correspondants de guerre dont les récits sur les incidents de Flandre sont absolument concordants. Il y a eu là des conscrits qui ont tourné le dos à la bataille. Ceux de 1813, les nôtres, faisaient une autre figure au feu.

. . . .

L'AVIATION DEVIENT NOTRE ARME SUPRÊME

(1er Octobre.)

J'ai parlé récemment de certaines villes françaises, — villes ouvertes, — contre lesquelles la barbarie teutonne s'exerce depuis quelque temps avec un acharnement tout spécial. Je peux les nommer aujourd'hui. Elles s'appellent Bar-le-Duc et Commercy.

En les bombardant avec une frénésie sauvage, tant par avions que par pièces à longue portée, les Allemands ne s'atta-

quent point à des établissements militaires, — il n'en existe point là à proprement parler, — mais à des populations paisibles que le simple droit des gens devrait garantir contre de telles agressions. Ils commettent donc, froidement, cyniquement, comme en Angleterre, de véritables assassinats.

Nous ne l'oublierons pas. J'espère même que nous y trouverons une invitation nouvelle à organiser contre les cités allemandes les représailles énergiques dont j'ai montré à plusieurs reprises l'impérieuse nécessité. Il faut appliquer à ces misérables la peine du talion, en attendant que la justice puisse exercer contre ceux qui se feront prendre les revendications légitimes que comporte le droit commun. On connaît les ordonnateurs de ces forfaits inexpiables. Je voudrais que, déjà, on instruisît leur procès suivant les formes légales, comme a démontré que, c'était possible, dans une remarquable mercuriale, M. Bourgeon, ancien procureur général à Poitiers et membre aujourd'hui, si je ne me trompe, de la cour de cassation. Assimiler ces forbans à des combattants ordinaires, c'est les traiter d'une façon beaucoup trop honorable, car, au demeurant, Bonnot et ses complices n'en avaient pas fait plus qu'eux.

L'Allemagne, qui sent venir le moment des abois, va multiplier les violences, les perfidies et les atrocités, en même temps qu'elle va essayer des manœuvres perfides comme celle que signalait, hier, une correspondance de Genève, et qui consiste à faire miroiter devant nous l'appât de l'Alsace-Lorraine, pour peu que nous voulions laisser nos alliés se débrouiller. Le trébuchet est grossier, comme ceux qui le tendent. Il ne surprendra personne ; au contraire, il nous apporte une preuve nouvelle de l'état de fatigue générale où sont arrivés nos ennemis, et de leur violent désir d'en finir. Mais il nous prévient aussi qu'il faut nous tenir sur nos gardes contre toutes les embûches possibles, sans tenir compte des démentis attendus, puisque le moment est singulièrement propice pour achever de répandre plus largement encore ce désarroi moral dont les premiers symptômes apparaissent si clairement.

En cette affaire, l'aviation devient notre arme suprême, celle dont il faut hâter par tous les moyens le développement intensif.



(Cl. Branger.)

Infanterie française, accompagnée de son artillerie, en route vers le front.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Prisonniers turcs traversant une rue de Bagdad.

GRANDE VICTOIRE ANGLAISE EN MÉSOPOTAMIE

(2 Octobre.)

Il y avait longtemps que nos alliiés anglais n'avaient pas fait parler d'eux en Mésopotamie. Nous n'en étions point surpris, la saison étant fort peu propice à une opération militaire tant soit peu sérieuse. Mais il nous restait quelque idée que ce qui était différé n'était pas perdu.

Et, en effet, le 28 septembre dernier au matin, le général Maude poussait ses troupes dans la direction de l'ouest, le long de l'Euphrate, jusque vers Mushaid, à cinq kilomètres environ de la ville de Ramadié, sur la route de Bagdad à Alep. La première crête ayant été enlevée, les Anglais attaquèrent la position principale par le sud-est, tandis que la cavalerie dessinait un large mouvement enveloppant sur la droite ennemie. Dans la soirée même, les Turcs se trouvaient complètement encerclés.

Ils essayèrent bien de se dégager pendant la nuit, mais ne purent y réussir. Attaqués de nouveau le lendemain à l'aube, ils durent mettre bas les armes presque en totalité, en abandonnant un matériel considérable et une masse de prisonniers, au nombre desquels figure le commandant en chef lui-même, Ahmed bey.

On ne nous dit pas d'où venaient les troupes ainsi anéanties. Mais, en se reportant aux nouvelles données récemment par les correspondances étrangères, on peut supposer qu'elles appartenaient à une armée constituée en vue de reprendre Bagdad, et dont Falkenhayn, s'il n'était pas encore à sa tête, dirigeait du moins les mouvements. On sait que la perte de la capitale mésopotamienne a porté un coup fort sensible, non seulement aux Turcs, mais aux Allemands. Une feuille germanique écrivait tout dernièrement que la ville devait être reprise à n'importe quel prix, avant toute ouverture de négociations de paix. Il est donc très probable que, coupant au plus court, les Ottomans avaient pris la route directe qui les menait sur le flanc des Anglais. Mais l'affaire paraît définitivement manquée après cette irréparable défaite, car on ne remplacera plus facilement les éléments qui viennent de s'évanouir ainsi.

C'est autant plus vraisemblable que le communiqué anglais nous parle en même temps d'un engagement de cavalerie qui se serait produit au nord de Bagdad, probablement vers Djadidi et Deli-Abbas. Nos alliés se sont emparés là de trois cents chameaux chargés de ravitaillement. Or, on ne met pas, d'ordinaire, les convois à l'avant-garde. Les Turcs se croyaient-ils donc tellement sûrs de rentrer dans la ville, qu'ils y faisaient converger leurs vivres par un autre chemin? Si oui, leur décep-

2 OCTOBRE **LES FAITS** **3 OCTOBRE**

Verdun. — *Attaque allemande sur la rive droite de la Meuse, entre la cote 344 et Samogneux. Les détachements d'assaut ne réussissent à aborder nos lignes que sur un seul point au nord de la cote 344 et nos retours offensifs finissent par lui enlever la majeure partie du terrain conquis.*

En Serbie occupée. — *La presse serbe publie une lettre écrite à la date du 23 juillet 1917, par le chef des insurgés serbes, et qui donne des renseignements intéressants. « Depuis deux ans, j'organise des compagnies d'insurgés : une insurrection a eu lieu dernièrement contre les Autrichiens et les Bulgares; nous avons remporté de grands succès et occupé un grand nombre de villages : nous avons cerné Nisch, Alexinatz, Lescovatz et poussé jusqu'à Vranya... nous avons combattu avec acharnement contre un corps d'armée ennemi tout entier... nous sommes de nouveau dans les montagnes. »* (Le Temps.)

Front occidental. — *Les communiqués ne signalent que des actions de détail, sauf dans le secteur d'Ypres vers Tower-Hamlet et le bois du Polygone, où les Allemands renouvellent leurs contre-attaques avec des effectifs assez importants.*

Lorient. — *Le président de la République remet la croix de la Légion d'honneur au maître d'équipage Monnier et des médailles militaires à plusieurs matelots de la goélette* Kléber *qui a soutenu le 7 septembre dernier une lutte inégale de trois heures contre un sous-marin allemand. Monnier resté seul valide, a tiré les derniers coups de canon sur l'ennemi et a pu regagner l'île de Groix avec son navire désemparé.*

Afrique occidentale. — *Les Allemands n'occupent plus dans leur dernière colonie que 3 postes importants ; Mahenge, Livaia et Massassi, autour desquels l'investissement se resserre tous les jours, grâce aux opérations combinées des colonnes anglo-belges.*

tion doit être cruelle, car la perte définitive de la Mésopotamie, après celle de l'Arménie, ne se compense point par l'honneur de combattre par ailleurs côte à côte avec les Bulgares, sous les enseignes de l'empereur allemand.

L'ÈRE DES REPRÉSAILLES

(3 Octobre.)

Je passe sur les coutumières escarmouches et les divers combats aériens pour en venir au bombardement de Stuttgart et aux réflexions qu'il suggère. J'ai assez souvent exprimé mon opinion à l'égard des représailles nécessaires pour que l'on ne s'étonne pas si je me montre pleinement satisfait de celles-ci. Mais je les voudrais plus nombreuses encore et plus généralisées, en attendant que nous puissions prendre les devants.

Les Anglais, sur qui la barbarie allemande s'exerce avec une sorte de fureur raffinée, sont pénétrés comme nous de l'intérêt qu'il y aurait à lui donner de sanglantes répliques. « L'impunité relative dont l'Allemagne a joui jusqu'à présent, dit une note britannique, n'est due qu'à des considération d'ordre militaire et non à une opposition de principe à l'entreprise de raids sur les villes ennemies. » En effet, il faut avant tout songer au front et aux services indispensables qu'y rendent les avions, tant pour la préparation de la bataille que pendant la lutte elle-même, et aussi sur les derrières immédiats de la ligne ennemie. On ne saurait donc, sans danger, en détourner beaucoup à la fois de leur mission la plus essentielle, pour les envoyer porter le trouble dans de lointaines cités.

Mais alors il faut en faire, et leur donner des pilotes. J'entends parfaitement que le concours américain nous permettra, dans un temps donné, de renforcer puissamment les armées aériennes. Travaillons sans relâche en l'attendant, afin de multiplier autant que possible des opérations semblables à celle de Stuttgart. Il existe d'autres villes sur lesquelles la visite de nos aviateurs produirait des effets salutaires. Arrangeons-nous donc pour que celle-ci ne soit pas retardée trop longtemps, car de sa promptitude peuvent résulter les plus heureux événements.

ILS RÉSISTENT, MAIS NE PEUVENT PLUS ATTAQUER

(4 Octobre.)

J'ai dit à maintes reprises que les Allemands étaient partout réduits à la défensive. Les voici qui en conviennent eux-mêmes. Dans un document très long et très copieux, portant la date du 30 juin dernier, — on voit que la nouvelle attitude



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

EN MÉSOPOTAMIE

1. Renforts de cavaliers britanniques se dirigeant vers le front, pendant l'attaque du 28 septembre. — 2. Abris turcs démolis par le tir de l'artillerie anglaise, lors de la récente victoire du général Maude.

4 OCTOBRE **LES FAITS** **5 OCTOBRE**

Dans les Flandres. — *Journée de victoire pour les armes britanniques et journée de bataille « exceptionnellement dure » pour les Allemands, comme le déclare leur communiqué.*

Les Anglais partant de la région au nord-ouest de Langemarck et jusqu'au sud de la route d'Ypres à Menin, attaquent sur un front de 15 kilomètres.

Les principaux foyers de la bataille sont Poelcapelle, les fermes situées à 3 kilomètres à l'ouest de Paschendaele, les bois à l'ouest de Becelaere et le village de Gheluvelt. Tous les objectifs sont atteints et notamment la hauteur qui domine Becelaere et la crête située à 8 kilomètres à l'est.

La victoire britannique est facilitée par la déroute de 5 divisions allemandes que l'ennemi venait de masser pour une attaque en force et qui se trouvent prises sous les feux de barrage de l'artillerie anglaise.

Verdun. — *Au cours de la nuit une tentative allemande sur nos tranchées au nord-ouest de la cote 344 a donné lieu à un vif combat ; les assaillants après avoir pris pied dans nos éléments avancés, ont dû battre en retraite devant nos contre-attaques.*

Dans les Flandres. — *Les troupes britanniques consolident leurs nouvelles positions et l'ennemi ne tente aucune réaction sérieuse. Les tanks ont joué un rôle important dans la bataille d'hier, en enlevant plusieurs postes solidement fortifiés qui avaient jusque-là résisté à tous les assauts.*

Sur mer. — *La statistique des pertes causées par les sous-marins donne pour le mois de septembre un total de 77 navires, y compris les bateaux de pêche, soit une moyenne de 19,2 par semaine; c'est le chiffre le plus bas qui ait été enregistré.*

Front d'Italie. — *Combats sur le plateau de Bainsizza et le San Gabriele*

ne date pas d'hier, — le haut commandement donne des instructions nouvelles sur la façon dont il lui « paraît que doivent être modifiées les méthodes rigides de défense appliquées jusqu'ici ».

Je fais grâce du document à mes lecteurs. J'ai eu d'ailleurs l'occasion de l'analyser récemment, d'après des renseignement venus d'autre source. Il me suffira de rappeler qu'il reconnaît la puissance dominatrice de l'artillerie anglaise, qu'il est exclusif de toute prétention relative à des agressions de quelque envergure, qu'il entend substituer aux lignes continues une série d'entonnoirs contenant des mitrailleuses et soigneusement camouflés ; qu'enfin il préconise, comme je l'ai dit déjà, la ténuité des fronts avancés et un échelonnement en profondeur de plus en plus épais, le tout étant fait pour accentuer autant que possible une résistance devenue, à part quelques agressions de détail, l'unique forme de la bataille adoptée désormais par nos ennemis.

On s'explique, après cela, la fréquence des assauts diffus que mènent les deux kronprinz. Il s'agit de persuader d'abord aux badauds d'Allemagne qu'on n'a point perdu la liberté de la manœuvre, puis de procéder, sous la protection de ces coups de bélier successifs, à la prise du nouveau dispositif. On sait combien le procédé est coûteux, au regard des profits qu'il donne.

Quant à la poudre aux yeux qu'on voudrait jeter, elle a bien l'air de s'éparpiller en route. Ne voilà-t-il pas l'officieuse *Gazette de Francfort* qui excuse Hindenburg de ne pas faire mieux qu'il ne fait et de lutter vainement contre une situation qu'il subit?

Il a endossé, nous dit-on, un passif de deux années de guerre. Il n'a pas toujours été le maître. Avant lui, on avait connu « la campagne de Moltke en France, les formidables attaques de Falkenhayn en Flandre, la grande poussée de la Dunajec et enfin, à Verdun, *la défensive héroïque et lourde en sacrifices* contre les assauts ennemis ». De ce qui se passe aujourd'hui, l'homme aux clous n'est donc pas responsable. « Ses troupes ne sont plus assez fraîches, et la guerre a pris une forme que même son souffle vivifiant est impuissant à modifier. »

Je crois n'en avoir jamais dit davantage. J'ai cherché à démontrer, au moyen d'exemples, que nos adversaires étaient contraints désormais, par des raisons auxquelles leur présomption du début n'a pas été étrangère, d'abandonner les vastes desseins pour s'en tenir à une guerre de résistance qui durera ce qu'elle durera. Le plaidoyer de la *Gazette de Francfort* jette sur cette situation des lueurs éclatantes. Il la définit et la précise avec une irréductible autorité.

Maintenant que la fureur teutonique, exaspérée par l'impuissance, s'exhale en attentats répétés, comme ceux de

Londres, de Bar-le-Duc et de Dunkerque, c'est à quoi il faut nous attendre. Des bombardements dirigés sur les villes allemandes y ont déjà répondu. On les renouvellera autant qu'il sera nécessaire, du moins je l'espère. En imprimant à la guerre un caractère de sauvagerie inconnu depuis les temps médiévaux, nos ennemis nous mettent en cas de légitime défense, et nous obligent à les suivre sans hésitation sur le terrain qu'ils ont choisi dans le but, vainement poursuivi, de nous terroriser.

LA COALITION MISE EN ÉCHEC

(5 Octobre.)

Les Allemands continuent à nous servir, ici et ailleurs, une sorte de guerre monnayée. Quelques attaques diffuses, dessinées probablement dans le but très spécial que j'ai indiqué hier, ne font point la bataille. On ne trouve cependant rien de plus dans les bulletins.



(Cl. Beaufrère.)

Le roi Albert et le général Anthoine devant un canon à longue portée.

Mais ce n'est pas une raison pour conclure, comme d'aucuns, que les Allemands préparent un nouveau recul. Ils n'oseraient, au moment où nous sommes, donner une preuve aussi évidente de leur embarras. Tout au plus procèdent-ils à ce resserrement sur eux-mêmes qu'a ordonné Ludendorff, au nom de son grand chef à la renommée un peu obscurcie. Et, pour le couvrir, ils donneront encore des coups de tête, dont la lutte persistante d'artillerie fait d'ailleurs prévoir l'éventualité.

Partout ailleurs, c'est l'immobilité à peu près complète. Il règne bien, dans le golfe de Finlande, une certaine animation qui laisse subsister la menace d'une attaque maritime contre Petrograd. Mais la saison n'est-elle pas un peu avancée pour entreprendre sans trop de risques cette opération dans ces mers traîtresses qui peuvent se fermer aux premieres gelées? Si vraiment les Allemands nourrissaient contre la capitale russe des projets de conquête, il faut convenir que leurs préparatifs auront été beaucoup trop longs.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle, ils ne peuvent plus guère compter que sur eux-mêmes, ce qui rend leur tâche beaucoup plus difficile. La coalition qu'ils avaient formée d'éléments disparates s'effrite et se dissout peu à peu. Nos amis italiens donnent à l'Autriche assez de tablature pour que celle-ci se ramasse sur les jarrets et se contente de tenir ses frontières menacées. La Turquie, amputée de l'Arménie, de la Mésopotamie et de l'Arabie, se demande, après chacune de ses défaites, si elle ne va pas s'en aller par lambeaux, des lambeaux que le kaiser ne paraît plus en état de rapiécer. Enfin, la Bulgarie s'installe dans ses prises, et paraît se soucier du reste comme un poisson d'une pomme. C'est dire que les armées allemandes restent à peu près seules pour couvrir les immenses espaces où les a jetées la présomption d'un état-

major trop convaincu de son invincibilité.

Que faire en pareille occurrence? Résister aussi longtemps qu'on le pourra en mettant en œuvre tout l'arsenal de la technique moderne, c'est à quoi il faut se résigner, toute autre attitude étant désormais interdite. Et ainsi se transforme peu à peu en une simple cuirasse ce dont on avait voulu faire l'instrument d'une hégémonie dominant les trois quarts de l'univers.

Mais comme ce n'est point sans amertume ni regrets qu'on subit cette transformation obligatoire, on cherche à forger dans les ténèbres d'autres armes, destinées à frapper sournoisement des adversaires qui demeurent trop récalcitrants. L'espionnage et la corruption étendent partout leurs tentacules, saisissant au passage tous les malandrins qui veulent bien se prêter à cet odieux trafic. C'est un nouveau mode d'offensive, assez répugnant et ignoble, par lequel l'Allemagne de Guillaume II et d'Hindenburg remplace celui auquel nous l'avons forcée de renoncer. Seulement, il ne peut se développer que dans l'ombre, et, quand celle-ci s'est dissipée, il cesse d'être dangereux.

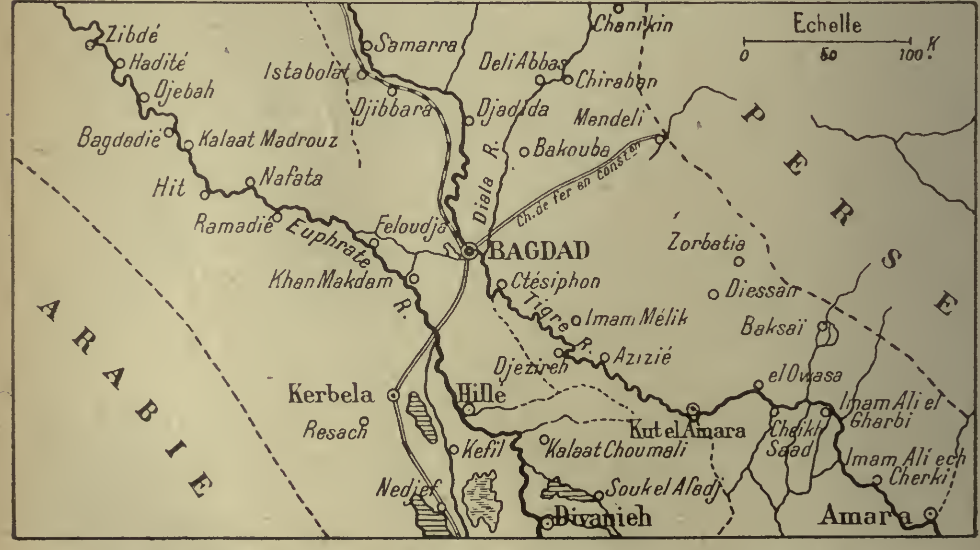
LA VICTOIRE BRITANNIQUE

(6 Octobre.)

Nos amis britanniques viennent de mettre une fois de plus à leur actif un fort beau succès. Ils ont entamé profondément, sur un front de 13 kilomètres, la ligne de mamelons que les Allemands occupaient entre le chemin de fer d'Ypres à Bruges et le sud du Tower-Hamlet. Ils débordent largement par le sud le bois d'Houthulst, si formidablement aménagé. Enfin, ils ont capturé, avec près de 4 500 prisonniers, un certain nombre de canons et un copieux matériel.

Leur méthode est toujours la même, faite de prudence et de précautions d'abord, de volonté irréductible ensuite. Cette fois, cependant, elle a comporté quelque chose de plus, je veux dire une célérité dans l'attaque qui a confondu l'ennemi et paralysé ses dispositions. Celui-ci, en effet, se disposait à prendre l'offensive sur le front Zonnebeke-bois du Polygone, et il avait massé dans ce but, tout près des premières lignes, cinq grosses divisions, de quoi faire bondir Ludendorff, qui en tient, on le sait, pour l'échelonnement en profondeur et n'a peut-être pas tort, si l'on en juge par les effets désastreux que produit l'ordre condensé... quand il ne réussit pas.

Toujours est-il que, prévenues et surprises en flagrant délit de mouvements, les divisions en question se sont tout de suite trouvées en prise à des feux de barrage extrêmement meurtriers, qui y ont jeté la confusion et le désordre, au point



Carte du secteur Bagdad-Ramadié, où s'est effectuée l'avance anglaise.

que non seulement il leur fut impossible d'attaquer, mais que, lorsque le flot des Anglais les atteignit, elles n'eurent pas les moyens de se défendre. Ce fut une sorte de réédition, causée par des motifs identiques, du désastre subi à Waterloo par le corps Drouet d'Erlon. Je ne sais même si celui dont je parle ne fut pas encore plus complet.

En somme, nos alliés ont poussé, au nord, jusqu'à l'église de Poelcappelle, au sud, jusqu'aux lisières occidentales de Gheluvelt, qu'ils occupent, et conquis toute une série de points d'appui, énumérés par leur communiqué, qui jalonnent la ligne entre ces deux localités. L'ennemi, comme de juste, a lancé plusieurs contre-attaques, mais qui paraissent avoir été assez timides, et dont aucune n'a réussi, Il avait été secoué de telle sorte que ses essais de réaction manquaient visiblement d'entrain.

Le fait évident, qui se dégage de ces opérations successives, est que la ténacité persévérante de nos alliés britanniques arrache peu à peu au prince Ruprecht toutes ses positions dominantes. Il vient de perdre en particulier celle qui, à huit kilomètres d'Ypres, se dresse à quelque distance dans l'est du village de Broodseinde et donne des vues étendues sur la plaine de Roulers-Courtrai. Il en garde encore quelques autres, mais d'une façon précaire. Quand il les aura perdues, ce qui vraisemblablement ne tardera pas beaucoup, sa situation deviendra extrêmement difficile, car alors la grosse artillerie anglaise, ayant pris sur lui le commandement absolu, ne le ménagera pas.

Rien à signaler, d'autre part, que des duels furieux d'artillerie sur la rive droite de la Meuse. Il faut croire que, de ce côté, le kronprinz, malgré tous les insucès qu'il encaisse, ne se tient pas encore pour battu.

AGIR VITE, C'EST FORCER LE SUCCÈS

(7 Octobre.)

Nour recevons sur la dernière bataille de Flandre des détails complémentaires qui nous permettent de mesurer dans leur entier son étendue et sa valeur. C'est bien, comme est obligé de l'avouer Ludendorff, une profondeur de 1.500 mètres qu'ont gagnée nos alliés. Mais quand le quartier-maître général ajoute, en manière de consolation ou d'excuse, que leurs conquêtes « se bornent » à cette emprise, il néglige à dessein la question principale, qui est celle de la valeur même des positions dont les Allemands sont désormais privés.

Nul n'ignore que le sol des Flandres ne ressemble en rien à celui du Laonnois ou de l'Argonne. Il est plat comme la



(Cl. Section phot. de l'Armée portugaise.)

Le ministre de la Guerre portugais sur le front de nos alliés.

Comment finit un



Malgré les lourdes pertes que la guerre sous-marine inflige aux alliés, les résulta
tant promis au peuple allemand ne sont pas atteints. Nos moyens de défense s'a
croissent en proportion du danger, et un grand nombre des pirates du kaiser ne re

›us-marin allemand.



:eront jamais au port. On voit ici comment un destroyer anglais, attaqué par un sous-ıarin, fait face à l'adversaire et le canonne à bout portant. Une patrouille aérienne chève la défaite de l'ennemi dont le périscope s'enfonce pour ne plus reparaître.

main, à part quelques rides qui le strient, et qui, précisément parce qu'elles sont rares, deviennent tout de suite tactiquement intéressantes malgré leur maigre relief. Ces rides (et les bois qui les séparent) avaient été organisées par les Allemands avec un soin particulier, pour cette double raison qu'elles leur donnaient des vues sur l'adversaire et qu'elles empêchaient celui-ci de regarder directement chez eux. Or, ils les ont presque toutes perdues, et ce qui en reste est maintenant dominé de partout. On sait, d'ailleurs, que les Anglais, qui procèdent par poussées successives, fixent, chaque fois qu'ils se mettent en branle, le but à viser, lequel est toujours atteint, et jamais dépassé. Il est donc inexact de dire que leur avance a pu être limitée. Elle s'est arrêtée elle-même là où il avait été décidé qu'elle s'arrêterait. Et la suite, suivant une expression connue, est renvoyée au prochain numéro.

Il est une chose du moins dont Ludendorff se garde de parler. C'est l'énormité des pertes qu'à subies l'armée allemande, pour avoir été prévenue dans l'attaque qu'elle méditait et en vue de laquelle elle avait, malgré toutes les instructions venues de haut, rassemblé des éléments beaucoup trop massifs. On les évalue à 20.000 hommes, sans compter 4.500 prisonniers. C'est-à-dire que la valeur de deux divisions entières a disparu dans la tourmente. Le prince Ruprecht est-il en mesure de supporter sans fléchir des saignées aussi abondantes que celle-là? C'est peu probable, surtout en ce moment. Et ce qui le démontre, c'est qu'après quelques essais de réaction qui manquaient visiblement de mordant, il s'est contenté de faire jouer son artillerie, trahissant mieux ainsi son dépit qu'un véritable espoir de récupération.

Quoi qu'il en soit, nos alliés britanniques peuvent être fiers de leur œuvre. Ils ont fait preuve non seulement de vigueur, ce qui ne saurait nous surprendre, mais d'un esprit de décision remarquable, en attaquant eux-mêmes au moment où ils allaient être attaqués. S'attribuer ainsi, avec autant d'opportunité, les bénéfices de l'offensive, c'était mériter de vaincre. Il est bien rare, en effet, qu'à la guerre le succès ne récompense pas celui qui sait agir vite et prendre l'occasion aux cheveux.

LES INTERMITTENCES DANS L'ACTION OFFENSIVE DE NOS ALLIÉS ANGLAIS

(8 Octobre.)

Si les attaques de nos amis anglais ne sont pas continues, pour des raisons que j'ai dites déjà et auxquelles je vais tout à l'heure en ajouter d'autres, il y a lieu



(Cl. Beaufrère.)

Le président Machado et M. Poincaré sortent du château d'Ham.

e remarquer que leur succession est de plus en plus rapide et leurs résultats de lus en plus importants. Cela prouve deux choses : d'abord, que nos alliés, en pleine possession de leur méthode, ont organisé la bataille dans son ensemble, de telle sorte que les préparations de détail exigent moins de temps ; ensuite, que le nouveau système de défense adopté par les Allemands, et qui consiste, comme je l'ai indiqué déjà, dans la substitution aux lignes continues d'une série de postes en entonnoirs tout farcis de mitrailleuses, ne compense pas, pour eux, l'obligation de jeter dans la fournaise des contingents trop jeunes, trop impressionnables et trop insuffisamment aguerris.

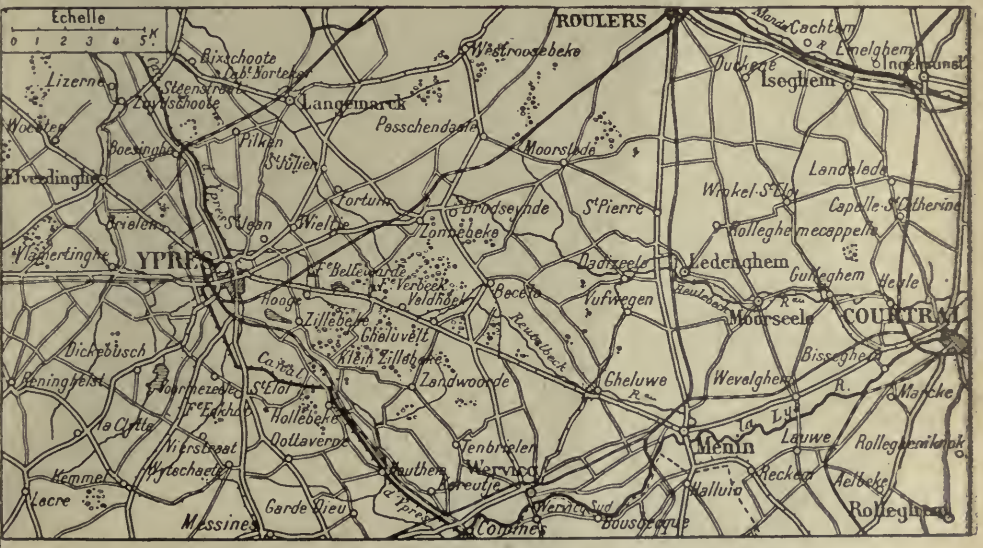
Cependant, après chaque bond en avant, quelle que soit son amplitude, nos alliés sont obligés de s'arrêter. Obligés n'est peut-être pas le mot exact, dans son sens absolu. Mettons, si vous voulez, qu'ils considèrent comme nécessaire un temps d'arrêt plus ou moins long. C'est qu'en ffet la prudence, qui dans la guerre actuele est devenue une loi, entraîne toute une série de précautions impérieuses, dont la négligence d'un moment pourrait compromettre l'avenir, sinon même une partie du passé.

J'ai parlé plus haut des nids de mitrailleuses que l'ennemi sème en arrière de ses tranchées, afin de ménager des effectifs trop menus ou trop peu résistants. Ils échappent aux investigations aériennes, pour peu que le temps soit défavorable, et à plus forte raison aux vues directes, même quand on a pu saisir des points relativement élevés. Ils sont, mais à un degré beaucoup plus dangereux, comme ces chausse-trapes que l'on jetait autrefois sous les pieds des chevaux pour briser l'élan des escadrons lancés à la charge. Leur repérage et leur destruction s'imposent donc avant toute reprise d'offensive un peu sérieuse. Or, l'un et l'autre ne peuvent guère s'opérer qu'à tâtons.

Ainsi s'expliquent ces interruptions de la bataille qui étonnent parfois les gens peu avertis. Si elles n'existaient pas et si elles ne servaient pas à nettoyer le terrain par des séries de coups de main comme nous en voyons faire d'une façon à peu près continue, l'œuvre du canon resterait imparfaite, et l'infanterie partant à l'assaut risquerait d'être décimée avant d'avoir abordé ses objectifs.

Bien entendu, la possession des points dominants facilite beaucoup cette besogne, en étendant les vues et en éclairant les champs de tir. Mais il faut, pour que ceux-ci soient battus, que les pièces aient, elles aussi, avancé. Et cette opération, surtout quand il s'agit des gros calibres, exige toujours un certain temps.

Voilà pourquoi nos alliés, engagés dans une bataille qu'ils entendent poursuivre jusqu'au dénouement fixé par eux, la coupent de pauses et d'entr'actes. Ceux-ci, comme je l'ai dit, sont de moins en moins distants, peut-être parce que l'usure de l'adversaire s'accentue avec rapidité. Il ne



Carte du front des Flandres : Bixschoote-Ypres-Menin.

6 OCTOBRE **LES FAITS** **7 OCTOBRE**

En Champagne. — *Échec d'un fort coup de main dirigé sur nos tranchées de la ferme Navarin; l'ennemi subit des pertes sensibles et nous abandonne des prisonniers.*

Dans les Flandres. — *La canonnade reprend avec une nouvelle violence sur tout le front et se transforme, disent les communiqués allemands, en feu roulant. « Toute l'armée anglaise est jetée contre nous, écrit la* Gazette de Cologne, *avec une volonté de fer et une énergie impitoyable. Notre commandement ne peut faire face à ces attaques qu'avec des effectifs restreints. »*

Pérou. — *Le Congrès approuve la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, rupture proposée par le gouvernement.*

En Russie. — *Le couvent historique d'Abalak à une dizaine de kilomètres de Tobolsk est assigné comme résidence au tsar Nicolas II et à la famille impériale.*

Dans les Flandres. — *Malgré un temps épouvantable, l'activité des deux artilleries reste très grande sur tout le front. La situation inspire à l'ennemi des inquiétudes dont la presse allemande se fait l'écho.*

« Comment osez-vous, dit le Lokal Anzieger, *pendant des jours pareils, parler de quelque chose d'autre ou penser à quelque chose d'autre qu'à la bataille des Flandres? Vous discutez sur le parlementarisme, sur le prix du beurre, etc., alors que vous devriez, retenant votre souffle, penser avec la plus profonde émotion à la bataille dans laquelle sont engagés vos frères et vos fils et qui est la plus grande, la plus terrible de toute cette guerre. »*

Cadix. — *Évasion du sous-marin allemand interné dans l'arsenal de Caracca.*

Uruguay. — *Rupture des relations diplomatiques de la République avec l'Allemagne.*

faudrait pas beaucoup de rencontres comme la dernière pour que cette usure devînt telle que ce qui reste de moral aux troupes du prince Ruprecht disparût tout à fait.

TEMPS D'ACCALMIE

(9 Octobre.)

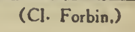
Le mauvais temps que nous subissons étant général, il ne faut point s'étonner si l'accalmie aussi est générale. A part quelques attaques de détail ou des tentatives que l'ennemi n'a pu pousser à fond, la journée d'hier a connu seulement des luttes d'artillerie plus ou moins violentes. Il s'en est produit en Belgique, sur le front de l'Aisne et devant Verdun, c'est-à-dire à peu près partout. Mais l'état de l'atmosphère n'est pas tel qu'on puisse les considérer comme les préliminaires d'actions plus importantes, au moins avant un certain délai.

Sur le front italien, les Autrichiens ont essayé, à la faveur du brouillard, de tâter leurs adversaires, sur un certain nombre de points, et n'y ont gagné que des mauvais coups. Ces pauvres Autrichiens ! Ils avaient réclamé le concours allemand et s'étaient même crus, à un certain moment, en droit d'y compter. Mais il leur faut, maintenant, se défendre tout seuls, Hindenburg, qui regarde le front occidental, d'un œil anxieux, sinon mélancolique, n'étant plus en état de les étayer.

Ils auraient cependant bien besoin de l'être, car leurs troupes donnent des signes non équivoques de lassitude et de fléchissement moral, Je n'en veux d'autre preuve que ce qui vient de se passer, pas plus tard que vendredi dernier, en Bukovine, où un régiment russe a délogé de leurs positions, en quelques heures, les forces qui occupaient les hauteurs dominant, au nord-ouest, la ville de Sereth.

Je veux bien que son succès ait été éphémère, et que, sous le feu de l'artillerie austro-allemande, il ait été obligé d'abandonner sa conquête, laquelle n'avait du reste qu'une importance de second ordre; mais il a ramené 762 prisonniers dont 12 officiers, et ce simple fait démontre surabondamment, ou bien que l'ennemi s'est laissé surprendre, ou bien que son moral était insuffisant. Je ne sais laquelle de ces deux hypothèses lui fait le moins d'honneur.

Mais faut-il dire maintenant que ce succès partiel, et incomplet, indique un commencement de réveil dans l'armée russe? Tout au plus est-il permis de croire, avec le ministre de Roumanie à Petrograd, que les troupes qui occupent la partie méridionale extrême du front oriental ont été moins touchées que les autres par


(Cl. Forbin.)

LA BATAILLE DES FLANDRES

Sergent australien fouillant des prisonniers. — *Avant l'attaque, devant le plan de la bataille.*

8 OCTOBRE **LES FAITS** **9 OCTOBRE**

Front occidental. — *L'ennemi a tenté, au cours de la nuit, plusieurs coups de main sur nos postes des Bovettes, du secteur de Craonne, de la Main de Massiges et du Mont-Haut. Des combats locaux se sont déroulés sur ces différents points.*

En Russie. — *M. Kerensky a réussi à constituer un ministère sur la base d'un accord entre les partis démocratique et bourgeois : il reste généralissime avec le général Verkovsky au ministère de la Guerre et l'amiral Verderevsky à la marine.*

Sur le front on signale de source officielle les tentatives répétées des troupes allemandes pour entrer en relations avec les soldats russes et revenir aux « fraternisations » qui leur permettent tout à la fois d'agir sur le moral de nos alliés et de se procurer les plus utiles renseignements pour le cas où il faudrait recommencer la lutte. Leurs avances ont cependant moins de succès, notamment sur le front russo-roumain.

Dans les Flandres. — *Reprise de l'offensive franco-britannique : l'armée du général Anthoine emporte les villages de Saint-Jean, de Manzelaere et de Veldhoeck ; elle pousse jusqu'aux lisières sud de la forêt d'Houthulst où elle donne la main à l'aile gauche des troupes britanniques. Celles-ci, par leur centre et leur droite achèvent la conquête du village de Poelcapelle et progressent vers Paschendaele. La bataille, très durement poursuivie, se prolonge une grande partie de la journée. Malheureusement un temps très défavorable empêche les Anglais de développer complètement leur succès.*

En Afrique orientale. — *La colonne belge du major Muller entre dans Mahenge, le dernier chef-lieu de district qui restait aux mains des Allemands. L'ennemi, pour défendre la ville a vainement tenté dans les journées des 7 et 8 octobre d'arrêter la marche des colonnes anglo-belges.*

les idées maximalistes. Nous avions pu, d'ailleurs, nous en apercevoir déjà, et nous l'avions très volontiers constaté.

Malheureusement, elles ne forment qu'une petite minorité dans cette immense agglomération d'hommes qui demeure depuis trop longtemps l'arme au pied, tandis que le gouvernement dépense en conférences et en parlotes le plus clair de son ardeur. Et cependant, le moment serait particulièrement bien choisi pour foncer sur l'ennemi, qui semble à moitié paralysé et n'a pu profiter de sa victoire presque inespérée, ni devant Riga, ni devant Czernowitz et Tarnopol.

Mais les soviets sont laissés libres de poursuivre leur œuvre néfaste, et, tant qu'ils demeureront les maîtres, il faudra nous contenter de demi-succès, comme celui de Sereth. Encore bien heureux que, pour des raisons il est vrai différentes, les contingents autrichiens ne montrent plus guère, comme eût dit Bossuet, qu'une force qui tombe et une ardeur qui s'éteint.

SIXIÈME PHASE DE LA BATAILLE DES FLANDRES

(10 Octobre.)

Je disais hier que, peut-être, le mauvais temps allait retarder notre élan pendant quelque temps encore. Je me trompais, par un excès de précaution dont je m'excuse, et j'enregistre avec une satisfaction entière le démenti que me donnent les événements. Ils montrent que les troupes franco-anglaises savent braver les intempéries et que, lorsque la préparation d'une attaque a été jugée suffisante, celle-ci est entamée malgré les vents contraires. Le fait qui vient de se produire dans la matinée de mardi nous donne une très haute idée de l'état moral des soldats alliés.

La sixième phase de la grande bataille des Flandres est donc ouverte. Mais, pour bien comprendre ce qui se passe, il faut remonter un peu plus haut.

Cette bataille a débuté, on s'en souvient, par la conquête de la crête de Messines, effectuée le 7 juin sur le front anglais. Ceci se passait à l'aile droite de nos alliés. Quelques semaines plus tard, le 31 juillet, le feu se rallumait au centre et à l'aile gauche, formée par l'armée Anthoine. La crête qui s'étend au nord d'Ypres était enlevée, et, le 16 août, nous poussions, de concert avec les troupes britanniques, jusqu'au front Driegrachten-Langemarck.

C'était une avance sérieuse, mais qui ne pouvait être poursuivie tant que la forêt d'Houthulst, bondée de mitrailleuses et formidablement organisée, se dresserait devant nous. L'attaquer de front, il n'y fallait pas songer, sous peine de s'exposer à des pertes énormes. On essaya donc de la tourner par la droite, et c'est ainsi que, tandis que nos troupes s'arrêtaient, celles du

10 OCTOBRE **LES FAITS** **11 OCTOBRE**

Verdun. — *Sur la rive droite de la Meuse, à la suite d'un intense bombardement, l'ennemi lance une forte attaque sur nos positions au nord du bois Le Chaume, un combat très violent s'engage et se prolonge pendant toute la journée : nous perdons quelques éléments de nos tranchées de première ligne,*

République de l'Équateur. — *La légation de la République à Paris communique la note suivante reçue de son gouvernement : « Je vous fais connaître que pour des motifs de solidarité américaine, nous ne recevrons pas le représentant diplomatique de l'Allemagne ; les relations sont ainsi interrompues de fait. »*

Le Portugal et les Alliés. — *M. Machado, président de la République portugaise est arrivé en France ; il visite aujourd'hui Verdun et Reims, en compagnie du président Poincaré. Le gouvernement portugais a décidé de conférer à la place de Verdun la décoration de l'ordre de la Tour et de l'Épée.*

En Égypte. — *Le Sultan Ahmed Fouad Ier succède à son frère Hussein-Kamel qui vient de mourir. La cérémonie d'intronisation a lieu aujourd'hui au Caire. Le sultan Fouad est le sixième fils du khédive Ismaïl, déposé en 1879.*

En Angleterre. — *M. Lloyd George faisant allusion à la séance du Reichstag du 9 octobre, dans laquelle von Kuhlmann a déclaré que l'Allemagne ne rendrait jamais l'Alsace-Lorraine à la France, prononce les paroles suivantes : « Je ne vois rien qui soit plus de nature à prolonger cette terrible guerre que l'affirmation de M. de Kuhlmann ; la Grande-Bretagne est bien décidée à soutenir la France, sa vaillante alliée, jusqu'à ce qu'elle ait pu délivrer ses enfants de l'avilissement du joug étranger. »*

Front Portugais. — *Le président Machado et le président Poincaré passent en revue une partie des troupes du général Tamagnini.*

maréchal Haig préparaient avec un soin particulier le mouvement qui devait la déborder. Il s'opéra le 20 septembre, avec le plein succès que l'on sait. En une seule matinée, nos alliés s'emparèrent de toutes les positions mamelonnées qui s'étendent entre le chemin de fer d'Ypres à Roulers et la position de Tower-Hamlet, à l'ouest de Gheluvelt. Ils s'étaient attribué par là des vues importantes et un commandement d'artillerie dont le profit allait apparaître bientôt.

Inutile de répéter que toutes les contre-attaques allemandes s'étaient heurtées contre une barre de fer.

Ce n'était pas tout encore. Le 26 septembre, les Anglais, revenant à la charge, chassaient l'ennemi du bois du Polygone et occupaient en partie les deux villages de Zonnebeke et de Poelcappelle. Il leur reste à s'emparer du dernier rideau qui masque encore la plaine découverte de Roulers-Menin-Courtrai, et suit à peu près la route de Broodseinde à Becelaere. Elle est probablement l'objectif de l'opération entamée mardi matin, en coopération avec l'armée Anthoine, laquelle s'est déployée au sud de la forêt d'Houthulst. Une fois ces positions prises, et elles le seront sans doute, du moins ce que nous savons de la bataille nous permet de l'espérer, le le prince Ruprecht n'aura plus aucune saillie où se raccrocher. Et sa seule ressource, s'il ne se décide pas à une retraite d'assez vaste amplitude, sera de s'enfouir dans ses entonnoirs.

EN FLANDRE, LES TROUPES ALLIÉES ORGANISENT LE TERRAIN CONQUIS

(11 Octobre.)

La bataille livrée mardi en Belgique a abouti pour les alliés, comme d'ailleurs les cinq qui l'avaient précédée, à un succès d'importance. Les dernières crêtes des mamelons qui forment rideau devant la plaine de Roulers sont entamées, et la forêt d'Houthulst, formidable réduit de la ligne de défense, menacée de débordement par le sud. Or, les Franco-Anglais ne voulaient pas autre chose, pour cette fois. On sait qu'ils ont pris pour règle, une règle à la fois prudente et sage, de ne démolir l'ennemi que morceau par morceau.

J'ai déjà indiqué les raisons d'ordre varié qui empêchent les Allemands de s'opposer à ces méthodiques avances. La puissance de l'artillerie qui les écrase en est une ; leur affaiblissement numérique et le régime fort dur auquel ils sont constamment soumis en sont une autre. Mais il en existe une troisième, que je ne saurais taire, parce qu'elle est tout à la gloire des soldats de l'Entente. C'est que l'ardeur, la bravoure et l'entrain de ceux-ci semblent

s'accroître à mesure que la guerre approche de ses fins. Ils font preuve en toute occasion d'un mordant infiniment redoutable pour l'ennemi, et c'est parce qu'ils savaient cela fort bien que les dirigeants de l'Allemagne ont essayé de couvrir nos pays de ce réseau malpropre de trahisons et de perfidie que tendaient des courtiers pacifistes grassement prébendés. Je ne sais si ces derniers, avant de tomber aux mains de la justice, ont pu faire quelques rares prosélytes. Mais certainement, et malgré certaines tentatives que j'ai moi-même signalées naguère, ils ont perdu leur temps auprès de nos troupiers.

Mardi dernier, quand l'attaque a commencé, le temps était déjà mauvais. Il est bientôt devenu détestable. Pluie, vent, rafales et trombes, rien n'y manquait. En d'autres temps peut-être, on eût renoncé à la lutte et remis l'affaire à une meilleure occasion.

Mais les préparatifs étant faits — et l'on sait s'ils sont minutieux et longs, — le commandement, qui connaissait ses hommes, n'a rien voulu retarder, Ce fut merveille alors de voir ces braves qui avançaient à travers les excavations creusées par les obus et transformées en citernes.

Tous les témoins oculaires nous ont fait part de l'admiration qu'ils en ont ressentie.

Devant cette ruée si énergique et si soutenue, l'ennemi a rompu de près de deux kilomètres; après quoi, comprenant toute la valeur du terrain perdu, il a essayé de réagir.

Au cours de l'après-midi, ses contre-attaques ont été nombreuses, au moins devant le centre anglais, car, sur sa propre droite, il était contraint d'activer une retraite que les canons belges prenaient d'enfilade.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Passerelle de 1200 mètres jetée sur les inondations de l'Yser.

En somme, il a laissé à nos alliés le village de Poelcappelle en entier, avec les ondulations qui dominent l'ouest, Passchendaele, et il n'a pu empêcher les troupes du général Anthoine d'aborder les lisières méridionales de la forêt d'Houthulst. Celle-ci est maintenant condamnée à une défensive inerte et passive, étant privée des secours extérieurs que lui donnaient les positions perdues par l'ennemi. Nous verrons combien de temps cette défense pourra durer encore. Toutefois, il faut s'attendre à ce que les Allemands y apportent, comme à celle de Passchendaele, tout ce qu'ils ont encore d'énergie, car, après, ce sera pour eux la retraite dans une plaine nue et découverte, où pas un obus tiré par les alliés ne doit être perdu.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Poste de commandement français, sur le front des Flandres.

LES ENTR'ACTES DE LA BATAILLE

(12 Octobre.)

Nous voici revenus, pour un temps, à la période des coups de main et des attaques diffuses en quoi l'ennemi met tout ce qui lui reste d'esprit offensif. Le prince Ruprecht a tâté nos positions de Draibank, vers le sud de la forêt d'Houthulst. Le kronprinz en a fait autant du côté du bois Le Chaume et de la cote 344, au nord-est de Verdun. Tous deux ont échoué dans leur entreprise, ce qui n'a pas dû les surprendre, en raison de l'habitude qu'ils en ont. C'est nous, plutôt, qui nous étonnons de l'entêtement avec lequel l'un et l'autre s'exposent presque constamment à de semblables camouflets, dont le coût n'est jamais négligeable. Mais j'en ai dit assez à cet égard pour ne pas avoir à me répéter.

Quant à la bataille engagée par nos alliés et par nous, il est évident que le mauvais temps la dérange. On sait d'ailleurs qu'elle n'est point continue et qu'elle comporte des pauses plus ou moins longues, rendues obligatoires par la préparation de chaque bond. Nous la verrons reprendre à son heure, quand toutes les conditions qu'elle exige pour se rallumer seront remplies. Assurément, la saison est déjà bien avancée pour que nous devions nous attendre à ce qu'elle donne des résultats absolument décisifs. Mais j'imagine que nos alliés préfèrent obliger les Allemands à passer l'hiver dans les boues gluantes de la plaine, plutôt que d'y rester eux-mêmes, et, pour cette raison, ils ne lâcheront prise et ne se reposeront sérieusement que lorsqu'ils seront définitivement et irrévocablement maîtres de toutes les hauteurs. A cela, les sursauts sporadiques du prince Ruprecht ne changeront rien.

Les autres fronts sont calmes. J'entends bien qu'on signale une légère effervescence du côté de Riga et dans la Baltique. Je crois qu'elle se manifeste trop tardivement pour avoir une signification quelconque. Et je crois également qu'avant de lancer leurs bateaux dans le golfe de Finlande, les Allemands devront s'occuper de calmer l'émotion qui vient de se manifester dans leur flotte. Nous savons de source sûre qu'elle a été plus sérieuse que ne l'a dit von Capelle et que, pour des raisons d'ordre politique, la répression n'a pu être aussi sévère que la stricte discipline prussienne l'eût voulu. Ce sont là des incidents qu'on aurait tort de grossir, mais qui, au moment où nous sommes, ne sauraient non plus passer inaperçus.

Nous apprenons d'autre part que M. Kerensky a réussi à constituer un ministère de coalition et est parti immédiatement pour le grand quartier général, où va se tenir un conseil de guerre. S'il réussit enfin

12 OCTOBRE **LES FAITS** **13 OCTOBRE**

Dans les Flandres. — *Reprise de l'offensive par les troupes britanniques : leur front d'attaque s'étend de la ligne du chemin de fer Ypres-Roulers au sud de la forêt d'Houthulst où elles se relient à l'armée du général Anthoine.*

Après une lutte très vive, notamment sur la pente de la crête principale à l'ouest de Passchendaele et sur cette crête elle-même, au sud du village, nos alliés occupent une série de fermes et de points fortifiés.

Golfe de Riga. — *Une escadre allemande de bombardement réduit au silence les batteries russes de la baie de Tcggsoesund dans l'île d'Œsel. L'ennemi débarque ensuite des forces importantes qui commencent à refouler la garnison russe. Cette opération se combine avec une attaque allemande sur l'île Dago et une action menée par les vaisseaux de guerre de la flotte pour forcer la passe du Soëlo-Sund entre les îles d'Œsel et de Dago.*

Front occidental. — *Les communiqués ne rapportent que des engagements de détail et des coups de main locaux. Le duel d'artillerie reste très violent dans les Flandres, sur le front de l'Aisne et sur la rive droite de la Meuse.*

La bataille des Flandres. — *La presse allemande se console des échecs du kronprinz Ruprecht de Bavière en déclarant que les troupes britanniques ont subi des pertes extraordinaires ; le major Moraht donne le chiffre de 500 000 hommes. A propos de ces assertions, le général Maurice, directeur des opérations militaires au ministère de la guerre britannique, dit : « Nous n'avons pas eu la moitié de ce chiffre engagé dans la bataille. Contrairement aux usages allemands, nous publions toutes nos pertes et en fait, leur total depuis le 1er janvier, sur tous les théâtres de la guerre, n'est pas d'un demi-million. L'assertion du major Moraht est donc absurde.*

à remettre de l'ordre dans l'armée et à la soustraire à l'influence délétère des soviets, les Allemands regretteront sans doute d'avoir laissé passer l'occasion qui leur était offerte. Il est vrai qu'ils ne se sont abstenus, en fait, que parce qu'il ne leur était guère possible de faire autrement.

DE LA FLANDRE A LA LIVONIE

(13 Octobre.)

J'écrivais hier que nous verrions la bataille de Flandre recommencer à son heure, quand toutes les conditions de sa reprise seraient remplies. En vérité, cette heure ne s'est pas fait attendre, car vendredi matin, dès l'aube, nos alliés britanniques se sont, malgré une pluie diluvienne qui était tombée toute la nuit, portés de nouveau à l'ennemi. Ils ont attaqué avec leur vigueur habituelle, et les premiers renseignements qui nous parviennent sur la bataille sont pleinement satisfaisants. Mais il nous faut attendre, pour savoir s'ils ont réussi enfin à s'emparer des dernières hauteurs de Passchendaele, auxquelles le prince Ruprecht se cramponne désespérément avant d'aller s'enlizer dans les marécages glacés de la plaine de Roulers.

Sur notre front, les Allemands s'agitent pas mal, sans aboutir à grand'chose. L'artillerie tonne avec fureur, et l'infanterie sort çà et là de ses tanières, mais à petites doses et par petits paquets. L'énumération de ces efforts éparpillés devient fastidieuse par sa répétition même. Cependant, elle nous apporte la preuve de plus en plus convaincante du désarroi dans lequel se débat le kronprinz.

Que signifie maintenant le remue-ménage que l'on constate à l'est de Riga? Rien, à mon sens, de bien intéressant. Il s'est, à la vérité, un peu accentué depuis hier, au point que les Russes ont été obligés, sous les obus asphyxiants, d'évacuer quelques-unes de leurs tranchées avancées. Et après? Von Eichhorn commettra-t-il l'imprudence de s'aventurer dans les plaines de l'Esthonie en cette arrière-saison qui déjà sent l'hiver? Si oui, tant mieux ; mais j'en doute. Il faut croire plutôt qu'il s'agit simplement pour lui d'une rectification de position, si restreinte par elle-même qu'elle n'empêche pas les Allemands de revenir, par ailleurs, à leurs anciens essais de fraternisation à travers les tranchées.

A signaler maintenant l'activité qui, après une très longue accalmie, recommence à se manifester en Arménie. Les Russes ont passé, dans la région montagneuse qui est comprise entre les deux lacs de Van et d'Ourmiah, à plusieurs opérations de détail qui ont assez bien

tourné. Or, il n'en va pas ici comme en Livonie ; je veux dire qu'au point de vue militaire, la saison, mauvaise d'un côté, redevient propice de l'autre. On a constaté, d'autre part, que les troupes russes étaient d'autant moins imprégnées du virus maximaliste qu'elles se trouvaient plus distantes du foyer d'infection qu'est Petrograd.

Allons-nous voir les Turcs, en Mésopotamie, pris bientôt entre deux feux, comme ils avaient pendant longtemps été exposés à l'être, avant que les soviets aient accompli leur triste besogne? Ce serait pour la coalition germanique un coup qui, bien que porté à distance, n'en serait pas moins sensible et très difficile à parer.

TOUR DE FORCE BRITANNIQUE

(14 Octobre.)

Il est très vraisemblable que, si le mauvais temps ne s'était pas mis de la partie, nos alliés britanniques auraient enlevé, vendredi, toutes les hauteurs de Passchendaele, ou à peu près. Mais comment mener l'attaque jusqu'au bout, quand on barbote dans deux pieds de boue, tandis qu'une pluie glaciale cingle les visages? En avançant de 1.200 mètres en moyenne, de façon à s'aligner sur les troupes françaises qui tenaient les abords sud de la forêt d'Houthulst, les vaillantes troupes du maréchal Haig ont accompli un véritable tour de force, et si elles ont dû remettre à plus tard la fin de la partie, ce n'est certainement pas qu'elles l'abandonnent. C'est parce qu'elles l'eussent peut-être compromise en cherchant à la pousser plus loin. Mais patience ; nous les retrouverons à l'œuvre quand apparaîtra un ciel plus clément.



(Cl. Polak.)

Les Anglais rétablissent un pont avec le matériel abandonné par l'ennemi.

Par ailleurs, la situation est toujours la même. Le kronprinz continue à se démener sur le Chemin des Dames, où il ne nous entame pas, et, en Livonie, von Eichhorn, ou plutôt son lieutenant von Hutier, persiste dans les velléités d'offensive dont j'ai déjà parlé. Les Russes ont victorieusement résisté au sud de la chaussée de Pskow et légèrement reculé au nord. Je maintiens qu'à l'époque où nous sommes on ne peut voir en tout cela que des incidents sans valeur.

De même, en Moldavie, Mackensen semble vouloir se réveiller de sa longue torpeur. Il attaque dans la direction de Buzeu et fait bombarder Galatz. A-t-il donc reçu des renforts? C'est fort improbable, à moins toutefois que la Galicie, où rien ne bouge, lui en ait fourni quelques-uns. Il est en tout cas fort étrange qu'après avoir passé l'été entier dans l'inaction, il

14 OCTOBRE — **LES FAITS** — **15 OCTOBRE**

Dans les Vosges. — *Échec d'un coup de main tenté par l'ennemi sur nos petits postes de l'Hartmannswillerkopf.*

Golfe de Riga. — *Les Allemands poursuivent l'occupation de l'île d'Œsel : les forces russes sont coupées en deux : une partie réussit à s'échapper par la digue qui conduit à l'île de Moon ; l'autre est refoulée dans la presqu'île de Sworbe où elle sera bientôt bloquée et obligée de capituler.*

Dans le Soëlo-Sund, entre les îles Œsel et Dago l'escadre allemande livre combat aux torpilleurs et aux canonnières russes. Le torpilleur Grom, *une des unités les plus modernes de la flotte russe, est coulé après une lutte inégale.*

Les opérations des dreadnoughts allemands sont facilitées par l'emploi d'un grand nombre de sous-marins, de bâtiments d'avant-garde et de dragueurs qui débarrassent rapidement les champs de mine russes.

Sur mer. — *Une note officielle fait connaître la perte du vapeur* Médie *torpillé le 23 septembre dans la Méditerranée occidentale. L'explosion de la torpille a provoqué celle des munitions qui se trouvaient dans la cale et le navire a coulé en quelques minutes. Il y avait à bord 559 personnes, y compris des détachements algériens de soldats et travailleurs indigènes, des prisonniers et 67 hommes d'équipage. Le nombre des disparus est de 250.*

Les responsabilités de la guerre. — *M. Morgenthan, ancien ambassadeur des États-Unis à Constantinople, publie le récit de la confidence que lui fit son collègue allemand, M. de Wanzoenheim, qui lui affirma que la guerre avait été décidée dans une conférence tenue à Berlin aux premiers jours de juillet : « Il me confia le fait dans un élan d'enthousiasme, après l'arrivée du* Gœben *et du* Breslau *dont il avait dirigé les mouvements par la télégraphie sans fil.*

ait attendu les débuts de l'automne, et quel automne ! pour amorcer une entreprise devant laquelle il a reculé jusqu'ici.

Aussi, tout bien réfléchi, faut-il voir, je crois, dans cette espèce de renouveau de l'activité germanique, beaucoup plus un dérivatif apporté aux difficultés intérieures fort graves qui assaillent l'Allemagne et l'Autriche, que l'exécution d'un plan offensif, quel qu'il soit. Telle est bien, je crois, l'explication de tous ces mouvements tardifs. Ils n'iront pas bien loin, j'imagine, d'abord en raison de leur intempestivité même, puis parce que, d'après les engagements pris par le gouvernement et ratifiés par la grande majorité de la Chambre, nous ne tarderons plus à « imprimer une vigueur nouvelle à la politique et à la conduite militaire des opérations ».

L'INCURSION ALLEMANDE DANS L'ILE D'ŒSEL

(15 Octobre.)

A la reprise d'activité, d'ailleurs toute relative, qui a été signalée ces jours-ci en avant de Riga, vient aujourd'hui s'ajouter un coup de théâtre inattendu. Les Allemands ont débarqué des troupes, évaluées à une ou deux divisions, dans les îles de Dago et d'Œsel, qui, au large de la Livonie et de l'Esthonie, commandent l'entrée des golfes de Finlande et de Riga. On nous dit que l'opération s'est effectuée sous la protection de dreadnoughts dont les canons auraient eu rapidement raison de l'artillerie de côte russe. Des dreadnoughts, c'est bien gros pour ces parages à hauts fonds. Toujours est-il que les troupes moscovites ont dû abandonner le rivage et gagner l'intérieur où, paraît-il, elles se préparent à soutenir le combat. Je souhaite qu'elles y réussissent ; mais je ne vois pas très bien de quelle ligne de retraite elles vont pouvoir disposer désormais.

Faut-il relever maintenant dans cette aventure une menace directe contre Petrograd ? Je persiste à en douter, malgré les apparences, car il me semble impossible que l'État-major allemand risque, au moment où nous sommes, un pareil coup de dés. Mais, comme ses combinaisons militaires, surtout quand elles manquent de bases solides, se compliquent habituellement de machinations plus ou moins tortueuses, je me demande si le débarquement d'hier ne vise pas plutôt la Finlande ou la Livonie, où l'on sait que les intrigues boches ont créé une situation assez agitée.

Ces deux provinces ne sont pas très garnies de troupes, et les entreprises maritimes que l'on pourrait tenter contre elles n'auraient que peu d'opposition à craindre de la flotte moscovite qui, elle, possède bien des dreadnoughts, mais a été trop



Carte du golfe de Riga avec les îles d'Œsel et de Dago.

travaillée par les soviets pour pouvoir utilement s'en servir. Les Allemands auraient voulu se constituer une base d'attaque pour mieux rayonner vers les côtes orientales de l'ex-empire russe, que je n'en serais pas surpris. Dans leur arsenal de guerre, ils tiennent toujours en réserve, pour les cas graves, quelques armes de bluff et d'intimidation.

Quoi qu'il en soit, l'occupation des îles d'Œsel et de Dago ne peut avoir, au point de vue purement stratégique s'entend, qu'une importance très restreinte. La Russie, déjà si entamée, ne serait pas condamnée à mettre bas les armes pour quelques nouveaux territoires perdus, car elle a l'immensité derrière elle. Lui fallût-il même abandonner Revel, que sa situation ne changerait pas plus qu'elle ne l'a fait après la prise de Riga. Son salut n'est pas lié à la possession de quelques milliers de kilomètres carrés, surtout dans le nord. Il dépend uniquement de la reconstitution de son armée et du retour de celle-ci à la discipline. Malheureusement, rien n'annonce que nous puissions compter sur l'une ou sur l'autre, au moins dans un temps suffisamment prochain.

LA BATAILLE DANS L'ILE D'ŒSEL

(16 Octobre.)

D'après les communiqués russes, les troupes allemandes n'auraient pu, bien que les défenses côtières aient été détruites, s'installer dans l'île de Dago, et la flotte germanique, allégée de quelques unités, aurait manqué l'entrée du détroit de Sélé, qui sépare cette île de celle d'Œsel. Par contre, dans cette dernière, les contingents moscovites seraient en retraite vers le sud-est et se trouveraient par conséquent dans une position assez critique, le golfe de Riga leur étant fermé. Les Boches, de leur côté, prétendent n'avoir perdu aucun navire et avancer rapidement vers la côte orientale d'Œsel, où les deux villes d'Arensberg et de Zerel seraient en flammes. Cette dernière est située à la pointe de la presqu'île de Sworbe, qui s'enfonce dans les eaux du golfe de Riga.

En fait, et sans qu'il y ait lieu de tenir compte de ces divergences, les Russes ont été dépossédés de la base qui servait à leurs mouilleurs de mines, en sorte que l'entrée des deux golfes est ouverte. Ils disent avoir eu affaire à huit dreadnoughts, douze croiseurs, quatre torpilleurs et trente dragueurs, ce qui paraît constituer une force navale fort imposante. S'ils n'exagèrent pas, comme je me permets encore de le croire, c'est d'abord que l'Allemagne a procédé à une mobilisation grandiose, montrant ainsi que le blocus occidental n'entrave



(Cl. Forbin.)

Des ouvriers russes siégeant à un tribunal révolutionnaire.

point la liberté de ses manœuvres du côté de l'Orient ; c'est ensuite que les troubles de Kiel n'ont pas eu de suites graves. Le bulletin officiel de Berlin a grand soin d'insister, du reste, sur le « vif esprit combatif » qu'ont montré les équipages employés à l'opération.

Quelles sont, maintenant, les conséquences à redouter? J'en vois trois, qui peuvent soit rester distinctes, soit se combiner ensemble et procéder d'un plan coordonné. Il y a d'abord la menace contre la Finlande, qui paraît des plus probables. Vient ensuite l'éventualité d'un débarquement du côté de Pernau et sur le littoral plus au sud, de façon à prendre en flanc les forces russes qui barrent la chaussée de Pskow. Enfin, une attaque maritime contre Revel paraît de plus en plus présumable, ce qui ne veut pas dire du tout que les Allemands aient envie de pousser sur Petrograd, mais seulement qu'ils chercheront à s'assurer dans la Baltique des points d'appui solides, leur permettant d'aborder ensuite, à leur heure et avec toutes sortes d'avantages, la flotte de Cronstadt. Celle-ci les laissera-t-elle faire? Si oui, elle ouvre la porte à de très fâcheuses aventures. Si non, elle peut sauver, à force d'énergie, une situation trop incertaine encore pour être déjà périlleuse. M. Kerensky l'a adjurée de faire son devoir. Il lui a même donné le commandement ferme de se sacrifier. Mais comme, même depuis qu'il a assumé les fonctions de généralissime, ses objurgations sont restées vaines et ses commandements inexécutés, personne ne peut affirmer que, cette fois, il aura raison du trop fameux comité central qui représente, à Cronstadt, la domination de l'anarchie. On nous dit qu'en présence des graves événements qui s'annoncent, le gouvernement a décidé de mettre provisoirement de côté toutes les questions de politique intérieure et de concentrer toutes ses forces à l'organisation de la défense du pays. Je crois vraiment qu'il est temps.

LA FLOTTE RUSSE DE LA BALTIQUE S'EST ÉNERGIQUEMENT DÉFENDUE

(17 Octobre.)

Il est assez malaisé de suivre dans le détail les opérations de la Baltique, car nous n'avons, en ce qui les concerne, que des communiqués obscurs et même contradictoires parfois. Cependant, on peut en déduire, sans crainte de se tromper, que l'île d'Œsel est aux trois quarts conquise et que l'occupation de celle de Dago marche à grands pas.

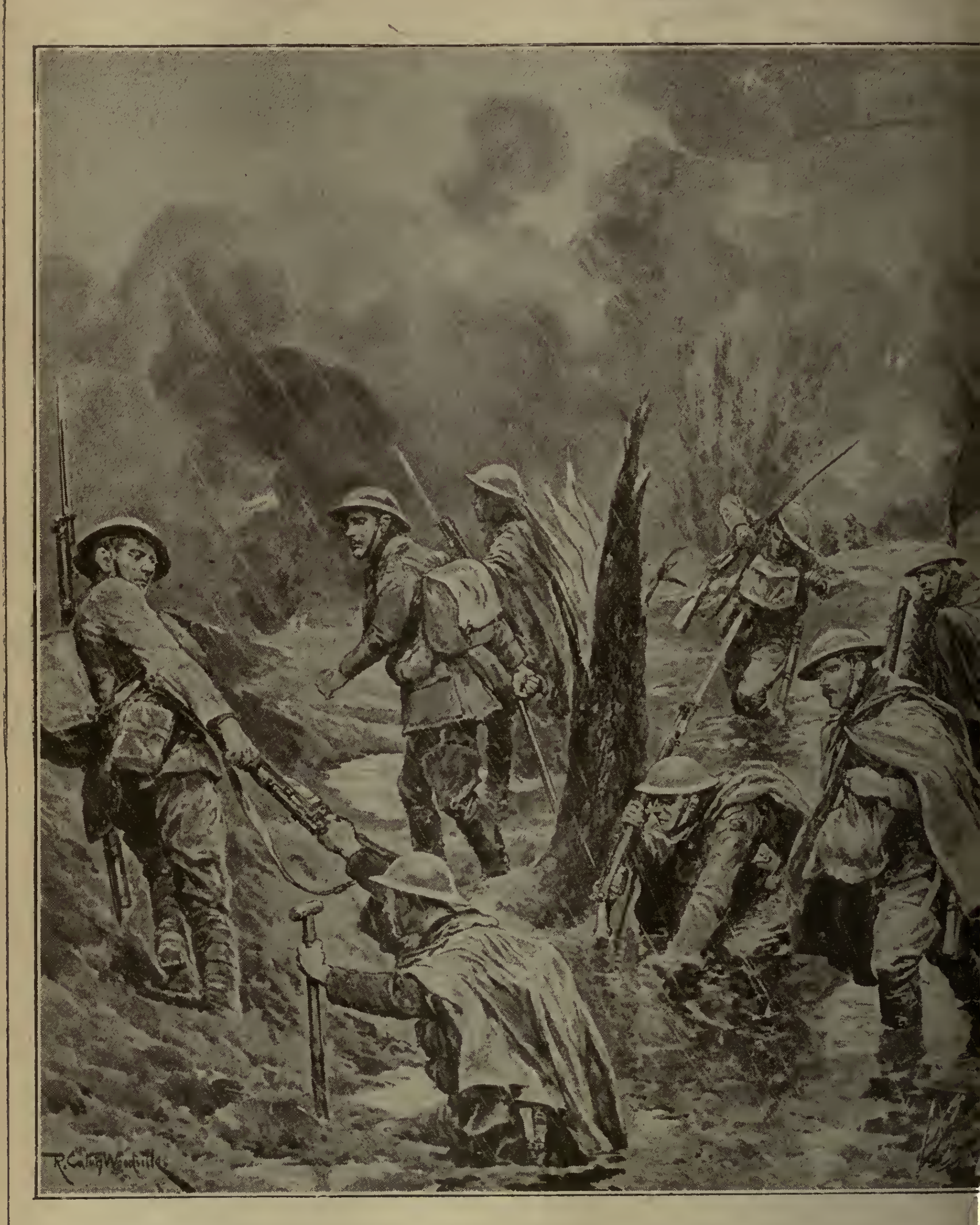
Les Allemands paraissent avoir partagé leurs forces navales — où je continue à croire que, quoi qu'on en ait dit, les



(Cl. Forbin.)

Femmes du « Bataillon de la Mort » dévouées à la cause de Kerensky.

Sur la crête d



L'offensive alliée progresse graduellement dans les Flandres depuis le 31 juillet. Les difficultés topographiques et climatériques sont, pour les nôtres comme pour les Anglais, motifs de nouveaux héroïsmes. Ici, nous voyons les Canadiens, transpercés par les rafales d'une pluie glacée, s'avancer, à travers des lacs de boue, sous le feu

Passchendaele



rré des canons ennemis. L'objectif fixé est Passchendaele. Le kronprinz de Bavière accroche désespérément à la crête protectrice. Mais, sous la poussée britannique, il abandonne les pentes l'une après l'autre, les sommets lui sont arrachés, et, le novembre, les fils du Canada entreront victorieux dans les ruines du fameux bourg.

dreadnoughts brillent par leur absence — en trois groupes dont l'un opère au nord de l'île d'Œsel et les deux autres au sud. Le premier a essayé de forcer la passe de Sélé, qui sépare les deux îles, et ne paraît pas y avoir réussi. Toutefois, il a obligé, par ses feux, une partie des forces russes à chercher un refuge sur les navires et à cingler vers l'île de Mohr, tout près de la côte d'Esthonie. Des deux autres, l'un s'est borné à bombarder les rivages de la presqu'île de Sworbe, ainsi que la ville d'Arensberg. L'autre a pénétré dans le golfe de Riga, mais a dû se replier bientôt sous le feu des canons de côte à longue portée qui bordent le littoral de Pernau. Tel est, sauf erreur possible en raison de l'imprécision des nouvelles, l'état des affaires actuel. Il accuse, de la part des Russes, une certaine résistance à laquelle, peut-être, les Allemands ne s'étaient pas attendus.

J'ai souvent dit que ces derniers souffraient d'un affaiblissement qui, s'il ne les empêchait pas encore de se défendre, même énergiquement, les mettait du moins hors d'état d'attaquer. Certain document, émanant du ministère de la Guerre, et qui convie les étudiantes des universités ou écoles supérieures de l'empire à s'embaucher dans les usines de guerre, afin de libérer les hommes dont la pénurie se fait sentir sur le front, vient à l'appui de cette thèse, et ce qui se passe dans la mer Baltique ne la contredit pas.

De quoi, en effet, s'agit-il là? D'une action partielle, relativement facile, exécutée par une flotte qui n'a jamais été engagée, et dont les conséquences ne nous apparaissent comme redoutables que parce que les forces russes ne sont peut-être pas en état de les empêcher. Si la reconstitution de l'armée et de la marine russes était aujourd'hui un fait accompli, la pointe maritime exécutée par les Allemands n'aurait guère que la valeur d'un épisode. Malheureusement, elle peut en prendre une beaucoup plus grande, car, d'une part, ses développements possibles nous sont inconnus, et, de l'autre, nos ennemis réussissent à donner le change, par des succès peu coûteux, sur la gêne où eux-mêmes se trouvent présentement. Deux choses que le gouvernement provisoire aurait certainement évitées s'il s'était résolu tout de suite aux grands moyens qui, seuls, ont la vertu nécessaire pour rendre force et solidité à un organisme détraqué par le maximalisme et les soviets.

On nous dit que, depuis l'affaire Kornilof, vingt généraux pourvus de hauts commandements ont été frappés. Il est possible que la mesure ait été opportune. Mais une autre le serait autant, sinon davantage. C'est celle qui dissoudrait ces comités de péroreurs, dont l'action turbulente détruit toute discipline. Car il ne faut pas oublier que le mal est en bas, beaucoup plus qu'en haut.



(Cl. Forbin.)

Bolcheviks tirant sur la foule, dans une rue de Petrograd.

LES ALLEMANDS ANNONCENT QU'ILS SONT MAITRES D'ŒSEL

(18 Octobre.)

Le bureau d'informations militaires russe nous fait savoir que l'opération entreprise par les Allemands dans le golfe de Riga n'a causé aucune surprise et que, dès le commencement du mois de septembre, l'état-major général avait reçu de multiples renseignements sur les préparatifs de l'ennemi. On nous permettra alors de trouver assez extraordinaire la facilité qu'a rencontrée ce dernier à se débarrasser du champ de mines qui protégeait les deux îles d'Œsel et de Dago, puis à prendre pied sur terre, presque sans coup férir.

Je veux bien qu'à l'heure actuelle, les troupes et les escadres de torpilleurs russes se défendent assez énergiquement. Mais cette opposition, vraiment bien tardive, n'a pas empêché l'ennemi de se rendre maître à peu près de toute l'île d'Œsel, d'occuper la ville d'Arensberg, aux trois quarts détruite, et de bloquer à Zerel, dans la pointe de la presqu'île Sworbe, des contingents qui auront d'autant plus de peine à éviter la reddition ques des troupes allemandes ont mis la main sur les deux îlots de Runoé et d'Abro, en plein milieu du golfe de Riga.

Un partie des troupes qui occupaient Œsel a pu, il est vrai, gagner l'île de Moon, qui est reliée à la première par une digue. Je ne sais si elle se trouve là à l'abri de la capture, la situation de ce côté étant assez embrouillée. D'après les communiqués russes, en effet, une rencontre s'est produite entre torpilleurs dans la passe de Soëla-Sund, ou détroit de Selé, qui sépare Œsel de Dago, et les Allemands auraient perdu là quatre unités, dont deux coulées bas, contre une seule du côté adverse. Il s'ensuivrait donc que les premiers n'ont pu forcer la passe et l'on nous dit même formellement qu'ils se sont retirés. Cependant, le bulletin de Ludendorff, qui garde un complet mutisme sur cette aventure, prétend que les navires germaniques ont pris une part active aux combats livrés près d'Orrisar, pour la possession de la digue dont j'ai parlé plus haut. Qui croire? Le fait, au reste, importe peu, car, de quelque façon que les choses se soient passées, le danger qui menace les forces russes coincées dans les deux pointes extrêmes de l'île d'Œsel n'en est pas moins grand.

Le même bureau d'informations, cité plus haut, se félicite de ce que les Allemands n'ont point cherché à pénétrer dans le golfe de Finlande. Ils paraissent, en effet, au moins jusqu'à nouvel ordre, viser le golfe de Riga. Mais qui nous assure que, devant les difficultés présentées par



(Cl. Forbin.)

Recrues bolcheviks s'entraînant pour la guerre fratricide.

16 OCTOBRE **LES FAITS** **17 OCTOBRE**

La bataille des Flandres. — *Dans un message adressé au maréchal sir Douglas Haig, M. Lloyd George écrit : « Le Cabinet de guerre désire vous féliciter, vous et les troupes que vous commandez, pour les exploits accomplis par les armées britanniques dans les Flandres, au cours de la grande bataille qui fait rage depuis le 31 juillet.*

« Partant de positions où tout l'avantage était du côté de l'ennemi, entravés, retardés souvent par des conditions atmosphériques très défavorables, vous avez cependant refoulé l'ennemi, sans lui laisser de trêve, avec une habileté, un courage, une persévérance qui ont imposé une admiration reconnaissante aux peuples de l'Empire britannique et ont rempli d'alarme le cœur de l'ennemi. »

Golfe de Riga. — *Les forces russes qui résistaient encore dans la presqu'île de Sworbe sont obligées de se rendre et l'île d'Œsel toute entière est occupée.*

Dans la mer du Nord. — *Deux corsaires allemands, possédant une grande vitesse, attaquent un convoi à mi-chemin entre les îles Shetland et la côte de Norvège : les deux contre-torpilleurs anglais qui escortent le convoi sont coulés après une lutte courte et inégale et les Allemands ne font aucun effort pour sauver leurs équipages. Sept navires du convoi, sur dix, sont ensuite détruits à coups de canon sans avertissement d'aucune sorte et sans aucun égard pour leurs équipages et leurs passagers. « La flotte allemande, dit le communiqué de l'Amirauté britannique, a une fois de plus violé toutes les traditions de générosité sur mer. »*

Golfe de Riga. — *Combat naval à l'entrée sud du grand Moon-Sund : une vingtaine de navires russes, de types anciens, sont aux prises avec les dreadnoughts allemands, escortés de nombreux croiseurs et torpilleurs. Le vaisseau russe* Slava *est coulé.*

l'abordage des côtes d'Esthonie, ils ne vont pas se retourner de l'autre côté? Le péril qui se dresse contre Revel, puis, par répercussion, contre les défenses établies sur la chaussée de Pskow, n'est nullement écarté, et bien qu'il y ait encore, comme on nous le rappelle, à parcourir 300 kilomètres pour arriver à Petrograd, cette distance n'est pas telle que la capitale soit préservée de toute aventure.

Une double protection reste cependant à celle-ci : la saison d'abord, puis la flotte russe de Cronstadt. Nous avons appris avec plaisir que, bien que s'étant laissé surprendre, les défenseurs des îles esthoniennes ont fait, sur terre, comme sur mer, une résistance honorable. Aux marins de l'escadre de montrer maintenant qu'ils ont secoué la misérable tyrannie des soviets, car le sort de la Russie peut fort bien, d'un jour à l'autre, se trouver entre leurs mains.

DANS LE GOLFE DE RIGA ET SUR LE FRONT FRANCO-ANGLAIS

(19 Octobre.)

Les Allemands, comme c'était à prévoir, ont définitivement conquis l'île d'Œsel, dont ils avaient coupé les communications avec la terre ferme et où, conséquemment, ils ont pu faire un nombre assez considérable de prisonniers. Ils doivent leur succès à deux facteurs principaux : la surprise d'abord, — une surprise qui ne s'explique guère quand on sait que l'État-major russe était depuis plus d'un mois au courant de leurs projets, — puis l'organisation défectueuse de la résistance.

D'une part, en effet, les batteries de côte n'ont point montré, tant s'en faut, l'activité qu'il eût fallu, et leur atonie relative a laissé le dragage des mines s'opérer sans difficulté ; de l'autre, la défense paraît avoir été décousue et éparpillée, soit par la faute du commandement, soit parce que les troupes manquaient de consistance. Ces troupes se sont repliées presque tout de suite dans des culs-de-sac, celui de Zerel et celui de l'île de Moon.

C'était courir, sans profit aucun, au-devant de la capture, pour peu que, comme cela est arrivé, les navires sur lesquels on espérait rembarquer aient été empêchés d'approcher.

C'était aussi laisser le champ libre à l'ennemi qui, au lieu de se heurter à une position centrale bien garnie, a pu se porter d'un bond sur les rivages orientaux où ses navires, maîtres du golfe de Riga, ont pris les Russes à revers. Certes, comme je l'ai dit hier, la résistance a été honorable, et dans la bataille navale les marins russes ont été à la hauteur de leur réputation d'héroïsme, mais cette résistance a-t-elle été organisée avec méthode et précaution? Il est vrai que tout devient difficile quand





(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Le zeppelin « L-49 » échoué à Bourbonne-les-Bains.

on n'est pas sûr de l'instrument qu'on tient dans les mains.

Quelles vont être maintenant les décisions allemandes? Je demeure persuadé qu'elles ne visent pas Petrograd, pour le moment du moins. Mais je n'en dirais pas autant pour Revel ni pour le flanc droit de l'armée qui barre le travers de la chaussée de Pskow. L'une et l'autre courent dès aujourd'hui de grands risques. Et, pour cette raison, nous aurions mieux aimé entendre parler de mesures rigoureuses que d'une nouvelle proclamation du gouvernement aux troupes, aux marins

18 OCTOBRE **LES FAITS** **19 OCTOBRE**

Au nord de l'Aisne. — *Par une série d'opérations de détail, nos troupes réussissent à pénétrer dans les organisations allemandes de la région Moulin de Laffaux-Braye-en-Laonnois, y opèrent des destructions importantes et en ramènent une centaine de prisonniers.*

Golfe de Riga. — *Les Allemands occupent l'île de Moon après une action combinée de leurs forces de terre et de mer. Déjà maîtres des îles d'Œsel, d'Abro et de Runoë, ils ont désormais toute liberté de manœuvre dans le golfe, où ils vont constituer une base d'opérations qui leur permettra le développement éventuel de nouveaux plans d'attaque contre les côtes russes.*

Les gaz nocifs. — *Le bureau d'informations militaires russe annonce que les Allemands commencent à employer un nouveau gaz qui produit sur l'organisme des effets analogues à ceux de la phtisie.*

Dunkerque. — *Le ministre de la Guerre met la ville à l'ordre de l'armée avec la citation suivante : « Soumise depuis trois ans à de violents et fréquents bombardements a su, grâce au sang-froid admirable et au courage de sa vaillante population, maintenir et développer pour la défense nationale sa vie économique et rendre ainsi à l'armée et au pays d'inappréciables services. Ville héroïque, sert d'exemple à toute la nation. »*

A la mémoire de Guynemer. — *La Chambre des députés, sur la proposition de M. Lasies « invite le Gouvernement à faire mettre au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de l'armée et de la nation ».*

Le texte de cette résolution est voté à main levée par toute la Chambre debout, et au milieu d'un silence impressionnant.

et à la population. M. Kerensky n'est-il donc pas encore fixé sur la valeur négative de cette rhétorique fastueuse et stérile? Qu'il jette dans ce cas un coup d'œil sur notre propre histoire. Il y verra comment, dans des circonstances critiques, nous avons été forcés de la remplacer par quelque chose de plus opérant.

Rien à signaler aujourd'hui sur tout le front occidental, sinon que la lutte d'artillerie y accuse une intensité croissante et qui paraît significative, Le communiqué allemand de mercredi, en parfaite concordance avec celui de nos alliés britanniques, indiquait que cette lutte était devenue, depuis la veille, particulièrement vive entre la Lys et la zone inondée de l'Yser. Celui d'hier insistait encore, disant que la canonnade avait augmenté de violence, en particulier dans la région d'Houthulst et au sud de Passchendaele, et signalant les entreprises de « fortes reconnaissances » près de Draybank.

Mais ce n'est pas seulement en Flandre et en Artois que la lutte d'artillerie s'accentue ; elle s'est généralisée, et a gagné le front français, entre le nord de l'Aisne et la rive droite de la Meuse, à la cote 344 et au bois Le Chaume.

Le même communiqué allemand dit textuellement : « Au nord-est de Soissons, l'activité de combat, qui avait été vive depuis plusieurs jours, a pris les proportions d'une bataille d'artillerie qui se poursuit avec seulement quelques courtes interruptions. Depuis hier matin, de la vallée de l'Ailette jusqu'à Braye, les batteries des secteurs voisins prennent également part à la canonnade. Depuis l'Aisne jusqu'à la rive est de la Meuse, l'activité de l'artillerie a augmenté de façon notable sur beaucoup de parties du front. »

Comme il est peu probable que cette recrudescence soit un simple effet du hasard, on peut en conclure qu'à la stagnation actuelle succèderont prochainement de nouvelles actions, sur lesquelles on comprendra que nous nous abstenions de tout commentaire et de toute précision.

LA BATAILLE NAVALE DANS LE GOLFE DE RIGA

(20 Octobre.)

La bataille navale d'Œsel prouve deux choses : d'abord que le blocus auquel est soumis, à l'Occident, la flotte allemande n'équivaut en aucune façon à sa mise hors de cause et ne suffit même pas à la paralyser ; ensuite que l'opération qui vient d'être entamée contre la Russie est montée de la façon la plus large et avec de puissants moyens. On nous parle de cinquante-cinq unités qui vogueraient en ce moment dans les eaux russes, sans compter ce qui viendra après. C'est une force navale énorme, dont

20 OCTOBRE **LES FAITS** **21 OCTOBRE**

La journée des Zeppelins. — *Au retour d'une grande expédition aérienne lancée hier soir contre l'Angleterre, cinq des appareils allemands, égarés dans la brume, viennent survoler le territoire français dans une course désordonnée, qui se termine pour chacun d'eux d'une façon tragique.*

Le premier, atteint par un obus, est abattu en flammes à Saint-Clément, au sud-est de Lunéville; le second, le L-49, poursuivi par notre escadrille d'avions dite des Crocodiles, *atterrit près de Bourbonne-les-Bains.*

Le troisième, le L-50, qui suit de près le L-49, accroche violemment la cime des arbres d'un bois: une nacelle est arrachée et projetée à terre avec ses occupants et l'appareil délesté mais désemparé est emporté dans les nuages où il est perdu de vue.

Le quatrième zeppelin descend plus au sud et va atterrir dans les Hautes-Alpes à Mizon; enfin, le cinquième se perd dans la Méditerranée.

Front occidental. — *Au nord de l'Aisne, actions d'artillerie très violentes pendant toute la nuit: nos batteries font sauter un dépôt de munitions.*

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands lancent une forte attaque dans le secteur au nord-ouest de Bezonvaux; les assaillants ne sont repoussés qu'après un vif combat.

Des coups de main moins importants tentés par l'ennemi en Champagne, à l'ouest du mont Cornillet et dans les Vosges, au col de la Chapelotte, n'obtiennent aucun résultat.

Dans la soirée, les avions allemands jettent une soixantaine de bombes sur Dunkerque et la banlieue.

De notre côté, une escadrille franco-britannique, malgré le temps brumeux, exécute un raid jusqu'à Sarrebrück et jette plus d'une tonne de projectiles sur une usine et une gare situées à 16 kilomètres au nord-ouest de la ville.

nos alliés ne possèdent certainement pas l'équivalent. Ils se sont, en tout cas, bien défendus, et nous en sommes fort aises, parce que les agissements impunis des soviets nous faisaient redouter, sur mer, des défaillances encore plus fâcheuses que celles de Galicie et de la Dwina. Ils ont dû, il est vrai, abandonner la lutte, en laissant au fond de l'eau un de leurs cuirassés, le *Slava*, Mais ils ont aussi, par un vigoureux crochet défensif, esquivé la prise à revers qu'on leur préparait du côté de Mohn-Sund. Il y a donc eu manœuvre, et qui dit manœuvre dit discipline. Il y avait longtemps, hélas ! qu'on ne parlait plus de celle-ci.

Faut-il maintenant accorder toute créance à la dépêche optimiste de Petrograd qui parle d'un prochain rétablissement de la situation? Je me permets de faire à cet égard des réserves expresses, en raison même de la supériorité numérique des Allemands et des grandes pertes faites par les Russes en prisonniers et en matériel. Mais si les premiers, maîtres des îles, étaient condamnés à n'y faire qu'une installation précaire ; s'ils étaient gênés dans leurs débouchés ; si, en un mot, ils rencontraient une opposition telle qu'elle les obligeât à livrer incessamment de nouveaux combats entraînant des pertes plus ou moins considérables, mais répétées, je crois que leur expédition ne tarderait pas à tourner court. Le but exact de celle-ci nous échappe encore. Mais on se doute, d'après le déploiement de forces dont nous sommes témoins, qu'il doit avoir une certaine ampleur. L'avancement de la saison oblige à l'atteindre rapidement, ou à l'abandonner. C'est donc affaire aux marins russes de montrer assez d'énergie et de constance pour que leur adversaire soit conduit à cette éventualité dernière.

Toutes les victoires n'aboutissent pas à la suprématie définitive, témoin celle de Charleroi, et, pour rappeler un souvenir que le général de Schlieffen, ancien chef du grand État-major allemand, évoquait naguère en une brochure fameuse, nul n'ignore que, par crainte de certains dangers qui n'étaient point imaginaires, Annibal n'osa pas se porter directement sur Rome, après qu'il eut battu à plate couture, dans les plaines de Cannes, l'armée des consuls Paul-Emile et Terentius Varron.

DANS LE GOLFE DE RIGA

(21 Octobre.)

Les Allemands sont maîtres actuellement de tout l'archipel esthonien. Que vont-ils en faire et vers quels objectifs dirigeront-ils demain leurs efforts? C'est ce que nous ne saurions dire encore. Mais il apparaît déjà que leur première conquête leur a coûté quelques plumes. Il s'agirait, disent les Russes, d'un grand

cuirassé, de deux torpilleurs et de deux chalutiers, les uns coulés, les autres endommagés sérieusement. Bien entendu, le communiqué de Ludendorff ne souffle mot de cette affaire. Mais ce n'est pas du tout une raison pour que nous devions douter de sa réalité.

On annonce que, étant donnée la « nouvelle situation stratégique », le gouvernement provisoire prépare l'évacuation de Petrograd et songe à se transporter à germanique. Et il est peu probable que celle-ci, au cas où pareil événement se produirait, fût disposée à risquer davantage. J'en reviens donc à ce que j'ai déjà dit, à savoir que la protection de Petrograd était une simple question de décision et de volonté. Seulement, l'inquiétude est toujours permise, tant que des comités sans mandat, où s'agitent les ardélions de la démagogie, n'auront pas été mis à la raison.



(Cl. Beaufrère.)

L'auto-canon qui abattit le zeppelin « L-44 » près de Saint-Clément.

Moscou. La situation stratégique a peut-être bon dos. Il y a aussi, si je ne me trompe, une situation politique qui est pas mal embrouillée, grâce à l'intervention continue autant que tyrannique des soviets, et je ne serais nullement surpris qu'elle fût, plus que tout le reste, déterminante de la décision prise. Quelles que soient, en effet, les conséquences présumables de la victoire allemande, elles ne vont pas, à moins d'un fléchissement absolu de la flotte russe, jusqu'à menacer directement la capitale. L'ennemi ne tient pas encore Revel, que je sache, et cette ville est à 300 kilomètres de Petrograd. Or, c'est là un espace suffisant pour chicaner longtemps, sinon pour barrer la route aux vaisseaux de Guillaume II.

Il est assez facile, dans le long et étroit chenal que forme le golfe de Finlande, de faire sauter, par mines ou autrement, quelques échantillons choisis de l'escadre

Sur le front occidental, la lutte d'artillerie très violente dont on nous entretient depuis deux jours n'a encore donné lieu qu'à des actions secondaires ou pour mieux dire, à de simples reconnaissances. Un certain nombre de détachements français ont pénétré dans les lignes allemandes, principalement dans les environs du moulin de Laffaux et de Braye-en-Laonnois, où ils ont fait des prisonniers. Il est vrai que le communiqué allemand affirme qu'ils ont tous été repoussés. Mais, à le lire attentivement, on s'aperçoit qu'il manque d'assurance.

J'ai appris avec grand'peine la mort du général Baratier, à qui me liait une amitié profonde. Encore un chef vigoureux, énergique et digne à tous égards de son rang élevé qui disparaît en pleine force d'âge. La perte est grande pour l'armée, qui connaissait son mérite, et pour ses soldats qui l'aimaient.



(Cl. M. F.)

La ferme Hamert, reprise par nos troupes le 13 octobre.

SUR TERRE ET DANS L'AIR

(22 Octobre.)

Le dernier communiqué russe, il faut bien le dire, n'est guère rassurant. Non pas que l'évacuation de l'île de Moon, qui était inévitable, aggrave beaucoup la situation existante, mais parce que des barrages de mines ont été établis par l'ennemi pour prendre la flotte russe dans un étau. « Cette opération et le débarquement dans l'île de Dago, dit le communiqué en question, montrent clairement qu'il s'agit de détruire coûte que coûte les forces maritimes qui défendent cette région. » Hélas ! on pouvait s'en douter. La seule chose qui doive nous surprendre est qu'on se soit laissé acculer à cette extrémité.

Au surplus, la marine allemande déploie en ce moment une activité extraordinaire et vraiment redoutable. Non contente de ses succès dans les îles esthoniennes, elle a attaqué et dispersé, dans la mer du Nord, un convoi de huit navires, dont trois seulement ont pu échapper à la destruction. Deux destroyers d'escorte ont été également coulés, « après une lutte courte et inégale ». Il y a eu là, sans doute, des scènes de sauvagerie qui ne relèvent pas l'honneur allemand, déjà si profondément déchu. Mais il y a aussi une manifestation nouvelle, et dangereuse, de cet esprit de décision qui anime nos ennemis et leur dicte d'étonnantes hardiesses. On dirait, et peut-être non sans quelques raisons apparentes, qu'ils se croient tout permis.

Je passe sur le bombardement de Dunkerque par mer et sur le torpillage d'un transport américain, qui a coûté la vie à 67 personnes. De tels accidents de guerre sont peut-être inévitables et ne procèdent pas en tout cas d'un plan stratégique déterminé auquel on peut toujours opposer des manœuvres contraires. Ils ont trouvé d'ailleurs une contre-partie fort pénible pour les Allemands dans la catastrophe aérienne qui a atteint quatre, au moins, de leurs zeppelins du dernier modèle. Je ne peux m'abstenir, à son propos, de quelques réflexions.

D'abord, le fait de s'être rapidement élevé à une altitude de 5 500 mètres, opération assez difficile pour un dirigeable, n'a pas empêché le zeppelin abattu près de Lunéville d'être crevé et incendié par un obus, preuve que ces mastodontes, quelles que soient leurs facultés de manœuvre et l'habileté de leurs pilotes, demeurent toujours excessivement vulnérables, même lorsque, comme au contraire du cas présent, certaines contingences

22 OCTOBRE **LES FAITS** **23 OCTOBRE**

Dans les Flandres. — *Au sud de la forêt d'Houthulst une action combinée des forces franco-britanniques mène les troupes alliées jusqu'à la lisière de la forêt, qu'elles dépassent sur plusieurs points. D'autres combats s'engagent des deux côtés de la voie ferrée d'Ypres à Staden et aux abords du village de Poëlcapelle : plusieurs points d'appui de la ligne allemande sont enlevés. L'ennemi, cependant, réagit presque aussitôt et ses fortes contre-attaques parviennent à arrêter l'avance des troupes britanniques le long du chemin de fer.*

Les combats aériens sont très nombreux au cours de la journée et beaucoup se déroulent en arrière des lignes allemandes. Le communiqué britannique signale la brillante entrée en activité des escadrilles australiennes qui, jusqu'à présent, n'avaient fait que des vols d'instruction. « Elles se sont montrées dignes de la haute opinion qu'on avait formée d'elles.

La victoire du Chemin des Dames. — « *Après une préparation d'artillerie magnifique par sa puissance et son efficacité, nos fantassins passent à l'attaque...*

L'objectif principal est la prise du quadrilatère allemand Vaudesson, Chavignon, fort de la Malmaison.

Le récit officiel explique l'importance de cet objectif et fixe la physionomie du combat. On peut y rattacher les détails donnés par d'autres notes sur les services rendus par les aviateurs et par les chars d'assaut.

L'aviation, dit le communiqué du 23 octobre au soir, a assuré de la façon la plus audacieuse, et malgré un temps très défavorable, les missions qui lui incombaient, les appareils volant à 50 mètres au-dessus des lignes.

Les tanks ou chars d'assaut ont agi surtout contre les défenses accessoires et les nids de mitrailleuses qui arrêtaient l'avance de l'infanterie.

atmosphériques ne leur ont pas fait perdre le nord.

Il apparaît en outre que la brume est pour eux une cause d'erreurs de direction irrémédiables, puisque nous en avons capturé deux auprès de Sisteron, où certes ils n'avaient pas envie d'aller se promener, et que d'autres voguent peut-être encore sur la Méditerranée, qu'ils songeaient encore moins à visiter. Ma conclusion sera donc toujours la même. Ces monstres ingouvernables étant tôt ou tard voués aux désastres, c'est aux avions, beaucoup plus maniables et mieux opérants, qu'il faut confier la charge de la guerre aérienne.

Fabriquons donc des avions à force, et narguons les zeppelins trop exposés à naufrager.

L'ESCADRE RUSSE DÉFEND L'ENTRÉE DU GOLFE DE FINLANDE

(23 Octobre.)

Malgré les champs de mines semés par l'ennemi et quelques tentatives sous-marines, d'ailleurs assez facilement déjouées, les Russes ont pu replier vers l'entrée du golfe de Finlande à peu près la totalité des forces navales qu'ils avaient dans le Moon-Sund. Les Allemands sont obligés de reconnaître eux-mêmes que cette proie leur a échappé. Ils annoncent seulement la capture d'un certain nombre de prisonniers et d'un matériel qu'ils affirment copieux, mais ne dénombrent pas.

On dirait presque que, maintenant, ils hésitent sur la suite à donner à leurs succès rapides. Devant les voies diverses, mais toutes plus ou moins parsemées de chausse-trapes, qui s'ouvrent devant eux, ils sont un peu comme l'âne de Buridan ; et, en attendant que l'inspiration leur vienne, ils poursuivent les manœuvres sournoises d'où ils espèrent toujours que sortiront de plus promptes solutions. De nouveaux essais de fraternisation ont été faits en Lithuanie et sur le front roumain, auxquels les Russes ont répondu à coups de fusil. Sur le dernier point, cette solution était à prévoir, les troupes qui s'y trouvent ayant échappé jusqu'ici à la gangrène maximaliste. Sur l'autre, elle était un peu plus aléatoire, et, pour cette raison, elle n'en devient que plus méritoire à nos yeux.

La mentalité du soldat russe est devenue, à certains points de vue, un véritable problème. Il se bat mollement, quand il ne refuse pas de se battre, comme il ne lui est arrivé que trop souvent. Mais, lorsque l'ennemi veut lui tendre une main hypocrite, il la repousse avec horreur et mépris. C'est un grand enfant dévoyé, qui aurait besoin de la férule. On ne voit malheureusement pas que M. Kerensky, si expert qu'il soit en l'art du langage,

soit homme à la lui appliquer de la façon qu'il faudrait.

Mais peut-être que le peuple lui-même se réveillera sous le coup de fouet du péril qui se dresse. Voici, en effet, que, dans un article intitulé : « Faisons-nous la guerre ou ne la faisons-nous pas? » l'*Isvestia*, organe spécial du comité central des soviets, déclare que, sans s'abriter ter davantage derrière les subterfuges, il faut dire nettement si l'on veut ou non aider les Allemands, par l'abstention ou la démoralisation des troupes, à faire, comme ils le désirent, la paix aux dépens de la Russie. C'est la paraphrase de cette parole de Lazare Carnot : « La guerre étant un acte de violence, on doit la faire sans merci, ou rentrer chez soi. » Seulement, Carnot savait joindre l'action au discours, et pratiquer la prophylaxie du virus démagogique, au moins dans les rangs de ceux qui combattaient.

En somme, et pour revenir aux faits, les conséquences de la prise de l'archipel esthonien ne se dessinent pas encore. Je doute, au surplus, qu'elles mettent un baume suffisant sur la plaie ouverte en Allemagne par la catastrophe aérienne de samedi.



(Cl. Beaufrère.)

La prise de Vaudesson, pendant la victoire du Chemin des Dames.

VICTOIRE FRANÇAISE AU SUD-OUEST DE LAON

(24 Octobre.)

La violence extraordinaire de la lutte d'artillerie, entamée depuis plusieurs jours sur le front de l'Aisne, annonçait d'une façon suffisamment claire l'imminence d'une grande attaque. Celle-ci, à laquelle j'ai cru devoir m'abstenir de faire aucune allusion préalable, s'est déchaînée mardi matin ,à 5 h. 15, dans la région d'Allemant et de la Malmaison, et a brillamment débuté.

L'ardeur inlassable de nos soldats et l'excellence d'une préparation qui a fait ses preuves en maintes circonstances, nous sont un sûr garant des résultats que doit donner ce nouveau coup de marteau.

D'ores et déjà, elle a fait tomber entre nos mains de formidables positions ennemies, un important matériel, vingt-cinq canons; 7 500 prisonniers. Les pertes allemandes sont considérables ; l'affaire a été menée avec une science et un brio extraordinaires. Encore une fois chefs et soldats forcent l'admiration et la reconnaissance.

Dès la veille au matin, les troupes alliées s'étaient mises en mouvement du côté de la Belgique, non point pour procéder à une large offensive, mais seulement pour rectifier des positions encore trop sinueuses et accélérer autant que possible le refoulement de l'ennemi dans la plaine de Roulers. Peut-être aussi voulait-on que celui-ci fût occupé sur plu-

24 OCTOBRE **LES FAITS** **25 OCTOBRE**

Chemin des Dames. — *Les troupes allemandes sont en plein désarroi et commencent à évacuer la région de Pinon, au sud du canal.*

Front d'Italie. — *Le maréchal Hindenburg a organisé contre nos alliés une offensive de grand style, préparée par une de ces concentrations puissantes, rapides et secrètes dont il a su déjà, à plusieurs reprises depuis le commencement de la guerre, tirer des avantages décisifs.*

Aujourd'hui à l'aube, après une courte préparation d'artillerie, les troupes austro-allemandes, massées sur le haut Isonzo, devant le front Plezzo-Tolmino, attaquent et bousculent la deuxième armée italienne; le soir elles sont maîtresses de la ligne Plezzo, Caporetto, Montenero, Kolovrat, Auzza.

«En vrais frères d'armes, disent les communiqués allemands, les soldats allemands et austro-hongrois ont commencé la lutte contre leurs anciens alliés.»

Au Chemin des Dames. — *Pinon et les groupes d'ouvrages fortifiés à l'est et à l'ouest sont enlevés dans la matinée. Nos soldats nettoient la forêt de Pinon des détachements allemands qui s'y trouvent et, le soir, ils arrivent au canal.*

A l'est du front d'attaque, nous atteignons Pargny-Filain et la chapelle Sainte-Berthe.

En fin de journée, notre ligne part du mont des Singes, borde le canal de l'Oise à l'Aisne jusqu'à la ferme des Bâtis et rejoint Pargny-Filain et la chapelle Sainte-Berthe.

Front d'Italie. — *Les troupes austro-allemandes franchissent la frontière sur plusieurs points au nord de Cividale et marchent en direction de cette ville. Le général Cadorna décide l'évacuation immédiate du plateau de Bainsizza et les corps italiens qui l'occupent repassent sur la rive droite de l'Isonzo.*

L'ennemi réoccupe les hauteurs de la rive gauche.

sieurs points à la fois, ce qui est une opération essentiellement recommandable, dont se trouvent toujours bien les forces assaillantes s'entr'aidant ainsi réciproquement, même lorsque la distance entre elles est trop grande pour qu'elles puissent agir en liaison.

Les résultats de cette dernière affaire consistent en une avance assez sensible effectuée par les Anglais dans l'est et le sud de Poelcappelle, et par nous sur les lisières méridionales de la forêt d'Houthulst. De nombreux points d'appui, tous très fortement aménagés, ont été conquis et, en dépit de furieuses contre-attaques allemandes, conservés sauf deux ou trois. Il est donc permis, sans rien exagérer, de voir en cette affaire un succès dont l'importance doit s'affirmer surtout dans ses effets ultérieurs.

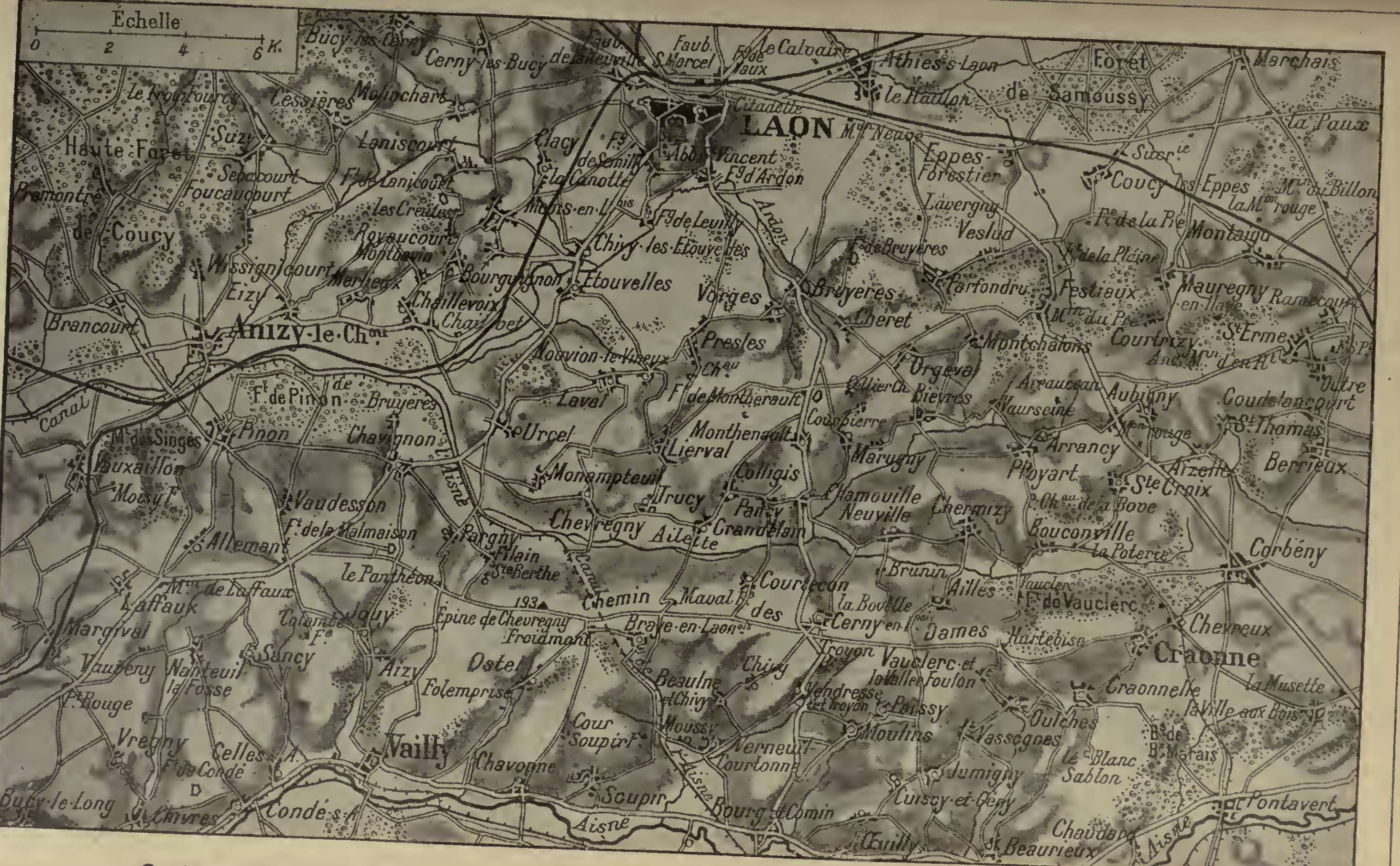
NOTRE AVANCE VERS LAON

(25 Octobre.)

Le brillant succès qu'ont remporté nos troupes dans la journée de mardi nous met en possession, désormais incontestée, de toute la partie occidentale du Chemin des Dames, et, par conséquent, des hauteurs qui commandent la coulée suivie par le chemin de fer de Soissons à Laon, entre Anizy-le-Château et cette dernière ville. Je dis «incontestée» parce que nos soldats n'ont guère pour habitude de jamais restituer une parcelle quelconque de leurs gains et parce que les contre-attaque allemandes ne présentent plus, depuis un certain temps déjà, qu'une vigueur émoussée. C'est là un fait tellement bien acquis, même pour l'ennemi, que celui-ci prend maintenant le temps de la réflexion avant de réagir. Ainsi, après cette dernière et forte tape, il a cru devoir s'en tenir à de simples bombardements.

Il est vrai que, lorsqu'il essaie de se montrer plus entreprenant, ses tentatives ne lui rapportent pas grand'chose. En Flandre, par exemple, il est revenu sept fois à la charge contre les positions enlevées le 22 octobre par les Anglais et par nous. Sept fois il a été repoussé avec pertes, sans avoir rien récupéré que quelques parcelles de terrain parfaitement insignifiantes. On conviendra que ces résultats ne sont guère engageants.

Le kronprinz va donc être obligé de faire son deuil des crêtes qui, entre la route de Laffaux à Pinon et celle de Braye-en-Laonnois à Anizy, commandent la plaine méridionale de Laon. Sa situation devient par suite assez gênée, les positions échelonnées qu'il occupe à l'est du canal de l'Aisne à l'Oise étant désormais vues d'enfilade par notre artillerie, et les dernières collines qui surplombent les abords de Laon se trouvant découvertes. Nos avia-



Carte du Chemin des Dames, que la victoire de la Malmaison laisse entièrement entre nos mains.

teurs ont déjà reconnu qu'étaient commencées là ces dévastations odieuses et inexpiables par lesquelles notre sauvage ennemi prélude d'ordinaire à ses reculs forcés.

Les arbres sciés, les fermes détruites, les instruments de la richesse agricole et industrielle volés ou anéantis, c'est par ces raffinements de barbarie systématique et « pourpensée », comme disaient nos grands-pères, que l'Allemand s'est placé au-dessous de la brute. Laissons-le dans cette posture dégradante. Mais constatons que ni l'accumulation de ses défenses, ni le nombre toujours accru de ses pièces de canon, ni l'opposition qui nous est faite de troupes triées sur le volet, ne suppléent, chez notre adversaire, au moral qui s'étiole et à la force de résistance qui disparaît

C'est un fait indéniable que notre infanterie accuse une vigueur irrésistible, notre artillerie une puissance de plus en plus redoutable, notre commandement une méthode et une sûreté de vues qui déjouent tous les plans ennemis. Il paraît que les Allemands se disposaient à nous attaquer eux-mêmes du côté de Pargny et de Filain, où deux divisions étaient postées en réserve. La soudaineté et l'énergie de notre agression ont entraîné celles-ci dans la bagarre, plus vite et tout autrement qu'elles n'avaient voulu. Elles ont énormément souffert.

Je citerai maintenant, uniquement pour mémoire, un assaut manqué des Allemands contre la cote 344, au nord-est de Verdun. Cette façon de commémorer, à un jour près, le glorieux anniversaire de la reprise de Vaux et de Douaumont, ne saurait nous déplaire. Nous y voyons une preuve surérogatoire de cet affaiblissement dont je parlais plus haut, et la certitude de conserver intacts les bénéfices dus aux victoires que continueront à nous assurer, d'abord la valeur de nos troupes, puis une tactique faite de sagesse, sans doute, mais aussi de résolution.

L'ENNEMI VA RÉAGIR

(26 Octobre.)

Nos troupes, après s'être emparées de la crête qui s'étend de la pointe de Vauxaillon à celle de Chavignon, entre la voie ferrée de Soissons à Laon et le canal de l'Oise à l'Aisne, ont conquis la forêt de Pinon, le village de Pargny-Filain et d'importantes positions, et accentuent leur avance dans la plaine plus ou moins mamelonnée de Laon.

C'est, pour les Allemands, une perte à peu près irréparable, dont ils conviennent avec déplaisir, mais qu'ils ne se sont pas sentis en état de corriger. Les dures leçons reçues en Flandre, où un huitième assaut contre la forêt d'Houthulst vient encore d'être repoussé, celles qui ne leur sont point ménagées ailleurs, les ont invités à la prudence, et ils jugent sainement que ce serait une opération mauvaise d'ajouter inutilement de nouveaux sacrifices à ceux qui déjà se chiffrent par l'abandon de plus de 11 000 prisonniers, et d'au moins une



(Cl. Branger.)

Tanks français en réserve, attendant le signal de l'attaque.

centaine de canons, des mitrailleuses, des mortiers, etc.

Le communiqué d'hier citait le fort de la Malmaison parmi les points d'appui occupés. C'en est un, en effet, mais sur la valeur duquel il convient de ne point se méprendre, car il n'est en aucune manière comparable, par exemple, aux forts de Douaumont ou de Vaux appartenant au camp retranché de Verdun. L'ouvrage de la Malmaison faisait autrefois partie du système défensif de la place de Laon, considéré comme inopérant dès le début de la guerre. Mais, depuis longtemps, il n'existait plus que de nom, car en 1887, si j'ai bonne mémoire, il avait servi de champ d'expériences aux nouveaux explosifs, qui, en le réduisant à l'état de ruines, avaient ouvert la voie aux cuirassements et autres systèmes défensifs. Les Allemands ont donc pu utiliser tant bien que mal ses ruines presque informes, dont la situation restait quand même avantageuse. Mais il ne constituait à aucun degré un ouvrage permanent. Il a d'ailleurs été largement dépassé par nos troupes.

Tandis qu'en France les Allemands sont refoulés de cette façon vigoureuse, ils ont trouvé le moyen, grâce à l'inertie à peu près absolue du front russe, de donner, en Italie, un coup d'épaule aux Autrichiens dans l'embarras. Des troupes, dont nous ne connaissons pas l'importance, et surtout sans doute, de nombreux canons, ont traversé l'Europe centrale pour gagner les pentes abruptes du Carso, où une grande attaque a eu lieu. On veut à tout prix écarter le danger qui, depuis les derniers succès de nos alliés, menace Trieste ou Laybach, peut-être même les deux.

LA BATAILLE EN FRANCE ET EN ITALIE
(27 Octobre.)

Notre victoire de l'Aisne s'est encore, comme on l'a vu, élargie dans la journée de jeudi, au point de mettre en posture fort difficile les Allemands, rejetés dans la vallée de l'Ailette, que les dernières pluies ont transformée en un véritable bourbier. Nous touchons, d'une part, à la voie ferrée de Soissons à Laon par la forêt de Pinon, de l'autre au canal de l'Aisne à l'Oise. La ligne de défense ennemie est définitivement rompue à Vauxaillon, point de charnière, si bien que la moindre trouée consécutive peut rendre la situation de Laon fort précaire. Tout cela en dehors du butin considérable que nous avons conquis.

C'est donc sans exagération aucune que la *Gazette de Francfort* a pu qualifier le fait de douloureux. Il doit l'être, en effet, pour l'ennemi, tant par lui-même que par ses conséquences présumables. Il l'est encore par le prestige supérieur qu'il confère au commandement français et à nos incomparables soldats. Enfin, on se rend compte qu'il sera exploité jusqu'au bout.

Ceux-ci montrent une ardeur infatigable, aussi bien dans la défense que dans l'attaque. En Belgique, comme devant



(Cl. Rol.)

Ferme de la Malmaison située à proximité du fort.

En Italie, devant la menac



A travers les plaines du Frioul, l'armée italienne bat en retraite. Les habitants d villages menacés se sont joints aux soldats. Femmes, vieillards, enfants se pressent

ce de l'occupation allemande.



ilieu des canons. Les scènes lamentables des exodes belge, français, serbe et roumain
renouvellent sous un autre ciel. Mais, là encore, l'invasion ne sera pas la victoire.

Verdun, ils repoussent tous les assauts qu'on leur livre, et, quand le moment est venu d'aller à la rescousse, ils le font avec un brio incomparable. Hier matin vendredi, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, ils refoulaient encore l'ennemi, de concert avec nos vaillants alliés anglais, à l'est, au nord-est et au nord d'Ypres. Ces offensives conjuguées procèdent d'une méthode sûre et d'une technique irréprochable. Je n'en dirai pas autant de celles, si parfaitement décousues et sporadiques, qui ont, au cours de ces derniers mois, caractérisé la manière des deux kronprinz.

Mais peut-être que la coalition espère prendre en Italie la revanche des déboires éprouvés sur notre front. Elle a, comme je l'annonçais hier, attaqué, avec des forces combinées, les troupes du général Cadorna sur les crêtes qui dominent la rive gauche de l'Isonzo, et il est vrai que, sous la puissance du premier choc, les Austro-Allemands ont remporté un succès en obligeant nos vaillants alliés à évacuer le plateau de Bainsizza.

. . . .

AU PLATEAU DE BAINSIZZA ET AU CHEMIN DES DAMES

(28 Octobre.)

Les Austro-Allemands, en se mettant à deux, ont remporté, sur le front italien, un premier succès. Il a eu pour conséquence le recul des braves troupes italiennes jusqu'à la frontière, et l'abandon, du plateau de Bainsizza, conquis à si grands frais.

Voilà l'œuvre des maximalistes, des soviets et autres prêcheurs d'abdication. Il est clair que si les anciens conquérants de la Galicie avaient montré un peu plus d'énergie et un moindre amour du bavardage, les dix divisions allemandes qui viennent, avec une redoutable artillerie, d'être jetées sur les hauteurs de l Isonzo, n'auraient pu se déplacer. Les discussions où se complaît le soldat moscovite avant de savoir s'il se battra lui font peut-être passer le temps sans beaucoup de risques ; mais elles n'arrangent ni les affaires de l'Entente, ni, j'en ai peur, celles de son propre pays.

Le succès que les coalisés viennent de remporter, grâce uniquement à leur nombre et à leur force, sera, il faut s'y attendre, largement exploité par eux, sous le rapport de la réclame. Il arrive à point pour remonter le moral fort abattu des populations germaniques, et c'est surtout à ce point de vue que nous devons le regretter.

. . . .

La perte du massif Laffaux-la Malmaison, qui formait charnière entre les deux branches de la ligne défensive et sur lequel il prenait appui pour nous porter, sur la partie orientale du Chemin des Dames, des coups d'aiguillon constamment répétés, est un fait accompli et tellement irrémédiable que lui-même s'y résigne faute de pouvoir le réparer. Refoulé au nord de Verdun, où



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Une passerelle en Belgique, pendant la bataille des Flandres.

toutes ses tentatives restent vaines, il se voit obligé de céder progressivement, en Belgique, sous notre pression et celles des Anglais. Les assassinats que commettent les Allemands à Dunkerque avec une sorte de frénésie ne leur rendront point les crêtes qu'ils ont dû abandonner et qui constituaient l'ossature de leur ligne ; la reprise, fût-elle définitive, de quelques sommets italiens non plus. A la guerre, tous les théâtres d'opérations n'ont point une valeur identique. Il en est sur lesquels il faut vaincre d'abord pour imposer sa volonté. Or, c'est précisément sur ceux-là que les Allemands sont bien près d'être vaincus.

L'OMBRE AU TABLEAU ET L'ÉPREUVE ITALIENNE

(29 Octobre.)

On ne saurait trop admirer la remarquable méthode qui préside à nos opérations combinés en Belgique et au nord de l'Aisne. Chaque jour, de nouveaux progrès sont signalés, qui, s'ils ne sont pas toujours considérables, sont du moins continus et bravent les efforts de réaction allemande, comme celui qui s'est produit vendredi dans l'après-midi, aux abords de Passchendaele, contre les Anglais. Quant aux troupes françaises, elles ont, hier encore, enlevé à l'ennemi, sur une longueur de quatre kilomètres et une profondeur de deux, toute une série de points d'appui très forts. Elles commencent à menacer sérieusement la forêt d'Houthulst, atteinte à l'ouest et légèrement débordée par le sud.

L'ennemi, vigoureusement pressé par elles, leur cède sur tous les points, dans les Flandres comme en Laonnois, où nous nous sommes encore donné de l'air du côté de l'Eperon de Chevregny et de la ferme Froidmont.

Pourquoi faut-il que les événements d'Italie viennent assombrir les rassurantes perspectives que nous ouvrent ces constants succès? Et comment les soviets russes, au lieu d'occuper leur temps à rédiger des conditions de paix invraisemblables, ne comprennent-ils pas, que les alliés étant tous solidaires, la moindre velléité agressive de leur part aurait garanti les Italiens contre le danger grave dont ils sont menacés? Quel étrange aveuglement est le leur, s'ils croient donner au conflit qui divise le monde une solution verbale et théorique, au lieu de s'adresser uniquement à la force des armes, qui seule empêcherait la brute germanique d'étrangler, avant de se retourner contre la Russie elle-même, un peuple dont la courageuse intervention avait permis à celle-ci de réduire l'Autriche à l'imploration? Une nation jadis puissante peut-elle se laisser engager aussi profondément dans le sophisme et dans l'erreur?

Les Italiens, accablés sous le nombre,



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Observatoire de première ligne, dans le secteur du général Anthoine.

ont dû repasser une partie de la frontière qu'ils avaient si brillamment franchie naguère, pour échapper à l'enveloppement. Ils ont plié sous un des plus formidables chocs qui se soient encore produits, après celui de Verdun. L'ennemi se flatte non seulement d'avoir ravi aux Italiens le fruit de leurs exploits de plus de deux années de guerre, mais aussi d'avoir conquis les débouchés sur la plaine de la Vénétie. La situation est donc sérieuse.

En cette heure d'épreuve pour sa sœur latine, devenue son alliée, la France ne se contente pas de lui envoyer des vœux et des encouragements. La note du conseil des ministres d'hier soir indique clairement que les alliés lui donneront immédiatement toute le concours qu'il sera possible.

Quelle est, pour ce qui nous regarde, la coopération déterminée par le gouvernement? Quelle qu'elle soit, nous avons le ferme espoir que, grâce aux mesures prises par le général Cadorna, dont la maîtrise ne saurait être mise en cause, la vaillance maintes fois éprouvée des troupes italiennes aura, avec ou sans le concours allié, raison des efforts austro-allemands.

LA RUÉE SUR L'ITALIE

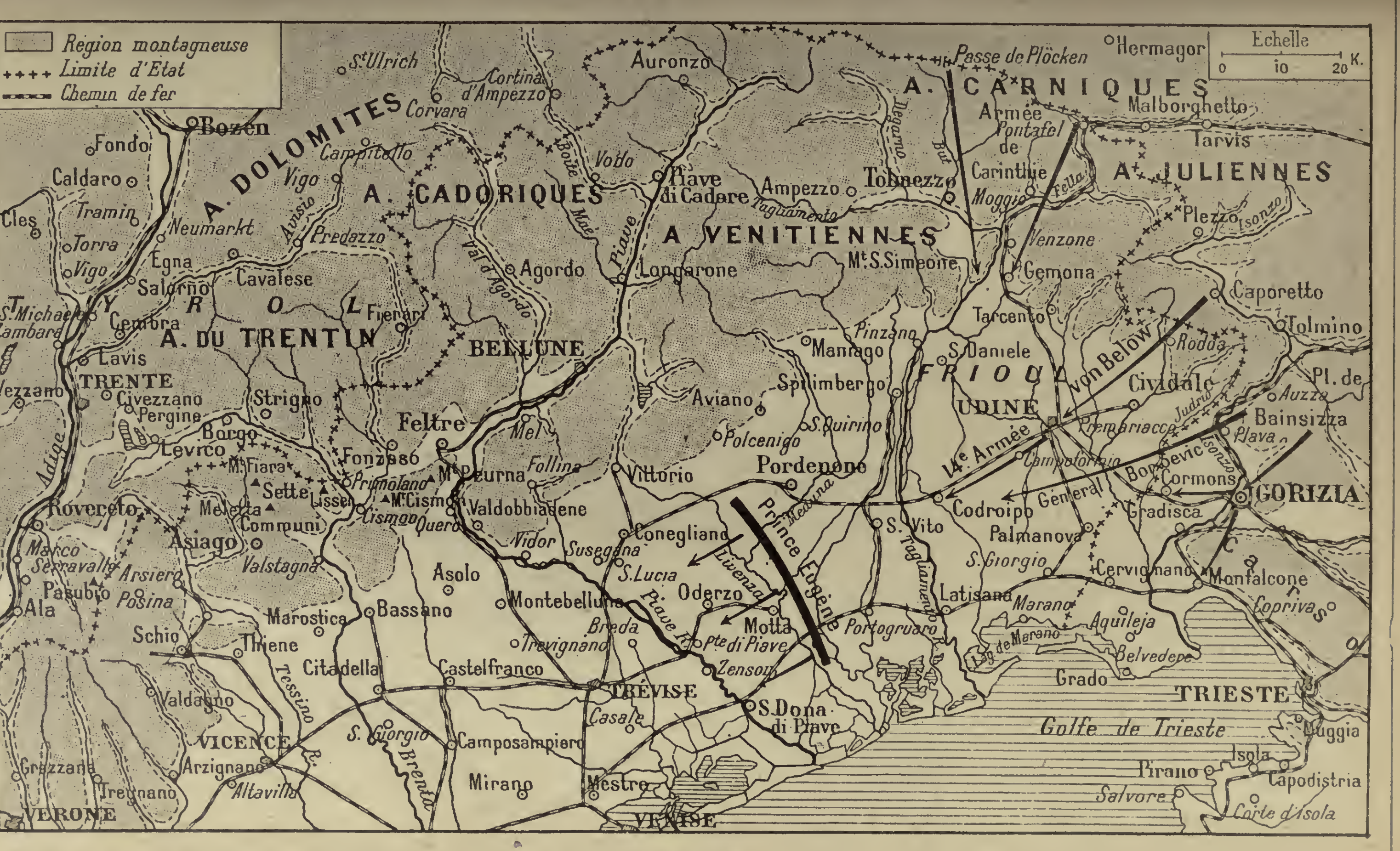
(30 Octobre.)

Un communiqué du général Cadorna, très émouvant dans son laconisme, nous apprend que le repli italien devient considérable ; mais il ne donne aucune indication précise sur son étendue ni sur ses limites. Si, comme l'affirment les Allemands, les armées austro-hongroises tiennent déjà les débouchés de la plaine vénitienne, on ne peut nier que la situation ne présente de sérieux dangers, et l'on s'étonne que pareil résultat ait pu être obtenu en aussi peu de temps. Mais que ne peut faire l'ennemi avec les forces énormes auxquelles la déplorable inertie du front oriental a rendu toute indépendance et toute liberté?

Admettons donc que Ludendorff n'exagère pas. La situation alors serait grave, évidemment, mais nullement désespérée. Les armées austro-allemandes vont éprouver, en effet, des difficultés fort grandes pour charroyer à travers les montagnes leur artillerie lourde, qui a fait tout le mal, et les munitions dont elle a besoin. Là, les chemins de fer sont rares et à faible rendement. Les communications deviennent forcément précaires et ne s'opèrent plus comme au travers des plaines du Danube. Un laps de temps assez considérable est donc indispensable pour préparer la bataille future, et celle-ci, comme nous l'annonce une note officielle d'hier, sera livrée par les Italiens avec le concours de leurs alliés. Ainsi, la partie est différée, mais elle n'est point perdue, tant s'en faut.

Maintenant, me sera-t-il permis de dire qu'un peu plus de prévision n'aurait pas été inutile? Depuis longtemps, hélas ! nous savions que l'incurable inertie des Russes donnait aux Austro-Allemands de larges disponibilités. Nous connaissions également les supplications désespérées que l'Autriche adressait à Hindenburg et au kaiser, quand elle les conjurait de la sauver dans sa détresse croissante. Même un projet de collaboration éventuelle entre l'Italie et ses alliés de l'ouest avait été établi lors du voyage naguère effectué de l'autre côté des Alpes par le général Foch. Comment donc y a-t-il pu y avoir surprise? Et quelle surprise? Une avalanche se détachant tout à coup des sommets inaccessibles n'en cause pas de plus soudaine ni de plus périlleuse. Nous sommes tous atterrés de voir que le fruit de deux années de guerre a pu être détruit en trois jours.

Maintenant, il faut oublier ce qui a été fait, ou du moins ce qui ne l'a pas été, pour songer uniquement à ce qu'il faut faire. Je répète que le grave échec subi par nos alliés peut et doit être réparé, soit sur place, soit au moyen de diversions extérieures. L'Allemagne a toujours en face d'elles deux adversaires redoutables, devant qui elle est obligée de céder peu à peu en Belgique et dans le Laonnois. Un troisième va surgir, qui a déjà tiré son premier coup de canon. Qu'elle ne se réjouisse donc pas trop des avantages que lui permet de s'attribuer la défaillance du quatrième et qu'elle ne s'imagine pas, surtout, pouvoir en finir, sans autres risques, avec l'Italie soutenue par nous.



Carte de l'attaque austro-allemande en Italie. Les flèches indiquent la direction offensive des différentes armées ennemies.

26 OCTOBRE **LES FAITS** **27 OCTOBRE**

Au Chemin des Dames. — *Nos troupes, poursuivant leurs succès à la droite du front d'attaque, refoulent l'ennemi de la région au nord de la chapelle Sainte-Berthe jusqu'au bassin d'alimentation; le village de Filain est enlevé. Plus à l'est, nous atteignons le rebord du plateau au nord de l'épine de Chevregny.*

Les Allemands ont laissé entre nos mains depuis le 23 octobre plus de 11 000 hommes, avec 200 officiers de tous grades, 120 canons, des centaines de mortiers et de mitrailleuses.

Dans les Flandres. — *Reprise de la bataille: l'armée du général Anthoine franchit le ruisseau de Saint-Jean, entre Draïbank et Drie-Grachten, et enlève le village de Draïbank et les bois de Papegoed. A sa droite, les troupes britanniques s'établissent sur la pente immédiatement au sud de Passchendaële et progressent également dans le secteur de Poëlcapelle.*

Front d'Italie. — *Evacuation du Carso.*

Dans les Flandres. — *Développement des opérations de l'armée du général Anthoine: avance de 2 kilomètres de part et d'autre de la route de Bixchoote à Dixmude: arrivée aux lisières ouest de la forêt d'Houthulst et prise des villages d'Ashoot, Kippe, Merckem et Verdrandesmis.*

A la gauche de notre première armée, l'armée belge avance vers la presqu'île de Merckem.

Chemin des Dames. — *Nos troupes occupent la ferme Froidmont.*

Front d'Italie. — *Sur l'Isonzo, du nord au sud, on voit les Austro-Allemands occuper Cividale, franchir l'Isonzo près de Plava, arriver aux portes de Gorizia, et atteindre Monfalcone. Les armées italiennes précipitent leur mouvement général de retraite.*

Premier communiqué américain. — *Le général Pershing annonce l'occupation de tranchées de première ligne, dans un secteur calme du front français.*

PLUS QUE JAMAIS L'UNITÉ D'ACTION S'IMPOSE

(31 Octobre.)

Où en est le recul italien? Je serais fort embarrassé de le dire, les communiqués du général Cadorna demeurant dans un vague absolu et ceux des Allemands paraissant suspects par leur exagération rutilante. Il apparaît seulement — et la constatation est singulièrement pénible — que toute la ligne occupée en avant de Gorizia, depuis Plezzo jusqu'à l'Adriatique, a dû être précipitamment évacuée, que Cividale est aux mains de l'ennemi et Udine prise ou tout près de l'être.

Bien que la poursuite soit un peu moins pressante, le général Cadorna ne semble pas en mesure de faire tête sur le Tagliamento, qui est trop rapproché de l'ennemi. Il va donc probablement se replier sur la Piave. Là, s'il est soutenu à temps et s'il est suffisamment couvert sur sa gauche par des montagnes qui doivent être conservées à tout prix, il pourra s'arrêter et résister avec avantage. Une retraite stratégique n'est point une fuite, en tant du moins qu'elle prépare des ressauts ultérieurs. Ce n'est pas après la bataille de la Marne que j'ai besoin de le rappeler. L'éponge une fois passée sur les sacrifices que l'on a faits, parce qu'il fallait les faire, l'unique question qui se pose est de trouver de solides positions de défense, d'y appeler le plus de réserves possible, et de tomber en garde à nouveau, avec l'intention bien arrêtée de reprendre soi-même l'offensive à la première occasion.

Assurément, la situation est délicate et exige beaucoup de sang-froid. Gardons intact le nôtre, même si nous voyons la retraite de nos alliés s'accentuer rapidement. L'ayant conservé après Charleroi, il serait absurde de le perdre aujourd'hui. Je n'ignore pas qu'on parle aussi d'une grosse attaque qui serait dirigée contre le Trentin. Mais elle donnerait au déploiement austro-allemand une extension énorme et qui pourrait devenir dangereuse, d'abord en raison de la température de ces régions, ensuite parce que les diverses colonnes opérant dans ces contrées abruptes n'auraient entre elles que des communications fort précaires. Il appartiendra au commandement, si le fait annoncé se produit, de tirer parti des difficultés graves qui résulteront, pour l'ennemi, de ces défavorables conditions.

Encore une fois, nous sommes surpris par une irruption soudaine que nous aurions dû prévoir et peut-être été en mesure de parer. On s'étonne qu'elle ait pu se produire avec autant de brutalité et de force, alors que, depuis longtemps, son éventualité était envisagée et sa possibilité admise, aussi bien en Angleterre qu'ici. On s'étonne au moins autant de voir, sur les Alpes, des divisions turques et bulgares,

28 OCTOBRE	LES FAITS	29 OCTOBRE

Dans les Flandres. — *Progrès des attaques françaises et belges dans la presqu'île de Merckem; prise du village de Luighem.*

Chemin des Dames. — *Contre-attaques de l'ennemi sur la ferme Froidmont et nos positions au nord : les assaillants dispersés par les feux de la défense abandonnent une soixantaine de prisonniers.*

En Italie. — *Les troupes austro-allemandes sont entrées à Gorizia dans la nuit; poursuivant leur marche vers l'ouest, elles franchissent l'Isonzo et atteignent Cormous en fin de journée. D'autres corps passent également le fleuve dans la partie inférieure de son cours vers Monfalcone.*

Sur mer. — *Combat, dans l'après-midi d'hier entre six contre-torpilleurs anglais et français et trois contre-torpilleurs allemands accompagnés de 17 aéroplanes. L'ennemi se dérobe rapidement et l'escadrille aérienne est dispersée.*

Front d'Italie. — *L'offensive austro-allemande continue à se développer :*

La quatorzième armée, commandée par le général von Below entre, dans la soirée, à Udine, capitale du Frioul, où le général Cadorna avait établi son quartier général depuis le commencement de la guerre.

A la droite de la 14e armée, l'armée de Corinthie, descendant de Pentafel et du col de Ploeken, aborde le haut Tagliamento vers le camp retranché de Gemona qu'elle attaque.

A la gauche de von Below, le général Boroevic presse la retraite de la 3e armée italienne vers le bas Tagliamento.

Le Brésil et l'Entente. — *Le ministre des États-Unis du Brésil, à Paris, notifie officiellement au gouvernement de la République française l'entrée en guerre de son pays avec l'Allemagne. Le torpillage du « Macao » a précipité la rupture.*

tandis que nous avons, en Macédoine, une armée respectable qui ne les a pas empêchées de filer. Mais ce n'est pas une raison pour négliger quoi que ce soit de ce qui doit être fait contre le danger menaçant. Allons donc au plus pressé, qui est de faire avorter la manœuvre politico-militaire de Hindenburg avant qu'elle ait pris des proportions trop larges. Après, nous aurons tout loisir de remonter à ses sources, et de philosopher sur des erreurs qui, vraiment, commencent à trop se répéter.

On annonce que, mardi matin, une nouvelle attaque anglaise a été entamée au nord de la voie ferrée d'Ypres à Roulers et qu'elle a heureusement débuté. Voilà qui est fort bien. Les Allemands, opérant en Italie, ne seront certainement pas fort aises de se sentir marcher sur la queue. En écrasant celle-ci, on peut parfaitement les obliger à se retourner et à lâcher leur proie, car, tous les fronts étant solidaires, peu importe celui où s'opérera la rupture d'équilibre. Et voilà tout le secret de cette fameuse unité d'action dont il est si souvent question... dans les discours.

UN PEU TARD, MAIS PAS TROP TARD

(1er Novembre.)

La bataille italienne peut, à l'heure actuelle et d'après des renseignements que j'ai tout lieu de croire sûrs, se déterminer comme suit. La deuxième armée, commandée par le général Capello et qui formait l'aile gauche, a complètement cédé au choc des neuf divisions allemandes placées sous les ordres de von Below, et, débordée par sa gauche, effectue une retraite très mouvementée vers le Tagliamento. L'armée autrichienne de Koewess (six divisions), prolonge vers le sud celle de von Below. Elle est entrée à Cividale et à Udine. Tout à fait au nord, un détachement assez fort, aux ordres du général Krobatin, essaie de s'emparer du point fortifié de Gemona, qui barre le débouché de la vallée montagneuse du Tagliamento.

Il a affaire là à des troupes fraîches, venues de l'arrière et qui lui opposent de la résistance, tandis que la première armée, également renforcée et couverte par des arrière-gardes, s'écoule sans accident vers l'ouest. Quant à la troisième, que commande le duc d'Aoste, elle est intacte et suit, en bon ordre, la route Monfalcone-Trévise. Ayant quitté ses positions sans combat et uniquement parce que les événements qui s'étaient produits sur le plateau de Bainsizza rendaient sa position intenable, elle est destinée à servir de réserve et, au besoin, à fournir des éléments de résistance s'il en fallait ailleurs.

Comme je l'ai laissé entendre hier, le

général Cadorna reculera, très probablement, jusqu'à la Piave, de façon à prendre du champ et à éviter un contact dangereux avec l'ennemi, en attendant les secours annoncés de notre côté et l'arrivée des réserves nationales. Je pense qu'il en aura le temps, car les Austro-Allemands, étonnés eux-mêmes de la rapidité de leur avance, sont obligés de compter avec des circonstances qu'ils n'avaient pas prévues. Une attaque subsidiaire par le Trentin paraît peu probable, pour des raisons que j'ai déjà dites. Il n'en faudra pas moins prendre toutes précautions de ce côté.

Mais il est à craindre que l'ennemi, à qui le déplorable état de l'armée russe laisse ses coudées franches, ne se renforce encore. On prétend même qu'il le fait. Son succès soudain et presque inespéré a changé l'orientation de sa manœuvre générale. L'Italie est devenue pour lui une proie meilleure que Petrograd. Aguiché par un premier triomphe, il va donc chercher à s'emparer d'elle. J'espère qu'en nous y mettant à plusieurs, nous arriverons à la retirer de ses griffes, que déjà il resserre avec la joie féroce du fauve à qui est échu un régal de choix.

Ah ! si l'on avait aidé les Italiens à culbuter l'Autriche quand celle-ci se voyait sur le point d'être dépossédée de Laybach, quelle différence ! Malheureusement, non seulement on ne l'a pas fait, mais on ne nous a pas même permis de dire que le coup pourrait être bon à tenter. Or, aujourd'hui, il faut y revenir, dans des conditions, il est vrai, beaucoup plus hasardeuses, et non plus attaquer, mais nous défendre nous-mêmes en même temps que nous défendons nos alliés.

Je ne dis point cela, qu'on veuille bien m'en croire, avec le moindre sentiment de désespérance, mais par simple regret de voir une belle occasion manquée sans retour.

Quant à l'avenir, nul ne saurait douter de lui en voyant qu'aux empires du centre, même quand ils bénéficient de l'unité de direction qui nous manque, est opposée la coalition de presque tous les peuples du monde, qui, l'un après l'autre, se dressent contre eux.



(Cl. Boyer.)

Le sous-lieutenant Barthe devant son « Nieuport ».



(Cl. Beaufrère.)

En route pour l'Italie, par la Côte d'Azur.

LE GROS DES ITALIENS S'EST REPLIÉ DERRIÈRE LE TAGLIAMENTO

(2 Novembre.)

Le communiqué du général Cadorna annonce que les armées italiennes ont réussi à se replier derrière le Tagliamento. Une opération de ce genre, faite sous la pression immédiate de l'ennemi, ne peut s'accomplir qu'au prix de pénibles sacrifices. C'est ce qu'a l'air d'indiquer le généralissime italien en rendant hommage à l'héroïsme des troupes de couverture chargées de contenir la poussée austro-allemande.

Les Impériaux, faisant hâte, cherchent à rééditer en avant de la rivière le coup de revers qui ne leur a que trop bien réussi à l'est de l'Isonzo, c'est-à-dire déterminer par une marche rapide à travers le Frioul, l'évacuation totale de la Vénétie maritime. Mais heureusement ils semblent n'avoir atteint que très partiellement leur but.

Rien n'annonce encore qu'ils aient l'intention d'ajouter à leur manœuvre de front une attaque de flanc dans le Trentin, par le val de Cismone ou le val Sugana. Et, en effet, à l'époque où nous sommes, l'opération pourrait bien être périlleuse. Cependant, si elle s'exécutait par aventure, les Italiens ne seraient plus en sécurité sur la Piave et devraient reculer au moins jusqu'à la Brenta, peut-être même jusqu'à l'Adige. Sacrifice assurément fort pénible, mais devant lequel il ne faudrait pas hésiter, si la force des événements le rendait nécessaire. Il aurait d'ailleurs pour contrepartie, d'abord une entrée en ligne plus rapide des réserves et des secours, puis un très sensible raccourcissement du front, lequel aurait alors des flancs inaccessibles. Ce sont là, en tout état de cause, des considérations à ne point négliger.

Mais il est trop tôt et la situation est encore trop obscure pour qu'il soit possible de faire des prévisions. Nous savons seulement que deux armées italiennes, sur les trois qui combattaient sur l'Isonzo, sont intactes et que d'autres existent en arrière, qui peuvent être amenées rapidement à pied d'œuvre, sans compter les secours franco-anglais, qui commencent déjà à s'annoncer à l'horizon. Il a été, en outre, affirmé à la Chambre des communes que les canons de gros calibre envoyés par l'Angleterre et par nous sur les hauteurs de l'Isonzo, avaient pu être sauvés.

L'affaire se réduit donc, au total, à l'enfoncement brutal et soudain d'une aile dont le recul désordonné a entraîné tout le reste, mais point d'une débâcle générale, les deux tiers au moins des forces engagées demeurant en bon état. Il eût été préférable sans aucun doute qu'un peu plus de prévoyance et des vues plus larges, éclairant le conseil des alliés, aient, non seule-

30 OCTOBRE	LES FAITS	31 OCTOBRE

Dans les Flandres. — *Reprise de l'action britannique contre Passchendaele: violents combats sur l'éperon ouest de la position; enlèvement des points d'appui fortifiés de Crest-ferme et de Mitcheeles crête; nos alliés arrivent aux lisières de Passchendaele.*

Dans la presqu'île de Luyghem, entre l'Yser et le ruisseau de Blanchaert, l'armée belge progresse et assure sa liaison avec les troupes françaises venues de Merckem.

Guerre aérienne. — *Dans la matinée, une escadrille de 12 avions anglais se porte jusqu'à Pirmasens, dans le Palatinat bavarois, et bombarde la fabrique de munitions et l'usine à gaz de la ville.*

D'autres appareils ont survolé Sarrebrück pendant la nuit et attaqué la gare et ses dépendances.

En Italie. — *Combats des arrière-gardes italiennes dans la région à l'ouest d'Udine.*

En Italie. — *Nos alliés achèvent leur mouvement de repli sur le Tagliamento. Malheureusement, plusieurs des colonnes de la 21e armée ne disposant pas de points de passage suffisants sur le fleuve grossi par les pluies, et attaquées en flanc par l'armée Below, maîtresse de la route d'Udine à Codroipo, sont obligées de capituler.*

En Palestine. — *Prise de Bir-Seba par l'armée du général Allenby. Les Turcs avaient fait de cette petite ville leur principale base de ravitaillement et de manœuvre depuis le début des hostilités.*

Elle constituait aussi le point d'appui solide de l'aile gauche turque dans la ligne de défense organisée pour couvrir Gaza, face au sud.

En Angleterre. — *Raid d'avions allemands formés en plusieurs groupes qui s'efforcent d'atteindre Londres. Quelques-uns seulement y réussissent et font un certain nombre de victimes.*

ment évité cette pénible aventure, mais encore retourné la situation au préalable, de façon à mettre les Autrichiens hors d'état de rien tenter avec ou sans le concours allemand. Cette conduite s'imposait d'autant plus que la désorganisation russe s'accentuait davantage. Mais comme ce n'est point avec des récriminations qu'on se dégage des situations délicates, même quand on a contribué à les créer, je ne dirai rien de plus, comptant bien que l'Entente va s'occuper d'opposer aussi vite que possible la parade à l'un des derniers coups de massue portés par Hindenburg, et d'empêcher par cela même que la Maédoine n'en ressente le choc en retour.

LES AUSTRO-ALLEMANDS ARRÊTÉS DEVANT LE TAGLIAMENTO

(3 Novembre.)

Y a-t-il eu une bataille du Tagliamento? Ludendorff dit oui, mais Cadorna dit non, et j'avoue que le récit du second me paraît plus vraisemblable que celui du premier qui, on le sait, ne craint pas la boursouflure. Quand, pour une raison quelconque, le besoin se fait sentir de chanter victoire, tout lui est bon, même les événements les plus simples, pour donner matière à des hymnes triomphaux.

L'affaire, en réalité, semble devoir se réduire à une série de combats d'arrière-gardes, combats très durs, assurément, très pénibles et coûteux, mais n'ayant rien de commun avec ce qui s'appelle la bataille. Couvrir une retraite est chose infiniment délicate. Les troupes qui en sont chargées y laissent d'ordinaire pas mal de plumes. Les éléments de la 3e armée italienne qui, avec deux divisions de cavalerie et des avions en assez grand nombre, s'en sont chargés dans les conditions que nous connaissons, ont été certainement fort éprouvés. Mais ils remplissaient une mission de sacrifice, et ils paraissent l'avoir accomplie de leur mieux, puisque l'ennemi, de son propre aveu et malgré ses exagérations voulues, enregistre comme seuls gains vraiment effectifs les deux points de Dignano et de Codroipo, sur la rive gauche du Tagliamento, qu'il appelle, un peu pompeusement peut-être, des têtes de pont.

Aux dernières nouvelles donc, un cours d'eau large de 800 mètres et très grossi par les pluies séparait les deux adversaires. Je persiste à croire qu'il marque seulement un palier dans la retraite, laquelle se continuera très probablement jusqu'à la Piave, pour le moins. Entre temps, les renforts franco-anglais, dont les premiers éléments se présentent déjà dans la zone de guerre, seront vraisemblablement à pied d'œuvre. Et c'est alors que se livrera une bataille autrement sérieuse que celle, vraie ou apocryphe, du Tagliamento.

(Cl. Beaufrère.)



(Cl. Trampus.)

L'ACCUEIL DE L'ITALIE

Arrivée du premier bataillon français dans un village à proximité du front italien. — La bienvenue aux soldats français.

1er NOVEMBRE — LES FAITS — 2 NOVEMBRE

Guerre aérienne. — *En représailles des bombardements de Dunkerque, une escadrille de 17 avions français survole et bombarde la ville d'Offenbourg dans le grand duché de Bade.*

En Angleterre. — *Le premier lord de l'Amirauté fait à la Chambre des communes une intéressante déclaration sur la situation navale. « Presque tous les bâtiments de commerce, dit-il, naviguent aujourd'hui en convois organisés et escortés. Depuis que ce système a été mis en vigueur, les pertes de navires escortés n'ont pas dépassé 1 pour 200.*

« D'autre part, nos vaisseaux de guerre exercent une surveillance infatigable dans toutes les mers et pendant le mois d'octobre, les escadres de blocus ont réalisé dans l'Atlantique septentrional et dans l'océan Arctique l'incroyable exploit d'arrêter et de visiter chaque navire de commerce faisant le trafic avec les pays neutres : ils n'en ont pas manqué un seul. »

Au Chemin des Dames. — *Les conséquences de la victoire de la Malmaison ne se sont pas fait attendre*

« L'ennemi menacé sur sa droite, pressé par notre infanterie, écrasé par notre artillerie qui, des positions nouvellement conquises bombardait sans relâche ses organisations du sud de l'Ailette, a été contraint d'abandonner le Chemin des Dames auquel il se cramponnait depuis six mois. »

Nos troupes trouvent en effet ce matin les lignes allemandes évacuées sur un front d'une vingtaine de kilomètres depuis la ferme Froidmont jusqu'à l'est de Craonne : elles se portent en avant sur les pentes nord du Chemin des Dames. Les villages de Courtecon, Cerny-en-Laonnois, Ailles et Chevreux sont occupés et nos patrouilles atteignent le cours de l'Ailette.

Dans le Cattégat. — *Le croiseur auxiliaire allemand* Maria *est coulé dans un engagement naval.*

Au surplus, l'effectif présumé des forces allemandes amenées en Italie avait été quelque peu grossi. D'après certains renseignements, qui paraissent venir de bonne source, ces forces se monteraient en tout à cinq divisions, dont deux prélevées sur le front occidental. D'autre part, les Autrichiens se seraient renforcés de quatre divisions, dont une seule a pu être identifiée avec certitude. Je ne me porte pas garant de ces chiffres. Mais, s'ils sont exacts, comme il y a lieu de le croire, ils montrent jusqu'à l'évidence que les coalisés ne comptaient point du tout frapper un grand coup, mais seulement écarter le danger qui pesait sur Trieste ou Laybach. L'appétit, qui vient en mangeant, les pousse maintenant vers d'autres objectifs plus corsés. Seulement, ceux-ci seront certainement moins faciles à saisir, car il existe en Italie des réserves nombreuses, et il faudra compter avec les Franco-Anglais. Laissons donc le temps et les hommes faire leur œuvre, et attendons les bienfaits, si tardifs qu'ils soient, de l'unité de front qui commence à se réaliser partiellement.

Un mot très court maintenant sur l'occupation de Bir-Seba, en Palestine, par les troupes anglo-égyptiennes du général Allenby. C'est peut-être la porte de Gaza qui s'entr'ouvre et, par suite, celle de la Judée. Les Turcs, menacés dans cette dernière province, après avoir perdu l'Arménie, la Mésopotamie et l'Hedjaz, évalueront-ils enfin le coût de plus en plus onéreux dont il leur faut payer la tutelle que, pour la satisfaction de ses ambitions personnelles, leur a imposée le kaiser?

DEUX EXPÉRIENCES PROBANTES

(4 Novembre.)

Il était parfaitement évident — et je l'avais indiqué il y a quelques jours — que les Allemands, pris d'enfilade sur la partie orientale du Chemin des Dames, ne pourraient plus s'y maintenir très longtemps. Hier, ils se sont décidés à l'évacuer et à se replier de l'autre côté de l'Ailette. Tel est le résultat médiat de notre victoire du 23 octobre, sur le plateau de la Malmaison. A l'heure actuelle, la situation se dessine comme suit. Entre nos nouvelles positions et la ville de Laon se dressent encore quelques hauteurs défendables, mais qui forment une ligne discontinue et sont dominées à peu près partout. Bonnes pour la chicane, elles ne constituent point un obstacle comparable, de près ni de loin, à celui qui vient de céder. Quant au piton même sur lequel est assis le chef-lieu de l'Aisne, il a tout juste la valeur d'un observatoire, et nullement celle d'un réduit. En outre, on s'aperçoit que nous venons de pénétrer en coin dans la ligne allemande qui se replie presque à

3 NOVEMBRE LES FAITS **4 NOVEMBRE**

Front de l'Ailette. — *Nos troupes organisent le terrain nouvellement occupé, du canal de l'Oise à Corbény.*

L'état-major allemand présente l'abandon du Chemin des Dames et le repli au nord de l'Ailette comme la suite d'un plan prémédité; la presse allemande toujours docile aux instructions qui lui sont données, compare l'événement à la célèbre retraite ordonnée par Hindenburg dans la Somme.

En Italie. — *Les Autrichiens occupent le camp retranché de Gemona sur le haut Tagliamento. D'autres forces austro-allemandes franchissent le fleuve dans son cours moyen vers Pinzano.*

En Mésopotamie. — *Les troupes britanniques avancent de Samarra sur Tekrit, repoussant devant elles les Turcs et leur enlevant une série de positions.*

En Palestine. — *Le général Allenby marche sur Gaza.*

En Italie. — *La chute du camp retranché de Gemona et le passage du Tagliamento par les Autrichiens à Pinzano ne permettent pas au général Cadorna de continuer la défense du fleuve et l'obligent à se replier sur la ligne de la Piave. Ce mouvement a pour conséquence l'abandon des positions occupées au nord dans les Alpes de Carnie et dans les Dolomites.*

M. Lloyd George et M. Painlevé partent pour l'Italie où ils vont conférer avec le gouvernement de Rome sur les mesures imposées par la situation; le général Robertson, chef de l'état-major britannique, et le général Foch sont déjà depuis quelques jours sur le front de nos alliés.

Le transport des troupes françaises en Italie s'effectue avec rapidité, non seulement par les deux lignes de chemins de fer de Modane et de Vintimille, mais par les cols des Alpes que nos soldats franchissent à pied ou en automobiles.

angle droit vers la Champagne, par Corbeny et le fort de Brimont, et que la branche méridionale de cette tenaille est enfilée complètement par la hauteur d'Hurtebise et les pentes de Craonne. L'ennemi pourra-t-il longtemps encore se tenir en équilibre dans des conditions aussi difficiles? C'est douteux, tellement qu'on n'aurait point à s'étonner si le recul d'hier n'était qu'un commencement. Mais je ne veux pas anticiper sur les événements.

Mieux vaut, je crois, remonter à leur source, et étudier leur enchaînement. La victoire du 23 octobre n'a entraîné des conséquences importantes, à la fois immédiates et subséquentes, que parce qu'elle nous a mis en possession de certains objectifs stratégiques d'une valeur telle que, pendant six mois, l'ennemi avait fait d'énormes efforts pour les garder. Ce sont de telles conquêtes qu'il faut viser chaque fois qu'on attaque, et alors, la lutte doit être menée sans répit jusqu'à ce qu'on les ait réalisées. Si des impossibilités surviennent, on s'arrête, mais pour recommencer ensuite, et le plus tôt possible. Car le but une fois atteint, — et il est limité seulement par les bornes que lui impose la préparation même — les bénéfices s'élargissent parfois beaucoup plus qu'on n'y avait compté d'abord, comme vient de le montrer l'attaque austro-allemande en Italie, qui certainement n'était pas montée pour gagner, d'un bond, le Tagliamento.

Sur ce point de doctrine, je pense qu'il ne saurait y avoir de discordances, mais si, par exemple, il en existait quelqu'une, la double expérience qui vient d'être faite suffirait à la faire disparaître. Car elles montrent l'une et l'autre, en sens inverse malheureusement, que les succès vraiment profitables sont ceux que donnent les luttes dont, même après des débuts prudents, les développements ne sont pas, *a priori*, circonscrits. Une bataille est souvent fertile en incidents. Le rôle du chef est de tirer parti de tous ceux qui lui donnent des avantages, et de ne se désintéresser d'aucun d'eux, sous prétexte qu'ils n'entraient point dans ses prévisions.

Rien de nouveau sur le front d'Italie. Un tassement se produit, qui était inévitable. Je crois pouvoir affirmer, d'après des renseignements pris à bonne source, que, soit qu'ils restent sur le Tagliamento, soit que, comme c'est plus probable, ils doivent reculer encore vers l'ouest, les Italiens sont décidés à tout pour se relever du coup qui les a frappés.

LES ARGUTIES ALLEMANDES

(5 Novembre.)

Les Allemands se sont décidés, le 3 novembre après midi, à confesser le recul qu'ils avaient accompli au delà de l'Ailette, dans la nuit du 1er au 2. Et, en

effet, il leur a fallu, pour présenter les choses de la manière que l'on va voir, le temps de la réflexion.

« Nous avons terminé sans être gênés par l'ennemi, disent-ils, les déplacements projetés depuis assez longtemps de nos lignes du Chemin des Dames. L'ennemi, qui, jusqu'au 2 à midi, continuait à diriger un feu violent sur les positions abandonnées par nous, ne s'était pas aperçu de notre mouvement de repli. » J'en suis bien fâché pour M. de Ludendorff, rédacteur ou inspirateur de ce papier truqué comme une simple dépêche d'Ems, mais nous nous étions si bien aperçus de la retraite boche que nos patrouilles l'avaient signalée dès l'aube du vendredi, et que, si nos batteries ont continué à faire feu, c'est, d'abord, parce que des tirs de barrage presque continus étaient dirigés contre nous, pour empêcher le franchissement éventuel de l'Ailette ; c'est ensuite parce qu'il fallait, avant de pousser plus loin, détruire certains abris encore peuplés de traquenards. Que le quartier-maître général ne s'en fasse donc point accroire ; nous n'avons point brûlé notre poudre aux moineaux.

Je ne sais maintenant si, comme il le prétend, sa retraite n'a pas été gênée. Je n'y étais pas pour le dire. Mais ce que je sais fort bien, c'est qu'elle lui a coûté cher, car le matériel conquis par nous depuis le 23 octobre, et qui grossit encore, se chiffre par 200 pièces de canon de tous calibres, 222 mortiers de tranchée et 720 mitrailleuses. L'expérience que j'ai de la guerre, si faible qu'elle soit, me permet d'affirmer au colonel-général de Ludendorff qu'une troupe qui se replie volontairement et en bon ordre, suivant une manœuvre « depuis longtemps projetée », ne sème généralement pas derrière elle un aussi énorme butin.

Laissons donc momentanément cette affaire, dont j'imagine que le dernier mot n'est pas dit. Il l'est si peu que le commandement allemand fait préparer l'opinion, par ses officieux, à d'autres sacrifices. Je constate en passant que ses porte-paroles s'acquittent assez mal de leur besogne, car ils emploient, pour traduire les intentions d'en haut, un langage singulièrement pâteux. Ils nous parlent, par exemple, de l'évacuation préméditée de « districts dépourvus d'importance au point de vue des grandes décisions tactiques ». Pensent-ils nous faire croire que le Chemin des Dames était de ceux-là? C'est alors que les généraux allemands furent bien sots de s'y cramponner, au prix de tant de pertes, pendant plus de dix mois. « Cette théorie ajoute-t-on, a été adoptée et doit être acceptée par les lecteurs de journaux. » Parbleu ! ceux-ci en accepteront bien d'autres, car le jour n'a pas encore lui où ils s'apercevront qu'on leur donne des vessies pour des lanternes, en noyant sous des fleurs de rhétorique la pauvreté



(Cl. Loys.)

Les premiers renforts anglais arrivent en Italie.

d'une stratégie qui, du moins sur le front occidental, se résume en une longue suite d'abandons successifs.

Quant au front italien, la situation y est sans changement, bien que la pression austro-allemande paraisse s'accentuer sur le haut Tagliamento. Nous possédons des renseignements tout à fait insuffisants pour autoriser des prévisions quelconques. Mais déjà nous savons que nos avant-gardes sont entrées à Brescia où, comme avant Solferino, il y a cinquante-huit ans, elles ont été reçues avec un débordant enthousiasme. Et puis, le général von Below va trouver devant lui, en même temps que Cadorna, deux autres adversaires redoutables, Foch et Robertson, dont la présence, de l'autre côté du Tagliamento, lui donne certainement dès maintenant à réfléchir.

ON SE BAT SUR LA RIVE DROITE DU MOYEN-TAGLIAMENTO

(6 Novembre.)

Les communiqués relatifs aux affaires italiennes sont toujours, de part et d'autre, extrêmement concis. Cependant, ils accusent une pression assez forte et continuelle de l'ennemi sur le haut Tagliamento, ce qui semblerait indiquer, de la part des Allemands, une persévérance obstinée dans la manœuvre enveloppante. Des troupes ont pu déjà être jetées sur la rive droite du fleuve. Si elles étaient en nombre, il y aurait lieu de regretter que le général Cadorna, exposé à cette redoutable aventure, n'ait pas pris tout de suite plus de champ et reculé, d'un bond, derrière la Piave, en ne laissant sur le Tagliamento que les arrière-gardes nécessaires au barrage du cours d'eau.

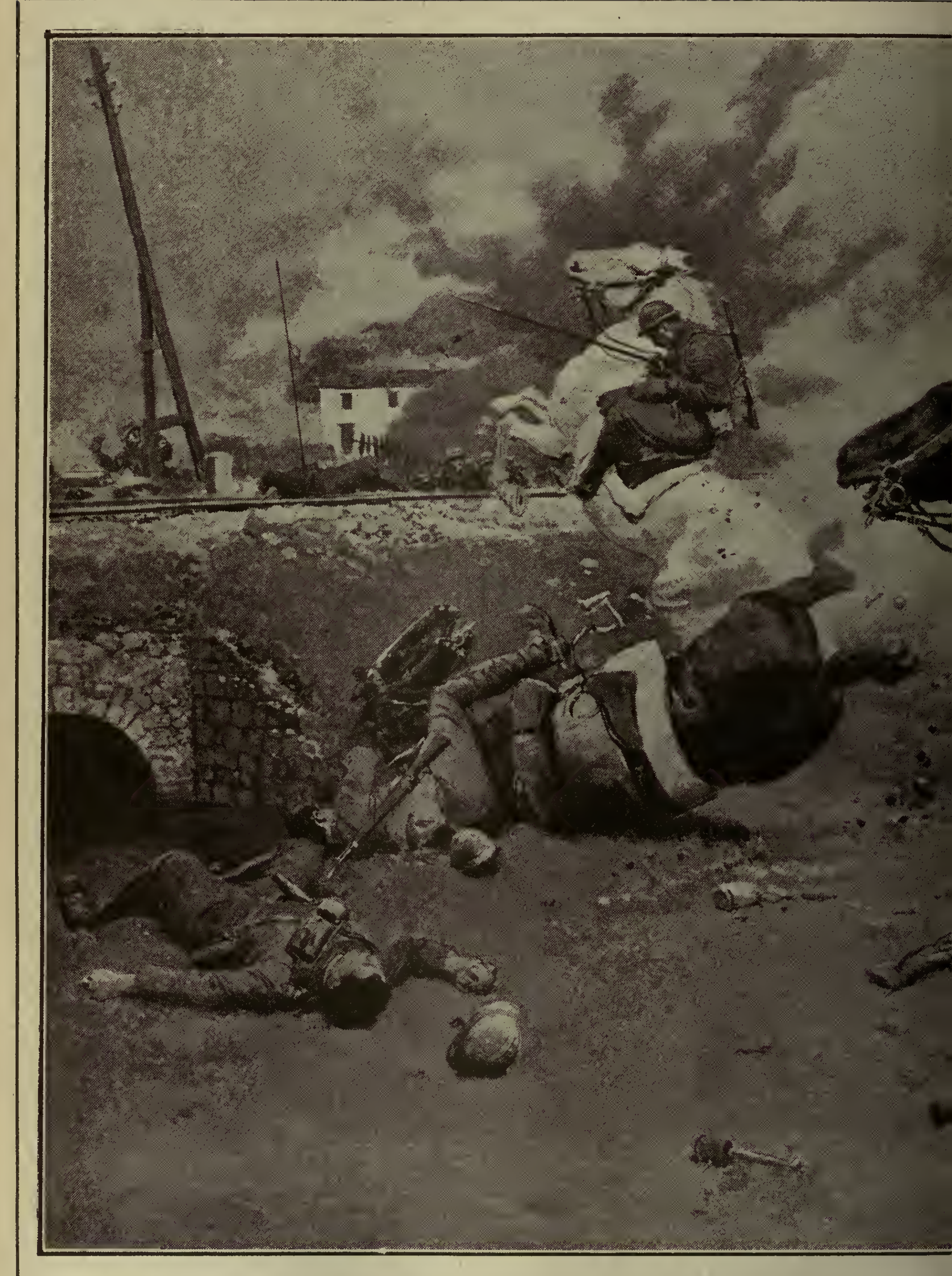
Quant aux attaques partielles qui se sont produites dans le val Giudicarie, que suit, à l'ouest de l'Adige, la route de Trente au lac de Garde, je crois qu'elles constituent seulement de vaines démonstrations. Il paraît peu probable que les Austro-Allemands puissent donner une extension pareille à leur manœuvre, même si, comme l'annonce une dépêche de Rome, von Below dispose, à lui tout seul, de vingt-deux divisions.

J'entends bien, hélas ! que l'incoercible torpeur des Russes donne les coudées franches à Hindenburg, qui, comptant à juste titre sur ses bons alliés maximalistes gavés d'argent boche, peut se permettre toutes les audaces en ce qui concerne le front oriental, et puiser là comme dans un réservoir au repos. Mais, 22 divisions, c'est quelque chose. Cela représente deux fortes armées, auxquelles il faut assurer un matériel convenable, et dont le ravitaillement exige des charrois compliqués. Or,



(Cl. Loys.)

Train de chasseurs français dans une ville italienne.



CONTRE DES ALLEMA

Il faut rendre hommage au superbe héroïsme de la cavalerie italienne, qui couvrit retraite de l'armée. On voit ici avec quelle fougue le régiment de Gênes charge ur



S AU FRONT ITALIEN

gne de mitrailleurs bavarois, leur reprend un gros village sur la route d'Udine et rrête, sur ce point, par son magnifique élan la progression menaçante de l'ennemi.

dans les montagnes, on n'opère pas d'ordinaire avec des masses pareilles, sous peine de se trouver un jour ou l'autre pris de court. Et puis, on ne les déploie pas comme on veut ni où l'on veut, si bien qu'il vaut mieux, d'une façon générale, ne point s'en encombrer.

Maintenant, que la dépêche précitée dise vrai ou non, il n'en est pas moins certain que les Allemands, enhardis par un succès qui, assure-t-on, ne serait pas dû exclusivement à la puissance de leurs armes, vont chercher par tous les moyens à l'exploiter à fond. C'est leur système, celui auquel ils ont dû leurs rapides progrès en Pologne et en Valachie. On ne peut donc le considérer comme mauvais, au moins en ce qui les concerne. Il vient encore de leur profiter suffisamment pour qu'ils ne soient point tentés d'y renoncer de si tôt.

Il oblige les alliés à prendre toutes précautions nécessaires pour ne pas se laisser surprendre, soit directement, soit de flanc, une seconde fois.

En attendant, les autres fronts sont toujours assez calmes. Mais les Turcs ont essuyé une double défaite, en Mésopotamie d'abord, où le général Maude les a fortement étrillés sur la route de Mossoul, à 32 kilomètres au nord de Samara, puis en Palestine, où le général Allenby enserre la ville de Gaza. Ce sont là, évidemment, des événements secondaires, au regard de ce qui se passe dans le Frioul. Mais qui sait si, par leur accumulation même, ils ne finiront pas par devenir grandement importants?

LES ITALIENS SE REPLIENT VERS LA PIAVE EN COMBATTANT.
(7 Novembre.)

Je faisais pressentir, hier, le forcement du Tagliamento par les troupes austro-allemandes. Il est aujourd'hui un fait accompli, mais sur lequel nous n'avons que des données assez vagues, les communiqués allemands, autrichiens et italiens étant autant les uns que les autres avares de détail. Tout ce que nous savons est que le passage principal s'est effectué au droit de Pinzano, tout près de la sortie des montagnes. L'ennemi persiste donc dans la manœuvre débordante par laquelle il espère donner autour des forces italiennes un large coup d'épervier.

J'aime à penser que, ses intentions étant connues, il sera relativement facile de les déjouer. Elles l'auraient été plus facilement et plus complètement peut-être, si la Piave, mieux protégée et plus distante, avait été prise tout de suite comme ligne de repli. Mais sans doute la chose n'a pas été possible. En tout cas, la nécessité d'y



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Prisonniers turcs capturés en Mésopotamie et dirigés sur Bagdad.

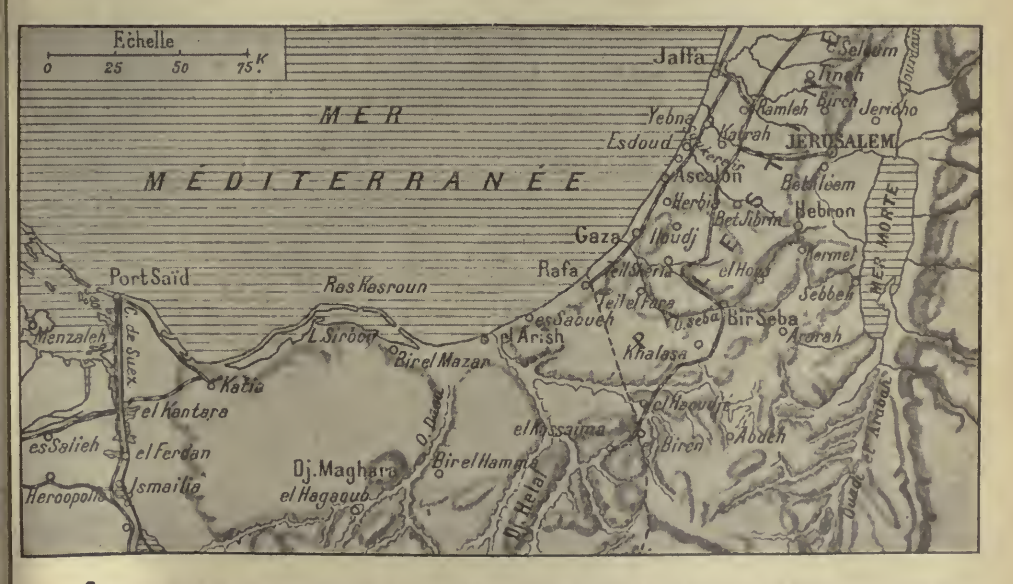
arriver s'impose aujourd'hui, et dans des conditions évidemment moins favorables puisqu'il faut maintenant, tout en opérant la retraite, contenir les avant-gardes ennemies sur un terrain dépourvu d'obstacles naturels ayant quelque valeur.

Je n'anticiperai pas sur les événements ni ne me livrerai à des pronostics qui manqueraient de bases fermes. Ne connaissant ni l'état exact de l'armée italienne, ni l'effectif des troupes qui sont jetées à sa poursuite — car après les avoir évaluées hier à vingt-deux divisions, les dépêches de Rome les poussent aujourd'hui à trente, sans compter les Autrichiens — il est prudent de faire toutes réserves sur ce qui peut advenir. Je ne retiens que l'hypothèse, assez plausible sinon confirmée, que les empires centraux, étant aux abois, vont essayer d'obtenir, par un effort suprême, la décision de la guerre sur le front italien.

Comptent-ils y arriver par la seule puissance des armes ou bien en ajoutant à celle-ci d'autres moyens dans l'emploi desquels ils sont passés maîtres? Peu importe. Notre devoir immédiat est de barrer les routes, militaires ou autres, sur lesquelles ils s'engageront. Et pour cela, l'unité de direction s'impose plus que jamais, stratégiquement autant que politiquement, sur le front maintenant continu qui s'étend depuis la mer du Nord jusqu'à l'Adriatique, on pourrait même dire jusqu'à la mer Egée, si l'on voulait y comprendre toutes les forces que les alliés ont en position.

L'implacable logique des événements qui se précipitent vient de donner à cette idée, que je me flatte d'avoir soutenue sans défaillance, une consistance dont les discours passés ne présentaient qu'un aperçu fugitif. Elle a pris corps en Angleterre et en Amérique, sous une forme précise et concrète à la fois. Je soupçonne que le voyage à Rome de MM. Painlevé et Lloyd George a surtout pour but de la traduire en actes décisifs. Et, vraiment, je le souhaite, car il nous faut désormais agir de concert, sous l'impulsion d'un état-major unique, peu nombreux mais choisi, et d'un comité de guerre interallié, qui soit non point un organe à éclipses, mais siège à l'état permanent.

Si nous tardons davantage à réaliser cet effort salutaire, nous continuerons à travailler dans le vide, je veux dire que nous réparerons sans doute des échecs comme ceux d'Italie, et que même nous obtiendrons à l'occasion des succès plus ou moins considérables, mais que nous n'empêcherons pas la résistance germanique, actionnée par une volonté indivisible, de passer à des offensives dangereuses, chaque fois que ces accès de pétulance seront jugés utiles ou opportuns.



Carte du théâtre de la guerre en Palestine, de la Méditerranée à la mer Noire.

5 NOVEMBRE **LES FAITS** **6 NOVEMBRE**

En Italie. — *Le Tagliamento est franchi sur toute la ligne par les armées austro-allemandes.*

Les automobiles blindées italiennes à tourelles et à 3 canons (tanks) ont lutté jusqu'au dernier moment et assuré la défense des ponts afin de permettre aux arrière-gardes et à la cavalerie, qui, pendant toute la retraite se sont héroïquement sacrifiées au salut de l'armée de traverser le fleuve à leur tour. Dans les Dolomites, les Autrichiens rentrent à Cortina d'Ampezzo et à San-Martino di Castrozza.

A Rapallo. — *M. Lloyd George, M. Painlevé, les généraux Wilson, Robertson et Foch se rencontrent avec les ministres et les généraux italiens pour aviser aux mesures urgentes que nécessite la situation.*

En Grèce. — *Le gouvernement publie les télégrammes échangés entre l'empereur d'Allemagne et la reine Sophie et qui montrent clairement, les desseins de la cour d'Athènes contre l'armée de Salonique.*

Dans les Flandres. — *Bataille de Passchendaele, prise du village et des deux hameaux de Mosselmakt et de Goudberg. Les troupes britanniques sont désormais maîtresses de la ligne de hauteurs à l'est et au nord-est d'Ypres pour la possession de laquelle elles ont, depuis le 20 septembre, marché huit fois à l'assaut.*

En Italie. — *Les Austro-Allemands assurent leur situation dans le haut Tagliamento par la prise du Monte San-Simeone situé à l'intérieur de la boucle décrite par le fleuve au moment où, après avoir coulé de l'ouest à l'est, il descend brusquement vers le sud.*

En Palestine. — *Prise de Gaza par les troupes du général Allenby : la perte de Bir-Seba avait rendu difficile pour les Turcs la défense de la ville.*

En Mésopotamie.—*Le général Maude continuant à remonter le Tigre, occupe Tekrit, après avoir bousculé les forces turques qui avaient pris position pour couvrir la ville.*

DU TAGLIAMENTO A LA LIVENZA

(8 Novembre.)

La situation italienne se complique. La pression de von Below s'accentue à l'ouest du haut Tagliamento, et, sur le cours moyen du fleuve, les Autrichiens, ayant traversé à Codroipo, se sont avancés jusque près de San Vito, sur la route de Trévise, où ils auraient, nous dit le communiqué du général Cadorna, été contenus. Tout cela rentre dans les choses prévues. Mais un événement plus fâcheux est le repli effectué par nos alliés dans les Alpes Dolomitiques. « Nécessité d'alignement », nous dit-on. Possible. Il n'en est pas moins vrai qu'à l'ouest de la Piave supérieure, les montagnes, depuis le sommet du Piano jusqu'aux sources de la Brenta, sont maintenant aux mains des troupes de Krobatin, et que les deux villes de Cortina d'Ampezzo et de San Martino di Castrozza ont dû être évacuées. Cette menace en arrière et à gauche va très certainement donner à la retraite une accélération dommageable, et peut-être en augmenter l'amplitude jusqu'à l'Adige, sinon même jusqu'au Mincio.

Car si les hauteurs sont ainsi abandonnées, rien n'empêchera plus les Austro-Allemands de s'étendre jusqu'au Trentin pour se rabattre ensuite sur les Sette Comuni par le val Cismone ou le val Sugana. L'opération, naguère encore très hasardeuse, devient maintenant possible, et, pour peu que les choses continuent de la sorte, elle se réduira à une simple question d'effectifs. Il est vrai que ceux-ci sont bien loin d'atteindre l'énorme quotité qu'on a indiquée. Des renseignements puisés aux meilleures sources me permettent d'affirmer qu'il ne s'agit nullement de trente divisions allemandes, ni même de vingt-deux, comme le laissaient entendre certaines dépêches rédigées peut-être à la loupe, mais de beaucoup moins. Malheureusement, il est fort possible que la passivité russe, dont rien n'annonce la fin, laisse le champ libre à d'autres prélèvements sur le front oriental.

Malgré tout, la situation, toute grave et inquiétante qu'elle est, peut parfaitement se rétablir. Tout dépend de la force de résistance que déploieront les arrière-gardes chargées de protéger le recul général et de permettre l'écoulement des masses principales vers la ligne de repli déterminée par le haut commandement, et où doivent se trouver les renforts. J'aime à penser que le choix en est fait à l'heure actuelle. Le reste est affaire d'exécution, c'est-à-dire de discipline et de moral. Mais nous sommes convaincu que ni l'un ni l'autre ne manqueront aux troupes naguère encore victorieuses du

(Clichés Forbin)

AVEC L'ARMÉE DE PALESTINE

1. — Jour de marché en Palestine. — 2. — Ingénieurs anglais dégageant les ponts que les Turcs ont minés et remplis de pierres avant de reculer.

7 NOVEMBRE	LES FAITS	8 NOVEMBRE

En Haute-Alsace. — *Attaque des positions allemandes du Schœnholz, au nord-ouest d'Altkirch: l'ennemi battu subit des pertes sérieuses et laisse plus d'une centaine de prisonniers entre nos mains, avec un matériel important.*

Dans les Flandres. — *Les troupes britanniques consolident leurs nouvelles lignes dans Passchendaele et sur la crête au nord du village. Les Allemands possèdent encore quelques îlots fortifiés sur le versant septentrional de cette crête, mais ils se trouvent complètement dominés.*

Front d'Italie. — *Les armées du maréchal archiduc Eugène franchissent la Livenza et poursuivent leur marche vers la Piave.*

Petrograd. — *A la suite d'un coup de force exécuté dans la nuit, Lénine et Trotzky, chefs des maximalistes sont maîtres de la capitale. Le gouvernement provisoire est renversé.*

En Haute-Alsace. — *Incursion d'un détachement français dans les tranchées allemandes au nord-ouest de Risel, région de Seppois: destruction d'abris et enlèvement de matériel.*

En Italie. — *Le général Diaz remplace le général Cadorna comme chef d'état-major général de l'armée.*

Paris. — *La Chambre des députés, dans un vote unanime, « salue l'entrée des États-Unis du Brésil dans la guerre. Elle adresse au peuple brésilien, à son gouvernement, à la représentation nationale, l'expression des sentiments de fraternité, de solidarité et de reconnaissance du peuple français. »*

Le commandement interallié. — *Un conseil supérieur de guerre de l'Entente est créé et organisé; il est complété par l'institution d'un état-major interallié permanent dirigé par trois hautes personnalités, les généraux Foch, pour la France; Wilson, pour l'Angleterre et Cadorna, pour l'Italie.*

général Cadorna, qui, d'après les dernières nouvelles, retarderaient efficacement la marche de l'ennemi.

Enregistrons maintenant le nouveau et brillant succès que vient de remporter en Belgique l'infatigable armée britannique. La crête de Passchendaele, le village de ce nom et les petites forteresses toutes hérissées de mitrailleuses qui l'entouraient, sont aux mains des Canadiens. Les Allemands, définitivement rejetés dans la plaine boueuse et gluante de Roulers, auront certainement peine à y passer l'hiver, et, en les débusquant des positions dont ils s'étaient fait une sauvegarde, nos alliés cueillent enfin le fruit de leurs persévérants efforts. Des contre-attaques, il y en aura sans aucun doute. Mais nous savons par de nombreuses expériences qu'elles sont toujours coûteuses, et ne rapportent rien.

TURQUIE ET ITALIE

(9 Novembre.)

Les contre-attaques qui semblaient être dans l'ordre des choses possibles, après la conquête, par les Canadiens, de Passchendaele et environs, ne se sont pas produites, du moins jusqu'à présent. Soit que les Allemands en aient reconnu l'inutilité, soit qu'ils deviennent plus ménagers de leur monde, soit enfin que les ressorts de leur énergie se soient détendus après tant de déboires, ils ont encaissé sans protester ce dernier revers. Il est vrai que, dans un communiqué torturé, Ludendorff s'efforce d'en limiter la portée. Ses demi-aveux suffisent à montrer la profondeur de la blessure qui saigne encore à son flanc.

Nos vaillants amis anglais sont d'ailleurs en pleine veine de succès. La prise de Gaza, par le général Allenby, est une affaire sérieuse, parce qu'elle ouvre au vainqueur une porte vers le cœur de la Judée. Le chemin de fer, exclusivement stratégique, que les Allemands avaient construit dans le but de menacer l'Egypte, va pouvoir, après réfection, être utilisé par les Anglais. Or, il conduit de Bir-Seba, d'une part, sur Jaffa, port d'une certaine importance, de l'autre, sur Jérusalem, dont nos alliés ne sont plus qu'à 55 kilomètres, et cela va peut-être obliger les Allemands à se mettre encore de la partie pour sauver l'armée ottomane en débandade, comme ils l'ont fait, à la fin de mars dernier, pour dégager Gaza. Mais le peuvent-ils? L'Italie les occupe beaucoup en ce moment, et vraiment ils doivent trouver qu'avoir sur les bras, par-dessus le marché, la défense de la Mésopotamie et de la Judée, c'est un peu trop à la fois. En fait, la réduction de la Turquie à l'état de vassale n'est pas une opération de tout

9 NOVEMBRE	LES FAITS	10 NOVEMBRE

Les États-Unis et les Alliés. — *Une mission spéciale américaine, à la tête de laquelle se trouve le colonel House, qui a le titre d'ambassadeur, est arrivée hier à Londres. Son but est d'établir entre l'Amérique et les alliés la coordination la plus étroite possible. Le colonel House fait aux représentants de la presse anglaise la déclaration suivante: « Notre nation a pour principe, depuis sa fondation, que les gouvernements tirent leur puissance légitime du consentement des peuples et sont établis pour leur donner la sécurité et la liberté. Nous voulons vivre en conformité de ce principe aujourd'hui menacé. Nous estimons que nous n'aurions aucune raison d'exister si, en cette heure critique, nous n'aidions pas les autres démocraties qui partagent avec nous cette conception élevée et juste de la dignité humaine. »*

Petrograd. — *Le nouveau régime s'établit sans opposition sérieuse.*

Rive droite de la Meuse. — *Vifs combats dans la région du bois Le Chaume.*

Vosges. — *L'ennemi attaque nos lignes avancées de l'Hartmannswillerkopf et parvient à y prendre pied momentanément ; il en est rejeté par nos contre-attaques après une lutte menée jusqu'au corps à corps.*

Dans les Flandres. — *Les troupes anglaises et canadiennes livrent des combats acharnés des deux côtés de la route de Passchendaele à Westroosebeke. L'ennemi oppose une résistance tenace et réussit à enrayer l'avance des Anglais qui opèrent dans un terrain marécageux et sous une pluie diluvienne.*

En Italie. — *Les armées du général Diaz ont franchi la Piave et s'organisent sur la rive droite, après avoir fait sauter le pont de Vidor. Dans la vallée supérieure du fleuve les Austro-Allemands entrent cependant à Bellune dont on n'a pas eu le temps de préparer la défense..*

repos, et le concours que ses troupes apportent par ailleurs aux armées allemandes se paye, malgré l'atonie russe, décidément un peu cher.

Les nouvelles de Vénétie sont toujours aussi imprécises. Je ne crois pas que le cours de la Livenza, indiqué comme ligne de repli par le dernier communiqué italien, puisse être autre chose qu'un palier de la retraite.

Cette rivière est, en effet, beaucoup moins importante que le Tagliamento et sa partie supérieure court dans une plaine découverte. Or, c'est précisément celle-ci qui se trouve directement menacée par le mouvement enveloppant des Austro-Allemands dans les Alpes Dolomitiques. Il faudra donc reculer très rapidement sur la Piave, et probablement plus loin.

En l'absence de toutes données sur la façon dont s'opère le mouvement rétrograde, ainsi que sur l'exacte situation des troupes ennemies — car le communiqué autrichien mentionne seulement une opération de détail qui aurait amené, du côté de Tolmazzo, la capture d'un fort détachement italien — il est impossible de faire quelque prévision que ce soit, sous peine d'aborder le domaine inconsistant de la spéculation et de l'hypothèse.

Il est également impossible de dire si le mouvement offensif par le Trentin, dont on a parlé, mais qui n'est pas même encore esquissé, doit s'effectuer ou non. L'ennemi attend vraisemblablement, avant de se décider à le faire, que la situation se dessine un peu mieux, car il s'agit ici de donner au front d'action une extension peut-être dangereuse.

Nous n'avons donc, pour le moment, qu'à nous armer de patience et à garder entier notre sang-froid, même s'il se produit, comme c'est vraisemblable, un nouveau saut en arrière. Une chose d'ailleurs nous donne confiance : c'est le surcroît de précautions que, depuis les rapides succès du début, l'ennemi apporte à sa marche conquérante. On dirait, en vérité, qu'il redoute quelque traquenard.

LE REPLI ITALIEN EST TERMINÉ

(10 Novembre.)

Dans une retraite comme celle de l'armée italienne il est impossible de fixer jour par jour les étapes parcourues. Toutefois, il apparaît que la poussée ennemie rencontre une résistance sérieuse et que les arrière-gardes de Cadorna remplissent leur mission de sacrifice avec autant d'énergie que d'abnégation. « Les mouvements des

grandes unités se sont accomplis régulièrement », nous dit-on. C'est donc que celles-ci bénéficient d'une solide protection.

Il est vraisemblable que dans les conférences de Rapallo ont été arrêtées les grandes lignes du plan de résistance qui doit être complété par un plan de réaction. Le front de la Piave semble d'ores et déjà près d'être abandonné, l'ennemi ayant atteint le cours de la Livenza, qui n'en est qu'à 16 ou 17 kilomètres à vol d'oiseau. Prendra-t-on celui de la Brenta, du Bacchiglione ou de l'Adige? C'est ce que nous ne pouvons encore savoir ni même préjuger, tant que la situation demeurera aussi obscure. Mais une chose doit nous rassurer : c'est la parfaite solidarité entre alliés qui fait la base de ces conversations fraternelles. De celles-ci semblent être sortis enfin l'accord et l'unité de direction tant désirés. Il y aura là une source de bienfaits d'autant plus appréciables que le triomphe des maximalistes à Petrograd nous invite à ne plus compter, au moins pour un temps indéterminé, sur le réveil du front oriental.

Après la défaite essuyée le 2 novembre à Dar-el-Salam, point qui se trouve à environ 37 kilomètres en amont de Samarra, les Turcs s'étaient repliés le long du Tigre jusqu'à Tekrit, à 55 kilomètres plus au nord, et ils s'abritaient là derrière des retranchements respectables. Mais les vaillantes troupes du général Maude, qui ne connaissent point le repos, s'étaient immédiatement lancées à leur poursuite. En moins de trois jours, elles les ont atteints, attaqués et culbutés. La ville a été occupée le 6 au matin, tandis que la cavalerie britannique, lancée dans la plaine qui borde, à l'ouest, la route de Mossoul et le fleuve, sabrait impitoyablement les fuyards.



(Cl. Forbin.)

Transport de blessés britanniques, après la victoire de Passchendaele.

Cette affaire prend, pour les Ottomans, l'allure d'une grave défaite. Il devient évident que ces malheureux, ayant prêté au kaiser le meilleur de leur armée, sont incapables de défendre la Mésopotamie, comme ils l'ont été de sauver l'Arménie, comme ils le seront de couvrir la Judée. C'est la débandade générale, à l'est et à l'ouest du désert de Syrie, que connaissent aujourd'hui ces sacrifiés par persuasion. S'ils ne s'étaient pas livrés, pieds et poings liés, à un maître d'aventure, on pourrait les plaindre. Mais personne ne déplorera, si ce n'est peut-être ce maître lui-même, qu'ils payent aujourd'hui très cher leur imbécillité.



(C. I. Photo.)

Soldats anglais distribuant l'eau aux naturels de Palestine.

CHOSES DE TURQUIE ET D'ITALIE

(11 Novembre.)

Les Turcs ont décidément reçu à Gaza une leçon fort rude. Condamnés à une retraite rapide et qui paraît mouvementée, ils refluent en désordre vers Hébron, semant les canons sur leur route. La cavalerie britannique les pourchasse à droite, pendant que les navires anglais et français, qui patrouillent au large de la côte, bombardent, à gauche, leurs communications. La position devient difficile pour eux, d'autant plus que le général Allenby ne semble pas avoir l'étoffe d'un temporisateur ; déjà il a poussé au delà d'Ascalon.

A l'aile opposée du désert de Syrie, les troupes du sultan ne sont pas en meilleure posture. Mais là, du moins, elles bénéficient de certaines circonstances qui obligent sir Stanley Maude à quelque circonspection. Il doit, avant de s'aventurer trop profondément sur la route de Mossoul, établir derrière lui une ligne de communication solide et ne peut compter pour cela que sur ses seules forces, les Russes, qui s'étaient avancés jusqu'à Chanikin, ayant jugé à propos de s'y arrêter comme ailleurs, et ne faisant plus parler d'eux. Dans ces conditions, une grande prudence s'impose au corps expéditionnaire anglais, s'il veut éviter des déboires possibles. C'est déjà beaucoup qu'il soit arrivé en si peu de temps à 200 kilomètres de Mossoul.

Quant à nos amis italiens, nous n'en avons que de vagues nouvelles. On nous dit que leur repli est terminé et qu'ils se fortifient sur les positions choisies pour la résistance. Celles-ci nous étant inconnues, tout commentaire serait hypothétique et, par conséquent, superflu.

Ce qui, par contre, constitue le fait acquis est la création d'un comité militaire interallié. Mais ici encore, on nous laisse un peu trop dans le vague, et même peut-être dans la contradiction, car ce comité, dont la composition, je me hâte de le dire, nous inspire la plus large confiance, ne peut être réellement l'organe directeur que nous avons si souvent et si fortement réclamé, dès l'instant que, comme on le laisse entendre, « les généraux commandant en chef demeurent responsables, vis-à-vis de leurs gouvernements respectifs, des opérations qu'ils dirigeront. »

A la guerre, le commandement est indivisible. Il ne peut ni ne doit se répartir sur plusieurs têtes. Or, à ne nous en tenir qu'aux documents publiés, ou bien le comité directeur imposera son opinion, — au point de vue strictement militaire s'entend, — ou bien il ne sera qu'une sorte

11 NOVEMBRE (suite) **LES FAITS** **12 NOVEMBRE**

En Italie. — *Les forces austro-allemandes qui ont occupé hier Bellune continuent à descendre la vallée de la Piave et approchent de Feltre.*

En même temps, l'ennemi cherche à prendre à revers tout le nouveau dispositif italien sur la ligne de la Piave, en débouchant d'une part dans le massif montagneux entre Piave et Brenta, d'autre part à l'ouest de la Brenta, sur le massif des Sept Communes.

De ce côté ses avant-gardes occupent Asiago. Mais la résistance italienne commence à s'affirmer très énergiquement : leurs armées se sont ressaisies et tiennent l'ennemi en échec sur presque tous les points.

Paris.— *Arrivée de M. Venizelos. Il vient demander pour la Grèce, l'aide des puissances de l'Entente, et avant tout les moyens de se ravitailler et d'utiliser sa propre flotte pour l'importation des denrées nécessaires. La situation économique du pays est en effet très critique.*

En Italie. — *L'offensive austro-allemande progresse lentement dans le massif montagneux entre la Piave et la Brenta, et sur le plateau des Sept Communes, à l'ouest de la Brenta.*

Sur la Piave inférieure, la canonnade est très violente d'une rive à l'autre : quelques contingents ennemis qui ont réussi à franchir le fleuve, avec des barques, à Zenson à quelques kilomètres de l'embouchure, sont immédiatement attaqués et rejetés sur la rive où leur position demeure assez critique.

En Russie. — *Échec d'une tentative de M. Kerensky pour rentrer à Petrograd, à la tête de quelques troupes fidèles. Ses forces sont dispersées près de Tsarkoïé-Selo, par les contingents maximalistes.*

Paris. — *Important et courageux discours de M. Lloyd George sur la situation générale des Alliés et les conséquences du désastre italien.*

de conseil aulique donnant de loin des avis que les chefs des grandes unités, ayant à répondre de leurs actes devant les dirigeants de chaque pays allié, pourront suivre ou ne pas suivre à leur gré. Cela étant, on se demande si l'unité d'action se trouvera, en toutes circonstances, mieux assurée qu'avant.

J'aurais souhaité, pour ma part, qu'on ait pu adopter des mesures moins complexes. Mais peut-être faut-il procéder par étapes pour arriver à celle qui convient. Dans ce cas, c'est assurément une chose méritoire d'avoir franchi le premier pas. Mais il faudra aussi que les autres suivent, sans intervalles trop prolongés.

SUR LE PLATEAU DES SEPT-COMMUNES

(12 Novembre.)

Le repli italien paraît avoir été arrêté derrière la Piave, que j'avais indiquée, dès le premier jour, comme ligne de défense désignée tout d'abord. Mais on ne saurait affirmer qu'il ne se continuera pas plus loin, car déjà se dessine une attaque, prévue à la vérité, mais qui n'en menace pas moins d'assez loin en arrière le flanc gauche des positions prises actuellement.

Pour la seconde fois depuis juin de l'année dernière, les Autrichiens se sont emparés d'Asiago, prenant pied ainsi sur le plateau des Sette Comuni. De là, ils peuvent descendre dans la plaine de Bassano et menacer à revers non seulement les défenses de la Piave, mais celles de la Brenta. Les Italiens ont, il est vrai, dessiné un crochet défensif qui s'étend entre Conegliano, ou peut-être Susegana, jusqu'au cours de l'Astico. De la force qu'il présente et de la rapide arrivée des renforts destinés à l'étayer dépendront les décisions futures du comité de guerre, qui certainement a dû déjà envisager toutes les éventualités susceptibles d'accentuer encore et même de précipiter le mouvement de recul.

En tout état de cause, quatre directions d'attaque s'accusent maintenant. L'une, la plus méridionale, suit l'axe de la route Udine-Codroipo-Conegliano-Susegana; c'est celle qu'a prise l'armée de l'archiduc Eugène. Un peu plus haut, von Below descend la Piave, vers Bellune et Feltre : à sa droite, Krobatin avance par la vallée du Cordevole et a atteint Agordo. Enfin, Conrad de Hœtzendorf a débouché, tout à fait à l'ouest, entre le val Sugana et le val d'Assa. Une masse considérable est donc en mouvement, mais dans des conditions assez difficiles, car elle présente au combat des éléments très écartés, qui n'ont pas entre eux des relations bien assurées. La défaite de l'un entraînerait celle de tous

(Cl. Rosenstein.)

(Cl. Spaggiari.)

1. — Le général Diaz, commandant en chef des armées italiennes. — 2. Défenses d'un sommet italien sous le bombardement.

13 NOVEMBRE — **LES FAITS** — **14 NOVEMBRE**

Front occidental. — *Les communiqués français et britanniques ne signalent que des engagements de détail, sauf en Flandre où les Allemands attaquent les positions anglaises au nord de Passchendaele; leurs efforts sont d'ailleurs rapidement brisés.*

En Italie. — *Développement de l'offensive austro-allemande. L'ennemi entre à Feltre et à Fonzaso sur la haute Piave ; entre la Brenta et la Piave, il atteint le front marqué par la route de Feltre-Primolano ; enfin à l'ouest de la Brenta, sur le plateau des Sept Communes, il occupe le mont Longara et le mont Lisser.*

« Les forces alliées qui combattent en Italie, dit le communiqué autrichien, sont ainsi, depuis l'Adriatique jusqu'au Pasubio, partout en territoire ennemi. »

En Palestine. — *Défaite turque sur la ligne de l'Ouadi-Soukreïr, à 12 milles au nord d'Ascalon. L'ennemi se replie vers Jaffa.*

En Italie. — *Les troupes austro-allemandes continuent à progresser sur le plateau des Sept Communes, et dans les vallées de la Brenta et de la Piave, où elles ont dépassé Primolano et Feltre. Sur la Piave inférieure, les groupes autrichiens qui ont passé le fleuve à Zenson dans la journée du 12, sont encerclés de plus en plus étroitement.*

Venise a été évacué par une grande partie de ses habitants. Les autorités prennent toutes les mesures possibles pour sauvegarder les monuments et les trésors d'art qu'ils renferment. Il est entendu, d'ailleurs, que la ville ne sera pas défendue.

En Palestine. — *Les troupes du général Allenby atteignent le point de jonction de la ligne de chemin de fer de Bir-Seba avec la ligne Jaffa, Jérusalem.*

En Grèce. — *La question de l'alimentation reste au premier plan : la famine est menaçante et on attend les résolutions des alliés.*

les autres, faute d'un concours mutuel possible. Il y a tout lieu de croire qu'en haut lieu a été envisagée la possibilité de provoquer, à la façon de Bonaparte dans l'immortelle campagne de 1796, un événement de ce genre ou, si l'on doit y renoncer pour une raison quelconque, l'échéance presque fatale d'un nouveau et assez large recul.

Parlerai-je maintenant des autres fronts? Ils ne fournissent guère matière à commentaires. Ici, les Anglais ont attaqué, samedi matin, les hauteurs de Passchendaele encore occupées par les Allemands, mais le mauvais temps, qui a sévi toute la journée ne leur a pas permis de pousser très loin leur avance. En Palestine, le général Allenby s'est emparé d'Ascalon, théâtre, au temps des Croisades, d'une bataille célèbre, et il continue à pousser les Turcs l'épée dans les reins.

Enfin, les Allemands viennent d'occuper les îles d'Aland, qui barrent le débouché du golfe de Bothnie. La flotte russe ne les a pas beaucoup gênés. Elle était occupée à bombarder le Palais d'Hiver pour le compte de ses bons amis les Soviets.

L'ARMÉE ITALIENNE RÉSISTE AUX DEUX AILES DU FRONT DE BATAILLE

(13 Novembre.)

Les Italiens commencent à se rebiffer. D'après le communiqué allemand, ils auraient même « accepté le combat » sur la Piave. Mais ceci paraît être une simple formule, car il ne s'est encore produit de ce côté, à proprement parler, que des rencontres entre détachements de couverture et avant-gardes ennemies, les premiers opposant une résistance que les secondes n'ont pas pu forcer.

Plus au nord, les deux colonnes von Below et Krobatin ont fait ou sont sur le point de faire leur jonction à Bellune. Du moins, c'est ce qu'on peut conclure des bulletins ennemis. Comme le fleuve décrit, à partir de cette ville, une courbe concave très accentuée, la jonction dont je parle ne constitue pas encore une menace pour les derrières de l'armée italienne, si celle-ci est réellement dans l'intention de stopper là. Quant à Conrad de Hœtzendorf, qui cherche à atteindre les débouchés dans la plaine du val Sugana, suivi par la haute Brenta, on dirait qu'il rencontre sur sa route quelques pierres d'achoppement.

Ayant attaqué, à l'est d'Asiago, les positions italiennes de Gallio et du mont Ferragh, il a été rejeté dans ses lignes par un énergique retour offensif. « L'avantage remporté par l'ennemi est purement circonscrit », dit le bulletin autrichien. Evidemment, il ne saurait être pris pour une

victoire transcendante. Mais il indique que la traversée des Sette Comuni ne sera pas aussi aisée qu'on l'avait espéré tout d'abord.

En tenant tête ainsi à l'envahisseur des deux côtés à la fois, nos alliés entendent prouver que leur vitalité survit aux premiers revers et que, même si un nouveau recul devenait nécessaire, il n'entamerait ni leur force de résistance ni les espoirs qu'ils gardent d'une revanche prochaine.



(Cl. Forbin.)

Comment l'armée du général Allenby transporte son matériel de tranchée.

Au surplus, les renforts attendus ne sont plus éloignés. Ils affluent même avec une rapidité qui doit être pour l'ennemi matière à réflexion.

En effet, le plan de transport se trouvait tout préparé, depuis qu'avaient été étudiées, au mois de janvier dernier, une intervention éventuelle de nos forces en Italie et notre participation, malheureusement prorogée, à l'offensive du général Cadorna. Mais la célérité avec laquelle il a été exécuté, la promptitude des décisions et la régularité ponctuelle des mouvements font le plus grand honneur à notre état-major, qui a tout dirigé, ainsi qu'à la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qui a assuré le transit avec autant d'intelligence que de dévouement.

Quand on connaît les difficultés que présente une opération pareille, quand on se souvient des déboires qu'ont donnés autrefois celles du même genre qui avaient été insuffisamment préparées, on se rend compte de la somme de travail et de l'énormité des études préalables qu'elles exigent, afin que, dans leurs détails si complexes, la méthode soit, partout et toujours, substituée à l'improvisation.

PROGRAMME D'ACTION

(14 Novembre.)

Les nouvelles d'Italie n'accusent point de changement notable dans la situation générale. Nos alliés tiennent toujours ferme sur le plateau des Sette Comuni, où ils ont encore repoussé une attaque autrichienne, et sur la rive droite de la Piave moyenne, où ils se sont solidement retranchés. Mais, dans la haute vallée du fleuve, les Allemands, descendant jusqu'à Feltre par une marche rapide, ont capturé des contingents assez importants qui s'étaient attardés entre Longarone et Bellune. Du moins ils l'annoncent, et n'ont pas été démentis. Quelle est maintenant la force des avant-gardes qui déjà menacent en arrière et à gauche la branche orientale du front italien? C'est ce que, seuls probablement, les événements nous apprendront.

On s'est beaucoup occupé lundi de l'unité de direction qu'il importe de donner désormais, d'une façon aussi absolue que possible, aux opérations militaires, et l'on a dit, à son sujet, des choses fort belles et fort justes. Le président du Conseil français d'abord, puis le premier ministre anglais l'ont évoquée en termes d'une forte et vigoureuse éloquence. « Un seul front, une seule armée, une seule nation », a dit M. Painlevé. Et M. Lloyd George, avec une noble franchise, a montré tout ce que nous avons perdu dans le passé, en n'opposant à l'unité de conception germanique que des efforts disparates et, pourrait-on dire, individuels. Il aurait pu ajouter que la campagne de 1916 fut un moment conduite suivant des vues solidaires, et que ce fut le moment où l'ennemi reçut les plus rudes coups. Ainsi, l'opposition des résultats obtenus à deux époques différentes eût illustré plus complètement encore son magnifique discours.

Les deux hommes d'État sont arrivés d'ailleurs à la même conclusion. Ils reconnaissent, l'un et l'autre, que le moment est venu de remettre la conduite des opérations générales à une « autorité centrale, chargée de méditer sur le problème de la guerre, pour le théâtre de la guerre tout entier ». J'ai trop souvent insisté sur la valeur de cette solution pour ne point me réjouir de la voir enfin envisagée de très près.

Mais il faut qu'elle soit adoptée sans réticences et avec toutes ses conséquences, sous peine d'être, suivant l'expression même de M. Lloyd George, un nouveau trompe-l'œil. Il faut que le conseil qui vient d'être constitué ait un pouvoir réel, afin que « l'unité qu'il représente soit un fait et non une apparence ». Je veux bien que l'on ait à vaincre des difficultés d'organisation assez sérieuses, mais je me refuse



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Vue générale de Jaffa, évacué par les Turcs le 17 novembre.

à croire qu'elles soient insurmontables, pour peu que chacun fasse preuve de bon vouloir.

S'il ne s'agissait que de constituer un aréopage purement consultatif, comme a semblé le dire aux Communes M. Bonar Law ; si l'omnipotente volonté d'Hindenburg allait encore rencontrer devant elle des oppositions éparses ; si, en un mot, il ne devait sortir du nouveau centre de direction que des indications et non des ordres, ce serait comme si l'on n'avait rien fait. Le commandement militaire ne se partage pas, ou alors il s'émiette. C'est, j'en suis sûr, ce que voulait dire M. Painlevé quand il traçait, en traits de feu, le programme de la victoire. Et c'est aussi le sens qu'il convient d'attribuer à cette phrase péremptoire de M. Lloyd George : « Au lourd et maladroit mécanisme des conférences, nous substituons un conseil permanent, chargé de passer en revue tout le champ des opérations militaires, afin de déterminer où et comment les ressources des alliés peuvent être employées avec le plus d'efficacité. »

UN CHEF MILITAIRE

(15 Novembre.)

Il n'y a pas à se dissimuler que la situation des Italiens sur la Piave commence à devenir délicate. Je sais bien que Conrad de Hœtzendorf qui, pour la troisième fois, a essayé de déboucher des Sette Comuni, s'est fait assez sérieusement bousculer. Mais, d'une part, les Austro-Allemands, descendant soit la Piave, soit le Cismone, se sont avancés jusqu'à la ligne Feltre-Fonzaso, menaçant presque à revers l'aile gauche de nos alliés ; et, d'autre part, les troupes de l'archiduc Eugène ont franchi la Piave à Santa-Dona, point situé sur le chemin de fer conduisant à Venise, par Mestre, et à vingt-huit kilomètres à peine de la grande ville, laquelle peut, d'un moment à l'autre, être prise sous le feu des gros canons boches et ne semble plus couverte efficacement.

Les Allemands, qui voulaient établir à Santa-Dona une tête de pont, en ont, il est vrai, été empêchés. Mais ils sont toujours sur la rive droite, en nombre suffisant pour s'y maintenir. J'avoue que ce franchissement d'une large rivière, sur de simples barques, me paraît quelque peu surprenant. Mais puisque les Italiens eux-mêmes le notent, nous n'avons pas à le contester.

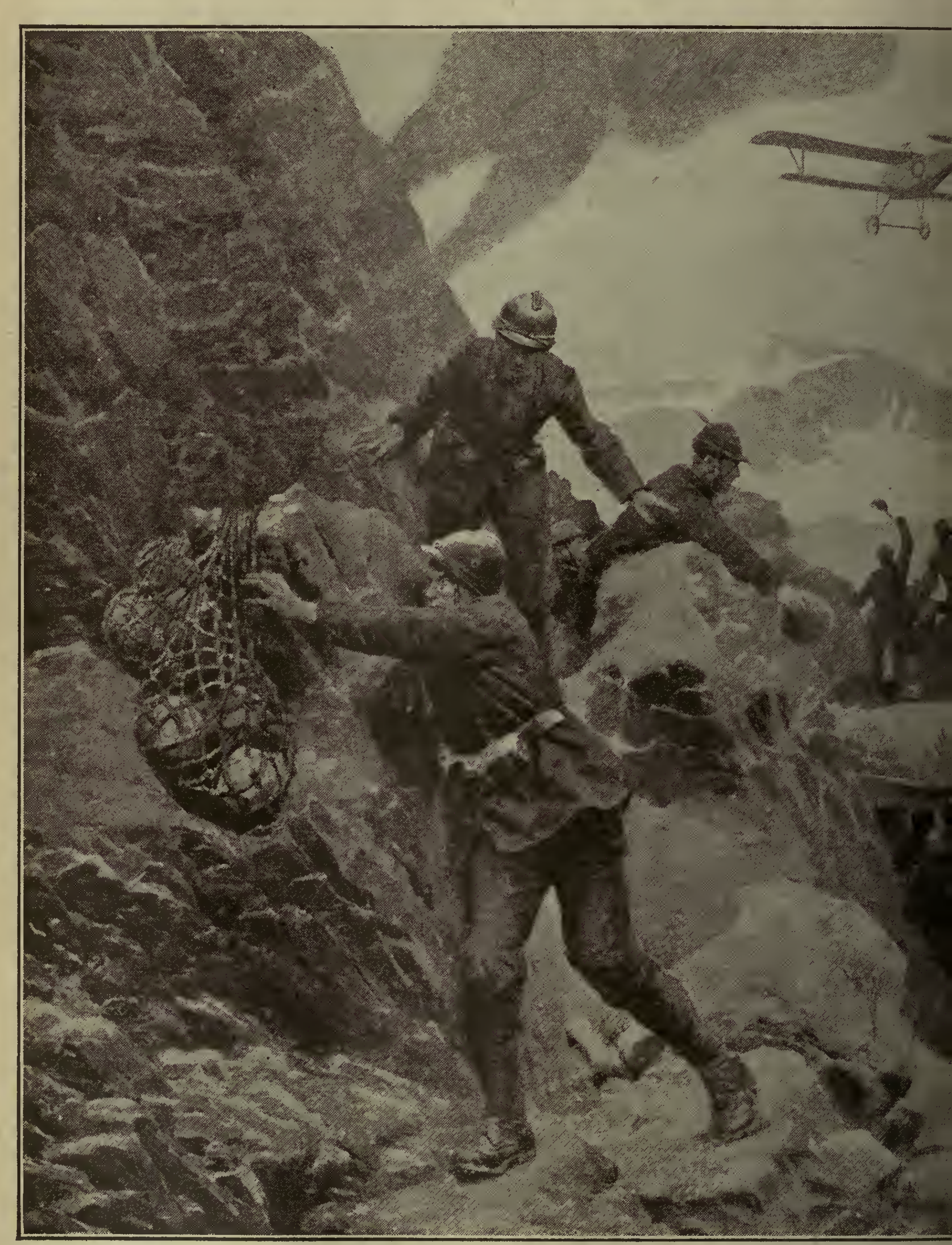
S'il n'est pas promptement enrayé, la ligne de la Piave, débordée à ses deux extrémités, ne sera bientôt plus tenable et nos alliés devront, en découvrant



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

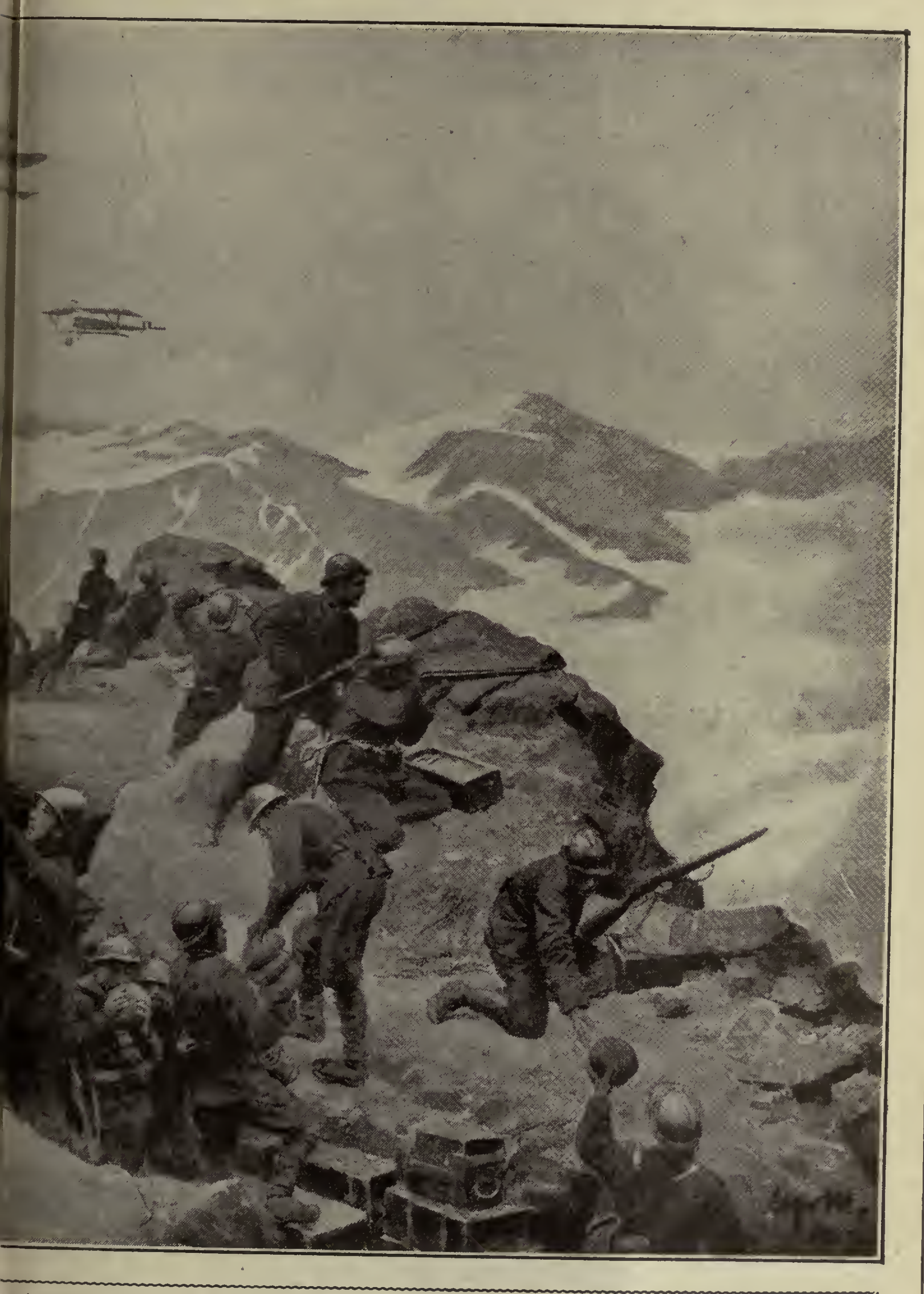
La place du sérail à Jaffa, avant la guerre.

Le pain tombe du ciel p



Durant la retraite italienne, des alpins défendaient un sommet coupé de tout ravitaillement, bien résolus à tenir jusqu'à la dernière cartouche. La faim se faisait cruelle-

...ur secourir les vaillants



...ent sentir, mais ils résistaient encore. Tout à coup des avions amis apparurent ...milieu des obus, leur jetant la manne réparatrice qui permit de poursuivre la lutte.

complètement Venise, précipiter leur retraite sur la Brenta.

Ces événements affligeants n'ont encore aucune contre-partie annoncée, et il est peu probable que la crise ministérielle qui vient de s'ouvrir soit faite pour hâter le déclenchement de celle-ci. Si j'avais cru devoir faire des réserves sur la constitution du comité de guerre interallié, c'est parce que j'espérais lui voir bientôt donner la conclusion logique et l'aboutissement qui convenaient. Or, voici que tout est remis en question, au moins pour un temps. Les moments cependant sont précieux, car l'ennemi, qui ne souffre pas des mêmes tergiversations que nous, marche au but avec une opiniâtreté tenace. On ne l'arrêtera ni par des discussions intérieures, ni par des discours opposés à d'autres discours. Seule, une décision virile, suivie d'une exécution rapide, peut enrayer ses progrès inquiétants.

Je supplie qu'on y songe avant qu'il soit trop tard. Je supplie les alliés d'oublier tout ce qui pourrait les séparer pour ne regarder que ce qui les rapproche, je veux dire leur commun souci de venger le droit et la justice outragés, le juste sentiment d'une supériorité imparfaitement exploitée jusqu'ici, la solidarité qui les lie les uns aux autres, enfin la volonté de vaincre qui les anime tous également. Peu importe celui d'entre eux qui prendra les rênes du commandement, pourvu que celles-ci soient tenues d'une main assurée? La défection des Russes, qui se battent entre eux tandis qu'ils auraient de si belles occasions d'exercer ailleurs leur activité belliqueuse, nous commande plus impérieusement que jamais de faire ici, entre frères d'armes, l'union intime et sacrée. A l'heure présente, des comités ne suffisent plus. Il nous faut une tête. Trouvons-la !

LES ITALIENS REPOUSSENT DE MULTIPLES ASSAUTS

(16 Novembre.)

D'après le communiqué italien, l'ennemi aurait atteint, au pied des montagnes du Trentin, la ligne Feltre-Fonzaso-Primollano. Un certain général Scherchenstnel, que nous ne connaissions pas encore, conduit l'aile droite, qu'il a sensiblement avancée, nous dit-on, à l'est d'Asiago. Toutefois, les tentatives faites par lui pour déboucher dans la plaine, au sud de Gallio, n'ont pas abouti.

Mais l'ennemi semble vouloir encore développer dans une large mesure son mouvement débordant, car ses troupes ont été poussées jusqu'au delà de Riva, entre le lac de Ledro et le lac de Garde. S'agit-il d'une attaque sérieuse ou d'une



(Cl. Boyer.)

Sur la route de Gaza à Jaffa.

simple démonstration? Nous ne le savons pas. Toujours est-il que, de jour en jour, le front d'action des Austro-Allemands s'agrandit, preuve que l'afflux des renforts est à peu près incessant.

Sur la Piave, l'artillerie tonne des deux côtés avec fracas, et plusieurs essais de franchissement ont été faits sur le cours moyen ou inférieur du fleuve. Ils n'ont pas réussi, sauf peut-être celui de Santa-Dona, dont j'ai parlé hier, et sur lequel plane une certaine obscurité. Il paraît même qu'en plusieurs points, nos alliés ont dessiné des contre-offensives assez heureuses, quoique non absolument décisives.

Mais les Autrichiens de Boroevic, qui forment l'extrême aile gauche, sont parvenus à se glisser, par Grisolera, dans les lagunes situées entre la Piave et Venise, dont ils ne sont plus qu'à quelque vingt kilomètres.

Il doit être assez facile de leur interdire la sortie de ces marécages. L'essentiel serait qu'ils ne pussent y amener du gros canon, car de tels vandales sont capables de tout.

Tel est le raccourci que l'on peut tracer de la situation d'après les renseignements les plus récents. Il accuse un état de choses légèrement amélioré sans doute, mais qui ne laisse pas d'être fort préoccupant.

L'énergique résistance que les Italiens opposent sur la Piave ne conjure pas le danger qui menace leurs ailes, ni l'éventualité probable d'une nouvelle retraite dont l'obligation peut s'imposer tout d'un coup.

Tout dépend, en effet, des progrès plus ou moins rapides que l'ennemi aura faits aux débouchés du Trentin et dans la direction de Trévise ou de Venise. La défense frontale peut évidemment durer longtemps, mais il faut compter avec les coups de revers. Or, il est visible que les coalisés cherchent surtout à préparer ceux-là.

Ne soyons point surpris, maintenant, si les renforts franco-anglais nous laissent sans nouvelles. Ils arrivent, c'est un fait certain ; mais il ne convient pas de les jeter par paquets dans la bagarre. Une fois leur concentration terminée, ils peuvent, ou bien être envoyés sur la Piave, — si les Italiens y sont encore, — ou former élément de repli sur la Brenta, ou encore constituer en arrière une masse de manœuvre chargée de rétablir les affaires. Et tout cela regarde un commandement dont l'organisation définitive ne sera malheureusement pas accélérée par les conciliabules extra-militaires auxquels donne lieu la crise ministérielle ouverte il y a deux jours.



(Cl. Boyer.)

Fabricants de balais dans l'ancienne Joppé.

15 NOVEMBRE LES FAITS 16 NOVEMBRE

Dans les Flandres. — *Vaines tentatives des Allemands sur les positions britanniques au nord de la route d'Ypres à Menin.*

En Italie. — *Violents combats à l'ouest de la Brenta, sur le plateau des Sept Communes : les positions italiennes du mont Meletta, du mont Tondarecar et du mont Fior sont assaillies à plusieurs reprises par les masses austro-allemandes, auxquelles les défenseurs opposent une résistance tenace.*

Dans la vallée même de la Brenta, l'ennemi atteint Cismon, à une quinzaine de kilomètres en aval de Primolano.

Sur la Piave inférieure, les ingénieurs militaires italiens ont ouvert les écluses du fleuve et du bras de la Vieille Piave : ils ont tendu ainsi une inondation qui couvre la contrée sur une largeur de près de 12 milles et une longueur de 15 milles à partir de l'embouchure de la Piave.

Dans les Flandres. — *Les troupes britanniques s'emparent d'une ferme fortement organisée et d'autres points d'appui de la ligne allemande, sur la crête principale au nord de Passchendaele.*

En Italie. — *Sur le plateau des Sept Communes, nos alliés ont abandonné le mont Meletta, et le mont Tondarecar ; entre la Brenta et la Piave, l'ennemi tient le mont Prassolan, le mont Cismon et le mont Peurna, entre Feltre et Quero. Sur la Piave moyenne des tentatives de passage à hauteur de Trévise, vers Folina sont déjouées par l'intervention rapide des réserves italiennes qui rejettent les assaillants sur le fleuve.*

En Palestine. — *Le général Allenby poursuit sa marche sur Jaffa : ses troupes ont occupé hier les deux petites villes de Ramley et de Lydda, sur la ligne de chemin de fer de Jaffa à Jérusalem. L'armée turque de Djemal Pacha a perdu plus de 9 000 prisonniers depuis le 31 octobre.*

LES ITALIENS TIENNENT ET CONTRE-ATTAQUENT

(17 Novembre.)

Quand on connaîtra par le menu les détails de la bataille de l'Isonzo, et surtout quand il sera permis d'en parler librement, les ravages apparaîtront de ces menées traîtresses par lesquelles les Germains cherchent à compenser l'affaiblissement graduel de leurs forces militaires. (1). . . . .

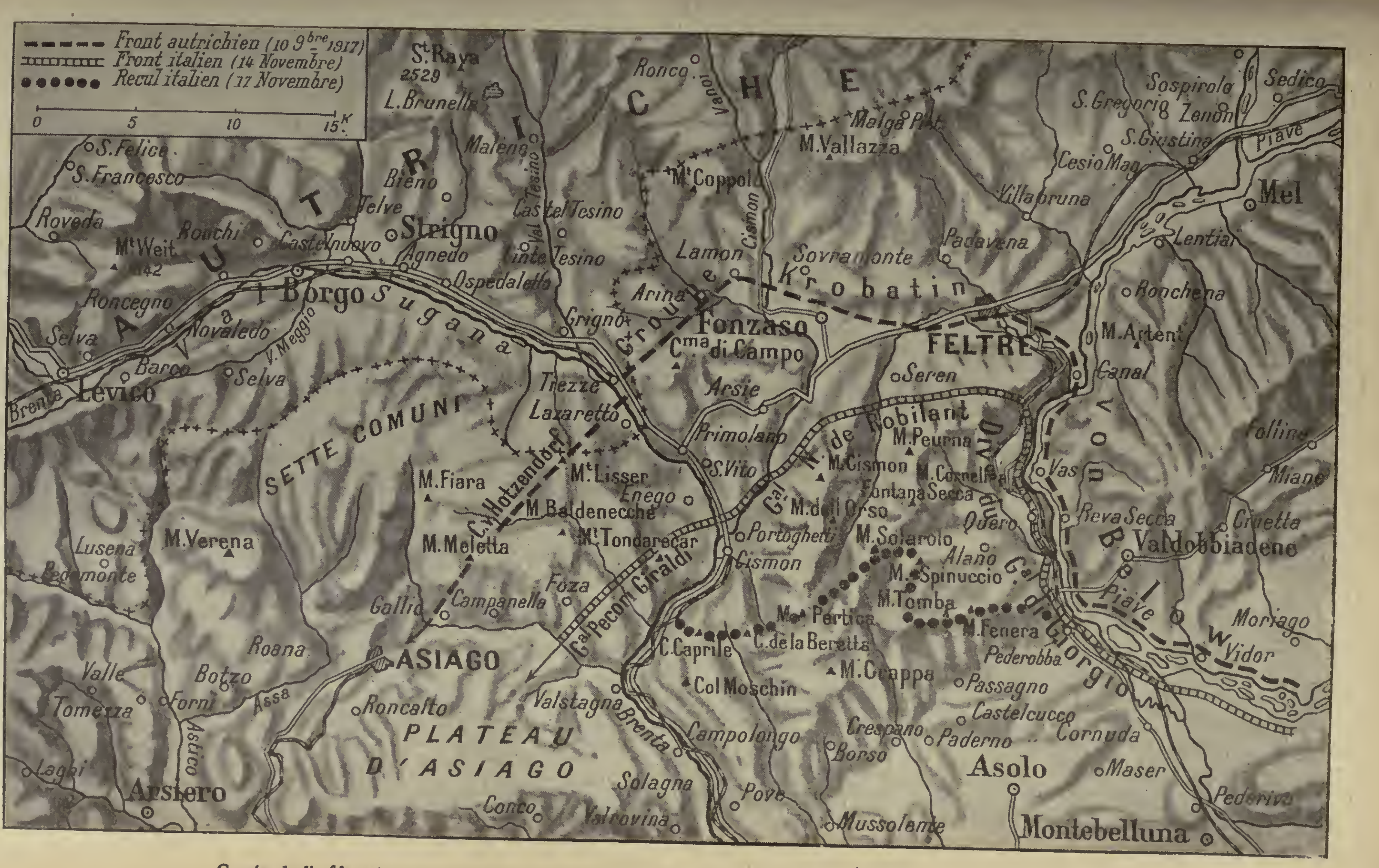
. . . .

Le 12 janvier 1871, de pauvres troupes mal habillées, mal équipées, mal instruites et mal commandées, les mobilisés de Bretagne, évacuaient de la même façon leurs positions du Tertre-Rouge, en avant du Mans, et décidaient du sort de la dernière bataille que Chanzy devait livrer au prince Frédéric-Charles. Les causes profondes de ces affolements ne sont pas les mêmes assurément, et certaines excuses existent d'un côté qui ne se retrouvent pas de l'autre. Mais le résultat est pareil, comme la leçon qui s'en dégage. Il ne faut mettre sur les points sensibles d'un champ de bataille que des soldats dont on est sûr.

Heureusement, ce qui se passe en ce moment nous permet de supposer qu'on l'a fait. Le crochet défensif formé au nord-ouest de la Piave tient bon sous la poussée ennemie, qui s'accentue à la fois par le val Sugana et par les vallées de la Frisone et du Cismone. Les Austro-Allemands, malgré les plus violents efforts, n'ont pu déboucher nulle part et, s'ils se sont emparés de quelques pitons secondaires, tels que le mont Tomatico, ils n'ont pu dépasser la ligne Feltre-Fonzaso-Primolano. Le mouvement débordant qu'ils dessinent, en réédition de celui qui leur a rendu Gorizia, ne rencontre plus les mêmes complicités douloureuses. Il faut payer chaque pas en avant d'une saignée nouvelle. Encore ce pas est-il singulièrement réduit, comme le laisse entendre le communiqué autrichien, lequel n'est rien moins que triomphant.

Malgré tout, c'est de ce côté, ne l'oublions pas, qu'apparaît le véritable danger. La Piave est difficilement franchissable sous le feu des Italiens qui se sont retranchés sur la rive droite, et le passage qui a pu en être fait au sud, du côté de Grisolera, ne compte pas, au moins jusqu'à nouvel ordre, car, là, les troupes ennemies sont embourbées dans les lagunes que l'artillerie de nos alliés canonne par terre et par mer, en sorte que la situation n'est guère menaçante que pour eux-mêmes. Tandis que si, par malheur, l'ennemi réussissait à dévaler dans la plaine de Bassano, toutes les forces italiennes seraient obligées d'exécuter vers la Brenta, et peut-être

(1) Texte supprimé par la censure.



Carte de l'offensive autrichienne en Italie, avec les différentes phases du recul de nos alliés.

17 NOVEMBRE — LES FAITS — 18 NOVEMBRE

Paris. — *Constitution du ministère Clemenceau, succédant au ministère Painlevé démissionnaire.*

M. Clemenceau prend, avec la présidence du Conseil, le portefeuille de la Guerre. M. Georges Leygues est à la Marine.

En Palestine. — *Les troupes australiennes et néo-zélandaises du général Allenby entrent à Jaffa que les Turcs ont évacué sans combat pour continuer leur retraite vers le nord. La ville qui a un port important et qui compte près de 50 000 habitants, sera une base de ravitaillement précieuse pour le corps d'opération britannique.*

Sur mer. — *Combat de croiseurs légers britanniques avec des croiseurs allemands accompagnés de destroyers et de dragueurs. Les navires allemands regagnent précipitamment la baie d'Héligoland devant laquelle les croiseurs britanniques sont obligés d'arrêter leur poursuite.*

Front britannique. — *Combat aux abords de la ferme Guillemont, au sud-est d'Epéhy ; l'ennemi après avoir pénétré dans les tranchées anglaises, en est rejeté à la suite d'une lutte très vive.*

En Italie. — *Entre la Piave et la Brenta l'ennemi continue sa poussée énergique : il s'empare de Quero, du mont Cornello au nord-ouest de Quero et oblige les Italiens à se replier sur les positions du Monte Fenera et du Monte Tomba, dernier contrefort montagneux au nord de la plaine vénitienne.*

Le général Diaz annonce que les jeunes soldats de la classe 1899 ont reçu le baptême du feu et que leur conduite a été magnifique. L'Italie a appelé sous les armes vingt-six classes comprenant les hommes nés en 1874 jusqu'à ceux nés en 1899.

Afrique occidentale. — *La résistance des Allemands touche à sa fin : 20 officiers, 256 Allemands et 700 Askaris sont faits prisonniers, aujourd'hui.*

même au delà, une retraite hâtive et tourmentée.

Les Austro-Allemands ayant soudé leurs attaques septentrionales, celles de Krobatin et de Conrad de Hoetzendorf, c'est maintenant une masse compacte qui se présente sur le flanc le plus vulnérable du général Diaz. Les mouvements de l'ennemi, forcément indépendants les uns des autres dans la zone montagneuse, vont devenir coordonnés et convergents.

A ce péril qu'ils ne sauraient méconnaître, nos alliés opposent, en attendant que le concours franco-anglais puisse les soutenir, une fermeté d'âme qui grandit et se retrempe dans l'accord unanime de la nation. Encore une fois, les corrupteurs germaniques ont à peu près perdu leur or, leur temps et leur peine. Du moins, ils n'en auront tiré, nous l'espérons bien, qu'un bénéfice éphémère, dont les alliés ne tarderaient pas à leur arracher le dernier profit, s'ils constituaient enfin, sur des bases plus étroites et plus solides, l'organe de direction commune qui seul, jusqu'ici, leur a manqué.

SUR LA PIAVE

(18 Novembre.)

On lit dans le *Figaro* du 16 courant, sous la signature de Polybe : « C'est la défaillance du 4e corps italien, pareille à l'effondrement d'une pierre d'assise, qui a déterminé la retraite générale... On ne connaîtra que plus tard tout l'abominable travail qui a ruiné cette troupe... Si les clairvoyants qui dénonçaient les insidieuses propagandes avaient été écoutés, et si un trop long repos n'avait pas rouillé les âmes dans les tranchées de Plezzo, le 4e corps, sans doute, n'aurait pas terni ses drapeaux. »

C'est exactement ce que j'avais écrit hier, en termes, il est vrai, moins éloquents. Je croyais pouvoir le faire, puisqu'il s'agissait de choses qui sont aujourd'hui de notoriété publique. La censure en a jugé autrement. Bien qu'accoutumé à ses caprices, je demande au gouvernement nouveau, comme don de joyeux avènement, de vouloir bien réaliser partout une unité de direction sans laquelle il n'est à l'intérieur comme à l'extérieur, que complication et gâchis.

Nous avons le droit d'exiger de ceux qui nous échenillent un peu plus de discernement et d'équité. L'opinion s'éclaire à la lumière des événements acquis, et c'est faire œuvre détestable que de tenir obstinément cette lumière sous le boisseau. Mais quand elle a filtré quelque part, l'empêcher de se répandre est tout bonnement absurde, parce que ce qui ne s'écrit

19 NOVEMBRE — **LES FAITS** — **20 NOVEMBRE**

Rive droite de la Meuse. — *Combats dans la région du bois Le Chaume où nous réalisons une avance sensible, et devant nos positions du bois des Caurières que les Allemands attaquent sur un front d'un kilomètre. Ici, la lutte dure une partie de la nuit, et l'ennemi parvient à conserver quelques éléments de tranchées.*

En Italie. — *Les Austro-Allemands amènent des forces considérables entre la Brenta et la Piave : les nouvelles lignes italiennes établies de Monte Fenera à Monte Tomba, avec appui central au Monte Grappa, sont attaquées aujourd'hui à plusieurs reprises et c'est une grande bataille qui se déroule dans ce secteur.*

Sur mer. — *M. Lloyd George annonce à la Chambre des communes que 5 sous-marins allemands ont été détruits dans la journée du 17 novembre. La liberté des mers n'est plus sérieusement menacée.*

Victoire britannique. — *La 3e armée anglaise sous les ordres du général Byng, attaque les positions de la ligne Hindenburg, sur un front d'une cinquantaine de kilomètres, de l'Escaut en aval du Câtelet, à Fontaines-les-Croisilles, sur la Sensée.*

L'action principale se déroule entre les deux routes Péronne-Cambrai et Bapaume-Cambrai.

A leur droite, les troupes britanniques enlèvent les plateaux de Villers-Plouich, de la Vacquerie, le formidable éperon connu sous le nom de Welsh-Ridge, le hameau de Bonavis et le bois Lateau. A leur centre et à leur gauche elles s'emparent de Ribécourt, du bois Couillet, d'Havrincourt et du plateau à l'ouest de Flesquières.

Les caractéristiques de la journée sont dans l'emploi en masse des tanks lancés sur une ligne en avant des troupes, et dans l'effet foudroyant de surprise des assauts qu'aucun bombardement n'a fait prévoir.

pas se dit, et même souvent avec amplification. A vouloir nous faire accroire que la catastrophe de l'Isonzo est due uniquement au mérite de la stratégie allemande, je crois que la censure perdrait bien vite tout son latin.

Mais laissons l'incident pour revenir aux faits. Il résulte des derniers bulletins, ceux des Autrichiens et ceux des Italiens, que l'ennemi rencontre sur la Piave une résistance dont la fermeté l'étonne, depuis que la propagande infâme, monnayée par lui, a cessé d'opérer. Il a pu, il est vrai, pousser jusqu'à Cismon, près du confluent de la rivière du même nom et de la Brenta ; mais, dans les Sette Comuni, il n'avance guère, chaque position italienne étant, il en convient lui-même, « défendue avec acharnement ».

Naturellement, la Piave forme toujours barrière entre les forces centrales, et, des inondations ayant été tendues dans sa partie inférieure, à l'ouest de Grisolera et de Santa-Dona, les troupes de Boroevic barbotent là sans pouvoir avancer vers Venise qu'elles convoitent. Voilà une opération qui rappelle singulièrement celle de l'Yser et qui pourrait bien avoir les mêmes conséquences, si elle n'a pas eu, au surplus, le même inspirateur.

En somme, la situation est stationnaire et, bien que toujours sérieuse, n'inspire pas d'inquiétudes immédiates. Partout ailleurs, c'est le *statu quo*, avec les bombardements obligatoires. Mais on nous parle — et la source d'où vient cette nouvelle commande l'attention — d'une grande offensive qui serait en train de se monter contre la Macédoine. Je vois là une raison nouvelle, s'ajoutant à beaucoup d'autres, de donner à l'œuvre ébauchée à Rapallo son complément indispensable, qui est l'unification de commandement allié, cette unification dont tout le monde commence à comprendre la nécessité impérieuse et urgente. Il ne peut plus y avoir, sur le théâtre général d'opérations, de domaine réservé. Nous devons être comme un orchestre dont toutes les parties jouent suivant les indications de la partition écrite, mais obéissent au bâton d'un seul chef.

L'EFFICACE RÉSISTANCE

(19 Novembre.)

Les Austro-Allemands ont tenté assez malencontreusement, samedi, de franchir la Piave moyenne. Un moment même, sur les deux points de Folira et de Fagare, le succès a paru leur sourire, mais une contre-attaque énergique, appuyée par de terribles feux d'artillerie, a bientôt changé celui-ci en une sorte de désastre. Toutes

les troupes qui avaient passé sur la rive droite, à peu de chose près, ont été détruites, capturées ou cernées de façon à ne pouvoir échapper.

L'essai était hasardeux. Il montre que Hindenburg et Ludendorff voudraient aller vite et brusquer un dénouement que retarde beaucoup la lenteur du mouvement débordant exécuté dans la région montagneuse du nord. Là, en effet, Krobatin et Hoetzendorf piétinent. La neige et le froid commencent à les gêner, surtout dans leurs communications, tandis que la fleuve, ils continuent à barboter dans des espaces de plus en plus resserrés, où l'artillerie de terre et de mer leur fait une existence difficile. Les portes de Venise, que von Below avait, paraît-il, promis de forcer avant le 15 novembre, ne semblent donc pas encore tout près de s'ouvrir.

Ainsi la situation est, dans son ensemble, sensiblement meilleure. Elle ne redeviendrait inquiétante que si la barrière qui défend les derniers contreforts de la zone montagneuse venait à être forcée. Mais, comme tout le monde s'en rend compte,



(Cl. Forbin.)

Canon Krupp capturé par les Anglais en Palestine.

résistance italienne s'en trouve favorisée. En somme, après toute une journée de combats que ses propres bulletins qualifient d'opiniâtres, l'ennemi n'a pu s'emparer que de deux pitons sans importance et n'a fait aucun progrès sérieux ni au pied des Sette Comuni ni à l'est de la Brenta.

On devine qu'après le précédent de l'Isonzo, il espérait mieux de sa manœuvre enveloppante. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas, sans compter qu'un beau réveil national déjoue maintenant les basses œuvres de défaitisme. C'est en tout cela, je crois, qu'il faut chercher l'explication du coup de tête de la Piave. On voudrait en finir avant l'entrée en scène des renforts franco-anglais.

Quant aux Hongrois de Boroevic, qui sont empêtrés dans les lagunes du bas il est évident que la préoccupation la plus immédiate du commandement est de la rendre aussi solide et résistante que possible. Ce qui se passe de ce côté est fait, au surplus, pour nous inspirer confiance et mettre une sourdine aux radios. naguère encore si retentissants de Ludendorff.

Des autres fronts, je n'ai maintenant que quelques mots à dire. Les Anglais continuent à refouler les Turcs en Palestine et les Allemands vers les dernières hauteurs de Passchendaele. Celles-ci finiront par tomber toutes, à force d'être un peu plus écrêtées chaque jour. Quant à la Macédoine, dont j'ai déjà dit qu'il fallait se méfier, elle est encore calme, sauf du coté du lac d'Ochrida, où les Germano-Bulgares se livrent à certains remue-ménage sur lesquels il sera bon, je crois, d'avoir l'œil.



(Cl. Daily Mirror.)

Femmes de Palestine vendant des oranges aux troupes britanniques.

ITALIE ET PALESTINE

(20 Novembre.)

La situation en Italie est stationnaire, c'est-à-dire que la barrière de la Piave reste inébranlable et que les essais de forcement auxquels von Below et Krobatin se livrent sur l'aile gauche italienne sont, malgré leur vigueur, à peu près inopérants.

Le communiqué autrichien ne cache pas qu'il a fallu livrer, entre Piave et Brenta, des combats fort durs, sans autre résultat que la conquête de quelques positions secondaires, dont les Italiens confessent d'ailleurs l'abandon. Il est probable que si elles ouvraient l'entrée de la plaine, ou même si elles ne faisaient que l'entr'ouvrir, on le désignerait plus clairement. De son côté, Hoetzendorf ne parvient pas à déboucher du plateau d'Asiago, dans la partie nord-est duquel il a même été légèrement refoulé, et, à l'autre extrémité du front, les troupes de Boroevic continuent à barboter dans les marécages où elles se trouvent étroitement pressées. Tout cela donne aux renforts franco-anglais le temps de se concentrer et au général Fayolle, qui est en route pour les commander, celui de prendre ses dispositions. Si l'unité de commandement n'est pas encore réalisée, nous allons au moins avoir celle de la doctrine, car le brillant lieutenant du général Foch, sur la Somme, appartient, techniquement et pratiquement, à la même école que son ancien chef.

En attendant que les événements se dessinent en Vénétie suivant la tournure que la résistance italienne permet d'espérer, nous pouvons suivre avec un intérêt croissant ceux qui se déroulent en Palestine, au complet désavantage des Turcs. Le général Allenby est entré à Jaffa, qui va donner aux troupes anglaises, opérant en Asie Mineure, une base navale de première importance. Il déborde en même temps par le nord-ouest Jérusalem, qui n'est qu'à 65 kilomètres. Depuis les croisades, les Osmanlis n'avaient rien connu de pareil. On dit qu'ils en sont fort impressionnés, et je n'ai aucune peine à le croire. La marche foudroyante de nos alliés en Judée pourrait fort bien aboutir au golfe d'Alexandrette, point de la côte asiatique vulnérable entre tous, et qu'on ne regrettera jamais assez d'avoir négligé naguère, pour lui substituer les Dardanelles et Gallipoli. Elle ne paraît plus pouvoir être contenue par les seules forces du sultan, ni arrêtée par un secours allemand, qui ne se montre point à l'horizon. Et c'est précisément ce dont, à Constantinople, on commence à se montrer inquiet.

Les troupes turques, bonnes à tout faire, ont été employées par le kaiser à des

20 NOVEMBRE (suite) **LES FAITS** **21 NOVEMBRE**

En Italie. — *Un calme relatif règne devant les positions du Monte Fenera et du Monte Tomba, mais l'ennemi attaque à l'ouest du Monte Grappa, pour essayer d'en déborder la défense.*

Le général Fayolle, nommé au commandement de l'armée française d'Italie, arrive à Turin.

En Mésopotamie. —*Le général Maude a été emporté par une attaque de choléra. Le roi George V télégraphie à l'armée britannique qu'il pleure la mort de son vaillant et aimé commandant en chef: « Je suis confiant, ajoute-t-il, que son souvenir servira d'exemple pour l'achèvement de la tâche à laquelle il travailla et pour laquelle il mourut.»*

Le général Marshall succède au général Maude dans le commandement du corps expéditionnaire britannique. Il a 52 ans.

Ukraine. — *Le gouvernement de Kief se déclare indépendant et proclame la République.*

Victoire britannique. — *Le général Byng poursuit rapidement son avance entre les routes Péronne-Cambrai et Bapaume-Cambrai. Sa droite atteint l'Escaut à Masnières où elle prend possession des passages et s'empare de Marcoing et du bois des Neuf. Sa gauche enlève Graincourt, Auneux, Cantaing et occupe dans la soirée Fontaine-Notre-Dame aux portes de Cambrai.*

A l'ouest de la Miette nous attaquons un saillant de la ligne ennemie au sud de Juvincourt et nous enlevons des points d'appui fortement organisés. 400 prisonniers dont 9 officiers restent entre nos mains.

En Palestine. — *L'armée Allenby emporte d'assaut la crête d'En-Nabi-Samouïl, à 4 k. 500 à l'ouest de Jérusalem. La mosquée où la tradition place le tombeau du prophète Samuel est bombardée par les Turcs, dans leur contre-attaque. « Les troupes anglaises avaient soigneusement évité de le faire. »*

besognes diverses, y compris celle, tout à fait inattendue et paradoxale, qui consiste à sauver les Autrichiens en détresse. Il n'y en a qu'une qu'on ne leur a pas laissé accomplir, c'est de défendre leur propre pays. Nul ne saurait donc s'étonner si elles finissent par trouver leur rôle assez ridicule, et si elles renâclent devant les nouvelles exigences d'un trop exigeant suzerain.

On affirme qu'à cette attitude est dû le retard de l'offensive projetée en Macédoine, ce qui est fort possible, et suffit, en tout état de cause, à montrer l'importance des succès remportés par le général Allenby. Je n'affirmerais pas cependant pour cela que tout danger soit conjuré de ce côté, car les mouvements dont parlent assez obscurément les communiqués de l'armée d'Orient, pourraient fort bien indiquer que ce qui est différé n'est peut-être pas perdu.

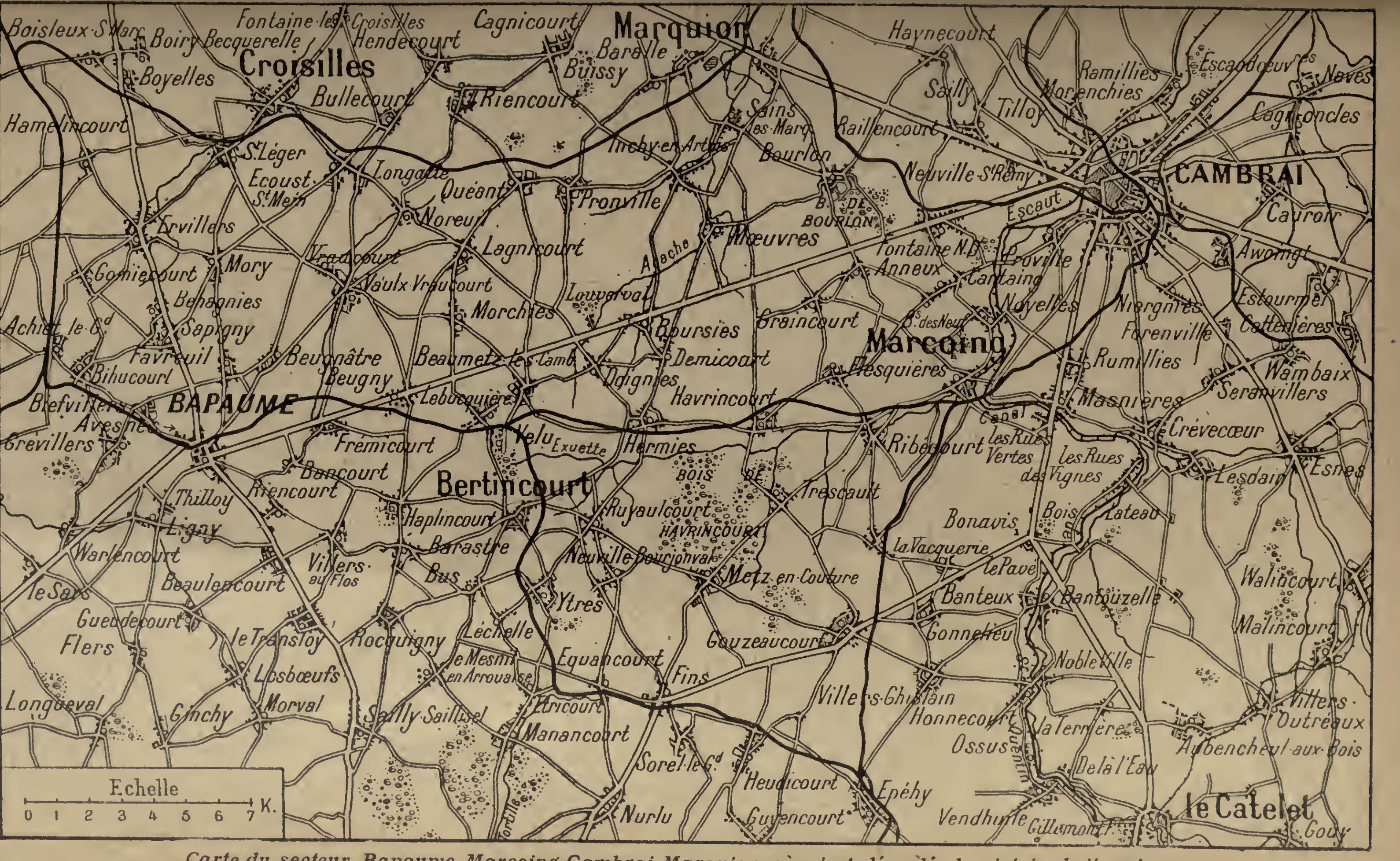
LES RAISONS DU COMMANDEMENT UNIQUE

(21 Novembre.)

Nous ne savons pas exactement quel but poursuivent en Italie les armées austro-allemandes. Entendent-elles se contenter des résultats acquis, plus ou moins développés encore, et stabiliser leur front là comme ailleurs, pour porter sur d'autres points un effort dont la disparition à peu près totale de la puissance militaire russe ne permet pas de négliger la portée? Ou bien veulent-elles essayer de réduire définitivement notre alliée latine à l'impuissance? C'est ce qu'il est encore impossible de discerner à travers les combats assez confus, mais très durs, qui se livrent depuis le lac de Garde jusqu'à la Piave. Toujours est-il que l'ennemi, contenu partout dans la montagne, ne réalise, en plaine, que des progrès extrêmement lents, lesquels, tout permet de le croire, seront enrayés aussitôt que pourront entrer en ligne les troupes de renfort.

Mais la guerre générale a pris un développement qui nous engage à ne point concentrer notre attention sur un front unique, fût-il seul en pleine action. La ligne de bataille s'étend depuis la Mésopotamie jusqu'à la Flandre d'une façon presque continue, interrompue seulement par la Suisse, dont la neutralité est devenue singulièrement fragile, depuis que les conventions internationales n'ont plus qu'une valeur fiduciaire aux yeux d'un potentat qui se croit tout permis. L'affaire italienne constitue à proprement parler un incident dans la lutte universelle. Il peut s'en produire d'autres, et d'une façon soudaine, pour peu que la volonté qui dirige souverainement les armées impériales juge opportun de les soulever.

La Macédoine est un des objectifs qui peuvent être visés. La Suisse en est un autre, au moins transitoire, et dont la mise sous



Carte du secteur Bapaume-Marcoing-Cambrai-Marquion, où s'est déroulée la victoire britannique.

22 NOVEMBRE	LES FAITS	23 NOVEMBRE

Région de Cambrai. — *Revenu de la surprise des premières heures, l'ennemi commence à réagir très violemment contre la poussée britannique : les villages de Mœuvres et Fontaine-Notre-Dame, contre-attaqués par des forces importantes, sont disputés dans de terribles corps à corps et finalement réoccupés par les Allemands.*

En Italie. — *La résistance de nos alliés continue à s'affirmer, aussi bien sur le plateau des Sept Communes qu'entre la Piave et la Brenta : plusieurs positions sont perdues et reprises au cours de la journée qui s'achève sans que les Austro-Allemands aient pu obtenir un avantage appréciable.*

En Allemagne. — *Destruction de la grande usine de Griesheim, près Francfort, le plus grand centre de production du salpêtre, des explosifs et des gaz asphyxiants employés par l'artillerie allemande. Les morts se comptent par centaines.*

Région de Cambrai. — *Retour offensif des troupes britanniques sur Mœuvres, Bourlon, le bois de Bourlon et Fontaine-Notre-Dame : les réserves allemandes amenées sur ces positions réussissent à les conserver en partie après une lutte acharnée.*

« Les 30 tanks dont les débris gisent devant le seul village de Fontaine, donnent, dit le communiqué allemand, une idée de l'intensité de la lutte et des efforts déployés dans l'attaque et la défense. »

En Italie. — *La bataille continue sur le plateau d'Asiago et surtout entre la Piave et la Brenta : attaques et contre-attaques se succèdent sans amener de changement appréciable dans la situation. « Depuis le 13 novembre, dit une note officieuse de Rome, on combat sans trêve et l'ennemi paye de pertes très graves l'acharnement de ses assauts. Une cinquantaine de bataillons entrent en ligne tour à tour pour maintenir l'effort au plus haut degré de violence. »*

séquestre aboutirait à l'investissement complet de nos frontières d'abord, puis ouvrirait de nouvelles routes d'invasion. Nos voisins, sans doute, ne sont aucunement disposés à se laisser fouler par les hordes barbares dont ils connaissent la hideuse brutalité. Mais s'ils sont un peuple courageux, ils sont aussi un petit peuple, dont les moyens sont limités, et qui, devant le colosse germanique, serait bientôt obligé de céder.

Je ne veux pas dire, certes, qu'il s'agisse là d'une éventualité imminente, mais seulement d'une possibilité qui s'impose à notre attention. Les vastes desseins de l'Allemagne n'ont guère été contrecarrés par une longue suite d'accidents, ni même par le plus grave de tous, qui fut l'entrée en jeu de l'Amérique. Bien plus, l'anéantissement de la puissance militaire russe les favorise aujourd'hui grandement. Sachons donc qu'ils peuvent reprendre toute leur envergure, s'ils ne rencontrent pas devant eux une opposition concertée.

Or, cette opposition, comment la dresser tant que manqueront une direction et une volonté uniques? Ah ! je sais fort bien que nous avons connu autrefois de pires dangers, quand la Révolution française, ayant toutes les monarchies à ses trousses, était obligée de faire face sur quatre frontières à la fois. Mais, alors, il y avait à Paris un organe centralisateur, dont le moteur était aux mains d'un homme qui s'appelait Carnot, en attendant le général Bonaparte. Quand l'histoire se répète avec une pareille insistance, est-il permis d'oublier ses leçons?

LES ANGLAIS DEVANT CAMBRAI

(22 Novembre.)

Nos amis anglais, dont la méthode avait jusqu'ici donné des profits incontestables, viennent d'en inaugurer une autre, qui en donnera peut-être de plus considérables encore. Elle consiste à foncer sur l'ennemi sans crier gare, dans l'endroit où il se croit le mieux à l'abri, et à pénétrer en trombe dans ses lignes. C'est fort simple, comme vous voyez. Seulement, il y a la manière, et je crois que, dès leur début, les soldats du maréchal Haig ont trouvé le moyen d'y exceller.

Hier, le communiqué anglais, avec une modestie qui l'honore, mais qui nous a trompés, se contentait d'annoncer qu'une série d'opérations heureuses avait été entamée entre Saint-Quentin et la Scarpe. Il s'agit de beaucoup mieux que cela, puisque, comme l'indiquent très nettement les renseignements complémentaires, c'est la ligne Hindenburg elle-même, avec ses sept fronts successifs, ses redoutes hérissées de mitrailleuses, ses fossés énormes et ses escarpes bétonnées, qui a été enfoncée

du côté de Marquion, entre Arras et Cambrai, sur un front de onze kilomètres environ et une profondeur de six à huit.

Ce côté était, depuis quelque temps, assez tranquille, car l'activité qui s'y manifestait naguère s'était déversée sur Passchendaele. L'ennemi, qui se croyait en sécurité derrière sa cuirasse de terre, envoyait se reposer là ses divisions fatiguées, lesquelles, naturellement, apportaient à se garder une certaine nonchalance. De celle-ci, les Anglais ont profité largement pour organiser silencieusement leur attaque, si bien que leur marche n'a été éventée que lorsque déjà elle était près d'aboutir.

Ce sont les tanks qui, paraît-il, ont fait la première partie de la besogne. Derrière eux une rangée de gros canons, demeurés d'abord silencieux, pour ne point donner l'alarme, étaient prêts à déchaîner un ouragan de mitraille aussitôt que les monstrueux rouleaux, débouchant de leurs abris, seraient près d'aborder l'adversaire. L'infanterie suivait, en lignes minces et successives, pour achever de faire place nette et s'installer sur le terrain. Les Allemands, surpris, éboustouflés, éperdus, n'ont pu résister à cette trombe. Nous saurons bientôt quels ravages elle a produits dans leurs rangs.



(Cl. Wyndham.)

Tank embourbé après la lutte autour de Cambrai.

Ainsi nous apparaissent, dans un exemple topique, toute la valeur d'un secret bien gardé et les effets insoupçonnés que peut donner la diversité adroitement exploitée des procédés tactiques. Aux formidables préparations d'artillerie que l'on croyait indispensables, et qui exigeaient de fabuleuses consommations de munitions, peut donc, à l'occasion, être substitué le simple déclenchement d'une ruée soudaine, imprévue, mais coordonnée dans ses phases diverses. Ce mode d'action est aussi irrésistible que l'autre, et donne, à moins de frais, des bénéfices tout pareils. La seule condition est qu'il soit organisé dans l'ombre. Avis à ceux qui se persuadent qu'existe seule au monde la puissance exclusive du canon.

LES ANGLAIS CONSOLIDENT LES POSITIONS CONQUISES

(23 Novembre.)

Ceux qui seraient tentés d'attribuer à l'action des tanks le principal mérite de la victoire remportée à l'ouest de Cambrai par nos alliés britanniques se tromperaient grandement. Je suis convaincu que l'apparition soudaine de ces énormes et terrifiantes machines sur un point où on ne les attend pas, met à une assez rude épreuve les nerfs du défenseur qui se croyait en sûreté derrière l'écheveau inextricable des fils de fer barbelés. Mais il ne suffit pas d'impressionner les gens ; il faut encore les abattre ou les mettre en fuite, et cette œuvre de balayage est celle de l'infanterie, dont le rôle commence là où celui des engins finit.

L'intérêt primordial de l'opération si brillamment conduite par le général Byng, réside donc non pas tant dans l'emploi brutal de moyens d'écrasement, lesquels sont à la portée de tout le monde, que dans l'adaptation des forces existantes, passives ou actives, à un programme basé d'avance sur la surprise et la confusion inévitable qu'elle produit chez l'ennemi.

Ces forces, on les a utilisées toutes, mais chacune à l'heure qu'il fallait et d'après leur valeur propre. Les tanks ont ruiné les défenses accessoires, l'artillerie a élargi les voies quand celles-ci devenaient praticables, et l'infanterie a passé ensuite, courant, non pas à des buts déterminés d'avance et limités ou circonscrits, mais à l'ennemi lui-même, qu'il s'agissait d'enfoncer, où qu'il fût. Je me permets de dire que c'est là la véritable conception de la guerre, celle qui jamais ne mesure *a priori* les résultats à obtenir, et vise avant tout l'adversaire lui-même, qu'il s'agit premièrement de débouter de ses prétentions.

Celles des Allemands étaient manifestement de maintenir intacte une ligne de défense construite à grands frais, et qu'ils supposaient inébranlable. Or, cette ligne a été crevée sur un front de 12 à 18 kilomètres et une profondeur de 8. Il suffit de lire le communiqué germanique pour voir combien le coup a été sensible à des gens habitués jusqu'ici à des secousses beaucoup moins rapides et dépourvues surtout de ce caractère impromptu.

Frapper son adversaire, sans le prévenir, au point présumé le plus faible, voilà le grand principe de guerre auquel Napoléon a donné les plus magnifiques consécrations. Nous devons être reconnaissants au général Byng d'avoir montré, par un exemple désormais fameux, que, quoi qu'en disent les néo-théoriciens d'une guerre à la vérité très spéciale, on ne risque rien, bien au contraire, à le remettre en honneur. Il est donc possible, à l'aide de certains procédés qui ne sont point absolument des révélations, d'éviter la mise en garde de l'ennemi, cette mise en garde que l'on favorise en canonnant jusqu'à ce que soit réduit à l'état de masse informe, et malheureusement pour longtemps inutilisable, un sol qui nous appartient. Il est possible de vaincre par l'adresse



Canon abandonné par l'ennemi à Marcoing.

et la subtilité manœuvrière, plus vite encore que par la destruction systématique de tout un pays. Telle est la leçon qui se dégage de la victoire anglaise. Ceux, dont je suis, qui ont toujours regardé la guerre comme une affaire d'activité réfléchie, mais inlassable et sachant profiter des circonstances, sans souci des arguments d'école ou des schémas, espèrent qu'elle ne sera ni oubliée, ni perdue.

LA BATAILLE DEVANT CAMBRAI SE DÉVELOPPE

(24 Novembre.)

Dans un communiqué quelque peu filandreux, Ludendorff s'efforce de démontrer que l'attaque anglaise a été enrayée sans avoir produit la « rupture » qu'elle cherchait. Il n'est rien de tel que de s'entendre. Si le quartier-maître général prétend par là que l'affaire de mardi n'est pas complètement décisive, il ne nous apprend rien que nous ne sachions aussi bien que lui. Mais s'il croit pouvoir, par de simples arguties, donner le change sur ses conséquences directes ou indirectes, il se trompe, sans réussir à nous tromper.

D'abord, les résultats matériels sont indiscutables, et c'est à peine si la reprise de Fontaine-Notre-Dame, qui n'a, dans l'ensemble, qu'une valeur accidentelle, les a momentanément diminués. Elle n'empêche pas, en effet, que la muraille allemande ait été crevée sur une profondeur de 8 kilomètres, ce qui n'était pas encore arrivé, au moins en aussi peu de temps. Ludendorff, pour consoler ses lecteurs, annonce que des débris de tanks gisent épars sur le champ de bataille. C'est une maigre satisfaction qu'il leur donne, car jamais personne, même parmi les têtes carrées, n'aura pu supposer que ces engins fussent invulnérables ni que quelques-uns d'entre eux n'aient pu être détruits dans la bagarre. La casse importe peu, du reste, pourvu qu'on arrive. Or le *Bulletin officiel* lui-même convient que les Anglais ont encore gagné quelque terrain.

Mais l'intérêt de cette affaire est ailleurs. Il est, comme je l'ai déjà dit hier, dans la preuve désormais évidente que les effets de surprise valent autant, sinon plus, que ceux des bombardements. C'est, je le répète, une simple démonstration, et non pas une découverte. C'est surtout une indication, car ce qui s'est produit une fois peut se répéter bien d'autres et produire, chez l'ennemi, un état de nervosité dont on pourra, sans aucun doute, profiter quelque jour plus largement.

Et voyez : Ludendorff dénonce tout de suite la manœuvre, peut-être pour se donner un paravent contre ses conséquences inévitables. « *En connexion avec l'attaque anglaise*, dit-il, les Français ont également commencé de fortes incursions contre nos positions entre Craonne et Berry-au-Bac. » En effet, nous avons enlevé le saillant de Juvincourt sur la Miette, à l'est de la route Reims-Laon, et pratiqué ci et là



Tanks anglais sur le champ de bataille.

Pour désembo



Outre la résistance tenace de l'ennemi, nos alliés anglais ont à vaincre les difficultés climatériques qui pourraient entraver leur avance. Sur un sol bouleversé et détrempé l'artillerie lourde s'enfonce. Mais les tommies sont obstinés et vigoureux. Ils tirent,

ber les canons



poussent, soulèvent les roues appesanties de fange, hommes et chevaux entraînent malgré tout le matériel. A l'heure marquée, exacts au rendez-vous, les gros canons soutiendront l'action de l'infanterie. La pluie pas plus que le Boche ne saurait les arrêter.

des pointes assez vigoureuses, dont les Allemands ne savent que penser. C'est en les maintenant sans interruption dans une anxiété qui ne peut manquer de devenir déprimante, qu'on a les meilleures chances de réaliser, sur le front franco-anglais, deux choses essentiellement désirables, qui sont, soit l'alternance, soit la communauté des efforts.

En Italie, situation stationnaire. Les Austro-Allemands ont avancé un peu sur le mont Fontana-Secca, entre Piave et Brenta.

Mais, malgré tous les efforts qu'ils font pour enfoncer la gauche de nos alliés, disposés en potence depuis la Piave jusqu'à l'Adige, celle-ci ne se laisse point ébranler. Elle n'aura probablement plus longtemps à attendre maintenant le concours franco-anglais.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

(25 Novembre.)

Nos amis anglais sont des obstinés que n'arrêtent point les accidents, d'ailleurs inévitables, de la bataille. Une contre-attaque allemande, opérée par des divisions de renfort amenées de Gand et de Laon, les ayant obligés à évacuer, jeudi, Fontaine-Notre-Dame et Mœuvres, ils ont, dès le lendemain matin, repris l'offensive et enlevé les crêtes du bois Bou-lon, qui dominent les deux villages. Si ceux-ci ne sont pas complètement réoccupés, ils ne peuvent tarder à l'être, les troupes du général Byng tenant maintenant un éperon dominant qui commande la ligne ennemie au nord et à l'ouest. Ludendorff nous dira peut-être que ce n'est point encore la rupture. Mais il ne pourra nier, je suppose, qu'en l'attendant, ses soldats aient perdu en deux jours, plus de cent canons.

Ainsi, l'essai de débordement de Cambrai par le nord-ouest continue à se dessiner dans des conditions toujours très brillantes. Mais il est évident que, le premier coup de surprise ayant produit son effet, il faut revenir maintenant aux procédés ordinaires du moins sur le point visé, ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse ni ne doive le recommencer ailleurs. Et j'ose espérer qu'on le recommencera.

Les nouvelles d'Italie sont assez rassurantes. Une très grosse attaque, montée par l'ennemi sur le plateau d'Asiago, contre le massif de Melettes, qui domine le val d'Assa et le val Fransela, a été repoussée par la 1re armée, laquelle a pu se garantir, par de hardis coups de pointe, contre tout danger d'enveloppement. Entre Brenta et Piave, où se trouve le point le plus sensible, la lutte a été également très chaude, mais n'a point donné à l'ennemi les avantages qu'il cherchait. Enfin, au sud, la 3e armée tient toujours en échec, dans les lagunes de Burano, les troupes hongroises de Boroevic, qui semblent de plus en plus embourbées.

Les coalisés, alléchés par leurs débuts trop facilement triomphants, espéraient sans doute autre chose. Ils voudraient



(Cl. Daily Mirror.)

Artillerie lourde britannique en Palestine.

maintenant nous faire croire que ce sont les Italiens qui attaquent, et qu'eux ne se laissent point débusquer. La ficelle est grossière. Mais son emploi laisse soupçonner une certaine déconvenue, qu doit aller en grandissant quand le concours franco-anglais commencera à se faire sentir, ce qui probablement ne tardera plus beaucoup.

Voilà pour le front occidental. Sur l'autre, il convient de signaler l'avance constante du général Allenby vers Jérusalem, avance que les arrière-gardes turques s'efforcent vainement d'enrayer sur les collines de Judée. Des combats que l'on sait assez rudes se livrent à l'ouest de la ville, des deux côtés du chemin de fer de Jaffa. Mais s'ils retardent peut-être la marche de nos alliés, ils n'ont pu encore l'arrêter. Quant au kaiser, i se préoccupe, assure-t-on, de l'effet que ne manquera pas de produire dans le monde islamique la reprise des « Lieux saints » par les chrétiens et le dommage qu'elle doit apporter au prestige déjà si diminué du khalife, son serviteur très humble. Il a donc appelé Mackensen pour en conférer avec lui.

Celui-ci, qui, quel que soit son mérite, ne peut pas agir tout seul, va sans doute demander qu'on fasse descendre vers l'Asie Mineure une partie des troupes encore stationnées en face des Russes et auxquelles le pacifisme outrancier des bousingots maximalistes donne des loisirs dont on ne prévoit pas la fin. Mais, précisément parce qu'il s'agit de fantoches qu'un souffle peut renverser, dégarnir trop complètement le front oriental peut devenir tout à coup scabreux. Et donc, les perplexités de Guillaume II se comprennent fort bien.

SUR LES DIFFÉRENTS FRONTS

(26 Novembre.)

Pour apprécier la valeur du nouveau succès obtenu vendredi par nos alliés britanniques à l'ouest de Cambrai, n'est besoin que de lire le communiqué allemand. Jamais on n'en vit de plus pénible ni de plus alambiqué. C'est un salmigondis d'oppositions et d'antithèses qu se heurtent se choquent, se contrecarrent, pour aboutir à cette unique constatation que n le village ni le bois Bourlon n'ont été pris. Or les Anglais n'avaient jamais rien dit de pareil Ils se contentaient de revendiquer l'occupation des crêtes qui dominent le bois susdit. et dont la possession est pour eux d'une incontestable importance. On remarquera que l'ennemi, si expert qu'il soit en arguties n'a pas osé la leur contester.

Le même communiqué prétend que « sus de nombreux points, les Français ont montré une activité plus vive ». En réalité, c'est le kronprinz qui a essayé, inutilement d'ailleurs, de nous débusquer de la cote 344, des abords de Beaumont et du bois Le Chaume ; la réplique, au demeurant, ne s'est par fait attendre, réplique heureuse, puisqu'elle nous a permis d'enlever, entre Samo-



(Cl. Rol.)

Canon de 152 millimètres sur le front italien.

24 NOVEMBRE **LES FAITS** **25 NOVEMBRE**

Région de Cambrai. — *Encore une journée de lutte furieuse dans tout le secteur Inchy-en-Artois, Mœuvres, village et bois de Bourlon. Les adversaires s'immobilisent réciproquement et la situation ne se modifie pas sensiblement malgré l'énergie des efforts déployés.*

Rive droite de la Meuse. — *Les Allemands lancent dans la soirée des attaques partielles sur divers points de notre front. Au nord de la cote 344 notamment, s'engage une lutte très vive à la grenade au cours de laquelle l'ennemi subit des pertes sensibles sans obtenir aucun résultat.*

En Italie. — *Sur le plateau d'Asiago, la 1re armée italienne qui depuis dix jours n'a pas cédé un pouce de terrain repousse encore plusieurs attaques.*

Sur le reste du front, on constate un temps d'arrêt dans l'offensive austro-allemande. L'ennemi procède à des regroupements de forces

Rive droite de la Meuse. — *Après une courte préparation d'artillerie, nos troupes attaquent les positions allemandes entre Samogneux et la région au sud de la ferme d'Anglemont*

La première et la deuxième lignes sont enlevées ainsi que des abris profonds organisés par l'ennemi sur les pentes sud au ravin du bois des Caures.

Région de Cambrai. — *Les deux partis restent face à face et en contact étroit sur les positions disputées, mais la bataille subit un temps d'arrêt*

En Russie. — *Le pouvoir maximaliste a commencé la publication intégrale des documents trouvés au ministère des Affaires étrangères de Petrograd.*

La question de Constantinople, celle de l'Alsace-Lorraine, les offres faites à la Grèce pour obtenir son concours en faveur de la Serbie, les négociations avec la Roumanie font l'objet des principales notes déjà divulguées.

gneux et la ferme d'Anglemont, les premières lignes ennemies en faisant 800 prisonniers. J'ignore quel intérêt peuvent avoir les Allemands à intervenir ainsi les rôles, mais je remarque qu'ils ne s'en privent guère, et leurs acolytes par davantage, car je lis dans le bulletin autrichien que « les Italiens ont contre-attaqué avec des forces importantes, tant entre Piave et Brenta que sur les Sette-Comuni». On ne saurait voir, dans cette façon de raconter l'histoire, qu'une façon commode, peut-être, mais pas loyale, de masquer des échecs plus ou moins cuisants.

Il est certain qu'en ce moment, la coalition germanique éprouve une série de déboires auxquels elle ne s'attendait pas. La surprise de Marcoing lui a été cruelle ; la résistance toujours vigoureuse des Italiens dérange assez sérieusement ses projets ; enfin, les défaites successives qu'encaisse la Turquie sont aussi préjudiciables à ses intérêts que choquantes à son amour-propre. Malheureusement, il s'agit là d'événements épars, que ne condense ni ne solidarise encore cette direction unique, depuis si longtemps réclamée, et que nous attendons encore, bien que les faits actuels fassent d'une façon si claire ressortir ses avantages. Car, enfin, si les gains que les Anglais ont réalisés en Flandre sont tactiquement considérables, ils n'ont pas encore un caractère décisif et ne modifient qu'insensiblement la situation stratégique générale, tandis qu'en agissant de concert, on pourrait sans aucun doute changer brusquement celle-ci. Mais j'ai déjà tant insisté sur ce sujet que le traiter à nouveau serait tomber dans les redites. J'espère cependant que la prochaine conférence des alliés ne le laissera point sous le boisseau.

EN FLANDRE ET EN LORRAINE

27 Novembre.)

Les Anglais livrent une bataille très dure autour du village et du bois de Bourlon, car le kronprinz Ruprecht, comprenant qu'il s'agit du sort de Cambrai, a mobilisé toutes ses réserves et leur fait faire feu des quatre pieds. Des fluctuations assez sensibles se sont donc produites pendant la journée de samedi et le lendemain matin, mais sans que, finalement, la situation ait été grandement modifiée. En effet, la crête qui traverse le bois reste à nos alliés, et c'est là le fait essentiel. On ne saurait négliger non plus la reprise par eux de la plus grande partie du village et la capture, en cinq jours, de 9 774 prisonniers, dont 182 officiers. Au reste, depuis l'après-midi de dimanche, les Allemands, reconnaissant probablement l'inanité de leurs coûteuses contre-attaques, ont remis l'arme au pied.



Le général sir Julian Byng, commandant la 3e armée anglaise devant Cambrai.

Pendant ce temps, du côté de Verdun, nos soldats faisaient également d'assez bonne besogne. Je rappelais hier qu'ils avaient repoussé, pendant ces jours derniers quelques viol nts assauts. Prenant à leur tour l'offensive, ils ont enfoncé deux lignes allemandes, entre Samogneux et le sud de la ferme d'Anglemont, jusqu'au ravin qui va de Fay au bois des Caures, et dans lequel l'ennemi s'était creusé des repaires souterrains. Le nombre des prisonniers tombés entre leurs mains dépasse huit cents. Bien qu'il ne s'agisse là, évidemment, que d'un événement épisodique, on aimerait à penser qu'il n'est pas sans connexion avec ceux de Flandre et qu'une solidarité plus étroite va s'établir entre les deux théâtres d'opérations. Nous avons désor-

26 NOVEMBRE — **LES FAITS** — **27 NOVEMBRE**

En Champagne. — *Raid d'un détachement français dans les tranchées allemandes au nord-est de Prunay destruction d'abris et capture de prisonniers.*

Rive droite de la Meuse. — *Au nord de la cote 344, nos soldats réduisent un îlot de résistance ennemi et complètent leurs gains de la journée d'hier.*

En Italie. — *Les Autrichiens lancent une division entière à l'attaque de la hauteur dite col Beretta, à l'est de la vallée de la Brenta, entre cette rivière et le mont Perdica; une lutte acharnée s'engage et se prolonge tout l'après-midi.*

Russie et Allemagne. — *Le « généralissime » Krilenko fait proposer au prince Léopold de Bavière, commandant le groupe des armées allemandes du nord, la négociation d'un armistice. Le principe de cette négociation est accepté avec empressement et il est convenu que les pourparlers seront poursuivis sans délai.*

Région de Cambrai. — *Nouveaux combats dans le secteur de Fontaine-Notre-Dame et du bois Bourlon; les attaques britanniques amènent une violente réaction de l'ennemi qui a pu recevoir d'importants renfort et qui oppose la résistance la plus obstinée; la lutte se prolonge pendant toute la journée avec des alternatives diverses.*

Afrique Orientale allemande. — *Le colonel Tafel à la tête d'une colonne comprenant 12 officiers et une centaine de soldats allemands plus 3 500 hommes de troupes indigènes, est obligé de capituler sans condition, après avoir vainement essayé d'échapper aux forces britanniques et belges qui le poursuivaient.*

Général Zankovitch. — *Le représentant du gouvernement provisoire russe près des armées alliées déclare, dans un ordre du jour, « refuser de reconnaître l'autorité du groupe qui s'est emparé des institutions gouvernementales à Petrograd ».*

mais à faire bloc contre un adversaire qui peut se renforcer de nombreuses divisions libérées par la défection leniniste, encore que celle-ci ne doive pas produire immédiatement tous ses effets. Si, d'autre part, la résistance opposée par les Italiens dérange sensiblement les projets qu'avait formés l'état-major allemand, Hindenburg peut fort bien, comme l'insinue le major Morath, en concevoir d'autres que seule serait capable de déjouer une contre-offensive puissante, laquelle n'est point encore en question.

La situation générale, sans être alarmante, justifie donc certaines préoccupations, et exige l'emploi de procédés nouveaux. Le meilleur et le plus sûr, je le répéterai sans me lasser, est de concentrer vers le même objectif toutes nos forces et d'arriver à n'avoir qu'une seule tête, afin de mettre en harmonie et en concordance des actions restées trop distinctes jusqu'ici.

MANŒUVRES EN GESTATION

(28 Novembre.)

Une dépêche de Rome, d'ailleurs assez nébuleuse, annonce que l'ennemi a commencé, dimanche, les préparatifs d'une nouvelle opération dans les massifs montagneux. Il s'agirait pour lui de déboucher coûte que coûte dans la plaine et de déborder la ligne de la Piave, qui ne se laisse point entamer. Nous ne doutons pas un seul instant que telles soient bien ses intentions. Mais nous ne sommes pas aussi sûrs qu'il puisse les réaliser facilement.

La guerre de montagnes est, en tout temps, pénible et ardue. Elle a ses procédés à elle, que seules pratiquent congrument des troupes spéciales, constituées et éduquées *ad hoc*. Elle exige des connaissances particulières, dont la pratique a fait autrefois la réputation d'un Lecourbe, et plus anciennement d'un Berwick, mais dont l'ignorance a perdu Souwaroff. J'ai tout lieu de croire que ces connaissances sont plus répandues, et pour cause, chez les Italiens que chez les Allemands.

Mais quand des opérations déjà fort malaisées par elles-mêmes se compliquent de certaines difficultés inhérentes aux rigueurs de la saison, elles risquent fort de devenir impraticables. Elles le sont même d'une façon à peu près absolue quand elles comportent, comme dans le cas actuel, la mise en train d'un personnel considérable et d'un énorme matériel. L'artillerie lourde ne chemine pas dans les sentiers de chèvres, surtout encombrés de neige, et les voies ferrées de 0m,60 ne se taillent point dans le roc, à moins d'y mettre beaucoup de temps. Enfin, une manœuvre débordante,

28 NOVEMBRE — LES FAITS — 29 NOVEMBRE

En Champagne. — *Dans la soirée l'ennemi tente, avec de gros effectifs, un coup de main au nord du mont Cornillet ; malgré le bombardement rapide et violent dont il a fait précéder l'attaque, il est repoussé avec de fortes pertes.*

Dans l'Adriatique. — *Quatorze unités légères autrichiennes attaquent la côte italienne sur plusieurs points entre Porto-Corsini et Pesaro. Repoussés par les trains armés de la défense elles se replient rapidement sur leur base et parviennent à échapper aux torpilleurs italiens qui se dirigent vers Pola pour leur couper la retraite.*

Paris. — *Réception de M. Venizelos à l'hôtel de ville : « Paris salue en vous, lui dit le préfet de la Seine, un homme qu'il connaît, qu'il aime et lui offre ce présent délicat, spontané et personnel : la popularité. » M. Venizelos déclare qu'il espère conduire la Grèce, par le chemin du devoir, au triomphe final.*

En Belgique. — *Attaque allemande sur les tranchées belges du voisinage d'Aschoop, c'est-à-dire à l'ouest de la forêt d'Houthulst, au point de soudure des lignes françaises et belges.*

Conférence des alliés. — *Séance d'ouverture : Les pays représentés sont la Belgique, le Brésil, la Chine, Cuba, les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Italie, le Japon, Libéria, le Monténégro, le Portugal, la Roumanie, la Russie, la Serbie et le Siam. M. Clémenceau, président du Conseil, souhaite la bienvenue à tous ceux « que le sentiment d'une suprême solidarité des peuples réunit pour conquérir sur les champs de bataille le droit à une paix qui soit vraiment d'humanité. Nous sommes tous ici une magnifique rencontre d'espérances, de devoirs, de volontés, en accord pour tous les sacrifices. »*

Marines alliées. — *La création d'un Conseil naval interallié est décidé.*

s'effectuant par les sommets qui dominent la Vénétie occidentale ou la plaine lombarde, entraînerait une extension du front tout à fait disproportionnée avec les effectifs dont disposent les Austro-Allemands.

On a parlé des neuf divisions de von Below, qui seraient chargées de faire ce travail. Certains lui en ont même accordé vingt-deux, et d'autres trente, ce qui était fantasmagorie pure. Le seul fait certain est que ces contingents allemands, qui avaient d'abord été puissamment aidés par la manœuvre occulte et, j'ose dire, extra-militaire à laquelle est dû l'abandon par les Italiens de la ligne de l'Isonzo, ne sont parvenus, militairement cette fois, ni à envelopper cette armée, ni même à la forcer sur la Piave, ligne de défense cependant assez médiocre en raison de sa configuration. On m'objectera que d'autres peuvent venir de Russie. Evidemment. Mais j'imagine que si la stabilité du léninisme n'inspirait pas certaines méfiances, ces renforts seraient déjà là. A côté des stupides bochisants de Petrograd, il y a une Russie qui n'est point encore morte, et il subsiste, quelque part dans le sud, des troupes que le virus maximaliste n'a pas toutes empoisonnées. On le sait à Berlin, et c'est pourquoi on ne se presse pas trop de considérer le front oriental comme définitivement libéré. En quoi, ce semble, on agit prudemment.

Je ne veux pas dire, certes, que nous puissions, en cette heure grave, demeurer sans garde contre les tentatives dernières et les suprêmes efforts que tentera certainement, soit d'un côté, soit de l'autre, la coalition germanique, pressée d'en finir et qui redoute les interventions à venir. C'est affaire, précisément, au conseil interallié qui va se tenir prochainement, de prendre toutes les précautions que commande la situation présente et de préparer les parades nécessaires. J'entends seulement que les dangers dont on parle, et qui, si j'ai bonne mémoire, ont été déjà plusieurs fois évoqués, ne me semblent pas absolument imminents.

L'HEURE DE LA DÉCISION

(29 Novembre.)

Un seul événement militaire se recommande aujourd'hui à notre attention : c'est l'échec très grave que les troupes de Krobatin ont essuyé au col de Berretta, lequel est situé à l'est de la Brenta, dans la région du monte Grappa. Les Autrichiens avaient mis en avant des contingents de choix, dont certains, surnommés les *edelweiss*, passent pour constituer une élite. Ils n'en ont pas moins été fort rudement bousculés par les Siliciens et la brigade d'Aoste, déjà célèbre dans l'armée piémontaise en 1859. Ainsi, le détroit existant entre les deux rivières ne se laisse

point forcer, et, pendant ce temps, le général Fayolle prépare certainement en arrière la contre-offensive sans laquelle les luttes continuelles ne feraient que proroger, sans que la situation puisse être dénouée, la solution du conflit.

Ici, les Anglais ont maintenant affaire, comme c'était à prévoir, à une résistance opiniâtre. Les Allemands, bien que fortement ébranlés par un premier coup de surprise, ont fini par reprendre du poil de la bête et, des renforts étant arrivés, constituent maintenant une barrière tenace qui endigue l'avance de nos alliés. Il en sera toujours ainsi tant que les attaques, même soudaines et irrésistibles, resteront à l'état isolé et n'auront point de réplique sur d'autres parties du front. Que l'opération de Marcoing soit infiniment recommandable, autant par elle-même que par ses résultats, cela ne fait aucun doute. Mais, pour obtenir des bénéfices stratégiques réels, il en faudrait pas mal d'autres similaires, se répondant, se succédant, et surtout se complétant. L'adoption de cette nouvelle méthode sortira-t elle des conférences qui s'ouvrent aujourd'hui à Paris? C'est, à l'heure actuelle, notre vœu le plus ardent.

Car le moment est arrivé de passer des discussions d'école aux décisions fermes. La défection russe, devenue un fait patent, sinon protocolaire, nous en fait un devoir à la fois étroit et urgent. Devant l'afflux des forces que Lénine et consorts viennent de libérer d'un geste visiblement soudoyé, afflux qui, bien que pouvant tarder un peu, n'en doit pas moins être considéré comme inévitable dans un temps ou dans l'autre, nous n'avons qu'une manœuvre possible : mettre en commun toutes nos forces, toutes nos ressources, tous nos moyens, et faire actionner l'ensemble par une seule volonté. Hors de là, je ne vois que stagnation de la lutte, prolongation d'une situation dont l'issue est sans cesse remise en question par excès de temporisation, enfin décision qui risque de devenir incertaine ou bâtarde, à force d'avoir été disputée.



Un des tanks qui prit part à l'offensive du 20 novembre.

Et puis, n'oublions pas que nous avons à sauver la Roumanie, mise en difficile posture par les pro-Boches de Petrograd. Or, nous le pouvons parfaitement, mais à une condition : c'est que nous imprimions, d'un commun accord, aux opérations sud-orientales un peu plus de cohésion ; que nous sachions exploiter les résistances anti-maximalistes qui se manifestent en certains points et en certains camps; enfin, que nous utilisions nos propres troupes de Macédoine un peu plus activement qu'il n'a été fait jusqu'ici.

La conférence interalliée a donc devant elle une assez large besogne. J'espère qu'elle saura l'accomplir.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Troupes anglaises profitant du crépuscule pour se rendre aux premières lignes.

LA CONFÉRENCE INTERALLIÉE A COMMENCÉ SES TRAVAUX

(30 Novembre.)

Que va-t-il sortir des délibérations qui viennent de commencer dans le cénacle des représentants interalliés, si nombreux qu'ils sont comme une sorte de parlement au petit pied? Il tient entre ses mains le sort de la guerre et peut non seulement le fixer à nos souhaits, mais même le précipiter, si ses décisions consacrent enfin les principes d'union et de solidarité qui seuls nous donneront la force de vaincre. Si, au contraire, il ne leur donne point la sanction du fait, alors il n'aura été qu'une manifestation verbale ajoutée à toutes celles que nous avons connues, et dont l'écho plus ou moins prometteur a été dispersé par le vent des batailles. La qualité des hommes qui le composent et la gravité du moment nous font espérer mieux cette fois.

La coalition germanique est arrêtée dans les Alpes par la saison, qui favorise la belle résistance de nos alliés italiens et, peut-être, dans les Balkans par l'avance anglaise en Asie. Mais elle n'en conserve pas moins le désir de pénétrer dans la plaine vénitienne et de nous chasser de Macédoine. Cela est si évident qu'il faudrait être aveugle pour ne le pas voir. On peut se douter aussi qu'avec les divisions retirées du front russe, les Allemands tâcheront de rétablir par une manœuvre directe ou oblique leur front occidental sensiblement écorné. Le tout sans compter la sportule et la trahison auxquelles ils sont redevables déjà de quelques succès, mais contre lesquelles, je l'espère, nous sommes parés désormais. Si les dangers dont j'ai parlé étaient immédiats, je dirais que la conférence de Paris n'a pas de raison d'être. Mais, heureusement, ils sont quelque peu prorogés par des difficultés d'ordre varié, et, conséquemment, nous avons le temps de nous retourner. Ne perdons pas, par grâce, ce temps précieux en vains discours qui ne résolvent rien. Employons-le, au contraire, à préparer les parades et ensuite les ripostes que nous permet notre supériorité toujours existante, malgré le lâchage russe, que compense le concours américain. Soyons fermes dans la défense, et hardis dans l'attaque. A la guerre, il faut souvent user de cette audace que recommandait la voix terrible de Danton et dont les Anglais viennent de nous montrer la valeur à Marcoing.

LA DÉFECTION RUSSE

(1er Décembre.)

Jamais les nouvelles de la guerre n'ont été plus creuses. Des millions d'hommes sont en présence, et se regardent à travers la barricade. Mais, à la différence des héros d'Homère, ils ne s'objurguent même pas. C'est partout le calme à peu près complet, troublé seulement par quelques escarmouches et un certain nombre de coups

30 NOVEMBRE — **LES FAITS** — **1er DÉCEMBRE**

Front britannique. — *Le général von Marwitz, commandant l'armée allemande de Cambrai, a demandé à ses troupes un grand effort pour venger leur échec du 20 novembre et transformer la victoire anglaise en défaite; il engage aujourd'hui une bataille sur un large front de 30 kilomètres, de Vendhuile-sur-l'Escault à Mœuvres, au nord de la route de Bapaume à Cambrai.*

Entre Vendhuile et Crèvecœur, 5 divisions se portent résolument à l'attaque, réussissent à pénétrer dans les lignes anglaises, enlèvent les points d'appui de La Vacquerie, Bonavis, Gonnelieu et parviennent jusqu'à Gouzeaucourt dont elles s'emparent.

Sur l'autre partie du champ de bataille, le secteur Mœuvres-Bourlon résiste heureusement à tous les efforts de l'ennemi et fait échouer le mouvement général d'encerclement tenté par le général de Marwitz.

Le soir, les Anglais reprennent Gouzeaucourt.

Région de Cambrai. — *La bataille commencée hier continue avec acharnement sur les positions de La Vacquerie, Gonnelieu, Villers-Guislain, au nord-est de Gouzeaucourt.*

L'importante tête de pont de Masnières sur l'Escaut, restée aux mains des Anglais depuis le 21 novembre est assaillie avec fureur à dix reprises différentes au cours de l'après-midi. Les attaques de l'ennemi sont repoussées, mais le commandement britannique, jugeant difficile la conservation du village qui forme un saillant trop aigu de sa ligne générale, en ordonne l'évacuation.

En Russie. — *Dans une note remise le vendredi 23 novembre au généralissime Doukhonine les chefs des missions militaires américaine, anglaise, française, italienne, japonaise, roumaine et serbe près du quartier général russe, ont protesté contre toute violation du traité du 5 septembre 1914.*

de canon. On dit cependant que les Autrichiens de Boroevic ont encore essayé de passer la Piave et qu'ils ont échoué. C'est, de leur part, bien de l'entêtement.

En Russie, il paraît que le pseudo-généralissime Krylenko, qui escalade les grades à la façon du grenadier Fritz dans la *Grande-Duchesse*, a envoyé, en parlementaires, au quartier général allemand, un lieutenant de hussards et un volontaire, gens assez drôlement qualifiés pour traiter d'un armistice. Mais faute de grives, on mange des merles, et, les vrais généraux se récusant, il faut bien se rejeter sur leur menue monnaie. N'importe ! le généralissime allemand doit se trouver un peu dépaysé en cette compagnie, pour laquelle il fera bien de demander caution. Quant à Lénine, qui singe volontiers les pires fantoches de notre Révolution, mais oublie de prendre exemple sur ses grands hommes, il a envoyé un ultimatum aux alliés, leur donnant jusqu'au 2 décembre pour faire la paix. Après quoi, lui la signera pour son compte personnel.

Tout cela serait grotesque, si ce n'était aussi triste. Il n'est jamais réjouissant d'assister au naufrage d'un grand pays sombrant dans le désordre et la liquéfaction. Fût-on même désintéressé dans la question, qu'on ne le verrait pas sans peine renier sa signature et rompre sans vergogne les engagements pris en son nom. Naturellement, le Reichstag en éprouve une joie féroce. Il fallait s'y attendre. Il faut malheureusement s'attendre aussi à bien autre chose, car je ne serais pas étonné si, pour montrer patte blanche, ce que M. von Hertling appelle trop pompeusement le gouvernement russe commençait par rendre les centaines de mille prisonniers qu'il détient. A moins que Kaledine ne le mette auparavant à la porte, ce qui, pour le moment, ne s'annonce pas précisément. L'aventure qui se prépare là-bas peut donc, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, — suivant que la coalition germanique recevra ou non des gages à sa convenance, — modifier grandement la situation générale. Elle nous commande, en tout cas, de prendre d'étroites précautions. Et la première est de faire des situations nettes, qui, seules, permettent de voir clair devant soi.

LA DOUBLE TENTATIVE DES ALLEMANDS A CAMBRAI ET A VERDUN

(2 Décembre.)

Il était dans l'ordre normal des choses qu'une contre-attaque allemande de grande allure se produisît tôt ou tard, dans l'ouest de Cambrai. L'ennemi, bousculé par un premier choc inattendu, mais qui restait isolé et sans répétition nulle part, a eu tout le temps de rassembler non seulement ses esprits, mais ses forces, et

(Cl. Daily Mirror.)

EN PALESTINE. — *1. Squelette d'un appareil turc abattu par les Anglais. 2. Arabes contemplant avec admiration un aéroplane britannique.*

2 DÉCEMBRE **LES FAITS** **3 DÉCEMBRE**

Région de Cambrai. — *La lutte d'artillerie reste très violente, mais il n'y a de combat que sur les positions de Mœuvres où plusieurs attaques ennemies sont repoussées.*

Dans les Flandres. — *Une opération très vivement menée, en pleine nuit, permet aux troupes britanniques d'améliorer leurs positions au nord et au nord-est de Passchendaële, en enlevant au nord le mamelon coté 52, et au nord-est la crête militaire qui leur masquaient les vues sur les zones voisines.*

En Russie. — *La délégation russe chargée de conclure un armistice est reçue à 4 heures de l'après-midi par le maréchal prince Léopold de Bavière, commandant en chef des armées allemandes sur le front oriental. En attendant la conclusion de l'armistice général, une convention particulière suspend les hostilités à partir d'aujourd'hui sur tout le front du Pripet au sud de la Zlota-Lipa.*

En Woëvre. — *L'ennemi attaque nos lignes au nord de Flirey : il est repoussé et subit des pertes sérieuses.*

Région de Cambrai. — *Nouvelle journée de bataille sur le front Gonnelieu-Marcoing : les Allemands engagent des effectifs considérables ; ils parviennent à réoccuper la Vacquerie et à refouler les postes britanniques à l'est de Marcoing.*

En Russie. — *Krylenko entre à Mohilev à la tête des troupes maximalistes et s'empare du grand quartier général des armées russes : le généralissime Doukhonine est assassiné.*

Le général Kornilof qui était prisonnier à Bykof a réussi à s'enfuir dans la nuit du 1er au 2 décembre.

Afrique orientale allemande. — *Une dépêche officielle annonce que les forces anglo-belges sont entièrement maîtresses de la colonie : les derniers détachements ennemis passent en territoire portugais, où ils vont continuer une guerre de partisans.*

de venir à la rescousse. D'assailli, il redevient donc assaillant, et même, pour bien montrer que son ébranlement n'avait été que passager, il a, en même temps, attaqué avec violence nos positions du bois des Fosses, au nord-est de Verdun.

Comme toujours, ses tentatives ont été vaines, ou à peu près. D'un côté, il a repris, au prix de fort grands sacrifices, un certain nombre de villages, mais pour en reperdre peu après la plupart. De l'autre, il a été arrêté et rejeté dans ses tranchées. Tout cela, évidemment, n'avance pas beaucoup ses affaires ; mais je ne sais si les nôtres s'en trouvent vraiment en meilleur état, ce jeu de va-et-vient ne modifiant guère la situation existante et pouvant se prolonger presque indéfiniment.

Pour arriver à la solution désirée, il faut, décidément, adopter une autre méthode, qui substitue aux opérations de détail des actions d'ensemble, ou au moins ayant entre elles des relations de connexité et de temps. Il est entendu que les Anglais et nous tenons partout très ferme et que, lorsque nous attaquons de façon congruente, nous emportons généralement le morceau.

Mais on n'abat pas un édifice en y mettant la pioche sans ordre ni synchronisme, et le pic des démolisseurs obéit lui-même à de certaines lois. Je veux dire par là que la muraille qui barre notre territoire cédera seulement si nous l'attaquons de telle sorte qu'une fois la brèche faite, l'ennemi n'ait jamais le loisir ni la faculté de la boucher.

On remarquera que les deux assauts livrés vendredi par le kronprinz sont concomitants. Celui de l'est avait certainement pour but d'aider l'autre, déchaîné à l'ouest, et dont on attendait des résultats essentiels que la ténacité britannique a heureusement annulés ou du moins très considérablement réduits. Il y avait donc concordance de conception, de volonté et d'efforts. Il y avait entente entre deux groupes d'armées ayant chacun son commandement distinct ; une entente qui a déterminé deux offensives parallèles, contre une défensive n'ayant rien de conjugué et ne procédant pas des mêmes actes précurseurs.

Tel est le fait, que personne ne peut contester, et qui doit nous donner à réfléchir. Quant à la morale à en tirer, la voici : en face d'un adversaire dont les forces sont toutes solidaires et mues par une seule main, nous ne pouvons pas continuer à opérer chacun pour notre compte, car ce serait rendre aux Allemands des points qui leur feraient finalement la partie trop facile.

Et puisque la situation actuelle nous impose ainsi, plus que jamais, des actions concertantes ou tout au moins concertées, j'aime à penser que le premier soin du comité interallié aura été d'orga-

niser celles-ci suivant la formule qui reste la meilleure, malgré l'abus qui en a été fait oralement : « Unité de direction sur l'unité du front. »

LES LEÇONS DE LA BATAILLE

(3 Décembre.)

La bataille engagée à l'ouest de Cambrai n'a pas tourné absolument comme les Allemands l'espéraient. Ils voulaient, suivant l'expression de leur chef, le général de Marwitz, transformer en défaite « un embryon de victoire ». Le mot embryon est évidemment péjoratif ; mais celui de victoire y est, et nous suffit. Toujours est-il que la défaite n'est pas venue, car les Anglais ont, à fort peu près, conservé toutes leurs récentes conquêtes.





LES CHEFS DU BOLCHEVISME

Ilianof Lénine. } *Braunstein* dit *Trotzky.*

Cependant, son offensive était montée suivant la formule des grands coups, et avec des effectifs dépassant cinq divisions. Elle affectait deux directions convergentes, l'une allant du nord au sud, l'autre de l'est à l'ouest, tout comme à Sadowa, bien qu'en petit. Ces gens-là sont fidèles aux principes, même quand ils sont mauvais, et c'en est un détestable que celui qui prescrit la concentration sur le champ de bataille même. Le général de Marwitz doit en être aujourd'hui convaincu, puisqu'il n'a pas pu, malgré de lourdes pertes, boucher la brèche ouverte dans la muraille qu'il entendait restaurer.

Les choses, bien que la lutte paraisse devoir se continuer, restent donc en l'état et, connaissant la fermeté britannique, j'ai une solide assurance qu'elles y resteront. Mais est-ce le maintien du *statu quo* qui peut nous mettre hors d'affaire? Personne, j'imagine, ne le pensera. Conquérir quelques kilomètres de terrain, c'est fort bien. Les garder malgré de furieux assauts, c'est extrêmement louable. On me permettra de dire, cependant, que ce n'est pas suffisant pour amener le dénouement, à moins qu'on ne se résigne à attendre celui-ci jusqu'à ce que nos poilus de la classe 19 aient tous des cheveux blancs. Il faut donc faire autre chose, et cette autre chose est d'en finir avec les actions locales, éparses, distinctes, à objectifs plus ou moins limités, pour revenir à la méthode napoléonienne, qui vise uniquement à la concentration des efforts.

« La défaite de l'Allemagne, écrit à ce sujet la *New-York Tribune*, que je cite intégralement en forme de conclusion,

sera sérieusement retardée si l'on ne cherche pas à réaliser l'unité de commandement dans toutes les directions et la concentration des ressources sur un seul front... Il s'agit de réaliser la mise en commun de toutes les forces de l'Entente et la subordination des plans de campagne particuliers au plan général de la coalition. Une alliance qui n'a pu sauver la Belgique, la Russie, la Serbie et la Roumanie n'a sûrement pas besoin d'autres exemples, pour illustrer la faiblesse de sa stratégie et de sa diplomatie. »

Ah ! certes, la leçon que nous donne là notre confrère américain est sévère ; mais qui oserait dire qu'elle n'est pas méritée? Sur l'immense front qui s'étend de la mer du Nord à la mer Égée, un point seul est actuellement animé, tandis que le calme, comme disent les communiqués, s'étend à tout le reste. Vraiment, la conférence des alliés n'aurait été qu'une inutile palabre, si elle ne coordonnait pas mieux les opérations futures, et si elle négligeait d'y associer un élément de première importance qui pourrait fort utilement intervenir à Salonique. Je veux parler du Japon.

LES DEUX DANGERS

(4 Décembre.)

Des renforts, venant de Russie, affluent sur le front occidental, aussi bien en Flandre qu'en Italie. Tel est le premier effet de la trahison maximaliste, que le peuple russe semble accepter avec un redoublement de *nitchevo*. Nous assistons à des scènes d'un comique qui serait savoureux s'il n'était si pénible, tel l'envoi au quartier général allemand de trois compères dont le plus marquant est un ancien lieutenant expulsé de l'armée pour malversations. Il fut un temps où les représentants de l'Allemagne se seraient montrés plus chatouilleux sur un tel affront et auraient dédaigneusement refusé d'entrer en rapports avec des personnages aussi grotesquement odieux. Mais maintenant, on veut la paix, et on l'achètera, même au prix des plus honteuses compromissions.

On la veut en Orient, avec l'espoir de mieux accabler l'Occident. Déjà, la contre-attaque de Marcoing a pris l'allure d'une grande bataille, où vingt divisions ont été engagées. Celles-ci n'étaient assurément pas toutes à pied d'œuvre. On a donc profité, pour les avoir sous la main, à la fois de la défection russe et du calme persistant qui règne partout, hors le point en question. C'est que la coordination des efforts n'est pas absolument comprise de la même façon, ici et ailleurs.

Les Anglais, avec la ténacité dont ils



(Cl. Polak.)

Ruines d'un village sur le Chemin des Dames.

ont déjà donné tant de preuves, se sont raidis de leur mieux contre l'ouragan qui déferlait sur eux, ne cédant que quelques bribes de leurs récentes conquêtes ; quant aux Allemands, qui attaquaient en masses compactes, ils ont été, comme toujours, fort éprouvés. Mais on sait qu'ils ne regardent point à la casse quand ils ont, comme c'est ici le cas, à venger une profonde blessure d'amour-propre ou à réparer un dommage important. Je ne crois pas, cependant, qu'ils puissent se vanter d'avoir fait, cette fois, l'un ou l'autre, encore qu'ils s'y soient repris à plus de dix fois. Quelques villages reconquis ou rendus intenables, comme Masnières, ne rétablissent point l'intégrité assez fortement écornée de la ligne Hindenburg. Mais la lutte a été rude, et peut-être n'est-elle pas terminée. Des avalanches peuvent encore fondre sur nous, entraînées par le vent du nord, qui a déjà convoyé tant de nuages chargés d'orage. Nous ne les empêcherons de crever qu'en nous unissant tous.

L'Italie également est menacée. La coalition des Tudesques a amené dans la montagne une artillerie nombreuse, qui commence à faire grand bruit. Elle a amené également des troupes, soixante divisions, dit un journal italien qui, j'aime à le croire, exagère. Mettons qu'il y en ait seulement la moitié. Cela fera tout près de 250 000 hommes, et c'est là une force respectable, qui ne se trouve probablement pas rassemblée simplement pour être passée en revue par le jeune Charles Ier.

Je ne demande pas ce que l'on compte faire pour parer à ces dangers divers. C'est le secret militaire. J'aimerais seulement à savoir qu'on a organisé quelque chose. Car nous sommes, à l'heure actuelle, suffisamment avertis par ce qui s'est passé devant Marcoing, sur la façon dont nos ennemis entendent profiter de la défection russe, pour être sans excuse si nous nous laissions encore une fois prendre de court.

LES PROBLÈMES DU JOUR

(5 Décembre.)

Il paraît que la conférence interalliée ne nous donnera pas le chef unique que nous avons tant de raisons de souhaiter. Des empêchements dirimants s'opposent sans doute à cette solution pourtant si simple et si logique. J'avoue les comprendre assez mal et regretter qu'on n'ait pas pu les faire céder à des nécessités dont la rigueur impérieuse domine tout le reste. Mais les doléances ne changent point le fait acquis.

Maintenant, l'unité de direction, dont tout le monde comprend l'importance souveraine, et qui, sous une forme ou



(Cl. Rol.)

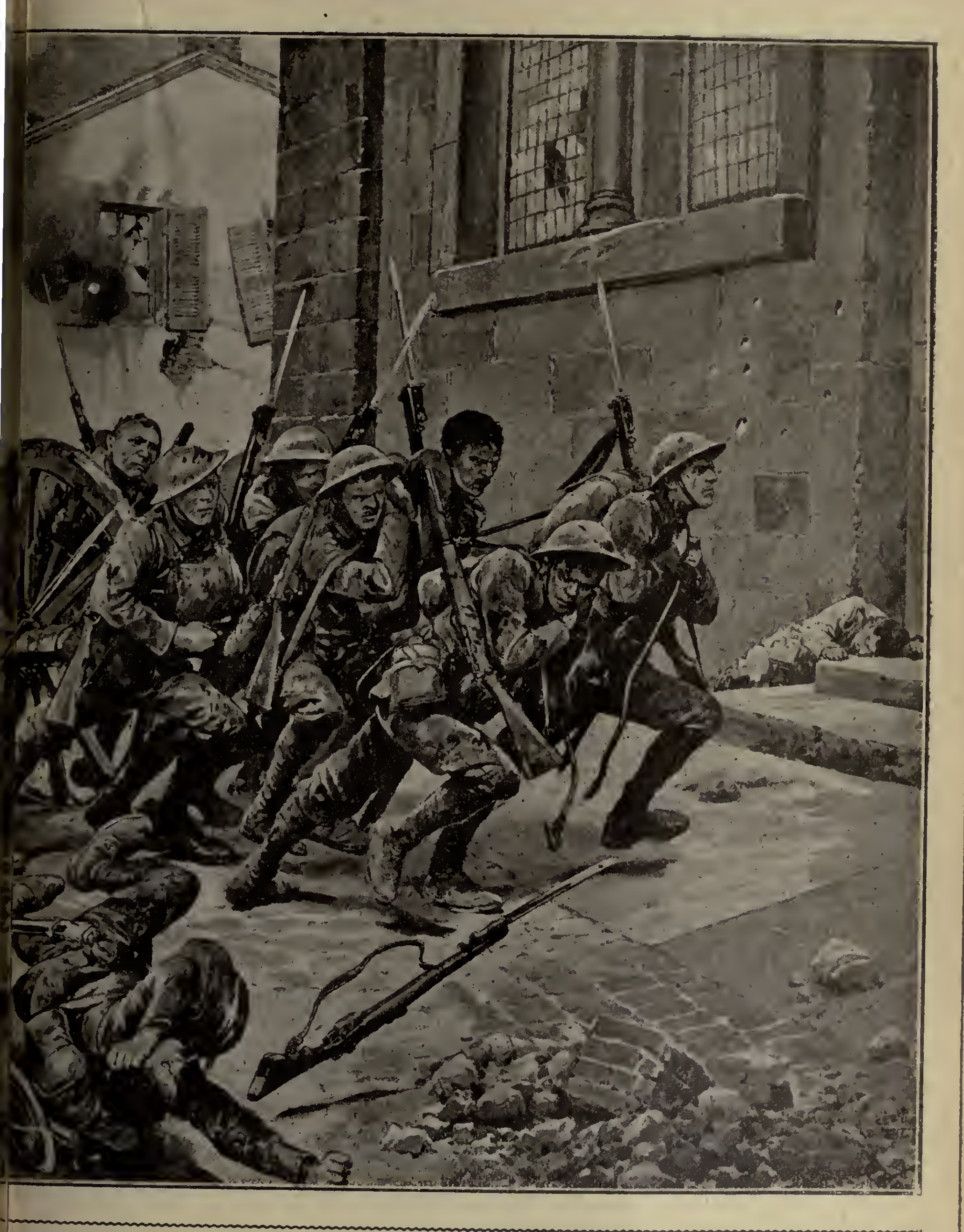
Tracteurs remorquant des gros canons britanniques.

Pendant la ret



Les Allemands, revenus du grand coup que leur avait porté l'audacieuse offensive du général Byng, contre-attaquèrent avec fureur. Ils amenèrent, en hâte, de grosses réserves et, comme toujours, sacrifièrent leur « matériel humain ». Nos alliés, obligés de céder une partie du terrain si vaillamment conquis, le firent chèrement payer à

ie de Cambrai



dversaire. Il fallait surtout sauver l'artillerie qui avait suivi la progression des upes. Dans un village, où de gros canons étaient restés, des hommes s'attelèrent aux ces et les entraînèrent, tandis qu'à quelques mètres de là, leurs camarades de l'infan- e se sacrifiaient pour arrêter l'ennemi pendant le temps nécessaire à l'évacuation.

sous une autre, est universellement réclamée, — je n'en veux pour preuve que les paroles prononcées par le colonel House, — cette unité d'action peut-elle être réalisée autrement que par la création d'un généralissime? Oui, au moins dans une certaine mesure, si l'on confère au comité de guerre permanent des pouvoirs qui ne soient pas seulement de forme, en même temps que les moyens d'exercer ceux-ci. Il va sans dire que l'opération est plus difficile que celle qui consisterait à condenser l'autorité suprême en une seule main. Mais il faut savoir se contenter de ce qu'on a, quand on n'a pas ce qu'on désire.

Le comité de guerre est un organe imparfait, un bureau d'études beaucoup plus qu'un véritable dispensateur de forces. Cependant, si ses attributions ne doivent pas se borner à donner des indications que chacun sera libre ou non de suivre, comme on nous l'a d'abord laissé entendre, il pourra rendre des services. Et qui sait si, lorsque auront apparu les bénéfices donnés par ce premier essai de coordination, on ne se décidera pas à reconnaître qu'il serait possible d'en obtenir de plus grands en exploitant intégralement l'idée qui a présidé à sa création? Les réformes, dit-on, s'enchaînent les unes aux autres. En étant encore aux premières, nous attendons de la force des choses celles qui doivent suivre inévitablement.

Il n'est pas douteux que, malgré ses succès apparents et les gages qu'elle possède encore, la coalition germanique ne se sente atteinte profondément. Elle a fait en Italie un très gros effort, qui se trouve enrayé pour un temps indéterminé. Elle vient d'en faire un autre, très considérable aussi, en Flandre, où elle n'a obtenu que des résultats infinitésimaux qui furent extrêmement coûteux. La Turquie est terriblement ébranlée, et la Bulgarie semble se tenir quelque peu sur la réserve. Peut-on croire qu'en d'autres temps, et si les Allemands étaient plus sûrs d'eux-mêmes, ils mettraient tant de hâte à faire le geste humiliant qui les rapproche des étranges émissaires que Lénine leur envoie? Quelques sovietistes, escortés d'un matelot et d'un soldat réfractaire, tels sont les plénipotentiaires dans la main desquels les généraux du kaiser sont obligés de mettre la main ! Voilà à quelles singulières compromissions oblige le désir passionné d'obtenir à tout prix la paix.

Prenons-y garde cependant. Cette paix, même caduque et boiteuse, pourrait être pour nous une source de périls, si nous ne nous cuirassions d'avance contre ses conséquences. Il ne faudrait pas que les Austro-Allemands, stabilisés sur le front italien, pussent organiser quelque chose ailleurs, après avoir détourné vers les plaines vénitiennes une partie de nos forces, réduites à faire là du stationnement comme l'armée de Salonique. Il sera bon



(Cl. Central News.)

Transport de blessés sur le front britannique.

également de nous garantir, par une fabrication intensifiée, contre la pluie d'avions e l'ennemi s'apprête à nous jeter au printemps sur le dos. C'est seulement en prévoyant les aventures qu'on peut se garantir contre elles. Le comité de guerre ne manque donc point de besogne, et M. Clemenceau, ministre de la Guerre, a largement de quoi exercer sa perspicacité et l'esprit de décision que nous lui connaissons tous.

L'ARMISTICE RUSSE

(6 Décembre.)

Le feu a cessé officiellement sur le front russe, entre le Pripet et la Lipa. C'est un armistice provisoire, qui probablement s'étendra, car les maximalistes, corrompus par l'or allemand, ne songent, malgré les traités, qu'à conclure une paix separée. Celle-ci, cependant, n'est pas encore faite, malgré le désir qu'en ont les empires centraux et les étranges compromissions auxquelles ce désir les fait consentir.

Le prince Léopold de Bavière a reçu les délégués des soviets, tout couverts encore du sang du brave et malheureux Doukhonine : il les a même régalés d'une allocution. Après quoi, sous la présidence du chef d'état-major Hoffmann, les pourparlers ont commencé. Et c'est à ce tournant qu'il faut attendre les plénipotentiaires. Troztky n'a-t-il pas dit, avec cette insolence qui est le propre des usurpateurs, que, devant eux, les puissances centrales devaient comparaître en accusées? Il faudra voir si la soif de paix est assez forte pour imposer cette pénible posture aux généraux allemands, dont on connaît la hauteur et la morgue, ou bien si, pour mieux fuir devant la bataille, les envoyés des soviets veulent faire eux-mêmes toutes les concessions. Il peut se faire encore qu'une réaction se manifeste contre les excès des bolcheviks, qui commencent à se vautrer dans le crime. Des mouvements séparatistes sont signalés en Crimée, dans le Caucase et en Sibérie, sans compter ceux qui se sont déjà produits ailleurs. Et cette dissolution progressive réduit à peu de chose la puissance des démagogues qui oppriment Petrograd et Moscou. Si les armées du sud restaient fidèles au devoir militaire, Lénine et consorts pourraient fort bien devenir de simples insurgés, et la Roumanie échapper à l'étreinte austro-allemande. Mais, dans ce cas, en face de qui les Allemands se trouveraient-ils pour obtenir les gages sans lesquels ils ne peuvent retirer leurs troupes du front oriental?

La situation, si grave qu'elle soit, peut donc encore changer, car, en temps de révolution, les coups de théâtre sont fréquents, et souvent imprévus.



(Cl. Rol.)

Mise en batterie d'une grosse pièce.

4 DÉCEMBRE **LES FAITS** **5 DÉCEMBRE**

Etats-Unis. — *Le président Wilson donne au Congrès lecture d'un message dans lequel il demande de déclarer les Etats-Unis en guerre avec l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie : « Il faut considérer les Puissances centrales comme ne formant qu'un tout ; l'Autriche-Hongrie, elle-même, n'est que la vassale du gouvernement allemand. »*

Le Président parlant de la Société des Nations déclare que si, après la guerre, le peuple allemand continue à être obligé de vivre sous ses maîtres ambitieux et intrigants, sous le gouvernement d'hommes auxquels le reste du monde ne pourrait pas se fier, il serait impossible de l'admettre à la Société des Nations.

Front d'Italie. — *Bataille sur le plateau d'Asiago ou les Austro-Allemands s'efforcent d'enlever les positions du mont principal des Meletta.*

En Mésopotamie. — *Défaite des Turcs dans la vallée de la Djala.*

Région de Cambrai. — *Le commandement britannique a décidé l'abandon du saillant trop avancé du bois Bourlon et des villages au sud : le mouvement de repli a commencé dans la nuit ; Marcoing est également évacué.*

Front d'Italie. — *Maîtres des monts Tondarecar et Baldenecche occupés dans la soirée d'hier, les Austro-Allemands développent leur succès et enlèvent l'ensemble des positions du massif des Meletta. Tout le terrain au nord de la gorge de la Frenzela tombe entre leurs mains. Les Italiens opposent d'ailleurs une résistance acharnée et ne se replient que pas à pas. « Les braves défenseurs italiens du Castelgomberto, dit le communiqué autrichien, complètement encerclés depuis vingt-quatre heures, ont dû se résigner à déposer les armes. »*

Le général Diaz, dans un ordre du jour, salue l'entrée en ligne des troupes franco-britanniques.

ILS SONT PRESSÉS

(7 Décembre.)

Une nouvelle offensive s'est produite en Italie, sur le plateau des Sette Comuni. Elle n'a rien qui nous surprenne. Lénine et Troztky fournissant aux Austro-Allemands le moyen de réparer leurs pertes, ceux-ci devaient en profiter pour remettre en chantier le travail inachevé. Et ce travail consiste à déborder, par la plaine de Bassano, les défenses jusqu'ici inviolées du monte Grappa, qui barrent l'espace compris entre la Piave et la Brenta.

Cependant, cette fois encore, l'affaire a manqué, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans le communiqué autrichien, ces mots qui ne claironnent guère : « Les troupes du maréchal von Conrad ont pris quelques positions des hauteurs. » Je pense bien que ce n'est point pour un résultat aussi minime que l'ennemi avait dessiné une double offensive, faite pour obtenir l'enveloppement global au moyen d'un enveloppement particulier. Car c'est là le fin du fin de la tactique allemande. Sans se préoccuper des contingences, elle cherche d'abord, et quelle que soit la situation, à tourner un des flancs de l'adversaire. Dans le cas présent, les bolcheviks se chargent de lui procurer la supériorité numérique dont elle a besoin pour cela.

Donc, mardi, après une préparation d'artillerie congruente, deux attaques ont été lancées simultanément, l'une frontale, dans la direction de Foza, l'autre latérale et débordante, le long de la route qui mène d'Asiago à Borgo. Seule, la première a donné quelques profits, et encore assez maigres, les Italiens s'étant repliés au sud des monts Tondarecar et Bardenecche, mais n'ayant point été débusqués du plateau. La seconde est venue se heurter, au sud de Gallio, contre le mont Sisemol, où elle a été brisée net. Renouvelée le lendemain, elle a eu plus de succès, puisque le Meletta di Gallio a été tourné par l'ennemi. Néanmoins, on s'explique parfaitement le ton modeste du bulletin autrichien, d'autant plus que les pertes subies par les assaillants ne sont point à négliger.

Cet essai de forcement avait eu, d'autre part, son complément naturel. Tandis qu'il s'effectuait au nord, Boroevic en dessinait un autre à Zenzon, sur la Piave moyenne, qu'il essayait de forcer. Nous sommes assez mal renseignés sur l'issue de cette affaire. Toutefois, la destruction de cinq passerelles par le canon des Italiens semble indiquer qu'elle n'a pas eu beaucoup de gravité.

Mais il est peu probable que l'ennemi s'en tienne là. Il est visiblement pressé d'en finir avant l'entrée en scène des Américains, qu'il redoute infiniment mal-

L'ŒUVRE DE TRAHISON



Arrivée des premiers émissaires russes au quartier général du prince Léopold de Bavière, à Brest-Litovsk, pour les pourparlers d'armistice.

gré ses lourdes railleries. Sa situation économique le presse, comme en fait foi certain ordre du jour du kaiser félicitant les troupes de l'abnégation avec laquelle elles supportent les privations, et leur promettant que la prochaine récolte fera cesser celles-ci. La prochaine récolte! On n'en est point encore là. Au surplus, comme je l'ai déjà dit, l'empressement extraordinaire que mettent les Allemands à accueillir les ouvertures maximalistes suffit à montrer combien l'épuisement du front oriental leur tient à cœur. Ils travaillent maintenant la Roumanie comme

6 DÉCEMBRE **LES FAITS** **7 DÉCEMBRE**

Front d'Italie. — *Nos alliés continuent leur mouvement de repli du massif des Meletta sur des positions plus en arrière. L'ennemi porte ses efforts sur le mont Sisemol qui forme le flanc gauche de la ligne italienne et s'en empare après une lutte corps à corps de plusieurs heures.*

Communiqué officiel roumain. — *Le commandement russe a proposé un armistice à l'ennemi et il a été décidé que les troupes roumaines, faisant partie de ce front, seraient associées à cette proposition. En conséquence, à 8 heures, les hostilités ont été suspendues. Les troupes ennemies ont manifesté bruyamment leur satisfaction et ont tenté d'approcher des réseaux roumains. Les troupes roumaines ont conservé une attitude digne et réservée et ont repoussé toute tentative de fraternisation.*

L'armée roumaine est intacte mais elle subit les conséquences de la situation en Russie.

Fronts russes. — *A la suite d'une entente des représentants des hauts commandements allemand, austro-hongrois, bulgare et turc, avec les représentants du haut commandement russe, une suspension des hostilités est décidée pour une durée de dix jours, du 7 au 17 décembre sur tous les fronts communs, de la Baltique à la mer Noire et sur les fronts turco-russes en Asie. Ce délai de dix jours sera employé à donner une conclusion aux négociations pour l'armistice.*

Etats-Unis et Autriche-Hongrie. — *Le Sénat et la Chambre américains votent la déclaration de guerre que le président Wilson signe aussitôt.*

La participation des Etats-Unis à la guerre contre l'Autriche cause une grande joie en Italie, et le roi Victor-Emmanuel adresse « en son nom, au nom du peuple, de l'armée et de la marine d'Italie » un télégramme de ferventes congratulations au président Wilson.

ils ont travaillé le reste. Il leur faut du monde à tout prix pour se retourner contre nous. La loyale Roumanie résistera, j'espère, encore que la défection russe rende sa situation bien difficile. Mais de la Bukovine au golfe de Finlande, il y a assez de forces rendues disponibles pour tenter quelque part un grand coup. A nous de tenir l'œil ouvert devant toutes les embûches et à nous rappeler que, pour les Boches, les traités les plus solennels n'ont que la valeur d'un chiffon de papier.

POUR NOS SOLDATS

(8 Décembre.)

L'hiver est commencé, et il a déjà donné des journées rudes. C'est le quatrième que nos soldats passent dans les tranchées, il ne faut pas l'oublier. Le devoir qui s'impose à nous tous, ceux de l'avant, ceux de l'arrière, ceux qui sont par état les dispensateurs de tous les objets utiles et nécessaires, est de ne rien négliger pour donner à nos braves le maximum de bien-être que comporte l'état de guerre, avec la consolation de savoir que rien de ce qui les touche ne nous laisse indifférents.

Toutes les précautions ont été prises par le service central en vue de constituer les approvisionnements d'effets d'hiver. Il y a de tout dans les magasins, vêtements de laine, galoches et chaussons, voire même vêtements imperméables dont ont tant besoin ceux qui piétinent, la nuit, sous la pluie. Il y a des braseros de tranchées, comme il y a des mortiers de tranchées, et les matériaux destinés à la confection de gourbis confortables pour les troupes de seconde ligne ne manquent pas. Il y a de tout, en un mot, et cependant, certains secteurs sont encore si mal servis qu'ils réclament les objets les plus essentiels.

Le fait est rare, je m'empresse de le reconnaître, mais eût-il un seul exemplaire que ce serait déjà trop. Tous nos soldats ont droit à la même sollicitude, et il faut que partout ils trouvent, à moins de quelqu'une de ces circonstances exceptionnelles et passagères auxquelles personne ne peut rien, un habitat suffisant, une nourriture saine et des garanties contre les morsures du froid. C'est au commandement d'y pourvoir, et je suis assuré que s'il y a eu quelque part négligence, il saura la redresser et en éviter le retour.

Une autre question se présente, qui résulte uniquement du peu de clarté des

8 DÉCEMBRE **LES FAITS** **9 DÉCEMBRE**

Rive droite de la Meuse. — *Echec d'un coup de main sérieux tenté par les Allemands au nord de Beaumont : l'ennemi laisse entre nos mains des prisonniers et une mitrailleuse.*

Front d'Italie. — *Les nouvelles positions tenues par nos alliés sur le plateau d'Asiago, à la suite de l'évacuation du massif des Meletta, s'appuient au mont Melazo et au col d'Asiago.*

Entre la Brenta et la Piave, les Italiens occupent le col Moschin, le col de la Berretta, le mont Grappa.

A leur droite, les troupes françaises du général Duchêne sont accrochées aux pentes du Mont Tomba, dont l'ennemi tient le sommet, et font un crochet au sud-est, le long de la Piave, pour se raccorder aux troupes britanniques installées sur le Montello, long éperon dressé dans la plaine et dominant le cours de la Piave. L'attitude magnifique de nos soldats d'Italie frappe tous les correspondants de guerre.

Prise de Jérusalem. — *Le général Allenby annonce qu'après avoir attaqué le 5 décembre, les positions ennemies au sud et à l'ouest de la ville, il a pu s'établir sur les routes de Jérusalem à Jéricho et à Naplouse. La ville sainte s'est trouvée ainsi isolée et les Turcs l'ont évacuée en se retirant vers le nord-est. L'événement a été quelque peu retardé par suite des précautions prises pour éviter tout dégât, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de la cité.*

« *La prise de Jérusalem, dit* Le Temps, *termine la campagne de Palestine, dont le but est atteint. La campagne de Syrie va commencer.* »

Finlande — *Le Sénat finlandais fait remettre au gouvernement français une déclaration dans laquelle « se fondant sur les généreuses assurances de la France au sujet du droit des petits peuples à la souveraineté nationale, il demande au gouvernement de la République de reconnaître la République finlandaise.*

décisions ministérielles et des interprétations diverses qui leur sont données çà et là. C'est celle de l'indemnité de tranchée. J'ai sous les yeux une note, signée d'un commandant d'armée, qui exclut de son bénéfice « les unités de ravitaillement (échelons de batteries, sections de munitions, trains de combat et trains régimentaires) qui ne viennent dans la *zone favorisée* (*sic*) que pour y effectuer un travail momentané ». Mais ce travail n'est-il pas, pour ces unités, extrêmement pénible et dangereux? Et quand des conducteurs rivés à leurs chevaux pendant des nuits entières viennent, sous les marmites, convoyer au front des munitions ou des vivres, n'ont-ils pas droit à la même allocation que ceux auxquels ils apportent le viatique et les moyens de subsister? Vraiment, l'anomalie est choquante, et j'en appelle à l'esprit si juste et si net de M. le ministre de la Guerre pour la faire cesser, comme aussi pour allouer l'indemnité de tranchée aux soldats de Salonique qui, j'ignore pourquoi, ne la touchent pas.

Autre chose encore. Voici un sous-lieutenant, père de famille, qui, blessé ou malade, est évacué à l'intérieur, puis envoyé après guérison à son dépôt. On lui alloue généreusement 240 francs par mois pour vivre lui et sa nichée, sans aucun supplément. J'en sais qui en sont réduits à ne manger qu'une fois par jour, et quelle pitance! L'indemnité de vie chère, dont on n'est guère chiche, et avec raison, ne pourrait-elle pas s'étendre jusqu'à ceux qui ont versé leur sang.

Je ne veux pas allonger aujourd'hui cette liste de revendications légitimes, désirant me cantonner exclusivement dans les cas généraux. Mais je prie instamment les autorités que cela regarde, de porter leur attention sur elle, afin que soient également sauvegardées la santé physique et la santé morale des vaillants qui luttent avec tant de constance pour le salut du pays.

C'EST CONTRE NOUS QUE L'EFFORT S'APPRÊTE

(9 Décembre.)

L'armistice, comme c'était à prévoir, englobe les troupes roumaines. C'est, du coup, tout le front oriental qui s'éteint. Mais qu'aurait pu faire, malgré sa bravoure, cette poignée d'hommes perdue comme une épave au milieu de légions immenses complètement désorganisées par l'indiscipline et la révolte? Elle n'avait

d'autre alternative que l'enveloppement ou la retraite dans des pays où elle n'était même pas assurée de trouver bon accueil. Une trêve pouvait seule la sauver de la double trahison russe, qui a rendu par deux fois inutiles son dévouement et son courage. Notre sympathie ardente la suit dans son malheur immérité.

Mais le fait qui résulte de son annihilation est celui-ci. Il n'existe plus qu'un front, sur lequel la coalition germanique peut porter toutes ses forces restantes, ou à peu près. Quelques bataillons de landwehr suffiront à monter la garde devant les maximalistes, à qui sera fait un pont d'or pour qu'ils demeurent tranquilles, et ainsi on attendra, ou qu'ils se soient mangés entre eux, ou que survienne la crise, d'ailleurs assez peu probable au moins avant longtemps, qui doit les anéantir. C'est contre nous que l'effort s'apprête. Sachons nous préparer à le briser.

Au surplus, on peut se demander s'il sera aussi rude qu'on voudrait nous en persuader. Les violentes contre-attaques du Cambrésis, qui n'ont rendu aux Allemands que la moitié à peine de ce qu'ils avaient perdu, la ruée furieuse des Sette Comuni, qui a obligé nos alliés italiens à un certain recul, mais ne les a point débusqués du plateau, tout cela s'est effectué grâce à des appoints déjà largement prélevés en Russie. On a enlevé de là tout ce qu'il y avait de meilleur. Le reste semble devoir être moins redoutable, car le nombre ne fait réellement la force que quand il comporte également la valeur.

Les armées de la coalition sont profondément usées par les efforts successifs qu'il leur a fallu faire un peu partout. L'Allemagne appelle sa classe 1920. L'Autriche n'a plus guère de soldats à armer. Les réservoirs se vident dans les empires centraux.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Officiers anglais, en observation, pendant la bataille.

Or, si nous sommes fatigués, nous aussi, par cette longue guerre, nous voyons du moins surgir derrière nous une force nouvelle, puissante, compacte et résolue, que va nous apporter l'Amérique. J'entends bien que nos ennemis espèrent en finir avant son intervention. Ils oublient Verdun et l'Yser.

Nous tiendrons devant eux autant de temps qu'il le faudra pour préparer, avec le concours de nos plus récents alliés, une riposte décisive. Et quand celle-ci se produira, elle trouvera l'ennemi encore diminué et affaibli par ses suprêmes tentatives, cependant que du foyer de pestilence qu'a allumé en Russie la bande des sovietistes, soufflera peut-être vers lui un vent de discorde et de désorganisation.



(Cl. Beaufrère.)

Nos nouveaux canons sur affût à plaque tournante.

COMMENT BRISER LEUR PROCHAIN EFFORT
(10 Décembre.)

L'Allemagne s'inquiète de l'obstination que nous mettons, du côté occidental, à ne point lui céder. « Il ne faut pas méconnaître, écrit le *Berliner Tageblatt*, que la volonté intransigeante de l'Amérique pour la prolongation de la guerre conduit dans l'inconnu. » Et la *Gazette de Westphalie* dit de son côté : « Si peu sympathique que nous soit le gouvernement français, — lequel doit être plutôt flatté de cette réticence, — nous ne pouvons lui refuser notre admiration, car il a su entretenir dans la nation la volonté de vaincre. » Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'après tant d'efforts militaires et des tentatives de corruption concomitantes, on espérait avoir brisé, chez les alliés, les ressorts de la constance, et que l'on est assez déconcerté de les voir plus solidement trempés que jamais?

Les Autrichiens, réduits une fois encore à leurs propres forces, — car il n'est plus du tout question, dans les communiqués, des forces allemandes qui, après avoir, grâce à des moyens dont tous n'étaient pas absolument militaires, tiré Boroevic du pétrin, semblent avoir reçu une autre destination, — les Autrichiens piétinent sur les Sette Comuni. Déjà ils se sont heurtés aux forces françaises et anglaises, ou du moins à une partie d'entre elles, c'est-à-dire à des éléments qui ont surtout servi jusqu'ici à opérer des relèves, ce qui, soit dit entre parenthèses, ne paraît pas la meilleure manière de les utiliser. Mais passons. Il y a là-bas quatre commandants en chef, et, par conséquent, une unité de direction très sujette à caution. Malgré tout, le plateau d'Asiago n'a pu être nettoyé par l'ennemi, qui, cependant, n'a pas ménagé ses assauts furibonds.

Dans le Cambrésis, le prince Ruprecht, ayant réagi avec la plus extrême violence contre le vigoureux coup de surprise dont il avait pâti, n'a pu rétablir sa situation que très partiellement. Mais enfin il a sauvé Cambrai, au moins jusqu'à nouvel ordre, précisément parce que la brillante affaire que le général Byng a si hardiment menée n'a pas eu de contre-coup par ailleurs. Sur ce sujet, le *Manchester Guardian* fait des réflexions absolument justes. « Il n'existe point, dit-il, de solution fractionnaire du difficile problème qui se pose sur le front occidental. Une immense concentration d'artillerie n'y suffit pas par elle-même, encore moins une simple concentration d'hommes, ni même une surprise complète dans un secteur du front, ni la maîtrise de l'air. Il nous faudra combiner tous ces avantages et leur en ajouter un quatrième, à savoir la possibilité de se

10 DÉCEMBRE **LES FAITS** **11 DÉCEMBRE**

Sur les fronts. — *Les communiqués ne signalent que des luttes d'artillerie, des coups de main et des actions de détail. En Italie même, l'offensive austro-allemande subit un temps d'arrêt.*

Sur mer. — *Au cours de la nuit, deux torpilleurs italiens, après avoir, dans un raid audacieux, coupé plusieurs chaînes métalliques et déplacé un barrage de mines, ont réussi à pénétrer dans le port de Trieste, où ils ont coulé le cuirassé autrichien* Wien. *Un autre cuirassé a été frappé, mais sans qu'il ait été possible de constater les avaries.*

Guetteurs de sous-marins. — *L'amirauté britannique prescrit à tous les capitaines de navires marchands de 2 500 tonnes et au-dessus, d'enrôler dans leur équipage 4 hommes spécialement destinés à être employés comme guetteurs en haut des mâts. Ces hommes prendront la surveillance dans les zones dangereuses par veilles d'une durée de deux heures.*

En Palestine. — *Le général Allenby fait son entrée officielle à Jérusalem avec les commandants des détachements de France et d'Italie, les attachés militaires de ces deux puissances et ceux des Etats-Unis.*

Ile Madère. — *Funchal est bombardé par un sous-marin allemand qui lance une quarantaine de bombes; il y a des morts et des blessés et des dégâts matériels.*

En Angleterre. — *A la Chambre des communes, M. Balfour, ministre des Affaires étrangères, déclare que le gouvernement britannique a reçu de l'Allemagne en septembre* 1917, *par l'intermédiaire d'un diplomate neutre, une communication relative à une déclaration éventuelle au sujet de la paix. Le gouvernement britannique a répondu qu'il était disposé à recevoir toute déclaration de l'Allemagne et à la discuter avec ses alliés. « Nous avons informé, ajoute M. Balfour, les gouvernements de France, d'Italie, du Japon, de la Russie et des Etats-Unis de la suggestion allemande. »*

concentrer plus rapidement que l'ennemi. » Or, comment réunir rapidement des masses importantes, comment combiner les attaques et les faire se répondre, quand il y a quatre têtes, qui ne sont point, hélas ! dans le même bonnet?

Voilà réellement où le bât nous blesse, comme nos ennemis le constatent avec une satisfaction nullement dissimulée. Néanmoins, ils se préoccupent et s'offusquent de la résistance qu'ils rencontrent, parce qu'elle les oblige à d'immenses sacrifices, pour des résultats médiocres au demeurant. De combien de leurs cadavres ont-ils jonché les montagnes italiennes et les plaines de Flandre sans avoir pu atteindre la plaine vénitienne ni rétablir leurs lignes trouées devant Marcoing? Des demi-succès, passe encore. Du moins faudrait-il les payer moins cher.

Aussi comprend-on fort bien, dans le camp adverse, qu'à ce jeu l'usure doit prendre avant peu des proportions menaçantes. On envisage avec émoi le redoutable inconnu, comme dit le *Berliner Tageblatt*, que comporte l'intervention américaine. On va donc, tandis qu'il en est temps encore, redoubler d'efforts, militaires ou sportulaires, pour nous empêcher de tenir jusqu'à la fatale échéance. Nos soldats sauront déjouer les premiers, qu'ils ont déjà tant de fois brisés. A nous tous, gens de l'arrière, personnages officiels ou non, de défier les seconds.

CALME PRÉCURSEUR DE L'ORAGE

(11 Décembre.)

Il paraît que la paix maximaliste ne va pas toute seule. Les plénipotentiaires de Lénine se sont indignés à la pensée que l'Allemagne refusait nettement le cadeau qu'on voulait lui faire des proclamations défaitistes destinées par les Soviets à inonder l'univers et, tout en se sentant disposés à avaler bien des couleuvres, ils ont jugé que l'interdiction faite à la flotte russe de naviguer, dans la Baltique, plus loin que Cronstadt, était d'une ironie un peu trop forte. Ils se sont donc retirés sous leur tente pour conférer avec les techniciens du parti, sans doute quelques anciens gardes-magasins promus à la graine d'épinards.

Mais ils semblent tout déconfits de l'aventure et proclament la révolution en danger. La révolution, c'est eux, car, comme tous les perturbateurs de profession, ils identifient volontiers leur sort à celui d'une réforme dont ils n'ont été que les bénéficiaires. Il est clair que si la Russie, se ressaisissant enfin, parvenait à se débarrasser de ces polichinelles, nous applaudirions à leur déchéance, mais nous n'en serions pas beaucoup plus avancés, les ravages qu'ils ont commis partout,

(Clichés Boyer.)

DANS LA VILLE SAINTE : 1. *La porte de Jaffa par laquelle entra le général Allenby.* — 2. *L'arc de la maison dite de l'*Ecce Homo.

12 DÉCEMBRE **LES FAITS** **13 DÉCEMBRE**

Au sud de la Scarpe. — *Attaque allemande dans le secteur de Bullecourt : l'ennemi qui opère sur un front d'environ 1 500 mètres et avec des effectifs importants finit par être rejeté dans ses tranchées et laisse un grand nombre de cadavres sur le terrain. Il garde cependant un élément de tranchée formant saillant dans les lignes britanniques et complètement détruit par le bombardement préparatoire.*

Front d'Italie. — *Les Austro-Allemands ont repris hier leurs attaques entre la Brenta et la Piave et des combats acharnés se déroulent sur les positions italiennes du col del Orso, du mont Spinoncio, et vers les débouchés du val Calcino sur la Piave, au sud de Quero.*

Sur mer. — *Un convoi de six vapeurs, allant d'Ecosse en Norvège sous l'escorte de deux torpilleurs et quatre chalutiers armés anglais, est attaqué et détruit par des forces légères allemandes.*

La neutralité suisse. — *Dans une communication au Conseil des Etats, M. Ador, conseiller fédéral, parle des récentes assurances données par la France et les Etats-Unis. La France a renouvelé l'affirmation de sa volonté de respecter la neutralité suisse. Les Etats-Unis ont déclaré que les troupes américaines tiendraient le territoire suisse pour inviolable, tant que la Confédération maintiendrait sa neutralité et que l'ennemi lui-même la respecterait.*

Le Conseil fédéral a répondu aux gouvernements de France et d'Amérique en affirmant de nouveau la ferme résolution de la Suisse de défendre sa neutralité contre qui ce soit, par ses propres forces ; il a ajouté qu'il ne doutait pas des loyales intentions des deux puissances qui venaient de l'assurer à nouveau de leur respect pour la souveraineté de la Suisse.

Sur mer. — *Le patrouilleur* Paris II, *de la division navale française en Syrie, est coulé à Adalia.*

surtout dans l'armée, étant irréparables avant très longtemps. Quoi qu'il arrive donc, le concours russe ne peut plus exister pour l'Entente. C'est un point sur lequel il serait à la fois puéril et dangereux de se faire illusion. Il n'en est pas moins vrai que la faconde démagogique des maximalistes paraît avoir livré un assaut malheureux au positivisme hautain du général Hoffmann, et c'est là un spectacle qui, s'il n'est pas nouveau, peut toujours être regardé avec curiosité.

Ainsi, ne nous occupons plus d'un front qui est mort, et tournons nos regards vers l'autre, sur lequel va probablement fondre la tempête dont il faut peut-être voir dans le calme actuel un signe avant-coureur.

En Flandre, le prince Ruprecht s'est mis au repos, sans pousser plus avant ses demi-récupérations. En Italie, si l'on en croit une dépêche de Rome plus explicite que les communiqués, Hœtzendorf aurait forcé les Italiens à évacuer le mont Sisemol et à s'établir, presque au rebord du plateau des Sette Comuni, sur une ligne qui court devant le val Frenzela. Il a, suivant la méthode usuelle, scindé son attaque et cherche maintenant à avancer tant par le val d'Astico que par les pentes du mont Grappa. En somme, on ne nous parle plus guère que de lui seul, et von Below a complètement disparu avec ses Allemands.

Sans doute, nous le retrouverons ailleurs, car d'importants mouvements de troupes sont signalés, dans la direction de nos frontières. Attendons-nous à quelque démonstration violente et mettons-nous en état de la parer.

LA STRATÉGIE D'ALLENBY

(12 Décembre.)

La prise de Jérusalem par les troupes du général Allenby, avec lesquelles se trouvaient, il ne faut pas l'oublier, des contingents français et italiens, est le gros événement du jour. Je veux bien qu'au point de vue militaire strict, il n'ait pas de dimensions énormes, encore qu'on ne doive jamais affirmer pareille chose, tant la guerre est féconde en surprises. Mais, sous le rapport de l'effet moral, il est considérable, et il aura certainement un grand retentissement dans les populations musulmanes, dont beaucoup se montrent assez disposées à secouer le joug spirituel du pseudo et impotent khalife de Stamboul. La possession des lieux révérés par le chrétien était pour elles le symbole qui les rattachait à l'empire ottoman, depuis longtemps menacé de décrépitude. Ce lien brisé, rien ne les subor-

donne plus, même théoriquement, à un souverain qui a fait acte de vassalité servile, et n'est, après tout, au point de vue de la foi islamique, qu'un simple usurpateur.

Quant à la manœuvre qui a valu au général Allenby ce brillant succès, elle implique une remarquable adresse. Elle a commencé par la prise de Bir-Seba, laquelle écartait tout danger d'une attaque



(Cl. Boyer.)

Le mur des lamentations à Jérusalem.

de flanc comme celle qui, dirigée une première fois par le général de Kressenstein, avait empêché la prise de Gaza. Elle s'est continuée par une marche progressive, et autant que possible enveloppante, qui a mené le corps expéditionnaire d'abord à Jaffa, puis aux abords mêmes de Jérusalem. Elle a eu pour couronnement l'investissement presque complet de la ville, que le respect dû à des lieux vénérables commandait de ménager, et la capitulation de la garnison turco-allemande. Cela s'appelle faire la guerre de résultats.

Au surplus, toute cette campagne asiatique a été menée avec une habileté qui fait le plus grand honneur à l'état-major anglais. On a d'abord pris pour objectif Bagdad, la cité que visaient avant tout les ambitions germaniques, et, malgré quelques accidents de début, on l'a enlevée, puis largement dépassée. L'Allemagne alors s'est émue et a concentré à Alep des forces imposantes afin de réparer, si possible, le grave échec qu'elle venait de subir

Et tout à coup, à l'autre extrémité du désert infranchissable de Syrie, un autre danger a surgi, qui obligeait ces forces à faire face en arrière. Une armée venue d'Egypte entrait en Palestine et fondait sur les Turcs avec une violence telle que Djemal pacha appelait au secours.

J'ai dit que Kressenstein lui en avait apporté un, devenu bientôt insuffisant. Il fallut donc faire appel aux troupes d'Alep, qui avaient maintenant à couvrir deux directions également menacées. Mais elles étaient déjà engagées en partie sur le chemin de fer de Mossoul. Ainsi tiraillées, elles n'ont pu, malgré que Falkenhayn les

commandât en personne, ni reprendre Bagdad, ni sauver Jérusalem.

Ainsi s'affirme, une fois de plus, et toujours victorieusement, l'efficacité des manœuvres combinées même à travers les espaces. La double opération concomitante de Mésopotamie et de Judée achève de ruiner les ambitions orientales du kaiser et porte à son prestige parmi les populations islamiques une atteinte dont celui-ci ne se relèvera pas. Il est infiniment regrettable que nous n'ayons pas suivi nous-mêmes, dans les Balkans, la méthode large et féconde que les Anglais appliquent avec tant de succès en Asie. Nous aurions trouvé, nous aussi, en Serbie et en Macédoine, des champs d'action dont l'exploitation opportune nous eût donné des profits auxquels nous n'avons plus, malheureusement, à songer aujourd'hui.

LES PROTECTEURS DES TURCS

(13 Décembre.)

L'attention ne va guère aujourd'hui aux faits militaires, qui d'ailleurs ne sont pas assez impressionnants pour faire concurrence aux coups de théâtre politiques dont nous sommes témoins. Je me bornerai donc à mentionner l'étrange façon dont les journaux de Vienne, ville pieuse, et qui connut autrefois l'épouvante d'une invasion turque, commentent la prise de Jérusalem. « L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ont en mains assez de gages pour rendre à la Turquie sa *propriété* », dit l'un. « Les alliés du sultan, écrit un autre, pourvoiront par leurs armes à ce qu'il recouvre son bien. »

Tout cela sent la rodomontade. Mais cela sent aussi la déchéance morale, car à voir un peuple qui fut autrefois le rempart de l'Europe occidentale contre les Osmanlis se dégrader au point de se poser aujourd'hui en restaurateur de leur empire qui croule et de promettre la restitution des lieux illustres dont la conquête, malheureusement éphémère, coûta, il y a 900 ans, tant de sang généreux, on éprouve je ne sais quel malaise et presque du dégoût. Les mânes de Sobieski ont dû frémir et la couronne de saint Etienne trembler sous l'affront qui lui était fait.

Mais l'Autriche n'en est pas à une vilenie près. Après avoir déchaîné la guerre pour obéir aux ordres de son ancien vainqueur, elle a mis sa main dans la main de l'ennemi héréditaire, un ennemi contre lequel, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, elle maintenait jalousement les « confins militaires » qui semblèrent le fossé creusé entre la civilisation occidentale et la barbarie tartare. Battue partout, même par les Russes, elle a un besoin perpétuel du



(Cl. Boyer.)

Jérusalem : vue générale de la vieille ville.

secours allemand et, pour l'obtenir, elle consent aux abandons les plus serviles. Sans le coup d'épaule de von Below, elle succombait en Carniole, avec la perspective de perdre Laybach et Trieste. Il lui faut maintenant payer des dettes que les exigences allemandes ne laissent point prescrire, et elle le fait avec un cynisme que les rares amis qui lui restent jugeront peut-être un peu trop éclatant. On dit qu'elle doit fournir à Hindenburg une partie de ses contingents de Galicie pour coopérer à la grande attaque qui se prépare. Je n'en doute pas un instant car elle est obéissante et soumise. Mais c'est là une triste fin de carrière pour l'ex-Saint-Empire romain.

POUR REPRENDRE LE SYSTÈME HINDENBURG

(14 Décembre.)

Les Allemands, n'ayant pu restaurer complètement la partie de la ligne Hindenburg qui avait été échancrée par le général Byng, ont essayé de détourner au moins la menace qui continuait à peser sur Quéant, point de charnière entre leurs défenses de l'Artois et celles du Cambrésis. Dans la journée de mercredi, deux fortes attaques, bientôt suivies d'une troisième, ont été lancées contre Bullecourt d'abord, au sud-est de Croisilles, puis contre Riencourt-lez-Cagnicourt, qui se trouve un peu plus à l'est, sur la route de Croisilles à Marquion. Elles ont été successivement brisées, après une lutte violente. Il ne reste à l'ennemi qu'un petit élément de tranchée, d'ailleurs à peu près nivelé, qui formait saillant et se trouvait par suite tout particulièrement exposé.

La tentative du prince Ruprecht est donc manquée et ne va point sans coûter d'assez grosses pertes. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion, en Angleterre, se préoccupe des événements récents dont, comme il arrive assez souvent, elle grossit un peu trop l'importance. Assurément, le général Byng n'a pas obtenu tout ce qu'il était en droit d'espérer de son coup de surprise, mais il en a tout de même retiré certains bénéfices, et tous les efforts de réaction allemande ont été impuissants à l'en priver. Ne nous étonnons pas si ce demi-échec a pris, dans l'esprit du peuple allié, des proportions qui rappellent à notre souvenir les affaires de l'Aisne, au mois d'avril dernier. La masse s'émeut davantage quand elle est déçue dans ses espérances que quand elle se trouve en face d'un véritable revers.

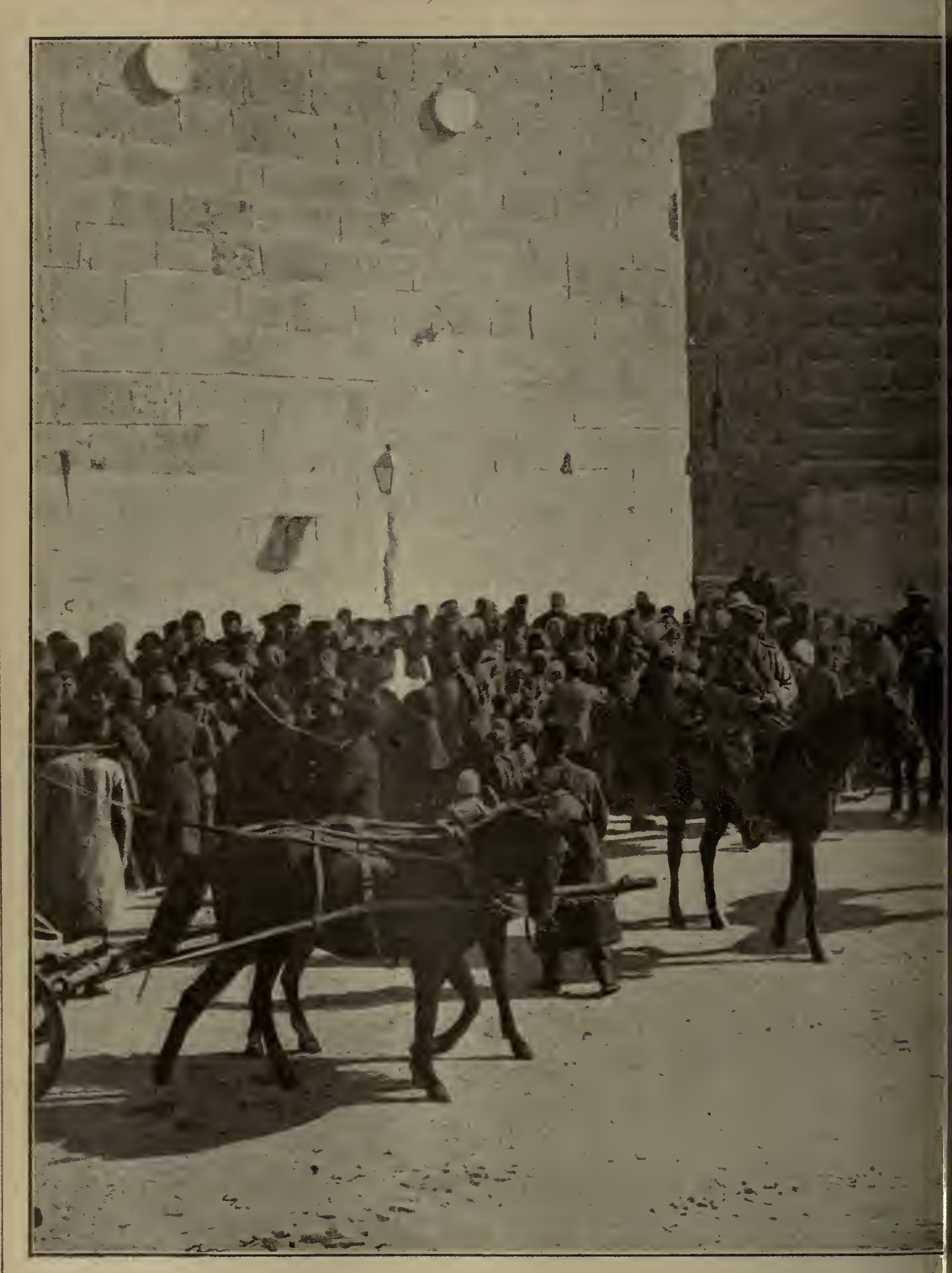
Le fait est qu'hier, aux Communes, M. Bonar Law a annoncé l'ouverture d'une enquête ou tout au moins la demande au maréchal Haig d'un rapport circonstancié. C'est, je crois, la meilleure façon de mettre les choses au point et de calmer, par



(Cl. Boyer.)

Le quartier juif à Jérusalem avec ses coupoles de pierre.

Sous les mur



Le 9 décembre 1917, deux jours avant d'entrer dans la Ville-Sainte, le général Allenb reçoit les délégués turcs qui lui confirment la reddition de la cité. Les contingent

de Jérusalem



ranco-italiens, accompagnant l'armée britannique, sont représentés à l'entrevue. Point l'apparat, ni de déploiement de forces ; c'est une libération et non pas une capture.

l'exposition sincère et exacte des faits, des excitations qui ne sont pas toujours légitimes. Si cette procédure avait été adoptée ici, d'une façon suivie, on se serait peut-être épargné des modifications parfois un peu trop brusques dans le commandement et surtout certains affaissements de l'arrière qui, bien qu'essentiellement passagers, n'en furent pas moins très fâcheux.

Je mentionne maintenant une nouvelle attaque autrichienne contre les positions italiennes comprises entre la Piave et la Brenta, non point qu'elle ait eu un succès quelconque, mais parce qu'elle nous est signalée par un communiqué qui fait mention de forces allemandes importantes qui y auraient pris part. Il est possible que ce soit là simplement un terme générique désignant d'un mot l'ennemi germanique. *Tedeschi*, comme disent nos alliés. Mais il est permis également de supposer qu'Hindenburg, dans l'espoir de mettre finalement hors de cause une armée qui l'oblige à garder en Occident un front très étendu, n'ait remis von Below en action, avec peut-être encore quelques divisions de renfort. Un avenir prochain nous dira quelle est la plus juste hypothèse. Il faut, en attendant, que nous serrions notre jeu.

ILS PLEURENT SUR JÉRUSALEM

(15 Décembre.)

Nous commençons à connaître exactement l'impression produite en Allemagne par la prise de Jérusalem. Elle est énorme. Le premier mouvement de la presse tudesque avait été de crâner et de protester que le fait était sans importance. Certains de ses organes même avaient poussé l'aplomb jusqu'à prophétiser, avant la lettre, qu'il ne se produirait pas. Et voici que, maintenant, les uns et les autres se lamentent sur ses conséquences, dont l'étendue leur apparaît dans toute sa redoutable ampleur.

Les *Nouvelles de Leipzig* reconnaissent que, par lui, le canal de Suez et l'Egypte sont délivrés de toute menace. Quant à l'espoir qu'elles conservent de voir les Turcs reprendre leurs possessions anciennes il semble être de pure forme et manque visiblement de solidité.

Le *Courrier bavarois* est beaucoup plus sombre encore. Mais ici, il faut tout citer :

« Les étendards de l'Entente, dit-il, flottent sur la ville sainte. Il se peut même que ses troupes soient bien accueillies par les populations. La France a su se créer, en Asie Mineure, une situation dont il faut reconnaître l'importance. L'Angleterre a si bien travaillé les populations arabes, que celles-ci ne savent plus si elles doivent



Le général Allenby félicite le commandant de la colonne française.

accorder leurs sympathies à la souveraineté turque ou aux armées anglaises. L'Allemagne, malgré ses efforts, n'a pas pu rattraper l'avance de ses rivaux.

« L'ère qui avait paru s'annoncer lors du voyage de l'empereur à Jérusalem, se trouve interrompue. Peut-être même, une nouvelle époque historique commence-t-elle, car l'idée sioniste peut faire son chemin. La position de l'Angleterre se trouve raffermie. Les relations avec les Indes sont assurées doublement, par terre et par eau, tandis que l'extension de l'Europe centrale est compromise. Un des buts de guerre britanniques est atteint... Pour nous, l'échec est douloureux. Il prolonge la guerre et augmente la confiance de nos ennemis. »

J'ai voulu reproduire en entier le morceau, parce qu'il indique, chez celui qui l'a écrit, une perspicacité assez rare et une franchise à laquelle la presse allemande ne nous a guère habitués. Je ne me trompais donc pas, lorsque je signalais la puissance de l'effet moral que produirait dans le monde l'occupation des Lieux-Saints. Cet effet doit être d'autant plus salutaire chez les uns qu'il est plus déprimant chez les autres. Les citations que je viens de faire ne laissent subsister aucun doute sur l'état d'esprit dans lequel se trouvent ces derniers.

Rien d'important à signaler sur les divers fronts. Ici, coups de main. En Italie, arrêt assez pénible des Austro-Allemands, qui mettent leur impuissance sur le compte du brouillard et de la neige, plutôt que d'avouer que la résistance italienne les contient. En Russie, gâchis toujours profond, avec certaines velléités plus marquées de résistance à la tyrannie maximaliste. On se bat autour de Karkof, où Kornilof a rejoint Kaledine, et où la fameuse « garde rouge » a été houspillée. Il se pourrait donc que Lénine, pris entre les exigences allemandes et le réveil d'une partie du pays, fût, dans un délai plus ou moins long, acculé à la faillite. Dans ce cas, je pense que l'Entente ne lui donnerait point son concordat.

L'ATTAQUE A VENIR

(16 Décembre.)

Le seul événement militaire, digne aujourd'hui d'être signalé, est une nouvelle série d'attaques autrichiennes entre Piave et Brenta. Elles se sont terminées par un gain minime au col Caprile et ont entraîné des pertes tout à fait disproportionnées à celui-ci. L'ennemi a décidément beaucoup de peine, depuis que certains moyens extra-militaires ne sont plus utilisables, à achever une manœuvre dont il



Carte des monts, entre Piave et Brenta, où se brisa l'offensive autrichienne.

14 DÉCEMBRE **LES FAITS** **15 DÉCEMBRE**

En Belgique. — *Une attaque allemande lancée au lever du jour sur les positions britanniques voisines du château de Polderhœck, dans le sud-est du bois du Polygone, amène les assaillants dans les tranchées de première ligne sur un front de 250 mètres. Les Anglais reprennent l'offensive dans la soirée et réoccupent une partie importante du terrain perdu.*

Sur mer. — *Un de nos croiseurs anciens,* Le Châteaurenault, *affecté aux transports en Méditerranée, est torpillé et coulé par un sous-marin. Les passagers, tous militiares, sont sauvés, mais dix marins de l'équipage disparaissent.*

Les torpilleurs d'escorte du croiseur engagent le combat avec le sous-marin ennemi et réussissent à le détruire. Le capitaine et une partie de l'équipage sont faits prisonniers.

En Russie. — *La République ukrainienne est proclamée à Kief et se déclare indépendante.*

L'armistice général sur le front russe. — *Le communiqué officiel allemand du 16 décembre contient une note additionnelle ainsi conçue :*

« Les représentants plénipotentiaires du haut commandement russe, d'une part, et les hauts commandements allemand, austro-hongrois, bulgare, et ottoman, d'autre part, ont signé le 15 décembre 1917, à Brest-Litovsk, un traité d'armistice.

L'armistice commencera le 17 décembre à midi et sera valable jusqu'au 17 janvier 1918. A moins d'une dénonciation faite sept jours à l'avance, il continuera automatiquement. Il s'étend à toutes les forces terrestres, aériennes et navales des fronts communs. »

Front d'Italie. — *La bataille se prolonge depuis quatre jours entre la Brenta et la Piave ; l'ennemi est maître du mont Spinoncio, des sommets du col Caprile et du col de la Beretta : il est encore tenu en échec au mont Solarolo.*

avait pu croire un moment le succès plus rapide et plus assuré.

Quant à la situation générale, elle se présente comme suit. Tout d'abord, la tournure prise par la révolution russe paraît, comme je l'indiquais hier, de moins en moins favorable à la bande Lénine et ne donne que des garanties insuffisantes aux Allemands qui ont l'indignité de traiter avec celle-ci. Hindenburg a déjà retiré à peu près tout ce qu'il pouvait du front oriental, et écrémé, au profit de l'autre, les unités qu'il y maintient, soit 115 divisions, dit-on, formées surtout maintenant de troupes de landsturm et de très jeunes soldats. Il a également fait venir vers l'ouest un matériel considérable. Pourra-t-il faire davantage? Je ne le pense pas, car il pourrait courir d'assez gros risques, si jamais les maximalistes venaient à être bousculés.

Quant aux éléments ainsi ramenés de notre côté, ils ont servi surtout à restaurer des unités que de fréquentes et dures saignées avaient singulièrement anémiées, et qui avaient grand besoin de recevoir un peu de sang nouveau. Malgré tout, ces unités conservent des effectifs assez maigres, chaque division comptant au plus 12 000 hommes tout compris. Si, comme nous l'apprennent des documents dignes de foi, il y en a 152 sur le front qui s'étend de la mer du Nord aux Vosges, cela fait un total maximum de deux millions de combattants, chiffre assurément inférieur à celui que les alliés peuvent mettre en ligne. Restent, je le sais bien, les Autrichiens. Mais ceux-ci n'en ont pas fini avec le front italien, et peut-être seront-ils forcés, un jour ou l'autre, d'implorer une fois de plus l'appui allemand. Ou bien encore, qui sait? devront-ils aller au secours de leurs bons amis les Turcs, ce qui ne serait, après tout, qu'un rendu pour un prêté.

C'est donc avec les forces dont j'ai parlé ci-dessus, et qui ne pourront guère être augmentées que dans de faibles proportions, que les Allemands devront faire le gros effort dont ils espèrent merveille avant l'intervention des Américains. De quel côté cet effort se produira-t-il? Je l'ignore. Mais il se produira indubitablement, et il s'accompagnera, on peut en être assuré, d'un débordement formidable d'activité aérienne, que font parfaitement prévoir la hâte fébrile apportée par les Allemands aux fabrications d'avions et les concentrations d'appareils de bombardement opérées en arrière des lignes. A ce point de vue, il est indispensable que nous nous pressions nous-mêmes, afin de n'être point distancés.

Or, pour cela, la première chose à faire, la plus pratique et la plus urgente à la fois, est de créer l'unité de direction dans un service qui est actuellement tricéphale. Aucune usine n'a jamais bien marché avec trois directeurs.

Ceci dit, je reviens à la grande attaque qui nous menace et que tout le monde sent



PROCLAMATION DU GÉNÉRAL ALLENBY

Lecture aux habitants de Jérusalem, tour à tour en arabe, en hébreu, en français, en italien, en grec et en russe, d'une proclamation d'Allenby.

16 DÉCEMBRE **LES FAITS** **17 DÉCEMBRE**

Entre alliés. — *L'orgnisation d'un conseil interallié pour les achats de guerre et les finances, vient d'être terminée à Londres.*

L'objet essentiel de ce conseil est l'examen des demandes d'achat des alliés aux Etats-Unis et la fixation de leur ordre d'urgence. Présidé par le délégué des Etats-Unis, il n'est composé que de délégués britanniques, français, italiens et américains, mais les autres puissances en guerre contre l'Allemagne prendront part aux délibérations dans la mesure où leurs besoins propres seront intéressés. Les séances auront lieu alternativement à Paris et à Londres (Le Temps).

Cuba. — *Le président de la République proclame l'état de guerre entre la République de Cuba et l'Autriche-Hongrie.*

Etats-Unis. — *La déclaration de guerre à l'Autriche-Hongrie a entraîné la saisie de 11 navires autrichiens réfugiés dans les ports.*

Front d'Italie. — *Septième journée de bataille entre la Piave et la Brenta.*

« L'ennemi, dit le communiqué de nos alliés, a concentré presque exclusivement ses efforts contre le saillant du mont Solarolo : tandis qu'une partie des colonnes d'attaque descendaient les pentes sud-est du mont Spinoncio, une division entière de chasseurs allemands, précédée de troupes d'assaut, marchait avec décision contre le versant nord du val Calcino et pointait directement sur le Solarolo.

Après une lutte acharnée, l'adversaire a dû renoncer à son offensive et regagner ses lignes. »

En Ukraine. — *La Rada Ukrainienne a adressé une proclamation aux Ukrainiens, leur annonçant la formation de la République démocratique ukrainienne. L'Ukraine comprendra les gouvernements de Kief, Podolie, Volhynie, Tchernigof, Poltava, Kharkof, Katérinoslav, Kerson, la Tauride sans la Crimée.*

dans l'air. Qu'elle doive être rude, il n'y a point à le nier, et je m'en voudrais de le dissimuler. Mais elle sera très vraisemblablement la dernière, et, même avec l'appoint des forces prélevées sur l'Orient, peut-être se ressentira-t-elle d'un affaiblissement devenu trop sensible pour pouvoir être conjuré complètement.

LA TÉNACITÉ CONTRE L'OBSTINATION

(17 Décembre.)

Si les événements militaires présentaient un intérêt quelconque, il est indéniable que les affaires Caillaux leur feraient beaucoup de tort. Mais ils sont depuis plusieurs jours déjà au calme presque plat, sauf toutefois en Italie, où la bataille conserve un caractère particulier d'acharnement. L'ennemi vise tout spécialement le monte Grappa, dernier point d'appui des troupes alliées sur le plateau des Sept-Communes. Il essaye de l'envelopper, en cheminant par les cols de Beretta, del Orso et par le monte Solaro. Il a déployé des masses d'artillerie énormes et fait le plus large usage des gaz asphyxiants.

Depuis le 11 courant, les Allemands de von Below, dont on n'entendait plus parler, ont été remis en ligne. Ils opèrent dans la zone du monte Spinoncio, à l'est, pendant que l'Autrichien von Krauss attaque le col de Beretta. Cela fait environ trente-cinq bataillons, qui mènent une bataille fort rude. Elle a malheureusement, bien que non encore terminée, obligé les Italiens à un certain recul, qui se mesure à la perte du monte Caprile et du col de Beretta.

Constatons toutefois, car nous trouvons là un motif de confiance, que cette défense pied à pied, à laquelle coopèrent les troupes franco-anglaises, a une très belle allure. L'ennemi ne peut mettre le pied sur une position quelconque sans s'y reprendre à deux ou trois fois, et son acharnement lui coûte de grosses pertes. Je sais bien qu'il ne se préoccupe guère des sacrifices, ayant le moyen de combler ses brèches avec les éléments qu'il ramène du front oriental. Il poursuit ses buts, c'est une justice à lui rendre, avec une obstination redoutable, et sans jamais céder aux suggestions de la sensibilité. Dans le cas présent, il veut atteindre Bassano et descendre dans la plaine pour tourner d'un coup les défenses de la Piave qu'il n'a pas pu forcer. Il n'est pas contestable que cela lui coûte beaucoup de temps et beaucoup de sang.

Le sang, il est vrai, se renouvelle, mais le temps qui passe emporte un peu de la force agressive de la coalition. C'est un

18 DÉCEMBRE — LES FAITS — 19 DÉCEMBRE

Front d'Italie. — *Les Austro-Allemands gagnent un peu de terrain au sud du mont Caprile et du col de la Beretta : ils occupent le mont Assolone à 1 500 mètres de ce dernier.*

Le général Alfieri, ministre de la Guerre, dit à la Chambre des députés : « il faut répéter en public ce qui a été affirmé en comité secret, à propos des soldats qui se battent entre la Brenta et la Piave : ce qui se passe là-bas est simplement merveilleux et les récits en sont plutôt atténués qu'exagérés; le Grappa est notre Verdun et cette comparaison seule est une gloire; les plus jeunes fils de l'Italie arrêtent victorieusement depuis plusieurs jours, devant une position presque improvisée les meilleures troupes d'un ennemi fort, nombreux, grisé par ses succès. La Patrie écrit là, avec le sang pur de ses soldats, la plus glorieuse page de l'histoire de l'Italie nouvelle. »

Front occidental. — *Simples coups de main.*

Communiqué Portugais. — *Activité d'artillerie très vive et continue sur notre front au cours de la semaine : nous avons repoussé deux violentes attaques de l'ennemi.*

Armée Tchéco-Slovaque. — *Le Journal Officiel publie un décret portant création en France d'une armée Tchéco-Slovaque qui combattra sous son propre drapeau tout en étant placée sous l'autorité du haut commandement français.*

Le rapport de MM. Clemenceau et Pichon au président de la République expose que la France a toujours soutenu de tout son pouvoir les revendications nationales des Tchèques et des Slovaques.

Le nombre des volontaires de ces nationalités qui sont venus se ranger sous le drapeau français au moment de la déclaration de guerre est important; les vides produits dans leurs rangs prouvent sans conteste l'ardeur avec laquelle ils ont lutté.

fait aujourd'hui avéré que la situation économique devient critique dans les pays centraux, et il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire les articles du *Vorwaerts*. « La plus grande patience a des bornes, écrivait hier le journal socialiste. Les choses ne peuvent plus continuer ainsi. »

Si ce n'est point là de l'exagération — et bien d'autres renseignements permettent de le croire — nous pouvons nous donner l'assurance de prendre définitivement le dessus, en nous opiniâtrant simplement dans la constance. Assurément, l'heure présente n'est point des plus propices, comme a dit M. Lloyd George fort loyalement. Mais elle doit changer sans beaucoup tarder, par le seul fait de notre ténacité inébranlable. Il s'agit seulement, en serrant les coudes, de briser le choc qui nous menace. Ensuite, les Américains et nous aurons beau jeu pour faire surgir les événements décisifs.

LE RENFORCEMENT DE L'ARMÉE ANGLAISE

(18 Décembre.)

L'Angleterre, comprenant la nécessité qui s'impose de renforcer autant que possible ses forces combattantes, va procéder à une revision de tous ses mobilisés. Un projet dans ce sens sera développé au cours de cette semaine devant la Chambre des communes. Il comporte la levée et l'utilisation, pour 1918, de nouveaux contingents destinés soit à la guerre même, soit aux industries qui contribuent à alimenter celle-ci.

Je voudrais l'examiner, au moins d'une façon rapide, d'abord parce qu'il me semble moins compliqué que notre loi Mourier, faite dans un but similaire, mais qui ne l'atteint pas toujours, ensuite parce qu'il est intéressant pour nous de savoir que nos alliés songent à employer toutes leurs ressources pour augmenter, en effectifs et en matériel, la puissance de leurs armées combattantes. On évalue, paraît-il, à tout près d'un million, le nombre des hommes qui restent disponibles ou qui pourraient être mieux employés. C'est un chiffre. Il est clair qu'en mettant tout ce monde à sa place, on donnera à la bataille les aliments dont elle a besoin, tant à l'avant qu'à l'arrière. « Beaucoup de techniciens devraient être rappelés du front, dit un journal anglais, et beaucoup de *prétendus ouvriers* pourraient être, avec fruit, rendus à leurs régiments respectifs. » C'est ce que nous avons essayé de faire nous-mêmes. Je ne me porte pas garant que nous y ayons complètement réussi.

Quoi qu'il en soit, le nouveau projet aura cette conséquence que tous les hommes reconnus complètement aptes seront ver-

sés, soit dans l'armée combattante, soit dans les industries de guerre. Quant aux demi-aptes, ils remplaceront dans les industries d'importance secondaire ceux qui peuvent et doivent être employés ailleurs. On voit combien est simple



GRANDEUR ET DÉCADENCE

Tandis que les gardes rouges et leurs acolytes se gobergent entre deux pillages, de hauts fonctionnaires russes, sous prétexte d'égalité, sont astreints aux plus rudes besognes. On en voit ici un exemple.

l'économie de la réforme. Elle dérive visiblement de cet esprit éminemment pratique que nous reconnaissons depuis longtemps à nos amis Anglais.

Le moment est venu, en effet, où tous, tant que nous sommes, nous aurons à faire flèche de tout bois. Un armistice a été conclu en Russie. Il ne change pas grand'-chose à la situation existante, c'est entendu, puisque depuis longtemps le canon s'est tu là-bas. Mais il donne la sanction protocolaire à un état de choses qui a permis aux Allemands de retirer déjà du front oriental non pas des unités entières, — celles qui sont venues de notre côté sont, je l'ai déjà dit, en nombre assez restreint, — mais des hommes assez valides destinés à boucher les trous creusés dans les armées de l'Ouest, des techniciens de spécialités diverses, enfin un matériel copieux. Il est fort possible, en outre, que grâce à ces afflux, Hindenburg ait pu se constituer quelque part une masse de choc qu'il dissimule soigneusement, avant de la lancer sur le point choisi par lui.

Dans tous les cas il doit trouver, dans l'effacement total et définitif de l'armée russe, laquelle semble préférer se battre entre elle que de se dresser encore contre l'ennemi extérieur, des facilités nouvelles pour frapper de notre côté le coup qu'il espère décisif. Et c'est pourquoi nous ne saurions trop augmenter nos forces de tout ce que nous pouvons avoir en réserve, nous et les autres, en fait d'éléments de résistance, de riposte et de réaction.



Carte de la République ukrainienne.

VARIATIONS SUR LE COMMANDEMENT UNIQUE

(19 Décembre.)

Le *Times* nous expose, par la plume du colonel Repington, les raisons pour lesquelles l'institution d'un généralissime est mal accueillie en Angleterre. Avouerai-je qu'elles ne m'ont point convaincu et que je reste invariablement attaché à l'idée d'un commandement unique, encore que sa réalisation me paraisse de moins en moins probable? Au moins ce ne sera pas notre faute si, comme nous en avions eu un moment l'espoir après le premier discours de M. Lloyd George, cette idée n'a pas pu faire son chemin.

On nous dit que la centralisation de tous les pouvoirs au grand quartier général allemand n'a pas empêché l'ennemi de subir de graves défaites, presque des désastres, et on nous cite à l'appui de ce dire des événements comme ceux de la Marne et de l'Yser, comme l'invasion de la Prusse orientale, les désastres de Galicie, la perte des colonies allemandes, l'écrasement de la Turquie, enfin l'échec si grave de Verdun. Il me semble rencontrer là quelques anachronismes, Hindenburg n'ayant pas été investi du commandement suprême dès le début des opérations. On nous dit encore que de graves divergences de vues ont surgi entre Berlin et Vienne. Je m'en doute, mais elles eussent été certainement beaucoup plus graves si une volonté unique ne les avait pas apaisées sur-le-champ. Quant à dire, comme mon excellent confrère et camarade Repington, qu'à la place du généralissime allemand, Napoléon aurait fait mieux, c'est un truisme dont le seul défaut est d'être rétrospectif.

Voici maintenant qui a plus de poids : « On peut prendre pour axiome dans cette guerre, écrit le *Times*, que pas un seul des alliés n'est disposé à accepter une position subordonnée ; c'est peut-être une faiblesse, c'est du sectionnalisme, mais c'est un fait. » Eh là ! Il ne s'agit pour personne d'accepter une situation subordonnée, mais seulement de comprendre la nécessité des actions communes, organisées en commun, et soumises à une seule et même direction. Je parle, bien entendu, des actions militaires et de rien d'autre. Quand donc le colonel Repington suppose que le généralissime pourrait se trouver en conflit avec les gouvernements des autres pays alliés, il se trompe. La conduite politique de la guerre ne lui incombe pas. Elle appartient en propre à ces gouvernements, qui ont, pour cela, à s'entendre entre eux. Mais la conduite stratégique de cette même guerre ne

20 DÉCEMBRE **LES FAITS** **21 DÉCEMBRE**

Front occidental. — *En Lorraine, une forte attaque allemande sur nos tranchées au nord de Reillon, subit un échec complet: l'ennemi laisse de nombreux cadavres sur le terrain.*

Un coup de main tenté par l'adversaire au sud-ouest d'Altkirch devant nos lignes du Glückerveld n'est pas plus heureux.

Entre Piave et Brenta. — *Reprise du mont Assolone par les troupes italiennes.*

Aviation. — *Au cours d'une manifestation organisée à la Sorbonne en l'honneur de nos aviateurs, le président du Comité « L'effort de la France et de ses alliés » fait les intéressantes déclarations suivantes:*

« Les communiqués britanniques si éloquents dans leur laconique franchise, laissent deviner l'intensité d'action et la violence des combats. Les Italiens de leur côté, ont renforcé par leurs Caproni *et leurs* Fiat *notre puissance de bombardement. »*

En Alsace. — *A la suite d'un coup de main important, précédé d'un bombardement intense, les Allemands réussissent à pénétrer dans nos tranchées de première ligne à Hartmannswillerkopf: les renforts accourus engagent un corps à corps qui se termine par la retraite des assaillants dont les pertes sont sérieuses.*

Une autre tentative sur nos positions à l'ouest de Cernay est également repoussée.

En Arabie. — *Le communiqué britannique annonce qu'une force arabe sous le commandement de l'Emir fils du roi du Hedjaz a détruit un train turc transportant des troupes, au sud de Tobouk sur la voie ferrée du Hedjaz, à 611 kilomètres au nord de Médine.*

Tout le détachement turc qui se trouvait dans le convoi a été tué ou capturé: parmi les morts se trouve le chef d'une tribu qui s'était ralliée aux Turcs.

300 fusils ont été capturés avec de gros approvisionnements de munitions et une forte somme en or.

peut que gagner à ne point s'éparpiller. Rappelons-nous simplement que l'invasion de la Hongrie a été arrêtée par le concours de l'Allemagne, que la conquête de la Pologne a été effectuée grâce à l'effort concerté des Austro-Allemands placés sous les ordres de Mackensen ; qu'enfin, la catastrophe de l'Izonso ne se serait pas produite si, de Berlin, on n'avait pas tendu la main à Boroevic. Et songeons à ce qui peut survenir encore, sur notre front, par l'union intime et complète des empires centraux débarrassés de la menace russe, grâce à des machinations dont les fils étaient tenus dans la même main.

Le colonel Repington laisse entendre que chaque gouvernement tient à ménager ses forces. Tant pis si cela est. Dans la lutte atroce que nous soutenons en commun pour sauver le monde de la barbarie, il ne saurait être question de particularisme, et ce mot seul nous fait horreur, à nous qui, de tous, avons le plus souffert. Citerai-je maintenant le dernier argument de mon très distingué confrère? « Le général Pétain, dit-il en substance, est un chef trop éminent pour qu'on lui fasse courir le risque de se casser les reins dans un poste qu'aucun homme ne saurait conserver longtemps. » Ici, je m'arrête, n'ayant plus rien à dire, et je laisse le dernier mot à l'humour anglais.

NOUS LES ATTENDONS DE PIED FERME

(20 Décembre.)

Un journal de Munich prétend que la campagne d'Italie est virtuellement terminée, et que les Austro-Allemands ne chercheront pas à pousser au delà de la Piave. Il dit peut-être vrai, mais alors c'est la fable du renard et des raisins qu'il nous ressert. A qui fera-t-il croire que les coalisés auraient mis en branle des masses aussi énormes, appuyées par les manœuvres sournoises que l'on sait, uniquement pour faire reculer les Italiens d'une cinquantaine de kilomètres? S'ils renonçaient aujourd'hui à pousser jusqu'à la plaine, — ce qui est possible, mais non certain, — ce serait, à n'en pas douter, parce qu'ils auraient reconnu leur impuissance. On soupçonne un peu celle-ci quand on voit Hœtzendorf répéter indéfiniment, contre les dernières crêtes des Sette Comuni, des efforts que les Italiens, aidés par les contingents alliés et notre vaillante artillerie, ne se lassent point de briser.

Le même journal fait grand vacarme autour de l'offensive qui se prépare contre nous. J'ai déjà dit que cette insistance à vouloir nous avertir me paraissait singulière et quelque peu suspecte. Elle serait absolument inexplicable si elle n'avait





(Cl. Beaufrère.)

L'AIDE FRANÇAISE EN ITALIE. — 1. *Soldats français et italien tirant contre avion.* — 2. *Nos alpins en liaison dans une tranchée italienne.* — 3. *La confection de chevaux de frise sous la direction d'un « diable bleu ».*

22 DÉCEMBRE **LES FAITS** **23 DÉCEMBRE**

Dans les Flandres. — *Au cours d'une attaque contre les positions britanniques de la voie ferrée d'Ypres à Roulers, l'ennemi parvient à refouler les postes avancés anglais sur un front de quelques centaines de mètres.*

Salonique. — *Arrivée du général Guillaumat, qui remplace le général Sarrail à la tête des armées alliées d'Orient.*

Algérie. — *Une décision ministérielle nomme le général Nivelle au commandement des troupes françaises de l'Afrique du nord (19e corps).*

La Russie et la Paix. — *Les négociations commencent aujourd'hui à Brest-Litovsk entre les représentants de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Turquie et de la Bulgarie, et les délégués du conseil des commissaires du peuple russe : ceux-ci exposent, dans une déclaration, les six conditions fondamentales qu'ils considèrent comme base des pourparlers de paix.*

Prisonniers de guerre. — *Une note officielle du gouvernement français fait connaître les résultats de nouvelles négociations poursuivies à Berne :*

Tous les sous-officiers et soldats comptant 48 ans d'âge et 18 mois de captivité, vont être rapatriés et le seront à l'avenir d'une manière automatique. Les officiers de la même catégorie seront internés en Suisse.

De notables améliorations ont été obtenues pour tous les prisonniers maintenus en captivité, tant en ce qui concerne la correspondance et les colis que le travail et la discipline.

Tous les prisonniers nouvellement capturés, seront identifiés et la liste en sera aussitôt transmise à leurs pays d'origine respectifs, ils auront le droit d'adresser, dans les huit jours de leur capture, une carte-avis à leur famille.

Front d'Italie — *Les troupes austro-allemandes occupent le col del Rosso et le mont di Val Bella.*

pas un but extra-militaire, qui est de faire prendre patience à des gens qui commencent à être affamés. Lisez les journaux d'outre-Rhin, et jugez si. les privations dont nous nous plaignons entrent en balance avec la disette qui sévit en Allemagne. Là-bas, les pommes de terre se raréfient de plus en plus ; la ration de pain, déjà très faible en elle-même, est diminuée, par la force des choses, de 50 à 75 grammes par jour, nous dit le *Vorwaerts* et, en guise de légumes, on mange des choux-raves. L'intensification de la guerre sous-marine, qui semble reprendre de l'intensité, et les raids d'avions sur l'Angleterre ne suffisent point à calmer l'émoi que produit cette crise vraiment redoutable de l'alimentation. Il faut autre chose. Il faut promettre une prompte victoire, ou du moins promettre qu'on va faire le possible pour la chercher. « Les Franco-Anglais se sont affaiblis par l'envoi en Italie d'un certain nombre de divisions, fait dire par ses officieux l'État-major allemand. Nous allons profiter de la circonstance et leur tomber dessus avec des forces telles qu'ils ne pourront pas nous résister. » Fort bien, mais, si j'ai bonne mémoire, des propos assez semblables avaient été tenus avant l'attaque de Verdun. La prise de la forteresse était annoncée comme certaine. Bien mieux, elle devait amener à bref délai la fin de la guerre. Or, la forteresse est toujours à nous, et l'ennemi est obligé, aujourd'hui, de recommencer l'affaire sur de nouveaux frais.

Cette affaire, nous l'attendons de pied ferme. Nous sommes assurés, si elle s'effectue comme on prend soin de nous le dire, d'en sortir à notre honneur, à la seule condition de ne rien négliger de ce qui nous est nécessaire en matériel et surtout en aviation. Le *Manchester Guardian* disait avec beaucoup de raison, il y a deux jours, que, sous ce rapport, nous devions, Anglais et Français réunis, arriver à une supériorité éclatante. Il disait aussi, avec au moins autant de raison, que la victoire deviendrait le prix non seulement d'une ténacité qui sera, personne n'en doute, irréductible, mais surtout de la coordination, de la subordination et d'une discipline résolue dans tous les services qui concourent à l'exécution du plan défensif.

COMME A VERDUN

(21 Décembre.)

Le journal munichois que je citais hier voulait apparemment nous tromper quand il parlait d'une stabilisation de la situation en Italie. Tout au moins les derniers événements lui donnent-ils un formel démenti, car non seulement deux fortes attaques

autrichiennes ont été dessinées sur les Sette Comuni, mais Boroevic a derechef essayé de franchir la Piave Vecchia, au sud de San Dona. Et comme tout cela représente une dépense d'hommes assez sérieuse, nous ne saurions guère y voir les préliminaires d'une prise de quartiers d'hiver.

Dans la région montagneuse, les Autrichiens ont pu, après un combat sanglant, occuper le monte Asolone et l'osteria di Lepre, au sud du col de Beretta. Ils approchent évidemment du monte Grappa, qui est la clef de voûte du système défensif italien, mais ils ne le tiennent pas encore.

gravité du coup qui nous menace. Celui-ci sera rude et d'autant plus redoutable qu'il ne restera probablement pas isolé, comme fut celui de Verdun. Déjà la trahison moscovite a permis de combler des vides dangereux et de pourvoir le front occidental d'un matériel puissant. A cela, les meilleurs éléments ont été employés. On verra peut-être s'y ajouter quatre ou cinq cent mille hommes de la seconde cuvée, si j'ose dire. Avec cela, il sera possible d'occuper un vaste champ de bataille et même de garder une masse de manœuvre destinée à agir au point décisif.

Ces considérations nous invitent à nous



(Cl Loys.)

Le monte Tomba, théâtre de la résistance énergique des Italiens.

« Ce sera notre Verdun ! » disait avant-hier le ministre Alfieri. Mais nous-mêmes, à Verdun, n'avons-nous pas connu des hauts et des bas, avant de nous débarrasser définitivement de l'étreinte des Allemands?

Non ! l'affaire d'Italie n'est pas terminée, et quand les journaux tudesques annoncent à son de trompe que l'Autriche, libérée sur ses propres frontières, va se joindre à eux pour nous accabler, ils cherchent à nous en imposer. Assurément le Habsbourg, devenu le vassal humilié de son ancien vassal, l'électeur de Brandebourg, aujourd'hui paré de la couronne impériale qui est tombée de sa propre tête, devra, bon gré mal gré, lui fournir un certain nombre de divisions toutes plus ou moins éclopées. Mais qui sait si, les Italiens n'ayant pas été mis au préalable hors de cause, il n'aura pas à s'en repentir bientôt?

Je ne dis pas cela pour masquer la

tenir sur nos gardes, à nous armer jusqu'aux dents, à ceindre nos reins d'une triple cuirasse d'airain, pour pouvoir ensuite regarder l'avenir sans forfanterie comme sans peur. Mais elles ne doivent pas nous effrayer. Il s'agit de résister, et nous avons montré que nous savions le faire. Nous le ferons encore devant ce dernier effort de l'ennemi, en suite duquel le concours américain donnera son plein.

Mais cette résistance nécessaire, qui la dirigera? Ah ! voilà précisément où le bât nous blesse. M. Clemenceau vient d'organiser fort à propos une exploitation méthodique de la coopération américaine. Que ne peut-il en faire autant pour toutes les autres? « Une armée n'est rien que par la tête, et l'unité de commandement est de première nécessité à la guerre », disait Napoléon, que citait hier mon ami Polybe avec un sens fort exact de l'opportunité.

QUESTIONS D'EFFECTIFS

(22 Décembre.)

Au moment où l'Allemagne, libérée jusqu'à un certain point de ses préoccupations sur le front russe, — je dis jusqu'à un certain point parce qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver, — se prépare à nous assaillir avec des forces assez sensiblement augmentées, la question des effectifs se pose avec une certaine acuité. Il s'agit de savoir si nous sommes en mesure d'opposer à ceux qu'elle va mettre en ligne une masse suffisante pour arrêter et rompre son effort.

Comme le faisait très justement observer ces jours-ci le *Daily Graphic*, les États de l'Entente, non compris l'Amérique qui n'est pas encore tout à fait prête, possèdent une population totale de 140 millions d'âmes, soit 60 millions pour le Royaume-Uni et ses dominions blancs, 40 pour la France, 35 pour l'Italie et 5 pour le Portugal. Les puissances centrales, avec leurs acolytes la Bulgarie et la Turquie, représentent de leur côté 145 millions d'individus. La balance semblerait donc pencher de leur côté, le nombre des soldats mobilisables étant fonction de la population elle-même. Mais il faut réfléchir que, dans le cas présent, cette dernière loi n'est pas tout à fait exacte, parce qu'on doit faire entrer en ligne de compte les contingents importants que fournissent les Indes et les populations françaises d'Afrique. Quant aux États-Unis, ils viennent et viendront bientôt s'ajouter à la liste précédente, avec leurs 100 millions d'habitants.

C'est donc de notre côté que se trouve en réalité la puissance des effectifs, d'autant plus que la Turquie et la Bulgarie ne forment guère, de l'autre, qu'un assez faible appoint. La première a bien assez à faire de s'occuper d'elle-même, car sa situation n'est guère brillante, comme on sait. Quant à la seconde, elle a mis sur pied environ 655 000 hommes ; mais, en Macédoine et en Albanie, cette force est répartie sur un front de près de 400 kilomètres, et il n'apparaît pas qu'elle ait grande envie de se battre pour l'Allemagne, maintenant qu'elle détient les gages qu'elle désirait. On raconte que, certains régiments ayant refusé tout net de se transporter sur un autre front, les Allemands ont dû tirer dessus.

Enfin, tant que notre armée de Macédoine n'est pas hors de cause, — et il faut espérer que l'on s'arrangera pour qu'elle n'y soit pas, — les prélèvements à faire sur les troupes du roi Ferdinand ne pourront être que fort réduits. De même pour l'armée autrichienne d'Italie, qui n'en a pas fini avec nos alliés ni avec nous.

De tout ceci il résulte que, les questions de matériel et d'aviation mises à part, la supériorité numérique nous appartient sans conteste dans la lutte qui va s'ouvrir. Elle s'affirmera bien davantage



(Cl. L. B.)

Le général Diaz (centre) avec les généraux Fayolle (gauche) et Duchêne (droite).

encore si nous savons utiliser congrûment toutes nos ressources en hommes, comme l'Angleterre s'apprête à le faire grâce à des mesures que j'ai précédemment indiquées. Nous la suivrons, j'espère, dans cette voie, où paraît vouloir entrer délibérément la commission instituée par M. Clemenceau pour mettre enfin chacun à sa place. Il y a là, en effet, une question de salut national.

LA BATAILLE ITALIENNE

(23 Décembre.)

Un seul événement mérite d'être mentionné. C'est celui qui a été annoncé hier à la Chambre italienne, à savoir la reprise par les Italiens du monte Asolone, qui leur avait été enlevé le 18 courant. Il constitue une des avancées du monte Grappa, dont la possession est, depuis deux semaines, chaudement disputée.

L'événement a donc une réelle importance, et montre que l'ennemi a beau multiplier les efforts, il n'arrive pas à enfoncer la barrière qui défend la plaine de Bassano.

Or, tant que ce résultat n'aura pas été obtenu, — et il paraît de plus en plus problématique, — les Allemands ne pourront guère compter sur leurs acolytes pour corser la grande attaque qu'ils méditent contre le front franco-anglais. Ils devront faire leur deuil des troupes impériales et royales austro-hongroises qu'ils comptaient ranger sous leur bannière. Si désireux qu'ils soient de n'avoir plus à combattre que sur un seul front, qui est le nôtre, ils devront avoir l'œil sur celui d'Italie, où le moindre recul des troupes coalisées aurait pour réponse inévitable, de la part des alliés, une contre-offensive immédiate et vigoureuse. Mais alors, que restera-t-il à Hindenburg, les Autrichiens étant écartés comme les Bulgares et les Turcs? Des Allemands sans doute, et en assez grand nombre, mais qui ne vaudront peut-être pas, tout de même, ceux à qui nos soldats indomptables ont barré la route à Verdun.

La résistance italienne a donc une portée considérable, et en la consolidant, nous n'avons pas fait simplement acte de solidarité, d'amitié et de camaraderie. Nous avons travaillé et nous travaillons pour nous-mêmes ; car un des piliers de notre propre défense est ce monte Grappa, autour duquel se livrent tant de furieux combats. Nous sommes en droit d'espérer, d'après la tournure que prennent les choses, qu'il n'est pas près de succomber.

LA RÉSISTANCE S'ORGANISE DANS LA RUSSIE DU SUD

(24 Décembre.)

Tandis qu'à Brest-Litovsk délégués allemands, autrichiens — le comte Czernin en est, s'il vous plaît — et bolcheviks fraternisent en des banquets où



(Cl. L. B.)

La conque d'Asiago, vue d'un des sommets.

Canons anglais traversa



Dans une de nos vieilles cités du Nord, toute mutilée par les obus, un convoi d'art
lerie britannique traverse bride abattue la place du Marché, pour se rendre sur la lig

an une vieille ville française



le feu. Curieux de voir de plus près ceux qui aideront à nous venger, deux jeunes gamins s'avancent hardiment, mais un tommy prévoyant les écarte du galop tumultueux.

règne, paraît-il, une grande cordialité, l'Ukraine, rebelle aux fantaisies maximaslites, jette sa pierre dans la mare aux grenouilles. Qui sait si, de ce fait, le moment ne va pas être très retardé où l'Allemagne pourra s'approvisionner en Russie des matières graisseuses, du sel, d'autres denrées encore qui lui font absolument défaut, et dont la recherche urgente la fait passer sur les pires humiliations? La Rada de Kiew ne s'est pas contentée d'envoyer promener les prétendus commissaires du peuple, en réclamant avec dignité le droit de « sauver au moins une partie du front », le reste ayant été lâchement abandonné par les autres. Elle a mobilisé ses forces, coupé les voies ferrées qui transportaient les troupes envoyées contre elles par Lénine et Trotzky, et constitué un gouvernement populaire, qui paraît décidé à lutter contre la dictature sanguinaire des soviets. « Ici, dit-elle, le pouvoir appartient uniquement à la démocratie ukrainienne. Tout attentat contre ce pouvoir sera réprimé par la force armée. Ouvriers, paysans et soldats entendent défendre leur droit. »

Voilà qui est parler. Mais la Rada joint le geste à la parole. Par ses ordres, le général Doutof, à la tête d'une troupe de Cosaques et de Tartares, est entré à Oufa, où les organisations maximalistes ont été dissoutes. Il marche en ce moment sur Saratof et Samara.

Ce n'est pas tout. Un front unique a été constitué, sous les ordres de Tcherbatchef, et il englobe la Moldavie, où l'armée du roi Ferdinand semble devoir retrouver l'appui qu'elle avait perdu. Je sais bien que les commissaires du peuple ont ordonné l'arrestation du commandant en chef. Mais il faut le prendre, et il ne suffit pas de lui faire « courir sus », comme disait en 1815 le gouvernement de Louis XVIII en parlant de Napoléon. Quoi qu'il en soit, l'ataman Kaledine ayant donné sa démission, voilà au moins une partie du champ de bataille mondial où se trouve réalisée l'unité de commandement. Les forces maximalistes sont concentrées à Minsk. Celles de Tcherbatchef se portent au-devant d'elles et sont arrivées à l'est des marais de Pinsk. La rencontre ne tardera donc probablement pas beaucoup. Nous aurions souhaité assurément que cette ardeur combative que semblent retrouver les deux adversaires se fût exercée autrement que dans une guerre fratricide. Mais peut-être que de celle-ci sortira une situation plus franche et plus nette. Nous sommes assurés, en tout cas, que la coalition germanique n'a rien à y gagner.

RAJEUNISSEMENT

(25 Décembre.)

La question du rajeunissement des cadres est une des plus irritantes qui soit, et une des plus difficiles à résoudre. Elle a été soulevée nombre de fois pen-



(Cl. Beaufrère.)

L'art du camouflage sur une route d'Italie.

dant le temps de paix, sans qu'on ait jamais pu départager par un *modus vivendi* acceptable les exigences de l'intérêt général et les droits légitimes de chacun. Elle s'est posée à nouveau, depuis la guerre, avec une acuité plus pressante encore, que les mesures prises jusqu'à présent ne semblent pas avoir corrigée. M. Clemenceau, avec sa décision coutumière, vient d'essayer de la trancher, sinon radicalement, au moins par une cote mal taillée. Je me permets de dire que nous ne saurons exactement ce que vaut celle-ci que par la façon dont on en usera.

Il est évident qu'au point de vue absolu, et si l'on n'envisage la guerre que sous le rapport de l'activité qu'elle exige, les généraux jeunes sont préférables aux généraux âgés. Sous la première République et l'Empire, on était divisionnaire à vingt-sept ou vingt-huit ans et maréchal à trente-cinq. Mais, dans cette pléiade célèbre, combien, à part Napoléon, compte-t-on de véritables capitaines? Cinq ou six, tout au plus : Hoche et Desaix, qui n'ont pu donner leur mesure, Masséna, Davout, Lecourbe, remarquable surtout dans la guerre de montagne, peut-être Moreau, et c'est tout, je crois. Un des meilleurs après ceux-là, Lannes, tué à quarante ans d'un boulet de canon à Essling, excellait, au dire de l'empereur lui-même, dans la conduite de 25 000 hommes d'infanterie, pas plus. Les autres, si l'on excepte les spécialistes de la cavalerie : Murat, Lasalle, Montbrun, Colbert, etc., ou de l'artillerie, comme Senarmont, n'étaient que des sous-ordres bien dressés. On l'a parfaitement vu, quand le maître, débordé par la croissance même de ses armées, s'est trouvé dans l'impossibilité de tout diriger pour ainsi dire à la voix.

Regardons maintenant les armées allemandes de 1870. Je ne parle pas du roi Guillaume, qui n'était là que pour couvrir de sa prérogative souveraine des actes auxquels il res[illegible]t étranger. Mais Moltke, le véritable gé[illegible]ralissime, avait soixante-treize ans. Steinmetz, le fougueux assaillant de Spicheren, était du même âge, et aussi Manstein, à qui on a pu reprocher parfois sa grande témérité. Celui que l'on peut appeler le sauveur de l'Allemagne, Alvensleben, second, qui, le 16 août, à Rezonville, corrigea par sa ténacité et son adresse les graves conséquences des erreurs stratégiques qu'avaient commises ses deux chefs directs, comptait plus de soixante-deux ans. Dupont, n'en avait que trente-quatre quand il signa la malencontreuse capitulation de Baylen.

On voit qu'ici tout est relatif et qu'il devient imprudent de poser des règles fermes. La valeur, même purement physique, d'un homme, ne dépend pas exclusivement de son âge, et l'usure, plus ou moins rapide, des organismes vivants est le produit d'impondérables qui ne s'évaluent pas comme le nombre de tours que peut faire une machine. Voyez plutôt M. Clemenceau. Je veux dire par là que si l'on se croit obligé, pour établir une juste moyenne, de recourir à des mesures positives, comme sont les limites d'âge, il convient d'apporter à leur application les plus grands ménagements. C'est du



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Eclatement d'obus sur un village de Meuse.

24 DÉCEMBRE	LES FAITS	25 DÉCEMBRE

Front d'Italie. — *La bataille sur le plateau d'Asiago continua toute la journée, acharnée et sanglante, dit le communiqué de nos alliés : les masses austro-allemandes qui ont gagné du terrain hier au sud du col del Rosso et du mont Val Bella, arrêtées d'abord dans leur avance, finissent par être refoulées jusqu'aux sommets d'où elles sont descendues.*

Plusieurs batteries et un grand nombre de mitrailleuses que les Italiens avaient dû abandonner hier sont reprises à l'ennemi.

Mannheim. — *Dix avions britanniques, formés en 2 escadrilles, exécutent un raid dans la vallée du Rhin, survolent Mannheim à plus de 4 000 mètres d'altitude, bombardant la gare et diverses usines de la ville et des environs. Les observations complétées par des clichés photographiques pris aussitôt permettent d'affirmer le succès de l'opération que les avions de la défense n'ont pu interrompre.*

Front occidental. — *Les communiqués ne signalent qu'un coup de main réussi de nos soldats sur les tranchées ennemies au sud de Juvincourt.*

Front d'Italie. — *La lutte, interrompue hier par la nuit, reprend à l'aube sur le plateau d'Asiago. L'ennemi est maintenu sur les cimes du col del Rosso et du mont Val Bella. Les attaques dirigées contre l'aile droite italienne entre le col del Rosso et le Val Frenzela ne peuvent dépasser le village de Sasso.*

En Ukraine. — *Le général Tcherbatchev annonce que, conformément à la décision de la République ukrainienne, il assume le commandement des troupes des fronts sud-ouest et roumain couvrant le territoire de la République.*

Armée roumaine. — *Malgré la situation que lui crée l'abandon de la Russie, le commandement roumain maintient la cohésion de ses troupes et sauvegarde leur état moral et leur discipline.*

reste ce qu'a fait le ministre de la Guerre, moins strict en cela que ses prédécesseurs. Il laisse au commandement supérieur le soin de maintenir en activité, sous sa responsabilité personnelle, les officiers généraux ou supérieurs que le poids des années n'accable pas encore. De ceux-là, nous en connaissons un certain nombre, qui ne font pas trop mauvaise figure en face du septuagénaire Hindenburg.

LA HARANGUE DU KAISER

(26 Décembre.)

Le kaiser a fait à ses soldats de Verdun et de Flandre, en guise de cadeau de Noël, une de ces harangues ampoulées dans lesquelles il excelle. Le moindre plat de choucroute aurait probablement mieux fait leur affaire, car les discours, même impériaux, ne remplissent pas les ventres qui, selon toutes les apparences, se serrent chaque jour un peu plus. Mais on ne peut donner que ce qu'on a.

Guillaume II, donc, a palabré avec sa boursouflure habituelle. Il a usé une fois de plus des métaphores qui lui sont chères, le « gantelet de fer » et « l'épée flamboyante ». Il a parlé de son « alliance avec le Créateur » et même des « coups frappés à l'Est », dont il s'est d'ailleurs gardé de spécifier la nature. Néanmoins, une certaine préoccupation se fait jour à travers les phrases ampoulées et grandiloquentes. « J'ignore ce que l'avenir nous réserve », a-t-il dit. Et encore : « Le calme a succédé dans l'Est au tumulte des batailles. Dieu veuille que ce soit pour toujours ! »

Ces réticences jurent un peu avec le ton général du discours, lequel avait avant tout pour but de remonter un moral que de dures épreuves ont visiblement abaissé. Elles s'expliquent d'ailleurs fort bien par l'état général des affaires. Car ce n'est pas tout de promettre aux troupes « cet allégement par l'arrière » qu'elles réclament, et dont elles ont grand besoin. Il faudrait pouvoir le leur assurer. Et l'on n'en a pas encore tout à fait les moyens.

D'abord, les affaires de Russie sont toujours assez embrouillées. Les maximalistes se posent en idéologues exigeants et, dans le sud, se manifeste une agitation dont il est fort difficile de prévoir encore toutes les conséquences. D'autre part, c'est une nécessité pour l'Allemagne, si elle veut frapper sur le front occidental le grand coup qu'elle a annoncé avec, peut-être, un peu trop de fracas, de se libérer au préalable de l'affaire italienne. On remarquera qu'elle n'en prend ni absolument ni rapidement le chemin.

Sans doute, elle fait multiplier les



LA MISÈRE EN RUSSIE

Général dans l'armée russe sous l'ancien régime, habitué aux honneurs que comportait son rang, il est réduit maintenant, pour vivre, à vendre des journaux dans la rue. Heureux encore, s'il peut ainsi se procurer du pain.

26 DÉCEMBRE — **LES FAITS** — **27 DÉCEMBRE**

Verdun. — *L'ennemi attaque à deux reprises nos positions du bois des Caurières et parvient à les aborder, mais il en est rejeté après un vif combat et laisse un grand nombre de cadavres sur le terrain, entre les deux lignes et dans nos fils de fer.*

Marine britannique. — *L'amiral Jellicoë est remplacé comme premier lord naval par l'amiral sir Rosslny Wemyss.*

A Brest-Litovsk. — *L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, La Turquie et la Bulgarie remettent leur réponse écrite à la déclaration russe du 22 décembre sur les conditions générales de paix.*

Les puissances de la Quadruplice acceptent en principe la formule de la paix sans annexions territoriales opérées par la force et sans indemnité de guerre. Les termes en sont assez élastiques pour ne pas les gêner dans les revendications qu'elles vont bientôt présenter.

Paris. — *Discours de M. Pichon, ministre des Affaires étrangères : il déclare impossible pour la France de reconnaître le gouvernement de Petrograd qui s'est substitué par l'émeute au pouvoir issu de la révolution russe et qui a violé non seulement les obligations de notre alliance, mais les obligations internationales jusqu'alors considérées comme les plus sacrées.*

En ce qui concerne la guerre : « *Nous ne sommes pas de ceux, dit le ministre, qui peuvent se faire des illusions sur les véritables desseins de l'Allemagne : ou bien les négociations russes aboutiront et ce sera la capitulation de la Russie ; ou bien elles échoueront : dans les deux cas, pour nous, nous ne devons pas nous le dissimuler, la guerre continuera.* »

En Palestine. — *Combats au nord de Jérusalem : les troupes britanniques réalisent une avance de près de 4 kilomètres sur un front de 15 kilomètres.*

attaques sur les Sept Communes. Dimanche encore, les troupes de Hoetzendorf, appuyées peut-être par celles de von Below, se sont ruées contre le secteur est du plateau d'Asiago et, à la faveur d'un bombardement furieux, ont obligé les alliés à abandonner leurs premières lignes, complètement nivelées. Mais les secondes ont résisté, et une puissante contre-attaque a surgi, dont nous ne connaissons pas encore les résultats, bien que le premier de ceux-ci, et le moins aléatoire, soit un grand retard apporté à l'avance sur laquelle on comptait.

Enfin, Boroevic, qui s'obstinait à vouloir passer la vieille Piave, a été rejeté sur la rive gauche, pour la troisième ou quatrième fois. La bataille, dans son ensemble, est donc fort dure, pénible et longue. Elle dérange certains plans dûment arrêtés. Elle nous permet, par sa persistance, de nous apprêter à briser la ruée qui menace. Et voilà pourquoi Guillaume II se voit obligé de mêler à ses claironnements quelques notes en sourdine, assez pénibles à son orgueil.

LA LUTTE RECOMMENCE SUR LE PLATEAU D'ASIAGO

(27 Décembre.)

Les troupes alliées ont vigoureusement contre-attaqué l'ennemi, qui, dimanche dernier, avait obtenu, sur le plateau d'Asiago, un léger succès. La lutte s'est trouvée ainsi ramenée sur les points où elle avait commencé, et le matériel abandonné a été récupéré à peu près en totalité. Les bulletins autrichiens sont muets sur cette affaire, au sujet de laquelle le communiqué du général Diaz fournit des détails marqués au coin de la sincérité. Ils nous annoncent seulement la prise d'assaut d'un petit col et des hauteurs adjacentes. L'événement peut être exact. Ce qui l'est certainement moins, c'est le chiffre des prisonniers qu'on accuse et qui, ajouté aux précédentes listes, forme un total véritablement fantastique. Si l'armée italienne était diminuée autant qu'on veut bien nous le dire, il y a beau temps qu'elle aurait été obligée de se replier. Or, elle continue à tenir parfaitement bien.

Les Boches s'infligent d'ailleurs à eux-mêmes le démenti le plus formel quand ils se livrent, le long de la Piave inviolée, à des tentatives de fraternisation toutes semblables à celles de Russie. Ces dernières ont réussi, il est vrai, mais on sait qu'elles étaient fortement appuyées par un gros de cavalerie de Saint-Georges. Nos amis italiens, maintenant cuirassés contre ces manœuvres insidieuses, leur ont, comme naguère nos amis roumains, opposé un

28 DÉCEMBRE — LES FAITS — 29 DÉCEMBRE

Classe 1919. — *La Chambre adopte le projet du Gouvernement pour le recensement et la révision des jeunes gens de cette classe.*

La date de leur incorporation sera fixée par une loi spéciale et n'aura pas lieu avant le mois d'avril 1918.

En Syrie. — *Les forces arabes du roi du Hedjaz qui ont pénétré en Syrie par la dépression d'Akaba, ont atteint pendant le mois de décembre, la région de la mer Morte et sont arrivées au delà d'Amman : elles ont opéré d'importantes destructions sur la voie ferrée du Hedjaz et fait sauter plusieurs viaducs. Le trafic a été interrompu pendant plusieurs jours.*

Brest-Litovsk. — *Les négociations sont suspendues jusqu'au 4 janvier et une sorte d'ultimatum est adressé aux puissances de l'Entente pour qu'elles se décident elles aussi, à venir y prendre part, au moment de la réouverture de la conférence.*

En Italie. — *Nouveau bombardement de Padoue par des aviateurs Austro-Allemands : plusieurs des beaux monuments de la ville subissent de sérieux dégâts et une église contenant des fresques peintes par Le Titien, au* XVI*e siècle, est en partie détruite par le feu.*

En Palestine. — *Après sa victoire du 27, le général Allenby a porté ses troupes en avant, dans la direction de Naplouse : il atteint aujourd'hui, malgré une résistance acharnée des Turcs, les collines de Ram-Allah et le bourg de Bireh, à 15 kilomètres au nord de Jérusalem.*

Afrique orientale. — *Les forces allemandes chassées du territoire de leur colonie ont pénétré dans l'Afrique portugaise : d'après un communiqué de Lisbonne, en date du 27 décembre, une colonne allemande a attaqué et enlevé, après 3 jours de combat, les positions de la montagne M'Kula.*

dédain méprisant, encore accentué par quelques bonnes rafales de mitrailleuses. Je pense que les Tudesques se le tiendront pour dit et ne s'imagineront plus rencontrer partout des bolcheviks. Mais pourquoi tomber dans ces lourdes et coûteuses méprises quand on se vante, devant le public attiré par quelque coup de gong sonore, d'être toujours le plus fort ?

Je maintiens donc ce que j'ai toujours dit, à savoir que l'affaire italienne est fort loin de tourner à l'avantage de ceux qui l'ont engagée. Et que l'on ne prétende pas qu'il s'agit là d'un théâtre d'opérations secondaire. Dans cette guerre, qui met l'Europe presque entière en feu, tous les théâtres d'opération, sans avoir, bien entendu, une importance égale, en possèdent chacun une qui doit entrer en ligne de compte, quand bien même ils ne serviraient qu'à dégager les autres. J'aime mieux voir les Autrichiens accrochés en Italie que venant, sur notre front, renforcer les hordes allemandes. Et je me permets d'affirmer que, quoi qu'on en ait pu dire, les campagnes heureuses de Mésopotamie et de Palestine ont eu cet avantage de nous débarrasser du contact désagréable des Turcs. J'ajoute même que ce ne fut point une faute d'aller à Salonique, ou du moins que ce n'en aurait pas été une si, en allant là-bas, on s'était arrangé pour pouvoir y agir vigoureusement, au moment précis où on le pouvait et où on le devait.

ATTAQUES REPOUSSÉES AU BOIS DES CAURIÈRES

(28 Décembre.)

J'avoue ne pas très bien saisir la raison d'être ni le but de l'attaque, d'ailleurs assez violente, que le kronprinz a dirigée, le 26 décembre, contre le bois des Caurières. Menée par deux bataillons seulement, elle n'a pas les dimensions d'une affaire d'envergure, ni même celles des préliminaires qui annoncent généralement celle-ci. On dirait d'un coup de tête, provoqué par le besoin de se faire un « communiqué ». Si c'est bien cela, le but a été manqué, car les Allemands, malgré qu'ils s'y soient repris à deux fois, ont essuyé un échec complet, tellement qu'ils ont négligé d'en parler. Mauvais présage, pour le grand assaut dont ils continuent à nous menacer.

Il se pourrait d'ailleurs que celui-ci fût encore retardé par l'état des affaires russes. Les pourparlers de paix semblent se traîner assez péniblement, tandis que l'Ukraine fait mine de se dresser contre le maximalisme. Ce n'est point un événement banal que la prise de commandement, par Tcherbatchef, des troupes des fronts sud-ouest et roumain « couvrant le territoire de la république ukrainienne ».

Comme la couverture d'un territoire ne se fait pas simplement en montant la garde à l'intérieur, il est à présumer que les troupes en question seront employées à quelque chose de plus actif. Et les Austro-Allemands s'en doutent si bien qu'ils ont riposté par une concentration de forces assez nombreuses, aussi bien en Galicie qu'en Bukovine et le long de la frontière moldave. Or, ce n'est point précisément là, j'imagine, la solution sur laquelle ils comptaient, et que le kaiser avait si pompeusement annoncée dans un discours récent.

Ils en espéraient également une autre, en Italie ; mais celle-ci, aussi, se dérobe. Conrad de Hœtzendorf attaque furieusement les rebords méridionaux du plateau des Sette Comuni, et, malgré toute a vigueur qu'il y met, n'obtient que des résultats fort maigres. Ainsi, il a enlevé, à la tête du val Frenzela, le col de Rosso, que les Italiens n'ont pu reprendre, et il s'est avancé jusqu'à Sasso. C'est un succès qu'on ne lui contestera pas, encore qu'il en faille beaucoup de cette espèce avant que soit ouvert le débouché dans la plaine. En somme, le chemin est singulièrement long et rocailleux, qui mène à celle-ci.

On prétend que l'État-major allemand était hostile à cette dernière offensive, et la jugeait inutile. J'en doute fort, sachant à quel point les Autrichiens sont devenus d'humbles valets, et qu'ils ne font rien que par ordre. Je croirais même, plutôt, qu'Hindenburg, mécontent du retard que les affaires italiennes apportent à l'exécution de ses desseins, a gourmandé celui qui les mène, le poussant ainsi vers de nouvelles et hasardeuses entreprises. Mais c'est là une question subsidiaire. La seule chose qu'il nous importe de savoir est celle-ci, que, en Italie comme en Russie, la coalition germanique rencontre quelques pierres d'achoppement assez gênantes sur des routes qu'elle espérait aplanies, ou qu'elle se croyait en mesure de rapidement aplanir.



(Cl. Section phot. de l'armée.)

Corvée gravissant des pentes célèbres sur le front de Meuse.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Repos dans une tranchée de première ligne du front meusien.

ÉCHECS PRÉMONITOIRES

(29 Décembre.)

En attendant qu'ils se lancent dans la grande offensive dont ils continuent à nous menacer, mais que rien n'annonce encore et que la situation en Russie méridionale, aussi bien que celle de l'Italie, ne facilitent pas beaucoup, les empires centraux agitent d'une façon oblique et sournoise l'olivier de la paix. Si cette tentative extra-militaire, dont le ministre des Affaires étrangères a clairement et éloquemment dévoilé le caractère plus que suspect, n'était pas un piège, il faudrait y voir un aveu de détresse. Nous ne tomberons pas dans le premier et nous ne nous laisserons point attendrir par le second, car nos morts sortiraient de leurs tombes si les impudentes fourberies de MM. Czernin et von Kühlmann avaient un seul moment le pouvoir de nous impressionner. Vaincre d'abord, comme ont dit les chefs de l'Entente ; après, on causera. C'est aussi, je le sais, l'avis des poilus.

Ceux-ci, en tout cas, ne perdent pas une occasion de montrer à l'ennemi que leur constance, leur courage et leur résolution n'ont subi aucune atteinte, et que leur force de résistance est aussi inébranlable que leur foi. Ces jours-ci, le kronprinz s'est avisé encore une fois de les tâter et même probablement de vouloir les intimider, sans quoi sa folle entreprise contre le bois des Caurières n'aurait aucune excuse. Il a mis en branle des bataillons de choix, empruntés à la garde, des troupes spéciales d'assaut, des lance-flammes et des nuées d'avions. C'est Ludendorff qui prend la peine de nous le faire connaître. Mais il nous dit aussi qu'après avoir ruiné quelques tranchées, toute la bande a, *suivant les ordres reçus*, réintégré ses lignes de départ.

Or, nous connaissons par expérience la phraséologie germanique, et nous savons aussi que les Allemands ne sont plus assez riches en soldats de bonne trempe pour en sacrifier un aussi gros paquet dans de simples démonstrations. Quand donc, ayant monté une affaire d'importance comme celle-ci, ils renoncent à la pousser à fond, c'est qu'ils y sont contraints par la force. Et c'est bien ce qui vient de leur arriver, comme nous nous en doutions parfaitement, même avant qu'ils ne l'aient eux-mêmes implicitement avoué.

Tandis qu'ils subissaient ici cette mésaventure, leurs complices autrichiens étaient, en Italie, obligés de stopper. Les communiqués d'aujourd'hui ne nous parlent plus que de canonnades et de combats aériens. Ce qui n'empêche les journaux allemands, comme je le disais plus haut, de prédire pour un délai prochain la grande

30 DÉCEMBRE — LES FAITS — 31 DÉCEMBRE

Région de Cambrai. — *Attaque allemande sur les positions britanniques dites de la crête Welsh, c'est-à-dire du mouvement de terrain qui prolonge le plateau de la Vacquerie dans la direction de Marcoing : l'ennemi réussit à prendre pied dans quelques saillants au nord de la Vacquerie et au sud de Marcoing, où la lutte se prolonge.*

En Italie. — *La division française Dilleman enlève dans un élan magnifique la cime du mont Tomba, cime au-dessous de laquelle nos soldats étaient restés accrochés depuis la prise de possession de leur secteur. L'affaire est si rapidement menée que les troupes de l'Alpenkorps, massées en arrière, n'ont pas le temps d'intervenir.*

Un journal allemand, parlant du mont Tomba, dit aujourd'hui même : « Nous y sommes si solidement établis que ni l'artillerie lourde ni les attaques les plus violentes ne sauraient nous en déloger. »

Région de Cambrai. — *Les troupes britanniques reprennent la plus grande partie des positions de la crête Welsh, où l'ennemi avait gagné du terrain hier.*

En Italie. — *Les Autrichiens sont forcés d'abandonner la tête de pont de Zenson conservée jusqu'ici sur la rive droite et dans la boucle de la Piave.*

Sur mer. — *Pertes du transport* Aragon *torpillé hier dans la Méditerranée orientale et du transport* Osmanieh *coulé aujourd'hui dans les mêmes parages. 800 morts dans les deux sinistres.*

Pour 1918. — *Le général Pétain adresse aux armées un ordre du jour dans lequel il montre le devoir à accomplir : « Il faut que la lutte continue : le sort de la France l'exige ; soyez patients, soyez obstinés... Vous avez la ferme volonté de vous battre autant qu'il le faudra pour assurer la paix à vos fils, car vous savez que si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions. »*

ruée sous laquelle ils prétendent nous engloutir. Voilà encore, dirai-je, de l'intimidation en pure perte. En effet, comme le montre, après tant d'autres, l'aventure du bois des Caurières ce n'est pas tout de vouloir. Il faut encore pouvoir, et rien n'est parfois plus dangereux que de risquer son va-tout sur de simples présomptions.

TRAVAILLEURS DE L'AVANT

(30 Décembre.)

En un langage d'une verdeur toute militaire et d'une précision à laquelle nous n'étions guère habitués, M. Clemenceau a clairement montré à la Chambre et au pays la nécessité qui s'impose, si l'on veut continuer à se battre pour la victoire, de procéder d'urgence, dans la zone des armées, à certains travaux indispensables, dont la confection n'a déjà que trop tardé, faute d'une organisation raisonnable et d'un programme suffisamment étudié.

Ces travaux sont de deux sortes. Ils comportent l'aménagement militaire des champs de bataille éventuels sur lesquels l'irruption allemande peut être prévue. Il ne suffit pas, en effet, d'avoir crée une première ligne de défense qu'établissent généralement les troupes elles-mêmes. Soutenir et compléter celle-ci par la constitution de positions successives de repli tout aussi solidement organisées est chose indispensable. On sait que, pour n'avoir pas toujours pris cette précaution, il nous en a cuit dans plusieurs circonstances, à commencer par les débuts de l'affaire de Verdun. C'est donc une épreuve à ne point recommencer, et, pour l'éviter, le seul moyen existant est de constituer des équipes spéciales de travailleurs, qui seront chargées de remplir un office dont on ne peut faire peser le fardeau sur les hommes de la tranchée.

D'autres obligations s'imposent encore. Ce n'est pas sans raisons valables qu'on s'est plaint, à plusieurs reprises, du déplorable état où se trouvent, en maints endroits, les baraquements destinés à recevoir les troupes momentanément retirées du front de combat. Beaucoup n'ont que des fermetures hypothétiques et une couverture mal assurée. M. Bouveri parlait, hier, de la paille humide des casernes. Que dire du sol tout nu, ouvert parfois à tous les vents ?

Est-ce donc le matériel qui manque ? Non. Il est surabondant. Seraient-ce les moyens de couchage ? Pas davantage. Les magasins en sont pleins. Ce qui rend la situation si imparfaite et si insuffisante, c'est la pénurie des manutentionnaires pour le transport et des ouvriers pour les

(Cl. Meurisse et Beaufrère.)

On voit, sur le premier cliché, nos territoriaux des plus anciennes classes travailler aux retranchements de l'arrière décidés par M. Clemenceau. En-dessous, nos premières lignes de tranchées se découpent dans la neige.

1er JANVIER — LES FAITS — 2 JANVIER

Front occidental. — *La nouvelle année trouve les Anglais dominant la plaine des Flandres. Ils ont, d'autre part, ouvert une large brèche dans la ligne principale des défenses allemandes en face de Cambrai. Quoique l'exploitation complète de ce succès initial n'ait pas été possible, les armes allemandes ont subi le plus grand désastre depuis la bataille de la Marne.*

Les Français, avec leur ligne intacte, tiennent la clef de la région de Laon, depuis la prise des positions du Chemin-des-Dames. (Exposé américain).

En Italie. — *Les premiers succès allemands ont dépassé les prévisions les plus optimistes de l'ennemi qui n'avait pas élaboré de plan d'invasion sur une grande échelle. Aujourd'hui l'Italie tient ferme, appuyée par ses alliés. (Même exposé).*

La Perse, la Russie et la Turquie. — *Les gouvernements entrent en pourparlers pour l'évacuation de la Perse par les troupes russes et turques.*

Le bilan des opérations britanniques en 1917. — *Un communiqué officiel donne le relevé suivant des gains et pertes de notre grande alliée sur tous les théâtres d'opérations, pour l'année qui vient de finir.*

Front occidental. — *Gains:* 73 131 *prisonniers;* 531 *canons. Pertes;* 27 200 *prisonniers:* 166 *canons.*

Salonique. — *Gains:* 1 095 *prisonniers; pertes:* 202 *prisonniers.*

Palestine. — *Gains:* 17 646 *prisonniers;* 108 *canons, Pertes:* 610 *prisonniers, aucun canon.*

Mésopotamie. — *Gains:* 15 944 *prisonniers;* 124 *canons. Pertes:* 267 *prisonniers, aucun canon.*

Est-Africain. — *Gains:* 6 728 *prisonniers;* 18 *canons. Pertes:* 100 *prisonniers, aucun canon.*

Total général. — *Gains:* 114 544 *prisonniers;* 781 *canons. Pertes:* 28 379 *prisonniers,* 166 *canons.*

La marine britannique a perdu en 1917 *:* 20 *navires de guerre coulés par des sous-marins.*

réparations. Les besognes de guerre proprement dites absorbant le personnel tout entier, qui comprend juste le nécessaire; les autres se font quand on peut et comme on peut.

C'est précisément à cette disette de travailleurs que le gouvernement a voulu porter remède, et je puis dire qu'il y a réussi, même d'une façon très heureuse. Sa solution, acceptée par la Chambre, est assurément celle qui répond le mieux aux nécessités du moment, dont nul n'ignore la pressante rigueur. Elle a cet avantage incontestable de ne toucher que dans une proportion très minime aux intérêts agricoles qu'il serait coupable de négliger. Elle sera donc bien accueillie, et sur le front, et dans le pays.

Car ce n'est même pas un effort nouveau qu'on demande à celui-ci. Il ne s'agit que d'une exploitation meilleure de ceux qu'il a déjà fournis. J'entends bien que l'on va recenser la classe 19. Mais il ne faut pas oublier que l'Allemagne est sur nous en avance d'un an, et l'Autriche de deux. Quant au rappel, pour cinq ou six semaines, des classes 90 et 91, c'est un sacrifice auquel les intéressés consentiront allégrement. Comme a dit fort justement M. Clemenceau, la manœuvre des effectifs doit pouvoir se faire, suivant les circonstances, de l'arrière à l'avant. Et qui donc, parmi nos vieux sursitaires, refuserait d'aller donner aux camarades qui se battent l'aide manuelle grâce à laquelle ceux-ci pourront d'abord supporter sans trop de souffrances les rigueurs de ce pénible hiver, puis briser définitivement, dans une parade suprême, les ambitions de la race arrogante et sauvage qui se vante impudemment de pouvoir nous anéantir?

LES SUCCÈS ANGLAIS EN PALESTINE

(31 Décembre.)

Nos amis anglais viennent de remporter de nouveaux succès en Palestine.

Les Turcs ont, ces jours-ci, contre-attaqué avec violence les troupes du général Allenby, afin de limiter, si possible, leur avance régulière du côté de Jaffa et de Naplouse. Ils s'étaient assez sensiblement renforcés, ayant rappelé en Asie Mineure à peu près toutes leurs forces, car il ne reste guère qu'un régiment ottoman sur le Danube, et seulement deux divisions sur le front russo-roumain. Cependant, ils ont été battus et poursuivis l'épée aux reins, en sorte que l'affaire s'est terminée par de nouveaux et sensibles progrès de nos vigoureux alliés.

Ceux-ci, maintenant, occupent un front qui s'étend depuis le nord-ouest de Jéru-

salem, à sept kilomètres de la ville, jusqu'à une quinzaine de cents mètres au nord de Jéricho. Leur avance, évidemment, n'est pas très rapide, mais il faut tenir compte des difficultés que présente ce terrain mouvementé, dont Renan décrivait naguère, d'une plume qui semblait trempée dans des pleurs, l'aspect morne et désolé depuis que « les Turcs ont passé là ». Il n'en est pas moins vrai que nos alliés occupent suffisamment leur adversaire pour que celui-ci ne soit point désireux d'aller ailleurs tenter la fortune, malgré toutes les alléchantes invites du kaiser.

En Italie, les combats font trêve, probablement en raison de la froidure. Mais les Autrichiens, vexés de ne pouvoir vaincre une résistance qui s'affirme chaque jour plus énergique, ont passé leur colère en allant, suivant la coutume féroce que les Allemands ont inaugurée, assassiner froidement dans des cités ouvertes, un certain nombre de femmes et d'enfants. Le raid aérien qui a été exécuté sur Padoue, Trévise et quelques autres points de moindre importance ne répond à aucune pensée militaire. Il est un acte de barbarie et d'inutile intimidation, rien de plus. Du moins a-t-il coûté assez cher à ses auteurs, puisque, sur trente avions qui y ont pris part, onze ont été détruits. C'est là une leçon sévère, et qui, peut-être, servira.



(Cl. L. B.)

Officiers français en reconnaissance sur un sommet italien.

BRILLANT FAIT D'ARMES

(1er Janvier.)

L'événement du jour est le succès remporté en Italie par les troupes françaises qui, dans le secteur du monte Tomba ont, avec le « mordant magnifique » que proclame le communiqué italien, pris d'assaut des positions ennemies d'autant plus importantes que l'adversaire comptait davantage sur elles. Nous n'avons pas encore assez de renseignements pour apprécier les résultats obtenus, mais, d'ores et déjà, il en est un que nous nous plaisons à signaler : c'est celui de l'héroïque émulation de nos soldats et de leurs frères d'armes italiens. Les Allemands ont dessiné samedi, dans la région de Cambrai, une série d'attaques assez énergiques, mais dont il est difficile de déterminer exactement le but ; leurs bulletins eux-mêmes ne semblent pas y attacher une grande importance et les traitent tout simplement de « combats de reconnaissance ». Il est possible qu'elles n'aient visé que le renseignement. Mais si

le prince Ruprecht a cherché autre chose, comme, par exemple, un de ces succès éphémères que l'on gonfle d'ordinaire jusqu'à éclatement pour alimenter la confiance de populations à qui on ne peut donner une nourriture plus substantielle, la vérité est qu'il a fait blanc de son épée. Et c'est pourquoi, sans doute, ses communiqués sont aussi peu flambants.

Ayant foncé à deux reprises sur la côte de Welsh, au sud-ouest de Cambrai, il avait réussi à pénétrer dans quelques tranchées d'ailes, le centre demeurant inébranlable. Mais de vigoureuses contre-attaques qui ne se sont pas fait attendre ont obligé les assaillants à déguerpir des saillants et des tranchées qu'ils occupaient. Et cette affaire n'a plus, en somme, que la portée d'un simple incident, comme du reste les escarmouches qui ont eu pour théâtre, en Belgique, les deux côtés de la voie ferrée d'Ypres à Staden, le long de laquelle nos alliés, après avoir repoussé une attaque, ont encore légèrement avancé.

Plus intéressante et plus accentuée aussi est leur marche progressive en Palestine, le long de la route de Naplouse. Il est évident que les Turcs, bien qu'ils se soient renforcés, comme je l'ai indiqué déjà, de presque toutes les forces qu'ils avaient en Europe, ne sont pas de taille à enrayer le mouvement du général Allenby qui, avec beaucoup de raison, cherche à se donner de l'air autour de Jérusalem, où il se trouvait un peu serré.

Je me promets d'ailleurs de revenir sur ce mouvement dont il ne faut pas négliger l'intérêt.

ITALIE, FLANDRE ET PALESTINE

(2 Janvier.)

Nos vaillants soldats d'Italie ont clôturé par un succès d'importance l'année qui finit. Bon augure pour celle qui commence. La prise d'assaut du monte Tomba, situé à l'est du Grappa, sur le bord oriental du plateau des Sept-Communes, a une valeur particulière, parce qu'elle dégage les lignes alliées, un peu resserrées sur les contreforts dominant directement la Piave. Elle s'accompagne d'ailleurs de la capture de plus de 1 400 prisonniers, dont 44 officiers, et d'un matériel très abondant.

Les communiqués allemand et autrichien l'enregistrent avec une sécheresse qui n'est point exempte de mélancolie, car l'ennemi a maintenant la preuve que non seulement le barrage établi devant lui est solide, mais encore que les alliés n'ont point l'intention de le réduire au simple rôle d'un obstacle passif.

Du côté des Flandres, les Allemands ont renouvelé, lundi, les attaques de la



(Cl. Loys.)

Le général Maistre passe la revue d'un contingent français en Italie.

veille contre le plateau de Welsh. Furieux de n'avoir pu encore reconstituer leurs lignes comme elles étaient avant l'offensive du général Byng, ils se sont dit, sans doute, que la neige aveuglante qui tombe avec tant de malfaisante persévérance gênerait les vues de la défense et leur permettrait de jouer quelque coup heureux. Ils se sont trompés. Nos alliés se tenaient sur leurs gardes et avaient des réserves prêtes ; en sorte que, malgré quelques succès de début, d'ailleurs fort restreints, l'ennemi n'a pu s'établir où il voulait, ayant été forcé, par des contre-attaques très vigoureuses, d'abandonner à peu près tous les points sur lesquels il avait pu, un moment, s'établir.

Entre temps, nos braves alliés avancent toujours en Palestine et, s'étendant vers leur gauche, approchent de Jaffa. Si l'on veut se faire une idée de l'émoi que jettent en pays boche leurs succès continus et la faiblesse chronique des Turcs, il suffit de s'en référer à l'étrange nouvelle — qui a été apportée, paraît-il, par des prisonniers — d'une sorte de croisade israélite organisée en Allemagne et en Autriche pour aller reconquérir Jérusalem.

Elle ne mérite évidemment aucune créance et prête surtout à rire. Mais le seul fait qu'elle ait pu être lancée n'indique-t-il pas d'une façon significative le peu de compte que l'on peut faire actuellement du concours ottoman? Après avoir bâti sur lui bien des projets insensés de domination orientale, après avoir rêvé la conquête de l'Égypte et l'ouverture d'une voie allemande vers les Indes, on s'aperçoit brusquement qu'un coup de griffe du léopard britannique a renversé tout l'échafaudage, et que là où l'on espérait trouver un appui solide, il faut maintenant traîner un poids mort. Le singulier ménage à trois de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Turquie est un peu comme le mariage de la carpe et du lapin. Or, on sait que celui-ci n'a jamais donné de produits convenables, ni pour l'un ni pour l'autre des conjoints.

HAUT LES CŒURS !

(3 Janvier.)

J'ai trouvé aujourd'hui dans mon courrier la lettre que voici d'un simple poilu, « au front depuis trente mois, blessé deux fois, cité à l'ordre de la division, décoré de la croix de guerre ». Ce brave garçon, que je ne connais pas, a bien voulu m'adresser ses souhaits de nouvelle année. Il y ajoute ces quelques phrases jaillies du cœur, et si belles dans leur fruste éloquence : « Je forme des vœux pour que l'année 1918 nous apporte la paix glorieuse tant désirée par tous. Nous avons



(Cl. Loys.)

Braves décorés par le général Maistre après la reprise du Monte Tomba.

Un nouvel outrage all



Dans la nuit du 4 janvier 1918, les Allemands ajoutaient à la longue liste de leur crimes un nouvel acte de banditisme. Le « Rewa », navire-hôpital transportant de blessés, était torpillé et coulé par un sous-marin dans le détroit de Bristol. Le bateau naviguant tous feux allumés avec les signes extérieurs recommandés par la Conventio

nand à la Croix-Rouge



e la Haye, ne pouvait prêter à aucune confusion. Le forfait fut donc perpétré en toute
onnaissance de cause. Grâce au sang-froid du capitaine et de son équipage, il y eût peu
e victimes. Mais le fait reste le même et alourdit encore le fardeau d'iniquités dont
s auteurs responsables auront à rendre compte au jour du règlement définitif.

tous la conviction, mon colonel, que la France sortira victorieuse du grand conflit qui pèse sur le monde, et nous vous remercions de vos articles quotidiens. (Ici je passe sur ce qui m'est personnel). Nous vous savons gré de juger que les poilus de France sont assez courageux pour supporter des épreuves, en ayant le sentiment qu'ils sont capables de réagir contre la mauvaise fortune et que, finalement, rien ne peut résister à leur ténacité et à leur endurance. »

C'est à ces hommes que le général Pétain s'adressait hier quand il leur lançait cette mâle apostrophe : « Vous avez la ferme volonté de vous battre autant qu'il le faudra pour assurer la paix à vos fils, car vous savez que *si le plus pressé réclame la paix, le plus persévérant en fixe les conditions.* » On voit qu'il avait été entendu même avant d'avoir parlé. Nos troupiers, fiers à juste titre de ce qu'ils ont fait, envisagent de sang-froid et avec fermeté ce qui leur reste à faire. Ils savent que la tâche est encore lourde, qui leur incombera demain. Mais ils acceptent de la remplir, ayant confiance en leur valeur, qui s'est déjà affirmée en tant de circonstances. Ils seront, comme le grand chef le leur demande, patients et obstinés.

Toutefois, faisons attention que l'adjuration du général Pétain passe par-dessus leur tête pour retentir aussi dans les profondeurs de l'arrière. Ce ne sont pas seulement les hommes préposés à la garde de nos lignes qui doivent faire preuve d'endurance. Ce sont ceux d'ici, dont la solidité morale ne doit jamais fléchir.

Et puisque j'ai parlé de ma correspondance, me sera-t-il permis de dire qu'elle m'apporte quelquefois des doléances puériles ou mal fondées, au regard des grands devoirs qui nous sont dévolus à tous? Le fait est rare, je me hâte d'en convenir. Il ne l'est cependant pas assez pour que je n'aie pas le droit de dire à ces gens de peu de foi : « Tendez l'oreille vers le front ; entendez la rumeur confiante dont se fait l'écho la lettre que j'ai citée plus haut. Obéissez, comme si vous étiez vous-mêmes des soldats, à l'invitation du commandant en chef de nos armées qui vous dit : « Il faut que la lutte continue. Le salut de la France l'exige ! » Et si le doute s'infiltre quelquefois dans vos âmes endeuillées, songez que ceux qui se battent pour vous gardent au cœur l'assurance de vaincre, si bien affirmée dans l'ordre du jour du général Pétain avec lequel les phrases fuligineuses et tourmentées du kaiser font un contraste si grandement significatif. »



(Cl. Loys.)

Vue générale de Padoue, à nouveau bombardée.

RÉFORMES NÉCESSAIRES

(4 Janvier.)

Il paraît, nous apprend l'*Homme Libre*, que si les cantonnements de l'arrière sont défectueux — et nous n'avons eu que trop d'occasions de dire qu'ils l'étaient — c'est parce que les ordres du général en chef ne sont pas exécutés. Ces ordres sont cependant précis, concrets et détaillés à souhait. Ils visent l'assiette du cantonnement lui-même, la bonne utilisation des locaux, leur aménagement congruent, enfin la conservation du matériel qui leur est attribué. A quoi tient-il donc que l'habitat des unités envoyées à l'arrière manque trop fréquemment de confortable? A deux choses, je crois : d'abord au manque d'une main-d'œuvre suffisante, ensuite à nos procédés administratifs.

Sur le premier point, les mesures prises par le ministre de la Guerre, d'accord avec la Chambre, vont très certainement améliorer la situation avant qu'il soit peu. Sur le second, il faut s'attendre encore à certains déboires, tant que l'on n'aura pas simplifié les rouages bureaucratiques et imprimé à tous les services, ceux de l'avant comme ceux de l'arrière, une direction qui n'aboutisse pas, par le partage indéfini des attributions, à la dilution de responsabilités finalement insaisissables. En l'état actuel des choses, il n'est point d'affaires, si simples qu'elles soient, qui ne ressortissent à deux ou trois directions ou sous-secrétariats d'Etat, entre lesquels est morcelé le département de la Guerre. Comment pourraient-elles être résolues rapidement, ou seulement aboutir?

Un général en chef, un commandant de groupe d'armées ou d'armée ne peut pas tout faire. Force lui est de s'en remettre, pour l'exécution de ses décisions, à des subordonnés dont quelques-uns peuvent être négligents, car l'humanité n'est pas parfaite. Une surveillance constante et comportant des sanctions est donc indispensable. Mais le personnel des états-majors, absorbé par d'autres travaux, ne peut pas toujours l'exercer.

On me dira que le ministre, que cela regarde, — n'étant ici en quoi que ce soit question des opérations militaires, — a, pour se tenir averti, des délégués spéciaux et naturels, qui sont les membres du corps de contrôle. Je répondrai qu'il n'y a pas plus de quinze jours que ces inspecteurs nés peuvent pénétrer à leur gré, et sans que leur arrivée soit éventée, dans la zone des armées. Il a fallu pour cela un arrêté tout récent de M. Clemenceau !

Un peu de simplification donc dans les rouages de la machine et quelques inspections inopinées de plus, suivies d'effet, et alors tout marchera, car, ainsi que je l'ai dit déjà, ce n'est pas le matériel qui manque, c'est sa répartition qui est



(Cl. Boyer.)

La fontaine dite d'Elisée, à Jéricho.

3 JANVIER **LES FAITS** **4 JANVIER**

Région de Reims. — *Un coup de main sur les lignes ennemies au nord-est du fort de la Pompelle nous permet de ramener des prisonniers.*

En Palestine. — *Le général Allenby signale une nouvelle avance de ses troupes au nord de Jérusalem : la ligne britannique a été avancée de près de 2 kil.*

Guerre aérienne. — *Les Etats-Unis ont annoncé leur intention de construire un nombre extraordinaire d'appareils et de porter la guerre jusqu'au centre de l'Allemagne : celle-ci se prépare à faire face à toutes les éventualités en développant son aviation.*

L'Angleterre poursuit de son côté un effort industriel considérable et le Daily Mail *écrit à ce propos :*

« La Grande Bretagne et l'Allemagne sont engagées dans une course sans merci pour la suprématie de l'air, et il importe que nous sortions vainqueurs de cette course de l'issue de laquelle dépendra, dans une large mesure, le triomphe final. »

En Russie. — *Les représentants des puissances de la Quadruplice, revenus à Brest-Litovsk pour la reprise des pourparlers suspendus le 27 décembre, n'y trouvent pas la délégation russe. Le gouvernement maximaliste a demandé en effet que les négociations soient continuées dans un pays neutre.*

Les plénipotentiaires des puissances centrales s'opposent à ce transfert du siège de la conférence et en attendant le retour des Russes, entrent en relations avec les délégués de la République ukrainienne, arrivés le 1er janvier à Brest-Litovsk et munis de pleins pouvoirs pour mener les négociations d'une paix particulière.

Sur mer. — *Torpillage du navire-hôpital* Rewa, *dans le détroit de Bristol. Le bâtiment avait tous ses feux allumés et portant toutes les marques distinctives fixées par la Convention de la Haye. Les Allemands soutiendront que le* Rewa *n'a pas été torpillé.*

parfois défectueuse et son utilisation qui l'est presque toujours. Je ne veux pas entrer ici dans des détails qui m'entraîneraient trop loin. Il me suffira de dire que si, par exemple, des cuisines fixes n'ont pas été construites partout, c'est parce que, tandis qu'une partie des matériaux nécessaires était envoyée sur un point, l'autre s'en allait ailleurs. Tenons-nous-en là pour aujourd'hui.

LE TRAVAIL DE LA PIOCHE

(5 Janvier.)

« A l'effort américain dont nous sommes en mesure d'attendre autant qu'il faudra le plein développement, — a dit récemment le général Guillaumat, qui est bien placé pour le savoir, — l'ennemi, dans cette guerre d'usure, est incapable de résister, soit qu'il l'attende, soit qu'il cherche à le prévenir. » C'est là une affirmation indiscutable, et qui s'impose tellement à l'ennemi lui-même que celui-ci s'efforce de trouver une échappatoire dans la paix russe, qu'il voudrait étendre ensuite au monde entier.

Mais cette paix, l'obtiendra-t-il? On sait qu'elle se présente assez mal et que les exigences germaniques rencontrent certaines résistances. Ne nous berçons pas, cependant, de vaines espérances. Entre compères, tout finit par s'arranger ; seulement, l'affaire est plus ou moins longue à conclure. Plus celle-ci le sera, mieux nous nous trouverons en état de résister au choc suprême, et plus près nous serons de l'heure où le concours américain doit s'affirmer dans toute sa plénitude. Puisqu'il est entendu que les soldats russes, oublieux de leur passé, de l'honneur militaire et même du sort qui les attend quand ils seront sous la botte allemande, ne veulent plus se battre — ils viennent encore de le montrer à Salonique — nous nous battrons sans eux, mais avec des forces plus concentrées et des moyens accrus.

Ah ! sans doute, la trahison maximaliste impose à l'Entente un surcroît d'efforts et de sacrifices. Si l'offensive de Broussilof avait pu se poursuivre en Galicie, nous n'aurions pas connu les journées pénibles de l'Isonzo, et peut-être que nos alliés italiens seraient à Laybach et à Trieste. Mais il n'y a point à lutter contre l'irréparable, sinon pour en réduire au minimum les effets malfaisants. Et déjà ce but a été atteint dans une certaine mesure, puisque les Austro-Allemands, qui se voyaient déjà dévalant dans les plaines de la Vénétie, sont encore, et pour longtemps, perchés sur des hauteurs qu'ils n'arrivent pas à franchir, ou arrêtés devant la barrière de la Piave,







1. Canons capturés par les troupes d'Allenby. — 2. Avions de bombardement anglais en Palestine. — 3. Marchands d'oranges vendant leurs fruits aux soldats.

5 JANVIER — LES FAITS — 6 JANVIER

Front occidental. — *Les événements militaires se bornent à une attaque locale de l'ennemi sur les lignes britanniques à l'est de Bullecourt, à un coup de main de nos soldats sur les tranchées allemandes au nord de la Main de Massiges, et à une échauffourée au sud de Juvincourt.*

En Albanie. — *Les bandes albanaises au service de l'Italie, surprises par le choc d'un détachement bulgare au nord de Monastir, sont sur le point de céder, quand l'arrivée des troupes régulières italiennes rétablit promptement la situation.*

Finlande. — *Le gouvernement français a reconnu l'indépendance de la République finlandaise.*

Londres. — *M. Lloyd George, dans un discours prononcé devant un auditoire qui représente les masses ouvrières du Royaume-Uni, expose les buts de guerre de son pays et définit la paix future, telle que la comprennent tous les peuples de l'Empire britannique.*

Guerre aérienne. — *Les escadrilles françaises de bombardement ont effectué au cours de la nuit plusieurs opérations : les usines d'aniline de Ludwigshafen, la gare de Fribourg-en-Brisgau, les terrains d'aviation de Neuf-Brisach, les usines de Rombach, Maizières, Hazondange, ont reçu de nombreux projectiles.*

L'activité de notre aviation de chasse a été particulièrement heureuse pendant le mois de décembre : 76 avions allemands ont été abattus ou mis hors de service ; nos pertes se montent à 7 avions abattus ou ayant disparu dans les lignes allemandes, 3 dans les lignes françaises, et 9 autres endommagés ; au total 20 appareils français mis hors de service contre 76 appareils allemands.

Les pilotes britanniques ont tiré cette nuit près de 6 000 cartouches de mitrailleuses sur des troupes ennemies et divers autres objectifs. Ils ont bombardé la gare et les voies de garage de Conflans.

qui résiste à toutes leurs tentatives de forcement.

De là, pour Hindenburg qui comptait nous submerger sous le flot de toutes les forces coalisées, un premier mécompte. Un second lui vient des désastres turcs, et dirai-je encore, un troisième pourrait bien surgir de la lenteur subie par les négociations de Russie, sans compter l'inconnu des événements qui sont possibles dans le sud. Rien, cependant, ne le fera renoncer à ses projets d'offensive, parce que ceux-ci constituent ses derniers espoirs de vaincre. Il nous attaquera, avec toutes les troupes qu'il pourra réunir. Nous le savons et nous nous tenons prêts.

Mais sachons aussi que le travail de la pioche constitue en ce moment la meilleure assurance contre les dangers à venir. Il est la garantie la plus solide de notre sécurité et de notre indépendance. Construisons des tranchées à force suivant le programme que le ministre de la Guerre a si clairement exposé. Après, nous pourrons nous en remettre à nos soldats, toujours admirables de constance dans les souffrances que leur impose cet hiver implacable, du soin d'en assurer l'inviolabilité.

LA SITUATION ORIENTALE

(6 Janvier.)

Il paraît que les choses ont peine à s'arranger entre les conférenciers de Brest-Litovsk. Les maximalistes, feignant une indignation que ne justifie guère leur précédente attitude, déclarent inacceptables les contre-propositions allemandes et font mine de se retirer sous leur tente. Tout cela n'est peut-être que de la frime, car la fourberie étant aussi familière à ces tristes polichinelles qu'à leurs compères germaniques, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils s'entendissent les uns et les autres comme larrons en foire pour nous jouer la comédie. A moins toutefois que Lénine et ses acolytes ne commencent à s'apercevoir des risques qu'ils courent en livrant à la férocité tudesque leur pays désarmé.

Les Allemands, dont la psychologie est fort courte, voyaient déjà les peuples alliés tendant l'oreille aux insidieuses invites que formulaient quelques sophistes transformés en dictateurs. Or, l'Entente n'a pas eu l'air d'entendre, en sorte que, s'il y a eu déception, elle a été pour la trinité Guillaume-Hertling-Hindenburg, laquelle ne montre peut-être en ce moment des exigences si formidables que pour pouvoir travailler sur de nouveaux frais.

Si c'est un second piège, nous saurons l'éviter, comme nous avons évité le premier. Comme il n'y a rien à attendre de la bande à Lénine que trahison et perfidie ; comme, grâce à sa malfaisance, l'armée russe est devenue inexistante de fait, les

7 JANVIER — **LES FAITS** — **8 JANVIER**

7 janvier

Région de la Meuse. — *Sur la rive gauche, échec d'un coup de main tenté par l'ennemi dans nos tranchées au nord de la cote* 304.

Sur la rive droite, la lutte d'artillerie a pris au cours de la nuit, une vive intensité dans le secteur Bezonvaux-les-Chambrettes.

A Brest-Litovsk. — Les négociations continuent entre les délégués de l'Ukraine et les plénipotentiaires des puissances de la Quadruplice.

D'un autre côté, le commissaire aux Affaires étrangères Trotzky et les autres délégués russes qui avaient refusé de revenir à Brest-Litovsk le 4 *janvier et avaient demandé le transfert du siège de la Conférence à Stockholm, se sont ravisés et reprennent aujourd'hui leurs places en face des Austro-Allemands. Ceux-ci, d'ailleurs, malgré leur hâte d'en finir vont se montrer de plus en plus intransigeants et ne gardent aucun ménagement.*

8 janvier

En Woëvre. — *Nos légionnaires et tirailleurs exécutent en avant de Flirey, sur les lisières sud-est et sud-ouest du bois de Mortmare un coup de main qui les mène en certains points jusqu'à une profondeur de* 800 *mètres dans les lignes ennemies. En deux endroits notamment les tranchées allemandes sont entièrement nettoyées, les défenseurs tués ou faits prisonniers, les abris incendiés, les mitrailleuses et les lance-bombes capturés et ramenés en arrière.*

En regard de nos pertes qui sont extrêmement légères, l'ennemi compte beaucoup de morts et laisse entre nos mains 178 *prisonniers dont* 1 *officier.*

Président Wilson. — *Lecture au congrès américain d'une nouvelle déclaration sur les buts de guerre des Etats-Unis. Cette déclaration qui fixe en* 14 *points les conditions générales d'une paix durable, stipule pour la France la libération de tout le territoire envahi et la réparation de l'injustice de* 1871.

Allemands doivent pouvoir imposer tôt ou tard leurs volontés. Le seul espoir que nous ayons est qu'ils soient forcés de compter avec l'Ukraine et de continuer à surveiller un front qui n'est pas moindre de 500 kilomètres. Pour le moment, les nouvelles qui nous viennent de là sont trop confuses pour qu'il soit possible encore d'en tirer quelque pronostic que ce soit.

En somme, il ne faut voir dans les incidents germano-russes que les phases plus ou moins lentes d'une tractation déjà concertée, les millions de la Wilhelmstrasse exerçant une action opérante que n'ont pas toujours eue les canons d'Hindenburg. Seulement, le temps dépensé en pourparlers auxquels ce qui manque le plus est assurément la sincérité, sera difficilement récupérable, et la grande attaque dont on continue à nous menacer — le kaiser, dans un rescrit tout récent, parlait encore des « durs combats à venir » — subit, de ce fait, des retards qui nous sont extrêmement profitables.

Si le commandement allemand croit se faire la main en multipliant les attentats contre les villes ouvertes de Trévise et de Padoue, il ne peut nous empêcher de préparer opiniâtrément la défense de notre front, de tout notre front. Et c'est sans doute parce qu'il le sait bien que, n'ayant plus une confiance entière dans la force invincible de ses armes, il cherche à obtenir une solution quelconque, fût-elle incomplète et bâtarde, par des effets d'intimidation.

PAROLES DE FOURBE

(7 Janvier.)

Le *Journal de Genève* publie des extraits du discours prononcé par le prince Max de Bade à l'ouverture de la session de la Chambre haute. On y trouve des phrases significatives et qui sonnent comme l'aveu confessionnel du moine, quand il va à la *coulpe* devant son prieur. Le prieur, ici, c'est l'Europe, pour ne pas dire le monde entier.

« La force toute seule, a dit l'orateur, ne saurait nous assurer dans le monde la place à laquelle nous croyons avoir droit. L'épée ne peut pas trancher les oppositions morales qui se sont élevées contre nous. Pour que le monde se réconcilie avec la grandeur de notre puissance, il faut qu'il sente que, derrière notre force, il y a une conscience humaine. »

Voilà, certes, des vérités transcendantes, mais qui n'ont qu'un tort, celui d'être exprimées trop tard. Le prince de Bade ne se fait pas l'illusion de croire qu'il suffit de les proclamer en séance solennelle pour effacer la trace de cin-

quante années d'hypocrisie, de rapts, de violences et de brutalité. La conscience humaine dont il parle, les Allemands ne la connaissent plus, depuis que, façonnés par les Hohenzollern à l'image de leurs ancêtres barbares, ils ont délibérément brisé tous les liens respectés d'ordinaire qui rattachent entre elles les nations civilisées.

Justement, notre confrère le *Figaro* vient de publier la lettre qu'écrivait à Guillaume Ier le pape Pie IX au moment où la guerre de 1870 allait se déchaîner, ainsi que la réponse du roi de Prusse. Alors, comme aujourd'hui, la fourberie prussienne portait à notre compte la responsabilité du conflit. « Dieu m'est témoin écrivait le souverain piétiste, que ni moi ni mon peuple n'avons désiré ni provoqué la guerre. » Et seize jours cependant ne s'étaient pas écoulés depuis que Bismarck, au cours du dîner fameux qu'il offrait au major général et au ministre de la Guerre, avait lui-même, sur l'assurance que l'armée allemande était prête, rendu cette guerre inévitable par la falsification raisonnée d'un texte dont le ton, relativement anodin, permettait encore de l'écarter !



(Cl. Committee on Public Information.)

Convoi d'artillerie américaine montant en ligne.

Depuis, nous avons connu bien d'autres crimes, dont il n'y a plus à faire le relevé, mais que nous ne pouvons oublier, et nous savons que la bestialité tudesque d'il y a quarante-huit ans a été, cette fois, largement dépassée. Invoquer maintenant les droits de l'humanité pour s'en faire un paravent est donc, de la part de l'héritier badois, une duperie de plus, à laquelle personne ne peut se laisser prendre. C'est en 1914 qu'il fallait tenir ce langage, et non pas aujourd'hui.

Au reste, M. Lloyd George vient de lui faire, intentionnellement ou non, la seule réponse qui convienne. Tant que le rapt de l'Alsace-Lorraine n'aura pas été réparé, nous refuserons d'entendre les voix plus ou moins doucereuses qu'inspire outre-Rhin une situation de jour en jour plus difficile et plus grave. Et je gage que le prince de Bade aurait lui-même parlé d'un autre ton s'il avait été sûr que l'exploitation économique de la Russie ne soit point renvoyée à des temps plus lointains par la rupture, momentanée peut-être, mais incontestablement dilatoire, qui vient de s'opérer à Brest-Litovsk.



Le ravitaillement des canons sur le front britannique.

LES FLUCTUATIONS DE L'UKRAINE

(8 Janvier.)

Je ne sais trop quel fondement il faut accorder aux nouvelles qui nous viennent de l'Ukraine. D'abord, elles sont de source allemande ou maximaliste, ce qui revient à peu près au même. Ensuite, elles sont fort nébuleuses et parfois même contradictoires. Je sais bien qu'avec la Russie révolutionnaire on peut s'attendre à toutes les surprises, mais les changements à vue dont on nous parle sont tout de même assez surprenants. Le seul fait certain est l'envoi à Brest-Litovsk, par la nouvelle république, de quatre délégués, membres à la fois de la Rada et de la prochaine Constituante. Un télégramme de Berlin annonce qu'avec eux « les conversations se sont engagées d'une façon satisfaisante ». Satisfaisante pour qui? On nous dit encore que les mêmes délégués ont reçu pleins pouvoirs pour conclure « une paix démocratique ». Or, c'est précisément celle-là que réclamaient, au moins théoriquement, les envoyés de Lénine, qui ne paraissent pas l'avoir obtenue. Et tout cela est une bouteille à l'encre d'autant plus impénétrable que, d'après les journaux de Petrograd, les combats auraient, après une trêve de cinq jours, repris avec vivacité entre les troupes du sud et celles du nord. Dans cet imbroglio, qui cache très certainement pas mal de menées souterraines, le plus fin perdrait son latin. Ne cherchons donc pas à en percer la trame, et laissons venir les événements.

Nous savons que, quoi qu'il arrive, il n'y a plus à compter, sur le front oriental, qu'avec des éruptions accidentelles. Et encore ! Seulement, tous ces atermoiements causent en Allemagne une désillusion qui aggrave la nervosité ambiante, et fait naître quelques doutes ombrageux sur l'infaillibilité du kaiser, lequel avait si pompeusement annoncé la paix. Là-bas, on ferait volontiers toutes les concessions possibles à l'Ukraine, si l'envie lui venait de trahir à son tour, pour pouvoir pénétrer sur son territoire et y trouver un grenier d'abondance. La question se résume donc uniquement en ceci : l'Ukraine consentira-t-elle à donner ce qu'elle a, car, il n'y a point de paix démocratique qui tienne, c'est d'une affaire d'alimentation qu'il s'agit. Et quand celle-ci se présentera sous son véritable aspect, il est fort possible qu'elle ne se résolve pas par de simples discours.

En attendant, c'est partout le calme plat. On ne saurait s'en étonner, étant donné le temps affreux qui règne. Nous avons encore quelques délais à courir, je crois, avant que les communiqués nous apportent du nouveau.

9 JANVIER **LES FAITS** **10 JANVIER**

Sur mer. — *Le contre-torpilleur anglais* Racoon *sombre au nord de la côte d'Irlande.*

A Brest-Litovsk. — *Les puissances de la Quadruplice déclarent « leur résolution ferme et irrévocable » de ne pas transporter en pays neutre le siège des négociations pour la paix. Ce transfert, assurent M. de Kühlmann et le comte Czernin, fournirait aux gouvernements de la France et de l'Angleterre les moyens d'agir dans la coulisse pour empêcher d'arriver à une paix séparée avec la Russie.*

Les délégués russes, en présence de cette résolution catégorique, déclarent consentir à la continuation des pourparlers à Brest-Litovsk.

Le général Hoffmann, au nom du commandement suprême de l'armée allemande, élève « la protestation la plus énergique » contre la propagande maximaliste auprès des troupes allemandes et contre les excitations révolutionnaires adressées à ces troupes.

Etats-Unis. — *M. Baker, ministre de la guerre, expose à la Commission de l'armée du Sénat comment l'armée, qui ne comptait en avril 1917 que 9 000 officiers et 200 000 hommes, était à la fin de décembre de 1 428 000 hommes.*

Pendant la même période, les sections d'aviation qui ne comptaient que 65 officiers ont été portées à 4 000 officiers et 84 000 sous-officiers et soldats. Aucune armée, égale en importance, n'a été, dans l'histoire du monde, levée, équipée et entraînée aussi vite.

« Je fais cette déclaration, ajoute le ministre, premièrement parce que le peuple américain a le droit de connaître la façon magnifique dont nous avons pu organiser les forces de la nation ; deuxièmement parce que l'armée du général Pershing en France et tous nos alliés doivent apprécier l'avantage résultant de la dépression morale de l'ennemi, quand celui-ci se rendra compte de notre inébranlable volonté. »

OFFENSIVE OU DÉFENSIVE?

(9 Janvier.)

Jamais les nouvelles militaires n'ont été plus concises ni plus pâles. Nous attendons, pour nous impressionner, la grande offensive que les Allemands ont annoncée, et nous nous préparons à la recevoir. Mais je ne suis pas bien sûr que nos ennemis fondent encore sur elle toutes les espérances qu'ils avaient d'abord conçues. Du moins peut-on juger, d'après certains symptômes, que la tournure prise par les événements ici, en Russie, en Italie et en Asie Mineure leur laisse quelques doutes à cet égard.

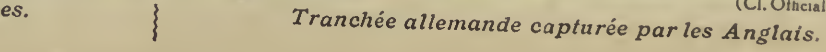
J'ai parlé, il y a deux jours, du discours significatif qu'a prononcé le prince Maximilien de Bade. Voici qu'aujourd'hui Talaat pacha, un des plus fervents sectateurs du kaiser, laisse entendre qu'il n'est pas sûr de reprendre la Palestine, et demande que l'on veuille bien la lui rendre, sinon pour lui, du moins pour le bien général. « Il vaut mieux, dit-il en substance, que les Lieux-Saints demeurent sous la domination d'un peuple neutre confessionnellement, et les juifs eux-mêmes y trouveront leur compte. » J'avoue que ni eux ni les autres ne s'en étaient encore aperçus, depuis douze siècles que dure la domination des Osmanlis. Mais il faut que ceux-ci se sentent bien abandonnés de leurs tuteurs et maîtres pour en venir à ces supplications.

Voici maintenant quelque chose de plus objectif. L'état-major allemand vient de promulguer un règlement concernant l'organisation des lignes, et il est conçu dans un esprit très nettement défensif. Il codifie les prescriptions dont j'ai déjà eu occasion de donner succinctement la teneur, et qui prescrivent l'échelonnement en profondeur, non seulement des troupes, mais de la fortification elle-même. Trois zones de combat sont constituées, la première pour se garantir de toute surprise, — on voit que la leçon de Marcoing a porté ; — la seconde pour former barrière ; la troisième pour permettre le jeu des réserves. L'établissement des deux dernières doit être confié à des travailleurs spéciaux.

Je n'ai pas à examiner la valeur du système. Elle dépend beaucoup moins du tracé des ouvrages que de la façon dont ils seront occupés et défendus. Mais je ne peux m'empêcher de penser que cette profusion de tranchées, de fils barbelés et de mitrailleuses disposés en échiquier, semble viser beaucoup plus la défensive que l'offensive, laquelle a surtout besoin de terrains libres et d'espaces ouverts à la manœuvre.

A Verdun, les Allemands, qui voulaient vraiment nous enfoncer et comptaient bien y réussir, avaient plutôt dégagé qu'encombré les avenues directrices de leurs attaques,

Highlanders se rendant aux premières lignes.



(Cl. Official Photograph.)

Tranchée allemande capturée par les Anglais.

11 JANVIER **LES FAITS** 12 JANVIER

Chambre des Députés. — *M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, déclare que le gouvernement qui s'est installé à Petrograd, n'a été reconnu ni par nous, ni par aucun de nos alliés.*

« Ce gouvernement est entré en pourparlers de paix avec nos ennemis, il a, pour cela, rompu notre alliance, violé les traités qui liaient son pays au nôtre, usurpé, dans ses pourparlers avec l'Allemagne, le droit de parler en notre nom. Il a déclaré nulles les obligations de tout ordre contractées à notre égard; il a mis la main sur les succursales de nos établissements de crédit...

« Nous ne voulons être mêlés en aucune façon aux négociations de paix du gouvernement maximaliste : c'est le jeu de l'Allemagne de nous y entraîner, nous en avons la preuve. Elle a fait pour cela toutes les tentatives possibles. Nous avons constamment refusé de nous y prêter et nous continuerons à ne pas nous y prêter. »

Rive droite de la Meuse. — *Lutte d'artillerie suivie de deux tentatives allemandes sur notre front du bois Le Chaume. Malgré l'emploi de lance-flammes, l'ennemi est contraint de se retirer sous la violence de nos feux, après avoir subi des pertes sensibles.*

Afrique Orientale. — *La situation est résumée dans le communiqué britannique suivant :*

« Ayant pénétré sur le territoire portugais à N'gomano, une faible force allemande, exténuée et manquant de vivres et de munitions, a remonté sous les ordres du général von Lettow la vallée de Lujenda, et capturé plusieurs petits postes portugais sur la ligne avancée. Les Allemands se sont ensuite dispersés en groupes sur tout le pays entre M'Wembe, près du lac Nyassa, et la côte dans le voisinage de Port-Amélia.

« Les troupes anglaises montées ont suivi le mouvement allemand dans la vallée de la Lujenda, tandis que d'autres colonnes débarquaient à Port-Amelia. »

en dehors, bien entendu, des travaux d'approche effectués pour amener à pied d'œuvre le matériel et les munitions. Ici, il semble que l'on procède à l'inverse. C'est sans doute qu'on a moins d'assurance préalable et qu'on redoute, après un premier échec, la bousculade qui pourrait tout renverser.

DANS LES ENTR'ACTES

(10 Janvier.)

Une activité relative semble reprendre sur quelques parties du front, particulièrement en haute Alsace. D'une façon générale, c'est l'artillerie qui, seule, est en action. Toutefois, deux rencontres d'importance variable, se sont produites entre troupes d'infanterie, l'une en Artois, devant Bullecourt, l'autre en Lorraine, aux environs de Seicheprey.

La première, au dire des Allemands, aurait été engagée par les troupes britanniques tandis que celles-ci disent formellement qu'elles ont été attaquées. On connaît leur véracité ordinaire. Elle est, dans la circonstance, confirmée par un certain nombre de détails qui font contraste avec la sécheresse voulue du communiqué germanique. La vérité est que l'ennemi a fait une tentative inutile et qu'il a dû finalement évacuer les quelques bouts de tranchées dans lesquels il avait d'abord pu pénétrer.

L'affaire de Seicheprey n'est pas beaucoup plus importante, mais elle est peut-être plus significative. Il s'agit ici d'un point qui se trouve à quelque 25 kilomètres au nord de Toul, entre le Rupt de Mad et la Moselle, c'est-à-dire en face d'une région où s'opèrent, assure-t-on, d'assez fortes concentrations allemandes. L'opération, si minime qu'elle soit, paraît donc avoir eu le caractère d'une reconnaissance, car on n'a point cherché à s'installer dans les positions de l'ennemi qui, d'ailleurs, étaient complètement bouleversées. Mais on a fait 178 prisonniers, et l'on a vu très probablement ce que l'on voulait voir. Je crois que nous aurons à enregistrer un certain nombre de petites affaires semblables, avant que se dessine le coup qu'avec peut-être plus de présomption que de moyens assurés, les Allemands prétendent nous asséner.

Ceux-ci, en attendant, poursuivent leur campagne d'intimidation et de menaces. Ils mènent grand bruit autour de l'augmentation de leur flotte aérienne qui doit, à les entendre, nous réduire à l'obédience par la terrorisation.

L'exemple des zeppelins est là pour montrer tout ce que ces annonces bruyantes peuvent contenir de fanfaronnade, et l'on est en droit de penser que s'il y avait derrière elles quelque chose d'aussi terrible, on



(Cl. Beaufrère.)

En Italie : Avion français précisant les positions de l'ennemi.

ne le répandrait pas avec cette intempérance de langue, les manœuvres les plus opérantes devant toujours être préparées dans le secret. Je ne disconviens pas qu'il y ait là un nouvel élément de lutte à surveiller de près, et je crois avoir, à plusieurs reprises déjà, insisté sur son importance. Mais je dois aussi dire que, sous l'impulsion énergique de M. Loucheur, les précautions nécessaires, autant pour la parade que pour la riposte, seront prises en temps voulu.

AFFAIRES DIVERSES

(11 Janvier.)

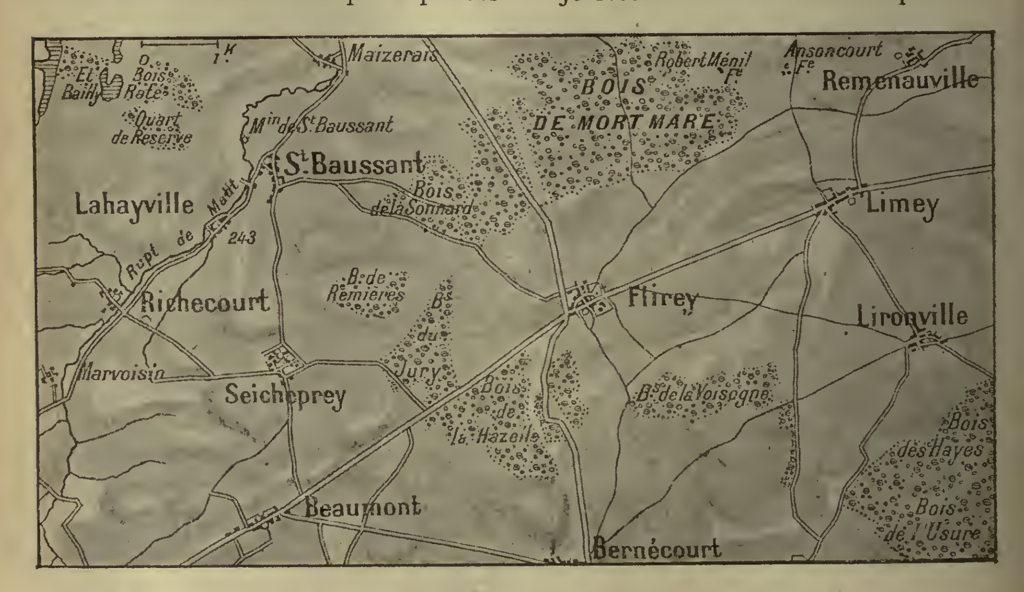
Voici un cri de détresse qui m'arrive du front et auquel je ne saurais rester insensible. Celui qui le pousse est un adjudant marié qui touche en tout, indemnités comprises, 140 francs par mois pour se nourrir, se vêtir et subvenir aux besoins des siens. Je ne veux pas transcrire sa lettre, qui est navrante, parce qu'il convient de ne pas étaler certains maux. Mais j'adjure les pouvoirs publics de penser que, par ces temps de vie chère, il est des officiers et des sous-officiers qui sont obligés de se priver parfois du nécessaire, et dont le cœur saigne à la pensée que, chez eux, une femme et des enfants manquent de presque tout. Je n'exagère rien. La situation des cadres subalternes est extrêmement pénible. Eux aussi ont besoin de garder leur moral intact, et méritent qu'on songe à eux.

Je sais parfaitement qu'il s'agit là d'une dépense nouvelle, mais combien minime au regard de toutes les autres ! Et d'ailleurs si l'on veut faire des économies par ailleurs, en voici une que je signale comme une des plus facilement réalisables. Nombre d'emplois sont encore remplis, aux abords du front, par des officiers de territoriale qui, en raison de leur âge, pourraient parfaitement être rendus à la vie civile et remplacés par des invalides, ou temporaires ou définitifs. L'État n'aurait plus ainsi qu'à payer une solde au lieu de deux et je crois bien qu'étant donné le chiffre considérable des parties prenantes, on finirait par s'apercevoir qu'un tel boni n'est pas à négliger.

Dans le même ordre d'idées, je déplore la facilité avec laquelle on prononce à l'égard de certains, la retraite d'office. Un général de mes amis me contait l'autre jour qu'il avait dû, avec beaucoup de peine, se séparer d'un chef de corps arrivé par sa seule bravoure et manifestement au-dessous de sa tâche sous tous les autres rapports. Au demeurant, le plus sympathique des hommes, mais à qui il était dangereux de confier le sort d'un régiment.

Ici, évidemment, l'intérêt général doit primer toute considération secondaire. Mais est-ce bien une raison pour mettre au rancart un bon et loyal serviteur à qui on n'a à reprocher que l'erreur de ceux qui l'ont élevé trop haut? On lui fend l'oreille avant l'âge. C'est presque une punition, qu'il ne méritait pas, tandis qu'il existe dans les services de l'arrière une foule d'emplois qui, ne demandant que de l'assiduité et du zèle, lui conviendraient parfaitement.

Je recommande ces diverses questions



Carte de la région de Seicheprey-Flirey en Lorraine.

à l'examen bienveillant de M. le ministre de la Guerre, qui nous donne presque chaque jour des preuves éclatantes de son esprit d'équité et de son esprit de décision. Elles intéressent au plus haut point, malgré une certaine banalité apparente, la conservation si nécessaire du moral de l'armée. Elles tiennent même par quelque côté au rajeunissement des cadres, dont M. Clémenceau paraît, non sans raison d'ailleurs, vouloir s'occuper très activement. Les officiers qu'il rend ainsi disponibles ne sauraient en aucun cas, ni au point de vue militaire ni au point de vue budgétaire, être considérés en bloc comme des non-valeurs.

LE FAUX ET LE VRAI

(12 Janvier.)

L'ennemi continue à mener grand bruit autour de sa future offensive. Je veux dire que ses journaux en parlent avec abondance et même avec indiscrétion. On nous l'annonce pour le 20 courant, jour où, paraît-il, la paix orientale doit être signée à Brest-Litovsk... ou ailleurs. Suivant certaines rumeurs venues de Hollande, lieu propice à l'éclosion des canards, dix divisions autrichiennes seraient prêtes à rejoindre les forces allemandes, avec une puissante artillerie. Et quant à l'aviation, elle nous ménagerait des surprises redoutables, mais dont on nous entretient avec tant d'insistance qu'elles ne peuvent plus nous surprendre du tout.

Une telle prolixité a quelque chose d'étrange et de suspect à la fois. On se demande si elle n'est pas inspirée par le seul désir de détourner l'attention des difficultés intérieures qui assaillent l'Allemagne, et qui sont assez graves pour que la *Gazette de Francfort*, plus réservée d'ordinaire, signale de sérieux désordres et déclare qu'il y a quelque chose de pourri dans l'État. Quand on songe sérieusement à écraser son adversaire, et surtout quand on croit pouvoir y réussir, on ne lui crie pas avec tant d'insistance de se mettre en garde. Ou alors c'est qu'on n'est plus maître de ses desseins.

Au reste, ce n'est pas la perspective d'avoir affaire à dix divisions autrichiennes qui pourrait émouvoir l'âme indomptable de nos soldats. Des gens qui se sont fait battre partout, en Galicie, en Bukovine, en Roumanie, et ne tiennent encore debout qu'à la condition d'être soutenus par le bras allemand, n'ont rien d'impressionnant pour les vainqueurs de Verdun, de l'Yser et de la Somme. On s'en est encore tout récemment aperçu au monte Tomba. Qu'ils viennent donc ou ne viennent pas — et cette dernière éventualité



(Cl. L. B.)

Vue prise en avion de nos pièces à longue portée sur rails.

A la Conféren



La photographie que nous reproduisons ici fut prise au cours des nombreuses séanc qui réunirent, entre le 22 décembre 1917 et le 2 mars 1918, délégués russes et plén potentiaires de la coalition pour régler les conditions du traité de paix par leq Lénine et ses complices déshonoraient la Russie. A droite de la table des délibératio sont groupés les représentants de notre malheureuse alliée. Ce sont, en suivant l numéros marqués : 1. M. Kameneff; 2. M. Ioffe; 3. Mme Bizenko; 4. Contre-amir Altvater; 5. Capitaine Lipsky; 6. M. Karachan; 7. Lieutenant Fokke et 19. M. Doliv Dobrowolsky. En face d'eux siègent les membres de la partie adverse : 8. Zekki pach 9. Ambassadeur von Merey ; 10. Prince Léopold de Bavière, commandant en chef

ce de Brest-Litovsk



front russe ; 11. Général Hoffmann, chef d'état-major allemand ; 12. Colonel Gantschew, délégué bulgare ; 13. Capitaine Horn ; 14. Capitaine Roy ; 15. Major Brinkmann ; 16. Major von Kameko ; 17. Capitaine von Rosenberg ; 18. Major von Mirbach. Les envoyés des Soviets tenaient le rôle de simples figurants. Ils n'avaient ni qualité, ni compétence, et encore moins d'ordres pour discuter les exigences de ceux qui dictaient leurs volontés. Mais l'autocrate de Berlin commandait : l'anarchie bolcheviste n'avait plus qu'à obéir. Un pareil traité ne peut engager que les traîtres qui ont monté cette sinistre comédie, et le crime effroyable commis contre la Russie et le droit des peuples retombera sur ses auteurs quand le glas de la terreur rouge aura sonné.

est peut-être la vraie — grossir les effectifs du prince Ruprecht, ils ne détermineront pas la victoire, qui depuis tant d'années ne connaît plus leurs drapeaux.

Plus sérieuse est la menace aérienne. C'est même la seule, je crois, qui mérite qu'on s'y arrête, parce qu'elle ne repose pas, comme les autres, sur l'intimidation ou la rodomontade. Il est incontestable que les Allemands ont fait, depuis un an, des efforts considérables pour nous ravir la suprématie que notre aviation possédait au moment de la bataille de la Somme. Il est non moins certain que nos tâtonnements, notre indécision, et les vices de notre organisation les ont assez largement aidés. Je ne me lancerai pas dans des comparaisons rétrospectives, qui deviennent inutiles. Il me suffira de dire que l'aviation française avait besoin de recevoir une impulsion vigoureuse qui la remît en état. Car elle doit à la fois être protectrice et offensive, double rôle qui exige en même temps le nombre et la puissance.

Ce rôle, sera-t-elle capable de le remplir? Oui, si l'on en croit les promesses faites par M. Loucheur, ministre de l'Armement, qui, on le sait, ne s'engage point à la légère. Il a commencé par annoncer que déjà, le mois dernier, les Allemands avaient perdu un nombre d'appareils double du nôtre. Il a dit ensuite que, désormais, les pilotes auraient voie au chapitre et recevraient, comme ils le demandent, des avions développant plus de force, de vitesse et de solidité. Cela signifie qu'on est entré enfin dans la voix féconde de l'industrialisme et de la direction unique. Nous y retrouverons avant qu'il soit peu, j'en ai la certitude, cette supériorité autrefois acquise et que, faute de méthode, nous avions momentanément laissé échapper.

L'IDOLE CHANCELLE

(13 Janvier.)

Pour la première fois l'infaillibilité d'Hindenburg et de son compère Ludendorff est discutée en Allemagne. Je sais bien que c'est le *Vorwaerts* qui se permet cette incartade, et que le *Vorwaerts* ne représente pas toute l'opinion germanique. N'importe, il est assez curieux de le voir arracher le premier clou à la statue du fétiche national.

« Les Allemands raisonnables, dit le journal socialiste, doivent se garder du culte d'Hindenburg et de Ludendorff. Leur confiance en ces deux chefs est strictement limitée aux capacités militaires qu'ils ont montrées. » Voilà une façon quelque peu brutale de dire que ces capacités ne se sont point affirmées avec l'éclat qu'on attendait. La guerre se pro-



Reconnaissance d'alpins français en Italie.

longe, les populations se serrent le ventre, la Russie semble se rebiffer, et le coup de théâtre qui devait finir en apothéose se fait attendre. D'aucuns trouvent même qu'il se fait attendre trop longtemps. D'où ce premier coup de stylet.

Il devient chaque jour plus évident que l'engouement dont a tout à coup bénéficié le major général de Guillaume II a dépassé les limites raisonnables. Quand on connaîtra exactement les dessous de la conquête de la Pologne, le plus beau titre de gloire d'Hindenburg, on s'apercevra qu'il y entre un certain nombre de facteurs inavoués, et que le génie des négociations tortueuses y a primé de loin celui du capitaine. Je ne crois pas qu'il soit convenable ni expédient de jamais dénigrer un adversaire. Aussi, tout en rendant justice à la façon habile dont le commandement allemand a su exploiter les voies ferrées, monter ses manœuvres et opérer des concentrations rapides, je me permets de dire que rien de cela ne dépasse les capacités usuelles d'un état-major connaissant bien son métier. Et je pense que personne ne s'avisera jamais, par exemple, de comparer le rabattement dessiné en 1916 de la Lithuanie sur Varsovie, avec le changement foudroyant de ligne d'opérations que, quelques jours avant Iéna, Napoléon effectua sans qu'on s'en doutât dans le camp adverse, pour prendre l'armée prussienne à revers. Mais de pareils rapprochements seront, je crois, impossibles, tant que Napoléon sera mort.

Reste alors, pour hisser Hindenburg au niveau des grands hommes de guerre, la fameuse retraite effectuée sur le front français. Dieu sait ce que les thuriféraires ont brûlé d'encens devant elle, et quels pronostics ils en ont tiré. L'idée parfaitement simpliste qui y a présidé et aboutissait à un rétrécissement de front pour se procurer des disponibilités plus grandes, a été donnée comme un prodige d'intelligence et de savoir. On s'aperçoit aujourd'hui qu'à s'en tenir au prix dont a été payée sa réalisation et à l'absence de bénéfices réels qui s'en est suivie, ce fut une assez mauvaise affaire. On s'aperçoit aussi que celle d'Italie, si heureusemet entamée, on sait comme, ne se conclut pas au gré de l'impatience générale. Enfin on constate que si Hindenburg et Ludendorff débutent généralement assez bien, ils finissent quelquefois mal, ou ne finissent pas du tout.

C'est ce que laisse entendre le *Vorwaerts* quand il écrit que « le culte personnel des généraux a toujours été un signe de décadence ». Le fait est qu'on s'expose à des désillusions pénibles en leur attribuant gratuitement par avance, et avant toute épreuve, des mérites quasi surhumains.

État-major suivant les péripéties d'un coup de main.

13 JANVIER LES FAITS **14 JANVIER**

Front occidental. — *Sur la rive gauche de la Meuse, nos feux dispersent au cours de la nuit des détachements ennemis qui tentent d'aborder nos positions dans le secteur de la côte de l'Oie.*

Devant les lignes britanniques, un coup de main effectué par les Canadiens au nord de Lens inflige des pertes à l'ennemi.

Brest-Litovsk. — *Le général Hoffmann déclare catégoriquement que le commandement suprême des armées allemandes refuse d'évacuer la Courlande, la Lithuanie, Riga et les îles de la baie de Riga, et ce, pour des raisons techniques et administratives : toutes ces contrées n'ont ni organe administratif, ni organe judiciaire, ni police, ni chemins de fer, ni postes ni télégraphes ; tout cela est au pouvoir des Allemands.*

Le comte Czernin, au nom des puissances de la Quadruplice, déclare reconnaître la délégation ukrainienne comme délégation autonome.

Guerre aérienne. — *Une escadrille britannique exécute en plein jour et avec le plus grand succès un raid sur Carlsruhe, dont elle bombarde la gare et les usines de munitions. Des explosions sont constatées dans le bâtiment et sur les voies de garage du grand nœud de voies ferrées au centre de la ville, et dans les ateliers et usines qui bordent la voie ferrée. Malgré l'activité de l'artillerie et des avions de la défense, l'escadrille britannique rentre sans aucune perte.*

Le communiqué du général Allenby signale également plusieurs opérations en Palestine où les avions de son armée ont bombardé l'aérodrome turc de Djénine à 48 kilomètres au sud-est de Caïffa et la gare de Ammân, sur le chemin de fer du Hedjaz, à 75 kilomètres au nord-est de Jérusalem.

Front d'Italie. — *Dans le delta de la basse Piave, les régiments italiens réussissent à élargir la tête de pont établie un peu au nord de Capo-Sile.*

PAROLES DE SOPHISTE

(14 Janvier.)

Je ne voudrais pas faire de réclame à l'extraordinaire ordre du jour que vient d'adresser aux soldats et aux ouvriers le « généralissime » Krylenko. C'est un document qui rappelle de trop près, comme style et comme pensées, les appels funambulesques que le trop célèbre Henriot adressait aux sectionnaires parisiens avant d'aller, le 9 thermidor, terminer sa carrière sur un tas d'ordures oublié dans la cour de l'Hôtel de Ville. Même logomachie boursouflée et creuse, mêmes insanités débitées en des termes amphigouriques et pompeux. La littérature des bousingots ne peut guère varier ses effets, n'étant nourrie que de sophismes et de puérilités. Ainsi Krylenko n'a rien inventé, pas même ses apostrophes tonitruantes à la bourgeoisie, qui traînent dans tous les ana laissés pour compte par les anarchistes de tous pays.

Si donc je fais une brève allusion à ce factum ridicule, c'est parce qu'il laisse percer un certain désappointement et des craintes qu'il est bon de souligner. Le fondé de pouvoir des maximalistes n'hésite pas à dire par exemple, que « peut-être la guerre sacrée de la révolution, *sur les fronts aussi bien qu'à l'arrière*, se présente comme inévitable et terrible ». Qu'est-ce à dire? Après avoir léché la botte prussienne pour obtenir une paix humiliante, faudra-t-il donc reprendre les armes, sous peine de ne plus exister?

La perspective est d'autant plus grave que M. Krylenko lui-même, si peu qu'il connaisse des choses millitaires, est obligé de convenir qu'il est un général sans troupes et un chef sans soldats. « L'armée ancienne est épuisée, dit-il (lisez : émasculée par les criminels ou les niais qui ont jusqu'ici dirigé la révolution). Elle n'est plus en état de résoudre le problème qui se pose. » Nous le savions, parbleu ! bien, et nous pensons même que celui qui la commande, au moins nominalement, aurait pu s'en apercevoir plus tôt. Aujourd'hui, il voudrait en constituer une autre, prenant ses racines dans la garde rouge et les ouvriers. Croit-il donc qu'une force militaire se crée en faisant un simple appel du pied? Il est vrai qu'il change son nom, pour l'appeler « une garde populaire révolutionnaire », et qu'il ne s'embarrasse point des contingences. « La question matérielle de cette garde sera réglée à part. » Voilà qui est bientôt dit ; mais qu'en penseront les gardes rouges, gens pratiques à qui il faut du solide et qui savent se le procurer au besoin? Pour le moment, on leur promet seulement une discipline rigoureuse et révolutionnaire, deux mots qui hurlent d'être accouplés ensemble. Soyez

Les combattants hindous ont rejoint le front asiatique ; seuls quelques travailleurs sont restés au service de l'arrière.

(Clichés Beaufrère.)

Des ouvriers chinois sont employés à des travaux en arrière du front. On les voit ici accomplissant leur tâche quotidienne.

15 JANVIER — **LES FAITS** — **16 JANVIER**

15 janvier

Front occidental. — *Au cours d'une attaque sur nos positions du bois Le Chaume, l'ennemi réussit à prendre pied dans un élément avancé, mais il en est presque aussitôt chassé.*

En Lorraine, nos soldats font une incursion dans les lignes allemandes de la région de Badonviller et ramènent une quarantaine de prisonniers dont un officier.

Front d'Italie. — *Les contre-attaques plusieurs fois renouvelées par les Autrichiens au nord du mont Asolone entretiennent dans ce secteur l'activité de combat.*

A l'est de Capo-Sile, dans le delta de la Piave, des retours offensifs de l'ennemi donnent lieu aussi à quelques actions assez vives.

Guerre aérienne. — *Bombardement des usines d'acier de Thionville par les escadrilles britanniques.*

Les Allemands, de leur côté, lancent une cinquantaine d'obus sur la ville de Yarmouth.

16 janvier

Front occidental. — *Un coup de main exécuté dans la soirée par nos soldats, les mène à une assez grande profondeur dans les lignes allemandes à l'est de la tranchée de Calonne, secteur des Eparges. Ils y opèrent des destructions nombreuses.*

Front d'Italie. — *Les Autrichiens tentent un effort sérieux pour reprendre les positions perdues le 14, à l'est de Capo-Sile: la lutte, extrêmement violente, se prolonge pendant cinq heures, au bout desquelles l'ennemi épuisé abandonne la partie.*

Les Italiens font une centaine de prisonniers et recueillent, sur le terrain jonché de cadavres ennemis, plus de 500 fusils et des mitrailleuses.

A Brest-Litovsk. — *On continue à discuter sur la situation des territoires occupés et sur les conditions dans lesquelles les populations de la Courlande, de la Lithuanie et de la Pologne pourraient être appelées à disposer de leur propre sort.*

assurés que la « garde rouge se contentera du second. »

Tout cela est purement grotesque. Si Krylenko ne le comprend pas, tant pis pour lui. Il nous suffit, à nous, de savoir qu'il n'est pas absolument rassuré sur les suites de la folle équipée où il s'est embarqué à la suite des Trotzky et des Lénine, et qu'il s'aperçoit trop tard, que les Allemands ne sont pas, comme ceux-ci, des plaisantins. Ou se battre encore, avec des chances à peu près nulles, ou être réduite en une poussière de peuples plus ou moins enchaînés, tel est le dilemme imposé à la malheureuse Russie par quelques traîtres, aidés d'une poignée de fous. A cette perspective lamentable, des proclamations plagiées sur celles de nos anciens fantoches ne changeront rien. Ce n'est point comme un Henriot qu'il faudrait parler. C'est comme un Carnot ou un Dubois-Crancé.

LEURS PRÉPARATIFS ET LES NOTRES

(15 Janvier.)

Avant de se lancer dans une aventure qui doit, si elle échoue, déterminer sa perte, le kaiser sent le besoin de prendre quelques consultations. Il en a demandé à Hindenburg et à Ludendorff, qui, s'ils ne sont point des génies, ont au moins une connaissance de la guerre fort supérieure à la sienne. Il en a même demandé à son fils, beaucoup moins qualifié qu'eux pour en donner. Et, vraisemblablement, il a été confirmé dans ses intentions premières de jouer son va-tout, puisque, depuis, les frontières suisse et hollandaise ont été encore une fois hermétiquement closes, tandis que le trafic normal des chemins de fer subissait, au profit des transports militaires, de nombreuses restrictions.

Ainsi le four chauffe, du moins on peut le croire. Il y aura, d'ici peu, sur notre front, un grand déploiement de forces, — j'ai dit déjà et je répète qu'elles ne seront pas absolument aussi nombreuses qu'on l'aurait voulu, — et une offensive à larges bases se déchaînera sur un certain nombre de points à la fois. Il est parfaitement inutile, dans ces conditions, de faire des hypothèses sur le choix préalable de ces points. Elles ne pourraient être basées que sur des inductions vagues ou de simples spéculations. Seul, le commandement peut posséder sur cette question des données quelque peu rigoureuses. Il ne nous les a pas communiquées, et il a bien fait.

Mais ce qu'il importe de savoir, et j'éprouve à le dire une satisfaction très

17 JANVIER **LES FAITS** **18 JANVIER**

En Champagne. — *Coups de main réciproques.*

Front d'Italie. — *Les Autrichiens prolongent leur réaction dans le secteur de Capo-Sile: une attaque menée sur la tête de pont italienne leur permet d'arriver en quelques points jusqu'aux fils de fer barbelés, mais ils y sont arrêtés et décimés par les feux de la défense.*

En Russie. — *Le commissaire du Peuple au ravitaillement invite les Soviets à prendre les mesures les plus sévères pour rétablir l'ordre dans les stations de chemin de fer où il est avisé, dit-il, que la foule et les soldats envahissent les gares, fracturent les wagons, retirent et emportent les marchandises et désorganisent absolument tout le service du ravitaillement.*

Les Soviets devront former des détachements pour surveiller les ponts, les aiguilles, les gares et pour accompagner les trains.

Cet ordre en dit long sur l'état d'anarchie où se trouvent les chemins de fer russes. (Le Temps).

Région de l'Oise. — *Nos feux dispersent des détachements ennemis qui cherchent à aborder nos lignes à l'ouest de la rivière.*

En Palestine. — *Le général Allenby se trouve en face d'une armée turque considérablement renforcée: le caractère de ses opérations en est naturellement modifié et une certaine stabilisation s'établit dans les lignes des deux adversaires. Aujourd'hui le front britannique dans le voisinage de Bireh, au nord de Jérusalem, est porté en avant sur une profondeur de 1 kilomètre et demi et une largeur de 6 kilomètres.*

En Arabie. — *Les forces du roi du Hedjaz opérant à l'est de Médine s'emparent d'un important convoi turc à environ 12 kilomètres de la ville.*

En Russie. — *La réunion de l'Assemblée constituante à Petrograd est marquée par de graves collisions dans la rue en même temps que par des scènes tumultueuses dans la salle des séances.*

vive, c'est qu'aux préparatifs agressifs de l'ennemi répondent parallèlement nos préparatifs défensifs. Je tiens de source assurée que le gouvernement français a fait les plus louables efforts pour associer plus étroitement l'action commune des trois grands alliés: Anglais, Américains et Italiens. J'ajoute que ces efforts ont pleinement réussi. On comprendra que je ne puisse ni ne veuille donner sur ce sujet aucun détail précis. Il me suffira de dire que, sous le triple rapport de la répartition des forces, de leur mélange plus intime, rendu ainsi plus fécond, et de la rapidité à imprimer aux travaux du front, des résultats ont été obtenus qui doivent satisfaire à toutes les exigences. Jamais opération plus complexe ni plus délicate n'aura été effectuée en aussi peu de temps, et avec un succès aussi complet.

J'entends bien d'ici quelques grincheux prétendre que je leur « bourre le crâne ». Il me permettront de leur rappeler que lorsque certaines choses m'ont paru aller mal, je ne me suis pas gêné pour le dire, autant du moins que la discrétion obligatoire en pareil cas m'en laissait la liberté. Je prends aujourd'hui celle de rendre justice à un gouvernement de guerre, qui s'affirme, comme nous l'avons si souvent demandé, plus par ses actes que par ses discours.

LE NOUVEL EFFORT BRITANNIQUE

(16 Janvier.)

M. Auckland Geddes, ministre du Service national en Angleterre, a déclaré hier, à la Chambre des communes, que « la nation britannique avait fourni 7 500 000 hommes aux forces armées de la Couronne ». Il entendait par là, évidemment, totaliser le chiffre de ceux qui, soit sur le front, soit à l'arrière, soit par les armes, soit par le travail, concourent à l'exécution de la guerre. Nul ne contestera que ce chiffre ait une singulière éloquence et indique un prodigieux effort.

Cet effort, cependant, est jugé insuffisant. Non pas, comme d'aucuns l'ont prétendu, que les armées de campagne aient été soumises à des déchets qui n'ont pu être réparés. M. Geddes a affirmé, preuves en mains, que ces armées étaient, à la fin de 1916, plus fortes qu'à la fin de 1915, et qu'elles s'étaient encore sensiblement accrues au cours de l'année 1917. Il s'agit donc, non pas de combler des vides mais de renforcer les éléments combattants. Et pour cela on opère un prélèvement de 420 à 450 000 hommes sur les travailleurs d'âge militaire employés en ce moment

dans les industries qui ne sont pas essentielles. S'il faut faire plus en 1918, on le fera.

Pour des raisons que nous n'avons pas à connaître et encore moins à discuter, le gouvernement britannique n'a pas jugé à propos de changer l'âge de mobilisation ni d'établir la conscription en Irlande. Le ministre a d'ailleurs démontré que ce n'était pas nécessaire. Mais, a-t-il affirmé, toutes les organisations ouvrières devront fournir leur part, et les jeunes hommes employés dans les ateliers seront remplacés par des hommes mûrs, des soldats libérés, des femmes, des enfants, des étrangers, et même des sujets ennemis non internés qui auront à opter entre le travail et un camp de concentration. Voilà ce qui peut s'appeler une mobilisation générale. Elle sera, nous n'en doutons pas, appliquée fermement.

Ceci dit, je relève dans le discours de M. Auckland Geddes certaines déclarations fort intéressantes : celle d'abord qui a trait à la supériorité numérique « substantielle » des alliés sur l'ennemi ; celle ensuite qui touche à l'importance des contingents austro-allemands rendus disponibles, ou pouvant l'être, par la trahison maximaliste. « En pareille matière, dit fort justement M. Geddes, les statistiques ne fournissent pas toujours des indications très exactes. Il faut tenir compte de la valeur combative et du moral des troupes en présence. » Rien n'est plus vrai, et c'est pour cela que la fantasmagorie des chiffres ne doit point nous effrayer. On a parlé de 1 600 000 hommes, ce qui est peut-être beaucoup. Même s'ils étaient jetés contre nous, et je doute que ce soit possible, nous aurions de quoi faire tête. « Seule une catastrophe psychologique, comparable à celle de la Russie, pourrait sauver les puissances centrales. » Cette catastrophe ne se produira, on peut en être assuré, chez aucun des peuples de l'Entente, dont la constance attend sans révolte l'entrée en scène des Américains, qui feront le dénouement.



(Cl. Loys.)

Une grosse pièce d'artillerie belge en action près de Nieuport.

Le discours de M. Auckland Geddes est un véritable manifeste. Il met en éclatante lumière la puissance britannique, et l'appoint si précieux qu'elle doit encore nous fournir. En se développant davantage par les moyens que va créer le Parlement britannique, cette puissance tempérera, jusqu'à la victore définitive, les sacrifices qu'à faits la France, et à la valeur desquels le ministre anglais a rendu un hommage plein d'émotion.



(Cl. Beaufrère.)

Après la bataille, dans le secteur d'Asiago.

POUR LE FRONT

(17 Janvier.)

La question du « pinard » va-t-elle être enfin réglée? Les projets de loi déposés hier sur le bureau de la Chambre nous en donnent l'espérance qui, pour moi, j'ose le dire, vient à point. On ne s'imaginera jamais le flot de correspondances que m'a valu cette grave affaire, que je ne qualifie pas du tout ainsi par ironie. Les soldats y attachent une grande importance et personne ne saurait les blâmer, car le vin de France est un créateur d'énergie. C'est à sa chaleur généreuse que la race doit beaucoup de sa bonne humeur et de son tempérament personnel.

Actuellement, on se préoccupe au moins autant de lui, dans les tranchées, que de l'histoire Caillaux, et ce n'est pas peu dire. Le bruit y avait couru, il y a quelque temps, qu'à dater du 1er janvier, la ration journalière serait portée de cinquante à soixante-quinze centilitres. Il n'était malheureusement pas fondé, et ce fut une source de désillusions amères, dont le bouillonnement a rejailli jusqu'ici. Mais voici que la sollicitude du gouvernement promet mieux encore que ce qui avait été indûment annoncé. Par quelles actions de grâce va-t-elle être accueillie, surtout si, comme il y a lieu de le croire, on met le moins d'intervalle possible entre la coupe et les lèvres tendues pour le recevoir ?

Écartons cependant toute équivoque. La ration elle-même ne sera point augmentée. Elle reste fixée à cinquante centilitres ; mais les ordinaires, sur leurs bonis, ou les hommes, sur leur pécule élargi, seront libres de la porter à un litre, sans débourser des sommes exagérées. L'intendance leur fournira le surplus à prix coûtant. C'est d'ailleurs, si je ne me trompe, une proposition analogue qui avait donné lieu aux rumeurs erronées dont on s'est tant ému sur le front. La mesure actuellement décidée en principe doit fixer toutes les indécisions. Mais il faut qu'elle soit appliquée sans délai.

L'indemnité de combat sera également, comme le taux des allocations ou indemnités pour charges de famille, l'objet d'une revision. Elle est portée de un franc à trois francs pour tout le monde ; les autres vont être plus équitablement compensées. Et tout cela est fort bien. Me permettra-t-on cependant une légère réserve, à propos, non pas de la première, mais de la désignation imparfaite de ceux à qui elle doit être accordée. On nous dit que les ayants droit seront tous les officiers et hommes de troupes « engagés directement dans la bataille ». Ce n'est ni suffisant ni clair, et je crains que ne se produisent

19 JANVIER — **LES FAITS** — **20 JANVIER**

L'Angleterre et la neutralité suisse. — *A la suite de déclarations analogues, faites au gouvernement suisse par les représentants des États-Unis et de la France, le représentant britannique à Berne affirme que son gouvernement « respectera l'intégrité et la neutralité de la Suisse, aussi longtemps qu'elles seront maintenues par le gouvernement fédéral et respectées par les ennemis de la Grande-Bretagne ».*

Petrograd. — *Le palais de Tauride est fermé par ordre du gouvernement maximaliste et aucun membre de la Constituante ne peut y pénétrer. Il n'y a plus de gouvernement légal en Russie.*

Russie, Angleterre et Japon. — *Le conseil russe des commissaires du peuple adresse aux ambassadeurs de la Grande-Bretagne et du Japon une demande d'explications sur la présence de navires de guerre de ces deux puissances dans le port de Vladivostock, sans avis préalable au gouvernement russe.*

En France et en Italie. — *Les communiqués ne signalent que des coups de main et des engagements de patrouilles sans conséquences militaires.*

Sur mer. — *A 5 h. 30 du matin, les croiseurs* Gœben *et* Breslau *sortent des Dardanelles, attaquent et coulent des monitors anglais stationnés à la pointe nord-est de l'île d'Imbros, puis se disposent à gagner la haute mer en faisant route vers le sud, lorsque le* Breslau *heurte une mine et sombre en s'enfonçant par l'arrière. Le* Gœben *remet alors le cap sur les Dardanelles, mais il est avarié et a dû, lui aussi, toucher une mine; il parvient cependant à remonter doucement le détroit et va s'échouer à l'extrémité de la pointe de Nagara.*

Dans les eaux européennes les Allemands perdent 2 contre-torpilleurs qui sautent sur des mines à leur sortie d'Héligoland, et les Anglais ont un navire d'escorte armé torpillé et coulé dans la Manche.

encore ces anomalies choquantes que j'ai eu à plusieurs reprises l'occasion de signaler, telles par exemple que l'exclusion des conducteurs d'artillerie et des ravitailleurs. Il faut, sur ce sujet, des textes précis, qui ne prêtent point à interprétations diverses et variées consacrant la formule : vérité en deçà, erreur au delà. Ce n'est pas chose difficile, j'imagine, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, d'établir par catégories invariables la liste de tous ceux qui sont réellement au danger. J'appelle sur ce point, dont l'importance n'est pas contestable; l'attention de ceux qui seront chargés définitivement de codifier les mesures annoncées. Certains se blessent quelquefois plus de ce qu'ils croient être un passe-droit que des privations qu'ils savent obligatoires. Que la porte soit donc strictement fermée aux limitations arbitraires. Et surtout qu'on fasse vite. En cette quatrième année de guerre, l'heure n'est plus au formalisme ni aux longues discussions.

BOLCHEVIKS EN COLÈRE

(18 Janvier.)

Les maximalistes, qui ont toutes les audaces, essayent en ce moment d'intimider la Roumanie. Ils se livrent contre elle tantôt à de véritables voies de fait, comme l'arrestation de M. Diamandi, tantôt à des menaces insolentes, comme le factum adressé par eux au gouvernement de Jassy. Ils prétendent empêcher nos alliés de molester leurs comités régimentaires et de se garantir contre l'invasion de la gangrène anarchiste que cherchent à propager ceux-ci. C'est leur affaire. Seulement, pour revendiquer avec tant de hauteur ce qu'ils prétendent être leur droit, il faut pouvoir s'appuyer un peu sur la force. Or, celle-ci est ce qui leur manque le plus.

Les restes de l'armée russe — et il n'en subsiste guère que des épaves plus ou moins pourries — sont menacés de mourir de faim. Un cri de détresse s'est élevé de Petrograd. « Plus de ravitaillement, gémit Lénine. De nombreux régiments sont sans pain et les chevaux sans fourrage. » Tels sont bien les résultats douloureux de la désorganisation sans exemple qu'a créée le régime bolchevik.

Les maîtres de l'heure, qui, dans l'affaire Diamandi, ont été obligés de céder devant le *quos ego* des représentants de l'Entente, s'imaginent conjurer la disette en appelant toute la Russie au ravitaillement. Leur voix clame dans ce désert, comme autrefois celle du pauvre Kerensky, quand il adjurait de se battre des soldats qu'il avait autant que personne contri-



(Cl. Bourgeois, Botzung et Delezey.)

AVEC L'ARMÉE D'ORIENT : *1. Poste de garde. — 2. Réfugiés indigènes. — 3. Abri blindé. — 4. Campement dans la montagne.*

21 JANVIER **LES FAITS** **22 JANVIER**

En Argonne. — *A 15 heures, après une intense préparation d'artillerie, nos détachements font irruption dans les tranchées allemandes du Four de Paris, y pénètrent sur une profondeur de 500 mètres, détruisent les abris et les galeries de mines, et regagnent leurs lignes en ramenant 3 mitrailleuses. Ce coup de main ne nous coûte que quelques blessés, sans aucun tué.*

Les Empires centraux et l'Ukraine. — *M. de Kühlmann et le comte Czernin ont annoncé hier que les négociations séparées avec la République de l'Ukraine suivaient un cours très favorable et qu'un accord était intervenu qui établissait les bases de la paix à conclure. Mais aujourd'hui une seconde délégation ukrainienne, appartenant au parti maximaliste, arrive à Brest-Litovsk et déclare que la Rada de Kief ne représente plus l'Ukraine et ne saurait traiter au nom de la nouvelle République.*

Sur mer. — *Torpillage du vapeur* Louvain.

En Champagne. — *Dans un coup de main rapidement exécuté, un détachement français pénètre jusqu'à la troisième parallèle des lignes allemandes à l'ouest de la ferme Navarin, y opère de nombreuses destructions et ramène des prisonniers.*

En Italie. — *Le communiqué du général Diaz signale aussi une incursion heureuse de nos soldats dans les lignes autrichiennes au sud de Quéro.*

En Esthonie. — *Les troupes russes qui parcourent la province commettent des déprédations systématiques contre lesquelles les autorités de Reval protestent énergiquement. Des collisions sanglantes ont eu lieu entre les Russes et des détachements esthoniens envoyés de Reval.*

Les violences et les pillages des troupes maximalistes irritent les populations et ont pour résultat d'augmenter le nombre des partisans d'une Esthonie complètement indépendante de la République russe.

bué à égarer. Au surplus, ni les objurgations pathétiques, ni même l'instauration, dont il est question, du travail obligatoire ne peuvent maintenant écarter le danger. Il faut d'abord que le blé pousse et, quand il a germé, qu'on le transporte. Or, les chemins de fer, déjà insuffisants par eux-mêmes, sont désorganisés comme le reste, et les cheminots ont aussi leurs soviets.

Qui pourrait donc affirmer que l'armée russe, réduite à la famine, ne va pas bientôt regretter le temps où, moins gavée de sophismes, elle trouvait du moins quelque chose à se mettre sous la dent?

Ses bandes indisciplinées et si profondément dissociées ne sont guère capables d'intimider l'armée roumaine qui, demeurée compacte et obéissante, ferait d'elles une bouchée si les maximalistes avaient l'audace de l'attaquer, et s'ils le pouvaient, en traversant l'Ukraine. Il n'y a donc là, à tout prendre, qu'une forfanterie de gens ne sachant plus où donner de la tête, et une complication de plus dans l'imbroglio oriental.

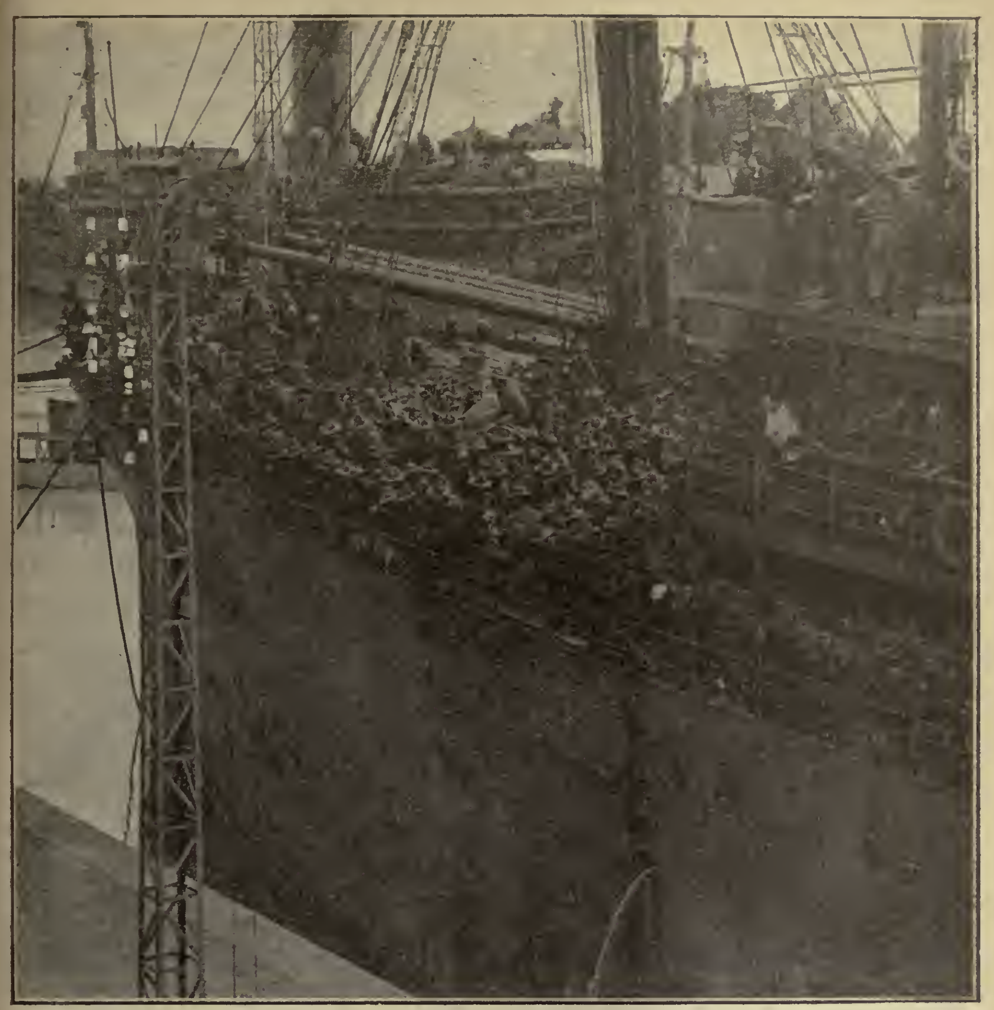
NUAGES ENTRE COMPLICES

(19 Janvier.)

On a vu, hier, quel vent de discorde pouvait s'élever tout à coup à la suite de l'étrange article du *Fremdenblatt*. La démission de l'archiduc Eugène, qui commandait en chef les troupes austro-hongroises sur le front italien, est un événement d'ordre tout différent, mais également significatif, du désaccord qui se manifeste entre les deux empires centraux.

On nous dit qu'elle n'est point due à des motifs militaires. Je m'y attendais parfaitement, me souvenant que jamais les gens qui occupent de hautes fonctions n'ont donné les vraies raisons de leur départ, et sachant aussi que, s'ils les formulaient par aventure, on ne les livrerait pas à la publicité. Nous apprendrons donc un jour que l'archiduc souffre des reins ou a attrapé une bronchite, mais nous n'en croirons pas un mot. Car il y a une coïncidence au moins singulière entre son abdication et le transport sur notre front de la dernière division allemande ayant participé à l'affaire de l'Isonzo.

Les Autrichiens avaient en Italie de grandes ambitions, qu'ils se sentent incapables de réaliser tout seuls, à preuve la tape que vient encore de recevoir Hœtzendorf pour s'être aventuré dans une contre-attaque sur le plateau d'Asiago. Et ils sont furieux de se voir lâchés avant d'avoir pu assouvir des convoitises auxquelles, maintenant, ils ne doivent plus



(Cl. Committee on Public Information.)

Arrivée d'un convoi de soldats américains dans un port de l'Atlantique.

songer. C'est, je le crois bien, la seule explication plausible de la retraite que l'altesse impériale vient d'opérer.

Un autre sujet de pouille est la liberté grande que vient de prendre la Bavière en envoyant à Brest-Litovsk un plénipotentiaire spécial. Avoir à ce point oublié les droits suzerains du kaiser paraît intolérable à la *Gazette de Francfort*, qui ne se gêne pas pour dire son fait au royaume vassal. Où irions-nous, juste ciel ! si chaque État confédéré se donnait la licence de prétendre à l'autorité? Ces États, s'ils fournissent de la chair à canon, n'ont point voix au chapitre, et on le leur fait voir. Il se pourrait toutefois que l'exclusive ainsi signifiée creusât un peu plus profondément le fossé qui existe, non pas entre les gouvernements, mais entre les peuples bavarois et prussien.

Je ne veux rien grossir, ni prétendre que ces incidents divers puissent avoir des résultats immédiats ou décisifs. Je ne les crois pas cependant négligeables, pas plus, d'ailleurs, que ceux qui se sont produits à Kiel et autres lieux. Des révoltes militaires, qui causent la mort violente de trente-huit officiers, sont exceptionnellement graves. Elles indiquent que la tension morale a atteint, dans certains milieux, un degré tel que les entraves d'une discipline pourtant féroce sautent

comme de simples ficelles. Et ce sont là des symptômes à retenir, au moment où l'Allemagne prépare un effort suprême qu'elle ne semble plus pouvoir faire d'un cœur aussi unanime ni avec une aussi entière cohésion que par le passé.

CONTRASTE

(20 Janvier.)

Les maximalistes finiront par nous faire rire, si peu que nous en ayons envie en voyant leurs méfaits. Tandis que Kaledine, qui avance sur Kharkof en refoulant devant lui les troupes de Krylenko, détourne les vivres et les sacs de charbon destinés à Petrograd : tandis qu'une conspiration, qui ne paraît point absolument imaginaire, provoque la mise en état de siège de la capitale, la bande à Lénine, si dépourvue qu'elle soit de moyens de coercition, accable la Roumanie de ses menaces hautaines. Depuis, il est vrai, elle paraît avoir réfléchi...

On dirait que ces étranges personnages ignorent la géographie de leur propre pays, et ne se doutent pas que, pour arriver à Jassy, il faut passer, ou bien par l'Ukraine soulevée, ou bien par des territoires qu'occupent encore les Austro-Allemands. Or, Kaledine se charge d'intercepter le première ; et quant aux seconds, je doute que, si désireux qu'ils soient de jouer un mauvais tour aux Roumains, les coalisés s'exposent à y subir la copénétration des troupes maximalistes. Ils savent parfaitement que la propagandeà laquelle celles-ci se livreraient immanquablement pourrait avoir de très sérieux inconvénients. Et pour cette double raison, je crois que nos alliés n'ont aucun motif de prendre au sérieux les ukases d'intimidation qui sont fulminés contre eux. Mais toutes ces affaires, et moins encore peut-être la victoire que le parti militaire vient de remporter à Berlin, n'activent pas les négociations pour une paix en laquelle les populations germaniques mettaient leurs espoirs de ravitaillement. Obligées de se serrer le ventre, elles font entendre des grondements dont la censure allemande ne laisse filtrer que tout juste ce qu'il lui est impossible de retenir, et, en Autriche, il est question d'une grève générale. Ce sont d'assez mauvais préliminaires pour le coup de partie qu'on se prépare à jouer.

Nous enregistrons avec satisfaction le contraste qu'opposent à cette émotion, d'ailleurs justifiée, le calme et la résolution des peuples de l'Entente. Hier, devant les représentants des Trade-Unions, le premier ministre anglais prononçait un discours dont la fière allure convaincra



(Cl. Daily Mirror.)

Ce qui reste d'un train turc après le passage d'un avion britannique.

l'Allemagne, j'imagine, que, du côté des alliés, on n'est pas près de fléchir devant les sommations arrogantes de ses hobereaux. « Ma conviction est que l'Angleterre n'a d'autre alternative que de continuer ou de disparaître », a dit M. Lloyd George. Et il a ajouté qu'au silence obstinément opposé par les dirigeants de l'Allemagne à toutes les solutions basées sur l'équité, la seule réponse devait être faite par le canon.

Il a été acclamé. Il aura donc le demi-million d'hommes qu'il réclame. Pendant ce temps, ici, nous consoliderons notre armure de façon à la rendre invulnérable. Nous y travaillons déjà, et certains de nos alliés doivent nous y aider. Tandis que les ennemis se débattent dans des difficultés croissantes, nous autres n'en connaissons aucune que ne puisse vaincre la confiance réciproque de l'armée et du pays. Qui alors, d'eux ou de nous, peut se dire en meilleure posture, pour soutenir le choc à venir?

QUERELLES D'ALLEMANDS ET ENTRE ALLEMANDS

(21 Janvier.)

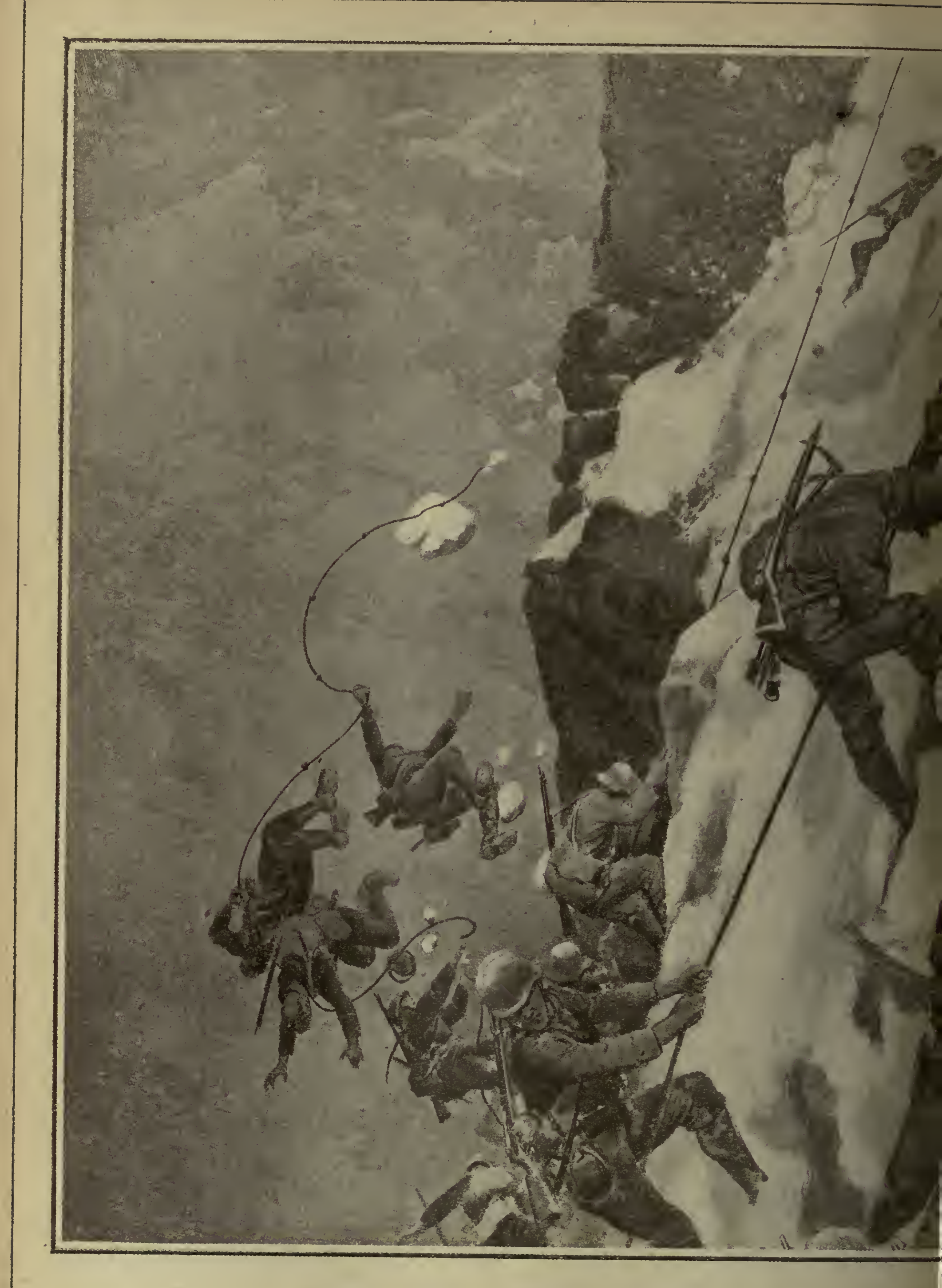
On dirait que chaque jour qui passe fait surgir entre maximalistes et Boches une nouvelle source de conflits. Tantôt c'est le sort réservé à la famille impériale qui devient un sujet d'aigreur. Les plénipotentiaires germaniques voudraient que fût autorisé le retour en Allemagne de ceux de ses membres qui ont des liens de parenté avec le kaiser, et le conseil des commissaires répond par l'ordre « d'instruire le procès de la famille Romanof ». Tantôt c'est l'évacuation des territoires occupés qui se pose et ne se résout pas, von Kuhlmann refusant absolument de prendre à cet égard aucun engagement. On voit que l'accord a de la peine à s'établir, tant de peine que Trotzky a prétexté je ne sais quoi pour regagner Petrograd, et que les pourparlers se trouvent, de ce fait, encore interrompus.

En Allemagne, on est mécontent. Certains journaux gourmandent les maximalistes, dont ils dédaignent les prétentions. Mais d'autres, plus clairvoyants ou moins soumis, comme par exemple la *Münchener Post*, s'en prennent avec raison à l'intransigeance du parti militaire, redevenu tout-puissant comme en 1871, quand il exigeait formellement la cession de Metz, quitte, comme disait Moltke lui-même, à laisser pendant cinquante ans l'Europe armée jusqu'aux dents. « Si le gouvernement ne change pas de méthode, dit cette feuille, la paix intérieure en Allemagne sera troublée. » Et, en effet, c'est bien là ce qui devrait arriver si les maxi-



(Cl. Daily Mirror.)

Transport d'eau ravitaillant les troupes anglaises de Mésopotamie.



POSITION SAUVÉE PAR L'AUDA

Tandis que leur artillerie attaquait une position, les Autrichiens en ont tenté l'esca-lade par le versant opposé. Une patrouille italienne a surpris le mouvement. Hardis,



D'UNE PATROUILLE ITALIENNE

s alliés glissent sur les pentes neigeuses jusqu'aux cordes qui facilitaient l'ascension,
rompant et précipitant dans le vide ceux qui déjà croyaient atteindre le sommet.

malistes, qui ne s'appuient sur aucune force matérielle, n'étaient pas condamnés tôt ou tard à mettre les pouces, comme vient de faire Lénine avec la Roumanie. Seulement, tandis qu'on se chamaille, et non parfois sans aigreur, il y a toujours pour nous un certain temps de gagné, que nous saurons mettre à profit.

Au reste, on ne se gourme pas seulement entre anciens ennemis, mais même entre anciens amis et complices. Un article du *Fremdenblatt*, suscite en Allemagne des colères violentes. « Le gouvernement de l'empereur, écrit la *Deutsche Zeitung*, n'a pour les gens qui se cachent derrière ce journal qu'une réponse courte et claire : « A bas les mains ! Peu importe à qui appartiennent ces mains insolentes. » Rien que cela ! S'il s'agit d'une simple divergence de vues sur les conditions de paix à imposer à la Russie, on conviendra qu'elle se traduit par des expressions singulièrement dépourvues d'aménité.

Je veux bien que nous n'en soyons pas encore à enregistrer la dissolution de la coalition tudesque. Il y a entre les associés trop de cadavres pour qu'ils puissent se séparer avant d'avoir dépecé leur proie ou d'être définitivement obligés de renoncer à se l'approprier. Mais nous voyons apparaître dans leurs relations certaines fissures assez semblables, toutes proportions gardées, à celles qui suivirent, en 1864, l'écrasement du Danemark et préparèrent une rupture complète. On dit que lorsqu'il n'y a plus de foin au râtelier, les chevaux se battent. Laissons donc nos ennemis se prendre de... bouche. Ils finiront peut-être par se prendre aux cheveux.

L'UKRAINE. — LES SUCCÈS BRITANNIQUES.

(22 Janvier.)

L'Ukraine, qui avait fait mine de résister au courant pacifiste, vient de mettre bas les armes à son tour. Nous le déplorons, sans en être autrement étonnés. Le peuple russe, plutôt que de se battre contre l'étranger, préfère se battre entre soi. Affaire de goût, mais opération dangereuse et qui finira inévitablement par faire de l'ancien empire des tsars une poussière de nations sans ressort et sans forces. Ces défections successives sont des crimes, surtout contre soi-même. On n'avait vu aucune nation se suicider aussi bénévolement depuis le bas-empire romain.

La dépêche qui nous annonce l'événement est si nébuleuse que des réserves sont à faire sur un traité qui paraît amorcé, mais non pas tout à fait conclu. On se demande seulement ce que vont devenir en cette affaire Kadeline, ses cosaques



Carte du secteur de la basse Piave.

et Kornilof. Signeront-ils la paix, eux aussi, aprés avoir crié si haut qu'elle leur répugnait? Rien n'est impossible, encore que tout soit douteux. Et puis, quelles sont exactement les frontières de l'Ukraine et jusqu'où s'étendent les pouvoirs de la Rada de Kief? Voilà encore une question que les plénipotentiaires auront quelque peine à trancher.

Quoi qu'il en soit, l'évanouissement du dernier espoir que nous conservions sur le réveil russe ne doit rien changer à nos résolutions. Et qui sait si, pour mieux soutenir celle-ci, nous ne trouverons pas des compensations par ailleurs? Les succès ininterrompus que remportent nos alliés anglais en Palestine, la victoire navale qui vient de coûter aux Turcs les deux unités fameuses dont la munificence intéressée du kaiser leur avait fait présent, la supériorité éclatante qu'affirment nos alliés en Orient, sur terre comme sur mer, tout cela ne pourrait-il pas amener certains changements dans la carte de la guerre, pour peu que la diplomatie de l'Entente voulût bien y aider?

Le *Gœben* et le *Breslau* étaient comme les garants du prestige allemand dans les eaux ottomanes. On se souvient même que ce fut leur arrivée à Constantinople, vers la fin de 1914, qui décida les Jeunes-Turcs à jeter le masque et à se déclarer les satellites de Guillaume II. Réduits à l'état d'épaves, pourront-ils encore jouer leur ancien rôle de talismans? Il suffit que la question se pose pour que son importance éclate à tous les yeux.

C'est donc avec grande raison que nos alliés britanniques poursuivent énergiquement leur campagne orientale. Les avantages qui en résultent pour eux ont, en Angleterre, retourné l'opinion contre ceux qui la jugeaient inopportune. Et, en même temps, un courant semble s'établir en faveur de l'unité d'action sur le front occidental, laquelle avait soulevé tant d'oppositions. La retraite du colonel Repington est, à cet égard, significative, car on n'a pas oublié la campagne menée contre cette unité par l'éminent écrivain, à qui, bien que ses idées ne soient pas les nôtres, nous rendons l'hommage qui lui est dû. Ainsi, le jugement public s'éclaire à la lumière des faits, et le sens pratique, si répandu chez nos alliés, reste le plus fort.

AURONS-NOUS A COMBATTRE DES AUTRICHIENS?

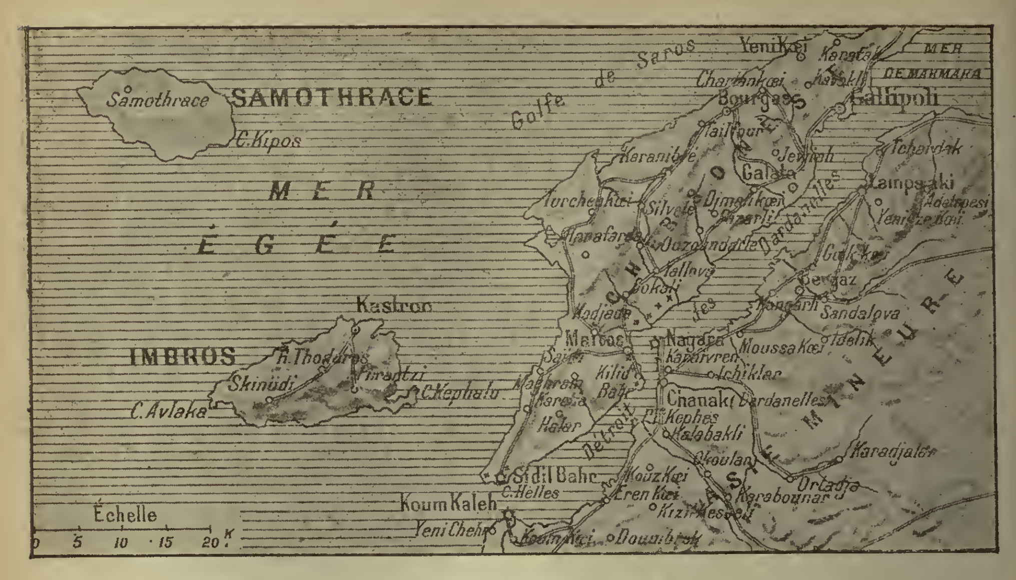
(23 Janvier.)

Si l'accord entre Allemands et Autrichiens demeure parfait en apparence, la concorde ne règne pas tout à fait entre les journaux des deux pays. Le fameux



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Un camouflage sur la route d'Hurtebise.



Carte de la région de l'île d'Imbros où sombra le Breslau.

article du *Fremdenblatt* a produit en Prusse l'effet d'une torpille, et l'on voit aujourd'hui la *Gazette de Francfort* reprocher au gouvernement de Vienne d'avoir exagéré la portée des grèves récentes, afin de peser sur les négociations de Brest-Litovsk. « C'est, dit-elle, une conséquence des difficultés spéciales avec lesquelles la monarchie austro-hongroise est aux prises, et de l'intérêt vital qu'elle a de faire avant tout une paix rapide. » Voilà sans doute une vérité. Mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, assure-t-on.

Cependant, malgré la vivacité de ces escarmouches de plumes, d'aucuns continuent à prétendre que des divisions autrichiennes se concentrent en Belgique, et participeront à l'offensive plus ou moins prochaine d'Hindenburg. Qu'en effet, l'État-major ait eu primitivement l'idée de cette coopération, c'est un fait à peu près certain. Il rêvait même, je crois, bien autre chose. Les événements le forcent à réduire ses prétentions.

Il dit, et laisse dire par ses officieux, que les Autrichiens ont un pressant besoin d'en finir. Il sait également que si l'empereur Charles dégarnissait tant soit peu ses positions d'Italie, il courrait le risque d'être bousculé comme l'année dernière. L'affaire du monte Tomba a prouvé, après tant d'autres, que son armée ne valait quelque chose qu'à la condition d'être fortement encadrée par les soldats de Guillaume II.

Alors, où auraient été prises ces fameuses divisions dont on parle? Sur la frontière russe? Mais la paix n'y est pas encore faite et si l'on a tourné une des clauses de l'armistice conclu avec les maximalistes en retirant du front oriental certains éléments de choix, on ne les a point violées par le retrait d'unités entières. Il y aurait d'ailleurs imprudence à le faire tant que demeurent possibles ces brusques ressauts dont les révolutions ont donné d'autant plus d'exemples qu'elles étaient plus radicales et plus violentes. Si l'armée russe n'est malheureusement plus à craindre, des soulèvements contre lesquels il faut être paré peuvent se produire, ne serait-ce que sous la provocation d'exigences qui se feront jour tôt ou tard.

Je ne crois donc pas, et pour cause, à la présence en Belgique ou ailleurs, devant notre front, de forces autrichiennes, lesquelles, au surplus, n'ont été exactement repérées nulle part. Je constate au contraire que, tandis que l'Allemagne, ou du moins le parti militaire allemand, veut absolument continuer la guerre, l'Autriche souhaite avant tout de faire la paix. Et cette opposition doctrinale met des entraves sérieuses à l'exécution des opérations à grand orchestre, menées sous un bâton unique, comme nous avons pu en connaître autrefois, quand tous les violons s'accordaient.



(Cl. Beaufrère.)

Le départ d'une attaque française dans un terrain bouleversé par les obus. (Vue prise en avion à 200 mètres de hauteur.)

23 JANVIER **LES FAITS** **24 JANVIER**

En Belgique. — *De courts mais vifs combats se déroulent à l'est de Nieuport-Ville : l'ennemi qui a attaqué nos lignes de grand matin et qui a pu prendre pied dans nos éléments avancés, en est chassé avant le coucher du soleil.*

En Italie. — *La victoire de nos troupes au mont Tomba a décidé les Autrichiens à évacuer leurs lignes au nord de la position enlevée et à se replier jusqu'au mont Spinuccio. Les reconnaissances françaises poussées sur les rives de la Piave trouvent les villages abandonnés et ce recul de l'ennemi prouve qu'il a renoncé à l'offensive entre le Tomba et la Piave.*

Conseil naval des alliés. — *Les réunions ont commencé hier à Londres, sous la présidence du premier Lord de l'Amirauté : la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon et les Etats-Unis y sont représentés ; il s'agit d'assurer la coopération étroite sur marines alliées.*

Guerre aérienne. — *Les escadrilles britanniques bombardent la ville et les docks de Mannheim, la caserne et la gare de Trèves, la gare d'Oberbillig au sud-ouest de Trèves, les aciéries de Thionville.*

Le bombardement sur Mannheim, bien que très court, puisqu'il dure à peine dix minutes, produit des effets terrifiants.

Sur mer. — *Le Gœben, toujours échoué dans les Dardanelles, est attaqué à plusieurs reprises depuis quelques jours par les avions britanniques. Les Turcs s'efforcent de remettre le croiseur à flot et ils ont organisé une défense anti-aérienne qui le protège contre les raids britanniques.*

Dans les Parlements ennemis. — *Discours du chancelier allemand comte Hertling et du ministre autrichien comte Czernin. Du premier, le président Wilson dira dans quelques jours qu'il a été très vague, très confus et plein de phrases équivoques.*

DE LA BELGIQUE A LA RUSSIE

(24 Janvier.)

Je ne sais quelle valeur il convient d'attribuer au coup de main — un peu plus vigoureux que les autres — dont un petit bout de nos tranchées, à l'est de Nieuport-Ville, a fait, mardi, les frais. On ne doit peut-être voir là qu'un de ces incidents sporadiques que fait naître un ennemi toujours soucieux de tâter le terrain. Faisons attention cependant qu'il coïncide avec une reprise assez vive de la lutte d'artillerie à l'ouest de Verdun, ce qui pourrait bien signifier qu'il y a anguille sous roche, je veux dire qu'Hindenburg préluderait par là à ses grands desseins. Simple hypothèse d'ailleurs, que les événements ultérieurs peuvent parfaitement démentir, et que ceux d'aujourd'hui ne permettent de faire qu'en toute circonspection.

A part ce fait divers, rien n'est à signaler nulle part. Les négociations pour la paix russe se traînent en cahotant, et les *Dernières Nouvelles de Munich* laissent entendre qu'en ce qui concerne l'Ukraine, elles sont beaucoup moins avancées que ne le laissait entendre le communiqué de l'agence Wolff. Nous avions donc toutes raisons de faire à leur égard des réserves expresses et d'attendre des éclaircissements.

De tous ces retardements, qui causent en Autriche une irritation dont il est difficile de mesurer encore les conséquences, la *Germania* se console en écrivant que « le peuple allemand n'a, en tout état de cause, plus rien à craindre à l'est, car sur ce front, dit-elle, il ne reste plus que des mitrailleuses et des canons rouillés ». Est-ce bien sûr? J'accorde que l'armée russe, profondément dissociée par l'anarchie maximaliste, ne représente plus à aucun degré un instrument de guerre. Mais précisément parce qu'elle ne connaît actuellement aucune loi ni aucun frein, elle reste redoutable ailleurs que sur les champs de bataille. C'est ce dont se rend parfaitement compte le général von Arz, chef d'état-major austro-hongrois, quand il confesse à un rédacteur de l'*Arbeiter Zeitung* que cette armée « n'offre point de garanties suffisantes en ce qui concerne la possibilité des pillages et des maraudages que pourraient entreprendre certaines de ses fractions armées, organisées en bandes ».

Voilà au moins un homme qui ne se fait aucune illusion sur la valeur des grandes phrases du « généralissime » Krylenko, et sait ce que vaut l'aune de la « discipline révolutionnaire », laquelle a commencé à se manifester par le pillage des caves du palais d'Hiver et l'assassinat des défenseurs de la Constituante. Que les Allemands n'aient qu'à passer à travers des

25 JANVIER — **LES FAITS** — **26 JANVIER**

Dunkerque. — *La ville est survolée à trois reprises différentes dans la journée par des escadrilles allemandes; elle est en outre bombardée par des pièces de gros calibre.*

Corps expéditionnaire portugais. — *Un nouveau contingent vient d'arriver en France. Le gouvernement de Lisbonne affirme sa résolution de poursuivre la lutte contre l'ennemi commun.*

Guerre aérienne. — *Bombardement par les escadrilles britanniques des gares de Thionville et de Fribourg-en-Brisgau, des usines de la Badische-Aniline, et des cantonnements de Longuyon.*

En Palestine, les aviateurs de l'armée Allenby surprennent un corps turc d'environ 2 000 hommes en formation serrée près de Haoura, sur la route de Naplouse à Jérusalem; ils jettent une demi-tonne d'explosifs au milieu des rangs, avant que l'ennemi ait pu prendre un dispositif de défense.

Sur les fronts. — *Les communiqués des alliés ne signalent que des luttes d'artillerie et des coups de main locaux. La guerre aérienne, seule, reste très active et de nombreux combats se livrent entre les escadrilles des partis opposés.*

En Italie. — *Les villes de Trévise et de Mestre sont bombardées à plusieurs reprises par les avions autrichiens. « Les dommages les plus importants, dit le communiqué italien, ont été causés à trois hopitaux de Mestre. »*

En Palestine. — *Echecs turcs dans la région de Tafileh, où les forces arabes du roi du Hedjaz enlèvent plusieurs postes fortifiés et battent les détachements expédiés en renfort.*

En Arabie. — *La voie ferrée du Hedjaz, si importante pour l'armée turque, est détruite par les Arabes sur plusieurs kilomètres de longueur, au nord et au sud de Maan.*

canons rouillés pour pénétrer sur le sol russe, soit. Mais quand ils voudront s'approprier ce qui s'y trouve, ils devront au préalable le mettre à l'abri des déprédations de millions de soldats avinés.

En somme, la réflexion mélancolique du général von Arz prouve que ce militaire se fait de la situation une compréhension plus exacte que les philosophes de la *Germania*. Il est à craindre cependant qu'elle ne soit point goûtée en Allemagne, où les annexionnistes développent encore aujourd'hui des appétits de Gargantua.

NUAGES AVANT L'ATTAQUE

(25 Janvier.)

Les affaires se brouillent en Russie, et les négociations ne vont guère. Il paraît que les Allemands — du moins ce sont les maximalistes qui l'affirment — ont des visées capitalistes « tout comme Lloyd George, Wilson et autres impérialistes (!) » Entre temps, l'Ukraine a envoyé à Brest-Litovsk une seconde délégation qui dénie à la première toute autorité, comme suspecte de « bourgeoisisme ». Enfin, une dépêche du président de la commission allemande pour la conclusion de l'armistice sur la mer Noire fait connaître que cet armistice n'a pas été conclu. Rien de tout cela n'est fait pour activer le conclusion d'une paix que, surtout en Autriche, les populations souhaitent passionnément.

Cependant, le front russe est à peu près complètement abandonné par ses anciens défenseurs. Les désertions se multiplient dans les rangs de ceux-ci, si tant est qu'ils aient encore des rangs, et d'immenses secteurs, longs de 100 à 200 kilomètres, sont sans occupants et ont cessé d'être ravitaillés en munitions, sinon en vivres. On a bien retiré une partie du matériel, mais nombre de gros canons gisent encore sous la neige, comme des épaves. Et, d'après des renseignements concordants puisés un peu partout, on constate que, seules, les troupes roumaines, bien que respectant l'armistice, font figure d'armée et imposent le respect.

Les Austro-Allemands cependant n'osent pas s'aventurer dans ces steppes pleines d'embûches. Ils se doutent que si leur besogne militaire est terminée, celle de police commencera pour eux aussitôt qu'ils auront fait un pas en avant. Et cette dernière n'est pas toujours la plus facile. Comment venir à bout des bandes avinées qui se répandent ça et là, vident les caves, pillent les maisons et s'éparpillent en groupes insaisissables qui, ne reculant devant aucun crime, font derrière eux le désert? Il est parfois moins malaisé de gagner une bataille que de purger un pays devenu

la proie des pillards et des voleurs.

En présence de la situation qui leur est faite, l'embarras des coalisés est manifeste, et il se traduit par de longues hésitations. Ajoutons à cela que, bien que la censure allemande fasse bonne garde, il devient impossible de cacher les mouvements populaires de Munich, de Cologne, de Francfort, tandis qu'en Autriche-Hongrie, les grèves ne sont point terminées et que le mouvement pacifiste prend de larges proportions.

Je ne baserai pas plus de prévisions qu'il ne convient sur ces diverses affaires. Mais je ne peux m'empêcher d'y voir des conditions préalables assez mauvaises pour la grande opération dont l'ennemi paraît attendre son salut.



(Cl. Wyndham.)

Deux généraux belges étudient une position sur la carte.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Un coin de la ville et du port de Viborg en Finlande.

RÉCUPÉRATION

(26 Janvier.)

A la bonne heure ! Le commissariat aux effectifs, constitué depuis un mois seulement, a déjà taillé dans le vif et montré que, quand on le voulait bien, l'embusquage pouvait être vaincu. Cette maladie honteuse se guérit par une thérapeutique fort simple et élémentaire, mais qui exige une application vigoureuse. On y avait apporté, jusqu'ici, beaucoup trop de ménagements.

Il y a donc un certain nombre de gens, indûment retenus à l'arrière, qui vont être maintenant dirigés à l'avant, où ils prendront place, suivant leur état physique, soit dans les tranchées, soit dans les services auxiliaires. Il y a des sanctions ordonnées contre les personnes qui, par indolence, négligence ou faiblesse, avaient favorisé ou laissé faire ces détournements de majeurs. Il y a enfin des pseudo-spécialistes employés dans les ateliers, où ils faisaient nombre, mais point figure, qui devront abandonner l'outil dont ils se servaient mal, pour en prendre un autre, qu'on leur apprendra en quelques jours à manier ; en sorte que les scandales contre lesquels nous nous sommes bien souvent élevés sans succès cesseront de nous offusquer. On parle même de poursuites judiciaires contre les fricoteurs et leurs parrains. Il n'y en eut jamais de plus justifiées.

Je ne sais encore quel sera le taux des récupérations ainsi effectuées. J'aime à croire même que, pour l'honneur de notre pays, il ne sera pas aussi élevé qu'on le croit. Mais qu'il s'agisse de centaines ou de milliers d'hommes, nous allons voir la fin d'une gageure contre le bon sens. Car, enfin, pour fabriquer des obus, les ouvriers tourneurs valent mieux que des clercs de notaire ou des comptables. Or, je me suis laissé dire que ces deux dernières catégories étaient un peu trop largement représentées dans les usines, et la note officielle qui nous est communiquée indique qu'on ne m'avait pas trompé.

Au reste, le mal que je signale n'est pas spécial à la France. Dans son premier article du *Morning Post*, le colonel Repington affirme que 320 000 hommes sont indûment employés dans les industries militaires anglaises. C'est peut-être beaucoup ; mais y en eût-il seulement la moitié, que ce serait déjà trop. Je sais, au surplus, que mon excellent camarade et confrère aime à brandir les gros chiffres, afin de mieux frapper les imaginations. Mettons donc, pour ne froisser personne, que le même mal sévit en Angleterre et en France, et occupons-nous les uns et les autres de le guérir, puisque nous n'avons qu'une même volonté et un même but.

27 JANVIER — LES FAITS — 28 JANVIER

Sur mer. — *Un communiqué turc fait connaître que le croiseur* Gœben *rentre aujourd'hui dans la Corne d'Or. « Il est tout prêt pour le service, ajoute le télégramme : les nombreuses attaques aériennes de l'ennemi n'ont causé que des dommages sans importance aux cheminées et au blindage. »*

Le fait du départ du Gœben *est confirmé par le commandement britannique, mais il est probable que les avaries causées au croiseur par les bombes des avions anglais sont plus importantes que l'ennemi ne veut le reconnaître.*

L'Amirauté anglaise annonce le torpillage du transatlantique Andiana *frappé par un sous-marin, au large de la côte irlandaise, en quittant les Iles Britanniques. Tous les passagers et hommes d'équipage sont sauvés à l'exception de deux marins et on réussit à maintenir le navire à flot et à le remorquer dans un port.*

Front occidental. — *En Champagne, nos détachements pénètrent à deux reprises dans les tranchées allemandes et ramènent des prisonniers.*

En Italie. — *Action offensive de nos alliés sur le plateau d'Asiago : attaque des positions autrichiennes du col dol Rosso et du mont di val Bella. Le mont val Bella est enlevé, mais les Austro-Hongrois réussissent à le reprendre dans une contre-attaque. L'ennemi cède pourtant sur plusieurs points et abandonne aux Italiens 1500 prisonniers parmi lesquels 62 officiers. La journée, au succès de laquelle les batteries françaises et britanniques ont largement coopéré, assure la sécurité des deux armées qui constituent l'aile gauche du front italien.*

Sur mer. — *Le sous-marin anglais* E-14, *envoyé dans les Dardanelles avec mission d'achever la destruction du* Gœben, *est arrêté et coulé à la pointe sud de l'entrée des détroits, devant Koumkalé.*

Mais faut-il encore, comme le demande le colonel Repington, rappeler 100 000 hommes d'Asie Mineure? Ici, je ne me sens plus du tout d'accord avec lui, car je considère comme œuvre pie la besogne que font nos alliés dans ces lointaines régions. Et personne, j'imagine, ne voudra tenir pour négligeable le fait qu'ils retiennent là-bas au moins 300 000 Turcs que le soultan Guilhoum et Hindenburg n'auraient pas mieux demandé que de nous jeter sur les bras.

Il ne faut jamais pousser aux extrêmes. A chaque jour suffit sa peine, comme dit l'Écriture. Remettons donc d'abord dans le rang ceux qui doivent y être, et nous n'aurons, pas plus de ce côté du détroit que de l'autre, perdu notre temps.

LEUR TERREUR DE LA FLOTTE BRITANNIQUE

(27 Janvier.)

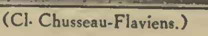
Les modifications qui ont été apportées au haut commandement de la flotte britannique inquiètent visiblement la *Gazette populaire de Cologne.* Elle y voit — et peut-être ne se trompe-t-elle pas — les indices d'un changement de méthode dans la stratégie navale d'un pays dont les forces, qu'elle connaît bien, sont tellement supérieures à celles de l'Allemagne que ces dernières n'ont jamais osé, jusqu'à présent, affronter le combat. Et les conséquences du choc qui pourrait s'ensuivre lui inspirent des appréhensions dont elle a grand'peine à dissimuler l'acuité.

La feuille rhénane rappelle que lord Randolph Churchill a toujours été partisan de l'offensive dans la mer du Nord et que sa thèse est encore celle de plusieurs journaux anglais. L'un de ceux-ci, la *Saturday Review*, a étudié longuement la question, montrant que des techniciens, comme l'amiral Fischer, jugeaient cette offensive possible et qu'au surplus on lui avait donné, en décembre 1914, du côté de Cuxhaven, un commencement d'exécution. Or, voici qu'aujourd'hui la campagne reprend. On nous dit que lord Churchill, dont la devise est : « Sus à l'ennemi ! » demande que l'on constitue avec les 200 vaisseaux de guerre britanniques deux flottes, l'une pour le combat, l'autre qu'il appelle « de risque ». Cette dernière serait chargée d'aller chercher l'ennemi dans ses repaires et de le forcer à en sortir, ou de l'anéantir. De la sorte, l'Allemagne serait réduite à une défensive absolue, et la guerre sous-marine arrêtée du coup.

Je n'ai pas les éléments nécessaires pour discuter cette conception, qui tranche d'une façon si complète avec l'attitude adoptée jusqu'ici. Je sais seulement qu'elle n'a point paru trop hasardeuse à des hommes qui ont, en fait de guerre maritime, beaucoup plus de compétence







(Cl. Chusseau-Flaviens.)

A HELSINGFORS

1. Scène un jour de marché. — 2. Cochers finlandais. — 3. Le théâtre (Architecture du pays). — 4. L'église Saint-Nicolas.

29 JANVIER — LES FAITS

Front occidental. — *Echec d'une tentative allemande sur nos petits postes du Schœnholz, en Alsace; l'ennemi laisse des prisonniers entre nos mains.*

Les patrouilles britanniques attaquent et enlèvent un poste allemand au nord-est d'Havrincourt.

En Italie. — *Développement de l'action offensive entamée hier par nos alliés. Les positions du col del Rosso et du mont val Bella, sont enlevées. « Nous avons dû les abandonner, dit le communiqué austro-allemand, après une résistance héroïque. »*

Guerre aérienne. — *Un raid d'avions allemands sur Londres a eu lieu au cours de la nuit et s'est prolongé pendant près de cinq heures, par une pleine lune et un ciel sans nuages. Il a fait 216 victimes.*

En Finlande. — *La guerre civile bat son plein: des forces imposantes de gardes rouges finlandais et russes se concentrent à Viborg et à Helsingfors. Elles sont bien armées et approvisionnées par Petrograd.*

30 JANVIER

Front d'Italie. — *Nos alliés continuent leur pression énergique au sud d'Asiago et à l'ouest du val Frenzela: ils améliorent les positions conquises dans les journées du 28 et du 29, en poussant légèrement au nord-est du col del Rosso.*

Comité de guerre interallié. — *Première réunion plénière à Versailles.*

En Roumanie. — *Une note officielle du gouvernement roumain fait connaître que le gouvernement maximaliste de Petrograd a rompu les relations diplomatiques avec la Roumanie, renvoyé au-delà des frontières les représentants diplomatiques et consulaires roumains, et enfin saisi le trésor roumain déposé à Moscou, au cours de la guerre, sur l'invitation formelle et avec la garantie du gouvernement russe. Les mesures dont ce dépôt est l'objet constitueraient entre particuliers un abus de confiance relevant du code pénal et qu'il faut dénoncer au monde civilisé.*

que moi. Et il est évident qu'elle peut se défendre, puisqu'elle est jugée praticable par presque toute la jeune génération des marins anglais.

Mais je ne peux m'empêcher de signaler l'émoi qu'elle suscite dans le camp adverse. La part que la *Gazette de Cologne* lui fait dans ses colonnes indique suffisamment que, pour ce journal, elle est tout autre chose qu'un simple rêve ambitieux. Je remarque ensuite que ce même journal ne trouve à écrire que cette phrase banale : « Si les Anglais nous attaquent sérieusement dans la mer du Nord et sur nos côtes, la flotte allemande sera là pour leur répondre. » Alors pourquoi, cela étant, cette flotte n'a-t-elle jamais essayé de sortir des ports où elle s'était volontairement embouteillée, sinon pour aller tenter quelques coups faciles dans la Baltique, où elle savait que les marins russes, intoxiqués par le maximalisme, n'étaient guère à redouter?

Ce n'est point avec de pareilles bravades qu'on peut écarter les dangers à venir. L'Allemagne ayant, sur les conseils de Tirpitz, employé depuis trois ans toute son activité à la construction de sous-marins, n'a point compensé l'infériorité numérique initiale de ses vaisseaux au regard de l'Angleterre. Et c'est pourquoi il ne lui plaît guère de voir celle-ci faire mine, même en courant certains risques inévitables, de vouloir décidément s'assurer la maîtrise des mers.

UN ALLEMAND VÉRIDIQUE

(28 Janvier.)

Il y a, paraît-il, en Allemagne, des gens qui ne se laissent point suggestionner par la fulguration de la prochaine offensive. Il y en a au moins un : c'est le député socialiste Scheidemann. « Même en supposant que des succès militaires se produisent, dit-il, nous n'obtiendrons pas la paix pour cela. » Il reconnaît donc que, dans la situation actuelle, ces succès, d'ailleurs éventuels, ne peuvent être décisifs. Nous sommes absolument du même avis.

Au reste, ce M. Scheidemann me paraît un homme assez clairvoyant. Il ne se fait d'illusions ni sur les chances d'une paix sérieuse avec la Russie, ni sur la situation pitoyable de la Turquie. « Pour celle-ci, déclare-t-il, une solution doit être trouvée sans que l'Allemagne puisse être accusée de perfidie. » Et quant à la Russie, il opine que l'occasion de la mettre hors de cause a été perdue, puis affirme que les grèves d'Autriche-Hongrie ont été provoquées par le discours du général Hoffmann.

Je ne discuterai pas cette dernière appréciation, pour ne point m'engager sur un terrain purement politique. Mais je ne peux m'empêcher de remarquer combien sont fondées les autres, celles

qui regardent la Turquie et la Russie. Il est assez curieux d'entendre une voix s'élever en Allemagne pour dire, même à mots couverts, que l'empire ottoman a été sacrifié à des rêves d'hégémonie germanique. Il est tout aussi intéressant de noter au passage l'aveu des désillusions consorts devant les plénipotentiaires germaniques, tandis que la guerre civile est allumée en Finlande et en Ukraine, tandis qu'on se bat à Helsingfors, à Viborg autour de Kharkow, et que l'armée roumaine, qui a pénétré en Bessarabie, est en train de cerner la capitale de cette pro-



(Cl. Botzung.)

Boucliers d'infanterie. Du sable est introduit entre les parois des roues à volet.

éprouvées sur le front oriental. Mais que faire avec un pays qui, refusant de se battre contre l'étranger, en vient à se déchirer lui-même? Essayer d'apaiser ses fureurs internes serait mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. Exiger de lui des garanties serait bâtir sur le sable. Il n'y a donc qu'une chose à faire : attendre. Or, c'est précisément ce à quoi des populations leurrées par tant de promesses, et qui souffrent cruellement, ne se résignent pas.

Aucun gouvernement, fût-il maximaliste, c'est-à-dire poussé brusquement comme un champignon, ne peut traiter effectivement au nom d'un pays en pleine ébullition. Quelle figure feront Trotzky et

vince, Kichinew? L'Ukraine elle-même, qui veut faire bande à part et adresse aux Turcs des sourires, n'est même pas exactement délimitée. C'est le gâchis complet, ce gâchis dans lequel M. de Kuhlmann va plus profondément s'enfoncer en retournant à Brest-Litovsk.

En réalité, les tractations qui doivent rendre à la coalition germanique sa liberté à l'est et lui procurer, — du moins elle y compte, — quelques victuailles, sont loin d'être terminées. Et, même si elles devaient l'être bientôt, ce ne serait qu'en façade. Or pendant ce temps, le Japon jette sur toute cette affaire un œil qui ne semble pas complètement indifférent.

UN AVERTISSEMENT

(29 Janvier.)

Une légère sourdine atténue, depuis quelques jours, le fracas des menaces d'offensive. Les journaux allemands, tout occupés de l'effervescence qui se manifeste dans nombre de villes, ont cessé, pour un moment, de nous prédire des cataclysmes auxquels eux-mêmes assurément ne croyaient pas. Les émeutes de Berlin — car il y a eu certainement des émeutes à Berlin, sur lesquelles on s'efforce de jeter le manteau du silence — paraissent avoir, au moins dans une certaine mesure, changé l'orientation des esprits, et ceux-ci s'inquiètent en ce moment beaucoup plus des événements russes et de l'agitation intérieure, que de la ruée tant de fois prédite sur Nancy, Calais ou Reims.

Il ne faudrait pas croire toutefois que nous soyons quittes de prochaines aventures. Une attaque à grand orchestre s'impose aux Allemands, pour des raisons à la fois militaires et politiques. Elle se produira tôt ou tard, avec des moyens accrus sans doute par la trahison maximaliste, mais certainement inférieurs à ceux que l'on avait d'abord espéré réunir. Nous avons connu d'autres crises, peut-être plus redoutables : celle de la Marne, celle de l'Yser, celle du Grand-Couronné, car nous n'avions pas, à cette époque, la force matérielle dont nous disposons aujourd'hui. Seulement, nos soldats étaient valeureux et leurs chefs solides. Or les uns et les autres sont toujours là, avec un bouclier renforcé.

C'est ce dont paraît très judicieusement se rendre compte le rédacteur militaire de la *Neue Freie Presse* de Vienne, lequel se montre réfractaire aux illusions dont se nourrissent beaucoup d'autres. « Quand on envisage la réalité avec toutes les ressources de l'art du calcul, dit-il, il semble qu'on doive se dire : une percée est impossible sur le front franco-anglais, constitué comme il l'est. Et cependant, rien n'est impossible au génie. » Cette dernière pensée est juste, mais la première constatation l'est au moins autant, et elle possède une valeur plus concrète, parce que le génie ne court point les rues, même lorsque y déambule le feld-maréchal Hindenburg.

Serrant ensuite sa discussion, le même écrivain déclare qu'avant d'obtenir quelque résultat que ce soit, il faut au préalable enfoncer un front large de vingt à vingt-cinq kilomètres et profond de quinze au moins. « Un gain aussi considérable n'a jamais été obtenu encore », dit-il. Ce n'est peut-être pas absolument exact. Mais je ne le chicanerai pas, voulant tout de suite en venir à cette conclusion qui est irréfutable : « Encore faut-il au début une supériorité relative en hommes et en matériel, et le facteur « surprise », qui dans un tel cas joue un rôle presque prépondérant, voit



(Cl. Meurisse.)

Pièce d'artillerie de gros calibre amenée sur le front britannique.

ses chances diminuer de jour en jour. »

Pour cette fois, je me déclare absolument d'accord avec la *Neue Freie Presse*, dans les colonnes de laquelle je retrouve aujourd'hui ce que j'ai écrit bien souvent. Mais il faut convenir que la feuille autrichienne n'est guère encourageante pour les gens qui seront chargés d'ouvrir la fameuse brèche. Ceux-ci trouveront peut-être désagréable de s'entendre dire, au moment d'entamer une affaire aussi capitale, qu'ils ont tous les atouts contre eux.

QUELLES SERONT LES DÉCISIONS DE LA CONFÉRENCE INTERALLIÉE?

(30 Janvier.)

Le comité de guerre interallié tient, aujourd'hui, sa première séance. D'assez graves questions vont occuper son temps, dont la plus urgente est celle qui concerne la parade que nous pouvons opposer à la grande attaque allemande, si celle-ci, comme il faut le prévoir, se produit aussitôt que l'affaire russe aura été réglée tant bien que mal. Celle-ci, à la vérité, ne paraît point en voie de solution rapide. Le soulèvement de l'Ukraine, dont les troupes, ralliées par l'armée roumaine et conduites par le vaillant Tcherbatchef, ont infligé aux maximalistes de sanglants échecs, complique singulièrement une situation déjà fort embarrassée. Si l'on ajoute à cela que des troubles intérieurs assez graves agitent l'Allemagne et l'Autriche, on s'aperçoit que les conditions ambiantes ne sont pas très favorables au développement d'une large opération militaire. Attendons-nous, cependant, à ce que les empires centraux, dans leur hâte d'en finir, ne reculent pas devant les coups les plus risqués.

Depuis quelque temps, sous l'impulsion vigoureuse du commandement et du gouvernement, le nécessaire a été fait pour limiter la portée de ceux-ci. Je n'entrerai, à cet égard, dans aucun détail qui serait indiscret. Il me suffira de dire que, d'abord, nous nous trouvons partout dans une situation incomparablement meilleure que lors d'autres attaques qui, elles-mêmes, ont piteusement échoué, puis, que cette situation est en train de s'améliorer encore. La bravoure de nos soldats achèvera de nous constituer un solide bouclier.

Il ne suffirait pas, cependant, pour nous donner la victoire. Se protéger contre l'ennemi est certes un bon commencement. Mais qui veut obtenir la décision doit chercher autre chose. L'important est de s'organiser de façon à réduire finalement son adversaire à l'impuissance et, après l'avoir arrêté, de lui pousser l'épée dans les reins. Comment y parvenir?

Les troupes qui ont subi le choc, même victorieusement, ne sont jamais en état d'accomplir cette dernière besogne, et ce n'est point leur faire injure que de le constater. L'achèvement de la bataille



(Cl. Wyndhan.)

Train blindé français se rendant vers la ligne de feu.

Les derniers mo



Les pirates teutons, qui s'abritent derrière les nuages ou profitent de l'obscurité d
ciel pour mieux assassiner d'innocentes victimes endormies, recevront tôt ou tard leu

ents d'un Gotha



:hâtiment. Ici, les éléments se sont faits justiciers. Au retour d'un raid sur les comtés
le l'est britannique, un Gotha sombre corps et biens dans les flots déchaînés.

exige des éléments frais et intacts, des masses de manœuvre, en un mot, puisqu'il faut employer cette expression scholastique. En avons-nous? Je n'en doute pas un instant, connaissant la saine doctrine du commandement actuel. En avons-nous d'assez fortes et d'assez puissantes? A cela, je ne pourrais répondre d'une façon affirmative que si j'étais sûr que tous les alliés aient participé à leur constitution.

Et voilà alors, précisément, la tâche qui s'impose au comité entre les mains duquel se trouvent aujourd'hui remises nos destinées. Ceux qui le composent sont des hommes de foi et de volonté, pour qui le triomphe du droit universel est l'objectif suprême. Je les conjure de ne point se laisser obnubiler par des questions de particularisme ou d'amour-propre national, si impérieuses qu'elles puissent leur paraître. *Salus populi suprema lex esto.* Travaillons donc tous ensemble, et le plus étroitement possible pour le bien commun.

Si j'avais voix au chapitre, je dirais : « Voyez, la Russie a déserté et s'effondre dans le gâchis. Le front occidental est maintenant le seul où le colosse germanique puisse être réduit en miettes. Le briserons-nous en lui portant des coups épars et individuels? Non. Nous ne le jetterons à terre qu'en conjuguant nos efforts, et donc les réserves disponibles de chaque pays ne doivent plus rester isolées. Il faut les fondre ensemble pour former le bloc compact qui, porté sur le point vulnérable, finira par tout renverser. Une armée de manœuvre interalliée, commandée par un chef alerte et résolu, des chemins de fer prêts à la transporter à l'endroit que désignera le commandement suprême, voilà ce que nous réclamons une fois de plus, et qui devient indispensable. Vous qui êtes aujourd'hui les préparateurs de la victoire, soyez-en aussi les organisateurs ! Et souvenez-vous de la façon dont le grand Carnot forgea, pour Wattignies, l'instrument triomphal qui devait libérer le sol français. »

LES ITALIENS REPRENNENT DEUX IMPORTANTES POSITIONS

(31 Janvier.)

La bataille reprendrait-elle en Italie? Les Autrichiens, en tout cas, n'en ont pas eu, cette fois, l'initiative, et même ils ont assez mal résisté au choc allié, puisqu'ils ont perdu en deux jours 2 600 hommes, 6 canons et un abondant matériel. Quand ils se voient réduits à eux-mêmes, ce sont d'assez piètres adversaires. On s'en était déjà aperçu sur le Carso.

C'est en cet endroit cependant que le feld-maréchal Boroevic, actuellement généralissime, a fait sa réputation, une réputation médiocre, il faut bien le dire, et qui le serait encore davantage sans le coup d'épaule de von Below. Il va tout de même être chargé non seulement de garder à lui



(Cl. Trampus.)

Anglais et Français devant un canon lourd italien.

seul les positions acquises, mais encore, assure-t-on, de les élargir. L'empereur d'Autriche est, en effet, parti pour Udine, où il doit présider — du moins d'aucuns le prétendent — à une reprise d'offensive contre la plaine vénitienne. Si le fait est exact, les Autrichiens ont déjà eu un premier tort, celui de se laisser prévenir. Mais c'était d'eux, on le sait, que Napoléon disait qu'ils étaient toujours en retard d'un homme, d'une idée et d'une bataille. Depuis, ils n'ont pas beaucoup changé.

Je n'ai rien de nouveau à signaler par ailleurs. La situation est toujours grave dans les empires centraux et elle s'embrouille de plus en plus en Russie. La Finlande et l'Ukraine sont en feu et le gouvernement maximaliste de Petrograd se trouve encerclé dans une sorte de fournaise. Peu nous importe qu'il puisse s'en sortir. Mais il est évident que ces complications, au moment où nous sommes, affectent beaucoup plus les empires centraux que nous-mêmes, et, pour cette raison, nous devons les suivre avec un certain intérêt. D'autant plus que le kaiser lui-même ne peut se défendre de quelque appréhension. « Mon ardent souhait de chaque jour, écrit-il au président du Reichstag, est que mon *peuple bien-aimé* préserve son union à l'intérieur comme à l'extérieur. » C'est dire que cette union lui apparaît comme sujette à caution. En effet, l'extension rapide que prennent les grèves est véritablement un signe des temps. Le gouvernement fait annoncer, il est vrai, que la répression sera sans pitié. Nous nous en doutons un peu, et les ouvriers allemands aussi, j'imagine. Mais la concorde ne naît généralement pas des conflits sanglants.

DONNONS LA RISPOSTE A LEURS INCURSIONS

(1er Février.)

Nous venons de faire connaissance avec les Gothas, qui sont assurément d'assez vilaines bêtes. Il paraît utile de dire qu'un moyen ex de se préserver de leurs atteintes, et que c'est précisément celui qui paraît, au moins jusqu'à ces derniers temps, avoir été un peu trop négligé.

Il ne faut guère compter arrêter par une opposition directe ces malfaiteurs de l'air. Ils filent à travers l'espace comme des bolides, et peuvent gagner rapidement des hauteurs où ils ne redoutent plus guère les coups. En leur donnant la chasse, on peut évidemment en abattre un ou deux mais rien n'empêche les autres de continuer pendant ce temps leur besogne de dévastation. C'est donc seulement par action réflexe qu'on peut arriver à les paralyser. Je veux dire qu'il faudrait, chaque fois qu'une de leurs incursions se produit, riposter par une autre, dont les villes allemandes les plus peuplées et les plus florissantes aient longtemps à garder le souvenir.



(Cl. Section phot. de l'armée.)

A l'entrée d'une carrière de l'Aisne : départ d'une corvée.



(Cl. Loys.)

Mortier de tranchée en action sur le front d'Argonne.

Nous en avons deux à proximité, Cologne et Francfort-sur-le-Mein, qui s'offrent tout particulièrement à nos représailles, et je suis bien convaincu que celles-ci, exécutées en temps opportun, refréneraient très sensiblement le zèle des aviateurs lancés sur Londres et sur Paris, ou du moins l'audace des gens qui les envoient. Nos adversaires ayant les premiers engagé la guerre dans cette voie barbare, nous sommes bien obligés de les y suivre, sans encourir l'opprobre ni risquer des remords.

Seulement, il nous faudrait pour cela des escadres de bombardement nombreuses, puissantes et solidement outillées. On me rendra cette justice que je les ai depuis longtemps réclamées et que ce n'est point ma faute si des hésitations trop prolongées, ou des erreurs d'organisation tenaces, nous ont empêchés de les avoir. Je crois du moins pouvoir affirmer qu'on s'occupe de réparer le temps perdu. Et j'aime également à penser que le comité interallié de Versailles songera, sur ce point comme sur les autres, à développer notre effort en lui assurant désormais une complète unité.

LA LEÇON DES GOTHAS

(2 Février.)

Vraiment, les Allemands nous la baillent belle quand ils parlent de représailles pour excuser leurs plus récents assassinats. Ils sont comme ces cambrioleurs qui, surpris à dévaliser un appartement, crient de toutes leurs forces : « Au voleur ! » S'ils feignent d'oublier qu'ils ont les premiers violé effrontément toutes les conventions internationales, toutes les lois de la guerre, et, en particulier, bombardé des villes ouvertes, à ne citer que Nancy, l'univers entier, écœuré de tant de fourberie, est là pour le leur rappeler. Et nous sommes là, nous aussi, pour ne point l'oublier.

Il est aujourd'hui démontré que l'effet de terrorisation cherché n'a point été obtenu. Bien au contraire, la conséquence immédiate de cette honteuse escapade est un resserrement plus étroit des énergies et un raffermissement plus accentué dans la résolution de continuer jusqu'à ce que soit à jamais réduite à l'impuissance de mal faire la race de forbans qui déshonore l'humanité.

Il doit être maintenant bien entendu que, pour l'avenir, toutes les précautions nécessaires seront prises, et au besoin renforcées. Sans vouloir récriminer ni accuser personne — beaucoup de contingences particulières nous échappant — il est permis de remarquer que les premières explosions ont suivi de bien près les mugissements de la sirène, et que le temps pendant lequel les avions boches ont survolé Paris paraît un peu long.





(Cl. Beaufrère).

DUNKERQUE BOMBARDÉE : *1. L'église Saint-Éloi. — 2. Maison endommagée par une bombe. — 3. Avion allemand abattu, exposé place Jean-Bart.*

31 JANVIER **LES FAITS** **1er FÉVRIER**

Paris bombardé. — *Les escadrilles d'avions ennemis, dit le communiqué officiel, ont franchi les lignes au nord de Compiègne et se sont dirigées sur Paris. Grâce à la grande limpidité de l'atmosphère, ils ont pu se maintenir à une altitude très élevée; ils approchèrent de l'agglomération parisienne du côté nord et nord-est, jetèrent successivement des projectiles sur plusieurs communes de la banlieue, puis, survolant Paris, principalement sur la rive droite de la Seine, ils lancèrent en quelques instants la presque totalité de leurs bombes.*

Une trentaine d'avions français s'étaient portés à la rencontre de l'ennemi. Des combats ont eu lieu en plusieurs endroits au nord de la capitale, au cours desquels un avion allemand a été abattu: les aviateurs ont été faits prisonniers.

Le raid a duré de 24 h. 30 à 1 h. 45. On compte 252 morts ou blessés.

En Grèce. — *Un décret royal mobilise dix classes.*

Après le raid sur Paris. — *Le Comité directeur de la ligue des pays neutres pour la défense du Droit, dont la section centrale est à Amsterdam et qui a pour présidents d'honneur le comte de Romanonès, ancien président du Conseil des ministres d'Espagne, et le général Benavides, ancien président de la République du Pérou, adresse à tous les gouvernements neutres un télégramme de protestation contre les bombardements de Paris et de Londres. Ces bombardements constituent une violation flagrante de la Convention de La Haye du 29 juillet 1899, signée et ratifiée par l'Allemagne comme par les autres belligérants.*

« Ces violations revêtent un caractère particulièrement grave, alors que les principaux hommes d'État des belligérants s'efforcent de trouver les bases d'une paix possible. Les autorités militaires allemandes emploient des procédés qui sont de nature à revivifier les sentiments de haine entre les nations. »

Je ne veux pas dire qu'on aurait pu mieux faire ; j'enregistre seulement, à titre d'enseignement, un fait dont le public a été frappé.

Après quoi, je reviendrai à mes moutons, c'est-à-dire à la nécessité qui s'impose d'activer, jusqu'aux extrêmes limites de la production, la construction de nos appareils de bombardement. M. Caproni a indiqué, en dehors des représailles immédiates que je persiste à croire souveraines, le moyen le meilleur de couper les ailes aux oiseaux de mort. Ce moyen est indirect, j'ai dit moi-même pourquoi. Mais il n'en doit pas être moins efficace pour cela. Car si les Allemands nous ont jusqu'à ce jour épargné leur visite, ce n'est point par bonté d'âme ni pour nous ménager, mais tout simplement parce qu'ils ne possédaient pas un matériel leur permettant d'agir à la fois en Angleterre et ici.

Ils l'ont aujourd'hui, ou du moins paraissent l'avoir. Rien donc ne les arrêtera plus, que la réduction de ce matériel à son ancien état, et sa destruction systématique, constante, obstinée, dans les installations même où on le gare, lesquelles ne nous sont point inconnues. Mais alors, comme toujours et partout, il faut, sous peine de perdre son temps, opérer par grosses masses en proscrivant les petits paquets et les efforts dispersés.

LE SENS DE L'OPPORTUNITÉ

(3 Février.)

Nous avons appris hier, avec plaisir sans doute, mais non sans quelque étonnement, que, tandis que les avions allemands bombardaient la capitale, certains des nôtres étaient allés bouleverser l'aérodrome d'où la flottille scélérate venait de s'élever. C'est fort bien. Mais une réflexion s'impose tout de suite, à savoir que cette opération aurait été beaucoup plus utile et efficace avant qu'après ou que pendant.

Comment ! nous sommes en mesure de porter le désordre dans les bases ennemies et Dieu sait si je m'en félicite ! Nous pouvons, avec de bons résultats — c'est le communiqué lui-même qui le dit — jeter des projectiles de gros calibre sur les *aérodromes de départ* des avions venus sur Paris, bouleverser leurs points d'atterrissage, détruire leurs magasins ; et nous attendons, pour y procéder, que les aviateurs ennemis aient fait ici 255 victimes, dont 49 morts ! C'est vraiment une longanimité sans exemple, tellement qu'il doit y avoir, dans le papier officiel, quelque erreur de rédaction. Ou alors c'est que le service de l'aviation exige une réforme radicale, qui rende impossible le retour de pareils défauts de synchronisme. Laissons aux célèbres carabiniers des *Brigands* le monopole des trop tardives interventions.

2 FÉVRIER — **LES FAITS** — **3 FÉVRIER**

Le roi Albert et le général Léman. — *Le roi reçoit à la légation de Belgique, à Paris, l'héroïque défenseur de Liége, lui exprime la reconnaissance de la nation et lui remet le grand cordon de l'ordre de Léopold avec la croix de guerre belge.*

Conseil supérieur de guerre. — *Du 30 janvier au 2 février, dit une note officielle, le Conseil supérieur de guerre interallié, sous la présidence de M. Clemenceau, a tenu sept séances plénières à Versailles.*

Le Conseil a examiné avec le plus grand soin les déclarations récentes du chancelier allemand et du ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. Il lui a été impossible d'y rien trouver qui se rapproche des conditions modérées formulées par les alliés...

Dans ces conditions, le conseil a jugé que son seul devoir immédiat est d'assurer la continuation, avec la dernière énergie et par la coopération la plus étroite, de l'effort militaire des alliés.

En Lorraine. — *A 3 heures du matin, l'ennemi dirige sur nos tranchées dans la direction de Bures un très violent feu d'artillerie et lance presque aussitôt un détachement de volontaires de 200 hommes, arrivé depuis quelques heures et porté en première ligne au moment de l'attaque. Mais nos guetteurs font bonne garde et nos hommes sont rapidement à leurs postes de combat ; les assaillants, décimés par nos tirs de mitrailleuses avant d'avoir pu arriver jusqu'à nos réseaux de fil de fer, se replient en désordre et regagnent leurs tranchées après avoir subi de lourdes pertes.*

Région de l'Ailette. — *Un petit poste allemand est enlevé au nord-ouest de Courtecon et ramené tout entier dans nos lignes, avec du matériel.*

Front américain. — *Nos alliés tiennent maintenant un secteur de première ligne au nord-est de Toul : le secrétaire d'Etat à la guerre, aux Etats-Unis, l'annonce à ses concitoyens dans son résumé hebdomadaire.*

Inutile d'insister sur ce pénible sujet puisque, aussi bien, il nous donne par quelque côté matière à confiance. Ce qui a été fait après coup pourra l'être, une autre fois, plus opportunément. C'est une simple question d'ordre et de méthode. Seulement, pour obtenir ces deux choses essentielles, il faut une direction moins éparpillée que celle qui existe encore actuellement. Paris n'est pas seulement une place forte ayant un rôle spécial à jouer dans la défense nationale, ni un camp retranché quelconque. C'est la capitale de la France, le cerveau et le centre moteur du pays. Il doit donc être protégé d'abord par ses propres forces, puis par l'armée elle-même, c'est-à-dire que la constitution d'un système d'ensemble s'impose, comprenant la mise en œuvre concordante et harmonique de tous les moyens existants, abstraction faite, bien entendu, des organes d'exploration, de repérage et de réglage, dont dispose le commandement seul.

Quand donc comprendra-t-on que l'unité de direction doit être de règle dans tous les services et que, sans elle, on n'obtiendra jamais que des profits insuffisants ou trop tardifs? Ces destructions *préalables*, et non consécutives, des bases ennemies, qui deviennent si nécessaires en présence de l'accroissement rapide du matériel allemand; ces bombardements de représailles à effectuer sur certaines grandes villes placées à notre portée, dans le but de rappeler nos farouches adversaires à la prudence, tout cela est affaire de centralisation des pouvoirs dans une main ferme, que ne vienne point paralyser l'éparpillement des responsabilités.

Je ne sais si on a suffisamment songé jusqu'ici à ces vérités. Mais le moment est arrivé de leur sacrifier tout le reste, si nous voulons que, contrairement à ce qui s'est passé mercredi, la riposte vienne au bon moment et ait au moins le sens de l'opportunité.

POURQUOI LES RAIDS D'AVIONS ?

(4 Février.)

Je ne suis pas très sûr que le raid de mercredi dernier ait eu uniquement pour but d'ajouter quelques assassinats à la liste déjà si longue de ceux qui ont été commis un peu partout et depuis quelque trois ans par ordre de Guillaume II. Les Allemands sont dès longtemps fixés sur le degré d'efficacité que possèdent, au point de vue de la terrorisation, leurs procédés sanguinaires. En y persistant avec frénésie, ils ont certainement une idée de derrière la tête, qui touche à la conduite générale de la guerre, telle qu'ils entendent la diriger.

Il se pourrait donc fort bien que edéploiement considérable de forces aériennes auquel nous assistons fût purement et simplement le prodrome de l'offensive

terrestre. En ce qui concerne particulièrement les attaques sur Londres, tout fait supposer qu'il l'est. L'ennemi, préoccupé des progrès rapides que nos alliés ont faits en aviation, espérait les obliger à ramener en Grande-Bretagne, pour la sécurité de leur territoire, une bonne partie des appareils réunis sur le front, et, dans ce but, il a précipité ses attentats. Ses prévisions cependant ont été trompées. Grâce à une surproduction intensive, un cordon assez serré a pu être tendu entre Londres et les côtes, dans lequel les pirates de l'air se font souvent prendre au lasso, une fois leur forfait accompli, quand ils ne s'y heurtent pas à l'aller. Et, au total, le banditisme opéré en Angleterre a cessé d'être un acte de tout repos.



(Cl. Barrière.)

Paris assure la défense de ses trésors artistiques contre de nouvelles incursions de Gothas : Sacs de sable protégeant les portails de Notre-Dame.

Ici, je crois, l'objectif est le même, si ses résultats ne sont pas encore tout à fait pareils. D'une façon générale, l'aviation germanique est beaucoup plus éprouvée que celle des alliés, puisque, au cours du mois de janvier dernier, elle a perdu 286 aéroplanes, contre 101 seulement de notre côté. Si donc il était possible, avant d'entamer les opérations de guerre proprement dites, d'affoler Paris, de drainer vers la capitale effarouchée le plus grand nombre possible d'avions et d'aviateurs, en un mot de déblayer le terrain, comme cherchait à faire autrefois la cavalerie de bataille pour éviter au gros certaines investigations gênantes, les tonnes de projectiles lancées sur la capitale ne seraient pas du métal perdu. Seulement, Paris ne s'affole pas Paris ne s'effarouche ni ne se désoriente. Il demande sans doute à être protégé, mais non pas au détriment de la sécurité générale et de la solidité du front. Et si, comme c'est très vraisemblable, il y a, dans les menaces qu'on lui fait, une manœuvre, celle-ci tourne court. Mais ce n'en est pas moins quelque chose dont il faut se garer, comme de tout ce qu'entreprend un adversaire capable des pires traîtrises et des plus ignominieux subterfuges. Je veux dire que notre activité productive doit être telle qu'il soit possible d'armer à la fois et les abords de la capitale et les tranchées de l'avant, sans oublier la constitution des instruments d'offensive dont j'ai déjà indiqué la nécessité.

Puisque la guerre de l'air tend à prendre la prédominance, ne permettons pas à l'ennemi de s'y installer, avec l'audace de tout oser.



A Kief: La foule attend la distribution de pain.

FORMULES ET RÉALISATIONS

(5 Février.)

Personne, je suppose, n'a pu s'imaginer que le gouvernement nous fournirait un procès-verbal détaillé des conférences de Versailles, car c'eût été en même temps le fournir à l'ennemi. Je me persuade cependant que celui-ci ne lira pas avec plaisir la note volontairement prudente et réservée qui vient d'être publiée sur les travaux du comité interallié, et cela pour deux raisons. D'abord, il peut y voir que nous sommes absolument résolus, tous tant que nous sommes, à poursuivre notre effort militaire « avec la dernière énergie ». Ensuite, il va s'apercevoir — et c'est là sans doute qu'il trouvera surtout matière à réflexion — que cet effort sera, dans l'avenir, plus compact, c'est-à-dire plus redoutable et plus difficile à parer.

M. le président du Conseil a condensé dans une heureuse formule les résultats obtenus par le complet accord des alliés sur le terrain politique et militaire. « Le comité, a-t-il bien voulu nous dire, a serré d'aussi près que possible les *réalités pratiques* de l'unité de commandement. » Ce qui signifie que si cette unité qui, après tout, n'est pas un dogme, n'a pu être réalisée sous son nom, elle se traduira tout de même en effets tangibles et patents. Nous n'en demandons pas plus.

Quand nous avons souhaité l'institution d'un généralissime interallié, ce n'était point par fétichisme d'un vain titre où d'un mot concret. C'était parce que nous considérions comme indispensable l'unité de politique et d'action sans laquelle il n'est que des bonnes volontés éparses et inopérantes. Les alliés ont actuellement besoin de deux choses : une coordination plus étroite et plus efficace de leurs moyens et de leur énergie, puis la mise en commun des disponibilités en hommes que chacun d'eux possède, pour les faire concourir, judicieusement et opportunément, à l'obtention d'un résultat qui est le même pour tous. Ces deux choses, on nous affirme que le comité de Versailles nous les donne. Acceptons-les donc de bon gré, sous quelque dénomination qu'elles nous soient présentées.

Leur octroi doit d'ailleurs entraîner forcément la constitution de la masse de manœuvre que j'ai souvent réclamée et à qui revient normalement la mission de provoquer les dénouements. La règle donnée par Napoléon est toujours vraie : « Être le plus fort à un moment donné et sur un point donné. » Or, comment y satisfaire sans l'intervention d'un instrument spécial, tenu, jusqu'à l'heure décisive, en dehors des fluctuations de la bataille, et n'y

4 FÉVRIER **LES FAITS** **5 FÉVRIER**

En Italie. — *Les Austro-Allemands multiplient les raids d'avions sur Venise, Padoue, Mestre et Trévise. Ces trois dernières villes ont été survolées à plusieurs reprises depuis douze heures : l'hôpital civil de Trévise a été atteint. Le roi visite les lieux frappés et les victimes : il est l'objet de manifestations de dévouement de la part des populations.*

En Russie. — *La presse reproduit le télégramme d'un général attaché au haut commandement et qui signale l'état lamentable de l'armée : un grand nombre de secteurs du front sont dégarnis ; les réserves ne relèvent plus leurs camarades dans les tranchées. L'instruction des troupes est nulle et la discipline a disparu ; les ordres ne sont pas exécutés et les désertions s'effectuent en masse.*

Les réseaux de fil de fer ont été enlevés pour faciliter les fraternisations et les échanges ; il serait impossible de résister à une attaque quelconque.

Front occidental. — *Actions de détail dans la région de Corbeny et à la Fille Morte.*

Guerre aérienne. — *Une escadrille française survole Sarrebrück et bombarde avec succès cet important nœud de voies ferrées. Attaqués par plusieurs groupes d'avions ennemis, nos aviateurs acceptent la bataille, abattent 3 appareils ennemis et rentrent au complet dans nos lignes.*

Etats-Unis. — *Le président de la commission des Affaires étrangères de la Chambre des représentants, en déposant une demande de crédits, déclare : « L'accord parfait existe au sujet de l'assistance que les alliés attendent des Etats-Unis et de la mesure dans laquelle les Etats-Unis peuvent fournir cette aide, ainsi que de l'époque et de la manière dont ils la fourniront. »*

Reine Elisabeth. — *La reine des Belges a reçu la médaille de la reconnaissance française.*

participant que pour achever, d'un coup de massue, l'œuvre que les autres ont pu seulement ébaucher? Il faut, cela est indubitable, que cet instrument soit bien dirigé. Mais ici, plus d'embarras. Les fastes de cette guerre, qui certainement étaient présents à l'esprit des hauts commissaires de Versailles, je ne dis pas seulement les nôtres, mais ceux d'Angleterre et d'Italie, ont suffi à inspirer leur choix.

OU LES DIFFICULTÉS COMMENCENT

(6 Février.)

Voici des faits extraordinaires, et qui tiendraient du paradoxe, s'ils n'étaient malheureusement incontestables et incontestés. A l'époque où nous sommes arrivés, au plein de la quatrième année de guerre, il n'y a plus nulle part, ou presque plus, d'opérations militaires. Seule sévit la guerre civile, dont la malheureuse Russie donne au monde le désolant spectacle. Nous ne connaissons d'autres batailles que celles qui se livrent en Ukraine et en Finlande, où le conflit soulevé entre bolcheviks et soi-disant « bourgeois » met le pays à feu et à sang. Quelle avance aurait été faite vers la paix définitive, si cette combativité s'était exercée, non point entre compatriotes ou gens qui, naguère encore, servaient sous le même drapeau, mais contre l'ennemi commun ! Et combien seraient mieux assurées les affaires du monde si, par une aberration inexplicable, la masse des âmes moscovites ne s'était pas livrée en otage à une poignée de nihilistes aveugles et déments.

Constatons, toutefois, que ces querelles intestines, dont l'enjeu peut nous laisser indifférents, exercent une influence manifeste sur la grande querelle mondiale. L'Allemagne, dont la main se retrouve dans leur genèse, eût certainement souhaité qu'elles se terminassent plus tôt, ou qu'au moins elles ne prissent point une acuité aussi violente. Elle a, avant tout, besoin de se ravitailler, et cela ne lui est guère facile dans des pays dont le sol est foulé par des hordes en train de se prendre aux cheveux. Les négociations de Brest-Litovsk se traînent, si elles ne sont pas encore une fois rompues. Les empires centraux, avec des troupes anémiées par les saignées successives qu'on leur a fait subir, vont-ils être obligés de s'emparer par force des denrées ou des matières premières que, dans leur pénurie actuelle, ils convoitent si ardemment? Si oui, le problème changera de face encore une fois, et les projets d'Hindenburg en seront profondément modifiés.

Il n'y a pas à douter un seul instant que si les puissances centrales adressaient un ultimatum formel aux pseudo-gouvernements de Petrograd et de l'Ukraine, ceux-ci seraient contraints de céder. Ils n'ont, pour appuyer leurs prétentions, aucun

1. Cadets de l'école de Kief partant à l'exercice. — 2. Les plus belles maisons de Kief atteintes par le bombardement.

6 FÉVRIER	LES FAITS	7 FÉVRIER

Front roumain. — *Le maréchal Mackensen, au nom du gouvernement allemand, adresse un ultimatum à la Roumanie et lui donne un délai de quatre jours pour consentir à engager des négociations de paix. Le cabinet Bratiano est démissionnaire.*

Londres. — *Discours du Trône : le roi, en parlant de la défaillance de la Russie et des négociations entamées par elle pour une paix séparée, déclare : « Ces événements tragiques ont ajouté au fardeau des autres alliés, mais n'ont diminué ni leur vigueur, ni la loyauté avec laquelle tous continuent à poursuivre le but commun, et, malgré tout, la détermination des démocraties du monde d'obtenir une paix juste et stable ressort toujours plus clairement. »*

Sur mer. — *Le transport de troupes américaines* Tuscania *a été torpillé dans la nuit, au large de la côte d'Irlande. Il y a 166 manquants sur un total de 2 500 hommes environ.*

Front occidental. — *Tentatives allemandes pour surprendre nos postes à l'est de Samogneux, à la corne nord du bois des Fosses et à l'Hartmannswillerkopf : l'ennemi est partout repoussé.*

Les troupes britanniques enlèvent un petit blockaus allemand au sud-est de Quéant : la garnison est toute entière tuée ou faite prisonnière.

Brest-Litovsk. — *Reprise des séances de la conférence interrompues aux premiers jours du mois. Deux délégués russes lisent une longue note sur la question polonaise, lecture à laquelle M. de Kühlmann répond par la déclaration suivante : « Je trouve surprenant que, dans la même séance où M. Trotzky se défend contre le reproche de faire traîner les négociations en longueur, il nous fasse lire un document de cette étendue... Je crains que la patience des présidents des délégations de la Quadruplice ne soit mise à une très dure épreuve. »*

instrument de résistance, car les gardes rouges, dont l'indépendance d'esprit est notoire et l'indiscipline absolue, ne tiendraient pas vingt-quatre heures contre les canons austro-allemands. Mais les traités, surtout ceux que l'on signe avec les dictateurs de l'émeute, ne sont, comme a dit autrefois M. de Bethmann-Hollweg, que des chiffons de papier. C'est quand il faut en poursuivre l'exécution que les difficultés commencent. Et je suis bien convaincu que les Allemands en rencontreront de fort grandes quand ils voudront franchir le pas qui sépare les palabres des réalités.

EMBARRAS CROISSANT

(7 Février.)

A la bonne heure ! Voilà au moins des gens sincères et qui ne se mâchent pas à eux-mêmes leurs vérités. « L'empire allemand est en guerre avec le monde entier, écrit l'*Arbeiter Zeitung*. Les classes dirigeantes en Allemagne ont réussi à déchaîner dans les cinq parties du monde une haine féroce contre leur nation. L'Allemagne n'a qu'un seul grand État pour allié : l'Autriche-Hongrie. Elle doit songer qu'aucune alliance n'est éternelle, qu'aucun peuple ne supportera d'être contraint à poursuivre une guerre sanglante, s'il veut la paix et s'il veut l'obtenir. » Ainsi, à de dures vérités, le journal socialiste joint la menace. Les hobereaux prussiens comprendront-ils que celle-ci pourrait devenir dangereuse, même si elle est compensée par la bonne volonté des bolcheviks ?

Ceux-ci d'ailleurs, si les nouvelles qui nous arrivent par le canal allemand sont véridiques, se trouvent, pour le moment, en posture d'équilibre instable. Battus en Ukraine, ils auraient perdu leur quartier général de Mohilef, y compris le grand général Krylenko prisonnier des Polonais. Ils ont beau piller les banques, former à Petrograd un régiment turc, se déclarer gouvernement définitif et procéder tant bien que mal à la constitution d'une armée rouge d'ouvriers et de paysans, ils n'en sont pas moins minés de toutes parts, et ne donnent aux Allemands, si ceux-ci comptent encore sur eux, que l'appui d'une planche pourrie. Le gâchis devient tel que personne ne s'y reconnaît plus.

Je n'essayerai pas d'y voir clair, et pour cause ; mais je crois pouvoir dire que ces événements chaotiques peuvent parfaitement avoir leur répercussion jusque sur notre front, en ce sens qu'ils dérangent encore pour un temps indéterminé les projets de l'ennemi. A Berlin, on est inquiet et visiblement agité. Les conciliabules se succèdent entre le kaiser et ses principaux conseillers : le chancelier, Hindenburg, Ludendorff. On

y appelle le kronprinz, que d'aucuns disent même devoir rester là-bas, peut-être parce que, dans le coup de partie qui doit toujours se jouer aussitôt que ce sera possible,

Tout cela, évidemment, ne représente pas d'excellentes conditions pour se lancer dans les grandes aventures. On entend, dans l'édifice boche, de sourds craquements.



Avant-poste de mitrailleuses sur le front britannique.

on se méfie de sa pétulance débridée et de son incapacité notoire. Enfin, l'Autriche-Hongrie crie famine, et il paraît que, sous peine de catastrophe, le gouvernement allemand va devoir s'occuper de la ravitailler.

Leur écho n'est point pour nous déplaire, au moment où la conférence de Versailles vient de sceller d'un ciment plus solide l'accord complet et l'union absolue des pays alliés.

L'IMBROGLIO RUSSE

(8 Février.)

Il paraît qu'à Berlin on s'est décidé à employer les grands moyens à l'égard des maximalistes. Les délégués allemands seraient repartis pour Brest-Litovsk avec,

en poche, un ultimatum tout à fait déterminatif. «Les choses ne vont plus traîner, avec les Russes, écrit la *Neue Wiener Tageblatt*, maintenant que la paix avec l'Ukraine est pour ainsi dire conclue.» Que les empires centraux se croient en droit de compter sur la complaisance de la bande à Lénine, ce n'est peut-être pas, chez eux, une simple illusion. Mais en ce qui regarde l'Ukraine, ils pourraient bien courir à quelques déceptions.

Je n'ai assurément pas la prétention de débrouiller l'écheveau extraordinairement compliqué des nouvelles qui nous viennent de cette région par des voies d'ailleurs plus ou moins suspectes. Suivant leur origine, elles disent blanc ou noir. Les unes nous annoncent la prise de Minsk par les troupes polonaises, lesquelles chercheraient à englober tous les éléments de même sang qui peuplent la Russie blanche. D'autres laissent entendre que, contrairement aux renseignements précédemment fournis, la ville de Kief n'aurait point été enlevée aux bolcheviks. Ceux-ci, au contraire, étendraient leur domination jusque sur la Crimée, et auraient occupé Simferopol, après Orenbourg. Jamais bouteille à l'encre ne fut plus difficile à clarifier.

La situation se complique encore de ce fait que, sur la frontière de Roumanie, les événements échappent à toute espèce de vérification. On dit que Mackensen a dénoncé l'armistice. Mais de quel côté, puisque, tout récemment encore, les troupes royales se battaient contre les Russes en Bessarabie? On dit également que Tcherbatchef aurait été arrêté. Mais où, et par qui? Il faut se méfier des racontars et des nouvelles à sensation qui se croisent dans l'air comme ces étoiles filantes dont chaque année, au mois d'août, on suit sur le firmament la lueur éphémère, sans pouvoir établir les lois de leur cours capricieux.

Le plus curieux est que les Allemands rejettent sur les maximalistes toute la responsabilité des difficultés que soulève leur attitude intransigeante au sujet de la Courlande, la Lithuanie et la Pologne. La presse domestiquée fait passer les maîtres de Petrograd pour des fous, qui ne veulent pas de la paix, et servent, consciemment ou non, d'instrument aux alliés. C'est de cette façon que les Impériaux manifestent la colère qu'ils éprouvent à voir s'éloigner chaque jour un peu plus le moment où ils ne seront plus tenaillés par la faim.

Quelque chose encore les exaspère, à savoir la réponse ferme et topique que les puissances de l'Entente ont, après la conférence de Versailles, opposée aux discours insidieux de Hertling et de Czernin. A défaut d'une offensive militaire, que les circonstances obligent à retarder beaucoup plus qu'on n'aurait voulu, les empires centraux avaient essayé d'une offensive diplomatique,



(Cl. Wyndham.)

Auprès de Lens, nos mineurs continuent leurs travaux sous le bombardement.

dont l'échec est pour eux un mauvais présage, et ils enragent de voir le calme que nous opposons à leur agitation. Je crois pouvoir affirmer que l'avenir leur réserve d'autres surprises, faute pour eux d'avoir pu produire celles qu'ils nous ménageaient peut-être, mais que leur habituelle forfanterie a démasquées trop tôt.

LES RÉSULTATS DE LA GUERRE SOUS-MARINE

(9 Février.)

Un journal hollandais donne des détails intéressants sur la genèse de la guerre sous-marine intensive et les raisons qui ont déterminé l'Allemagne à s'y engager à fond, même au risque de se brouiller avec l'Amérique. Je ne peux évidemment me porter garant de leur authenticité. Mais ils ont un caractère de vraisemblance que personne aussurément ne pourra contester.

L'affaire remonte à la fin de 1915, époque où Tirpitz était tout-puissant. Ce pangermaniste fanatique, à la barbe de fleuve, fit, à cette époque, rédiger par son état-major un rapport en apparence très étudié, qui, s'appuyant ou semblant s'appuyer sur des statistiques précises concernant le prix des vivres et le taux des frets ou assurances maritimes en Grande-Bretagne, concluait à la mise hors de cause de celle-ci dans un délai de six mois. Mais le chancelier de Bethmann, à qui ce rapport avait été soumis, l'ayant communiqué à Hellferich, celui-ci, plus pondéré ou plus prudent que le chef de l'Amirauté, déclara nettement que les chiffres en question ne reposaient que sur des données purement spéculatives. C'est, on le sait, le cas de toutes les évaluations tendancieuses, où les statisticiens à thèse trouvent généralement ce qu'il leur plaît.

La proposition fut donc rejetée. Mais alors, l'Amirauté, invoquant la nécessité qui s'imposait à l'Allemagne d'agir vite, demanda l'avis de dix experts, pris parmi les représentants des banques, du commerce, de l'agriculture et de l'industrie charbonnière et métallurgique. Ceux-ci, sur la question de savoir si la guerre sous-marine illimitée viendrait à bout de l'Angleterre, se déclarèrent incompétents. Ils se divisèrent sur les conséquences que pourraient entraîner les projets de Tirpitz, par rapport aux relations avec l'Amérique. Mais ils furent unanimes à déclarer que la situation intérieure de l'Allemagne exigeait, qu'elles qu'en pussent être les conséquences, que l'on recourût à la piraterie. Telle est la version du *Handelsblatt*, laquelle paraît parfaitement acceptable, à en juger par ce qui est advenu depuis.

On sait que les résultats de cette cam-



(Cl. Official Photograph.)

Une section de canons anti-aériens en action sur le front britannique.

Bombardement du “ Gœben



Quand, après avoir touché une mine, le « Gœben » s'échoua à la pointe de Nagara, des avions anglais le survolèrent, essayant avec leurs bombes de lui faire subir le sort du « Breslau », son compagnon. Ces deux unités germano-turques jouèrent un rôle important

n" à l'entrée des Dardanelles



u début des hostilités. Alors qu'elles appartenaient à l'Allemagne et allaient tomber ux mains des alliés, les Turcs les revendiquèrent sous prétexte d'un fallacieux ontrat, — servant déjà ainsi les intérêts du kaiser avant de lui obéir ouvertement.

pagne barbare n'ont pas été tout à fait ceux sur lesquels on avait compté. Elle dure depuis beaucoup plus de six mois, et l'Angleterre est toujours vivante. Même, la lutte contre les sous-marins se traduit, pour l'Allemagne, par des pertes de plus en plus sensibles. Il faut donc que la situation économique de celle-ci ait été, il y a deux ans déjà, bien menaçante, pour avoir décidé un comité de gens d'expérience et de sens pratique à courir, en vue de profits hypothétiques, le terrible aléa d'une rupture avec les États-Unis. Ceux-ci, il est vrai, viennent de subir une douloureuse mésaventure avec la perte du *Tuscania*, torpillé dans la mer d'Irlande. Toutefois la catastrophe n'a pas, à beaucoup près, les proportions que les pirates auraient voulu lui donner. Et quant à son effet moral, il est tout juste l'inverse de la dépression ou du découragement. Lisez les journaux américains. Ils sont unanimes à prêcher la résolution, l'opiniâtreté dans la lutte, la volonté formelle de poursuivre celle-ci jusqu'à la victoire. Nous adressons l'hommage de notre sympathie émue à ceux qui furent, après tant d'autres, les victimes d'une agression sauvage. Mais leur mort n'est point de celles qu'il faut déplorer comme inutiles. Elle fera germer une moisson de héros.

SE MÉFIER DES APPROXIMATIONS

(10 Février.)

Je voudrais qu'on laissât une bonne fois au commandement seul le soin d'évaluer les forces qui nous sont ou peuvent nous être opposées sur le front occidental, en vue de la fameuse offensive dont tout le monde parle mais dont personne ne peut indiquer, même avec un semblant de certitude, ni la date ni le point d'application.

Il est facile, pour paraître bien informé, de se livrer à des évaluations fantaisistes ou à des statistiques purement imaginatives. Nous en avons connu de tout calibre, depuis trois ans, tant sur les forces mobilisées que sur les disponibilités existantes. Aucune n'a jamais reçu la sanction du fait, et, cependant, les déceptions éprouvées n'ont corrigé personne. Pas plus tard qu'hier matin, je lisais, dans un journal, que l'ennemi avait massé contre nous, de la mer du Nord aux frontières de Suisse, 175 divisions, et dans un autre, qu'il en possédait exactement 220, représentant 1.575.000 baïonnettes, pas une de moins. On nous donne également, à une pièce près, le nombre de canons de tout calibre qui doivent appuyer l'attaque. Pour un peu, on évaluerait, sans nous faire grâce d'une gargousse, le stock des munitions et les cartouches en magasin. Mieux encore. L'un nous dit que les Allemands ne peuvent



(Cl. Barrière.)

Escadrille d'avions de chasse français au repos.

plus suffire à la consommation d'obus qu'ils sont obligés de faire pour tenir leurs lignes ; par ailleurs, on assure au contraire que cette consommation va toujours en grandissant. Qui croire, en cette affaire? Personne, j'imagine, car il ne s'agit là que de données spéculatives ou de simples racontars.

Une seule chose est certaine, à savoir que l'État-major allemand a décidé de lancer, sur le front occidental, une attaque du grand modèle. Il y est d'ailleurs obligé, d'abord parce que le prolongement de la stagnation actuelle porterait une grave atteinte à son prestige, ensuite parce que la situation intérieure des empires centraux prend une tournure inquiétante, dont seul un succès militaire pourrait changer l'orientation.

Si l'offensive paraît inévitable, aucun renseignement ferme ne permet d'établir un bilan formel, sinon peut-être, comme je le disais en commençant, pour le commandement lui-même, qui ne nous fait part ni de ce qu'il sait ni de ce qu'il prépare. Mais, après tout, n'en va-t-il pas mieux ainsi ?

TRACTATION FERME OU CHIFFON DE PAPIER

(11 Février.)

Il n'y a point à cacher que la signature de la paix par l'Ukraine serait un événement grave et, dans une certaine mesure, inquiétant par ses conséquences, s'il s'agissait d'une tractation ferme, passée par un gouvernement solidement établi. Car, malgré les lenteurs inévitables, et peut-être plus longues qu'on ne feint de le croire à Berlin, que comportent des transports dont la désorganisation est complète, il est évident que les empires centraux doivent trouver dans les réserves de la Russie méridionale d'assez larges facilités de ravitaillement. Il suffirait d'ailleurs que celui-ci fût simplement amorcé et procurât aux populations allemandes quelques sacs de farine, pour que chacun voulût, les imaginations aidant, voir dans cette aubaine incomplète l'aurore d'une ère de prospérité à laquelle on a eu tout le temps d'aspirer.

D'autre part, la Roumanie se trouverait en situation critique. Obligée peut-être de s'incliner devant la sommation de Mackensen, elle n'aurait guère le choix qu'entre l'abdication ou la capture. A moins que... Mais l'état des affaires, en Moldavie et en Bessarabie, est beaucoup trop nébuleux pour qu'il soit possible de rien prévoir des éventualités à venir.

Heureusement, des doutes subsistent sur la validité du traité qui vient d'être



(Cl. Beaufrère.)

Nouveau masque « Tissot » contre les gaz asphyxiants.

8 FÉVRIER **LES FAITS** **9 FÉVRIER**

Front occidental. — *Au nord du Chemin des Dames et en Woëvre, nous repoussons aisément des tentatives ennemies sur nos petits postes et nous infligeons des pertes aux assaillants.*

Le bombardement est vif de part et d'autre sur la rive droite de la Meuse et dans certains secteurs des Vosges.

D'importants travaux sont en cours depuis plusieurs semaines et vont se poursuivre pour le renforcement des lignes de défense sur toutes les positions des armées alliées.

Sur mer. — *Le torpillage du* Tuscania *au large des côtes d'Irlande appelle l'attention sur la fréquence des exploits des sous-marins dans cette zone. L'amiral Jellicoë, interviewé, explique que, sur toute la côte de la mer d'Irlande, les sous-marins trouvent des hauts fonds où ils peuvent se reposer et séjourner jusqu'à ce que tout danger de poursuite soit passé pour eux.*

Front occidental. — *L'ennemi tente dans la soirée et aux premières heures de la nuit quelques coups de main contre nos petits postes au nord de Craonne, en Argonne vers le bois de Cheppy et dans les Vosges; il est partout arrêté par nos feux.*

Une déclaration officielle de l'état-major britannique signale la présence en Belgique et en France de plusieurs divisions ramenées du front russe depuis le 21 décembre jusqu'au milieu de janvier, malgré les engagements pris par l'Allemagne au moment de la signature de l'armistice. Les numéros de ces divisions, leurs points de départ et d'arrivée et les dates de leurs mouvements ont été établis par les déclarations concordantes des prisonniers.

Brest-Litovsk. — *A 2 heures du matin, les plénipotentiaires de la Quadruplice signent le traité de paix avec l'Ukraine représentée par les délégués de la Rada de Kief, traité à la fois politique et économique.*

passé. En face de la Rada de Kief, qui a acquiescé aux exigences allemandes, se dresse toujours la Rada maximaliste de Kharkof. Or, si nous en croyons une dépêche de Petrograd, toute la région de Kief, à l'exception de Pechersky, est aux mains des soviets. Au nom de qui, alors, et pour qui les délégués se sont-ils engagés? On ne sait même pas, à l'heure actuelle, ce que représente exactement l'entité géographique désignée sous le nom d'Ukraine, ni quelles sont ses frontières , ni à qui obéissent ses populations ! Celles-ci, a déclaré Kamenef, bien placé pour connaître la psychologie des foules, ne ratifieront jamais cette paix qui, dit-il, n'est qu'une paix fictive. S'il ne se trompe pas, comment s'y prendront les Austro-Allemands pour la faire respecter?

Ils n'ont plus guère, sur le front oriental, que des divisions à qui a été enlevé le meilleur d'elles-mêmes et dont l'ardeur combative, éteinte par de longs mois d'inertie, a singulièrement baissé. Tout ce qui avait une valeur militaire intacte a été ramené de notre côté, au mépris des conventions passées avec les maximalistes. Et voici que ces derniers se fâchent. Ils menacent de rompre définitivement les négociations de Brest-Litovsk, si l'Allemagne vient en aide à la Finlande. Or, une dépêche de Stockholm annonce précisément que les Allemands ont envoyé au secours de la garde bourgeoise d'Helsingfors deux bataillons, soit environ 1.800 hommes, qui ont débarqué dans le port de Kristinstradt.

Ainsi le gâchis augmente. La Russie du nord ne paraît pas devoir être aussi souple que celle du sud, ou du moins que les gens qui prétendent la représenter. Si paradoxal que cela paraisse, c'est donc Trotzky et Lenine qui, en cette affaire, servent le mieux les intérêts de l'Entente, en obligeant peut-être les Allemands à s'aventurer à la fois dans les deux directions dangereuses de Petrograd et de Kharkof. Souhaitons un tel dénouement à cette tragi-comédie. Au surplus, le seul fait qu'il puisse être envisagé nous engage à attendre, avant de nous prononcer sur les conséquences du contrat passé à Brest-Litovsk, que les événements nous aient fixés sur sa valeur.

NE NOUS PRESSONS PAS DE CONCLURE

(12 Février.)

Certains Allemands semblent se rendre compte qu'entre la coupe et les lèvres il y a encore place pour quelques désillusions. Ainsi la *Gazette de Francfort*, en se félicitant de la paix ukrainienne, écrit que cette paix a relâché la chaîne tendue par l'Entente autour des puissances centrales, « et cela sur un point qui contient des promesses

(Cl. Meurisse.)

Soldats français établis dans Samogneux, sur le front nord-ouest de Verdun.

(Cl. Beaufrère.)

De nouvelles mitrailleuses ennemies, prises pendant un coup de main, sont étudiées afin de pouvoir être réparées et utilisées par la suite.

10 FÉVRIER	LES FAITS	11 FÉVRIER

10 février.

Front occidental. — *Actions d'artillerie violentes sur les deux rives de la Meuse et dans plusieurs secteurs des Vosges ; pas d'action d'infanterie.*

En Italie. — *Concentrations de feux d'artillerie sur le plateau des Sept Communes. Les Austro-Allemands tentent à plusieurs reprises des coups de main sur les nouvelles positions italiennes du mont val Bella et du col del Rosso.*

Des hydravions de la marine royale italienne traversent l'Adriatique, atteignent la côte de Dalmatie, survolent le canal et la presqu'île de Sabioncello, et bombardent les ouvrages militaires de l'île Curzola.

Brest-Litovsk. — *Trotzky fait une déclaration inattendue : il refuse de signer un traité explicite de paix, mais la Russie cesse, dès aujourd'hui, de se considérer comme étant en état de guerre avec l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, et l'ordre de démobilisation est envoyé partout.*

11 février.

Rive droite de la Meuse. — *Après un violent bombardement, les Allemands lancent sur le front du bois des Caurières une attaque qui donne lieu à un vif combat. L'ennemi est repoussé et abandonne ses morts sur le terrain.*

Dans les Flandres. — *Coup de main des Australiens sur les positions allemandes au sud-est de Messines : ils infligent aux Allemands des pertes montant à une centaine de tués et rapportent 3 mitrailleuses avec un mortier de tranchée.*

Brest-Litovsk. — *Ne trouvant plus personne avec qui continuer les négociations, les représentants de la Quadruplice quittent la ville après un « dîner des missions diplomatiques ».*

Washington. — *Le président Wilson adresse au Congrès un discours dans lequel il répond aux chanceliers d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie et affirme de nouveau la solidarité des peuples libres.*

sinon immédiates, au moins prochaines, d'amélioration sensible dans la situation économique des empires centraux ». Rien; moins que cette phrase alambiquée, ne ressemble à un air de bravoure. Elle est tout au plus l'expression d'un contentement discret, et même relativement sujet à caution.

Sa réserve, au surplus, semble indiquer que les milieux germaniques ne sont pas beaucoup mieux renseignés que les nôtres sur la situation militaire de la Russie méridionale. Tout dépend, en effet, la guerre civile étant déchaînée, de la solution que le choc des armes apportera au conflit soulevé entre les deux partis révolutionnaires qui sont actuellement dressés l'un contre l'autre. Or, cette solution est tellement enveloppée de nuages qu'elle ne se laisse même pas entrevoir. Tous les facteurs qui peuvent la déterminer nous échappent. Nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il existe, dans l'Ukraine et plus au sud, jusqu'en Crimée, une fermentation qui peut, d'un moment à l'autre, déterminer des explosions capables de tout bouleverser.

Malheureusement, nous ne sommes guère mieux instruits du sort de la Roumanie, si tragiquement engagée dans une aventure dont l'issue problématique avive nos anxiétés. Je crois volontiers que Mackensen, en rédigeant l'ultimatum qui a amené la chute du cabinet Bratiano, a un peu trop facilement escompté les bénéfices à attendre de la paix ukrainienne. Il considérait celle-ci comme faite, tandis qu'elle n'est en réalité, comme il a été dit ici même, qu'un accord de principe sans aucune précision sur les points véritablement importants. La simultanéité de son geste avec l'échange de signatures fait à Brest-Litovsk suffit à le prouver. Mais peut-il donner une sanction à ses menaces? Rien n'est moins sûr. Il ne dispose, depuis longtemps déjà, que d'effectifs médiocres, comme valeur et comme nombre, au regard de ceux que compte l'armée roumaine. S'il en était autrement, il n'aurait pas laissé celle-ci, pendant tant de mois, se reconstituer tranquillement devant lui. Pour la réduire à l'impuissance, pour la forcer à s'incliner devant sa sommation, il met en jeu, on peut en être assuré, l'intervention de ses nouveaux amis les Ukrainiens. Mais si les bolcheviks de Kharkof; qui ont l'air de reprendre du poil de la bête, ne lâchent pas prise, comment feront les « bourgeois » de Kief pour se dégager de l'étreinte et répondre à son appel?

On le voit, les affaires sont, là-bas, aussi compliquées qu'obscures. Je crois donc qu'il convient d'attendre, avant d'épiloguer, certains éclaircissements qui, probablement, ne tarderont pas. La confusion des événements ne nous permet pas encore d'évaluer, soit en bien, soit en mal, leurs conséquences possibles. Mais je crois

12 FÉVRIER **LES FAITS** **13 FÉVRIER**

A l'ouest de la Moselle. — *Nos troupes exécutent avec succès trois coups de main entre le bois Le Prêtre et la lisière ouest du bois de Mortmare.*

L'affaire a été préparée par l'artillerie, qui a brisé hier soir les fils de fer ennemis et bouleversé les tranchées et les abris.

En Pologne. — *La cession à l'Ukraine du gouvernement de Cholm soulève les violentes protestations de tous les groupements polonais. A Varsovie même, le conseil de régence publie un manifeste où il rappelle que les populations de cette région sont en grande majorité polonaises et catholiques. Il ajoute : « On a décidé de leur sort d'un trait de plume, et le principe que les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes, tant de fois et si solennellement proclamé par l'Allemagne, a été outragé et violé une fois de plus en ce qui regarde la Pologne.*

En Champagne. — *Important coup de main français dans la région de la butte du Mesnil : l'affaire se déroule sur les positions déjà disputées dans les chauds combats de septembre 1915 et de février 1917. Les Allemands occupent là une sorte de saillant, large de 1200 mètres et profond de 1500 mètres, qui s'étend du nord au sud entre Tahure et Perthes-les-Hurlus, et de l'ouest à l'est entre le ravin de la Goutte et la butte du Mesnil. Ce saillant est enlevé en une heure dans l'après-midi. Les batteries américaines ont prêté à nos troupes un concours très efficace.*

Front britannique. — *Dans un raid exécuté par les troupes canadiennes au sud-est d'Hargicourt, l'ennemi subit des pertes sérieuses. Des grenades sont jetées dans 17 abris de la première ligne et dans ceux de la ligne de soutien que les occupants refusent d'évacuer, malgré les sommations qui leur sont faites. Les Canadiens ramènent des mitrailleuses et des mortiers.*

que, pour aiguiller celles-ci dans un sens favorable, notre diplomatie, ouverte et occulte, aurait devant elle un assez vaste champ ouvert.

LA DÉCLARATION DE TROTZKY NE SATISFAIT PAS L'ALLEMAGNE

(13 Février.)

La *Strassburger Post* a bien raison de dire que la déclaration de Trotzky est ce qu'il y a de plus extraordinaire dans l'Histoire. Jamais, en effet, on n'avait vu encore un conflit armé se terminer uniquement parce qu'il a plu à l'un des deux adversaires de ne plus se battre. « Je ne signe point la paix, dit celui-là, mais je cesse de faire la guerre, et je rentre chez moi. » Seulement, il ne demande point à son antagoniste d'y rentrer aussi, et par là, il risque de se fourrer lui-même dans la gueule du loup.

Une situation pareille est tellement insolite, tellement anormale, qu'elle échappe à tous les commentaires et défie toutes les conjectures. Il est toutefois permis d'en dire qu'elle ne change rien à l'état de choses existant, puisque, depuis plusieurs mois déjà, le feu s'est éteint sur tout le front qui s'étend de la Baltique à la mer Noire. Sur le front, oui, mais non pas à l'intérieur. Et c'est là précisément ce qui refroidit quelque peu l'enthousiasme des populations germaniques auxquelles l'avenir n'apparaît point aussi clarifié qu'on voudrait le leur persuader.

A défaut de l'armée russe, disparue dans un cataclysme moral comme il n'y en eut jamais d'aussi brutalement destructeur, il existe une armée polonaise, dont d'aucuns annoncent l'entrée à Smolensk, une armée roumaine, solide et frémissante, dont les chefs ne paraissent pas vouloir, tant qu'ils n'y seront pas absolument forcés, se résigner à l'abdication ; enfin une masse de cosaques dont l'attitude, mal définie, prête à toutes les interprétations. On parle encore de la formation mystérieuse de bandes de francs-tireurs russes, qui seront peut-être de simples pillards comme il en surgit toujours aux époques troublées, mais qui, par leur indiscipline même et leur esprit de rébellion, peuvent, dans les steppes immenses où il va falloir s'aventurer, constituer un élément inquiétant et dangereux.

Or, pour faire face, le cas échéant, à ce prodigieux inconnu, pour reconstituer, à travers un pays bouleversé, des transports déjà insuffisants par eux-mêmes, qui sont de plus complètement désorganisés et livrés, comme tout le reste, à la plus affreuse débandade, on n'a en mains que des protocoles imprécis ou de vagues formulaires, dont le texte,

par sa confusion peut-être voulue, laisse à peu près toutes choses en question ! C'est peu. Les gens raisonnables d'outre-Rhin trouvent même que ce n'est pas assez.

Lisez les journaux tudesques. L'un, la *Gazette de Francfort*, revenant prudemment sur ses commentaires de la veille, qui étaient déjà pas mal restrictifs, écrit très nettement : « Il ne faut pas croire que, du jour au lendemain, la situation alimentaire pourra s'améliorer, soit chez nous, soit chez nos alliés. » Un autre, la *Gazette populaire de Leipzig*, est plus positif encore et plus désillusionné. « Dans la paix d'aujourd'hui, dit-elle, la classe ouvrière allemande voit beaucoup plus un obstacle à la fin de la guerre que des circonstances favorables à la paix générale. » Il ressort de là que si les bolcheviks sont satisfaits de leur œuvre monstrueuse, tous les Allemands ne le sont pas autant.



(Cl. Beaufrère.)

Compagnie de chasseurs français en reconnaissance sur un sommet italien.

Ils attendent de connaître cette œuvre à ses fruits, qui ne leur paraissent pas devoir être également savoureux. Ne soyons pas plus pressés qu'eux de sonder l'avenir. Bien des coups de théâtre sont encore possibles, et peut-être notre devoir serait-il de les provoquer de telle sorte que, comme ce n'est pas impossible, le profit en soit pour nous seuls.



Paysanne roumaine conduisant des bœufs, à travers un gué.

L'INDISPENSABLE COHÉSION

(14 Février.)

Nous avons eu, hier, deux discours-ministres, celui de M. Orlando et celui de M. Lloyd George. Ils ont des prémisses communes, et ils aboutissent à peu près complètement aux mêmes conclusions. Celui du président du Conseil italien est, à certains égards, le plus explicite. Il exprime des regrets formels sur ce fait que, tandis que le concours de la Russie assurait encore à l'Entente une supériorité numérique considérable, la dispersion des efforts a singulièrement limité les bénéfices qu'on pouvait tirer de celle-ci. Ce n'est certes pas moi qui le contredirai, n'ayant eu que trop fréquemment à signaler les fâcheux effets de la dispersion dont il parle. Mais aussi applaudirai-je des deux mains à la déclaration par lui faite qu'il a été tenu compte, pour l'avenir, d'une « dure expérience », et que sera enfin obtenue une « intime cohésion de toutes les forces dont on dispose sur le front occidental, désormais vraiment unique », le mot *unique* devant être pris dans tous les sens.

M. Orlando considère avec juste raison que la Russie est devenue, au moins pour ce qui nous regarde, absolument inexistante. Sa défection totale a créé, dit-il, une situation de fait, contre laquelle on ne peut rien, et qui nous oblige à nous replier sur nous-mêmes pour faire tête à la ruée allemande, exclusivement dirigée contre nous. Est-ce à dire cependant que tout soit fini sur le front oriental et que les puissances centrales puissent s'y considérer comme ayant recouvré toute leur indépendance stratégique? J'en doute fort pour ma part, et j'ai déjà dit pourquoi. La grosse affaire qui occupe nos ennemis est de trouver des vivres. Or, il faudra probablement qu'avant de se les procurer, ils dispersent des bandes indisciplinées et d'autant plus redoutables qu'elles ne reconnaissent plus aucun frein. Il faudra ensuite organiser un service de transports quelconque, puisqu'il n'en existe plus aucun. Et tout cela n'est point fait pour libérer, avant un temps assez long, des contingents déjà pas mal réduits qui vont être appelés à faire à la fois office de gendarmerie et de convoyeurs.

Néanmoins, n'ayant plus à lutter contre les Russes, qui ne consentent à se battre qu'entre eux, les Austro-Allemands sont débarrassés de certaines préoccupations qui, parfois, n'étaient point sans gravité, comme l'a montré la dernière offensive de Broussilof, et ils se trouvent tout de même à la tête de quelques disponibilités appréciables, surtout en artillerie. Le front occidental devenant leur unique objectif, ils se préparent à faire bloc contre lui, avec tous les moyens qu'ils doivent à la défection

14 FÉVRIER	LES FAITS	15 FÉVRIER

En Champagne. — *Organisation du terrain enlevé hier aux Allemands dans le secteur de la Butte du Mesnil: le duel d'artillerie reste très vif dans la région.*

En Palestine et en Arabie. — *Depuis quelques jours, les communiqués ne signalaient que l'activité des aviateurs: les opérations reprennent aujourd'hui et le général Allenby annonce qu'au nord de Jérusalem, ses troupes ont réalisé une avance d'une profondeur moyenne de 3 kilomètres sur un front de 9 kilomètres.*

Les raids des forces arabes du roi du Hedjaz se poursuivent avec succès sur la ligne du chemin de fer, au nord de Médine.

En Grèce. — *Le général Bordeaux, chef de la mission française, passe en revue la garnison de Lamia où des troubles ont éclaté dernièrement. Le général affirme sa confiance dans l'armée grecque.*

Salonique. — *Un fort contingent de troupes yougo-slaves a débarqué dans le courant du mois et vient d'être passé en revue par le prince Alexandre de Serbie; ce sont des Serbes, des Croates, des Slovènes, avec quelques Tchèques. Enrôlés pour combattre les Russes, leurs frères de race, la plupart ont tout risqué pour échapper à cette obligation; les autres, faits prisonniers par les Russes mêmes se sont retournés contre l'ennemi héréditaire.*

Sur mer. — *Quelques grands torpilleurs allemands, favorisés par l'obscurité et un léger brouillard réussissent à pénétrer dans le pas de Calais vers une heure du matin et surprennent une flotille de huit chalutiers et bateaux de pêche anglais occupés à la poursuite d'un sous-marin qui venait de leur être signalé. Tous ces bateaux sont coulés par l'ennemi qui bat ensuite rapidement en retraite vers le nord. avant qu'aucune force britannique ait pu intervenir.*

russe. Comprendrait-on que, dans ces conditions, nous hésitions à faire pareillement bloc de notre côté?

M. Orlando repousse cette suggestion funeste, et M. Lloyd George également. Il n'en est pas moins vrai que ce dernier vient de rencontrer, à la Chambre des communes, une opposition qui, pour être discrète et voilée dans ses tendances, n'en paraît pas moins formelle et résolue. La politique a partout, malheureusement, les mêmes ressauts singuliers. Il serait déplorable que, dans le moment où nous sommes, elle fît oublier, fût-ce une seule minute, les mesures urgentes et formelles que commande le souci du salut général.

POUR LA COHÉSION SACRÉE

(15 Février.)

Le discours prononcé par M. Lloyd George à la Chambre des communes, et qui lui a valu un vote de confiance dont il faut espérer qu'on ne contestera plus la signification, contient, au point de vue militaire, un paragraphe à souligner. Le voici : « Depuis novembre, la situation s'est profondément modifiée, par suite du déplacement de l'est à l'ouest de divisions allemandes, ramenées malgré les engagements pris à Brest-Litovsk. Autrefois, les réserves des différentes armées étaient suffisantes pour que chacune de celles-ci pût résister isolément aux attaques ennemies. *Ce n'est plus le cas aujourd'hui et il a fallu que toutes les réserves fussent mises ensemble.* »

Au reste, pour mieux convaincre ses auditeurs et les quelques récalcitrants qui, dans le pays ou la presse, font encore opposition à l'idée d'une unité d'action indispensable, le *Premier* anglais a cru devoir insister. « Il faut maintenant, a-t-il dit, que toutes nos armées soient employées comme une seule armée, pour résister aux assauts de l'ennemi, assauts qui se produiront en des points qu'il est impossible de prévoir. » Et, appuyant sur le devoir de solidarité qui s'impose aux alliés, il a ajouté : « La France nous a confié la partie la plus importante peut-être de sa ligne de défense : ses ports, la protection de ses régions minières, celle enfin de sa capitale même. » Il est clair qu'à cette protection nous avons la ferme intention de contribuer nous-mêmes dans une large mesure. Mais il était bon que l'on connût la grande part qui en revient désormais à nos amis anglais.

A ces déclarations fort nettes et d'une précision inattaquable, qu'opposent les dissidents? Des questions de personnes, uniquement, car les pacifistes impénitents ne forment qu'une cohorte impuissante autant que réduite. Des attaques extrêmement violentes ont été dirigées contre certains

Les souverains de Roumanie ont encouragé et soutenu par leur présence et leur exemple le moral de la vaillante armée qui les défendait. On les voit ici récompenser et féliciter les plus braves.

6 FÉVRIER — LES FAITS — 17 FÉVRIER

Front occidental. — *Coups de main.*

Sur mer. — *Un sous-marin allemand lance une trentaine d'obus sur Douvres et disparaît rapidement.*

En Belgique. — *Les agissements d'un prétendu « Conseil des Flandres », qui ne tient ses pouvoirs que de lui-même et qui s'est placé sous la protection du gouvernement allemand, soulèvent de violentes protestations dans tout le pays. Les Allemands font arrêter et déportent en Allemagne trois des présidents de la Cour d'appel de Bruxelle*

Le Conseil des ministres belge, réuni aujourd'hu i à Sainte-Adresse, « prenant connaissance des protestations émouvantes des députés et sénateurs flamands et wallons restés en Belgique occupée, des administrations communales et des corps judiciaires, félicite es élus réguliers du peuple belge d'avoir fièrement revendiqué contre l'immixtion de l'étranger les droits imprescriptibles de la souveraineté nationale ».

Guerre aérienne. — *Le calme relatif qui règne epuis plusieurs semaines sur le front occidental ne s'étend pas au domaine de l'air où les aviations des adversaires sont toujours très actives. « Les Allemands, dit le communiqué britannique pour la journée, ont fréquemment attaqué nos appareils de bombardement, de photographie et de réglage. 14 de leurs aéroplanes ont été abattus en combats aériens et l'un d'eux, qui était un grand avion de bombardement avec quatre hommes d'équipage, est tombé dans nos lignes où les quatre aviateurs ont été faits prisonniers. »*

Allemagne et Russie. — *Sur le front de la grande Russie, dit le communiqué allemand, l'armistice expire le 18 février, à midi.*

L'Allemagne considère en effet que Trotzky, en refusant de signer la paix dans la séance du 10 février à Brest-Litovsk, a virtuellement dénoncé l'armistice qui prend fin huit jours après cette dénonciation.

généraux. Parbleu ! ce sont là choses explicables dans une guerre aussi longue et dont la solution escomptée s'est trouvée prorogée par des événements inattendus. D'ailleurs on peut changer les hommes quand cela devient indispensable. Le tout est d'apporter à ces mutations une clairvoyance suffisante et beaucoup de pondération. A cet égard, les gouvernements responsables savent à quoi ils s'engagent quand ils donnent ou retirent leur confiance à quelqu'un.

Mais ce qu'il faut, avant tout, sauvegarder, comme une chose sacrée, ce sont les principes. Or, le premier de tous et le plus impérieux est de faire masse contre un ennemi qui n'a dû ses succès qu'à sa propre cohésion et s'est fait battre chaque fois que les événements lui ont retiré les bénéfices de celle-ci. Quand on se trouve en présence d'un pareil fait d'expérience, l'hésitation n'est plus permise et le moindre mouvement régressif deviendrait impardonnable, pour ne pas dire criminel.

Nous sommes heureux que la Chambre anglaise l'ait compris. Par son vote, la consécration qu'elle vient de donner à la conférence de Versailles prendra une valeur de premier ordre, au moment où les événements de Russie semblent s'embrouiller d'une façon telle que l'Allemagne et l'Autriche doivent renoncer, pour un temps peut-être fort long encore, à leurs espoirs de complète libération.

LE DILEMME ORIENTAL

(16 Février.)

La Rada de Kief, celle qui fait si bien les affaires des Austro-Allemands, ou du moins s'efforce de les faire, a dû être transférée à Jitomir. Les journaux de Vienne prétendent que c'est par suite d'un arrangement avec les empires centraux. M'est avis qu'il s'agit plutôt d'un défaut d'arrangement avec la Rada de Kharkof, dont les troupes occupaient la presque totalité de la capitale de l'Ukraine et tiennent maintenant celle-ci en entier. Les maximalistes, qui ne font plus la guerre mais ne consentent pas à signer la paix, semblent bien décidément les maîtres du pays sur lequel les empires du centre avaient jeté leur dévolu pour se ravitailler.

Cela est si vrai que ces derniers songent à des préparatifs de conquête. La délégation autrichienne, retour de Brest-Litovsk, déclare qu'Allemands et Autrichiens vont en commun avec l'Ukraine (laquelle?) occuper les points de concentration des lignes de chemins de fer les plus importantes, pour garantir la nouvelle république contre une invasion de bolcheviks. Mais si, comme cela paraît acquis, celle-ci

est un fait accompli, la précaution est bien tardive. Elle indique, au surplus, que l'affaire orientale n'est point liquidée, tant s'en faut.

C'est d'ailleurs ce que nombre de journaux allemands sont obligés de reconnaître, non sans un évident déplaisir. « S'imagine-t-on, écrit le *Lokal Anzeiger*, que parce que Trotzky a déclaré terminé l'état de guerre, nous allons libérer nos lignes? Ce serait grotesque. » Et les *Dernières Nouvelles de Leipzig*, encore plus positives et précises, disent nettement : « Il nous faut protéger les peuples frontières qui veulent faire la paix avec nous et les empêcher d'être entraînés dans le tourbillon de l'anarchie. Or, ceci ne regarde que ces peuples et nous. Par conséquent, nos relations avec les républicains doivent rester purement militaires. Il faut laisser à nos militaires le soin de terminer l'affaire. » On voudra bien reconnaître que je n'ai pas cessé un moment d'être de cet avis. Et même je n'ai jamais été aussi loin que la *Gazette populaire de Leipzig*, quand elle estime que « la paix ukrainienne, telle qu'elle a été conclue, ne peut être qu'une source de nouveaux conflits et de nouvelles guerres avec les pays de l'est, dont l'Allemagne espérait tirer profit ».

Mais puisqu'il en est ainsi, qu'y a-t-il de changé dans la situation antérieure? Absolument rien, sinon que les empires du centre, s'ils n'ont plus à redouter l'offensive ennemie, vont être obligés de la prendre eux-



GÉNÉRAL SIR HENRY WILSON, *qui remplace sir W. Robertson à l'État-major impérial.*

GÉNÉRAL SIR W. ROBERTSON, *chef de l'État-major impérial depuis la mort de Kitchener.*

(Cl. H. W. Barnett.) Cl. Elliott et Fry.)

mêmes pour mettre, comme ils disent, les bolcheviks à la raison. Or, quelle était, de ces deux éventualités, la moins défavorable? Je n'en sais trop rien, étant convaincu, en tout état de cause, que la pénétration dans l'immensité des steppes moscovites, si complètement déshéritées sous le rapport de la viabilité, représente une opération infiniment scabreuse, qui peut fort bien, surtout en l'état de dissolution sociale, politique et morale où se trouve la Russie, aboutir au plus lamentable fiasco.

J'ajoute que la nécessité où se trouvent acculés nos ennemis, et qu'ils avouent eux-mêmes, ne saurait nous déplaire. Elle diminue, en effet, dans une assez sensible mesure, les facilités qu'ils croyaient s'être assurées pour nous attaquer en grand.

LE PROBLÈME ROUMAIN

(17 Février.)

La translation à Jitom de la Rada de Kief, dont j'ai parlé hier, paraît devoir pas mal compliquer la situation du front oriental. De l'avis de plusieurs journaux allemands, elle peut entraîner très prochainement la reprise de l'état de guerre. Le *Berliner Tageblatt* annonce même, d'une façon formelle, que les puissances centrales sont résolues à donner à l'Ukraine leur « aide militaire », et à lui fournir du matériel roulant pour assurer le fonctionnement des chemins de fer.

L'aide militaire est évidemment toujours possible, avec cette conséquence toutefois qu'elle exige le maintien à l'est des quelque cent divisions austro-allemandes qui peuvent s'y trouver actuellement. Quant à la fourniture du matériel roulant, c'est une autre affaire, et vraiment le *Berliner Tageblatt* nous la baille belle lorsqu'il essaie d'en faire un épouvantail. Il ne peut être seul à ignorer dans le monde que l'écartement des voies ferrées n'est pas le même en Russie qu'en Allemagne, de sorte que ni les machines ni les wagons ne peuvent servir à la fois dans les deux pays. Que s'il veut dire par là que l'on va procéder à des constructions neuves, je lui répondrai, comme je ne sais plus quel personnage de Labiche, qui avait pris rendez-vous pour se battre en duel dans cinq ans : « L'approche du danger me laisse froid. »

Mais le plus intéressant, dans cette affaire compliquée, est sa répercussion sur les affaires roumaines. On sait que le feld-maréchal Mackensen a brutalement sommé nos alliés de se soumettre, et que M. Radoslavof, toujours insolent comme un Bulgare, a déclaré, dans une interview donnée à quelque journaliste berlinois, que les empires centraux exigeraient, avant toute tractation, une capitulation pure et simple.



Carte du secteur champenois de la Butte du Mesnil.

Nous connaissons depuis longtemps ces procédés d'intimidation. Ils seront d'autant plus inefficaces que la situation militaire leur donne un démenti plus formel.

L'armée roumaine, compacte, disciplinée et vibrante, occupe, de la Podolie au Danube, toute une série de positions que ni Mackensen ni l'archiduc Joseph, qui disposent en tout de trente et quelques divisions plus ou moins diminuées, ne peuvent se flatter d'enlever de front, et auxquelles, d'ailleurs, ils se sont vainement heurtés plusieurs fois. Ces positions n'ont chances de tomber que si elles se trouvent menacées par un mouvement tournant sur la droite, du côté de la Galicie et de la route d'Odessa. Mais ce mouvement n'est possible qu'à la condition d'être exécuté à travers une Ukraine pacifiée et consentante. Or, celle-ci n'est, à l'heure actuelle, rien de tout cela.

Mackensen, qui sait parfaitement ces choses, essaie de remplacer les moyens d'action qui lui manquent par l'effronterie coutumière de sa race. Si les nouvelles qui nous parviennent de Washington sont exactes, l'héroïque Roumanie aurait fait à ses brutales sommations la seule réponse qui convienne : « Nous survivrons ou nous périrons avec les alliés. » Je gagerais, moi, qu'elle survivra.

DU FRONT ORIENTAL AU COMITÉ DE VERSAILLES

(18 Février.)

Je ne sais jusqu'à quel point il faut tenir pour vraies les nouvelles d'après lesquelles la terreur régnerait en Esthonie et en Livonie, pays que les Allemands, avec leur manie de germaniser tous les noms propres, appellent déjà l'Estland et le Livland. Il se pourrait fort bien que les truculents détails donnés par le *Lokal Anzeiger* sur ce sujet horrifique n'aient d'autre but que de préparer l'opinion publique à une reprise des hostilités, qui paraît inévitable. L'Allemagne entend — et peut-être y est-elle contrainte — couper à la Russie toute communication avec la Baltique. Elle veut aussi empêcher les maximalistes de la priver des bénéfices à elle octroyés par la bénévole Rada de Kiew. Ainsi la force des choses rétablit l'état de guerre, que l'on se vantait, avec trop de précipitation, d'avoir supprimé.

Nous apprenons, d'autre part, que Mackensen a prorogé jusqu'au 22 février l'ultimatum envoyé à la Roumanie. C'est là une preuve convaincante des embarras que suscite la situation de l'Ukraine et des obstacles qu'elle apporte, comme je le disais hier, à toute opération décisive contre nos héroïques alliés. Si l'on ajoute à cela que la Pologne est en pleine révolution, on s'explique la réflexion mélancolique du



Jeune fermière sur un chemin aux abords de Kief.

A Petrograd : Manifestati



Cette photographie nous reporte aux premiers jours de la révolution russe, q
les masses populaires manifestaient en faveur de la liberté. Nul chef capable, h
ne sut diriger ce peuple qui, brusquement, passa de l'autocratie absolue à la com

en l'honneur de la Révolution



anarchie, ni lui faire atteindre un seul des buts pour lesquels il s'était révolté. L'armée ne voulait plus se battre : elle eut la guerre civile. Les citoyens demandaient leur indépendance : Lénine et Trotsky, stipendiés du kaiser, les asservissent à l'Allemagne.

Vorwaerts, quand il dit que « les beaux jours de l'amitié germano-polonaise sont passés et que la Roumanie sera la première à bénéficier de l'état chaotique actuel ».

Tandis que, comme on peut s'en apercevoir, les affaires s'embrouillent de plus en plus sur le front oriental, ici une petite révolution, d'ailleurs très calme, s'est produite dans le haut commandement britannique. Sir William Robertson, chef de l'État-major impérial, a donné sa démission et est remplacé par le général sir Henry Wilson. L'événement était depuis quelque temps prévu et, bien que, lorsqu'il s'agit d'un pays ami, les questions de personnes ne se prêtent qu'à un examen très circonspect, celle qui surgit aujourd'hui ne saurait nous laisser indifférents, car ce sont les principes eux-mêmes, et les plus impérieux de tous, qui sont en jeu.

On sait comment l'article écrit, dans le *Morning Post*, par le colonel Repington, a mis le feu aux poudres. Il a paru, à tort ou à raison, soufflé par le chef d'état-major général. Il contenait, en tout cas, des informations un peu trop précises sur la conduite et les plans *supposés* des opérations militaires, lesquelles, parce qu'elles aboutissaient à des conclusions antinomiques avec l'unité de direction que le comité de Versailles est chargé d'appliquer, pouvaient passer pour inspirées par un adversaire de celui-ci en position de connaître les choses. Son auteur est traduit devant la justice, et le général Robertson quitte ses fonctions. C'est dans l'ordre, encore que personne ne puisse voir disparaître sans regret, fût-ce même momentanément, un homme de la valeur du général Robertson.

Mais, je l'ai dit déjà, les hommes ne sont rien au regard de certaines nécessités qui s'imposent. Il n'en est pas de plus impérieuse, à l'heure actuelle, que la communauté de pensées entre alliés et la liaison étroite de tous leurs efforts. Un organe essentiel, le comité de Versailles, est spécialement chargé de nous donner l'une et l'autre. Il faut donc qu'il puisse agir en toute indépendance et en toute autorité. Et c'est bien là, je n'en doute pas une seule minute, l'opinion du général sir Henry Wilson.

COMPLICATIONS EN RUSSIE

(19 Février.)

La menace faite par les Allemands de reprendre les hostilités le 18 février à midi cause à Trotzky un certain malaise. Il proteste, en ergotant sur les mots. Il répand en Allemagne des manifestes disant au peuple qu'on le trompe. Mais il n'en fait pas moins



(Cl. Beaufrère.)

Installation rapide de fils téléphoniques, sur le front français.

décréter par son sous-verge Krylenko la démobilisation générale. Est-ce une comédie ou le fait de l'imbécillité?

Il est évident que les troupes de von Eichhorn peuvent, s'il leur plaît, pousser jusqu'à Revel et même jusqu'à Petrograd sans rencontrer de véritable résistance, tandis que l'archiduc Léopold mettrait — ce qui sera peut-être un peu plus difficile — l'Ukraine à la raison. Tel est, en effet, paraît-il, le programme de « l'opération de nettoyage » qui se prépare. Ce n'est point l'armée rouge qui pourra l'empêcher.

Celle-ci se compose uniquement de bandes indisciplinées et tumultueuses, qui s'égrènent et s'égaillent en tous sens.

Trotzky, donc, quand il se retourne, ne voit rien derrière lui, que des cohues, et sans doute, s'il n'est pas complètement gagné par l'or allemand, il doit regretter l'aberration qui lui a fait démolir l'ancienne puissance russe à coups de sophismes et d'inqualifiables abandons. Mais, qu'il soit sincère ou non, il lui est impossible de se reprendre. Certains courants ne se remontent pas, et celui auquel il a ouvert les écluses pourrait bien, tôt ou tard, finir par l'engloutir.

De cela, nous n'avons cure. Une seule chose nous intéresse, c'est que nos ennemis vont être derechef obligés de s'embarquer dans une affaire qui, si elle ne présente pas beaucoup de difficultés d'ordre militaire, exige en tout cas le maintien de forces importantes sur le front oriental, et la création d'une nouvelle ligne de communication fort longue. Trouveront-ils là une raison de retarder encore leur offensive contre nous? Il est impossible de le dire. Mais si cela est — sur quoi nous devons être bientôt fixés — nous serions impardonnables de ne point profiter de l'aubaine et de demeurer trop longtemps dans un état d'inaction qui permettrait à l'Allemagne de liquider complètement la question russe, en recouvrant ainsi son entière liberté d'action.

On a déjà, de notre côté, laissé échapper tant de bonnes occasions que l'on n'a plus le droit de négliger celles qui se présentent. Je suis bien certain que le comité de Versailles est du même avis.

DU FRONT FRANÇAIS AU FRONT ROUMAIN

(20 Février.)

L'acharnement mis par les Allemands à la reprise des positions de Tahure et de la Butte du Mesnil est une preuve éclatante de la valeur qu'il faut attribuer à notre récente avance. Je n'ai garde de grossir les faits, ni de présenter ce dernier succès comme un événement de très grande conséquence, capable d'influencer sensible-



Carte de la frontière lorraine (secteurs de Nancy et Lunéville).



(Cl. Daily Mirror.)

Prisonniers turcs capturés en Palestine.

ment l'avenir. Mais à voir quelle somme d'efforts l'ennemi, en engageant ses *stosstruppen*, a déployée pour nous en ravir les bénéfices, je ne peux m'empêcher de constater que l'inflexibilité des troupes françaises dans la défense est égale à leur mordant dans l'attaque. Et ceci est une garantie précieuse pour les épreuves qui restent encore à supporter.

De pénibles nouvelles nous arrivent du front roumain. On annonce que, couronnant par un acte inqualifiable la triple trahison que les Russes ont commise à l'égard de la Roumanie, le secrétariat de l'Ukraine maximaliste, « par solidarité avec le conseil des commissaires », aurait décidé de se considérer comme étant en état de guerre avec celle-ci, et que déjà les bandes sovietistes auraient repris, en Bessarabie, Tiraspol et Bender.

Quel est le but que poursuivent les énergumènes de l'anarchie en commettant cette nouvelle perfidie? Il y a là une telle incohérence qu'il est permis de se demander si ces gens-là ne sont point de simples déments dont les actions impulsives ne relèvent d'aucun mouvement réfléchi ni d'aucun raisonnement. Si mal armé que soit le « secrétariat de l'Ukraine » pour donner une sanction à sa déclaration de guerre, il n'en est pas moins vrai que la malheureuse Roumanie est actuellement menacée d'un coup de poignard dans le dos. Les forces dont elle dispose, quels que soient leur bonne organisation et leur courage, ne peuvent tenir tête à une attaque venant de l'ouest que si elles sont assurées d'avoir derrière elles un terrain de retraite éventue leur permettant de prendre du champ. Or, la déloyauté des Ukrainiens leur coupe cette dernière chance de salut. C'est dire, hélas ! que leur situation peut devenir tragique d'un moment à l'autre. A moins toutefois, ce qui n'est pas impossible, que de cet imbroglio invraisemblable sorte tout à coup un événement imprévu qui soit capable de tout changer. Nous le souhaitons encore, sans oser l'espérer.

SERRONS LES RANGS

(21 Février.)

Il a suffi que les Allemands occupassent, d'ailleurs sans coup férir, Dvinsk au nord et Loutsk au sud, pour que Lénine et Trotzky missent immédiatement les pouces. Leur ardeur belliqueuse, qui n'était peut-être que de la frime, n'a pas résisté à cette démonstration. Je ne vois rien là qui puisse nous surprendre, la guerre ne se faisant pas avec des phrases, fussent-elles grandiloquentes et pétries d'idéologie. Rien ne sert de se donner des airs de matamore, quand on a soi-même détruit systématiquement tous ses moyens d'action, car un jour vient fatalement où l'on est forcé de baisser le ton et de subir toutes les avanies, sans autre défense que de vaines et ridicules

protestations. C'est ce qui est arrivé aux étranges despotes de Petrograd, lesquels, après quelques crâneries de façade, viennent aujourd'hui à la botte avec docilité.

moins honteuse, la conquête d'un état social tout différent de l'ancien. Cette conquête dépend d'abord de la bonne volonté de l'Allemagne qui ne paraît pas,



(Cl. Beaufrére.)

Langage optique à l'aide duquel nous conservons le contact avec nos avions.

Est-ce à dire que, du fait de cette capitulation prévue, la situation militaire générale soit beaucoup modifiée? Il faut, avant de se prononcer, connaître l'effet qu'elle produira dans les masses profondément démentalisées auxquelles on avait promis, en échange d'une paix plus ou jusqu'à nouvel ordre, vouloir prêter les mains à une révolution démocratique dont elle serait exposée à subir les éclaboussures. Elle dépend également des intentions du Japon, que nous ne connaissons pas.

En réalité, les vainqueurs prétendus pénètrent en ce moment dans un pays

18 FÉVRIER **LES FAITS** **19 FÉVRIER**

En Champagne. — *Dans la matinée et au cours de l'après-midi les Allemands font de vaines tentatives pour reprendre les positions qui leur ont été enlevées le 13 février.*

Front britannique. — *Le communiqué de nos alliés indique que les Portugais ont fait quelques prisonniers dans un coup de main près de Neuve-Chapelle.*

Guerre aérienne. — *Londres vient d'être attaqué trois jours de suite par les avions allemands. Le raid d'hier soir dimanche était le centième depuis le début de la guerre.*

En Russie. — *Sur le front de la grande Russie les hostilités reprennent aujourd'hui à midi. « Dans la marche sur Dvinsk, dit le communiqué allemand, la Dwina a été atteinte sans combat. » En Volhynie, les troupes allemandes partent de Kovel pour marcher vers l'Ukraine et la libérer des bandes maximalistes.*

Trèves. — *Les escadrilles britanniques effectuent en plein jour un raid sur la ville : c'est le troisième depuis trente-six heures. « Nous avons lancé, dit le communiqué anglais, plus d'une tonne de projectiles et nos pilotes ont observé 11 éclatements sur la gare et 6 sur des bâtiments voisins où de grands incendies se sont déclarés ».*

En Russie. — *En apprenant la marche en avant des troupes allemandes et la reprise décidée des opérations, Trotzky adresse au gouvernement allemand un radiotélégramme dans lequel il déclare que « le Soviet des commissaires du Peuple se voit dans l'obligation de consentir à souscrire aux conditions proposées par les délégués de la Quadruple alliance à Brest-Litovsk. »*

Le général Hofmann répond en exigeant l'envoi immédiat à Dvinsk d'une confirmation écrite du radiotélégramme avec les signatures de Lénine et de Trotzky.

absolument bouleversé, moralement et matériellement. Quel accueil y trouveront-ils ? C'est le secret de demain. Mais il est très évident que, pour s'installer en maîtres dans les régions qu'ils veulent exploiter, il leur faudra un certain temps, et peut-être des efforts encore insoupçonnés. La Pologne, déçue dans ses espérances, est tout entière frémissante. Il existe une armée polonaise, des régiments polonais-russes, qui peuvent encore jeter des chausse-trapes sur la route triomphale qui conduit aux terres d'abondance. Il y a aussi des cosaques et des Tchèques, dont l'envahisseur devra peut-être se méfier.

Sans doute, tout cela compte peu au regard de la puissance militaire allemande. Mais s'il est impossible de briser celle-ci, il serait du moins possible de la ralentir, en actionnant congrument ces velléités éparses de résistance. J'imagine que l'influence de l'Entente pourrait, dans cet ordre d'idées, se faire sentir utilement. En tout cas, il y a beau temps que nous n'avions plus à compter sur la Russie. Protocoles et manifestes ne changent donc rien à un état de fait contre lequel nous avons dû déjà prendre nos précautions.

Or, si j'en crois les déclarations faites par M. Lloyd George à la Chambre des communes, ces précautions sont complètes à l'heure qu'il est. « Serrons les rangs ! » s'est écrié le premier ministre anglais après avoir précisé le rôle assigné an comité de Versailles et indiqué les pouvoirs effectifs qui lui étaient dévolus pour l'exercer. Voilà bien le mot d'ordre auquel il faut obéir désormais sans aucune réticence. Et alors l'arrogance tudesque, si grandie qu'elle soit par l'effondrement de la Russie, se brisera devant la mise en commun, désormais assurée, de toutes les forces et de tous les moyens mis en jeu par une alliance qui compte encore quatre grandes nations.

REGARD SUR L'AVENIR

(22 Février.)

Je suis absolument de l'avis de l'officier anglais qui disait à un collaborateur de l'agence Reuter : « Le trait saillant le plus satisfaisant du front ouest est le succès ininterrompu de nos opérations aériennes. Cela a une très haute importance comme préface à la bataille. » Il ne faut pas se dissimuler, en effet, que les Allemands, quand ils se décideront à prendre l'offensive qui est leur dernière ressource, y emploieront les moyens les plus variés, et que, parmi ceux-ci, l'aviation est un de ceux sur lesquels ils comptent peut-être au moins autant que sur les fameuses *stosstruppen*, objet pourtant de toute leur sollicitude. Ils ont développé le nombre de leurs

20 FÉVRIER — **LES FAITS** — **21 FÉVRIER**

En Lorraine. — *Le 411e régiment d'infanterie, avec 2 compagnies du génie, exécute un important coup de main sur les lignes allemandes, dans le secteur de Moncel. A 16 h. 15 nos troupes d'assaut sortent des tranchées, jettent des ponts légers sur la petite rivière de la Loutre noire qui les sépare des positions ennemies, enlèvent 6 lignes successives de tranchées et anéantissent à peu près 2 bataillons allemands. 530 prisonniers, dont une douzaine d'officiers restent entre nos mains. Nos pertes sont légères et la plupart sont dues à un tir de mitrailleuses dirigé par 2 avions allemands, qui, au cours de notre attaque, descendent à 30 mètres seulement au-dessus de nos soldats. Tous deux sont d'ailleurs abattus.*

En Russie. — *Malgré la soumission de Lénine et de Trotzky à toutes les exigences de l'Allemagne, les troupes allemandes se portent en avant en Esthonie, en Livonie, et en Volhynie.*

En Belgique. — *Les Allemands font un raid important sur les postes britanniques voisins de la ligne du chemin de fer d'Ypres à Roulers; ils réussissent à enlever quelques hommes.*

Une autre tentative sur les postes occupés par les troupes belges dans le secteur de Merckhem est arrêtée par les feux de la défense.

En Russie. — *Les Allemands avancent rapidement : en Esthonie, en Livonie et en Ukraine. Hapsal, port en face de l'île Dago, Wolmar, Spandau, Minsk, Novograd-Volynsk sont occupés.*

En Palestine. — *Après deux jours d'opérations contre les forces turques qui couvraient Jéricho, l'armée du général Allenby entre dans la ville et les troupes montées australiennes se portent sur la ligne du Jourdain. La prise de Jéricho couvre Jérusalem vers le nord-est et permet au général Allenby d'appuyer sa droite à la mer Morte.*

appareils, construit des engins de grandes dimensions, et l'on sait que les imaginations diaboliques se multiplient chez eux avec une redoutable fécondité. Prendre la supériorité dans l'air n'est donc pas seulement pour nous une affaire de représailles utiles ou de menaces permanentes, c'est aussi une sauvegarde contre des intentions perfides dont il n'est pas permis d'ignorer la nocivité. Le développement intensif de la cinquième arme est donc, en ce qui nous regarde, une œuvre aussi nécessaire que l'accumulation des munitions ou le maintien du bon état physique et moral des armées. On a plaisir à constater, par une expérience journalière, qu'il est devenu l'objet de soins très attentifs.

Nous aurons, tôt ou tard, à subir un assaut formidable. La trahison maximaliste, devenue un fait accompli, ne libère pas complètement les forces germaniques de l'est — car il s'agit de savoir maintenant comment se terminera l'entreprise commencée avec la complicité de Trotzky et de Lénine — mais elle n'en donne pas moins à nos ennemis de grandes facilités pour nous attaquer. Hindenburg est-il cependant très sûr du succès? Les efforts qui sont faits pour opérer à l'arrière de notre front des manœuvres de revers comme celle de Saint-Étienne, dont notre confrère le *Figaro* révélait, hier, la sournoise mécanique, permettent d'en douter. S'il croyait fermement par avance au succès de ses armes, l'État-major allemand ne chercherait pas à l'acheter au prix d'aussi dégradantes machinations.

Il n'en organise pas moins une grande opération beaucoup moins localisée que celle de Verdun, qui lui a valu des déceptions si cruelles, et, par cela même, offrant des chances plus nombreuses et plus larges de succès. Sachant, d'une part, qu'il ne peut plus compter sur la surprise, de l'autre que la contexture même du champ de bataille lui interdit d'opérer suivant ses procédés traditionnels, qui visent d'abord au débordement d'un des deux flancs, il se résignera à chercher par un engagement général quel est le point de notre front le plus vulnérable, afin d'y porter son principal effort. Et quand il croira l'avoir trouvé, il accumulera contre lui tous les hommes et tout le matériel dont il pourra disposer.

Sachons d'abord, pour garder tout notre calme, que ce point, après les grands travaux de défense qui ont été faits, n'est guère facile à découvrir. Sachons encore que la vigilance de notre commandement et la valeur de nos soldats sont toujours égales à elles-mêmes, comme le prouvent les succès partiels, mais incessants, que nous obtenons dans des reconnaissances dont la dernière, à l'est de Nancy, nous a valu 525 prisonniers.

Mais, cela étant, ne négligeons rien de ce qui peut nous rendre plus forts et mieux armés, non seulement pour les combats terrestres, mais aussi pour ceux de l'air, qui peuvent parfaitement devenir décisifs.



(Cl. Branger.)

(Cl. Beaufrère.)

ACTIONS LOCALES : *1. Patrouille inspectant une tranchée allemande évacuée à la suite d'un coup de main en Lorraine — 2. Batterie de 75 de tranchée en action, dans le secteur d'Hurtebise.*



(Cl. Committee on Public Information.)

Soldats américains se rendant aux tranchées.

L'ARMÉE ALLEMANDE AVANCE DANS LA DIRECTION DE PETROGRAD

(23 Février.)

Les Allemands marchent délibérément sur Petrograd par trois directions convergentes, suivant exactement les voies ferrées de Revel, de Riga et de Vitebsk.

Dans le même temps, Linsingen, débouchant de Loutsk, s'est emparé de Rovno, où il a trouvé un copieux matériel complètement abandonné, et il avance maintenant vers Kief, dont la Rada, tendant les bras à l'ennemi, promet de marcher avec lui contre les maximalistes du nord.

En présence de cette situation tragique, le comité des soviets, sortant de son aveuglement ou feignant d'en sortir, se décide à une manifestation d'énergie infiniment tardive et qui n'est encore que de la parlote, faute de pouvoir être de l'action. Il a publié un manifeste, chef-d'œuvre de logomachie pompeusement creuse, où l'outrecuidance le dispute à la lâcheté. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Nous sommes prêts à accepter une paix même asservissante », que jamais gouvernement, fût-il issu de l'émeute, n'avait encore osé prononcer, et, un peu plus loin, l'appel à la résistance avec l'annonce d'une restauration sévère de la discipline dans un pays qui se dissout et une armée qui n'existe plus. La souris fait triste mine, quand elle est griffée et mordue pour avoir voulu jouer avec le chat.

Où tout cela mènera-t-il ? A rien, très probablement. Une dépêche de Petrograd annonce que les Russes (quels Russes?) se concentrent aux environs de Vitebsk dans l'espoir d'arrêter la marche des ennemis. Elle dit aussi que des unités formées de gardes rouges et d'ouvriers vont assurer la défense « désespérée » de Petrograd, dont les abords sont fortifiés en hâte. Tout cela s'appelle reculer pour mieux sauter. On ne se remet point au combat après avoir brisé ses armes, et jeté bas son bouclier.

La sainte Russie, pour s'être abandonnée aux mains d'une coterie d'arlequins sinistres, est condamnée aujourd'hui à une capitulation ignominieuse, mais fatale, que toutes les phraséologies du monde ne pourront empêcher. Seulement, ni l'Allemagne, ni l'Autriche n'en ont encore fini, peut-être, avec ses derniers soubresauts, et c'est là surtout ce qui nous intéresse. Le *Berliner Tageblatt* n'a pas tort quand il écrit : « Nous devons renoncer complètement à l'espoir de tirer de la Russie, dès la réouverture de la frontière, les grandes quantités de comestibles et de matières premières, dont nous avons besoin. » Or, tout le monde sait parfaitement que les empires centraux ne cherchaient que « la paix de la faim » quand ils payaient si grassement les bolcheviks.

22 FÉVRIER **LES FAITS** **23 FÉVRIER**

En Belgique. — *Echec de nouvelles tentatives faites par l'ennemi vers le bois du Trapèze, dans la région de Merkhem : les troupes belges les accueillent par des feux si nourris que l'attaque est aussitôt brisée.*

Venise. — *Une escadrille d'avions austro-allemands survole la ville et jette ses grosses bombes tout le long du grand canal où il n'y a pas d'établissements militaires mais où se dressent de magnifiques palais.*

En Russie. — *Les colonnes allemandes poursuivent leur marche : « En Esthonie, dit le communiqué allemand, nos troupes avancent vers l'est ; en Livonie, nous avons occupé Walk ; en Ukraine, nos troupes qui s'avancent au sud de Loutsk ont atteint Dubno. »*

Sur mer. — *Le ministre de la Marine fait connaître que le sous-marin français* Bernouilli, *parti en croisière il y a quelques jours, n'est pas revenu à sa base. Le* Bernouilli *était un frère du* Curie, *pris dans les filets de Pola, et du* Monge *coulé dans l'Adriatique.*

Chemin des Dames. — *Un détachement américain accompagné d'une patrouille française, et placé sous commandement français, pénètre dans les lignes allemandes sur plusieurs centaines de mètres et ramène des prisonniers dont 2 officiers, avec une mitrailleuse.*

Allemagne et Russie. — *Le courrier du gouvernement maximaliste, envoyé à Dvinsk le 19 février avec le texte du télégramme de capitulation de Lénine et de Trotzky, a été dirigé sur Berlin. Il en revient avec l'indication des conditions de paix imposées par l'Allemagne et que la Russie doit accepter intégralement dans un délai de quarante-huit heures après leur réception. Le document, signé de M. von Kühlmann, est daté du 21 février.*

La marche des colonnes allemandes en Russie n'est d'ailleurs pas arrêtée et le communiqué allemand signale leur arrivée aux portes de Reval, à Ostrof, Borissof et sur la voie ferrée Kovel-Kief.

EN ORIENT

(24 Février.)

La prise de Jéricho ne peut évidemment passer pour un événement militaire de premier plan. Cette ville célèbre, dont les trompettes de Josué firent autrefois crouler les murailles, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, dont l'importance stratégique ne dépasse pas celle d'une médiocre position dans la vallée du Jourdain. Mais puisqu'elle a cédé à de simples éléments de cavalerie, lesquels ont pu, sans presque subir de pertes, s'établir plus au loin non seulement sur le fleuve, mais à l'ouest, sur les contreforts des montagnes de Judée, cela prouve que, depuis la perte de Jérusalem, qui remonte au 9 décembre dernier, les Germano-Turcs n'ont pu ni organiser des défenses sérieuses, ni rétablir complètement leur moral ébranlé.

Les Ottomans seraient, dit-on, assez mécontents des Boches, auxquels ils se sacrifient et qui, dans la personne du général de Falkenhayn, ne leur ont apporté qu'un secours insuffisant. Le torchon brûle, dit-on, entre celui-ci et Djemal pacha, gouverneur de Syrie, et peut-être y aurait-il là une situation à exploiter diplomatiquement. Quoi qu'il en soit, la nouvelle avance de nos alliés a pour avantage immédiat de fortifier leur situation à Jérusalem, et, en élargissant celle-ci, de donner une base plus solide aux offensives ultérieures. Quand le général Allenby se sera installé sur les collines qui courent à l'ouest du Jourdain, jusqu'à Naplouse, — et cela ne semble plus devoir beaucoup tarder, — il n'aura qu'à étendre le bras vers Jaffa pour s'emparer d'un des points les plus importants de la côte de Syrie et se procurer ainsi une base navale qui lui permettra de pousser rapidement de l'avant dans le nord.

Faut-il maintenant parler encore de la malheureuse Russie, qui s'enfonce chaque jour un peu plus dans l'opprobre et la désorganisation? Les nouvelles que nous en recevons sont lamentables, mais, hélas ! elles ne nous étonnent pas. Pouvait-on attendre quelque chose des opiniâtres et ineffables rhéteurs qui s'imaginaient arrêter la ruée allemande en se croisant les bras et en ne lui opposant que des manifestes boursouflés? Un verbe plus ou moins sophistique n'a jamais balancé la puissance des canons, et, pour s'être entêtés dans leur verbosité puérile, les fantoches maximalistes devront très probablement se résigner bientôt à subir des conditions de paix beaucoup plus dures que celles qu'ils avaient cru pouvoir esquiver. S'ils ne sont point des complices, ce sont du moins de bien dangereux déments.

(Cl. Chusseau-Flaviens et Official Photograph.)

1. Officiers d'avant-garde organisant des signaux pendant l'avance en Palestine
2. Mitrailleurs au repos; près d'eux leur approvisionnement d'eau.

24 FÉVRIER — LES FAITS — 25 FÉVRIER

En Haute-Alsace. — *Au cours de la nuit, nos détachements ont hardiment pénétré dans Pont-d'Aspach et dans le quartier nord-ouest d'Aspach-le-Bas où ils ont détruit les organisations allemandes et incendié des abris.*

Sur mer. — *Les Allemands annoncent le retour au port du croiseur auxiliaire* Wolff, *après une croisière de treize mois, pendant laquelle ce corsaire a détruit un grand nombre de navires, dans l'océan Indien et dans le Pacifique.*

En Russie. — *Le soviet des Commissaires du peuple a décidé dans une séance de nuit l'acceptation immédiate des conditions imposées par l'Allemagne. Un radiotélégramme l'annonce au gouvernement de Berlin. De son côté le généralissime Krylenko télégraphie à l'État-major allemand pour solliciter la remise en vigueur instantanée de l'armistiee.*

En Arménie. — *Les Turcs rentrent à Trébizonde.*

Front occidental. — *Echec de coups de main tentés par les Allemands près d'Urcel, au nord de l'Ailette, et à l'est d'Armentières.*

Dans la région de Saint-Quentin, les troupes françaises ont été relevées par les troupes britanniques. Cette opération faite à l'insu de l'ennemi, a permis de libérer plusieurs divisions françaises destinées à constituer d'importantes réserves générales.

En Russie. — *Les colonnes allemandes entrent à Reval et à Pskof. Devant cette dernière ville, elles ont à livrer des combats assez sérieux aux bandes maximalistes.*

D'autres rencontres sont signalées dans la région du Pripet, vers Kolenkovitchi à 250 kilomètres à l'est de Pinsk.

A Petrograd le gouvernement maximaliste désemparé et affolé par l'avance ininterrompue des forces allemandes songe vaguement à organiser une résistance!

LA PROBABLE OFFENSIVE

(25 Février.)

Bien que Trotzky eût fait mine un moment de demander secours à la mission française, — geste qui aurait gagné en sincérité à être fait avant qu'apparût la désorganisation totale à laquelle le ministre bolchevik a si largement coopéré, — il était évident que les commissaires des soviets feraient fléchir leur rigidité d'attitude plus ou moins affectée quand les Allemands les inviteraient à négocier. Ces personnages protéiformes ne nous inspiraient plus aucune confiance. Ils étaient comme des pantins entre les mains des négociateurs tudesques, qui veulent tout simplement tirer de la Russie, et le plus tôt possible, ce qui leur est devenu indispensable.

L'ennemi a maintenant les mains libres pour réaliser les intentions agressives qu'il nourrit contre nous. Sans doute, l'Allemagne se trouvera encore aux prises avec des difficultés qui peuvent durer assez longtemps. Mais elle n'attendra pas que ces difficultés soient vaincues pour nous attaquer. Du moins, les concentrations de troupes et de matériel qu'elle a effectuées devant le front occidental doivent nous mettre en garde contre l'erreur d'un répit trop prolongé.

J'ai eu déjà l'occasion de dire que, cette fois, Hindenburg ne recommencerait pas la faute si chèrement payée de Verdun. Sans avoir précisément le génie qu'on lui prête, il est tout de même un autre homme que le kronprinz, et ne dédaigne point les leçons de l'expérience. Il attaquera donc, non plus dans un entonnoir comme son jeune futur maître, mais sur un large front, et en visant plusieurs objectifs à la fois. Ce qui ne veut pas dire que l'effort soit égal partout. Je crois au contraire que la ruée se fera plus opiniâtre et plus violente dans la direction supposée la plus favorable à la réalisation de certains espoirs stratégiques qui ne sont pas complètement abandonnés, tels par exemple que la route de Calais. Les organisations préalables paraissent même arrangées pour cela. Mais, comme a dit Bossuet, « le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire que les choses seront, parce qu'on veut qu'elles soient ». Et il faudra compter avec des précautions beaucoup plus complètes que celles, si manifestement insuffisantes, qui, le courage des soldats et l'énergie des chefs aidant, ont autrefois dispersé l'ouragan de l'Yser.

Je ne me lasserai jamais de répéter que les véritables facteurs de la victoire sont, non point le nombre ni la puissance des engins de meurtre, si redoutables qu'ils soient, mais la surprise et la force morale. Or, la surprise n'existe pas pour nous, et la force morale nous l'avons. Alors, attendons.

NOUVEL ACTE DE BARBARIE



Le « Glenart Castle », torpillé le 26 février dans le canal de Bristol, est le septième navire-hôpital victime de la piraterie allemande. Sur cent quatre-vingt-deux personnes à bord, cent cinquante-trois périrent dans les flots.

SUR LE FRONT OCCIDENTAL SE FERA LE DÉNOUEMENT

(26 Février.)

Les bolcheviks ont signé la capitulation à la fois la plus complète et la plus honteuse que connaisse l'histoire. Ils ont tout livré, d'un coup, les peuples qu'ils prétendaient défendre et l'honneur dont ils font bon marché. Tel est le dénouement malheureusement inévitable d'un règne dont on ne peut dire s'il fut une explosion de démence ou un acte prémédité de trahison.

Ayant tout détruit par leur action criminelle ou imbécile, les Lénine et les Trotzky, successeurs de cet autre incapable qui s'appelle Kerensky, n'avaient plus, pour s'appuyer, que des phrases. Ils en reconnaissent aujourd'hui la décevante futilité. C'est, pour eux, un désastre, pour nous une lourde aggravation des difficultés à prévoir. Si mesurées que puissent être, en effet, les ressources que les empires centraux vont tirer de la Russie subjuguée, il n'en est pas moins évident qu'une large fissure s'est produite dans l'encerclement économique qui faisait une partie de notre supériorité.

Je dis une partie, parce que cette supériorité, entamée sur un point, peut encore et doit s'affirmer sur d'autres. D'abord, l'Allemagne n'en a peut-être pas encore complètement fini avec les complications d'ordres divers qui surgiront de ces conventions imparfaites. Un traité ne vaut que par son exécution, et celle-ci, dans un pays aussi désorienté que la Russie, risque de ne pas s'effectuer sans incidents. Que von Eichhorn aille ou non à Petrograd et Linsingen à Kief, il faudra tout de même ramener de fort loin des denrées ou des matières premières dont le récolement semble devoir être assez malaisé. Nous allons voir maintenant comment on s'en tirera, et si la rigueur implacable qui caractérise la manière prussienne tient réellement le triomphe qu'elle a cherché par des moyens dont, il faut bien le dire, nous avons trop complètement méconnu l'emploi.

Au surplus, ce triomphe serait tout à fait éphémère, s'il n'était complété et consacré par une victoire sur le front occidental. C'est là seulement que se produira le dénouement de la grande querelle qui divise le monde en deux camps, celui de la justice et celui de l'iniquité. Or, ici, les forces tudesques vont avoir affaire à tout autre chose qu'à des gardes rouges ou à des soldats débandés. Elles se heurteront à des défenses qu'une assez longue période d'accalmie a permis de solidifier, de compléter et d'étendre, à un matériel puissant, scientifiquement exploité, à des hommes qui sont tous résolus à secouer la brutale étreinte d'une nation de proie, enfin à un commandement maître de lui, affermi par



Carte partielle de Palestine : Hébron, Jérusalem, Jéricho.

l'expérience, et dont les décisions, lentement mûries, seront indivisibles, en doctrine et en fait.

Dans ces conditions, qui pourrait perdre confiance en l'issue fatale? Et qui oserait considérer comme définitives les emprises que le peuple russe, en désertant devant l'ennemi, a laissé faire dans sa chair?

SOYONS CONFIANTS

(27 Février.)

Les dépêches de Russie redeviennent confuses. Malgré la paix, les Allemands continuent à avancer à la fois au nord, par Revel, qu'ils ont occupée, et au sud, par Dubno et Jitomir. Ils marchent à grandes enjambées, ne courant d'ailleurs aucun risque autre que celui de s'essouffler un peu. Mais voici que, d'après certaines dépêches, le trop fameux généralissime Krylenko aurait été victime d'une tentative d'assassinat et remplacé par un autre personnage, lequel serait partisan de la guerre à outrance. C'est le cas de dire : « Qui trompe-t-on? »

Quant à Lénine, il verse des larmes de crocodile sur le sort d'un pays qu'il a mené aux abîmes. Il déclare que si, sous la pression d'inéluctables circonstances, il a signé une paix honteuse, c'est avec l'espoir de la rompre un jour, de concert avec le prolétariat de tous les pays. Que n'a-t-il commencé plus tôt et gardé compact le faisceau des forces russes, au lieu de le rompre systématiquement? La victoire des Allemands est celle de l'ordre sur le désordre et de la discipline sur l'insubordination.

Fonder encore quelque espoir sur un réveil possible du sentiment national en Russie serait une illusion dangereuse. Il est des morts qui ne renaissent pas de leurs cendres et des réactions qu'il est impossible de provoquer. Tout ce qu'on peut dire encore est que l'agonie d'un grand peuple ne se produit pas d'une façon subite ni parfois sans quelques terrifiants soubresauts.

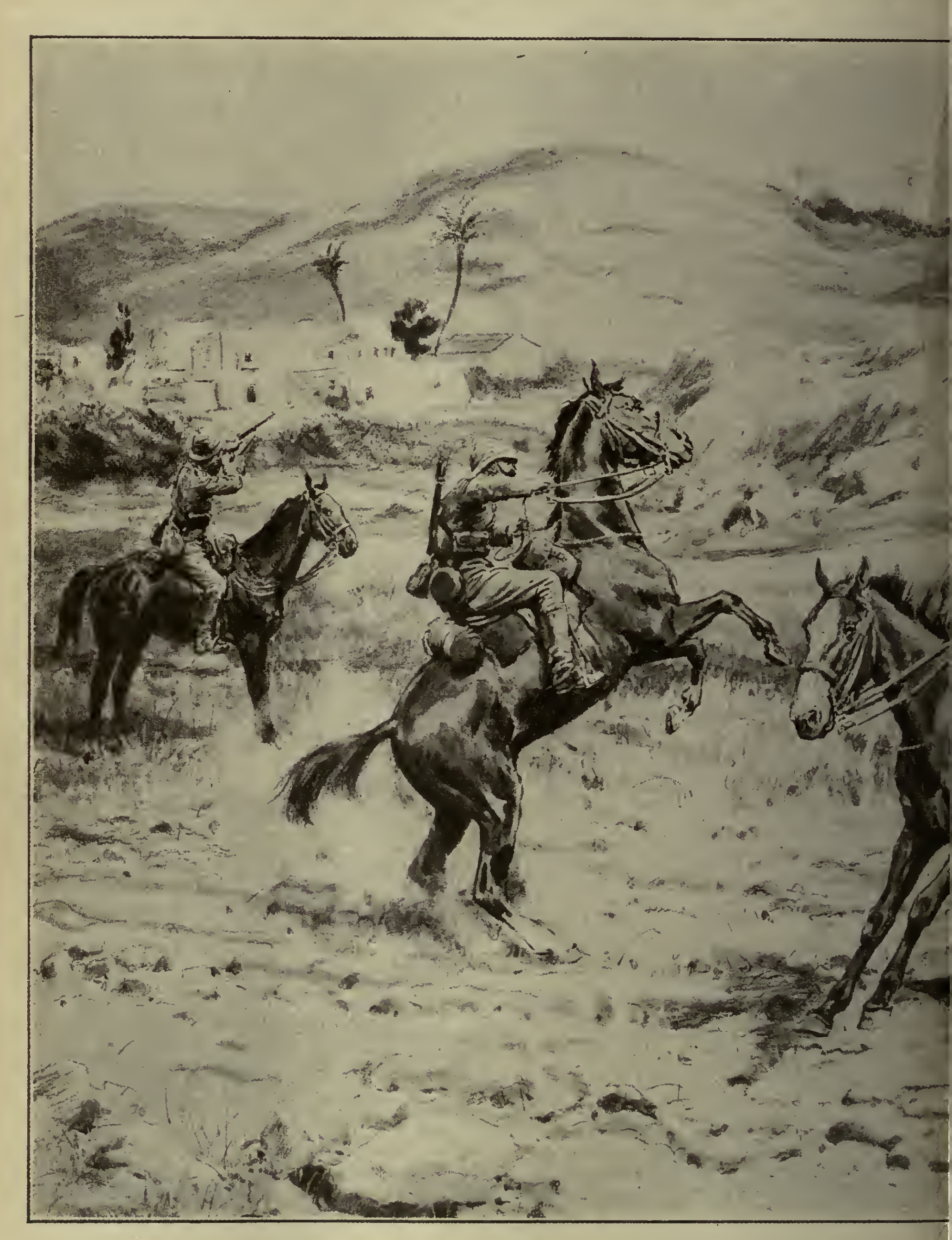
Ici, c'est toujours l'attente, une attente calme et digne, qui prépare la parade dans le travail et l'organisation. L'ennemi, qui nous voit à l'œuvre, semble ne point aborder avec son assurance habituelle le combat suprême auquel il lui est à peu près impossible de se dérober, et, à cet égard, la phrase suivante du colonel Gaedtke est caractéristique : « Partout on réunit toutes les forces avec la dernière énergie pour parer avec succès à un grand danger. » La notion existe donc, chez les Allemands, du péril que leur ferait courir un échec de l'effort suprême. Ils l'avouent pour la première fois. Renseignés aussi bien sur la valeur statique de nos moyens et de nos défenses



(Cl. Committee on Public Information.)

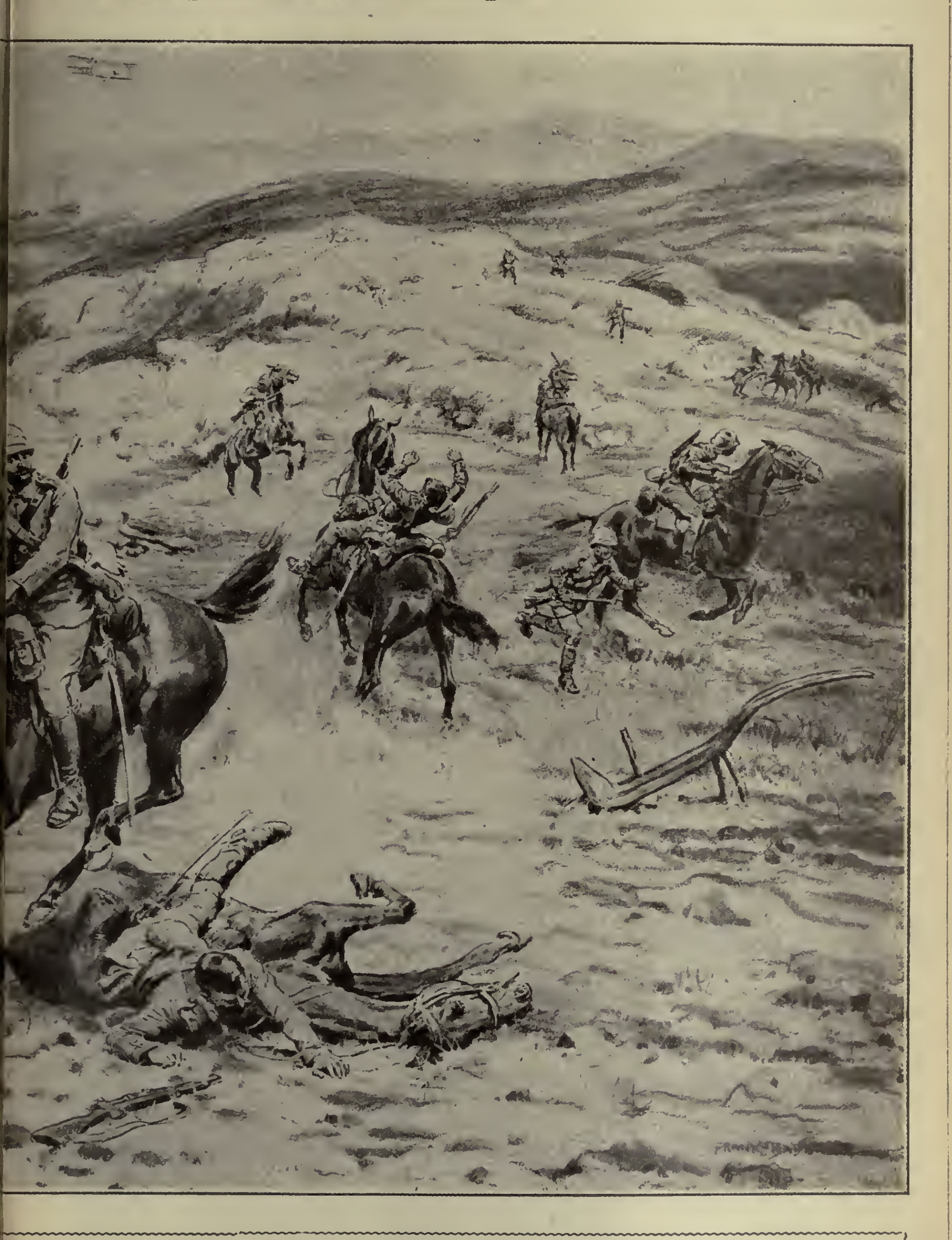
Officiers allemands capturés par les Américains.

Avion britannique dispe



La part de la cinquième arme dans la guerre devient chaque jour plus considérable, et les aviateurs alliés manifestent partout leur supériorité. Des escadrilles survolant les troupes, les dispersant, arrêtant une avance, accélérant un recul, semant parmi

ant une patrouille turque



elles le désarroi et la mort, voilà le rôle de la cavalerie des airs, et c'est ainsi que nous le comprenons. L'effort de l'aviation allemande se porte, lui, sur l'extension des appareils de bombardement réservés aux villes de l'arrière et à l'assassinat des civils.

que sur le magnifique état moral de tous les alliés qu'ils vont combattre, ils laissent tomber un peu de leur superbe habituelle pour envisager les choses avec un sentiment plus exact de la réalité.

L'opposition flagrante qui existe entre les déclarations forcément hautaines du chancelier de Hertling et les réserves explicitement formulées par un homme qui connaît la guerre et en sait les difficultés, n'est donc point pour nous déplaire. C'est que les fanfaronnades de Verdun ont été trop cruellement punies pour que les gens de bon sens les recommencent. Nous n'aurons garde d'y céder nous-mêmes ; mais, à l'inverse des réticences allemandes, nous gardons intacte, pour la grande crise qui s'annonce, notre confiance dans les généraux de l'Entente et dans le courage inébranlable de nos soldats.

LE JAPON PRENDRA-T-IL LES MESURES NÉCESSAIRES ?

(28 Février.)

« La Révolution est en péril ! » clament avec une ridicule insistance les pantins de Petrograd. La révolution seule les inquiète, parce qu'ils s'imaginent la personnifier, et ils se moquent de la Russie, dont ils ont préparé le démembrement. C'est la voix criant dans le désert.

Une autre se fait entendre, plus humble et presque suppliante. C'est celle de Krylenko, le généralissime *in partibus* d'une armée qu'il a, autant que personne, contribué à réduire en fumée, et dont il ne reste plus que d'informes débris. On lui répond avec arrogance que, tant que n'auront point été échangées les signatures définitives, la marche en avant continuera. Et, en effet, elle continue. Von Eichhorn est entré à Revel et à Pskof, qui ne sont plus qu'à huit ou dix journées de marche pa la capitale. Poussera-t-il jusqu'à celle-ci? Tout dépendra de la valeur des gages qu'il aura pu s'attribuer. Il s'agit, comme dit le général Hoffmann, de « protéger la Finlande, l'Esthonie, la Livonie, ainsi que les conditions de paix de l'Ukraine ». Personne ne peut se méprendre sur le sens exact de ces impitoyables conditions.

Dans le but évident de donner aux troupes allemandes les gants d'une victoire, même factice, les bulletins de Ludendorff parlent, vaguement d'ailleurs, de certaines résistances rencontrées çà et là. A les en croire, il y aurait eu un combat aux portes de Revel et un autre au sud de Pskof. De même, Linsingen aurait dû emporter d'assaut le bourg de Kolenko-Witschi, sur le Pripet. Ludendorff exagère, et même il se donne à lui-même une sorte de démenti quand il raconte qu'en Livonie, ses soldats ont été accueillis avec des pavois.



(Cl. Barrière.)

Américains dans un abri de tranchée en Alsace.

En tout cas, il n'est pas assez documentaire pour nous persuader qu'il y ait eu autre chose que quelques tentatives de réaction isolées, lesquelles, quoi que fassent les commissaires du peuple, seront insuffisantes pour sauver un pays complètement désarmé. Ces nouvelles, au surplus, ne présenteraient qu'un intérêt médiocre si elles n'avaient pour contre-partie l'annonce que, le 23 février dernier, l'ambassade japonaise a quitté Petrograd. Ce n'est évidemment point là, au moins jusqu'à nouvel informé, l'indice d'une rupture complète entre le gouvernement maximaliste et nos alliés d'Extrême-Orient. Mais c'est peut-être une première étape vers l'intervention effective que les circonstances actuelles semblent de nature à provoquer.

Cette intervention, un journal anglais, le *Daily Chronicle*, la donne pour la première fois comme possible et même désirable. « Nous n'y avons jamais poussé, dit-il en substance, mais maintenant que la Russie d'Asie s'offre aux ambitions germaniques comme une proie, la situation est tout autre, et si les alliés arrivaient à un arrangement pratique à cet égard, le Japon pourrait actuellement jouer un rôle militaire utile dans le conflit général. »

J'en suis persuadé pour mon compte, et mon seul regret est que, pour des raisons demeurées assez obscures, il n'ait pas pu le jouer plus tôt.

LA GRANDE CONSULTATION DU KAISER

(1er Mars.)

Le Kaiser a convoqué à son quartier général le ban et l'arrière-ban de ses vassaux. C'est comme une réédition de la fameuse entrevue d'Erfurth, où Talma joua devant un parterre de rois et où, disait le grenadier de garde à la porte, s'enfournaient « des tas de grands-ducs, d'archiducs et d'*aqueducs* ». Seulement, le programme n'est plus tout à fait le même. Quand, au début de la campagne de Russie, Napoléon réunissait autour de lui les souverains de l'Europe, c'était surtout pour les convaincre de sa puissance, qui paraissait encore invincible. Ici, ce semble, il s'agit plutôt de délibérer sur la façon dont doit être abordé le dernier obstacle que l'on voudrait franchir. Et la simple réunion de ce « grand conseil de la Couronne » indique suffisamment qu'on éprouve encore quelques hésitations.

« Qui tient conseil est à moitié battu », disait Frédéric. Et quel peut-être celui qui s'apprête, quand on y voit entrer le roi de Saxe, qui n'a de militaire que



Carte du secteur de l'attaque allemande au fort de la Pompelle.

26 FÉVRIER — **LES FAITS** — **27 FÉVRIER**

Secteur de la Meuse. — *La lutte d'artillerie est très violente sur les deux rives, notamment dans les secteurs de la cote* 304, *du Mort-Homme, de Beaumont et des Chambrettes.*

Sur mer. — *Le navire-hôpital anglais* Glenart-Castle *est torpillé et coulé dans le canal de Bristol, malgré ses signaux lumineux et les marques distinctives de sa qualité. Il venait heureusement de débarquer ses blessés mais il avait à bord un personnel complet d'hôpital et des infirmières. Le nombre des victimes dépasse* 150. *L'amirauté britannique signale le fait que l'attaque s'est produite dans la zone libre, en violation de la garantie donnée par l'Allemagne.*

En Roumanie. — *Dans une note officielle, le gouvernement déclare que, placé en face de la dure réalité des faits et de la situation créée par les événements de Russie sur le front oriental, il se voit obligé de commencer des négociations pour la paix.*

Front occidental — *Au cours de la nuit, les Allemands tentent plusieurs coups de main importants au nord du Chemin des Dames et au sud-ouest de la Butte du Mesnil : nos feux les ont partout arrêtés. D'autres raids devant les lignes britanniques au nord-ouest de Saint-Quentin n'ont pas réussi davantage.*

Guerre aérienne. — *Bombardement de Trèves par une escadrille britannique. Les fourneaux de l'usine à gaz et la gare sont touchés à plusieurs reprises.*

Petrograd. — *L'ambassadeur des Etats-Unis, avec le personnel de l'ambassade, le consulat, la mission militaire et les représentants américatns de la Croix-Rouge quittent la capitale.*

En Roumanie. — *Le comte Czernin, ministre d'Autriche-Hongrie, dans une entrevue avec le roi Ferdinand, lui fait connaître les conditions de paix imposées par l'Allemagne et ses alliés. Le roi demonde un court délai pour réfléchir.*

l'uniforme, et ce gros roi de Wurtemberg, que je me rappelle avoir vu un jour, aux manœuvres impériales de Souabe, apparaître, poussif, le ventre en poire et les jambes molles, dans un costume de hussard, qui semblait, porté par lui, un travestissement de carnaval? Ce jour-là, le kaiser, très en gaîté, s'amusa à lui faire des niches, qui n'étaient même pas d'un goût fort épuré. Mais il ne m'a pas paru que, sur le déploiement de deux corps d'armée qu'il venait d'ordonner lui-même, il lui ait demandé son avis.

Un travail en petit comité entre gens de métier ou dirigeants politiques, passe encore. C'est ce que nous donne à peu près le conseil interallié de Versailles. Mais ces assemblées protocolaires et formalistes où sont appelés à traiter les questions militaires des personnages qui n'en ont pas la plus simple notion, c'est pure comédie. On sent parfaitement que, dans la coulisse, se tient quelqu'un qui se moque pas mal de ce qui se dira là et n'en fera jamais qu'à sa tête. Il s'appelle ici Hindenburg. Mettons, si vous voulez, qu'il est flanqué de Ludendorff.

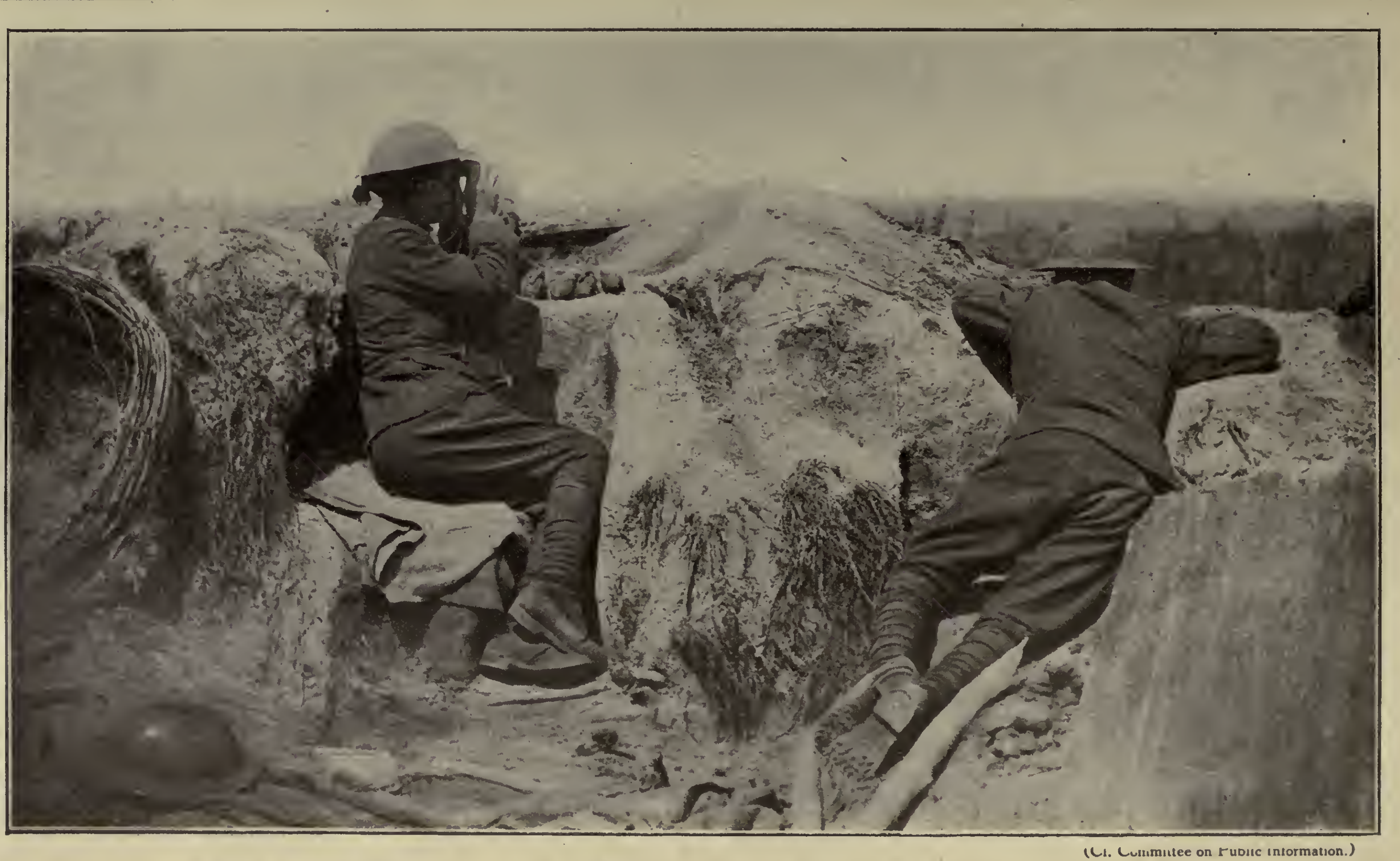
Seulement, l'obligation où l'on se trouve de risquer une grosse partie, sans posséder absolument tous les moyens qu'on espérait, et contre un adversaire que l'on sait fortement armé pour sa défense, invite aux précautions oratoires, si je puis dire. La responsabilité des événements à venir serait grosse pour qui l'assumerait tout seul. Diluée entre toutes ces têtes plus ou moins augustes, elle pèse sur chacune d'elles d'un poids sensiblement allégé. Et si un malheur arrive, comme cela peut parfaitement se faire, il sera permis de le mettre sur le compte de la fatalité.

Je ne crois pas me tromper en expliquant par des préoccupations impériales d'ordre prémonitoire les raisons de ce congrès insolite, où les princes allemands sont appelés à opiner docilement du bonnet par-dessus la tête de leurs généraux et de leurs gouvernements.

UNE SÉRIE D'ATTAQUES ALLEMANDES

(2 Mars.)

Les Allemands ont dessiné hier quelques attaques un peu plus violentes que les reconnaissances depuis quelque temps pratiquées. C'est le secteur du Chemin des Dames qui a été particulièrement visé, tandis que la malheureuse ville de Reims était bombardée avec frénésie. Quelques heures plus tard, nos nouvelles positions de la Butte du Mesnil subissaient à leur tour une série d'assauts qui furent beaucoup plus énergiques que les précédents. Enfin, en Champagne, l'artillerie allemande se mon-



(Cl. Committee on Public Information.)

Guetteurs américains dans un poste d'observation avancé, à quelques mètres des lignes allemandes.

28 FÉVRIER **LES FAITS** **1er MARS**

Région de l'Ailette. — *A neuf heures du soir, trois compagnies allemandes tentent un coup de main sur nos petits postes de la vallée au nord-est du village de Chavignon : elles arrivent jusqu'à nos réseaux, mais là, accueillies par des feux convergents, elles subissent en quelques minutes des pertes sérieuses, et repassent le canal en toute hâte.*

Petrograd. — *Départ de M. Noulens, ambassadeur de France, et de toutes les missions alliées qui se trouvent encore dans la capitale russe.*

Brest-Litovsk. — *Reprise des conférences: les délégués russes sont invités à signer la paix dans un délai de trois jours, à compter du 1er mars, délai pendant lequel la marche des colonnes allemandes ne sera même pas suspendue.*

Chambre grecque. — *Ouverture de la session; discours du Trône : le roi Alexandre se déclare résolu à poursuivre les préparatifs de guerre.*

En Champagne. — *L'ennemi tente, au cours de la soirée, une action sérieuse dans la région de Reims: ses attaques visent le saillant de Neufchâtel, le fort de la Pompelle, la Bretonnerie, le col du Mont Blanc-Mont Haut près du Cornillet et le Téton.*

L'affaire du fort de la Pompelle est menée par deux bataillons au moins qui parviennent à occuper l'ouvrage avancé de la ferme d'Alger et à progresser jusqu'aux glacis du fort.

Au sud-ouest de la Butte du Mesnil, l'ennemi réoccupe une partie des positions que nous avions enlevées le 13 février.

Paris. — *A la Sorbonne, commémoration de la protestation des députés d'Alsace-Lorraine en 1871. Révélations de M. Pichon sur les instructions données à M. de Schœn en 1914 pour exiger que la France fît la remise à l'Allemagne de Toul et de Verdun comme garantie de sa promesse éventuelle de neutralité.*

trait particulièrement active. Nos troupes ont tenu ferme partout et l'ennemi n'a pu nous prendre qu'un lambeau de terrain absolument insignifiant.

Ce serait, je crois, grossir les faits que de présenter ceux-ci comme une amorce de la fameuse offensive. Si elle n'est point une simple frime, on la verra tout de suite prendre une autre tournure et de plus grands développements. Au surplus, ce n'est point sur des renseignements aussi concis que peuvent être basées des prévisions quelconques. Il convient donc de réserver les nôtres jusqu'à plus ample informé.

Entre temps, nous arrivent de Russie des nouvelles fort confuses et parfois contradictoires, Les commissaires du peuple ont beau faire, ils ne pourront galvaniser les masses indolentes et passives qu'ils ont trompées, au point de les jeter en muraille contre l'envahisseur. Il est d'ailleurs fort difficile de connaître leur sentiment intime puisque, en même temps qu'ils lancent des proclamations enflammées, leurs envoyés se dirigent sur Brest-Litovsk pour y signer la paix.

Personne ne peut se vanter, pour le moment, de clarifier cette bouteille à l'encre. Je ne m'y essayerai même pas, préférant porter mes pensées vers la belle manifestation qui a eu lieu, hier, à la Sorbonne, pour commémorer la protestation solennelle faite, il y a quarante-sept ans, par les députés d'Alsace-Lorraine à l'Assemblée de Bordeaux. Il a été prononcé là des paroles qui resteront à jamais gravées dans l'Histoire. Quand, par exemple, M. Pichon, au cours de son très beau discours, a révélé les manœuvres cyniques par lesquelles, comme il l'a dit fort bien, M. de Bethmann-Hollweg avait voulu nous déshonorer, il a marqué d'un stigmate ineffaçable le peuple le plus fourbe et le gouvernement le plus odieux qui aient jamais paru dans le monde.

Oui, le chancelier de Guillaume II, prêt à partir en guerre contre la Russie, exigeait notre neutralité, et demandait, comme gage, la livraison des deux forteresses de Verdun et de Toul ! Et il s'imaginait peut-être que nous accepterions une humiliation pareille, qui ne paraissait pas exorbitante à son âme d'Allemand.

Les Russes ont pu oublier cet incident tragique. Mais nous, nous ne l'oublierons pas.

ILS NOUS TATENT

(3 Mars.)

Les attaques allemandes ont pris hier un développement assez considérable dont on ne peut cependant inférer encore que l'offensive soit commencée. Les objectifs visés ne sont point de ceux dont la conquête pourrait donner à l'ennemi de sérieux avan-

2 MARS	LES FAITS	3 MARS

En Champagne. — *Au cours de la nuit nos contre-attaques ont rétabli la situation au fort de la Pompelle et repris l'ouvrage avancé de la ferme d'Alger.*

Fronts britannique et portugais. — *Coups de main et raids allemands dans le secteur de Saint-Quentin et vers Hargicourt.*

En Roumanie. — *L'armistice est dénoncé par l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Le gouvernement roumain se voit forcé de consentir à reprendre des pourparlers de paix sur la base des conditions posées par les puissances centrales.*

Iles d'Aland. — *Le ministre d'Allemagne à Stockholm annonce le débarquement prochain des troupes allemandes, tout en affirmant que l'Allemagne n'a pas l'intention d'occuper les îles définitivement.*

Garros et Marchal. — *Nos deux aviateurs se sont évadés d'Allemagne et arrivent à Boulogne-sur-Mer, venant de Londres.*

La paix russe. — *Le traité de paix est signé aujourd'hui à 5 heures du soir à Brest-Litovsk, en présence du général Hoffmann, représentant du haut commandement allemand. Par suite, les mouvements militaires sont suspendus en Grande-Russie.*

Les délégués russes ont accepté sans discussion la paix déshonorante : ils publient une longue déclaration dans laquelle ils reconnaissent leur impuissance à résister aux exigences et aux violences du plus fort.

Aux termes du traité, la Russie doit procéder sans délai à la démobilisation complète de son armée, y compris les nouvelles organisations formées par le gouvernement actuel. Elle s'engage à signer la paix avec l'Ukraine, à reconnaître le traité signé par cet État et les puissances de la Quadruplice et à évacuer immédiatement le territoire ukrainien.

L'Esthonie et la Livonie seront également évacuées immédiatement par les troupes russes.

tages stratégiques, et, d'autre part, les fronts de combat sont trop restreints pour servir d'amorce aux engagements décisifs. Jusqu'à preuve du contraire, il est donc permis de croire que tout se borne à des opérations de reconnaissance, plus largement exécutées que les précédentes, mais tendant à un but identique, qui est de nous tâter. L'état-major allemand avait pu évidemment se faire renseigner par ses avions sur la constitution matérielle de notre appareil défensif. Mais il lui restait à faire l'épreuve de notre état moral, ainsi que de la valeur des soldats américains. Il doit être aujourd'hui complètement fixé sur ces deux points.

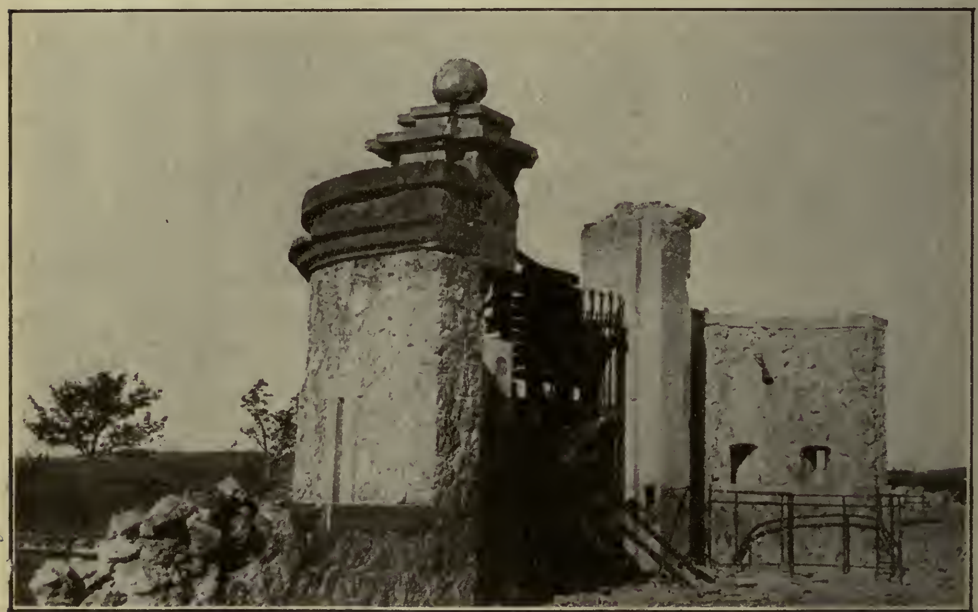
Voyons maintenant le bilan de cette aventure. Je passe sur les coups de main ordinaires, qui furent assez nombreux, aussi bien devant nous que devant les Anglais, et je ne retiens que les combats, d'une importance plus accusée, dont la région des Monts et les environs de Reims ont été le théâtre, aussi bien vers la pointe de Neufchâtel que du côté de la Pompelle. Les communiqués nous apprennent que, comme ceux de la veille, ils se sont terminés partout à l'avantage de nos troupes. Toutefois, sur le dernier point, elles ont dû contre-attaquer pour rester en possession de la partie nord d'un petit ouvrage détaché du fort. Incident de valeur médiocre, et qui rentre dans la catégorie des inévitables oscillations.

En Champagne, l'ennemi semble avoir apporté moins d'énergie à ses assauts. Il a essayé d'aborder le mont Cornillet, l'est du Téton et le sud-ouest de la Butte du Mesnil, mais en dessinant des tentatives isolées plutôt qu'un grand mouvement d'ensemble. Il a d'ailleurs été repoussé partout, avec des pertes sensibles. Si donc ce fut vraiment un début, il peut passer pour peu encourageant. Mais est-ce bien un début? Nous ne tarderons pas à le savoir.

Le seul fait certain est que l'État-major allemand n'a pas renoncé à ses grands desseins. Il dicte aux journaux des articles comminatoires où la menace s'affiche en termes formels. Seulement, un sentiment d'inquiétude perce à travers ces déclarations de guerre prochaine. On s'efforce visiblement de préparer l'opinion germanique aux énormes sacrifices que l'offensive coûtera, sans qu'on puisse affirmer qu'ils suffiront à assurer la victoire. « Toute la question, écrit le *Berliner Tageblatt*, est de savoir comment les Franco-Anglais soutiendront le choc. » C'est un truisme. Le même journal constate avec étonnement que l'éventualité d'une guerre de mouvement où, dit-il, les Allemands sont passés maîtres, ne semble pas impressionner les « statèges » de l'Entente. C'est évidemment parce que ces stratèges se souviennent que, pendant le peu de temps que nous avons pu la faire, ce ne sont pas les généraux du kaiser qui y ont pris définitivement le dessus.

AU FORT DE LA POMPELLE

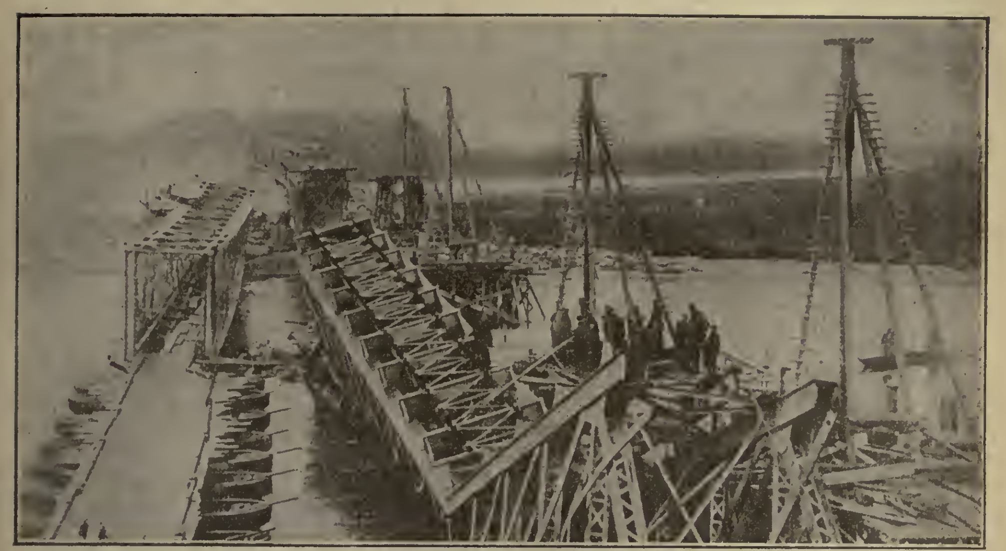






(Cl. Beaulieu.)

1. Tranchées françaises. — 2. Le pont-levis et l'entrée du fort faisant face à Reims. — 3. Entonnoirs et ruines de la ferme d'Alger.



(Cl. Branger.)
Pontonniers allemands réparant un pont de chemin de fer en Russie.

LE TRAITÉ DE BREST-LITOVSK

(DOCUMENT OFFICIEL)

Dès la signature, le 3 mars 1918, de cet acte de capitulation où le bolchevisme livrait à l'Allemagne un grand pays que celle-ci n'aurait pu vaincre sans l'abominable complicité d'une bande de traîtres stipendiés par elle, les agences impériales en répandirent le texte à travers le monde. En voici l'analyse, telle que ces agences la donnaient.

Dans son introduction, le traité révélait que les puissances de la Quadruplice et la Russie convenaient de mettre fin à la guerre et de faire aboutir aussitôt que possible des négociations de paix.

Après l'énumération des plénipotentiaires, venait, sous la forme suivante, l'exposé complet des clauses du traité :

ARTICLE 1er. — L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie d'une part et la Russie d'autre part déclarent terminé l'état de guerre entre elles et sont résolues à vivre désormais en paix et amitié.

ART. 2. — Les parties contractantes cesseront toute propagande, toute agitation contre le gouvernement, les institutions d'Etat et l'armée. Cette obligation s'impose aussi à la Russie pour les territoires occupés par les puissances centrales.

ART. 3. — Les territoires situés à l'ouest de la ligne convenue entre les parties contractantes et qui ont appartenu à la Russie ne seront plus soumis à la souveraineté russe. La ligne convenue ressort des cartes adjointes comme partie essentielle du présent traité de paix (annexe 1). Le tracé exact de la limite sera fixé par la commission germano-russe. De l'ancienne dépendance à l'égard de la Russie, des régions dont il s'agit, ne naîtra pour elles aucune obligation vis-à-vis de la Russie.

La Russie renonce à toute immixtion dans les affaires intérieures de ces pays. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne ont l'intention de régler le sort futur de ces pays, d'accord avec la population.

ART. 4. — L'Allemagne est disposée, aussitôt que la paix générale sera signée et la démobilisation russe complètement accomplie, à évacuer le territoire situé à l'ouest de la ligne spécifiée dans l'article 2, paragraphe 1, dans la mesure où l'article 4 ne dispose pas autrement. La Russie fera tout ce qui est en son pouvoir pour assurer l'évacuation rapide des provinces orientales d'Anatolie et leur restitution régulière à la Turquie. Ardahan, Kars, Batoum seront également évacués sans retard par les troupes russes.

La Russie ne s'immiscera pas, pour les questions relatives au droit constitutionnel et au droit des gens, dans la nouvelle organisation de ces régions, mais laisse à leur population le soin de poursuivre cette réorganisation d'accord avec les Etats voisins et notamment la Turquie.

ART. 5. — La Russie procèdera sans délai

à la démobilisation complète de son armée y compris des nouvelles organisations formées par le gouvernement actuel. En outre la Russie ou bien conduira ses navires de guerre dans les ports russes pour les y laisser jusqu'à la conclusion de la paix générale, ou bien les désarmera. Les navires de guerre des puissances restant en état de guerre avec la Quadruplice seront, pour autant qu'ils se trouvent au pouvoir des Russes, traités comme des navires de guerre russes.

La zone de blocus dans l'océan Arctique subsiste jusqu'à la conclusion de la paix générale.

Dans la mer Baltique et dans les limites de l'autorité russe dans la mer Noire, on commencera à relever les mines. La navigation de commerce dans ces eaux est libre et reprendra de suite. Des commissions mixtes seront instituées pour fixer des prescriptions plus détaillées, notamment pour faire connaître les routes sans danger pour les navires de commerce. Les voies de navigation devront être constamment tenues libres de mines dérivantes.

ART. 6. — La Russie s'engage à signer aussitôt la paix avec la République du peuple ukrainien et à reconnaître le traité de paix signé entre cet État et les puissances de la Quadruplice. Le territoire ukrainien sera débarrassé sans délai des troupes russes et de la garde rouge. La Russie cesse toute agitation ou propagande contre le gouvernement et les institutions publiques de la République du peuple ukrainien.

L'Esthonie et la Livonie seront également évacuées sans délai par les troupes russes et par la garde rouge. La frontière orientale de l'Esthonie suit d'une façon générale le cours de la Nerva. La frontière orientale de la Livonie passe en général par le lac Peipus et le lac Pskowachen, jusqu'à sa partie sud-ouest, puis par le lac Lubanschen, dans la direction de Livenhof, sur la Dvina.

L'Esthonie et la Livonie seront occupées par une force de police allemande jusqu'à ce que la sécurité soit assurée par des institutions nationales propres et l'ordre constitutionnel établi. La Russie libèrera immédiatement tous les habitants de l'Esthonie et de la Livonie arrêtés et déportés et garantira la sécurité du retour de tous les Esthoniens et Livoniens déportés en Finlande.

Les îles Aland seront également aussitôt évacuées par les troupes russes et par la garde rouge. La flotte russe et les forces maritimes russes quitteront aussi immédiatement les ports finlandais. Aussi longtemps que les glaces empêcheront de conduire les navires de guerre russes dans les ports russes, ils ne conserveront à bord qu'un état-major peu nombreux. La Russie cesse toute agitation et propagande contre le gouvernement et les institutions publiques de Finlande. Les fortifications élevées sur les îles Aland devront disparaître aussitôt que possible.

Un accord particulier devra intervenir entre l'Allemagne, la Russie, la Finlande et la Suède au sujet de l'absence permanente de fortifications sur ces îles, ainsi qu'au sujet de la situation dans laquelle elles se trouveront au point de vue militaire et naval.

Les contractants sont d'accord pour admettre que les autres pays riverains de la mer Baltique pourraient encore être appelés à participer aux négociations à ce sujet, sur le désir exprimé par l'Allemagne.

ART. 7. — Partant de ce fait que la Perse et l'Afghanistan sont des États libres et indépendants, les contractants s'engagent à respecter leur indépendance politique et économique et l'intégrité de leur territoire.

ART. 8. — Les prisonniers de guerre, des deux côtés, seront renvoyés chez eux. Le règlement des questions connexes se fera selon les accords particuliers prévus à l'article 12.

ART. 9. — Les contractants renoncent réciproquement aux indemnités pour les frais de guerre, c'est-à-dire pour les dépenses de l'Etat pour faire la guerre, de même qu'à l'indemnité pour les dommages de guerre, c'est-à-dire pour les dommages que leurs ressortissants ont subis dans les régions des théâtres de la guerre par suite de mesures militaires, y compris toutes les réquisitions faites par un pays ennemi.

ART. 10. — Les rapports diplomatiques et consulaires entre les contractants seront repris aussitôt après la ratification du traité de paix. Des accords particuliers restent réservés, en ce qui concerne la nomination des consuls des deux côtés.

ART. 11. — Pour les relations économiques entre les puissances de la Quadruplice et la Russie, seront déterminantes les stipulations contenues dans les annexes de 2 à 5, à savoir annexe 2 pour les relations germano-russes ; annexe 3 pour les relations russo-austro-hongroises ; annexe 4 pour les relations bulgaro-russes et annexe 5 pour les relations russo-turques.

ART. 12. — L'établissement des relations juridiques, publiques et privées, l'échange des prisonniers de guerre, et des civils internés, la question de l'amnistie, celle du traitement des navires de commerce tombés au pouvoir de l'adversaire, seront réglés dans les traités

(Cl. Berthelomier.)
EN RUSSIE. — *La foule attend inutilement la distribution du pain.*

(Cl Chanu.)
Soldats allemands réquisitionnant les quelques vivres d'un marché russe.

4 MARS — LES FAITS — 5 MARS

Hauts de Meuse. — *Malgré une tempête de neige, nos troupes exécutent un large coup de main sur les organisations allemandes de la tranchée de Calonne : elles pénètrent jusqu'à la quatrième ligne ennemie, sur un front de 1 200 mètres.*

Région de Lens. — *Une incursion tentée dans les lignes britanniques à l'ouest de la ville se termine par la dispersion du détachement ennemi, qui subit de grosses pertes en regagnant ses tranchées de départ.*

Aviation de bombardement. — *Le bureau de la presse britannique publie un tableau comparatif du nombre des projectiles lancés en janvier par les aviateurs allemands dans les secteurs occupés par les troupes anglaises en France, et de celui des bombes jetées par les Anglais dans les lignes ennemies : les Allemands ont lancé pendant le jour 221 bombes et 1 261 pendant la nuit, les Anglais 5 900 pendant le jour et 1 753 pendant la nuit.*

Région de la Meuse. — *Lutte d'artillerie violente dans le secteur du bois des Caurières et celui du bois Le Chaume : une attaque allemande sur ce dernier point n'est repoussée qu'après un vif combat. Une autre au bois des Chevaliers subit un complet échec.*

Front britannique. — *Un coup de main des Australiens à Warneton se heurte à une vive résistance des Allemands qui perdent une quarantaine de tués.*

En Roumanie. — *La situation de l'armée est sans issue dans le cercle d'investissement formé par les troupes austro-hongroises qui viennent d'entrer en Podolie et celles du maréchal Mackensen. Le gouvernement signe les préliminaires de paix et s'engage à leur substituer un traité définitif avant le 20 mars. En attendant, une partie de l'armée roumaine doit être démobilisée, et les Austro-Allemands se réservent libre passage à travers la Moldavie et la Bessarabie vers la Russie du sud et Odessa.*

particuliers avec la Russie qui constituent la partie essentielle du traité de paix actuel et qui, autant que possible, entreront en vigueur simultanément avec celui-ci.

ART. 13. — Dans l'interprétation de ce traité, sont valables : pour ce qui concerne l'Allemagne et la Russie, les textes allemand et russe ; en ce qui concerne l'Autriche-Hongrie et la Russie, les textes russe, allemand et hongrois ; en ce qui concerne la Turquie et la Russie, les textes russes et turc ; et en ce qui concerne la Bulgarie et la Russie, les textes russe et bulgare.

ART. 14. — Le présent traité de paix sera ratifié. Les actes de ratification doivent être échangés aussitôt que possible à Berlin. Le gouvernement russe s'engage à procéder à l'échange des actes de ratification, sur le désir des puissances de la Quadruplice, dans le délai de deux semaines.

Le traité de paix entre en vigueur avec sa ratification pour autant que ses articles et ses annexes et traités additionnels n'en décident pas autrement.

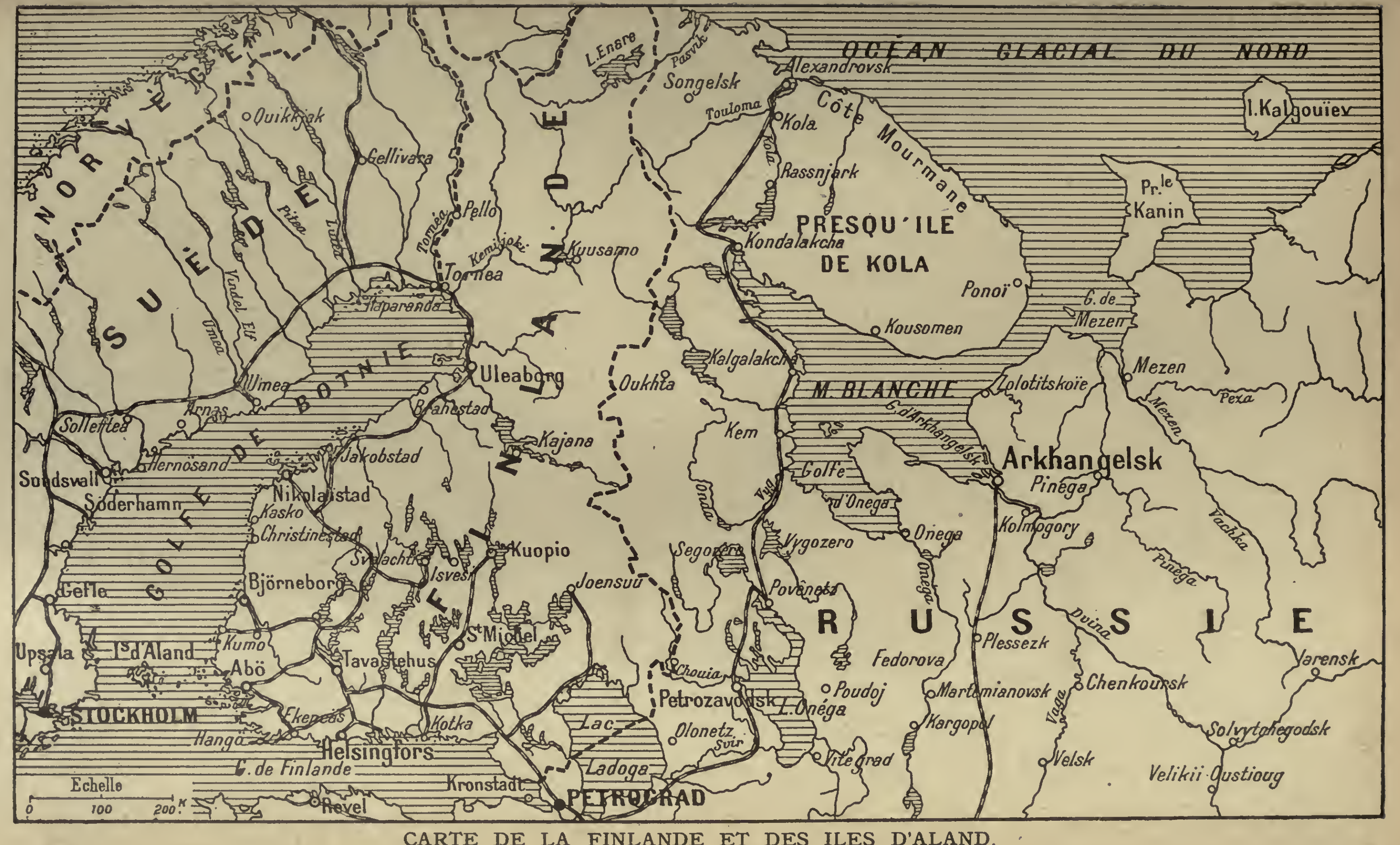
En foi de quoi les plénipotentiaires ont signé personnellement ce traité fait en cinq exemplaires originaux. Brest-Litovsk, le 3 mars 1918. Suivent les signatures.

L'ACTIVITÉ ENNEMIE S'EST RALENTIE SUR LE FRONT FRANCO-ANGLAIS
(4 Mars.)

Si les intentions premières de l'État-major allemand étaient de nous écraser avant l'intervention des Américains, l'insuccès de ses dernières entreprises — c'est ainsi qu'il qualifie lui-même les opérations de cette semaine — doit lui faire vivement regretter les retardements qu'il a dû leur faire subir. Nos plus jeunes alliés ont, en effet, opposé à ses attaques une superbe assurance et une rigidité incoercible. Si bien qu'il n'a absolument rien gagné à ses multiples assauts, puisque les quelques morceaux de terrain qu'il avait pu enlever lui ont été repris. Il s'est, en somme, donné beaucoup de mal pour rien, et le voilà obligé de revenir, comme devant, aux bombardements et aux coups de main.

Ceux-ci ont été particulièrement nombreux sur le front anglais, où il s'agissait, comme de notre côté du reste, d'aller à la découverte. Mais qu'a-t-on bien pu découvrir? Que partout les alliés étaient sur leurs gardes et fortement cuirassés? J'imagine qu'on s'en doutait de reste ; seulement, un petit succès eût été le bienvenu, pour faire diversion aux inquiétudes que ne peut manquer de provoquer la situation du front oriental.

Celle-ci, en effet, se complique. Je sais bien que les commissaires maximalistes ont signé la paix, sans même en examiner les clauses. Mais cette résignation n'est autre chose que la reconnaissance d'une formelle impuissance, et elle n'engage en



CARTE DE LA FINLANDE ET DES ILES D'ALAND.

rien les bandes déchaînées qui, depuis longtemps déjà, n'obéissent plus qu'à l'impulsion du moment. Cette paix artificielle n'arrêtera pas la guerre civile allumée à Kief — et ailleurs. Il est vrai que ce qui subsiste de l'ancienne armée russe se rend avec ensemble, et ces malheureuses épaves sans discipline, sans chefs, sans orientation militaire, peut-être sans vivres, sont peut-être plus à plaindre qu'à blâmer. Mais des paquets de gens armés se promènent à travers les steppes, pillant, saccageant, se moquant des ordres de Trotzky ou de Lénine, et détruisant les chemins de fer.

L'Allemagne a mis la main dans un engrenage où il se pourrait bien que le bras passât tout entier. Il faut maintenant qu'elle pousse ses troupes jusqu'à Petrograd, ce qui l'oblige, ou bien à se créer une ligne de communications très étendue et qui pourrait à l'occasion être fort exposée, ou bien à entreprendre une opération maritime dans le golfe de Cronstadt. On dit même qu'elle vise plus haut et plus loin, et qu'elle ne songe à rien moins qu'à prendre pied sur le Pacifique. Or, déjà la Chine envoie des forces en Mandchourie, tandis que le Japon, qui semble avoir désormais les mains libres, se dresse sur l'horizon lointain. Qui sait ce que l'avenir réserve de ce côté à l'empire germanique, entraîné par ses appétits gigantesques à des efforts désorbités? Il ne serait pas le premier qui périrait victime de démentes ambitions.

Ayant remporté sur les bolcheviks une victoire facile et surtout sportulaire, Guillaume II a pu se croire un moment le maître d'accomplir les destinées auxquelles il se suppose mystiquement appelé. Je crains pour lui, au contraire, que ne commence une ère de complications graves, et capables d'avoir des contre-coups jusqu'en Occident.

VIGOUREUX COUP DE MAIN A LA TRANCHÉE DE CALONNE

(5 Mars.)

Les Allemands dans leurs reconnaissances offensives, s'étant heurtés partout à une solide muraille, doivent être maintenant fixés sur ce qu'ils désiraient savoir, tout en espérant autre chose. Surtout la résistance américaine a dû leur apporter quelques déceptions. Elle fut, comme je l'ai dit déjà, magnifique, et c'est en communauté de sentiment avec le pays tout entier que M. Clemenceau est allé porter avant-hier à nos nouveaux alliés des félicitations méritées.

Nous en revenons donc aux coups de main, du moins jusqu'à nouvel ordre. Il s'en est produit d'assez vifs en Lorraine qui, tous, ont été pour l'ennemi de nouveaux échecs. Celui qu'en manière de repartie nos troupes ont exécuté à la tranchée de Calonne, dans cette région des Éparges



(Cl, Beaufrère.)

Artillerie lourde américaine traversant une plaine inondée.

qui, depuis de longs mois, n'avait plus figuré aux communiqués, n'aura certainement pas été du goût de nos adversaires.

Nul motif de contentement pour eux non plus sur le front anglais. Là, ce sont nos alliés qui, d'une façon générale, ont attaqué, et avec succès. En quelques points, ils ont trouvé devant eux des tranchées inoccupées, ce qui semblerait indiquer, chez les Allemands, un changement de dispositif, s'il ne s'agit pas simplement d'une rectification de positions.

L'initiative n'exclut pas la vigilance. C'est ce qu'on montré les Britanniques en recevant comme il convient l'ennemi qui les tâtait dans le secteur de Lens, un des points sensibles du front.

En Russie la paix signée par les bolcheviks, le couteau sous la gorge, qu'ils ont si stupidement tendue, n'a point empêché les Allemands d'occuper les îles d'Aland, ni de mettre à la mer une flotte de quinze navires parmi lesquels se trouvent des brise-glaces et des vaisseaux de transport, et qui semble se diriger sur Cronstadt.

L'État-major se rend probablement compte que, pour donner une valeur quelconque au « chiffon de papier » signé à Brest-Litovsk, — c'est le cas ou jamais d'employer cette expression célèbre, — il lui faut mettre la main sur l'ancienne capitale des tsars et y établir un gouvernement moins funambulesque que celui des Trotzky et des Lénine. Les mesures dont je viens de parler accusent suffisamment, je crois, cette intention. Seulement, à une ligne d'opérations terrestres très longue et assez exposée, il préfère substituer des communications maritimes, sachant fort bien que la flotte de la Baltique ne résistera pas plus que les trop fameux gardes rouges. C'est sa façon à lui, de résoudre la question encore pendante de la résistance éparse ou de l'apaisement total. Il est comme ceux dont parlait Tacite : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Maîtres aussi de l'Ukraine, les empires centraux tiennent la malheureuse Roumanie sous le couteau et entendent lui imposer des conditions exorbitantes. Mais à quoi aboutiront tous ces coups de force le jour où, comme nous sommes en droit d'en garder la ferme espérance, les oppresseurs du monde auront succombé ?

LA DÉFENSIVE-OFFENSIVE

(6 Mars.)

Au cours des très nombreux coups de main qui ont été effectués de part et d'autre pendant ces derniers jours, et qui, parce qu'ils semblent vouloir se continuer, sont sans doute imposés par des circonstances dont le commandement est seul en état



(Cl. Meurisse.)

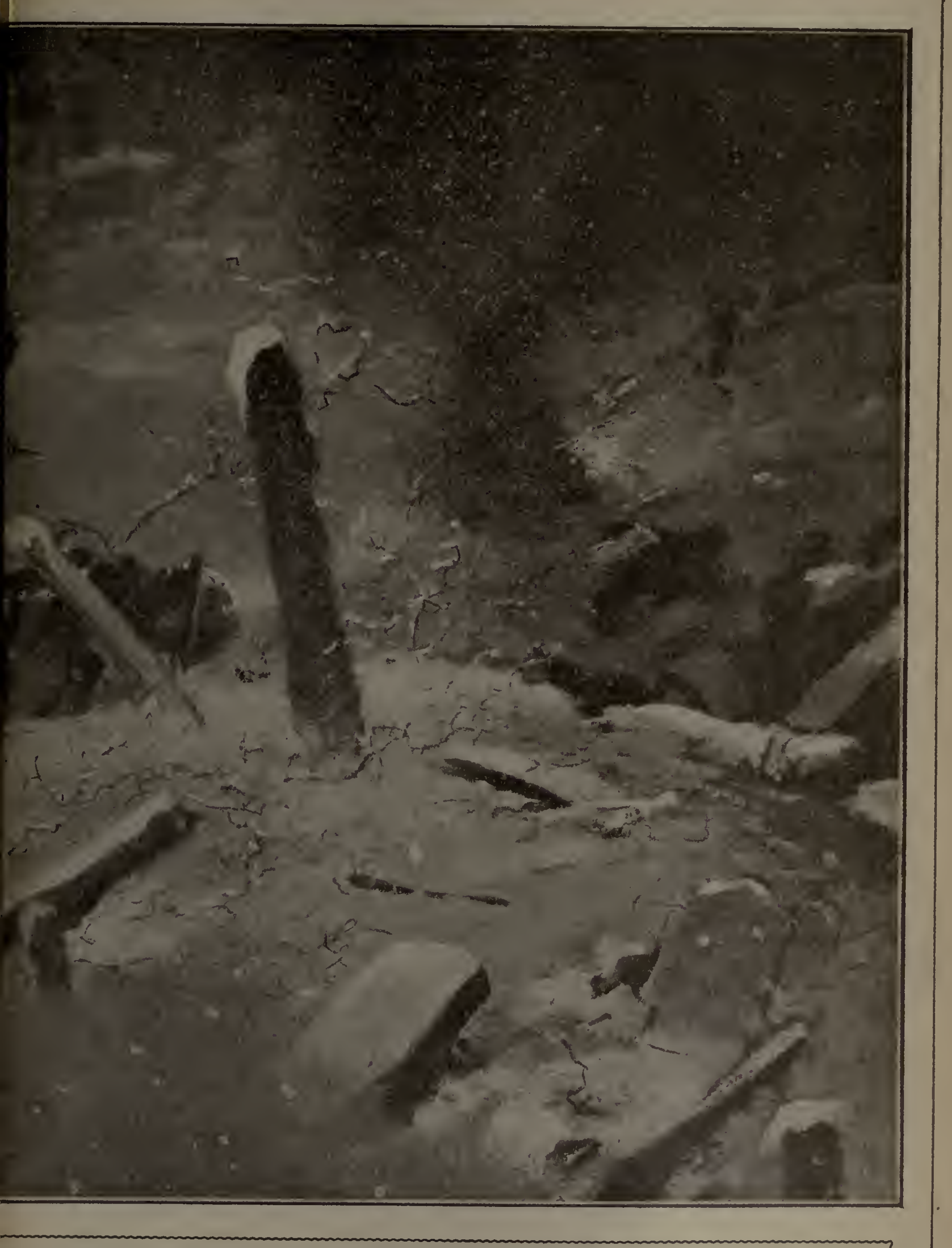
Sur le front : Brancardiers portugais attendant l'heure du départ.

Opération de reconnaiss[a]



Les coups de main se multiplient de part et d'autre sur tout le front. Opérations de sondage pour reconnaître les forces en présence et percer à jour les projets offensifs de l'adversaire. L'action qui se déroule ici dans un secteur britannique, rencontrait

e sur le front britannique



ne résistance opiniâtre, sur un point hérissé de défenses barbelées. Mais le tank a assé, broyant pieux et fils de fer; nos alliés s'élancent vers le but assigné, nettoient a tranchée ennemie et en ramènent les rares occupants qui ont survécu à l'assaut.

d'apprécier la valeur, on a constaté que, sur divers points, l'ennemi avait, avant d'être abordé, évacué spontanément les premières lignes. Il se peut, comme je le disais hier, que ce recul indique un changement de dispositif ou une rectification de positions. Mais, en y regardant de plus près, on peut y voir tout simplement aussi l'application des instructions données par Ludendorff au mois d'août pour l'échelonnement de la défense en profondeur.

Il a été constaté, aussi bien par les Allemands que par nous, — car il est arrivé aussi deux ou trois fois que, de notre côté, les tranchées avancées aient été abandonnées par ordre, — un fait expérimental contre lequel aucune théorie ne prévaut, à savoir que, sous le bombardement des pièces lourdes, tout ce qui se trouve dans la zone battue est inexorablement ravagé. Vouloir quand même se cramponner à cette zone est donc un acte héroïque et digne assurément de toutes les admirations, mais pratiquement inutile et infiniment dangereux. Avec le matériel actuel, les avancées du terrain ne doivent plus constituer qu'une sorte de front de couverture, d'où l'on voit mieux qu'à l'arrière, et où demeure à poste fixe une simple ligne de sentinelles, j'entends par là des petits postes abrités pourvus de mitrailleuses et, aguichant l'ennemi, mais prêts à se replier au premier signal, sinon même à tout abandonner aussitôt que s'annonce l'attaque, à condition qu'ils puissent le faire sans être remarqués.

De la sorte, le véritable combat se livre plus loin, contre une muraille de retranchements solides et puissamment défendus. Pour les aborder, l'ennemi est obligé de se découvrir, et s'expose à des pertes sanglantes. Que si, par aventure, il parvient à les enfoncer, d'autres, installés plus loin en échelons, et qui n'ont pas eu à souffrir du feu de son artillerie, se dressent encore devant lui. Tel est bien le système que Ludendorff a ordonné d'adopter. Tel est celui que nous avons adopté nous-mêmes, et qui nous permettra de repousser la grande attaque, le jour où elle se produira.

Mais, alors, va-t-on dire, il n'y a pas de raison pour que les choses finissent? Pardon! il y en a une certaine, qui tient à la possibilité de reprendre la manœuvre quand l'ennemi, usé par une série d'assauts infructueux, paraîtra suffisamment épuisé. Quels que soient les avantages que leur confère la honteuse capitulation de la Russie, et que d'ailleurs les événements ultérieurs peuvent sensiblement diminuer, les Allemands ne tiendront rien de solide tant qu'ils ne nous auront pas battus. Le front occidental est une barrière toujours debout contre leurs convoitises. Cette barrière, il faut l'abattre ou renoncer à tout.

Hindenburg est donc condamné tôt ou tard à engager l'offensive, et peut-être, pour en choisir le moment, lui est-il in-



(Cl. Rol.)

Une escadrille de chasse, sur le front britannique.

terdit d'être aussi patient que nous. Qu'il trouve devant lui une organisation pareille à celle qu'il a lui-même jugée la meilleure et qu'il a effectuée naguère au prix d'un recul de plus de trente kilomètres, et il sera infailliblement brisé. Après, nous verrons.

LE PACTE DE BREST-LITOVSK TENU POUR NUL PAR LES SOCIALISTES DE MOSCOU

(7 Mars.)

Le spectacle que donnent au monde les maximalistes russes est véritablement pitoyable. On a devant soi de malheureux désorbités, qui se démènent avec des gestes incohérents, comme des hannetons dans une cloche. Ils veulent la paix, la signent même, et le lendemain proclament l'état de guerre. Ils s'agenouillent devant la force ; ils acceptent la ruine de leurs pays et, sans avoir l'air de se douter que c'est eux qui en sont cause, ils prennent à la cantonade des airs de rodomonts. Voici un de leurs journaux, la *Nouvelle Vie*, qui déclare inacceptables les conditions de Brest-Litovsk, et réclame la création d'une armée où les officiers retrouveraient leur situation d'antan. Il est vraiment bien temps d'y songer !

Ce qui visiblement tarabuste cette bande de fous dangereux, est la perspective de voir les Allemands venir à Petrograd. Ils ne doutent pas un instant que telle soit l'intention du kaiser, ne serait-ce que pour les mettre à la porte, et que cette intention ne doive se réaliser aussitôt que la fonte des glaces aura rendu possible l'abordage par mer. Ils sont comme quelqu'un qui, ayant dégringolé d'un cinquième étage dans la rue, manifesterait sa surprise de s'être cassé les reins. Cependant, la constatation de leur impuissance absolue ne les empêche pas de parader, comme s'il leur restait encore un étai sur quoi s'appuyer. Ils constituent un conseil militaire pour la haute direction d'une défense impossible et ordonnent l'armement du peuple. Tout cela serait du dernier comique s'il n'y avait pas dans cette versatilité démente quelque chose d'infiniment douloureux.

Les Allemands, bien entendu, s'en moquent. Mais peut-être sont-ils moins prêts à se réjouir des événements sibériens. Une bataille est engagée, sur le chemin de fer, coupé à hauteur du lac Baïkal, entre les bolcheviks, travaillant pour le compte des empires centraux, et le chef de cosaques Samenof, qui a dû se retrancher. Mais déjà apparaissent dans le lointain les baïonnettes japonaises, venant protéger les immenses approvisionnements rassemblés à Vladivostok par le gouvernement du mikado dans un esprit de solidarité qui n'a plus de raison d'être. Et la Chine pousse des troupes vers la Mandchourie. Voilà bien le péril jaune qui naguère hantait les nuits de Guillaume et lui inspirait des croquis



(Cl. Ministry of Information.)

Anglais creusant une tranchée dans un champ de houblon.

6 MARS — LES FAITS — 7 MARS

Serbie. — *Le gouvernement de Corfou déclare que la crise actuelle intérieure du Cabinet serbe n'a aucun rapport avec la politique de guerre qui demeure immuable, ayant pour elle non seulement toute la Skoupchina, mais aussi tout le peuple serbe, ainsi que le prouvent l'attitude et le moral inébranlable des troupes serbes. Les buts de guerre de la Serbie ne sont pas inspirés par l'idée d'arriver à un engagement territorial plus ou moins avantageux avec l'ennemi, mais par l'idée de justice qui domine la guerre et doit dominer la paix.*

Iles d'Aland. — *Les Allemands commencent le débarquement de leurs troupes.*

Pola. — *Une escadrille de 15 hydravions italiens survole la base navale et les bassins où se trouvent les torpilleurs autrichiens. De nombreux incendies éclatent dans les dépôts militaires et l'un d'eux est visible à plus de 50 kilomètres en mer.*

Guerre aérienne. — *Cent deuxième raid d'avion allemands sur l'Angleterre. C'est la première incursion exécutée par une nuit sans lune.*

Allemagne et Finlande. — *Signature d'un traité de paix, aux termes duquel l'Allemagne déclare qu elle interviendra en faveur de la reconnaissance de l'autonomie et de l'indépendance de la Finlande. Celle-ci s'engage à ne céder aucune partie de ses possessions à une puissance étrangère et à n'accorder aucun droit de servitude sur les domaines soumis à sa souveraineté, sans un accord préalable avec l'Allemagne.*

Le traité de paix, fait remarquer Le Temps, *ne change rien à la situation de fait établie depuis longtemps. En effet, si la Finlande, en tant que province de l'empire russe, pouvait être considérée comme en guerre avec l'Allemagne, elle ne participait aucunement aux hostilités et même des milliers de jeunes Finlandais s'étaient engagés dans l'armée allemande.*

aussi obscurément symboliques que lourdement fuligineux.

Ainsi, loin de s'éclaircir, les affaires orientales se brouillent davantage. Des événements se préparent, dont on ne saurait encore évaluer la portée, car si le kaiser a pu, grâce à la corruption, rayer la Russie de la carte du monde, peut-être a-t-il commis une grave imprudence en voulant pousser ses ambitions trop loin.

C'est le propre de cet esprit présomptueux de se susciter à lui-même de nouveaux ennemis, dans le moment précis où il croit atteindre un de ses buts. La monstrueuse intensité donnée à la guerre sous-marine — dont, par parenthèses, le ministre britannique montrait avant-hier la malfaisance en partie enrayée par des mesures de plus en plus actives — a soulevé l'Amérique. Les appétits dévorateurs qui visent tout simplement à engloutir l'ancien empire des tsars, font sortir de leur attitude expectante deux pays, dont l'un surtout possède des forces redoutables. Nous verrons comment Guillaume II se tirera de ce mauvais pas.

L'ALLEMAGNE MENACE LA ROUMANIE DE LA PARTAGER ENTRE LA HONGRIE ET LA BULGARIE

(8 Mars.)

Ayant été trahie trois fois par les Russes, la malheureuse Roumanie est obligée aujourd'hui de subir les rudes conditions que lui impose un implacable vainqueur. Notre sympathie attristée ira tout entière à ce noble et vaillant pays, qui s'est montré si loyalement attaché à la cause que nous entendons défendre jusqu'au bout. Il avait fait dans la guerre un brillant début, encore que l'orientation de ses armées ne fût pas celle qu'il aurait fallu. Il a montré dans l'adversité une solide énergie et une belle constance, luttant contre toute espérance et refusant de rendre une épée déjà brisée. Maintenant il succombe, honteusement abandonné par un voisin dont la mission était de le sauver.

Son objectif véritable, quand il prit les armes, eût dû être la Bulgarie, et non la Transylvanie. Lancé dans une direction mauvaise, il avait le droit de compter sur le secours annoncé d'une armée puissante. Il ne reçut que celui de quelques milliers d'hommes, avec un nombre insuffisant de canons. Et tandis qu'il livrait bataille pour défendre sa capitale, des misérables travaillaient dans ses rangs pour le compte de l'ennemi. Une catastrophe était donc devenue inévitable, malgré l'appui cordial que nous lui donnions, et dont il connaît






(Cl. Committee on Public Information.)

Avec les Américains : 1. Dans la ranchée. 2. Croix de guerre et son prisonnier. 3. Construction d'abri. 4. Défense contre avions.

8 MARS **LES FAITS** **9 MARS**

Front britannique. — *Deux fortes attaques locales lancées par les Allemands, l'une au sud de la forêt d'Houthulst, l'autre au sud de la route de Menin, près du château de Polderhoeck, donnent lieu à de vifs combats. La dernière se prolonge jusque dans la nuit, mais toutes deux se terminent après des alternatives diverses, par le rejet des assaillants dans leurs lignes.*

Paris. — *Attaque aérienne allemande menée avec des forces considérables. Dix à douze escadrilles d'avions de bombardement se succèdent, prenant pour direction de leur marche les vallées de l'Oise et de la Marne et la ligne du chemin de fer de Creil à Paris. Notre artillerie de barrage arrête heureusement un certain nombre d'appareils, et les résultats du raid, qui auraient pu être désastreux, ne sont pas en proportion de l'importance de l'attaque. Un avion ennemi est abattu dans la forêt de Compiègne et les quatre passagers sont tués.*

Coup de main portugais. — *Dans la région de Neuve-Chapelle, nos alliés réussissent à atteindre la deuxième ligne ennemie qu'ils trouvent fortement organisée : ils chassent une partie des défenseurs, jettent des grenades dans un grand nombre d'abris encore occupés, en font sauter quelques autres et ramènent des prisonniers avec 2 mitrailleuses.*

Hautes distinctions au roi de Grèce. — *Les gouvernements français et anglais confèrent au roi Alexandre la grand croix de la Légion d'honneur et le grand cordon de l'ordre du Bain.*

En Mésopotamie. — *Occupation de Hit, sur l'Euphrate, par les troupes britanniques. Les Turcs se retirent à 11 kilomètres en amont. Hit, situé sur une hauteur qui domine le cours du fleuve, est une ville d'environ 8 000 habitants.*

Mayence. — *Neuf aviateurs britanniques survolent et bombardent la ville, dans l'après-midi.*

la valeur. Du moins, à l'inverse de ceux qui l'ont sacrifié pour mieux tomber dans l'opprobre et la déliquescence a-t-il sauvé intégralement son honneur.

Ah ! certes, il traverse en ce moment une crise infiniment douloureuse. Elle sera, nous l'espérons, passagère, car c'est, comme je l'ai dit déjà, sur le front occidental que se règleront définitivement toutes les questions dont les empires centraux croient avoir imposé la solution conforme à leurs ambitions débridées. La bravoure des alliés, que ne lassent point les coups indirects du sort, finira bien par remettre les choses dans la voie normale. Ils travaillent pour la justice, qui n'a jamais manqué de saisir tôt ou tard les flibustiers et les détrousseurs.

Peut-être même l'heure de cette réparation approche-t-elle. On dirait, en effet, qu'avec le retour du beau temps, l'ennemi prélude à l'exécution tant retardée de ses desseins. Déjà, par ses plus récentes entreprises, il paraît avoir cherché à nous induire en quelque fausse manœuvre qui aurait amené le déplacement prématuré de nos réserves. Si c'était là son intention, il a complètement manqué le but, puisque, en arrière de nos premières lignes, rien n'a bougé, et que les troupes en position ont largement suffi à le bousculer.

Mais voici que, depuis hier, les combats d'artillerie prennent une certaine violence, aussi bien du côté de la Scarpe que vers Saint-Quentin, et en Champagne, dans le secteur de Reims. Est-ce là le prélude de l'engagement général? Nous ne tarderons pas à l'apprendre. Mais déjà nous savons, et les Allemands eux-mêmes ne sauraient en douter, que, sur quelque point que la bataille s'engage, les masses germaniques trouveront devant elles une muraille résistante, que défendront jusqu'au bout des hommes résolus.

DÉVELOPPONS NOTRE AVIATION

(9 Mars.)

Je trouve dans le discours très démonstratif que M. Bonar Law, chancelier de l'Échiquier, a prononcé jeudi à la Chambre des communes, deux énoncés de fait qui commandent particulièrement l'attention. Ce discours nous apprend tout d'abord que les forces alliées, déployées de la mer du Nord à l'Atlantique, bénéficient d'une supériorité numérique assez notable, malgré le transfert de trente divisions du front oriental sur l'autre. Sans doute, notre avantage n'est pas énorme. Il pourra même encore, peut-être, se trouver réduit par de nouveaux transbordements, maintenant que la capitulation de la Russie est définitive et que la pauvre Roumanie est con-

10 MARS — LES FAITS — 11 MARS

En Palestine. — *L'armée Allenby progresse vers le nord, le long de la route de Jérusalem à Naplouse, à travers une région très escarpée et des plus difficiles où l'ennemi oppose une résistance opiniâtre appuyée par un très grand nombre de mitrailleuses habilement dissimulées.*

En Mésopotamie. — *La garnison turque de Hit continue sa retraite en remontant l'Euphrate, attaquée par les avions britanniques qui mitraillent les troupes et les convois, en les survolant à faible hauteur.*

Stuttgard. — *Bombardement des usines Daimler et d'autres objectifs militaires par une escadrille britannique dont le raid exécuté en plein jour est très efficace.*

Sur mer. — *Le navire-hôpital* Guildford-Castle, *battant pavillon de la Croix-Rouge et ayant tous ses feux distinctifs allumés, est attaqué dans le canal de Bristol par un sous-marin auquel il parvient à échapper.*

Paris. — *Nouveau raid d'avions allemands, plus meurtrier que le dernier: on compte 100 morts et 79 blessés, mais, parmi les morts, il y a 66 victimes d'une panique survenue à l'entrée d'une station du Métropolitain.*

Les escadrilles ennemies perdent 4 appareils; l'un d'eux, un Gotha, tombe en flammes, et sur ses trois passagers 2 sont carbonisés; le troisième, qui est un capitaine commandant d'escadrille, est vivant encore mais grièvement brûlé. Les hommes des autres équipages sont presque tous blessés.

Les Etats-Unis et les Alliés. — *Arrivée à Paris de M. Baker, ministre de la Guerre américain; il reçoit les représentants de la presse, auxquels il déclare que son pays est décidé à engager toutes ses ressources dans la lutte.*

En Russie. — *Le gouvernement quitte Petrograd pour s'installer à Moscou.*

trainte de subir la loi du vainqueur. Mais, d'autre part, il faut compter avec le renfort américain qui s'accroît dans des proportions sensibles et doit, dans un délai assez prochain, faire plus sensiblement pencher la balance de notre côté. Sous ce rapport donc, nous nous trouvons en bonne posture, constatation qui n'est sans intérêt, ni au point de vue de la résistance, ni pour la facilité des manœuvres éventuelles que les circonstances indiqueront.

Au reste, M. Bonar Law qui, en sa qualité de membre du comité de guerre, est certainement bien informé, juge que nous sommes également en avance sous le rapport de l'artillerie et surtout des munitions. Cette avance pourra, comme l'autre, être plus ou moins balancée par l'entrée en action d'une certaine quantité de matériel autrichien. Nous conserverons quand même une autre supériorité que le ministre anglais qualifie d'écrasante. C'est celle de l'aviation.

Des hommes comme lui ne s'aventurent point à la légère ; nous devons donc ajouter foi à ce qu'il nous dit. Or, il s'agit ici d'un fait considérable par sa double conséquence. L'aviation est, en effet, devenue une arme défensive et offensive, une arme qui protège et menace à la fois. D'une part, sa coopération est indispensable à l'artillerie qui, sans elle, est aveugle. De l'autre, elle peut porter chez l'ennemi la terrorisation et la défaite. J'ai toujours pensé, pour ma part, que la lutte actuelle aurait son dénouement dans l'air, et je ne m'en dédis pas.

Sans entrer ici dans le détail des opérations d'ordre divers auxquelles est appelée à participer la cinquième arme, ni des incontestables services qu'elle est appelée à rendre dans la découverte, l'exploration, le réglage du tir et le déréglage de celui de l'ennemi, ce n'est point se livrer à des inspirations abusives que d'évoquer l'œuvre grandement efficace qu'elle pourrait accomplir en allant, par escadres massives, porter la dévastation et la ruine en plein territoire allemand ; ce n'est pas le raid de cette nuit sur Paris qui me fera changer d'avis, au contraire. Elle ferait là, chez l'ennemi, du pacifisme à la bonne manière, un pacifisme d'ailleurs promptement incoercible et plus actif encore que celui de la faim.

Seulement, pour cela, il faut qu'elle soit nombreuse et forte. Il faut qu'elle se développe incessamment, par une progression hâtive en même temps qu'ordonnée. M. Bonar Law nous donne l'assurance qu'il en va ainsi en Angleterre. Je crois savoir qu'ici nous ne restons pas en arrière. Mais que les ouvriers d'usine le sachent bien. Ils prennent d'avance leur part contributive de la victoire future en fabriquant des moteurs de plus en plus puissants et de plus en plus nombreux, comme leurs camarades d'Angleterre en construisant des bateaux.

(Cl. Official phot. et Chusseau-Flaviens.)

La mise en position de l'artillerie lourde et le chargement d'un gros canon.



Cl. Branger.)

Restes d'un des gothas abattus, le 9 mars, au retour du raid sur Paris.

COMBATS PRÉMONITOIRES

(10 Mars.)

Un peu avant que les avions allemands se fussent répandus sur Paris, comme ces immondes rapaces qui ne se jettent sur leurs victimes que pendant l'horreur des sombres nuits, le prince Ruprecht de Bavière avait dirigé contre le front anglais deux attaques qui pourraient bien être les engagements avant-coureurs de l'offensive tant de fois annoncée.

Vendredi, dès l'aube, des colonnes relativement massives s'ébranlaient au sud de la forêt d'Houthulst et, lançant devant elles des jets de liquides enflammés, abordaient les positions britanniques. On sait que nos ennemis, que ne rebutent ni la dégradation ni l'opprobre, doivent parfois à ces moyens ignobles certains succès passagers. C'est ce qui est arrivé encore cette fois. La ligne avancée a dû être évacuée, après une lutte très vive, sur un front d'environ cinq cents mètres. Mais un puissant retour offensif ne tarda pas à rétablir la situation, si complètement que l'assaillant se trouva refoulé à trois cents mètres en deçà de son point de départ. Il s'était cassé le nez sur la barrière qu'il croyait enfoncer.

Quelques heures plus tard, à la nuit tombante, les Allemands revenaient à la charge sur un autre point. Ils avaient pris comme objectif, cette fois, la partie des lignes anglaises qui, à environ vingt-cinq kilomètres du premier secteur d'attaque, s'étend entre la route d'Ypres à Menin et le château de Polderhoek. Le résultat a été exactement le même. Deux cents mètres de tranchées qui avaient cédé sous le premier choc et la violence du feu d'artillerie furent récupérés dans la nuit. Et rien n'a été changé de ce qui existait avant.

Si le lecteur veut bien se souvenir de ce que j'écrivais il y a quelques jours sur le dispositif général de nos lignes de défense, il trouvera dans ce double événement l'entière confirmation des conclusions que j'en ai tirées. Le tracé des boyaux avancés ne forme en réalité qu'une sorte d'avant-ligne, destinée à céder sous des rafales qui bouleversent tout. Cette avant-ligne doit donc être faiblement occupée, si l'on veut éviter des pertes inutiles. Et ici, en effet, les communiqués britanniques nous disent qu'il y en a eu très peu. Mais à l'arrière commence la véritable résistance, une résistance qui n'est pas seulement statique et passive, mais qui prépare les retours victorieux. Quand l'ennemi, après avoir franchi sans trop de difficultés le premier obstacle, se lance à l'assaut du second, il est pris, en terrain découvert, par les tirs de barrage et généralement dissocié. Alors, la contre-attaque à beau jeu.

Nous avons tous les droits de compter

12 MARS	LES FAITS	13 MARS

Front occidental. — *Echec d'un coup de main allemand sur les positions portugaises au sud-est de Laventie, dans le secteur de La Bassée : l'infanterie ennemie battue de front et en flanc par le feu des mitrailleuses, subit de fortes pertes en essayant de franchir les réseaux de fil de fer, puis en se repliant sous le barrage de l'artillerie.*

Guerre aérienne. — *Pour la 3e fois depuis le 9 mars les aviateurs britanniques exécutent un raid de jour en Allemagne : ils attaquent les usines, la gare et les casernes de Coblentz où ils provoquent des explosions et des incendies*

Trois zeppelins franchissent la côte anglaise du Yorkshire : l'un d'eux jette quatre bombes sur Hull; les autres errent pendant quelques heures dans la campagne et retournent vers la mer.

En Arménie. — *Les Turcs réoccupent Erzeroum. où ils trouvent un important matériel de guerre.*

En Belgique. — *Les Anglais s emparent dans un coup de main, d'un point d'appui organisé par l'ennemi au sud-est du bois du Polygone.*

Les troupes belges prennent pied dans les tranchées allemandes au sud-est de Lombaertzyde, mettent hors de combat tous les défenseurs de la 1re ligne, dépassent celle-ci et arrêtent dans un violent corps à corps une attaque débouchant de la seconde ligne.

Guerre aérienne. — *Les Anglais bombardent les usines de munitions et les casernes de Fribourg. Les Allemands, de leur côté, envoient sur la côte anglaise un zeppelin qui détruit des maisons à Hartlepool.*

En Russie. — « *Les troupes allemandes qui, après entente avec le gouvernement roumain, ont été lancées de Braïla sur Odessa, par Galatz et Bendery, ont occupé Odessa après divers combats avec des bandes. Les troupes austro-hongroises venant de Shonericka les ont suivies.* » (*Communiqué allemand du* 14.)

avec l'efficacité de cette tactique, appuyée sur la bravoure et le sang-froid de nos poilus, pour briser la ruée allemande qui s'annonce. Nos sauvages ennemis auront beau multiplier sur Londres ou sur Paris des raids homicides qui, d'ailleurs, ne leur donneront que des satisfactions de plus en plus disproportionnées avec les forces aériennes qu'ils mettent en jeu, ils ne nous feront rien perdre de notre assurance, et nous attendrons avec une fermeté indéfectible ce dernier quart d'heure dont M. Clemenceau disait, avant-hier, qu'il doit être le nôtre. Mais combien ont raison ceux qui demandent avec insistance que nous soyons armés solidement pour la bataille de l'air !

PRÉCAUTIONS PRÉVENTIVES

(11 Mars.)

Il existe plusieurs moyens de préserver Paris contre les incursions des gothas, ou tout au moins de réduire sensiblement leur malfaisance. Je laisse de côté, bien entendu, l'idée — dont cependant il a été question — de passer entre belligérants une convention interdisant le bombardement des villes ouvertes. Avec nos sauvages ennemis, il n'est point de conventions possibles, pour la bonne raison qu'ils n'en respectent aucune. Ont-ils jamais observé les décisions de la conférence de Bruxelles ou la convention de Genève? Ils tirent sur les ambulances et coulent les navires-hôpitaux. Ce sont des fauves, qui ne cèdent qu'à la force et qu'il faut enchaîner pour en avoir raison.

Au surplus, qu'est-ce exactement qu'une ville ouverte? Même celles qui ne sont point fortifiées sont pourvues d'établissements militaires ou simplement de gares de chemins de fer qui jouent dans la guerre un rôle important. La fourberie allemande ne connaîtra bientôt aucune autre ville ouverte que les siennes, et trouvera matière, sur ce sujet, à des discussions interminables. d'ailleurs complètement privées de sanctions.

Il y a, à mon sens, mieux à faire. Il y a à chercher à la fois l'effet matériel et l'effet moral. Le premier, indépendamment des précautions recommandées et qui, strictement observées, sont d'une efficacité incontestable, peut s'obtenir de deux façons : d'abord par des drachens postés de distance en distance sur les avenues de la capitale, puis, et surtout, par des bombardements constants et autant que possible prémonitoires, sur les repaires d'où les oiseaux funèbres prennent leur vol.

Ces repaires, si camouflés qu'ils soient on en connaît au moins un certain nombre, comme le montrent les communiqués eux-mêmes. N'a-t-on pas été, au moment même





(Clichés Rol.)

APRES LE RAID DU 8 AU 9 MARS

1-2. Dégâts causés par les bombes allemandes sur des maisons parisiennes. — 3. Après la visite du président de la République dans un quartier ravagé.

14 MARS — LES FAITS — 15 MARS

En Champagne. — *Dans la soirée nos troupes attaquent la ligne allemande à l'ouest du Cornillet et chassent l'ennemi des tranchées où il se maintenait depuis le 1er mars.*

Un autre de nos détachements pénètre dans les positions allemandes du mont Blond et en ramène des prisonniers.

Front portugais. — *Les Allemands tentent deux coups de main contre nos alliés qu'ils ont beaucoup harcelés depuis quelques jours et qu'ils bombardent violemment avec des mortiers de tranchée.*

En Russie. — *Un communiqué officiel maximaliste annonce que l'évucuation de Petrograd est terminée et que dorénavant aucun habitant ne pourra quitter la ville. Les trains de voyageurs sont supprimés.*

Le congrès des Soviets se réunit à Moscou pour discuter la question de la ratification du traité de paix de Brest-Litovsk.

Dans les Flandres. — *Au cours d'une tentative de raid effectuée pendant la nuit sur les positions britanniques de la région de Paschendaële, un fort détachement allemand, pris sous le barrage d'artillerie, subit de fortes pertes.*

Front belge. — *Le communiqué de nos alliés signale le fréquent usage de projectiles asphyxiants auquel l'artillerie allemande a recours depuis quelque temps.*

Aviation américaine. — *M. Baker, ministre de la guerre des Etats-Unis, visite un champ d'aviation américain sur le front français. Là, sur une étendue de terrain de cent milles carrés, s'instruisent un millier de pilotes. « Vous n'aurez bientôt plus besoin de nous, dit un des officiers instructeurs français : vos jeunes gens ont de l'audace, du nerf, de l'initiative et se forment avec une étonnante facilité... »*

En Roumanie. — *On annonce le départ du général Berthelot et de la mission française.*

où s'effectuait le raid sur Paris, bouleverser les aérodromes de la Ville-aux-Bois et d'Epreux? J'imagine que si cette opération salutaire était toujours préventive, plutôt que concomitante, elle donnerait de précieux résultats. Et même elle serait encore fort utile si elle était faite au moment précis de la rentrée au gîte, quand les pirates viennent hâtivement se remiser, une fois leurs mauvais coups accomplis.

La seconde manière est celle des ripostes effectives, à la condition expresse que celles-ci soient rapides, violentes et puissamment ordonnées. Asticoter le sanglier dans sa bauge est un jeu inutile et dangereux. Si on ne le blesse pas jusqu'au cœur, il se jette sur vous et vous déchire. Plutôt que de procéder à des bombardements incomplets sur des points de médiocre importance stratégique ou politique, il vaut mieux s'en abstenir complètement, ne serait-ce que pour ôter aux Allemands tout prétexte de se dire en état de légitime défense, comme ils viennent encore de le faire, d'ailleurs mensongèrement.

Mais si des escadrilles compactes, formant masse redoutable et armées autant pour se défendre que pour attaquer, allaient quelque jour crever les ponts de Cologne et mettre en capilotade quelques bonnes banques de Francfort, alors on verrait tout de suite se calmer l'ardeur agressive qui se manifeste dans l'aviation allemande contre Londres et contre Paris. Laissons donc là les demi-vengeances pour obtenir des satisfactions complètes. J'entends parfaitement que, pour cela, il faut une organisation formidable. On voudra bien me rendre cette justice que je l'ai réclamée depuis longtemps.

SUR TERRE ET DANS L'AIR

(12 Mars.)

L'ennemi paraît vouloir transporter ses opérations-éprouvettes du front anglais sur le nôtre. Dans la journée de dimanche, il a dessiné deux fortes attaques tant en Champagne, vers la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet, que dans le secteur de la côte de l'Oie et du Mort Homme. Elles ont été brisées l'une et l'autre, mais l'activité de l'artillerie, là et ailleurs, est plutôt en croissance, ce qui signifie peut-être que d'autres événements se préparent. En tout cas, les actions dont je parle ont le même caractère que les précédentes, dont le sort fut le même. Je veux dire qu'elles ne se présentent point comme des entreprises prémonitoires d'un engagement général.

Pendant ce temps, la guerre aérienne s'étend et se généralise et l'ennemi ne tardera pas à se rendre compte que ses raids sur Londres et sur Paris ne resteront

pas impunis. Des avions britanniques sont allés planer sur Stuttgart, où ils ont mis à mal la gare du chemin de fer et une usine d'automobiles. Une autre escadrille a bombardé, au nord-est de Saint-Quentin, des dépôts de munitions, des cantonnements et des champs d'aviation ennemis. Une troisième a désorganisé un convoi et des troupes en marche. Une vingtaine d'appareils ennemis ont été abattus, tandis que nos alliés n'en perdaient que trois.

De notre côté, il a été fait également d'assez bonne besogne. En quatre jours, nos pilotes ont détruit ou jeté bas vingt-trois aéroplanes et fait tomber sur des établissements militaires ennemis vingt-quatre tonnes de projectiles. Cette reprise énergique de la bataille aérienne est de fort bon augure. Il faut y voir les premiers effets de la réorganisation qui a été opérée dans les services du front et de l'arrière, en même temps que les bienfaits, appelés à grandir encore, d'une direction plus ferme, plus condensée et plus clairvoyante aussi.



(Cl. Beaufrère.)

Un de nos canons de 280 mm. sortant de son abri pour tirer.

Il faut également y trouver pour l'avenir un motif de confiance, car de la maîtrise de l'air, je ne saurais trop le redire, doit dépendre la solution du conflit.

MOYENS DE DÉFENSE

(13 Mars.)

Cette fois, les pirates allemands n'auront point accompli leur hideuse besogne sans laisser quelques plumes de leurs ailes. Quatre appareils ont été abattus ou contraints d'atterrir. Cela, évidemment, ne compense point le sang inutilement versé, mais doit montrer à nos sauvages adversaires que la profession d'assassins nocturnes n'est pas absolument de tout repos. Quant au moral de la population, il n'est pas et ne sera pas ébranlé par la répétition de ces incursions meurtrières. Paris est fier de prendre sa part des périls et des douleurs de ceux qui le défendent avec tant d'abnégation et de tranquille héroïsme, comme a fort bien dit le président du conseil municipal. Il n'en faut pas moins redoubler de précautions et accumuler les moyens de défense. Les tirs de barrage intensifs ont démontré leur efficacité, en empêchant les avions ennemis de suivre la route qu'ils voulaient. Il faut encore quelque chose de plus, et je persiste à croire, dans cet ordre d'idées, que des réseaux de fil de fer, soutenus et tendus par des ballons captifs, constitueraient un expédient profitable. Il en a été suffisamment parlé pour que je n'y revienne pas. Je rappellerai seulement que le procédé a été employé avec succès à Venise et que si, à la vérité, la périphérie de Paris est beaucoup plus considérable que celle de la ville italienne, il suffirait de barrer, de la façon que je viens de dire, les secteurs sur lesquels doivent nécessairement apparaître les vautours. On comprendra de reste, je pense, que ce sujet ne peut être traité qu'avec beaucoup de discrétion, et c'est pourquoi je laisse à ceux que la question regarde directement le soin de l'examiner à fond.

Un autre moyen existe encore, devant lequel les Allemands n'ont point reculé et qu'ils nous donnent ainsi le droit d'employer nous-mêmes, encore qu'il répugne à nos sentiments de générosité. C'est d'enfermer quelques milliers de prisonniers boches, y compris les plus reluisants, dans des camps installés aux abords septentrionaux de la capitale. J'entends d'ici les personnes sensibles se récrier ; mais tout en rendant hommage à leur humanitarisme un peu falot, je me permets de leur rappeler que charité bien ordonnée commence par soi-même et que la peau du moindre de nos compatriotes vaut tout de même mieux, pour nous, que celle du plus huppé des



(Cl. Meurisse.)

Dans une cave-abri, pendant un raid nocturne.

junkers. La barbarie allemande ne connaissant ni frein ni limite, nous n'avons plus aucun scrupule à sauvegarder. Quelqu'un me disait l'autre jour qu'il serait fâcheux de voir s'effondrer sous nos coups la cathédrale de Cologne. Eh bien ! mais, et celle de Reims?

Attendons-nous à ce que, se sentant exposés à la culbute finale, les fils des Teutons mordent et frappent avec la fureur du fauve traqué. En ce moment, notre impassibilité les déconcerte. Ils cherchent visiblement à nous impressionner, pour nous déterminer à des actes offensifs dont ils savent bien que l'issue sera fort aléatoire. Nous entendons au contraire leur en laisser l'initiative et, pour des raisons de haute philosophie militaire, les obliger à tirer les premiers. C'est une tactique parfaitement justifiable, et qui a, dans l'Histoire, d'heureux précédents. Seulement, pour qu'elle soit entièrement profitable, il faut qu'elle ait comme corollaires d'abord une préparation bien complète, puis une attitude qui accuse autant de décision que de fermeté.

LA QUESTION DES REPRÉSAILLES
(14 Mars.)

Les avions anglais ont bombardé, sinon la ville de Coblentz, — car nous autres alliés montrons à l'égard des populations des égards que nos ennemis ne connaissent pas, — au moins ses usines, ses établissements militaires et sa gare. Bien qu'attaqués au cours de l'opération, ils sont tous rentrés indemnes. C'est une preuve nouvelle de la supériorité qui, chaque jour, s'affirme davantage de notre côté.

Or, si nous en croyons le *New-York Herald*, quatre des principales villes rhénanes, plus ou moins éprouvées déjà, et qui craignent les coups, auraient demandé au gouvernement allemand de suspendre les raids aériens. Nous verrons si le kaiser écoute leurs doléances. Mais cette démarche en dit plus long que tous les discours sur la valeur des représailles, que pour ma part je n'ai cessé de réclamer, sous la seule condition qu'elles soient effectives et opérantes. Peut-être même les villes en question ont-elles le sentiment avant-coureur du sort qui pourrait bien leur être réservé dans un temps prochain. En tout cas, elles sentent la haine universelle grandir contre leurs maîtres implacables, une haine qui creuse entre elles et nous un fossé que des siècles entiers ne parviendront pas à combler.

Les Allemands sont des barbares régressifs, qui ne renonceront à la barbarie que lorsqu'ils la sentiront près de retomber sur eux-mêmes. La seule menace, faite par le gouvernement britannique, d'appliquer à



(Cl. Rol.)

Saucisse de la défense aérienne de Paris.



Le martyre est consommé. Reims s'effondre sous les obus de gros calibre qui la trans-percent de part en part et que les vandales entremêlent d'engins incendiaires afin de la



Reims

ieux détruire. On voit ci-dessus ce bombardement sacrilège. Au-dessous : — Le Mont-
e-Piété. — 2. La maison de Saint-Vincent-de-Paul. — 3. Un coin de la rue des Cordeliers.

deux officiers boches, choisis dans la caste des hobereaux, le même traitement qu'ils voulaient infliger à deux officiers britanniques réputés coupables d'avoir lancé des proclamations du haut de leurs avions, les a engagés à mettre les pouces. Insolents dans le succès, ils s'aplatissent dès que la roue de la fortune semble tourner. Les fastes des victorieuses campagnes que nous avons menées sur leur territoire sont pleins de faits à cet égard fort significatifs. Or, le tempérament tudesque est toujours le même, depuis Iéna. Il a été seulement malaxé à coups de férule par les Hohenzollern, qui l'ont compliqué d'une arrogance insupportable. Mais il est capable de redevenir très souple à la première saute de vent. A nous donc de provoquer celle-ci, sans nous laisser arrêter par quelque scrupule que ce soit sur le choix des procédés. Car le temps est passé où l'on pouvait encore en avoir.

De la situation militaire générale, je n'ai rien à dire, sinon qu'elle est absolument stationnaire. On en reste partout, jusqu'à nouvel ordre, à l'ère des duels d'artillerie et des coups de main. Il n'y a guère qu'en Russie où l'on se bat en grand, il est vrai entre soi. En Finlande, la guerre civile se poursuit dans des conditions atroces, et à Moscou, où doit se retirer le gouvernement maximaliste, la lutte est tout près de s'engager entre les troupes de celui-ci et les anarchistes bon teint. C'est ainsi qu'un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. Pendant ce temps, les Allemands avancent vers Odessa, qui n'est plus défendu que par Nicolaïef, où, dit-on, se rassemble une armée d'ouvriers, de paysans et de marins. Je doute qu'elle tienne longtemps contre des forces organisées. Il n'en est pas moins vrai que l'Allemagne, comme a dit l'ancien ambassadeur moscovite à Rome, est obligée de maintenir *manu militari* la paix russe, si cela peut s'appeler une paix. Etant donné là-bas l'état des affaires, c'est tout ce qui peut nous intéresser.

L'OCCUPATION D'ODESSA

(15 Mars.)

Les troupes austro-allemandes sont entrées à Odessa, le grand port de la mer Noire, et les Turcs ont réoccupé Erzeroum, capitale de l'Arménie, dont la prise avait coûté tant de peine à l'armée russe et au grand-duc Nicolas, quand il y avait une armée russe et des chefs pour la conduire. Les maximalistes obtus qui errent en ce moment entre Petrograd et Moscou, sans savoir en lequel de ces deux points gîter leur incapacité boursouflée, vont-ils enfin se rendre compte qu'ils n'ont jamais été



Aviateur anglais regagnant ses lignes, malgré l'état de son appareil.

que des pantins sinistres, dont les ficelles étaient entre les mains du kaiser?

On avait parlé d'une armée d'ouvriers, de paysans et de marins qui se préparait à défendre la cité jadis si prospère que bâtit, voici unpeu plus d'un siècle, un Français de haute race, le duc de Richelieu. Malheureusement, les armées ne s'improvisent ni en frappant la terre du pied ni en faisant des discours. Or, les bolcheviks n'ont à leur disposition que ces deux expédients dérisoires, et ils furent donc souverainement absurdes de détruire délibérément les forces existantes, pour les remplacer, au moment du péril, par un organisme amorphe, acéphale et sans nerfs. Peut-être mesurent-ils aujourd'hui l'étendue de leur méprise. S'il leur reste un atome de sens commun, ils n'auront pas trop de toutes leurs larmes pour la pleurer.

Il existe cependant, paraît-il, dans la profondeur des steppes, des gens qui valent mieux qu'eux et s'essayent à la résistance, malgré la pauvreté de leurs moyens. C'est ainsi que la *Gazette du Rhin* signale l'existence en Ukraine de bandes armées qui sont ou peuvent devenir une gêne. D'autre part, l'intervention probable du Japon ne va pas sans susciter quelques craintes, témoin l'article de la *Gazette de Voss* qui conclut par cette phrase désenchantée un article consacré à la politique allemande en Russie : « Le résultat général est que l'Allemagne se retrouve sans aucun ami dans le monde, tandis que l'Angleterre rit sous cape. » Je ne sais si le second terme de la proposition est exact ; mais le premier demeure hors de discussion.

Faut-il maintenant parler de ce qui se passe sur notre front? Je ne le crois pas indispensable, les événements ne changeant encore ici ni d'orientation ni d'allure. Mais il convient de signaler la grande activité que déploie l'aviation anglaise, laquelle est allée bombarder les établissements militaires de Fribourg. a encore abattu vingt-deux appareils ennemis, en n'en perdant elle-même que six. La nôtre, qui se montre cependant très résolue n'a pas encore à son actif d'aussi belles prouesses. Mais je crois que le moment approche où elle pourra se montrer l'égale de celle de nos alliés.

On a vu également que les zeppelins avaient fait leur rentrée en scène, assez piteusement d'ailleurs. Ces Goliaths semblent ne plus vouloir s'aventurer qu'avec prudence, après la rude leçon qu'ils ont reçue le 19 octobre dernier. Le véritable danger ne vient plus d'eux. Il vient des avions, beaucoup plus maniables, plus rapides et plus sournois. Contre ceux-ci, on ne saurait prendre trop de précautions, et la première est d'en avoir beaucoup nous-mêmes; dans l'air comme sur terre, on ne se défend bien que si l'on est en état d'attaquer.



Evacuation de blessés anglais et allemands, sur le front britannique.



(Cl. Beaufrère.)

L'aviation française: appareil Farman.

L'ALLEMAGNE DANS LA CAGE CONTINENTALE

(16 Mars.)

La situation générale est toujours la même. On annonce seulement l'arrivée à Bruxelles, pour la fin de la semaine, du kaiser, de son fils, d'Hindenburg et autres gros seigneurs. On annonce même, ce qui est plus grave, que Guillaume II va haranguer ses soldats à la mode ordinaire et suivant le rite consacré. Serait-ce décidément le signal de l'offensive? Cela en tout cas y ressemble, bien qu'un journal ultra-bochisant de Zurich parle de désaccord entre Ludendorff et le major général, le premier tenant plus que jamais pour l'attaque occidentale, et le second, dont les résultats obtenus sur l'autre front auraient comblé les vœux, s'en souciant de moins en moins. Je cite sans prendre parti, car il pourrait bien y avoir là encore une traîtrise sous roche. Soyons prêts, fortifions-nous le plus possible pour la guerre, celle de terre comme celle de l'air, et attendons les événements.

On sait parfaitement qu'Hindenburg a toujours couvé le champ de bataille oriental comme son domaine personnel. Il lui doit d'ailleurs sa réputation, et quoique celle-ci ait très peu grandi depuis Tannenberg, les bénéfices acquis, grâce au concours des bolcheviks donnent vraiment un certain poids à sa perspicacité. Maîtresse d'Odessa, l'Allemagne vient de se rouvrir vers l'Asie, toujours convoitée, une voie plus courte et plus directe que celle de Vladivostok. Elle s'annexe, au moins jusqu'à nouvel ordre, l'Europe orientale, qui n'est pas pour le moment en état de lui résister. Mais, comme dit fort bien l'ancien correspondant du *Daily Mail* à Berlin. M. Frédéric W. Wile, l'Entente s'est annexée les océans.

« Nous tenons, ajoute-t-il, l'Allemagne prisonnière dans la cage continentale. Il se peut que cette cage lui paraisse en ce moment dorée et spacieuse. Mais ce n'en est pas moins une cage, et aussi longtemps que le trident sera maintenu par notre poigne inattaquable, l'Allemagne restera notre prisonnière. Elle n'a donc pas gagné la guerre, parce qu'on n'a jamais vu une alliance comme la nôtre, maîtresse de la mer, perdre celle-ci. »

Ce ne sont point là des paroles de pur optimisme, mais des opinions basées sur la longue expérience de l'Histoire. Il n'a manqué à Napoléon, pour rester le dominateur de l'Europe, que d'avoir la maîtrise des mers. C'est à Trafalgar qu'il a « perdu la guerre » et non à Leipzig. Et en remontant plus haut d'un demi-siècle, on constate que ce n'est ni le désastre de Rosbach ni même la défection russe — déjà ! — qui nous ont forcés à signer, en 1763, le pénible traité de Versailles. C'est la supériorité que

l'Angleterre avait prise sur nous dans les océans. Aujourd'hui, cette supériorité nous demeure acquise, en dépit des sous-marins. Mais un nouvel élément s'est introduit dans la guerre, et y prend chaque jour une importance plus manifeste. C'est celui qui appartient au domaine de l'air. Il faut donc qu'entre tous nous y dominions en souverains, pour fermer hermétiquement, au moins de notre côté et en attendant que les Japonais se chargent de l'autre, la cage dont parle notre confrère anglais.

NOTES DISCORDANTES

(17 Mars.)

Il y a tout de même une différence de ton assez sensible entre les forfanteries d'Hindenburg et les pronostics beaucoup plus réservés de son associé Ludendorff. Le premier claironne, comme un coq juché sur ses ergots. Il se déclare tout fier d'avoir fait sauter « la chaîne qui étranglait l'Allemagne à l'Est », sans paraître se douter que certains de ses maillons pourraient bien encore se ressouder si, comme c'est probable, le Japon se met de la partie. Et il prophétise avec une assurance singulièrement osée l'écrasement futur du front occidental.

Le second, qui ne plane pas encore dans l'empyrée, juge les choses avec plus de sagesse et de modération. Il déclare que sur notre horizon vont surgir de graves problèmes et que la tâche imposée aux assaillants sera rude. Il n'hésite pas à déclarer que l'arrière doit être sauvegardé, ce qui indique de sa part certaines méfiances à l'égard de populations dont la constance serait sujette à caution. Bref, il ne semble pas se lancer dans la bagarre sans arrière-pensée, ni avec la même désinvolture que son grand chef, lequel se voit déjà monté en épingle, grâce à la réclame la mieux organisée qui fut jamais.

Bien entendu, ni l'un ni l'autre n'a évoqué l'éventualité d'une intervention japonaise. Mais, en Angleterre, M. Bal-



(Cl. Loys.)

Canon de 155 mm. américain prêt à tirer.

16 MARS	LES FAITS	17 MARS

16 mars.

Région de Verdun. — *Près du bois de Cheppy, nos détachements pénètrent dans les organisations ennemies sur une largeur de 1 400 mètres et une profondeur de 800. Elles y achèvent la destruction d'abris, de blockhaus et d'ouvrages, déjà commencée par l'artillerie.*

Guerre aérienne. — *Nouvelle attaque des escadrilles britanniques sur le territoire allemand: bombardement des casernes et usines de Zweibrücken.*

Une station de T. S. F. de la marine française. — *Cette station élevée sur la côte du littoral de l'Océan, dotée d'appareils perfectionnés et d'une grande puissance, rend des services inappréciables depuis l'entrée en guerre des États-Unis, le développement de la guerre sous-marine, et la nécessité de correspondre avec les convois qui traversent l'Atlantique.*

En Russie. — *Le congrès extraordinaire des Soviets réuni à Moscou, ratifie par 704 voix contre 261 le traité de paix signé le 3 mars à Brest-Litovsk.*

17 mars.

Région de Verdun. — *Le bombardement devient très violent sur la rive droite de la Meuse et dans l'après-midi de gros détachements ennemis abordent nos positions vers Samogneux, au nord du bois des Caurières et dans le secteur de Bezonvaux: ils réussissent à pénétrer dans nos lignes sur plusieurs points.*

Guerre aérienne. — *Raid d'avions britanniques sur Kaiserslautern: les casernes et la gare sont bombardées à plusieurs reprises.*

Sur mer. — *Le sous-marin français* Diane, *dont on est sans nouvelles, est considéré comme perdu.*

En Russie. — *La ville de Nicolaïef, à 110 kilomètres au nord-est d'Odessa, est occupée sans combat par les Allemands et les Austro-Hongrois.*

En Roumanie. — *Le maréchal Mackensen somme le gouvernement roumain d'accepter, avant le 19 mars à midi, les conditions de paix des puissances centrales, sous peine d'aggravation de ces conditions.*

four a été moins discret et son discours est l'objet, chez nos alliés, de nombreux commentaires. Parmi ceux-ci, celui du *Times* paraît surtout à retenir. Le journal de la Cité voudrait voir jeter en Sibérie une armée qui, après avoir sauvé Vladivostok des entreprises maximalistes, avancerait le long du Transsibérien en rétablissant l'ordre, et pourrait grouper autour d'elle les éléments de résistance qui, dans la Russie peu à peu réveillée de sa torpeur funeste, voudraient échapper à la mortelle étreinte des bolcheviks.

Assurément, si l'on s'y était pris plus tôt, il y eût eu mieux à faire, et les Japonais, en Macédoine, nous auraient aidés à reprendre le plan d'opérations primitif qui fut si fâcheusement interrompu. Mais les circonstances sont devenues trop pressantes pour que des projets à longue échéance soient encore de mise. Il faut donc aller au plus pressé, et c'est en cela que le plan indiqué par notre confrère se recommande pratiquement. Quant aux contingences politiques qui pourraient se mettre à la traverse, j'ose espérer que la diplomatie de l'Entente s'arrangera pour les écarter.

Est-ce parce qu'on redoute encore quelque surprise de ce côté que les paroles de prudence semblent avoir plus d'écho que les rodomontades d'autrefois? Voici que les journaux allemands, dont la quasi-unanimité n'est certainement pas un effet de hasard, font quelque peu machine en arrière à propos de l'offensive. « L'Allemagne a un grand intérêt à attendre *sans se presser* le moment favorable pour attaquer », dit l'un. Un autre va jusqu'à déclarer qu'on doit nous laisser prendre les devants. Et je ne vois guère que la *Tageszeitung* qui s'élève contre tous ces atermoiements, en les déclarant funestes aux intérêts du pays.

Que signifie cette sorte de volte-face? Le journal suisse, dont je parlais hier avait-il eu raison quand il signalait un désaccord de doctrine entre les deux grands augures Hindenburg et Ludendorff?

OU HINDENBURG ET LUDENDORFF SONT D'ACCORD

(18 Mars.)

La *Gazette de Zurich* nous apporte quelques clartés nouvelles sur les déclarations qu'ont faites aux journalistes allemands Hindenburg et Ludendorff, déclarations dont j'ai déjà dit un mot hier. Là encore, on constate que le second est plus pratique, plus franc et aussi plus avisé que son chef de file, lequel s'égare volontiers dans des ostentations de « m'as-tu-vu ».

Donc, Ludendorff explique qu'appelés par l'Ukraine, les Allemands sont allés lui porter secours. Mais, dit-il, « notre

18 MARS — LES FAITS — 19 MARS

Déclaration des puissances de l'Entente. — « *Le gouvernements de l'Entente, réunis à Londres en conférence après s'être mis pleinement d'accord sur les problèmes militaires du jour, ont le devoir impérieux de prendre acte des attentats sans précédent exercés, sous la dénomination d'une paix allemande, sur les peuples de la Russie dont les armées ont spontanément renoncé à la défense du pays...*

Ces sortes de paix, nous ne les connaissons pas; nous ne pouvons pas les connaître, puisque nous nous proposons, à force d'héroïsme et d'endurance d'en finir avec une politique de spoliation pour faire place à un régime de paix durable par le droit organisé...

Quant à savoir si le droit peut l'emporter sur l'oppression des peuples, nos hommes du front... se sont montrés assez grands pour que les nations, dont le sort va se jouer sur les derniers champs de bataille, s'en remettent à eux d'achever le triomphe de la civilisation. »

Front belge.—*L'activité, qui se manifestait depuis quelque temps sur ce front, s'est traduite hier par diverses attaques sérieuses exécutées par d'importants détachements précédés de stosstruppen. Dans les régions de Nieuport, de Dixmude et de Merckem, l'ennemi a pénétré sur plusieurs points dans les positions de nos alliés. Les troupes belges ont cependant commencé hier soir des contre-attaques qu'elles poursuivent aujourd'hui et elles parviennent à reprendre tous les postes perdus.*

Guerre aérienne. — *Les escadrilles britanniques de bombardement ont de nouveau attaqué Mannheim dans la journée d'hier. Huit coups directs ont été obtenus sur la Badische Soda Fabrik qui est une des fortes usines d'explosifs de l'Allemagne.*

Les attaques de jour permettent de concentrer les opérations sur des objectifs d'une réelle importance militaire.

désir de reprendre les relations commerciales en règle nous a aussi guidés dans cette action. Sans notre concours, les stocks existants eussent été anéantis et il fût devenu impossible d'ensemencer les champs. » Ainsi l'aide donnée aux bolcheviks de Kief est une simple affaire de bouche, ce qu'on appelait dans les anciennes armées « un fourrage », mais pratiqué en grand. Nous en étions convaincus depuis longtemps.

Seulement, entre l'intention et le fait, il y a quelquefois de la marge. Ainsi, la *Germania* est obligée de reconnaître, non sans regrets, que, grâce à l'anarchie régnante, le commerce est anéanti dans le pays que l'on espérait sauver ; que l'ensemencement est à peu près nul, et que les stocks sont si maigres que la famine est imminente, sans compter que l'argent manque, étant entré dans les poches de ces messieurs du Soviet. Vous me direz qu'avec la puissance d'organisation qu'on lui connaît, l'Allemagne aura tôt fait de remettre les choses en place. Tôt fait, ce n'est pas sûr. Il y a une question subsidiaire, mais fort importante, qui est celle des transports. Et Ludendorff lui-même ne cache point les soucis qui résultent pour lui de l'état lamentable des chemins de fer, déjà si peu nombreux en temps normal.

Il se console, il est vrai, en répétant que le front allemand de l'ouest est garanti. « Mieux que cela, dit-il, nous sommes en état de prendre l'offensive partout où cela nous conviendra. » On est toujours en état de prendre l'offensive, quitte à manquer son coup, comme cela s'est produit à Verdun. Mais, quand on se juge vraiment le plus fort, on ne tergiverse pas autant, surtout si l'on est convaincu, comme Ludendorff l'est réellement, « qu'il faudra en passer par là pour obtenir la paix ».

Voici maintenant qui peut-être explique tout. « La lutte finale, a-t-il ajouté, ne saurait se comparer aux combats antérieurs de Galicie ou d'Italie, l'ennemi ayant une forte armée de réserve sous la main. » C'est cette réserve et aussi la solidité de nos fortifications qui chiffonnent l'État-major allemand. Et cela est tellement vrai qu'Hindenburg, descendant pour une fois des régions dans lesquelles il plane d'habitude, a conclu par cette phrase modeste : « *Petit à petit*, nous obtiendrons aussi à l'ouest une *paix honorable*, qui ne sera pas une paix de mollesse pour prix de nos combats. » Ce que signifient exactement ces mots « paix de mollesse », je l'ignore. Mais il est clair que le ton des revendications n'est plus aussi haut. Et il apparaît aussi que, quoi qu'on en ait pu dire, les deux grands chefs sont parfaitement d'accord, au moins sur le mal qu'ils auront à nous briser.



A ODESSA

Les funérailles des soldats russes, tombés au cours des combats de rues, se déroulent en grande pompe dans une des principales artères de la ville.



(Cl. Canadian offic. phot.)
Canon canadien tirant sur une batterie allemande.

COUPS DE MAIN ENNEMIS REPOUSSÉS

(19 Mars.)

Il ne manque certainement pas d'aplomb, ce commandant des forces aéronautiques allemandes qui croit légitimer les récentes incursions sur Paris en évoquant le souvenir d'un raid accompli sur Carlsruhe en 1916. Depuis, une certaine quantité d'eau a passé sous les ponts : je veux dire que l'ennemi s'est largement payé sur Épernay, Nancy, Reims, Dunkerque, Londres et autres lieux. N'insistons donc pas sur un plaidoyer ridicule et retenons de ces aveux dépouillés d'artifice seulement ceci, que les attentats aériens ne répondent à aucune idée militaire et ne visent qu'à la terrorisation. *Habemus confitentem reum.* Mais alors, il faut nous mettre à deux de jeu et riposter de la même façon, toutes les fois qu'il y aura à cela une raison.

Je dois dire que, dans l'intervalle, les aviations anglaise et française ne se tiennent point en chômage. Dimanche encore, nos alliés sont allés dans le Palatinat, bombarder les établissements militaires de Kaiserslautern et ont abattu vingt-trois appareils ennemis, en n'en perdant eux-mêmes que six. Après, cela les Allemands auront peine, je crois, à se prétendre les plus forts. Aussi bien, depuis le 5 mars, les aviateurs français ont-ils déversé 80 tonnes d'explosifs sur les camps ou installations boches, dont vingt sur les parcs où s'entassent les gothas meurtriers. Voilà, dirai-je au général dont la *Gazette de Cologne* nous transmet les épanchements, des opérations qui, elles, sont indubitablement légitimes et, qui plus est, ont une valeur pratique que nos ennemis ne contesteront pas.

Les actions terrestres elles-mêmes ont repris, ces jours-ci, une certaine intensité, au moins aux abords de Verdun. Serait-ce que le nouveau commandant du front de la Meuse, von Gallwitz, tout récemment arrivé des régions orientales, voudrait déjà se faire un peu de réclame? Toujours est-il qu'une grosse attaque a été dessinée sur la rive droite de la Meuse, entre Samogneux et Bezonvaux, et a même donné, comme il arrive souvent, quelques résultats dans le premier moment. Mais ceux-ci ont été rapidement annihilés par nos feux de réplique, et l'ennemi, assez éprouvé, a dû se replier.

Notre irruption concomitante dans le bois de Malancourt a été de moindre envergure. Elle ne nous en a pas moins procuré un terrain de 1.400 mètres de large sur 800 de profondeur. Plus à l'ouest encore, nous avons bouleversé les installations ennemies du côté de Cheppy et récolté, dans ces diverses affaires, plus de 160 prisonniers. Ainsi, nos poilus sont toujours aussi vigoureux, soit dans l'assaut, soit dans

20 MARS — LES FAITS — 21 MARS

En Champagne. — *Les Allemands lancent dans la matinée, près de Souain, une attaque menée par deux bataillons de troupes d'assaut qui, malgré leurs efforts, subissent un échec complet.*

En Woëvre. — *Une autre tentative dans la région du bois Brûlé amène un vif combat et se termine par la retraite des détachements qui ont un moment réussi à prendre pied dans nos lignes.*

Guerre aérienne. — *Une note officielle française rappelle que les règles de l'homologation des victoires de nos pilotes sont très sévères : sont seuls comptés comme abattus, les avions que des témoins aériens ou terrestres ont vu brisés à terre ou flambant en l'air, ou vides de leurs passagers. Pratiquement quand un avion ne tombe ni dans un ravin, ni derrière un bois, il peut être aperçu par les observateurs terrestres jusqu'à 5 ou 6 kilomètres des lignes. Au-delà, il est généralement perdu pour le vainqueur.*

Front occidental. — *Début de l'offensive allemande : « L'ennemi, dit le général Malleterre, a choisi ce qu'il considère comme le point faible stratégiquement et tactiquement. Il a frappé à la jonction des armées française et anglaise, entre l'Oise et la Somme. L'État-major allemand ne pouvait ignorer que l'aile droite anglaise s'était étendue récemment jusqu'à l'Oise ; il savait que le commandement unique n'était pas réalisé chez les alliés et il devait espérer que l'entente des commandements anglais et français ne suffirait pas à amener les décisions rapidement nécessaires contre une surprise du genre de celle qu'il préparait. »*

Trois armées allemandes sont en ligne du nord au sud : la 17e (Otto von Below), la 2e (von der Marwitz) ; la 18e (von Hutier).

Sur mer. — *Combat entre destroyers anglais, français et allemands, au large de Dunkerque. Trois navires ennemis sont coulés.*

la résistance, et ils se sentent aidés par une artillerie qui a dominé celle de l'ennemi au point de rendre la réaction presque impossible.

LA MAITRISE DE L'AIR

(20 Mars.)

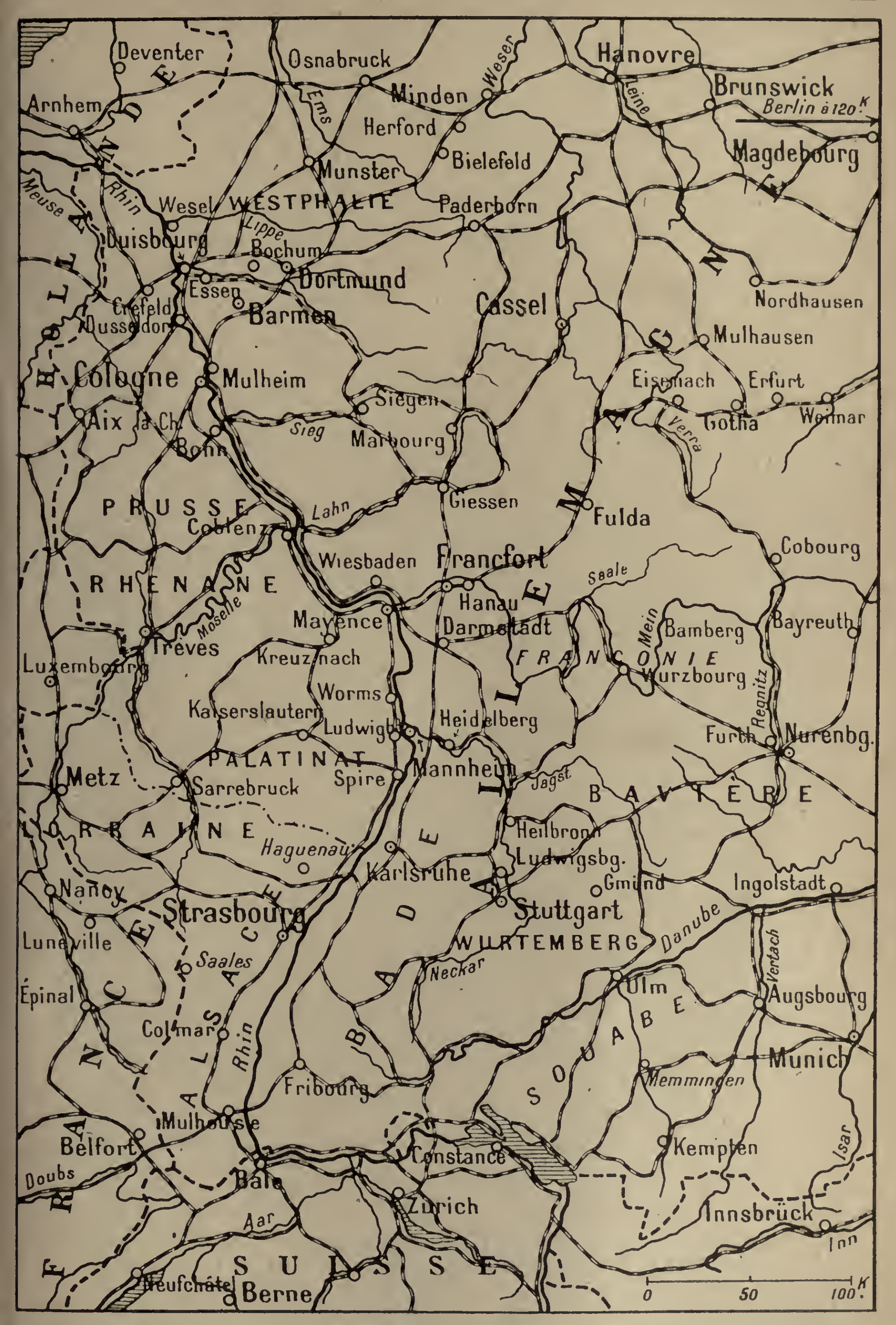
Les Allemands commencent, je crois, à prendre ombrage des destructions nombreuses qu'infligent à leur aviation celle des Anglais et la nôtre. Il n'y a pas très longtemps qu'ils affectaient à cet égard une indifférence de commande, et traitaient, si j'ose dire, la question par-dessous la jambe. Mais comme il n'est pas possible de faire le silence éternel sur des événements dont la rumeur publique finit toujours par être avertie, on voit aujourd'hui les communiqués de Ludendorff adopter le ton inverse, et assourdir l'univers d'un tintamarre d'exploits d'ailleurs absolument fictifs. Tel le cambrioleur qui, pris sur le fait, crie au voleur pour dépister les soupçons.

Je passerai donc sur les chiffres démesurément gonflés que donnent les documents boches. Ils nous importent peu. Mais j'en donnerai d'autres, plus sincères et plus vrais, d'où il appert d'une façon manifeste que, du côté anglais au moins, la suprématie de l'air est éclatante. C'est ainsi que, dans la seule journée de dimanche, nos alliés ont détruit ou abattu vingt-six appareils ennemis, sans en perdre eux-mêmes plus de quatre. Et des établissements militaires, plus ou moins rapprochés de la première ligne, ont reçu dix tonnes et demie d'explosifs.

Voici maintenant une statistique qu'il est bon d'opposer aux forfanteries des Boches. Au cours de la semaine qui va du 9 au 16 mars, le nombre des avions mis hors de combat par les Anglais se monte à 125, contre seulement 23 de perdus. Et il ne faut pas oublier que, pendant ce temps, neuf villes allemandes, possédant des usines de guerre, ont été sérieusement bombardées, Mayence le 9, Stuttgart le 10, Coblentz le 12, Fribourg le 13, Deux-Ponts le 16, enfin Kaiserslautern le 17. Mais, de cela, Ludendorff ne parle pas.

Si nous ne sommes pas encore en mesure de suivre nos alliés dans cette voie profitable cela tient, il est permis de le rappeler, au défaut de méthode dont notre service aéronautique a si longtemps pâti. Pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer et qui, d'ailleurs, ne sont pas toutes bonnes à dire, nous avons manqué d'appareils de bombardement à grand rayon d'action, en nombre suffisant pour exécuter de larges randonnées. C'est là du rétrospectif, je le veux bien, mais dont les effets n'ont point cessé d'être sensibles. On ne saurait donc trop se hâter de les corriger.

J'ai toujours pensé, avec M. P.-E. Flandin, — et je me vante d'avoir très



Région des usines militaires ennemies bombardées par les avions britanniques.

22 MARS	LES FAITS	23 MARS

L'offensive allemande. — *Dans le secteur entre la Somme et l'Oise, à l'ouest de Saint-Quentin, la 5e armée anglaise cède à la pression formidable des divisions allemandes lancées en vagues d'assaut successives; ses lignes de défense sont emportées et elle bat en retraite, serrée de près par l'ennemi, à travers le terrain dévasté témoin de la retraite allemande de* 1917. *La bataille reprend la forme de la guerre de mouvement et le dogme de l'inviolabilité des fronts est aboli.*

En Palestine. — *L'armée Allenby développe ses opérations dans la vallée du Jourdain et progresse dans la direction d'Es-Salt: elle a devant elle des contingents allemands qui sont venus renforcer l'armée turque.*

En Roumanie. — *Un cabinet, présidé par M. Marghiloman, a été constitué le* 19 *mars et poursuit les négociations de paix avec les puissances centrales.*

L'offensive allemande. — *Le repli de la 5e armée anglaise, entre l'Oise et la Somme, a ouvert une brèche dans l'ensemble du dispositif des alliés: les troupes françaises ne sont plus en liaison avec les troupes britanniques et la situation est critique.*

Mais avec une décision et une habileté, auxquelles nos loyaux alliés et l'ennemi lui-même rendront bientôt justice, le commandement français prend les mesures nécessaires pour parer au danger. Le général Humbert et le général Pellé jettent leurs divisions dans la trouée, à mesure qu'elles arrivent, et font face à toutes les attaques entre Montdidier et Noyon. Le général Fayolle revenu d'Italie va grouper sous ses ordres les forces alliées chargées de barrer la route d'Amiens et d'arrêter la ruée allemande.

Paris bombardé. — *L'ennemi fait à la capitale la surprise de ses canons à longue portée qui lui envoient aujourd'hui 27 obus.*

franchement exprimé mes sentiments à cet égard, — que la conclusion de la lutte engagée il y a bientôt quatre ans s'obtiendrait dans la guerre aérienne, et que celui-là serait définitivement victorieux qui aurait pu s'assurer la maîtrise des airs. La tournure que prennent les choses confirme cette thèse, dont l'insolite prorogation des opérations terrestres augmente encore la valeur. Soyons donc, j'y souscris, humains dans la limite où nos ennemis nous permettent de l'être, mais pas au delà, sous peine de devenir des dupes. Les Allemands ne s'inclinent que devant la force. Il faudra donc, tôt ou tard, et à n'importe quel prix, leur prouver que cette force nous appartient. Après quoi, il sera permis de causer, ce qui serait purement, à l'heure actuelle, nous livrer la corde au cou.

LES DEUX MÉTHODES

(21 Mars.)

Exposant devant la Chambre des communes les résultats obtenus par l'aviation anglaise — et ceux-ci ne sont pas minces — M. Macpherson, sous-secrétaire d'État au War Office, a exprimé l'espoir que bientôt, quand les conditions atmosphériques se seraient améliorées, les appareils britanniques pourraient aller bombarder les hauts fourneaux de Lorraine. Ce sera là une opération de guerre extrêmement utile et profitable, qu'il est regrettable d'avoir dû, par force, retarder aussi longtemps.

Peut-être eût-il mieux valu tenir l'affaire secrète et laisser les Allemands dans l'incertitude jusqu'à la fin. Mais la curiosité des parlements, à laquelle les gouvernements sont obligés de satisfaire, est souvent antinomique à la surprise. Nos alliés, qui s'y entendent, trouveront encore, je gage, le moyen de s'assurer, dans le temps et dans l'espace, les bénéfices de celle-ci.

Les Allemands, nul ne l'ignore, se sont jetés sur le bassin minier de Lorraine comme sur une proie de premier choix, et ils en ont tiré un parti considérable, comme on peut le voir par les articles très documentés qu'a publiés sur ce sujet mon ancien collègue Engerand. D'aucuns ont été jusqu'à dire, en Allemagne, que, sans le bassin de Briey, la coalition germanique n'aurait pas pu mener la guerre jusqu'aux temps actuels. Je crois que c'est fort exagéré, mais il n'en reste pas moins que la possession de cette région aux sous-sols si riches leur a été d'un grand secours, et que ce fut un tort de ne point la défendre quand on le pouvait.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas de la reconquérir, ce qui est impossible, au moins par action directe, et ne pourrait s'obtenir que par des succès d'ordre général, mais

seulement d'en rendre la jouissance aussi précaire que possible à l'ennemi. Les remarquables progrès de l'aviation anglaise et de la nôtre, qui suit un peu plus lentement, permettent de ne point considérer comme intangible cet objectif relativement restreint.

Tout en restant, pour ma part, partisan résolu des représailles, je considère qu'une distinction est nécessaire entre les opérations à exécuter sur les villes et celles qui visent uniquement les établissements militaires de l'ennemi. Ces dernières sont de tous les instants et doivent viser toutes les régions abordables ; les autres doivent être réservées au cas particulier où il faudrait punir des attentats commis contre nos propres populations. Détruire ou bouleverser les dépôts de munitions, les gares, les entrepôts, les cantonnements d'arrière, en un mot tout ce qui sert à l'ennemi ou peut lui servir un jour, c'est proprement faire la guerre ; frapper au cœur des cités orgueilleuses qui se sont crues longtemps protégées par la distance et n'ont jamais manqué de s'ébaudir au récit des abominations dont nous avons souffert, c'est appliquer la peine du talion. Nous n'aurons à y recourir à l'occasion aucun scrupule, mais nous entendons ne le faire qu'à bon escient et après provocation.



(Cl. New Zealand Offic. phot.)

Observateurs néo-zélandais surveillant les mouvements de l'ennemi.

Aussi bien, quoi qu'en disent les Allemands pour excuser leurs crimes, nous nous en sommes tenus jusqu'ici, sauf

exceptions justifiées, à la première méthode. Mais celle-ci, nous sommes résolus, nos alliés et nous, à y persévérer, parce que c'est le droit des gens. Quant à la seconde, il suffira qu'on nous y force pour que nous n'hésitions pas à l'employer.

APRÈS LES DÉMONSTRATIONS

(22 Mars.)

Il semble que nous sortons de la phase des attaques éparses et sans liaison de l'ennemi... On pouvait s'expliquer assez bien celles-ci quand il s'agissait, pour nos adversaires, de tâter la solidité du front et de se rendre compte de la façon dont il est occupé. Mais je crois qu'à cet égard l'État-major tudesque n'a plus rien à apprendre, puisque Ludendorff lui-même n'a pas hésité à nous déclarer très fortement armés et pourvus de fortes réserves. La question d'investigation ne se pose donc pas, ou du moins elle ne se pose plus.

Espérait-on alors, par ces coups de main dispersés, ouvrir, en un point quelconque, une brèche praticable? Il fallait, dans ce cas, employer une tactique plus rigoureuse et surtout moins disloquée. Nous sommes arrivés à une époque où des attaques menées par deux ou trois bataillons, fussent-ils grossis de quelques stosstruppen, ne peuvent exercer aucune influence sérieuse sur le dénouement si impatiemment désiré. Enfin, si toutes ces démonstrations étaient faites seulement pour remettre à l'entraînement des troupes venues du front russe, où une longue accalmie et la déplorable mollesse d'un adversaire désemparé leur a quelque peu désappris la guerre, on avouera que cette façon de les remettre à l'école coûte cher.

Car tous ces coups de boutoir étaient portés sans profit aucun. Depuis deux jours, il y en avait eu à peu près une demi-douzaine, dont aucun n'a donné le moindre avantage. Bilan assez peu brillant, comme on voit, des dernières tentatives de von Gallwitz et du kronprinz.

***

1 heure du matin.

A cette heure tardive, on m'annonce que nos amis anglais viennent d'essuyer sans faiblir un choc des plus sérieux. J'aurai l'occasion, demain, de le commenter plus amplement. Ce que je veux noter, dès à présent, c'est l'impression de confiance qui doit se dégager pour nous des actions d'aujourd'hui que, — hasard ou coquetterie, — nos adversaires ont ouvertes en ce premier jour du printemps.



(Cl. Section phot. de l'armée.)

Renforts d'artillerie française en route vers les lignes britanniques.

DÉBUT D'OFFENSIVE

(23 Mars.)

Si c'est vraiment, comme il apparaît, l'offensive tant de fois prédite qui a commencé jeudi sur le front anglais, ses débuts n'ont rien qui nous effrayent. Les Allemands ont attaqué sur un front très large, 80 kilomètres au moins, depuis l'Oise jusqu'à la Sensée. Leur artillerie s'est affirmée fort dense et les gaz toxiques ont été largement répandus. Enfin, des diversions ont été faites, soit simplement à coups de canon, soit par des irruptions d'importance variée, tant sur la partie nord des lignes, vers le canal de la Bassée et Ypres, que de notre côté, sur le Chemin des Dames et au mont Cornillet. Tout cela concorde exactement avec le scénario que j'ai précédemment exposé.

Quelque chose s'y adapte encore ; ce sont les résultats obtenus. Lorsque je donnais, tout dernièrement, un aperçu schématique du dispositif de défense adopté par nous, je ne me faisais point faute d'insister sur la vulnérabilité prévue et acceptée de l'avant-ligne qui, tenue seulement par les effectifs strictement nécessaires et armée pour ainsi dire sommairement, est destinée à céder en tout ou en partie afin d'attirer l'ennemi sur des terrains mieux battus et vers d'autres barrières plus résistantes. Les emprises faites sur elle, dans un premier choc, sont donc pour ainsi dire de droit, et aucune d'elles n'est de nature à nous préoccuper. On constatera que, si violent qu'ait été l'effort allemand, alimenté par des renforts incessamment amenés et sur la qualité desquels on n'avait pas lésiné, les choses se sont passées hier suivant le programme exact que je viens d'indiquer.

L'ennemi a pris pied dans certaines parties de la ligne d'avant-postes. Mais quand il a voulu pousser plus loin, il s'est heurté à des barrages solides et, comme il était, suivant sa coutume, formé en colonnes relativement denses, il a énormément souffert. « Nous maintenons l'adversaire sur ses positions de combat », dit le dernier communiqué britannique. Cela signifie que le champ de bataille préparé à l'avance pour y recevoir réellement l'attaque n'a pu encore être abordé.

Je n'ai rien de plus à dire pour aujourd'hui. Attendons la suite. Comptons sur la ténacité irréductible de nos alliés et sur la puissance redoutable de leur armement. Et surtout cuirassons-nous contre les nouvelles hasardées ou déprimantes que pourraient lancer les gens de peu de foi et les malintentionnés, s'il s'en trouve encore. Nous savons par expérience le mal qu'elles



(Cl. Ministry of Information.)

Artilleurs franco-britanniques étudiant une pièce lourde anglaise.

Sur les route[s]



*Le poignant exode des régions envahies se renouvelle encore une fois. En longue[s]
caravanes les proscrits cheminent, traînant avec eux tout ce qu'ils ont pu emporter.
Tandis que leur clocher s'estompe au loin, ils croisent en route ceux qui montent ver[s]*

de la bataille



bataille. L'ardeur et la foi du soldat raniment le courage des exilés. Ceux-ci s'é-
ignent du village le cœur serré, mais gardant au fond l'espoir du retour. Ils se fient
leurs défenseurs et savent qu'avec de tels hommes la France ne peut pas succomber.

peuvent faire. Fermer obstinément l'oreille à tout bruit émanant de source privée est un devoir qui s'impose à tous les Français.

LA GRANDE BATAILLE CONTINUE

(24 Mars.)

La bataille engagée sur le front britannique est, comme il fallait s'y attendre, extrêmement dure. Les Allemands, résolus à jouer leur va-tout, y apportent un acharnement extrême et jettent au feu toutes leurs forces. Des batteries autrichiennes ont fait leur apparition sur le terrain de lutte, et des renforts amenés de Russie alimentent incessamment le combat. C'est donc une très grosse partie qui se joue, et dans laquelle l'ennemi va se servir de tous les atouts que la trahison des bolcheviks a mis dans son jeu.

Que, dans ces conditions, nos vaillants alliés britanniques aient dû fléchir, au moins momentanément, sur certains points, cela n'a rien d'extraordinaire ni d'inattendu. Il est fâcheux seulement que la brisure se soit produite du côté de Saint-Quentin. (1). . . . .
Mais cette brisure n'a rien de définitif. Les premières positions enlevées, il en reste d'autres en arrière, que le prince Ruprecht va être obligé d'aborder dans des conditions plus difficiles encore que les autres. Les troupes anglaises s'y replient en bon ordre, et si leur front a pu être ébranlé, elles, du moins, ne le sont pas.

Je ne cesserai de dire que ces fluctuations font partie intrinsèque de la bataille. Elles n'ont pas une amplitude suffisante pour engager l'avenir, d'autant plus que dans la partie nord du front britannique rien n'a cédé. Sans doute, les Allemands reviendront encore à la charge et amèneront des troupes fraîches. Ils en amènent déjà. Mais nos alliés, pas plus que nous, ne manquent de réserves, et l'on sait qu'il suffit souvent d'une masse intervenant opportunément pour renverser complètement une situation, fût-elle compromise, ce qui n'est pas le cas. Sans aller chercher bien haut dans l'Histoire, où les exemples pullulent, qu'on veuille bien se rappeler que, devant Verdun, l'ennemi arriva un jour jusqu'au plateau de Souville, et que l'heureuse diversion de la Somme l'obligea brusquement à lâcher pied. On sait ce qui est advenu depuis.

En ce moment, il concentre tout son effort sur le front britannique et s'efforce, comme autrefois à Lassigny, de faire brèche (2). . . . .
Il sait évidemment qu'il y a toujours là un point faible. Mais sa manœuvre est trop

(1), (2). Texte supprimé par la censure.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Troupes françaises entrant dans la bataille.

apparente et je dirai même trop grossière pour ne pas avoir été déjà prévue ou éventée, et pour que des précautions n'aient point été prises qui doivent la faire avorter. Nous ne sommes qu'au début de l'affaire. C'est la suite qu'il faudra voir.

***

Nous avons eu hier une surprise plutôt désagréable. Paris a été bombardé, à intervalles réguliers, par une pièce à longue portée, embossée je ne sais où.

Le fait, si extraordinaire qu'il soit, se conçoit ; mais il ne peut être qu'exceptionnel, et il tient du défi, beaucoup plus que d'un acte de guerre vraiment dangereux.

De pareils engins sont de véritables phénomènes, peu maniables, d'une installation difficile et qui ne résistent point à un tir prolongé. Leur emploi relève du bluff beaucoup plus que du sens pratique. En somme, leurs ravages, si regrettables soient-ils, sont peu de chose à côté de ceux que peuvent faire les gothas, lorsqu'on ne les force pas, comme dans la nuit précédente à rebrousser chemin.

SUR LA LIGNE DE LA SOMME

(25 Mars.)

Le canon-fantôme a recommencé hier matin ses exercices. Paris ne s'en est pas ému plus que la veille, et n'était la difficulté des communications, on ne s'apercevrait guère, en parcourant les rues de la capitale, que les Boches se livrent à une démonstration destinée à estomaquer l'univers. Ils possèdent évidemment des gens très forts en balistique. Mais quels résultats peuvent-ils espérer de cette entreprise stupide qui consiste à lancer, tous les quarts d'heure au plus, un projectile qui ne peut faire de mal que par hasard? Et combien de temps doit durer cette gageure ? Juste ce qu'il faut pour mettre la pièce hors de service, en admettant que nos canonniers ou nos aviateurs ne s'en chargent pas.

Passons donc à des choses plus sérieuses. La bataille engagée contre le front anglais se poursuit dans des conditions d'extrême violence, et, chez les Allemands, de fureur indicible. On sent parfaitement que, pour ceux-ci, c'est la partie suprême qui se joue, et je dois dire qu'ils ne ménagent rien pour la gagner. Ils se ruent sur leur adversaire avec une sorte de rage aveugle qui, comme on nous le dit, ne tient aucun compte des pertes. Celles-ci, cependant, doivent être fort lourdes. Dans ces colonnes épaisses, qui sont lancées à l'assaut de positions redoutables, les fusils et les canons de nos alliés ouvrent des sillons sanglants. Mais on sait que le kaiser place ses ambitions au-dessus de la vie de ses sujets.



(Cl. Chusseau-Flaviens.)

Artillerie anglaise en route pour le front.



(Cl. Meurisse..)

Tanks attendant l'ordre de partir en avant.

Sans doute, les Anglais ont reculé de quelques kilomètres. Mais leurs nouvelles positions résistent.

Le prince Ruprecht croyait si bien à l'ouverture rapide d'une grande brèche qu'il avait envoyé sa cavalerie pour franchir celle-ci et compléter l'affaire par une de ces tempêtes équestres qui accompagnent les dénouements victorieux. C'était aller trop vite en besogne, car une simple brigade, qui déjà venait de repousser six attaques, a mis en fuite ces escadrons orgueilleux.

Et pendant ce temps, des nuées d'avions planaient sur le champ de carnage, s'efforçant de pénétrer le jeu de l'ennemi, d'aveugler ses canons, de disperser ses troupes de renfort. Mais, ici, la victoire est restée sans conteste aux Anglais qui ont détruit ou abattu près de cinquante appareils boches, et n'en ont eux-mêmes perdu que huit. Bel exemple, et que nous devons suivre, car le jour où nous serons devenus irrévocablement les maîtres de l'air, on verra poindre l'effondrement de la puissance allemande. Tournons donc notre effort vers l'aviation, je ne cesserai de le répéter, et, en lui donnant une constitution solide, organisons-la comme une arme irrésistible de combat.

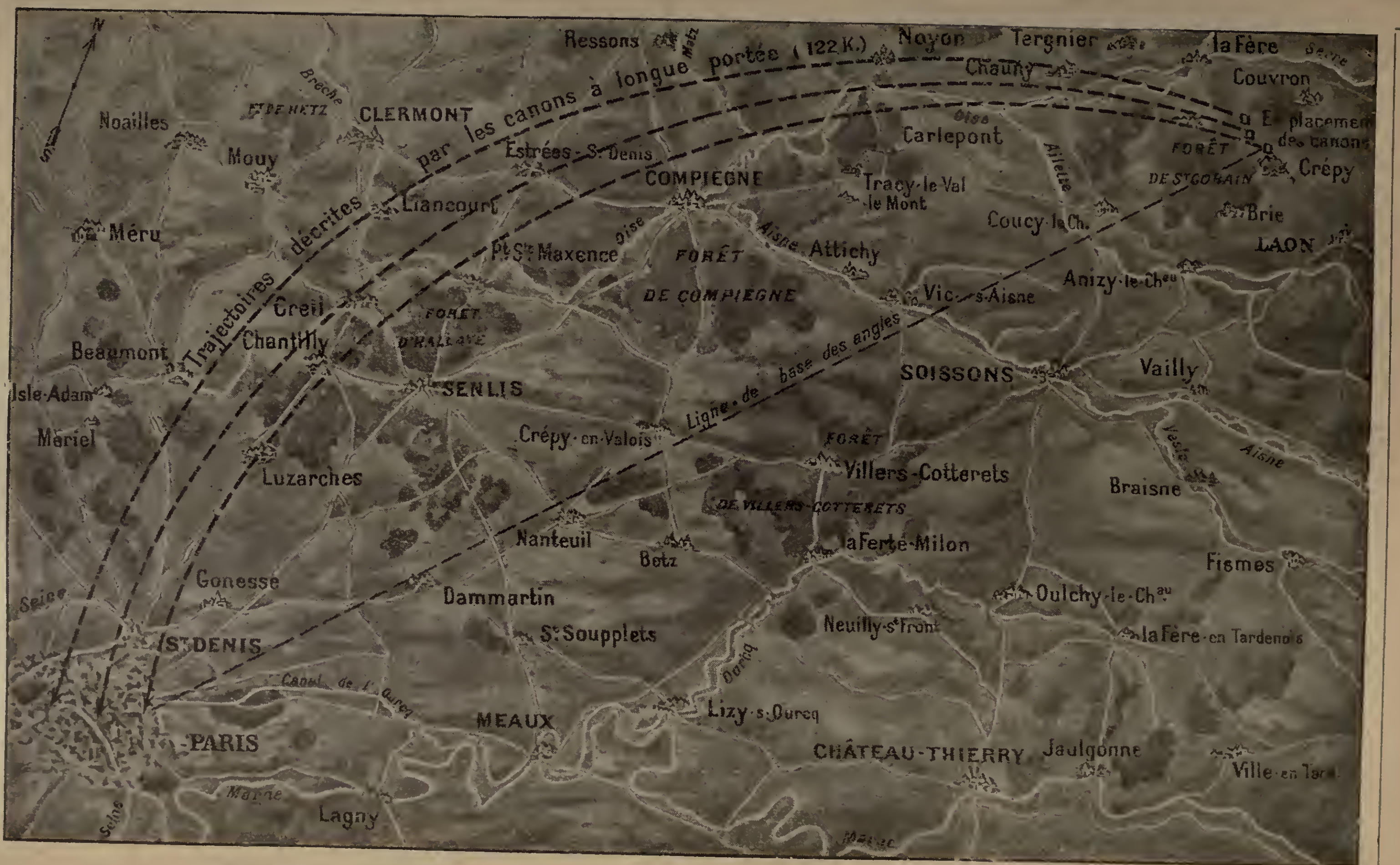
LA GRANDE BATAILLE FAIT RAGE

(26 Mars.)

Si les Allemands, comme j'en ai la certitude, — et comme la censure m'a empêché de le dire avant-hier, tandis qu'elle montrait à d'autres beaucoup plus de mansuétude, — avaient l'intention de rompre la charnière qui relie les forces françaises et anglaises, on peut dire que leur coup a été manqué. Les succès d'abord remportés par eux ont été partout délimités ou circonscrits, et leur avance paraît enrayée, malgré les sacrifices énormes qu'elle a déjà coûtés.

Dimanche soir, l'ennemi avait franchi la Somme sur certains points en amont de Péronne, et dépassé, au nord de cette ville, le petit fossé de la Tortille. Le mouvement de retrait opéré par nos alliés, sous une pression terrible, allait donc en s'accentuant, et le combat se trouvait reporté en arrière de la ligne canal Crozat-Ham-Péronne-Bapaume-Croisilles, dont, seule, la partie septentrionale n'avait point été entamée. La situation, donc, sans être vraiment inquiétante, pouvait passer pour sérieuse, et il était temps d'aviser.

Le commandement interallié, agissant en parfaite communion d'idées et de programme, a pensé alors qu'une intervention française devenait nécessaire afin d'opérer la diversion opportune, et, aussitôt, une



Carte indiquant l'emplacement des canons qui tirent sur Paris et les trajectoires des obus.

24 MARS **LES FAITS** **25 MARS**

L'offensive allemande. — *L'ennemi jette ses masses, d'une part vers l'ouest en direction d'Amiens par les routes de Bapaume et de Péronne; de l'autre vers le sud-ouest par la vallée de l'Oise. Monchy-le-Preux, Bapaume, Le Transloy, Combles, Maurepas, la rive gauche de la Somme, de Péronne à Pargny et à Ham, la rive droite de l'Oise, de Chauny à Noyon, jalonnent à peu près la ligne de bataille: la lutte est acharnée.*

Paris bombardé. — *Le communiqué allemand confirme l'entrée en action des canons à longue portée qui lancent aujourd'hui 27 obus.*

Guerre aérienne. — *Les escadrilles britanniques font un nouveau raid sur Mannheim; au cours de la nuit, elles ont jeté 10 bombes de gros calibre sur les importants chantiers de Konz, immédiatement au sud de Trèves. Dans la zone des combats leur action est incessante de l'aube à la nuit.*

L'offensive allemande. — *Grâce aux nouvelles divisions lancées dans la bataille, l'ennemi continue à refouler les troupes britanniques qui abandonnent Péronne, Bapaume et Nesle.*

Nous évacuons nous-mêmes Noyon dans la nuit.

A la suite de conférences tenues à Londres dans les journées des 23, 24, 25 mars, la décision est prise de faire appel à la coopération des troupes américaines dans la plus large mesure possible: ces troupes combattront encadrées dans les unités britanniques et françaises.

Paris bombardé.— *Une des pièces à longue portée, qui tirent sur Paris, éclate et tue un lieutenant et 9 hommes. L'événement sera confirmé le 7 avril par une note officielle.*

Une nouvelle incursion de Gothas a été tentée cette nuit, mais l'ennemi a été arrêté par les tirs de barrage avant d'atteindre la capitale.

partie de nos réserves a été engagée dans la région de Noyon, où elle a pris la lutte à son compte. Un combat acharné se développe sur les hauteurs de la rive droite de l'Oise, que des forces allemandes importantes essayent d'escalader. Son issue n'est pas encore connue. Mais la force des positions et la valeur des troupes nous permettent d'envisager celle-ci avec confiance et espoir.

Au reste, l'effet de ce coup de revers n'a pas tardé à se faire sentir. Le front britannique a repris une fermeté telle qu'aucune attaque ennemie n'a pu aboutir depuis dimanche, et que les éléments qui avaient franchi la Somme ont dû la repasser. Or, tout cela, on le conçoit, ne va pas sans pertes considérables pour l'assaillant, qui se meut par masses épaisses, et dont les troupes de renfort sont soumises, de la part de l'aviation anglaise, à un traitement plutôt dur. Je veux bien qu'il possède, grâce à ces messieurs de Petrograd, des réservoirs copieusement garnis. Mais ceux-ci ne sont point inépuisables, et à continuer longtemps ce jeu meurtrier, ils finiront bien par se tarir.

TENONS FERME !

(27 Mars.)

Quel que soit le théâtre des opérations, quelle que soit l'époque à laquelle elles sont engagées, le système allemand ne varie pas. Il se résume en ceci : monter aussi solidement que possible une entreprise grandiose et puissante, frapper sur un point déterminé comme avec une catapulte, et continuer, sans se préoccuper de la casse, jusqu'à épuisement complet. Ainsi a débuté la guerre, dont la manœuvre initiale nécessita l'envahissement dangereux de la Belgique. Ainsi, elle s'est continuée lors de la grande offensive de 1916 sur la Dunajec. Ainsi encore elle tire aujourd'hui sur ses fins.

Une telle stratégie, qui est en somme assez simpliste, peut parfois réussir ; mais il arrive aussi qu'elle échoue, et alors elle entraîne des réflexes fort graves. Je citerai à l'appui de mon dire la Marne et Verdun. Qu'arrive-t-il, en effet, si le but d'écrasement cherché n'est pas atteint dans un délai assez court? La masse jetée ainsi dans la fournaise y fond peu à peu, se disloque, se décourage, et risque de devenir la proie d'un adversaire qui, lui, n'a ni prodigué ses forces, ni dépensé aveuglément ses moyens.

Les Allemands foncent sur le front anglais comme des taureaux que le picador a lardés de banderilles. On leur a dit qu'ils faisaient en ce moment l'effort suprême, et c'est la vérité. Mais cet effort, il faut lui donner comme sanction la victoire

26 MARS **LES FAITS** 27 MARS

L'offensive allemande. — *Tandis que les armées du prince Ruprecht continuent à marcher en direction d'Amiens par la route de Bapaume à Albert, par la vallée de la Somme et par la route Nesles-Chaulnes, le général von Hutier se jette sur les troupes françaises qui, de Roye à Noyon, prolongent le front britannique.*

Des combats acharnés se livrent sur la ligne jalonnée par Albert, Bray-sur-Somme, Chaulnes, Roye, Noyon. Les alliés disputent le terrain pied à pied, sans pouvoir cependant empêcher l'ennemi de progresser.

A la fin de la journée, les forces britanniques évacuent Bray-sur-Somme et nous nous établissons nous-mêmes sur la ligne Lihons, Echelle-Saint-Aurin, Beuvraignes, nord de Lassigny, abords sud de Noyon.

La paix roumaine. — *Les clauses générales du traité sont signées aujourd'hui. Elles seront complétées par des conventions de détail.*

L'offensive allemande. — *La lutte continue très violente. En suivant le front de bataille du nord au sud, on voit les armées allemande et britannique aux prises à Bucquoy et à Ablainzeville, sur la route d'Arras à Albert ; au débouché ouest d'Albert ; à Chipilly sur la Somme, à Rozières-en-Santerre. En même temps l'armée von Hutier reprend ses attaques furieuses contre nos troupes, dans la direction Roye-Montdidier. Son but est évidemment de nou rejeter vers le sud en nous séparant de nos alliés.*

Cet objecif n'est pas atteint, mais nous sommes cependant obligés, après une lutte farouche, de nous replier sur les hauteurs à l'ouest de Montdidier.

Reims. — *Le gouvernement français, dans une note officielle, déclare une fois de plus que la cathédrale n'a jamais été utilisée pour des buts militaires.*

Mésopotamie. — *Importante victoire du général Marshall à Bagdadieh.*

complète, sous peine d'aboutir à une sorte de cachexisme incurable. J'entends bien que sur cette victoire on comptait fermement dans le camp ennemi, tellement que, pour l'achever, des forces de cavalerie, qui d'ailleurs se sont cassé le nez, avaient été portées en première ligne, ce qui accuse surabondamment le caractère schématique et préconçu de la combinaison. Mais les résultats répondent-ils à ces larges espérances? Nullement, je ne crains pas de l'affirmer.

Sans doute, sous la pression formidable qu'ils subissaient, nos alliés ont dû reculer assez sensiblement dans la direction d'Amiens, et abandonner Nesle et Bapaume. Nous-mêmes, après être arrivés à la rescousse, nous avons évacué Noyon. Et ces fâcheux événements prouvent seulement une chose, à savoir que, libérés à l'est par la trahison russe, les Allemands ont accumulé à l'ouest des masses redoutables avec lesquelles ils ont fait bloc. Mais de quelles pertes, irréparables aujourd'hui, payent-ils cette avance? Voilà ce qu'ils ne confessent point, et qui doit cependant les préoccuper pour l'avenir.

Ils s'en préoccupent en effet, et sont visiblement émus de la résistance qu'ils rencontrent. Le *Berliner Tageblatt*, opérant une retraite verbale, déclare qu'il ne s'agit pas de nous écraser, mais seulement « d'affaiblir nos moyens de lutte ». Ce serait vraiment employer des moyens bien disproportionnés à un aussi mince objectif. Il ajoute que les décisions de l'État-major allemand dépendront de l'attitude de l'adversaire, ce qui est proprement une calinotade. Enfin, il se perd dans des comparaisons poncives et falotes, pour indiquer que, par cette gigantesque bataille, la plus formidable de tous les temps, on ne cherche qu'à nous ébranler. Et voilà un mensonge, derrière lequel il cherche à masquer d'assez graves déceptions.

Que la situation soit sérieuse, très sérieuse même, il serait puéril de le nier. Mais nous en avons connu d'autres plus angoissantes, dont nous ont sortis l'esprit de décision montré par certains grands chefs et la valeur déployée par nos soldats sans jamais compter. Ni l'un ni l'autre n'ont faibli. A un système percé à jour, on opposera les mêmes ressources de l'intelligence et du cœur. Ainsi donc, tenons ferme à l'arrière, comme nos poilus sur la rive gauche de l'Oise. Et ne nous faisons pas faute de croire qu'un jour viendra où l'ennemi, ayant amoncelé ses cadavres sur des routes pied à pied conquises, devra probablement s'arrêter hors d'haleine, et décidément à court d'organes propulseurs.





(Cl. Ministry of Information.)

AVEC LES SOLDATS BRITANNIQUES

1. Soldats anglais éteignant un incendie provoqué par des obus. — 2. Blessés quittant la bataille. — 3. Secours aux habitants d'une maison bombardée.



(Cl. N.-D.)

Vue générale de la cathédrale d'Amiens, prise du beffroi.

AU SEPTIÈME JOUR DE LA BATAILLE

(28 Mars.)

La ruée allemande, après sept jours d'un déchaînement furibond, semble avoir, au moins pour un temps, atteint un palier difficile à dépasser. Tel le flux, quand il est arrivé à bout de course, s'étale entre les rochers qu'il battait naguère et cesse de pousser devant lui les lames de fond.

Il y a, à cette accalmie relative, deux raisons. La première est que les pertes subies ont été énormes, en sorte que la cohésion des troupes assaillantes s'en trouve forcément diminuée. La seconde apparaît dans ce fait que l'ennemi s'est avancé de plusieurs kilomètres à travers un pays entièrement ravagé — on sait comment il l'a systématiquement ruiné lui-même — et qu'il ne peut vivre là que sur ses convois. Or, il suffit de lire les communiqués de l'aviation britannique pour voir comment ceux-ci sont traités, et savoir quel ouragan de projectiles se déverse quotidiennement sur les routes, les gares de ravitaillement, et même les troupes de renfort. Des soldats qu'on lance à l'assaut ne doivent pas avoir le ventre vide. J'imagine qu'en ce moment, l'administration germanique éprouve quelque peine à le remplir.

Aux dernières nouvelles, la situation était la suivante : les troupes françaises tiennent solidement et défendent avec une opiniâtreté superbe une ligne qui suit à peu de chose près l'ancien front depuis l'ouest de Roye jusqu'au sud-est de Noyon, où elle s'appuie sur les hauteurs de la rive gauche de l'Oise. Contre elle, les attaques de l'ennemi ont été presque toutes infructueuses. Un solide barrage protège la voie pénétrante par laquelle le kronprinz espérait, après la retraite de la 5e armée anglaise, pouvoir aisément s'engager. A notre gauche, les troupes britanniques tiennent bon. Contre elles aussi, la frénésie tudesque accuse, en général, un certain affaissement.

Cependant, de nouveaux renforts sont en route, car il apparaît que l'État-major allemand dégarnit plus ou moins la partie orientale du front, afin de consolider l'autre. La lutte reprendra donc inévitablement, et avec une égale rudesse. On s'est si profondément engagé que reculer maintenant, ou simplement se stabiliser sur le terrain acquis, équivaudrait à un désastre. Coûte que coûte, il faut gagner soit Amiens, pour couper les communications les plus directes que nous ayons avec l'Angleterre, soit la route de Paris. Telle est l'impasse dans laquelle Hindenburg, dit-on, hésitait à s'engager, et où Ludendorff est entré tête baissée. Le dénouement seul dira qui des deux avait raison.

Mais, pour le moment, la grandeur de la

28 MARS	LES FAITS	29 MARS

28 mars. — L'offensive allemande. — *Le front de bataille s'étend vers le nord : les Allemands lancent sur les deux rives de la Scarpe des attaques à gros effectifs qui se heurtent à une résistance obstinée.*

Au sud de la Somme, nos alliés britanniques sont menacés d'être pris à revers sur leur gauche par l'ennemi qui a franchi le fleuve à Chipilly ; d'un autre côté la liaison de leur flanc droit avec l'armée française est devenue moins solide par suite du repli de nos troupes à l'ouest de Montdidier. Ils se décident donc à reporter leur ligne à quelques kilomètres vers l'ouest en l'appuyant aux villages de Neuville-Sire-Bernard, de Mézières, de Marcelcave et du Hamel.

Au débouché de Montdidier nos troupes non seulement contiennent l'ennemi, mais lui enlèvent les villages de Courtemanche, Mesnil-Saint-Georges, Assainvillers, Le Monchel.

La lutte revêt un caractère d'extrême acharnement.

29 mars. — L'offensive allemande. — *Dans la bataille engagée hier sur les deux rives de la Scarpe l'ennemi avait pour objectif, l'enlèvement de la crête de Vimy et la prise d'Arras. Or, ses attaques, menées par au moins 40 divisions en première ligne et 4 en soutien, ont à peine mordu sur les positions de combat britanniques. Il se ressent aujourd'hui de ce grave échec et ne pousse pas à fond ses assauts.*

Au nord de la Somme, la situation reste également à peu près stationnaire.

Au sud de la Somme, la ligne anglaise accuse un léger repli à l'ouest de Hamel, Marcelcave et Démuin ; elle se relie à Moreuil avec la ligne française.

L'unité de commandement. — *Le gouvernement annonce que le général Foch a été chargé « de coordonner l'action des troupes alliées sur le front occidental. »*

Paris. — *Un obus lancé par le canon à longue portée tombe sur l'église St-Gervais : nombreuses victimes.*

tâche à accomplir et les prémices insuffisamment prometteuses de cette effroyable bataille donnent matière, dans la presse allemande, à des réflexions qui, visiblement, manquent d'enthousiasme. On y parle des « temps difficiles » qui vont venir. Et, en effet, je crois qu'ils s'annoncent surtout pour l'assaillant, qui a grandement souffert, qui est visiblement fatigué et peut se heurter d'un jour à l'autre à des réserves intactes. Et puis, l'enjeu de la lutte engagée depuis sept jours n'est rien moins que la liberté du monde. Il est, pour le défendre, des forces métaphysiques qui s'ajoutent à la force de nos bras.

LEUR OBJECTIF APPARAIT

(29 Mars.)

C'est décidément Amiens et le chemin de fer de Calais à Paris qui sont, jusqu'à plus ample informé, visés par les Boches. La poussée formidable effectuée contre l'aile gauche française, dans la région de Montdidier, ne laisse aucun doute à cet égard. Assurément, le kronprinz aurait désiré s'ouvrir la route de Paris par la vallée de l'Oise. Mais le barrage que nous avons établi là lui a montré qu'à vouloir trop mordre, il se casserait les dents. Et alors, il a fait une conversion à droite, pour coopérer, faute de mieux, au mouvement concentrique qui est dessiné contre le chef-lieu de la Picardie.

Le résultat est médiocre. Au prix de sacrifices fort durs et en prodiguant les hommes, le groupe d'aile gauche allemand est parvenu à nous débusquer des hauteurs qui bordent la rive droite du Don, petit affluent de l'Avre. Et encore le mot débusquer est-il trop fort, puisque, après une défense acharnée qui n'a fléchi nulle part et une retraite échelonnée sur la rive gauche, nos troupes, trouvant l'ennemi trop entreprenant, se sont aussitôt donné de l'air et l'ont, sur un front de 10 kilomètres et sur plus de 2 kilomètres de profondeur, vigoureusement ramené en arrière. Combien l'ennemi devra-t-il faire de ces coûteux pas de tortue avant d'atteindre son objectif, si tant est qu'il l'atteigne jamais?

Plus au nord, sur les deux rives de la Somme, la bataille contre les Anglais a continué, toujours aussi féroce. Elle a connu, naturellement, quelques fluctuations plus ou moins sensibles. Mais, en somme, l'ennemi a finalement subi un échec à peu près complet, malgré l'énormité des effectifs qu'il a engagés et qui ont en partie fondu. Il a ensuite dessiné hier, en face d'Arras, une forte attaque qui ne lui a pas donné le succès qu'il s'en promettait. Son système est toujours

Dégâts causés par un obus aux alentours de la cathédrale d'Amiens.

(Cl. Ministry of Information.)

Ce qui reste de la malheureuse ville d'Arras et de sa cathédrale.

30 MARS — **LES FAITS** — **31 MARS**

L'offensive allemande — *Le général von Hutier a entamé hier soir contre la ligne française, de Moreuil au sud de Lassigny, un effort qu'il espère devoir être décisif. La bataille se prolonge pendant toute la journée d'aujourd'hui : nos troupes héroïques s'y jettent à corps perdu, dit le communiqué, et parviennent par leurs contre-attaques incessantes à arrêter partout la furieuse ruée de l'ennemi. Le village d'Orvillers, à 10 kilomètres à l'ouest de Lassigny ; le hameau du Plémont, à 2 kilomètres au sud-est ; le village de Plessis-de-Roye et son parc, disputés avec acharnement, passent plusieurs fois de mains en mains. Deux divisions allemande , qui ont réussi à prendre pied au Plémont et au parc de Plessis-de-Roye, sont balayées dans un magnifique retour offensif de nos fantassins.*

Dans la soirée, à l'autre extrémité de notre ligne, le village de Moreuil plusieurs fois pris et repris finit par nous rester.

L'offensive allemande. — *Au cours de la journée d'hier, tandis que le général von Hutier lançait divisions sur divisions contre les lignes françaises, le général von Marwitz s'efforçait de s'ouvrir un chemin vers Amiens et des combats acharnés se livraient sur le front britannique, notamment dans la vallée de la Luce, petit affluent de l'Avre, aux villages de Hangard et de Démuin. La lutte continue aujourd'hui dans ce secteur avec des alternatives diverses.*

Sur l'Avre, le général von Hutier reprend haleine et ne tente plus que des actions locales. Un vif combat se livre cependant à Grivesnes, entre Moreuil et Montdidier : nos soldats multiplient les actes d'héroïsme et nous reprenons le village perdu hier. Notre ligne, à partir de Moreuil, longe la rive occidentale de la rivière, passe à Malpart, à l'ouest de Cantigny et s'infléchit vers l'Oise par Assainvillers Orvillers, Roye-sur-Matz, Plessis-de-Roye.

pareil. N'ayant pu enfoncer le centre, comme il espérait y réussir par un formidable coup de bélier, il revient à la manœuvre enveloppante, qu'il a décidément dans le sang.

Sincèrement, je dirai que cela n'est point pour nous déplaire. Plus l'adversaire s'étale, et moins il est redoutable. Une masse qui roule devant soi sous la poussée d'éléments propulseurs peut à la rigueur faire office du bélier antique, et s'ouvrir un passage que d'autres viendront élargir. Mais les débordements d'aile exigent — surtout lorsque, comme ici, ils se dessinent de deux côtés à la fois — une supériorité considérable d'effectifs et de moyens matériels. Or, depuis sept jours que dure cette bataille gigantesque, effectifs et moyens ont dû diminuer chez l'ennemi dans une mesure appréciable. Possède-t-il encore assez des uns et des autres pour risquer une opération déjà quelque peu hasardeuse par elle-même et que la valeur de la résistance alliée l'a obligé à reléguer pour ainsi dire *in extremis?*

L'avenir seul pourra nous l'apprendre. Mais, du moins, nous pouvons affirmer deux choses : d'abord que tous les soldats, français et anglais, montrent un merveilleux courage — certains régiments britanniques ont préféré se laisser hacher plutôt que de reculer ; — ensuite qu'un pas décisif a été fait dans la voie de l'unité de direction, que la presse anglaise, après nous-mêmes, considère comme indispensable. Ce sera la garantie de la contre-offensive qui, soyons-en certains, se produira tôt ou tard, et sera faite, à l'heure convenable, par les réserves alliées encore intactes, contre un ennemi certainement très fatigué.

UNE PAUSE DANS LA BATAILLE

(30 Mars.)

En dépit d'efforts quasi surhumains qui lui ont coûté d'effroyables pertes, l'ennemi n'a pu nous reprendre les positions conquises hier à l'ouest de Montdidier. Même, nos soldats, dans un élan superbe, se sont emparés, sur le Don, du hameau de Monchel, effectuant ainsi la liaison entre nos positions d'Assainvillers et de Mesnil-Saint-Georges. Nous occupons actuellement un demi-cercle de hauteurs qui dominent la ville à l'occident et commandent ses débouchés vers les routes convoitées. Nous connaissons assez la ténacité des troupes qui tiennent celles-ci pour être assurés que ces débouchés ne seront point forcés.

L'entrée de la vallée de l'Oise n'a pu l'être davantage. En vain, les Allemands se sont rués contre Plessis-de-Roye, qui, à deux kilomètres environ à l'ouest de Lassigny, constitue comme le poste avancé



(Cl. Melcy.)

LE GÉNÉRAL FOCH

Les alliés, en réalisant l'unité de commandement aux jours sombres de la grande offensive ennemie, ont marqué la première étape de la victoire. Le général Foch, chef suprême de toutes les armées, qui arrêta la horde allemande sur la Marne, l'Yser et la Piave, saura la refouler de France.

de la région boisée située entre le chemin de fer de Roye à Compiègne et l'Oise. Leurs furieux assauts ont tous été brisés et très chèrement payés.

Plus au nord, devant le front anglais, où nos troupes ont déjà apparu, la lutte est toujours acharnée, mais la situation sans changements appréciables. Bien que certaines fluctuations se soient produites, qui étaient inévitables, l'ennemi est victorieusement contenu entre l'Avre et la Somme, depuis la Neuville-Sire-Bernard jusqu'au Hamel. Les mouvements latéraux ne paraissant pas près de réussir, c'est l'attaque centrale qui reprend vigueur et dans laquelle viennent fondre les réserves. Mais celles-ci, en butte aux tirs précis des avions et tombant souvent dans le champ des canons à longue portée, ont peine à gagner leur poste sans encombre. On en cite qui, en cours de route, ont été presque entièrement dispersées.

En somme, après huit jours de lutte sauvage, la bataille ne subit point d'apaisement, mais elle semble se cristalliser et, quoi que les Allemands aient essayé de faire, elle demeure frontale et parallèle, la manœuvre ennemie n'ayant pu se dessiner que d'une façon sommaire et presque hypothétique. Au contraire, la nôtre, si elle demeure en suspens, est libre d'entraves et peut, le cas échéant, s'appuyer sur une base solide, s'étendant de Montdidier à Noyon. Je ne préjuge d'aucun fait ; je ne fais aucune prévision qui pourrait être imprudente et serait, pour le moins, déplacée. Je constate simplement qu'une situation existe, dont les circonstances pourront nous permettre de profiter pour déjouer, à un moment donné, la tactique brutale des Allemands. Et j'en conclus que, malgré des reculs pénibles, dont il faut bien tirer cette leçon que l'inviolabilité des fronts est un leurre, nous devons conserver toute confiance, tant que nous gardons notre liberté d'action.

Cette confiance, M. Clemenceau l'a implantée dans les âmes françaises et pour ainsi dire décrétée dans une phrase lapidaire. Qu'elle soit notre palladium, en ces heures d'anxiété qui passeront comme un cauchemar vite oublié, si nous savons tous les traverser sans faiblir.

LA BATAILLE A REPRIS AVEC ACHARNEMENT

(31 Mars.)

La bataille, qui vendredi s'était assez sensiblement ralentie sur le front de l'Oise, a repris dans la nuit, avec une violence exaspérée. Depuis Lassigny jusqu'à Moreuil, sur un front de soixante kilomètres, une lutte furieuse s'est engagée dont les



Carte de la région Plessis-de-Roye et du Plémont, théâtre des rudes contre-attaques de nos troupes qui contiennent la poussée ennemie.

péripéties émouvantes relatées au communiqué ne peuvent être lues sans émotion. La mâle résolution des nôtres a eu finalement raison de l'obstination furieuse de l'ennemi qui, arrêté par nos feux ou rejeté par les contre-attaques déterminées de nos héroïques troupiers, n'a pas réussi, malgré les plus grands sacrifices d'hommes, à gagner un pouce de terrain.

Le kronprinz veut décidément forcer la victoire, qui se refuse jusqu'ici à ses entreprises brutales. Le voici, en tout cas, engagé dans une action de flanc qui l'oblige à abandonner son objectif primordial, lequel était Amiens. Ses troupes forment un angle aigu avec celles de von Gallwitz, déployées depuis l'Avre jusqu'à la Somme et même au delà vers Albert. Situation assez singulière, et qui pourrait devenir fort dangereuse, si ce crochet défensif finissait par être brisé.

Sur le front anglais, la situation ne s'est que très insensiblement modifiée. Nos alliés, à la vérité, ont dû se replier légèrement au sud de la Somme. Mais au nord, toutes les positions sont conservées, avec même quelques légers gains. Et, à l'est d'Albert, les Allemands, qui voulaient enlever la crête de Vimy pour dominer Arras, ont essuyé un échec sensible qui a dû leur être fort onéreux.

Ils ne sont point encore à court d'hommes, c'est entendu. Mais après neuf jours d'une telle bataille, il est impossible que leurs troupes ne soient pas fatiguées. Le système qu'ils emploient, de jeter dans la fournaise toutes les forces dont ils disposent et au moment où ils en disposent, peut être comparé à celui de leurs lointains ancêtres, les Teutons et les Cimbres, quand ils se ruaient en avalanche sur les armées de Marius. Mais, comme alors, l'art peut encore triompher de la force aveugle, et ruiner des projets qui ne reposent que sur la brutalité du choc. Les coups de massue ont forcément une intensité décroissante, et l'on a beaucoup à craindre lorsque, pour une raison ou pour une autre, les premiers n'ont pu tout briser.

Cela est si vrai que la presse allemande presque entière se préoccupe surtout, en ce moment, de l'intervention inévitable de nos armées de manœuvre où elle voit « le nœud du problème stratégique actuel ». Foch l'inquiète avec son attitude de sphinx. Où est-il? Que sait-il? Que veut-il et peut-il faire? Telles sont les questions qu'on se pose avec anxiété de l'autre côté du Rhin et auxquelles ni Ludendorff ni les augures patentés n'osent répondre. Le vainqueur de Fère-Champenoise et de l'Yser, investi aujourd'hui du commandement supérieur, et réalisant l'unité de commandement tant désirée, devient pour l'ennemi un épouvantail. Un journal a beau écrire : « Pour nous, le seul problème est de frapper et d'anéantir les Anglais ! » il sent au fond de lui-même combien est gênante l'obli-



Secteur de Grivesnes, où les combats ne furent pas moins acharnés qu'à Plessis-de-Roye pour aboutir finalement à l'arrêt de l'adversaire.

Le 31 mars 1918



Le dimanche de Pâques fut une journée épique au village comme au château de Grivesnes, d'où nos soldats réussirent, par des prodiges d'héroïsme, à chasser l'ennem qui s'y était installé la veille. Le général von Hutier n'accepta pas cet échec et fi

château de Grivesnes



ppel à la Garde impériale qu'il lança, en cinq assauts successifs, contre la position. inq fois l'élan de la célèbre division se brisa contre nos baïonnettes. Les capotes grises amoncelèrent sur le sol et l'ennemi épuisé renonça, sur ce point, à un nouvel effort.

gation de faire face, au sud-ouest, contre nos propres troupes et l'arrêt qu'elle impose à la ruée sur Amiens. Il n'y a plus là d'Anglais ni de Français. Il n'y a plus qu'une armée unique, combattant en complète et intime union.

C'est d'ailleurs ce que la *Gazette de Voss*, plus raisonnable et prudente, laisse entendre clairement par ces mots : « Nul ne peut prévoir encore comment les Franco-Anglais emploieront la forte armée d'opérations de Foch. » Non ! Nul ne peut le prévoir, et voilà précisément par où le bât blesse les Allemands.

LA GRANDE TENTATIVE DE PERCÉE SUR NOTRE FRONT FUT POUR L'ENNEMI UN ÉCHEC SANGLANT

(1er Avril.)

Le kronprinz devra décidément faire son deuil des visées prétentieuses qui le hantaient. La trouée de l'Oise lui est fermée, et quelque effort qu'il ait pu faire pour la tourner à l'ouest de Montdidier, nos admirables troupes lui ont opposé une muraille infranchissable. Le voici définitivement chassé de Moreuil, où s'est déroulée une lutte furieuse. Le voici qui recule également du côté de Lassigny, jusqu'à Canny-sur-Matz. Il perd des hommes en quantité énorme. Il perd aussi des prisonniers. Jusqu'à quand pourra-t-il répéter ses assauts stériles? Certes, l'entêtement est le moindre de ses défauts. Mais quand la matière manque, il faut bien s'arrêter, sous peine de s'exposer à des désastres irréparables. Les souvenirs de Verdun doivent commencer à le hanter.

La prise de Moreuil a été effectuée par des troupes franco-anglaises, confondues dans les mêmes rangs. Après l'unité de direction, l'amalgame. Quels progrès accomplis, en peu de jours, sous le fouet de la nécessité ! Maintenant, l'ère des discussions est close, et l'heure a sonné des réalisations. Les alliés combattent comme s'ils ne formaient qu'une seule armée : ils n'ont plus qu'une tête et qu'une âme. Au reste, ils ont déjà recueilli les bénéfices de cette unité tant souhaitée, car la relève de certaines forces britanniques épuisées par une lutte longue et pénible a pu se faire sans encombre, bien que ce soit là une des opérations les plus difficiles qui soient.

Quant au kronprinz, dont l'intention primitive était de s'ouvrir la vallée de l'Oise, et le but postérieur d'empêcher, par une série de violents assauts, l'intervention de nos réserves dans le flanc des colonnes allemandes, il a échoué partout. Il est maintenant pris lui-même



(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

Dans l'Oise : Batterie française de canons lourds en pleine action.

dans l'engrenage, et peut-être aura-t-il de la peine à s'en tirer sans accrocs. Foch et Pétain sont pour lui de redoutables adversaires. S'il ne connaît pas encore le premier, il s'est déjà mesuré avec le second, et il n'a pas été le plus fort. Je ne crois pas qu'il soit en posture de prendre encore sa revanche cette fois-ci.

Pendant ce temps, les Anglais maintiennent devant eux les armées de von Marwitz et même les refoulent légèrement sur certains points. Des villages pris et repris, des points d'appui qui cèdent momentanément, rien de tout cela ne constitue de changement essentiel dans la situation générale. En somme, l'ennemi, bloqué au sud, et peut-être près de reculer, ne gagne plus aucune avance vers Amiens. Mais son dispositif est tel qu'une défaite du kronprinz mettrait toutes ses forces en désordre, car, ainsi que je l'écrivais hier, celui-ci tourne le dos aux autres masses allemandes engagées dans la direction de l'ouest. N'ayons crainte. L'œil perçant de Foch sonde l'horizon.

LA LUTTE POUR AMIENS CONTINUE

(2 Avril.)

Après avoir soufflé quelques heures, les Allemands ont recommencé leurs attaques forcenées. J'avoue qu'une certaine confusion règne dans les nouvelles successives qui nous arrivent de la bataille, et il ne saurait en être autrement, étant donné l'énorme amplitude du front que la lutte embrasse. D'inévitables va-et-vient se succèdent, qui rendent la situation difficile à définir. Celle-ci, cependant, ne se modifie pas dans le sens que les prodigieux efforts de l'ennemi auraient pu faire craindre. L'avance des Allemands est lente, difficile et fragmentaire. Le terrain continue de leur être disputé pied à pied, et de telle sorte que les progrès sont à peu près compensés.

D'abord, le village de Hangard-en-Santerre, si ardemment disputé, et où l'ennemi essayait de pratiquer une trouée pour gagner la voie ferrée d'Amiens à Paris, a été repris, après une lutte opiniâtre dans laquelle « nos alliés ont fait preuve d'un mordant irrésistible ». Il en avait été de même, un peu avant, du bourg de Moreuil, Par contre, les contingents du kronprinz sont parvenus à franchir le Don, au nord de Montdidier, mais le point de Grivesnes, sur la route de Montdidier à Amiens par Ailly-sur-Noye, nous est resté, en dépit d'assauts réitérés et fort coûteux. Il est permis de penser que la poussée



(Cl. Ministry of Information.)

Régiment français formant la haie au passage de l'artillerie anglaise.

31 MARS (*suite*) **LES FAITS** **1er AVRIL**

La situation commence à s'éclaircir: le général Pétain, les généraux Fayolle, Debeney, Humbert, Pellé, d'Ambly, et les troupes sous leurs ordres ont arrêté la ruée allemande; les routes de Paris et les avenues d'Amiens sont barrées.

Le 25 mars, le général Pétain adressait aux combattants ce vibrant appel: «L'ennemi s'est rué sur nous dans un suprême effort; il veut nous séparer des Anglais pour s'ouvrir la route de Paris. Coûte que coûte, il faut l'arrêter. Cramponnez-vous au terrain. Tenez ferme! Les camarades arrivent. Tous réunis, vous vous précipiterez sur l'envahisseur. C'est la bataille! Soldats de la Marne, de l'Yser et de Verdun, je fais appel à vous: il s'agit du sort de la France!»

L'armée répondit à l'appel; tous les hommes se jetèrent sans compter dans la bataille. Les Allemands ne passèrent pas; le cœur de la France fut bien défendu!

L'offensive allemande. — *Après de vains efforts tentés par le général von Marwitz pour élargir ses gains à l'ouest de Hangard-en-Santerre. sur la Luce, après la reprise du village par les Anglais et enfin après l'échec d'assauts réitérés livrés au village de Grivesnes par le général von Hutier, une accalmie générale se produit.*

La première grande phase de l'offensive allemande sur le front franco-britannique est terminée, dit un résumé officiel: le front se stabilise, il passe par l'est d'Arras, les anciennes organisations anglaises de la région d'Hébuterne, l'ouest d'Albert, Sailly-le-Sec, Hamel, Marcelcave, Hangard-en-Santerre, les lisières ouest de Moreuil, Braches, Cantigny, le Monchel, Rollot, Orvillers.

Nous avons repris du terrain sur la face sud du saillant allemand vers Canny-sur-Matz. De là, notre ligne regagne le Plémont, le mont Renaud et l'Oise.

effectuée par nous à l'ouest de Lassigny, dans la région d'Orvillers, fournira un utile contrepoids.

Sur le front anglais, la lutte a également repris devant Albert, où les troupes du prince Ruprecht étaient figées depuis trois jours. Elles n'ont point réparé leur précédent échec. En même temps, une nouvelle bataille s'engageait su sud de la Somme, entre Luce et Avre. Elle dure depuis dimanche sans qu'il soit encore possible de prévoir son issue. Jusqu'à présent, en tout cas, les Allemands n'ont pu faire que des progrès insignifiants, qui leur sont âprement contestés. Et les forces germaniques — que l'on dit maintenant grossies d'Autrichiens et même de Bulgares — continuent à présenter ce dispositif étrange de deux grandes masses combattant l'une face à l'ouest, l'autre face au sud-ouest, et formant ainsi une sorte de T renversé.

On peut affirmer qu'il n'a point été voulu par l'État-major allemand, et que, même, il doit quelque peu déranger les combinaisons de celui-ci. Le kronprinz, dont les troupes forment la barre transversale du T, est parfaitement en état de comprendre que, s'il était refoulé, il entraînerait dans sa déroute toute la ligne tenue par von Marwitz, et c'est peut-être là une des raisons de la frénésie avec laquelle il jette son monde à la boucherie.

Il faut donc que nous nous tenions prêts à subir de nouvelles et puissantes ruées, depuis Lassigny jusqu'à Moreuil. Mais pourquoi ne seraient-elles pas brisées, comme toutes celles qui se sont succédé depuis plus de huit jours?

ACCALMIE OU ARRÊT?

(3 Avril.)

La bataille s'est apaisée. Si occasionnel et temporaire que puisse être cet arrêt, il n'en indique pas moins, chez l'ennemi, une impuissance relative ou tout au moins une lassitude exigeant l'administration de quelques réconfortants. C'est que, comme dit un journal de Dresde qui passe pour refléter en général les idées du kronprinz, les armées allemandes n'ont pu avancer, depuis le début de leur offensive, qu'en laissant derrière elles « des montagnes de cadavres ». Et l'anémie qui résulte pour elles de ces énormes pertes exige que l'on procède à la transfusion du sang.

Je ne doute pas un seul instant que l'état-major allemand, engagé — peut-être contre le gré de quelques-uns de ses membres, et non des moins huppés — dans une aventure à laquelle il n'y a point d'autre issue que le triomphe ou

(Cl. Beaufrère et Sect. phot. de l'Armée.)

A PLESSIS-DE-ROYE

1. L'église du village, où la vaillance de nos troupes arrêta la ruée allemande.
2. Une tranchée ennemie dans le parc après notre brillante contre-offensive.

2 AVRIL **LES FAITS** **3 AVRIL**

L'offensive allemande. — *Journée d'accalmie sur l'ensemble du front britannique. Notre communiqué ne signale de son côté qu'une opération de détail au nord de Plémont, au cours de laquelle nos troupes élargissent leurs positions.*

Déclaration Czernin. — «*Quelque temps avant le commencement de notre offensive actuelle sur le front occidental, dit le ministre autrichien, M. Clemenceau m'a fait demander si j'étais prêt à entrer en négociations et sur quelles bases? Je répondis immédiatement, d'accord avec Berlin, que j'étais prêt à ces négociations et que je ne voyais aucun obstacle à la paix, si ce n'est dans les aspirations françaises vers l'Alsace-Lorraine.* »

M. Clemenceau, mis au courant de ces affirmations, répond que le comte Czernin a menti.

Paris. — *Raid d'avions allemands au cours de la nuit passée : pas de victimes.*

L'offensive allemande. — *Journée d'accalmie comme celle d'hier.*

M. Lloyd George et M. Clemenceau se rendent sur le front pour conférer avec les généraux Foch, Pétain, Douglas-Haig, Pershing et Bliss.

Le gouvernement anglais ordonne une enquête sur les conditions dans lesquelles s'est opéré le repli de la 5e armée anglaise, pendant les journées des 21, 22 et 23 mars. Le général Rawlinson remplace le général Gough à la tête de cette armée.

Reims. — *Les Allemands ayant affirmé que les Français se servaient « dé nouveau » des tours de la cathédrale, dans un but militaire, le colonel Feyler a tenu à s'assurer par lui-même de ce qu'il en était. « J'ai constaté le spectacle de la plus effroyable dévastation, mais rien qui, de près ou de loin, ressemblât à un poste d'observation militaire. Pas un fil de téléphone, pas un débris de carte ou de registre, pas le moindre engin.»*

une paralysie incurable, ne procède en ce moment à l'opération que je viens de dire. Il fait affluer les renforts. Il pousse en avant sa grosse artillerie, dont la voix vient de se faire entendre en quelques points. Il prépare, en un mot, la reprise, qui ne saurait tarder, de ses assauts furibonds.

Mais tandis qu'il se renforce, nous faisons comme lui. Ses réserves viennent de loin ; les nôtres sont presque à pied d'œuvre, et leur bloc principal n'a point été engagé, le général Foch étant un trop scrupuleux observateur du principe de « l'économie des forces » pour entamer prématurément celles qu'il a. C'est d'ailleurs ce dont l'ennemi se doute, et ce que le *Lokal Anzeiger* ne craint pas d'écrire en toutes lettres, tandis que certains de ses confrères, moins avisés et surtout d'allure moins franche, essayent de dissimuler, sous des plaisanteries massives, l'inquiétude où les plonge le redoutable inconnu qui se dresse devant eux. Ils qualifient Foch, très gratuitement d'ailleurs, de général sans armée. Même s'ils disaient vrai, ils devraient se souvenir que l'histoire cite des généraux, réputés sans armée, qui ont battu à plate couture des armées sans général.

L'heure de la manœuvre approche, et l'on sait qu'en toute occasion les Allemands y ont trouvé leur maître. Je veux bien leur concéder la puissance de l'organisation et même certaine supériorité dans l'emploi de la force brutale. Mais la souplesse d'esprit, et ce *mens divinior* qui perçoit l'enchaînement des faits dans le temps et dans l'espace ne sont point leur fort. Ils montent grandement les affaires, mais ne savent point réparer les lézardes que les circonstances font parfois subir à l'édifice qu'ils ont lentement construit. Moltke lui-même, — je parle de l'ancêtre — en était incapable, comme on l'a vu par deux fois au début de la guerre de 1870. Ses successeurs, qui ne sont que sa monnaie, ont été désarçonnés chaque fois que leur plan primitif subissait le moindre accroc.

Nous n'avons malheureusement pas toujours profité suffisamment de cette incapacité relative. Mais il n'est pas dit que nous ne devions pas en profiter désormais. Le dispositif imposé aux Allemands par la force des circonstances appelle, de la part des Anglais, une résistance opiniâtre et tenace, qui, d'ailleurs, se manifeste très brillamment, et, de notre part à nous, quelque chose de plus mouvementé, si j'ose dire. Mais ici, il faut s'arrêter et s'en remettre au commandement.

4 AVRIL **LES FAITS** **5 AVRIL**

L'offensive allemande. — *L'ennemi tente un puissant effort contre nos positions de la rive gauche de l'Avre, de Grivesnes au sud, jusqu'au confluent de la Luce au nord. Ces positions couvrent les approches de la grande ligne de chemin de fer Paris, Amiens, Calais, qui suit la vallée de la Noye, à quelques kilomètres à l'ouest de notre front et les Allemands sont prêts à tous les sacrifices pour arriver à cette artère vitale*

Quinze divisions dont sept de troupes fraîches sont jetées dans la lutte, mais nos troupes disputent le terrain pied à pied et multiplient leurs contre-attaques.

A la fin de la journée, l'ennemi tient les villages de Castel, de Morisel, de Mailly-Raineval et le bois de l'Arrière-Cour; mais nous gardons les crêtes dominantes à l'ouest. Grivesnes a résisté à tous les assauts.

Entre la Luce et la Somme, les troupes britanniques, attaquées aussi par des forces considérables, marquent un léger repli à l'ouest du Hamel.

L'offensive allemande. — *La bataille a continué pendant la nuit sur la rive gauche de l'Avre, mais les efforts de l'ennemi sont brisés. Nos troupes reprennent le bois de l'Arrière-Cour et reportent leur ligne aux abords ouest de Mailly-Raineval et de Cantigny. Au sud-est de Grivesnes la ferme de Saint-Aignan est enlevée.*

Entre Montdidier et Noyon, deux offensives locales nous donnent le bois de l'Epinette, au nord d'Orvillers-Sorel et élargissent nos positions au mont Renaud.

Entre l'Avre et la Somme, nos alliés anglais sont obligés de céder un peu de terrain à l'est de Villers-Bretonneux, mais au nord de la Somme, ils repoussent toutes les attaques des Allemands qui ont étendu leur action jusqu'à Bucquoy, à 25 kilomètres de la rivière et qui engagent des forces considérables pour s'emparer des hauteurs de la rive droite de l'Ancre, vers Bouzincourt, Mailly-Maillet et Colincamp.

QUELQUES ATTAQUES LOCALES SEULEMENT

(4 Avril.)

Il semble bien que la lutte d'artillerie prémonitoire des nouveaux engagements a commencé. Mardi, la canonnade avait été assez vive, surtout entre Lassigny et Montdidier. Dans le nuit, elle a augmenté d'intensité à peu près partout, et cette croissance progressive est un fait auquel on ne peut guère se tromper.

On sait que les Allemands, voulant aller vite et espérant nous submerger sous le nombre, avaient laissé en arrière leurs canons lourds, comme en 1914, et s'en étaient remis à leurs « gros bataillons », appuyés seulement de pièces légères qui se déplacent facilement, du soin de tout enfoncer. La prévision ne s'étant pas réalisée et le coût de cette opération hasardeuse ayant été fort élevé, il a fallu s'y prendre autrement. On a donc stoppé et poussé en avant le gros matériel.

Surpris nous-mêmes par la rapidité et l'amplitude du premier bond de l'ennemi, il nous a fallu parer au plus pressé, en quoi d'ailleurs nous avons réussi. Mais, entre temps, nous faisions avancer aussi les gros calibres. Maintenant que, de chaque côté, l'affaire est faite, le branle-bas ne tardera pas à recommencer.

Quant aux incidents de la journée d'hier, leur importance est médiocre. L'ennemi a voulu nous tâter au sud de Moreuil et au nord de Rollot. Sur le second point, il a été nettement repoussé. Sur l'autre, il a légérement entamé notre première ligne. Dans une bataille aussi gigantesque, ce ne sont pas des épisodes de cette nature qui peuvent influencer en quoi que ce soit les événements en préparation, ni modifier le *statu-quo*. On n'arriverait même pas à s'expliquer, au moment où nous sommes, ces coups de boutoir sporadiques, si l'on ne savait que le kronprinz, toujours porté à solliciter le dieu hasard, en qui il a peut-être raison de croire plus qu'en sa propre jugeote, les pratique assez volontiers.

Sur le front anglais, rien à signaler non plus que des escarmouches plus ou moins vives. J'ai expliqué hier que, de ce côté, il n'y avait qu'à tenir, et l'on tient. Le seul fait que les Allemands sont impuissants à corriger le dispositif baroque que la force des choses, leur a infligé, est caractéristique. Il indique un commencement de paralysie manœuvrière consécutif à des efforts désordonnés qui ont manqué le but. Nous ne souffrons heureusement pas du même mal, sans quoi le général Foch n'aurait pas terminé par une phrase aussi confiante la dépêche qu'il adressait avant-hier à M. Orlando.



Carte de la première grande offensive allemande, marquant les progrès réalisés par l'ennemi entre l'Ancre et l'Oise.



(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

Dragons montant aux lignes, sur une route de l'Oise.

LA BATAILLE A REPRIS DE MONTDIDIER A LA SOMME

(5 Avril.)

Les journaux allemands accusent en ce moment un certain désarroi. Privés de l'inspiration qui d'ordinaire les oriente, car l'État-major, un peu décontenancé par les événements, a cessé de leur souffler la bonne parole, ils s'égarent en commentaires diffus et parfois contradictoires sur l'échec relatif d'une opération présumée décisive, et dont le coût, jusqu'à présent improductif, produit dans tout le pays une pénible impression.

Quelques-uns crânent, ce qui est pour eux une façon de cacher les craintes qui les assaillent. D'autres, dont l'esprit est plus rassis et la plume moins flottante, reconnaissent que la situation ne se présente par absolument sous le jour qu'on avait espéré. Parmi les premiers, je citerai les *Dernières Nouvelles de Munich* qui, taillant dans le grand, agitent l'épouvantail d'une triple agression sur Arras, Amiens et Soissons, ce qui, certainement, serait beaucoup à la fois. Parmi les seconds se range la *Gazette de Francfort*, qui considère comme douteux l'espoir d'une occupation éventuelle d'Amiens. On voit qu'entre les deux catégories de pronostics existe un certain désaccord. Mais ceci ne nous intéresse guère que parce que le trouble des idées y apparaît nettement.

Il y a autre chose dans l'article de cette même *Gazette*. Il y a que l'auteur, abandonnant la thèse soutenue naguère sur les indications mêmes de l'État-major, et qui consistait à dire que l'offensive allemande avait pour but essentiel de ruiner les armées alliées, insinue qu'elle ne vise plus aujourd'hui qu'un objectif purement géographique. « La lutte pour la conquête d'Amiens, dit-il, est aujourd'hui le pivot de la grande bataille. » Ainsi, on n'est nullement assuré d'entrer dans la ville ; on en doute même, et on ne s'en cache pas. Cependant, par un singulier renversement qui ne peut provenir que d'une soumission obligatoire à des événements dominateurs, on fait volte-face, et l'on confesse qu'il n'est point d'autre solution que de se ruer sur l'obstacle, si difficilement abordable qu'il soit.

C'est dans cette contradiction quasi inconsciente qu'apparaît surtout, à mon sens, l'embarras allemand. Une masse formidable était partie en guerre pour écraser sous son poids les forces ennemies, ce qui était une conception militaire indiscutable, au moins dans son principe. Mais cette masse n'ayant rien pu briser, elle va maintenant servir à quoi ? Je vois bien qu'elle cherche encore, par un nouveau coup de bélier, à prendre Amiens. Et après ? Après, nous serons gênés, j'en conviens, mais nous demeurerons debout, les Anglais et nous.

Je me persuade que la cité picarde, qui

6 AVRIL — LES FAITS — 7 AVRIL

L'offensive allemande. — *Une action nouvelle se dessine sur la rive gauche de l'Oise, vers le saillant que nous occupons au nord de la basse forêt de Coucy, entre Barisis et le sud de Chauny. Notre présence sur ce front est une menace pour le flanc gauche de l'armée von Hutier; les Allemands veulent y parer et l'armée von Bœhn entame une marche en avant.*

Anniversaire de l'entrée en guerre des Etats-Unis. — *Echange de télégrammes entre les présidents Wilson et Poincaré; message du président Wilson aux troupes américaines en France; cérémonie organisée par la municipalité de Paris à l'Hôtel de Ville.*

M. Clemenceau et le comte Czernin. — *M. Clemenceau répliquant à de nouvelles déclarations du ministre autrichien révèle l'existence d'une lettre de l'empereur Charles, datée de mars 1917, dans laquelle l'empereur donnait son adhésion « aux justes revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine ».*

L'offensive allemande. — *Sur la rive gauche de l'Oise nos troupes continuent à se replier vers l'Ailette : notre ligne aujourd'hui part de l'Oise, un peu au nord de Manicamp, descend vers le sud-est en suivant le canal de l'Oise à l'Aisne jusqu'à Champs, contourne la basse forêt de Coucy, remonte au nord-est en passant entre Folembray et Coucy-le-Château, entre Verneuil et Coucy-la-Ville et rejoint l'ancien front à hauteur de Fresnes.*

Sur le front britannique, les correspondants de guerre signalent l'emploi, par les Allemands, de canons anglais, expédiés autrefois en Russie et tombés aux mains de l'ennemi.

En Palestine. — *Après avoir, dans la période du 25 mars au 1er avril, franchi le Jourdain et occupé Es-Salt, l'armée Allenby était arrivée devant Ammane, sur la voie ferrée du Hedjaz; elle s'y heurtait à des troupes allemandes et se repliait sur le Jourdain.*

a été jusqu'ici protégée, le sera encore, et par la défense directe, et par la manœuvre qu'organise dans le silence un esprit lucide et résolu. Mais je dis que, même si elle devait succomber, les Allemands auraient une fois de plus manqué leur affaire, et je n'en veux d'autre preuve que l'aveu ingénu de la *Gazette de Francfort*.

L'ATTAQUE ALLEMANDE AU NORD DE MONTDIDIER

(6 Avril.)

La bataille, qui a recommencé jeudi, a pris tout de suite un caractère de violence extraordinaire. Onze divisions allemandes d'abord, puis quinze, ont été, engagées sur un espace de 15 kilomètres, ce qui fait plus de dix hommes par mètre courant. Resserrement effroyable, qui donne bien la sensation du coup de massue, mais aboutit fatalement à des boucheries sans nom.

Nous n'avions pas déployé à beaucoup près autant de monde, pour d'excellentes raisons dans lesquelles le manque d'effectifs, je crois, n'entre pas. Et dès l'instant que l'ennemi, malgré ses énormes sacrifices, n'a pu atteindre son but, qui était de nous crever pour atteindre ensuite le chemin de fer, ce qui a été fait est bien fait. L'art consiste, non pas à prodiguer ses forces, ni à répondre au nombre par le nombre, mais à ne dépenser en chaque point du champ de bataille que le strict nécessaire, pour garder en mains la masse destinée à frapper les grands coups.

Inutile d'entrer dans les détails, que l'on connaît suffisamment par les communiqués. Il suffit de les résumer comme suit : un léger recul au nord, à l'ouest de Castel, qui se trouve sur l'Avre, dans le nord-ouest de Moreuil, et une avance assez marquée, tant vers Mailly-Raineval, à l'est du bois de l'Arrière-Cour, que sur la ferme de Saint-Aignan, au sud-est de Grivesnes. Ce sont là des balancements naturels, sans grande amplitude, mais dont certainement l'assaillant, qui ne se ménage point, a plus à souffrir que le défenseur.

Autre fait digne d'attention. La lutte d'artillerie qui, depuis deux jours, avait pris une grande intensité entre Montdidier et Noyon, a eu pour corollaire une brillante attaque de nos troupes, dans le nord d'Orvilliers. qui se trouve au sud-ouest de Lassigny, sur le chemin de fer de Compiègne à Roye. Nous avons pénétré là dans un bois dont l'ennemi n'a jamais pu nous chasser, tandis que, plus à droite, nous nous installions plus solidement encore sur le mont Renaud, que les Allemands prétendaient mensongèrement avoir repris. De ce côté, des événements

Pendant la bataille : Installation rapide d'une batterie de 155 Schneider.

(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

Réfugiés descendant la route de Montdidier, au plus fort de l'offensive.

8 AVRIL **LES FAITS** **9 AVRIL**

L'offensive allemande. — *La pression de l'ennemi continue sur la rive gauche de l'Oise: nos troupes se replient au sud-ouest de la basse forêt de Coucy et au sud de Coucy-le-Château. Les combats livrés par leurs arrière-gardes font subir de grosses pertes aux Allemands.*

Prisonniers français sur la ligne de feu. — *Notre gouvernement déclare avoir acquis la preuve que des prisonniers français sont employés par l'ennemi à 3 kilomètres de la ligne de feu, alors que les conventions signées obligent à les maintenir toujours à 30 kilomètres au moins en arrière.*

Protection de Paris. — *La défense de la capitale contre les avions ennemis, dit* le Temps, *est maintenant renforcée par l'emploi de ballonnets reliés par des fils métalliques. C'est comme un collet tendu dans l'espace à des altitudes variées: dispositif utilisé avec succès sur le front.*

L'offensive allemande. — *Hindenburg et Ludendorff poursuivent leur plan de destruction ou tout au moins de dislocation des forces britanniques: ils entament aujourd'hui des opérations contre l'aile gauche du dispositif de nos alliés. L'armée von Quast, portée entre Armentières et le canal de la Bassée, marche à l'assaut des lignes anglaise et portugaise jalonnées par les points d'appui de Givenchy, Neuve-Chapelle, Fauquissart et Bois-Grenier. Menée avec une énergie extrême et sans souci des pertes subies, l'attaque progresse rapidement, et après la perte des positions avancées, les villages de Richebourg, Laventie, Fleurbaix sont enlevés à leur tour. Dans la soirée, l'ennemi atteint la Lys et la franchit même au bac Saint-Maur. Heureusement, aux deux extrémités du front d'attaque, Givenchy et Bois-Grenier tiennent bon.*

Une poche se forme sur la Lys, d'Estaires au bac Saint Maur mais il n'y a pas de rupture.

peuvent surgir, qui auront une importance particulière. De l'autre, il s'agit surtout de tenir, et l'on voit que nous tenons.

Sur le front anglais, la résistance est également tenace. Si nos alliés ont légèrement reculé du côté du Hamel, ils ont brisé toutes les attaques qui se sont produites depuis l'Avre jusqu'au Bucquoy. Les Allemands, en effet, qui, d'abord, avaient essayé de pénétrer comme un coin dans l'angle formé par les routes de Montdidier et de Saint-Quentin à Amiens, ont rapidement étendu leur front de bataille et élargi leurs assauts dans la direction du nord. L'état-major germanique oscille entre deux méthodes : celle des coups de bélier compacts, et celle des larges déploiements. La seconde est assurément moins coûteuse que la première, mais, jusqu'à présent du moins, elle n'a pas atteint, plus que l'autre, le but indiqué et, à la tournure que prennent les choses, il est permis d'espérer qu'elle ne l'atteindra pas. Car nous n'en sommes plus, ici, ni à la bataille parallèle, ni à la guerre de positions.

Les débuts de cette colossale offensive ayant montré que la prétendue invulnérabilité des fronts fortifiés était une faribole à remiser aux vieilles lunes, ce serait folie de revenir aux anciens errements. Le champ s'ouvre à la manœuvre, dernier mot de la guerre et solution plus opérante que toutes les résistances statiques. Attendons patiemment qu'elle se dessine. Certains indices nous laissent supposer que ce ne sera peut-être plus très long.

L'ACTION ENNEMIE S'EST LIMITÉE A DES COMBATS LOCAUX

(7 Avril.)

Nouvel arrêt dans l'offensive ennemie. Il y en aura encore quelques-uns avant celui qui doit être le bon. Les Allemands espèrent qu'en nous portant des coups successifs, frappés par des troupes incessamment renouvelées, ils viendront plus facilement à bout de notre résistance. Cette tactique d'expédients, réédition de celle de Verdun, implique chez eux plus de variation dans les idées que de certitude dans le succès.

Un journal de Breslau disait hier que le général Foch était de taille à se mesurer avec les plus illustres généraux de l'Allemagne. La crainte de l'adversaire est, comme celle du maître, le commencement de la sagesse, et il ne nous déplaît pas de voir à nos ennemis cette sagesse-là. Eux qui s'imaginaient tout broyer sous l'avalanche du nombre, trouvent devant soi un homme non seulement résolu — ceux-là ne manquent pas — mais expert dans l'art





(Cl. Beaufrére.)

LA CAVALERIE DANS LA BATAILLE

Des cuirassiers, ayant mis pied à terre, se lancent aussitôt à l'attaque. Ils progressent ensuite, par les boyaux, jusqu'aux nouvelles positions ennemies.

difficile d'adapter exactement les moyens d'action au but immédiat, sans pour cela perdre de vue ceux qui sont à plus longue échéance. Et ils sont obligés de reconnaître que cette opposition dosée autant que réfléchie ne se peut vaincre par le simple choc, fût-il furieux et massif. A cet égard, les commentaires de la presse officieuse allemande sont significatifs, si peu au sérieux que nous devions les prendre. Annoncer qu'on portera l'offensive sur un autre point *moins dangereux* est une sottise, sinon un aveu d'impuissance relative. Quand on prépare un pareil transfert de forces, on commence par ne point le crier sur les toits.

Mais laissons cela, pour nous en tenir à ce qui est. En fait, les Allemands viennent de montrer qu'ils s'essouflaient

beaucoup plus rapidement qu'au début. La phase de la bataille que nous avons traversée jeudi fut beaucoup moins longue et moins rude que la première. Celles qui suivront le seront probablement de moins en moins, car, suivant l'expression même du généralissime, mieux placé que personne pour savoir ce qu'il en est, et dont la parole est de pur métal, « la vague vient peu à peu expirer sur l'obstacle ». Allons ! tenons bon et soyons confiants dans ceux qui nous défendent.

DES COMBATS LOCAUX, ENCORE TOUS TERMINÉS A NOTRE AVANTAGE

(8 Avril.)

Engagés dans une sorte de tenaille dont les branches les enserrent à l'ouest et au sud, les Allemands éprouvent le besoin de prendre un peu de champ et d'espace. C'est là, très visiblement, le but qu'ils se proposaient samedi en attaquant les deux côtés à la fois.

La poussée dirigée contre Mesnil-Saint-Georges et le Monchel, au sud-ouest de Montdidier, n'a point donné de résultats, sinon d'augmenter les pertes, qui, de l'aveu des journaux allemands eux-mêmes, sont déjà énormes. Celle qui s'est produite du côté du mont Renaud n'a pas été plus heureuse. C'est seulement à gauche de l'Oise, sur la ligne Abbécourt-sud de Chauny-Barisis, que l'ennemi a pu nous refouler de notre front d'avant-postes sur les positions principales de défense qui bordent la basse forêt de Coucy. Il a d'ailleurs jugé à propos de ne point se frotter à celles-ci.

D'autres actions, moins importantes, ont été engagées à l'ouest de Noyon et vers Grivesnes. Elles procèdent des mêmes intentions, mais n'ont pas eu plus de succès. On ne saurait voir en tout cela, au moins jusqu'à plus ample informé, un essai de transport du front d'opérations dans l'est ou le sud-ouest. La ville d'Amiens et le chemin de fer de Paris continuent à être seuls sérieusement visés, c'est-à-dire que, dans leur direction, de nouveaux assauts sont probables. Le reste ne paraît constituer que des tentatives d'élargissement devenues obligatoires par suite de l'extraordinaire resserrement des forces allemandes dans la poche de Villers-Bretonneux, où des masses formidables doivent se trouver mal à l'aise pour s'y être engouffrées trop goulûment.

Si elles peuvent assez rapidement mouvoir renforts et réserves, grâce à leur concentration même, toute manœuvre un peu large leur demeure interdite faute d'espace. Elles en sont réduites à porter indéfiniment des coups droits, massifs, brutaux, mais qui, tout en coûtant fort



(Cl. Beaufrère.)

Ce qui fut le village de Mailly-Raineval, théâtre de rudes combats.

cher, ne donnent jamais que des bénéfices médiocres. Cette situation gênante, créée par une résistance que les Allemands s'imaginaient avoir brisée dans l'œuf, préoccupe visiblement Hindenburg, et lui a certainement dicté les coups de boutoir relativement excentriques de samedi. Or, je ne le vois pas plus avancé aujourd'hui qu'hier, ni devant les Anglais ni devant nous.

Que maintenant la ruée doive reprendre dans un délai plus ou moins court, ce n'est pas douteux. Elle sera d'autant plus violente qu'elle devient maintenant l'unique procédé à employer. Seulement, si elle ne donne pas encore cette fois des profits très appréciables — et l'on peut en douter — l'esprit public s'en affectera grandement en Allemagne. On sait déjà, par les journaux boches, qu'il se montre singulièrement déçu de voir tant tarder l'heure fatidique qu'on lui avait promis de faire sonner à l'horloge du Destin.

PRESSION ENNEMIE SUR L'AILETTE

(9 Avril.)

Hindenburg prêche la patience. Les journaux officieux de l'État-major allemand annoncent à mots couverts que de grandes actions se préparent dans la boucle de Montdidier-Villers-Bretonneux-Albert, en quoi ils ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Il est de toute évidence que l'ennemi n'a pas fait les sacrifices que l'on sait pour s'arrêter à mi-route. Ce n'est ni dans son tempérament, ni conforme aux nécessités auxquelles il obéit. Mais toute cette glose indique suffisamment que l'affaire engagée subit dans son développement des arrêts à la fois désagréables et imprévus.

Il s'est produit, en effet, ces jours-ci, des rencontres quelque peu excentriques, celle de Chauny et de la forêt de Coucy d'abord, qui était peut-être une opération de sondage et n'a donné, quoi qu'en disent les Allemands, que des effets dont nous avons su limiter la portée, puis celle de la cote 344, assurément moins explicable et dont le but réel échappe à l'analyse, car Hindenburg n'est certainement pas homme à chausser les bottes éculées du kronprinz.

Je répète que les armées allemandes sont à l'étroit dans l'impasse où elles se trouvent engagées. Elles y étouffent, elles s'y écrasent, elles cherchent à s'en dégager, et poussent devant elles leurs têtes de colonnes, depuis Catigny, au sud, jusqu'à Bucquoy, au nord. Celles-ci n'ont point progressé, au contraire. Mais l'artillerie gronde avec une fureur croissante, particulièrement sur la rive gauche de l'Oise et sur le front britannique. Son



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Le mont Renaud, que la vaillance de nos troupes a gardé dans nos lignes.

Le rôle de l'aviatio



Grâce à la maîtrise des airs que nous avons conservée, les offensives allemandes n
pas atteint leur but. A une heure critique, quand les renforts terrestres ne pouva
atteindre la brèche où s'engouffrait l'ennemi, Pétain lança ses combattants ailés et

alliée dans la bataille



escadrilles firent la soudure. On voit ici l'activité de l'aviation britannique durant l'attaque du 9 avril. Ses essaims survolent les derrières de l'ennemi, font sauter les ponts, coupent le ravitaillement, et désorganisent la ruée qui devait tout anéantir.

fracas s'étend même jusqu'au delà de Lens, vers le canal de la Bassée et Armentières. L'ennemi a-t-il pu, à la faveur de ces trois journées d'accalmie, faire filer des réserves vers le nord, afin de monter encore une de ces opérations débordantes dont il redevient friand lorsque les attaques frontales ne lui réussissent pas? C'est possible. Mais alors, de telles variations dans l'assiette préalablement établie d'une bataille aussi gigantesque seraient l'indice d'un grand désarroi.

Il faut, c'est entendu, s'attendre à tout et être prêt à tout. Je suis persuadé que c'est le cas des alliés, et je reste convaincu que ceux-ci ont plus d'avantage à soutenir la lutte contre un ennemi dilué qui tâtonne, que contre des masses compactes jetées aveuglément, sans souci de la casse, contre une portion déterminée du front, qui risque de fléchir sous le choc. Il est vrai que, dans ce dernier cas, on peut prendre ensuite dans un étau les troupes qui ont passé. Mais la brèche n'en est pas moins faite, et, à moins de riposte immédiate, il arrive parfois qu'elle s'élargit un peu trop.

Des événements prochains nous apprendront ce que l'État-major allemand a mijoté pendant ces journées de calme relatif. Sachons du moins que, quelles que soient ses intentions et quoi qu'il ait pu faire, il n'a ni détruit ni même restreint nulle part notre liberté d'action

LA POUSSÉE ALLEMANDE VERS L'AILETTE

(10 Avril.)

Notre recul dans la basse forêt de Coucy s'est encore accentué hier, mais de façon toujours méthodique et réfléchie. Il n'y a rien là qui ressemble à l'abandon, sous la ruée ennemie, de positions formellement inaliénables. Nous formions, entre l'Oise et son confluent vers l'Ailette, une sorte de flanc-garde offensive, dont le rôle était de menacer latéralement les Allemands, s'ils devenaient trop agressifs entre Montdidier et Noyon. Maintenant que cette dernière partie du front a été consolidée, le maintien de la flanc-garde n'est plus nécessaire ; il pourrait même, en certains cas, devenir dangereux. Ne voulant rien lui sacrifier, on se replie en bon ordre sur des terrains moins exposés, plutôt que de s'obstiner dans une opposition coûteuse qui serait tout au plus une satisfaction d'amour-propre. A la guerre, comme ailleurs, il faut, suivant le mot de Gambetta, sérier les questions, et donner seulement à chacune d'elles la valeur relative qui lui revient dans les combinaisons d'ensemble embrassant toute l'étendue du champ d'opérations.



(Cl. Branger.)

Division britannique attendant le signal du départ.

Il n'en est malheureusement pas de même du recul effectué sous une pression formidable de l'ennemi au nord de la Bassée, dans la région comprise entre cette ville et Estaires, point où l'aile gauche des forces attaquées a dû se replier. Mais la lutte continue et nos alliés n'ont pas dit leur dernier mot. On peut se demander si c'est bien à cet endroit que Guillaume II, dont les instincts de boucher s'exaspèrent à mesure que les charniers s'entassent sous ses pas, veut tenter la nouvelle et formidable poussée qu'il rumine, afin de briser le mur d'airain qui lui est opposé.

Nous sommes, à l'heure actuelle, assez empêché de répondre. Le kaiser, à tout prendre, ne doit pas l'être moins. Il sait que, grâce à un véritable tour de force accompli par les alliés, les Anglais, comme dit la *Gazette de Francfort*, tiennent ferme devant Amiens, tandis que nous-mêmes sommes solidement établis derrière Montdidier et Noyon. Attaquer de front l'une ou l'autre de ces barrières lui paraît tellement aléatoire qu'il hésite depuis plusieurs jours et semble chercher des solutions en dehors du triangle fatal. Mais tout renversement de l'ordre de bataille est difficile après qu'on a engouffré plus de la moitié de ses forces dans un cul-de-sac dont l'étroitesse gêne grandement l'ampleur nécessaire des mouvements. Telle est la raison des atermoiements actuels et des diversions plus ou moins sérieuses, comme celle d'hier, qui les ponctuent. Il suffit de les connaître pour se convaincre que la guerre de mouvement, dont on se vantait d'avoir rétabli le cours, n'est point encore sortie de la période des temps d'arrêt et des tâtonnements.

LE DOUBLE BUT DE L'OFFENSIVE

(11 Avril.)

L'ennemi vient d'élargir son front d'action, dans l'espoir d'obtenir, par une pression sur les ailes, le résultat que lui refuse l'attaque directe. Il ne renonce pas cependant tout à fait à celle-ci, témoin l'effort puissant qu'il a fait hier à la fois contre Hangard-en-Santerre, le bois de Castel et nos positions de Suzoy, à l'est de Noyon. Mais il y apporte moins de fougue — je veux dire qu'il y consacre moins de monde — et ne tire aucun profit de ces assauts quelque peu épars. J'ai eu l'occasion de dire déjà qu'en se diluant, il devenait moins redoutable que lorsqu'il cherchait à former bélier. Les événements de mardi, après beaucoup d'autres, apportent à cette thèse une persuasive contribution.

Les Allemands, en effet, n'ont pu prendre ni Hangard, ni le bois de Castel, ni Suzoy,



(Cl. Branger.)

Canon lourd anglais enrayant l'avance ennemie.

10 AVRIL **LES FAITS** 11 AVRIL

L'offensive allemande. — *L'armée Sixt von Arnim, prolongeant le front d'attaque de l'armée von Quast, se porte à son tour en avant, entre Armentières et le canal d'Ypres à Comines. Elle enlève Hollebecke, livre des combats acharnés sur les hauteurs à l'est de Messines et atteint les bois de Ploegsteert.*

Sur la Lys, la droite de l'armée von Quast franchit la rivière en aval d'Estaires, tandis que sa gauche attaque les forces britanniques établies derrière la Lawe, petit affluent de la Lys, de Locon à Lestrem.

Armentières, débordé par le nord et par le sud et rendu d'ailleurs intenable par les gaz toxiques, est évacué par nos alliés.

La journée est relativement calme sur le reste du front britannique et devant nos lignes de la Somme, mais une lutte très violente s'était déroulée pendant la nuit au village de Hangard, plusieurs fois pris et repris et resté finalement entre nos mains.

L'offensive allemande. — *Maîtresse des passages de la Lawe et de la Lys, à Locon, à Lestrem, à Estaires et en aval, l'armée von Quast oriente franchement sa marche vers la ligne Bailleul-Hazebrouck. A son centre, où la progression est le plus rapide, elle atteint Steenwerck, au sud de la voie ferrée de Bailleul à Armentières.*

Le plan allemand d'une prise à revers des forces britanniques du secteur d'Ypres, suivie de celle du front de l'Yser, se précise ainsi nettement.

En Mésopotamie. — *Les troupes britanniques après la victoire de Bagdadieh, ont remonté l'Euphrat, et sont arrivées le 28 mars à Anah, à 138 kil. de Hit, c'est-à-dire à près de 300 kil. au nord-ouest de Bagdad. Elles ont trouvé à Anah et à Hadita de très grands dépôts de munitions et un matériel considérable que les Turcs n'ont pas eu le temps de détruire.*

bien que leurs pertes aient été grandes. On me dira que plus au nord, ils ont fait reculer de quelques kilomètres les Anglo-Portugais. Le fait n'est malheureusement pas niable. Mais, pour le juger, il faut tenir compte de l'effet écrasant que produit toujours le premier choc, survenant après une furieuse préparation d'artillerie. Il n'y a presque pas d'exemple, ni d'un côté ni de l'autre, qu'une attaque aussi fortement montée n'ait pas eu des débuts prometteurs. Seulement, la suite ne répond pas toujours aux prémices et, quand le défenseur s'est ressaisi, il arrive fréquemment que l'assaillant est arrêté, ou même refoulé sur son point de départ.

Les Allemands poursuivent toujours, encore que par des moyens divers, le double but qu'ils se sont assignés dans cette offensive, à savoir de pratiquer une coupure entre les forces françaises et anglaises, puis de gagner la mer, afin de prendre les ports de la Manche à revers. Ils avaient d'abord jeté leur dévolu sur Amiens qui leur échappe. A défaut de cette proie, ils pensaient, en nous refoulant dans la direction de Paris, ouvrir entre nos alliés et nous une large baie, dans laquelle ils se seraient engouffrés. Egalement rebutés de ce côté, ils se sont mis à nous tâter vers Coucy, où nous étions pas mal en pointe, mais ils s'aperçoivent déjà que là, comme ailleurs, le fait ne récompense pas toujours l'intention. Alors, après avoir transporté littéralement une partie de leurs réserves dans la direction du nord, — ce qui leur est assurément moins malaisé que d'opérer un changement de front radical, — ils se sont rués en force sur les Anglo-Portugais.

La bataille, qui est extrêmement sévère, s'est poursuivie toute la nuit de mardi à mercredi. Elle n'est point apaisée encore. Nos braves alliés anglais défendent avec acharnement le passage de la Lys. Leur aile droite, à Givenchy, est inviolée, et dans le village, repris après une vigoureuse contre-attaque, 750 prisonniers ont été cueillis. Il n'y a donc guère que le centre qui ait réellement fléchi. Si les Allemands ne parviennent pas à avoir raison des ailes, ils auront peine à pousser là leur succès.

Ils l'ont d'ailleurs si bien compris qu'ils se sont étendus plus au nord, jusque vers le canal d'Ypres-Comines. La hantise du nombre les entraîne dans des déploiements aux dimensions excessives, et qui pourraient bien finir par être disproportionnés avec la densité nécessaire de ce front immense. Nous devons nous borner, pour le moment, à cette constatation, dont l'intérêt se comprend.

DU CANAL DE LA BASSÉE AU CANAL D'YPRES, LA BATAILLE REDOUBLE DE VIOLENCE

(12 Avril.)

L'extension énorme que les Allemands ont donnée à la bataille, en poussant leur aile droite jusqu'au canal Ypres-Comines, a montré qu'ils n'étaient pas encore à court de monde, mais n'a point encore exercé sur l'état général des affaires de modifications en rapport avec ce déploiement colossal. Les Anglais ont dû reculer, il est vrai, jusqu'à la route d'Ypres à Armentières, abandonner cette dernière ville qui n'est plus, hélas ! qu'un monceau de ruines, et repasser sur la rive gauche de la Lys, entre Estaires et Armentières. C'est, évidemment, quelque chose. Mais l'ennemi pouvait presque attendre tout cela de son coup de boutoir furibond.

Nos alliés tiennent, entre Ploegsteert et Wytschaete, des positions solidement organisées. Ils les défendent de toute leur énergie, si bien que l'ennemi n'a pu les entamer, quelque acharnement qu'il y ait mis. De l'autre côté de la Lys, la lutte s'est déroulée le long de la Lawe, entre Lestrem et Loisne. Il ne semble pas que nos



(Cl. Ministry of Information.)

L'AMALGAME FRANCO-BRITANNIQUE

L'unité de commandement a réalisé la parfaite fraternité des troupes alliées. Uniformes kakis et bleu-horizon se trouvent mélangés au cours de la bataille. Il n'y a plus qu'une armée, luttant d'un seul cœur pour un même but.

11 AVRIL (*suite*) **LES FAITS** **12 AVRIL**

Le conflit Clemenceau-Czernin. — *M. Clemenceau fait publier le texte de la lettre remise le 31 mars 1917 au président de la République française par le prince Sixte de Bourbon.*

« Je te prie, dit l'empereur à son beau-frère, de transmettre secrètement et non officiellement à M. Poincaré l'assurance que j'appuierai, par tous les moyens et en usant de toute mon influence personnelle auprès de mes alliés, les justes revendications de la France relatives à l'Alsace-Lorraine...

« Quant à la Belgique, ajoute l'empereur Charles, elle doit être rétablie entièrement dans sa souveraineté, en gardant l'ensemble de ses possessions africaines... sans préjudice des dédommagements qu'elle pourra recevoir pour les pertes qu'elle a subies. La Serbie doit être également rétablie dans sa souveraineté et nous sommes disposés à lui accorder un accès naturel à la mer. »

L'offensive allemande. — *Après une lutte acharnée, marquée par des alternatives diverses, l'armée Sixt von Arnim, enlève la crête Wytschaete-Messines, en même temps que le village et le bois de Ploegsteert, et oblige les troupes britanniques à se replier sur la ligne Wulverghem-Neuve-Église.*

Au sud de Bailleul, von Quast atteint la voie ferrée d'Armentières à Hazebrouck. Merville, au confluent de la Lys et de la Clarence, a été occupé dans la nuit.

Sur notre front, de Hangard-en-Santerre à Hourges, une lutte violente se prolonge toute la journée. Les Allemands prennent pied dans Hangard, mais nos contre-attaques nous ramènent dans la partie ouest.

Paris. — *Dans la soirée, un Gotha parvient à se glisser à la suite d'un de nos groupes de bombardement qui rentre dans nos lignes, et lance ses bombes avant que l'alerte soit donnée : 31 morts et 70 blessés.*

alliés aient perdu du terrain du côté de Givenchy et de la Bassée, en sorte que les troupes allemandes engagées sur la basse Lawe apparaissent comme un peu aventurées. Il est vrai que, dans une pareille bataille, la situation est trop changeante pour que l'on se rende un compte exact de ce que peut devenir, entre deux communiqués, la position réciproque des combattants.

Je me borne donc aux constatations qui précèdent, en faisant remarquer que la lutte se développe sur une série de points depuis longtemps disputés, et dont les noms nous sont devenus familiers, depuis plus de deux ans qu'ils évoquent, devant nous, des mouvements constants de va-et-vient. Jusqu'à présent, donc, la bataille de mouvement que Hindenburg et Ludendorff prétendaient déchaîner est toujours une bataille de position. Elle est, en tout cas, parallèle et n'a comporté, de la part de l'ennemi, qu'une seule manœuvre, et encore fort simpliste, à savoir le glissement peut-être excessif de l'aile droite vers le nord. Son issue dépend donc, à moins que les choses ne changent brusquement, des réserves que les Anglais pourront mettre en ligne pour amortir le choc. On assure qu'il en arrive de nombreuses. Elles seront certainement mieux à leur place en Flandre qu'en Grande-Bretagne, pour protéger le pays contre le danger d'ailleurs fort peu probable d'une invasion.

Sur notre front, à part quelques affaires locales, l'artillerie a seule donné. Les Allemands n'ont jamais renouvelé leurs attaques malheureuses sur Hangard, le bois de Castel et Suzoy. Néanmoins, je doute, qu'ils aient cessé de convoiter Amiens ou encore de songer à rompre la charnière de la ligne franco-anglaise. Mais ceci est une simple opinion.

LA MANŒUVRE D'HINDENBURG

(13 Avril.)

Cette fois, il n'y a point à s'y tromper. Hindenburg demande à la puissance impérative de la manœuvre la solution qui lui a échappé jusqu'ici. Il en a les moyens. Il dispose de troupes nombreuses entraînées au mouvement, et qui peuvent, le cas échéant, être transportées rapidement d'un point à un autre par des voies diverses. Il en use avec une terrifiante prodigalité.

Sachant que les objectifs purement géographiques finissent toujours, quand on est vainqueur, par vous appartenir, en vertu d'actions réflexes, il les abandonne ou du moins les relègue au second plan, et marche droit au principal rassemblement

13 AVRIL **LES FAITS** **14 AVRIL**

L'offensive allemande. — *L'ennemi entame une lutte furieuse d'une part entre Hazebrouck et Bailleul, sur la ligne jalonnée par la lisière orientale de la forêt de Nieppe, les villages de Vieux-Berquin, Merris, Meteren; de l'autre à l'est de Bailleul contre les positions britanniques de Neuve-Église et de Wulverghem.*

Le maréchal Douglas-Haig a adressé à ses troupes un ordre du jour où il fait appel à toute leur énergie: « Beaucoup d'entre vous sont aujourd'hui fatigués, à ceux-là je dirai: la victoire sera du côté de celui qui tiendra le plus longtemps. L'armée française se porte rapidement à notre aide en forces considérables. Combattre jusqu'au bout est notre seul devoir. Nous devons tenir chaque position jusqu'au dernier homme ».

Les Anglais répondent à ce vibrant appel et repoussent les assauts sans cesse répétés de l'ennemi qui, subit des pertes considérables

L'offensive allemande. — *L'ennemi renouvelle vainement ses attaques sur les positions britanniques à l'ouest et à l'est de Bailleul. Une lutte extrêmement violente se déroule, avec des alternatives diverses autour de Neuve-Eglise.*

Bataillons russes. — *Un décret du gouvernement français porte création, pour la durée de la guerre, de 4 bataillons étrangers formant corps et composés de volontaires russes. L'exposé des motifs déclare que, d'accord avec ses alliés, la France n'a reconnu ni les prétendus gouvernements russes qui viennent de traiter avec les puissances centrales, ni la paix conclue par ces gouvernements. La France est donc en droit d'autoriser les nationaux russes, qui désirent continuer à servir la cause commune des puissances de l'Entente, à combattre à côté des soldats de ces puissances. Les volontaires feront partie des forces militaires françaises.*

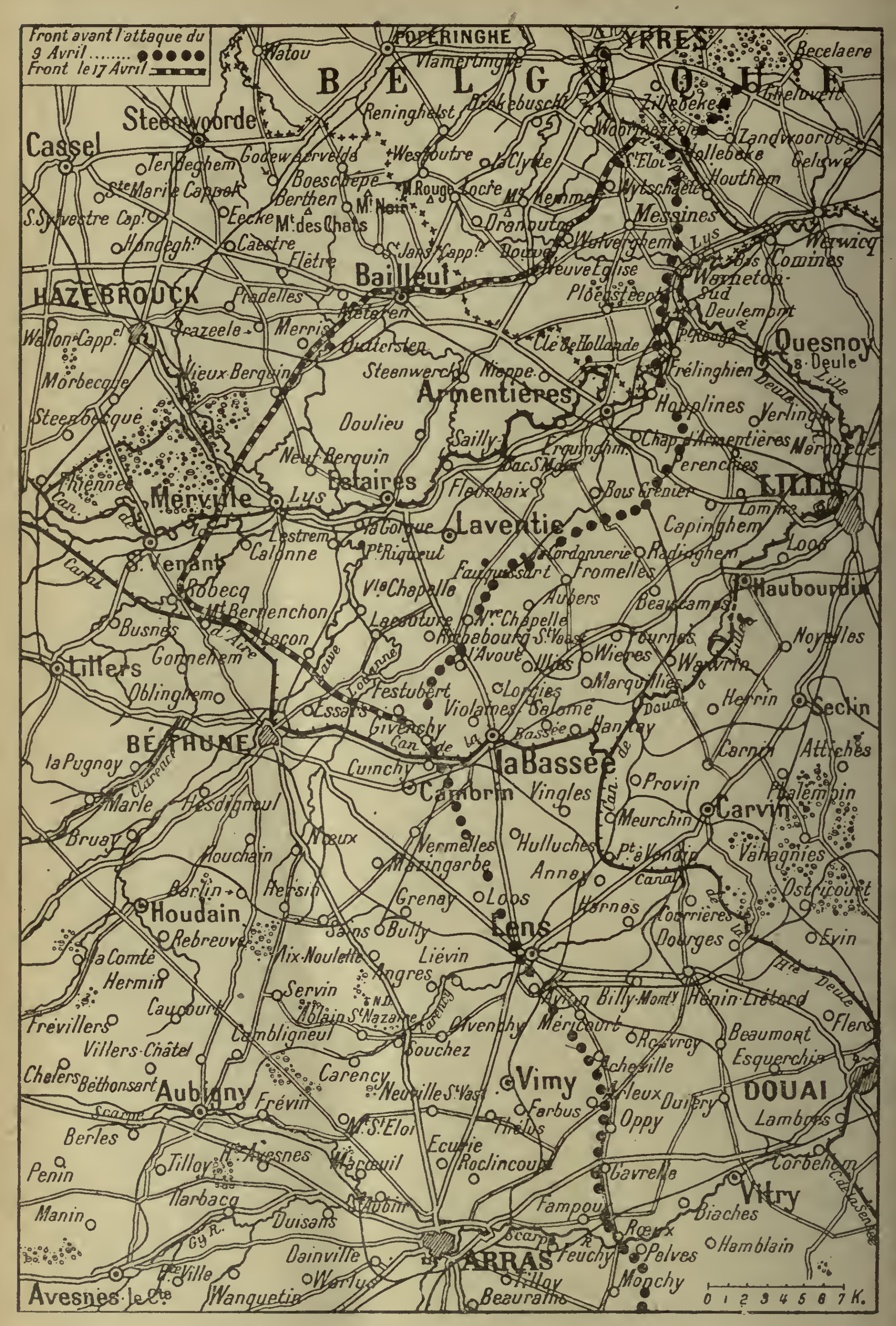
de l'un de ses adversaires, qu'il espère mettre hors de cause, pour se retourner ensuite contre l'autre. On ne peut, sans injustice, nier que cette façon de comprendre la guerre soit l'application directe et objective des principes éternels.

Mais il arrive parfois que là même où la conception est indiscutable, l'exécution pèche par quelque côté, et c'est, je crois, ici le cas. En étendant démesurément son action vers le nord, le commandant en chef, peut-être sans en avoir entière conscience, a cédé à cette force impulsive et en quelque sorte atavique qui l'attire, comme les autres, vers les flancs de son adversaire, et réduit la stratégie et la tactique à de simples affaires de débordement. « Pourquoi s'acharner à tourner une aile? » disait Napoléon, après avoir démontré par de nombreux exemples que ce qu'il appelait « l'événement » peut se produire n'importe où.

Hindenburg a donc cherché à tourner l'aile gauche des Anglais, et il n'y a pas réussi. Premier point. Une bataille frontale indécise se livre entre la Lys et le canal Ypres-Comines.

Au sud de la Lys, la situation est plus confuse mais plus préoccupante aussi. Là, l'armée de von Quast a pu déborder Béthune par le nord, et pousser son aile gauche jusqu'à Merville, dans la direction d'Hazebrouck. Elle paraît avoir franchi la rivière, puis refoulé les Anglais au delà de Steenwerck. Le danger n'est donc pas niable, parce qu'une coupure peut se faire entre les forces britanniques postées des deux côtés du canal de la Bassée. Mais aussi, en s'enfonçant de la sorte dans ce corridor, l'ennemi prête son flanc gauche à des contre-attaques venant du sud, et si quelqu'une se déclenchait tout à coup, il pourrait regretter d'avoir tant poussé, à l'intérieur, son aile marchante, qu'il voulait, en réalité, faire avancer par l'extérieur.

Ceci revient à dire que les Allemands s'étant décidés à manœuvrer, il faut les payer de la même monnaie. Est-ce impossible? J'aime à supposer que non, car tout se résume en une question de réserves. L'essentiel est de faire arriver celles-ci à temps et, conséquemment, il faut les presser. Une bataille parallèle et linéaire peut rester indécise, quand à la furie offensive de l'assaillant est opposée une ténacité contraire. Une bataille articulée comme celle-ci doit avoir une issue plus décisive. Et cette issue dépend beaucoup moins des fluctuations plus ou moins accusées de la lutte que du coup d'assommoir final. Je me refuse à croire que les Anglais et nous soyons incapables de le frapper.



Carte marquant les résultats de la seconde offensive allemande.



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Artilleurs français devant les ruines du château de Moreuil.

LES BRITANNIQUES FONT TÊTE A L'ENNEMI

(14 Avril.)

Après pas mal de tâtonnements, le plan allemand se précise. Ce n'est peut-être pas tout à fait celui du début, mais il a fallu céder aux circonstances et nous devons reconnaître qu'au moins pour cette fois, Hindenburg ne s'est point, comme à l'habitude, figé dans ses conceptions du début. Son offensive paraît maintenant orientée, d'une façon ferme, dans la direction nord-ouest, par laquelle il espère prendre à revers les troupes alliées déployées entre Ypres et la mer.

Il a réussi jusqu'ici à refouler les Anglais jusque vers Bailleul et à pousser des troupes assez au delà de la Lys, en amont d'Armentières. On se bat dans les abords mêmes de Bailleul, et les colonnes allemandes avancent concentriquement dans la direction du nord-ouest.

Cependant, aux dernières nouvelles, nos alliés tenaient encore ferme, et devant Béthune, entre Locon et Givenchy, et devant Bailleul.

Leur armée du centre doit probablement, à l'heure actuelle, avoir pris position sur les hauteurs qui, au nord-ouest de Bailleul, bornent l'entrée de la grande plaine d'Hazebrouck. Il est certain que, s'ils en étaient débusqués, la situation deviendrait difficile, aucune couverture n'existant plus devant les vastes étendues de terrain plat qui s'étalent jusqu'à Cassel et Dunkerque. Ce serait encore un débordement, différent à la vérité de celui qu'on avait primitivement cherché, mais non moins efficace. Resterait, néanmoins, pour les troupes de von Eberhardt et de von Stetten, voire même pour celles de Carlowitz et de Bernhardi, qui opèrent plus à l'ouest, la menace d'une prise en flanc possible, comme je l'indiquais hier. Dans ce cas, von Quast, à l'extrême gauche, serait obligé de se former en crochet défensif, et le mouvement général se trouverait arrêté.

Au total, la situation des Allemands, si avantageuse qu'elle paraisse, n'est point exempte de dangers. Avoir avancé de 15 kilomètres en quatre jours, c'est certainement quelque chose, mais il aurait fallu davantage pour exécuter dans son intégralité le plan qu'on s'était proposé. Les troupes anglo-belges du nord, prévenues à temps, sont évidemment sur leurs gardes et ne se laisseront pas prendre dans une souricière. Par rapport à celles qui occupent la région Arras-Béthune, les forces allemandes engagées dans la boucle de Bailleul se trouvent bien en flèche. Nul doute que le commandement suprême, dont

14 AVRIL (*suite.*) **LES FAITS** 15 AVRIL

L'unité de commandement. — « *Les gouvernements anglais et français se sont mis d'accord, dit une note officielle, pour donner au général Foch le titre de commandant en chef des armées alliées opérant en France.* »

Cette décision remonte, en réalité, au 26 mars dernier; elle a été prise aux heures les plus critiques de la ruée allemande sur la Somme. Les hauts représentants des gouvernements et des États-majors alliés étaient réunis à Doullens, dans une conférence désormais historique. M. Clemenceau et M. Lloyd George insistèrent avec une énergie passionnée pour l'adoption d'une mesure dont les événements soulignaient l'urgence et qui, d'ailleurs, s'était imposée, dans tout le cours de l'histoire militaire du passé, aux armées qui avaient véritablement voulu la victoire.

Le général Foch, de son côté, affirmait sa confiance inébranlable dans le triomphe final.

L'offensive allemande. — *La bataille a continué toute la nuit à Neuve-Eglise que l'ennemi a fini par enlever après des assauts furieux. Les troupes britannique se sont repliées à l'ouest du village.*

Dans la soirée les Allemands lancent sur Bailleul une très forte attaque menée par 3 divisions d'élite. Le mont de Lille et le Pavelsberg, mamelons qui dominent la plaine de la Lys d'une vingtaine de mètres et qui couvrent les abords immédiats de Bailleul, sont enlevés et la ville tombe au pouvoir de l'ennemi.

Les forces françaises, dont le maréchal Douglas Haig a annoncé à ses soldats la prochaine arrivée, commencent heureusement à entrer en ligne sur ce front de bataille de la Lys.

Armée d'Orient. — *Les troupes anglo-helléniques exécutent d'importants coups de main sur la rive gauche de la Strouma. Les Bulgares sont chassés d'une dizaine de villages.*

le pouvoir maintenant incontesté s'étend sur tout et sur tous, ne trouve là matière à un de ces coups de surprise qui parfois bouleversent les échafaudages les plus savamment construits.

Reste maintenant l'affaire d'Hangard-en-Santerre, où je ne saurais voir qu'un de ces accès de trépidation subite auxquels le kronprinz est assez fréquemment sujet. Il doit, d'ailleurs, regretter d'y avoir cédé, puisque, malgré des efforts relativement puissants, il n'a pu garder le village où ses troupes avaient un moment pris pied. Il se venge en incendiant Reims et en nous envoyant des gothas. Chez lui, le dilettantisme du crime domine décidément, et de beaucoup, la valeur du soldat.

L'ARMÉE BRITANNIQUE RÉAGIT

(15 Avril.)

L'ennemi, toujours coincé sur ses ailes, — il a été chassé de Neuve-Eglise et n'a pu déboucher de Merville, — attaque en demi-cercle entre ce bourg et Wulverghem, au nord-ouest de Warneton. Au point le plus septentrional de la courbe, vers Meteren, il se heurte aux premières avancées du mont des Cats, hauteur aux abords difficiles, qui se prolonge vers l'est par un contrefort allongé, et que les Anglais doivent tenir solidement. Il a engagé là une bataille embrassant un front de quinze kilomètres, la corde de l'arc passant par le sud-est de Bailleul, du côté de Steenwerck, où quatre attaques allemandes ont successivement échoué. Sa gauche, formant repli, s'étend jusque devant Béthune, du côté de Festubert, où l'on résiste victorieusement, et passe devant le village de Locon, repris par nos alliés. Partout s'accumulent des pertes qui, d'après les renseignements les plus sûrs, atteignent un chiffre vraiment impressionnant.

Est-ce l'arrêt définitif de cette furibonde offensive? Il serait prématuré de l'affirmer encore. Mais c'est, du moins, la première interruption de mouvement en avant. Les Anglais, renforcés, obéissent au mot d'ordre de leur commandant en chef. « Plus de retraite ! » a ordonné celui-ci, comme lorsque, à Waterloo, Wellington, acculé au désastre, donnait cette brève instruction : « Tenir jusqu'au dernier homme ! » Le duc de fer savait que Blücher, s'il arrivait, changerait, tout. « La victoire vient du côté de ceux qui résistent le plus longtemps. »

Des forces françaises sont en marche pour donner un coup d'épaule à leurs frères d'armes. Peut-être aussi d'autres se préparent-elles à intervenir autrement. C'est le secret du commandement, et nous n'avons point à en connaître. Mais la vigi-

(Cl. Ministry of Information.)

1. Soldats britanniques défendant les rives d'un canal. — 2. Organisation de la résistance anglaise autour d'une ligne de chemin de fer.

16 AVRIL	LES FAITS	17 AVRIL

L'offensive allemande. — *Dans les Flandres, l'armée Sixt von Arnim, liant toujours ses opérations à celles de l'armée von Quast, attaque les positions britanniques sur la ligne Saint-Eloi, Wytschaete, mont Kemmel.*

Elle s'empare de Saint-Eloi et de Wytschaete après une lutte prolongée et commence à s'accrocher aux pentes du mont Kemmel. Cette avance porte son aile droite à moins de 4 kilomètres d'Ypres.

Unité de commandement. — *Le président Wilson donne officiellement l'adhésion des Etats-Unis à la nomination du général Foch comme généralissime. Le roi Albert, auquel la constitution belge donne le commandement suprême des forces du royaume, s'efface lui-même avec une noble simplicité.*

« Les nouveaux pouvoirs du général Foch, dit de son côté le Times, *sont l'aboutissement logique des événements de ces derniers jours. »*

L'offensive allemande. — *Il n'y a aujourd'hui sur tout le front des Flandres que des combats locaux.*

L'avance ennemie sur le front Ypres-Bailleul-Hazebrouck a décidé nos alliés britanniques à l'abandon du saillant nord et nord-est d'Ypres : le mouvement ordonné le 14 avril au matin était terminé le 15, sans avoir été inquiété par les Allemands, mais ceux-ci achèvent aujourd'hui de réoccuper Langemarck, Poëlcapelle, Paschendaële, Becelaere, Zillebeke, Gheluwelt et « ce n'est pas, dit le Figaro, *sans un sentiment d'amertume cruelle qu'on lit dans les bulletins ennemis ces noms illustrés par tant de batailles sanglantes et glorieuses ».*

En Angleterre. — *La Chambre des communes a voté hier le « bill des effectifs » qui permet d'appeler tous les hommes de dix-huit à cinquante ans.*

Du 21 au 31 mars 200 000 hommes ont été débarqués en France, malgré les sous-marins.

lance de celui-ci et l'étroite union qui existe entre les alliés nous permettent de croire que l'ennemi, qui s'est profondément engagé dans la poche de Bailleul, va éprouver de grandes difficultés pour la crever.

Toujours est-il qu'il est maintenant à peu près partout cloué sur place. Nous-mêmes, du côté d'Orvilliers-Sorel, à l'ouest de Lassigny, l'avons forcé à reculer légèrement. C'est une heureuse éclaircie dans une situation naguère encore assez embrumée. Nous avont le ferme espoir qu'elle présage le retour prochain du beau temps.

LES ALLEMANDS ESSAIENT VAINEMENT DE DÉBOUCHER SUR LA LIGNE NEUVE-ÉGLISE-BAILLEUL-MERVILLE

(16 Avril.)

La bataille des Flandres est décidément en voie de stabilisation, et ce résultat n'est pas mince, quand on le compare à l'énormité des moyens mis en œuvre par les Allemands. Depuis deux jours, l'ennemi est condamné au piétinement, un piétinement auquel il se résout malaisément et essaye de secouer par des assauts dont le moindre lui coûte extrêmement cher. Dimanche, il a vainement foncé sur les positions qui couvrent Béthune, puis s'est jeté sur Meteren et Neuve-Eglise ; il ne s'est emparé de ce dernier village qu'après toute une série de combats acharnés. Les Anglais en sont d'ailleurs tout près. Au centre, de violentes attaques sur Merville ont échoué pareillement. Devant Hazebrouck est montée une garde sévère qui défend d'approcher, et de la ville, et de la voie ferrée d'Ypres, si utile à nos amis anglais. Le dispositif général des Allemands n'a donc pas varié ; c'est toujours l'arc convexe dont je parlais hier. Hindenburg n'arrive pas à le redresser.

Ainsi, le troisième acte de la formidable bataille n'annonce pas plus que les autres l'arrivée du dénouement. Quand ceux-ci se jouèrent, il s'agissait de trouer le front franco-anglais entre Cambrai et Noyon, puis de s'emparer, avec Amiens, de la voie ferrée joignant cette ville à Paris. Ce double but s'est dérobé, malgré d'incontestables succès dus à la puissance foudroyante d'une ruée sans exemple. L'objectif qu'on poursuit aujourd'hui et qui est de pénétrer dans la plaine d'Hazebrouck, où n'existe plus aucun obstacle naturel, est en train de se refuser à son tour.

Oh ! la bataille n'est pas finie. L'opiniâtreté tudesque est plus forte que la dureté de l'obstacle qu'elle rencontre. Attendons-nous encore à des luttes sévères et sanglantes, peut-être aussi à de nouveaux changements d'orientation. Il s'agit ici d'une





(Cl. Section phot. de l'armée.) (Cl. Ministry of Information.)

1. L'immortel « poilu ». — 2. Régiment français montant en ligne. — 3. Officiers franco-anglais étudiant la carte.

vaste entreprise, comportant des compartimentages divers. On cherche et on cherchera à les exploiter l'un après l'autre, car si, jusqu'à présent, on a obtenu d'indéniables avantages, ceux-ci demeurent formellement insuffisants. Que sont-ils, en effet, au regard de vingt-cinq jours d'efforts inouïs, dans lesquels ont été fauchés des centaines de mille hommes et de combien restent-ils au-dessous des vastes projets qu'on avait ambitieusement formés? Séparer les forces alliées et atteindre la mer, tel était le scénario de ce drame effroyable. C'est à peine si l'on est sorti de son exposition. Celle-ci, cependant, nous a valu quelque chose. Elle a créé enfin cette unité de commandement totale et absolue qui était réclamée depuis si longtemps. Un immense bienfait sort d'une demi-catastrophe. Qui sait si, en s'y prenant plus tôt, on n'aurait pas pu éviter de la subir? Mais le passé est mort, bien mort, et l'avenir peut encore nous sourire, maintenant que, dans la main d'un chef unique, à la volonté ferme et à l'esprit sagace, il n'y a plus, en face des bataillons allemands, qu'une armée ayant une seule tête, une seule âme et un seul cœur.

LA BATAILLE D'YPRES A BAILLEUL SE DÉROULE DE PLUS EN PLUS VIOLENTE

(17 Avril.)

Les Allemands continuent sans se lasser leurs ruées massives, et malheureusement ils mettent en jeu des forces telles que nos vaillants alliés ne peuvent pas toujours leur résister. Hier, trois nouvelles divisions ont été engagées contre Bailleul, qu'elles ont réussi à enlever, ainsi que les hauteurs avoisinantes, contreforts avancés du mont des Cats. D'autres attaques ont réussi à Meteren et à Wytschaete ; mais du côté de Vieux-Berquin, aucun progrès n'a été effectué.

La perte de Bailleul est assurément un événement de sérieuse importance, et il serait puéril de contester qu'il confère aux Allemands un avantage réel. Il n'a cependant rien encore de décisif. Ce bourg était disputé depuis plusieurs jours avec acharnement. Un moment, même, on l'avait cru perdu. L'ennemi s'est emparé de ses ruines. Il faut maintenant, sous peine d'avoir fait un effort inutile, qu'il en débouche. Or, devant lui se trouve le mont des Cats, avec son long contrefort oriental, que les Anglais doivent occuper maintenant, puisqu'ils accusent également un repli au nord de Wulverghem. Là, ils peuvent opposer une forte résistance, surtout s'ils sont étayés. Nous avons la ferme confiance qu'ils n'y failliront pas.

Personne, au reste, ne peut s'étonner que,



(Cl. Branger.)

Bailleul, vue prise avant l'occupation.

dans cette formidable bataille, il y ait des hauts et des bas. Toute la question est de savoir si, au prix de ses énormes sacrifices, l'ennemi réussira à s'ouvrir un chemin dans la plaine d'Hazebrouck. Le succès qu'il a obtenu hier ne lui donne pas encore, à beaucoup près, cette satisfaction.

DE LA FORÊT DE NIEPPE A WYTSCHAETE, DE NOUVELLES ATTAQUES ALLEMANDES SONT REPOUSSÉES

(18 Avril.)

Les Anglais ont effectué un nouveau recul. Peut-il ou non entraîner des conséquences graves? Toute la question est là, parce que, dans une bataille comme celle qui se livre en ce moment, ce n'est point l'amplitude plus ou moins accentuée des flux et des reflux qu'il faut mesurer. Seules sont intéressantes les suites que ces mouvements peuvent comporter.

Les armées allemandes, auxquelles on infuse sans relâche un sang nouveau, avaient réussi, après une journée de bataille furieuse, à s'emparer de Bailleul, à entrer dans Meteren, à dépasser Wulverghem, Wytschaete, Saint-Eloi, et à pousser jusqu'à Kemmel. Voilà le fait. Je ne dirai pas qu'il fût insignifiant ni même négligeable. Mais je ne l'ai jamais cru de nature à donner aux Allemands la sensation qu'ils en eussent fini avec les difficultés.

Nos alliés occupent maintenant, comme je le disais hier, les hauteurs qui courent depuis les monts des Cats jusque vers la route d'Armentières à Ypres, et constituent un assez gros morceau à enlever. L'ennemi essayera de les tourner par Wytschaete, ce n'est pas douteux. Il s'étendra même peut-être plus au nord, dans la direction d'Ypres, de même qu'en ce moment il esquisse, pour la troisième ou quatrième fois, un mouvement débordant vers le sud, du côté du canal de la Bassée, d'Arras et même plus loin que la Somme. Ce développement anormal donné à la ligne de bataille n'est point pour nous effrayer, car il entraîne une singulière dilution des forces, quel que soit le chiffre de bataillons auquel se peuvent évaluer celles-ci. L'attaque directe, massive, globale, dans la direction de Steenwoorde et de Cassel, serait bien plus à redouter. Seulement elle est aussi beaucoup plus difficile et aléatoire, et l'ennemi n'y récourra sans doute que faute de pouvoir faire mieux.

Maintenant, voyons le bilan. Des divisions fraîches ont été jetées d'un bloc dans la fournaise, relevant celles qui étaient épuisées. Une impulsion nouvelle et farouche a été donnée à toute la ligne, tandis qu'en arrière, des masses épaisses, souvent



(Cl Ministry of Information.)

Les ruines du village de Merville.

La résistance britannique



Les Allemands, pour obtenir un succès définitif, décuplèrent l'envoi de leurs gaz toxiques. C'est dans une atmosphère empoisonnée, qui s'épaississait et se renouvelait

milieu des gaz délétères



ans cesse, que les artilleurs anglais assurèrent la résistance. Elle fut efficace et nagnifique. Calais, Dunkerque, après Amiens, échappèrent aux convoitises de l'ennemi.

éprouvées par le tir des avions, faisaient office de propulseur. On a poussé le feu de l'artillerie jusqu'à la frénésie. On a prodigué la matière humaine. Et qu'a-t-on gagné? Trois ou quatre kilomètres d'un terrain derrière lequel se dresse une barrière naturelle, qu'il faut maintenant renverser à tout prix. L'ennemi dispute encore autour de Bailleul, de Meteren et du côté de Wytschaete. Ici la disproportion est telle, entre l'effet et les causes, qu'on se demande combien de succès de cette nature seraient encore nécessaires pour amener la décision.

Je le dis en toute sincérité, il ne s'agit pas ici de passer l'éponge sur un incident assurément malheureux. Il s'agit seulement de le réduire à ses dimensions exactes, parce que, je le répète encore, les fluctuations d'une bataille aussi gigantesque ne deviennent vraiment inquiétantes que quand, ce qui n'est pas le cas, pour les alliés et pour leur chef, on a été mis dans l'impuissance de les gouverner.

LES ANGLAIS, MALGRÉ DE DURS COMBATS, MAINTIENNENT INTACTE LEUR NOUVELLE LIGNE

(19 Avril.)

Ayant jeté dans la bataille des forces nouvelles à dose massive, le commandement allemand a fini par réoccuper, mercredi, Meteren et Wytschaete, que ses troupes avaient perdu la veille. C'est tout. On peut cependant être assuré qu'il visait plus haut et plus loin. Hazebrouck et le mont des Cats étaient ses objectifs désignés. Il n'a pu atteindre ni l'un ni l'autre de ces points.

On ne saurait nier cependant qu'il a obtenu un résultat indirect. La prise de Wytschaete mettait en posture assez délicate les éléments britanniques qui occupaient en pointe, à l'est d'Ypres, le triangle Passchendaele-Zonnebeke-Zillebeke, théâtre, l'an dernier, de tant de glorieux combats. On a donc évacué cette région par ordre, pour se replier sur le canal de l'Yser. Ce repli, exécuté de plein gré et en si bon ordre que les Allemands, quand ils ont voulu l'activer, se sont vus forcés tout de suite de battre en retraite, permet de renforcer, comme c'est devenu indispensable, l'aile gauche britannique, entre Ypres et Poperinghe. Il est clair, en effet, que si l'ennemi réussissait à opérer une trouée dans le nord de Wytschaete, tout le front, jusqu'à Hazebrouck, courrait chance d'être pris à revers. C'est donc là le point sensible. Il est heureusement défendu par des troupes valeureuses et par une série de crêtes se prêtant assez bien à la résistance pied à pied.

Que signifie maintenant l'attaque dirigée beaucoup plus au nord contre l'armée



(Cl. Section phot. de l'Armée.)

Régiment français de renfort dans les Flandres.

belge, du côté de la forêt d'Houthulst? Si les Allemands avaient réellement l'intention de prolonger la lutte jusqu'à la mer, nous n'aurions pas à nous en effaroucher ; mais je doute qu'ils y songent, et je ne saurais voir en cette affaire, au moins jusqu'à plus ample informé, qu'une sorte de coup de sonde, d'ailleurs improductif, sinon pour les Belges, qui ont brillamment pris le dessus et fait plus de six cents prisonniers.

A l'ouest, l'ennemi n'a pas réussi, même en employant des moyens puissants, à s'engager plus avant dans la direction d'Aire, d'Hazebrouck et de Lillers. Les forces franco-anglaises l'ont contenu partout, et il est impossible que ces assauts directs, par cela même qu'ils n'ont pas abouti, ne lui aient été extrêmement onéreux. Pendant ce temps, des bataillons français amélioraient sensiblement, par une action bien menée, le système de défense d'Amiens sur les rives de l'Avre.

Au total, la situation peut se traduire en deux mots : stabilité du front, depuis la forêt de Nieppe jusqu'à l'est de Bailleul, consolidation en partie effectuée du seul point qui présente une fixité moindre, celui de Wytschaete; enfin, renforcement de sa position devant Amiens. S'il n'y a pas là de quoi nous réjouir extrêmement, il y a au moins de quoi nous rassurer.

LES ALLEMANDS N'AVANCENT PAS
(20 Avril.)

Eh bien, non! Quoi qu'ils fassent, les Allemands n'avancent pas. Leurs divisions fraîches fondent dans la bataille, comme l'étain dans un creuset. Les cadavres s'amoncellent dans les plaines désolées de l'Artois et de la Flandre. La vague, renforcée par les afflux du large, roule sans discontinuer vers des obstacles incoercibles ses volutes monstrueuses qui, déferlant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'affaissent sur elles-mêmes dans des amas de chair et de sang. Un jour, le flot déborde au nord, où une retraite prudente lui arrache sa proie et lui oppose ensuite une digue plus fortement constituée. Le lendemain, il se précipite vers le sud, avec une fureur redoublée. Et, là-bas comme ici, il vient se briser sur des murailles humaines, impassibles comme l'airain.

Telle est, présentement, la physionomie de cette lutte féroce, la plus formidable de tous les temps. D'inévitables à-coups la ponctuent, çà et là, qu'il est à peu près impossible de suivre dans leur évolution continue. Des fissures sont bouchées, quand c'est nécessaire, par un commandement dont l'attention



Les abords de Bailleul avec le mont de Lille et le Pavelsberg.

18 AVRIL — LES FAITS — 19 AVRIL

L'offensive allemande. — *Journée d'échecs pour l'ennemi, dans le nord et sur l'Avre. Dans le nord, l'attaque menée par 6 divisions allemandes contre les positions britanniques, entre Givenchy et Saint-Venant, coûte des pertes énormes aux assaillants sans leur assurer le moindre avantage.*

Sur l'Avre, dans une opération entreprise entre Thennes et Mailly-Raineval pour rectifier et améliorer nos positions, nos troupes progressent sur les deux rives et font 650 prisonniers dont 20 officiers.

La coopération italienne. — *M. Orlando, président du Conseil des ministres fait à la Chambre des députés la déclaration suivante. « L'Italie, qui suit avec admiration l'héroïque effort des troupes franco-anglaises, ne pouvait pas demeurer absente des champs de bataille de France, et bientôt les drapeaux de régiments italiens flotteront en Picardie et en Flandre, cellant ainsi l'union qui existe entre les peuples. »*

L'offensive allemande. — *Les engagements locaux, signalés sur différents points du front, n'amènent pas de changement appréciable dans la situation respective des armées en présence.*

L'armée belge qui, le 17 avril, a victorieusement repoussé les efforts de l'ennemi sur le front Kippe-Langemarck et fait 700 prisonniers, remporte un nouveau succès entre le canal de Paschendaele et Groot-Beverdyck. Le maréchal Haig félicite le général Gillain, chef d'État-major général belge, de la vaillance et de l'habileté avec lesquelles nos alliés ont maintenu leurs positions.

Les cheminots français. — *Le gouvernement porte à la connaissance du pays la belle attitude du personnel des chemins de fer, des réseaux du Nord et de l'État et du réseau des armées, au cours des dernières opérations, et souvent dans les circonstances les plus périlleuses.*

reste toujours en éveil, et qui songe au plus pressé, en attendant les heures propices. Mais l'ennemi a beau redoubler de violence, d'entêtement et de rage, il n'atteint aucun des buts assignés à son impétuosité.

Sans donc entrer dans des détails que donnent les communiqués avec une clarté suffisante, je rappellerai seulement que le gros effort dessiné hier sur la ligne Givenchy-Saint-Venant a échoué devant la ferme tenue de la 55e division anglaise. Une pointe sur le canal de la Bassée n'a pas mieux réussi. Nous-mêmes avons sensiblement amélioré nos positions aux abords de Moreuil et fait là 650 prisonniers.

***

Ainsi, les attaques à larges dimensions n'ayant donné, après la première poussée, que des bénéfices insuffisants, les Allemands reviennent à l'alternance. C'est le système adopté à Verdun qui se répète en grand, encore qu'il ait notoirement fait faillite. L'ennemi, au reste, a, en ce moment, d'autres sujets d'affliction. D'abord, son canon monstre est, je crois, en butte à des tirs de destruction qui, grâce à l'emploi de méthodes plus sûres que celles dont on avait usé jusqu'ici, paraissent devoir mettre une sourdine à ses lâches ébats. Ensuite, l'incendie de Friedrichshafen a fait de tels dégâts qu'un député boche s'est avisé tout à coup de l'intérêt qu'il y aurait à s'entendre pour arrêter les raids aériens. Cet homme pratique sait sans doute que son pays est exposé à des représailles plutôt efficaces, et il aimerait assez à les éviter, faute de pouvoir y répondre. Voilà une prudence qui se manifeste un peu tard.

Enfin, la fusion entre les alliés est si complète, que des divisions italiennes vont venir combattre dans nos rangs. Front unique, commandement unique, accord intime et complet des volontés, réunion, en un faisceau compact, des forces alliées, ce sont là des choses nouvelles pour l'ennemi, qui regrettera sans aucun doute l'éparpillement d'autrefois.

IL Y A UN MOIS

(21 Avril.)

Il y a aujourd'hui un mois, exactement, que l'ennemi a entamé sa formidable offensive, « espoir suprême et suprême pensée ». D'après un ordre trouvé sur le cadavre d'un officier prussien tué à Hébuterne, il s'était donné comme objectifs « les ports de Boulogne et d'Abbeville », oubliant, dans sa précipitation, que cette dernière ville n'est point baignée par la mer. N'importe. Erreur géogra-

(Cl. Ministry of Information.)

La ruée allemande sur Béthune a été accompagnée d'un bombardement sauvage. Les deux photographies ci-dessus montrent les dégâts causés dans la jolie ville.

20 AVRIL **LES FAITS** **21 AVRIL**

Dans le nord et sur la Somme. — *L'accalmie qui s'annonçait hier se précise aujourd'hui : les engagements locaux deviennent moins nombreux et moins importants. Des deux côtés on procède à des regroupements de forces, à des transports et à des ravitaillements indispensables.*

En Woëvre. — *Une attaque allemande dans le secteur de Seicheprey fait d'abord reculer légèrement les troupes chargées de la défense, et qui se composent de contingents américains mélangés avec les nôtres, mais la situation est presque immédiatement rétablie par d'énergiques contre-attaques auxquelles, les sodats américains prennent une part efficace.*

En Irlande. — *Le vote du bill des effectifs et du service obligatoire crée une agitation intense à laquelle se mêlent tous les partis : nationalistes, Sinn-Feiners, clergé catholique, unis dans une opposition irréductible contre la loi nouvelle.*

Front britannique. — *Combats locaux dans le voisinage de Robecq, secteur de la Lys ; échec d'une attaque allemande lancée près de Mesnel, au nord d'Albert.*

Armée d'Orient. — *L'activité de combat s'est maintenue dans tous les secteurs, depuis le coup de main, exécuté le 15 avril par les troupes britanniques et les troupes grecques, sur la rive droite de la Strouma.*

Des engagements sérieux ont mis l'ennemi aux prises avec les Italiens dans la boucle de la Cerna, avec les Serbes à Petrenik, et avec les Anglais près du lac Doiran.

Guerre aérienne. — *Le baron de Richtoffen, l'as des as allemands, est tué dans un combat aérien. L'agence Wolff lui attribue 80 victoires, mais nos ennemis se montrent beaucoup moins exigeants que nous pour l'homologation des exploits aériens de leurs pilotes populaires.*

phique à part, il s'agissait de séparer d'abord les Anglais des Français.

Or, ces trente jours de bataille furieuse, loin de faire coupure entre les alliés, ont au contraire resserré plus étroitement les liens qui les unissent. Ils combattent toujours côte à côte, d'un même élan. Ils obéissent à un même chef, et le nouveau ministre de la guerre britannique a pu dire avec certitude que, quelles que soient les faiblesses inhérentes aux coalitions, on n'aurait jamais vu dans l'Histoire une alliance pratiquée avec autant de loyauté et de dévouement que celle qui met en commun les forces des deux puissantes démocraties. Leur entente est cimentée dans le roc, et la résistance qu'elles opposent ensemble à la furie tudesque est à ce point vigoureuse que, pour la troisième fois, Hindenburg est obligé de s'arrêter, afin de reconstituer ses masses disloquées. Cependant il se vantait d'avoir établi si solidement son plan qu'un échec était presque impossible. Le document déjà cité accuse cette orgueilleuse assurance, que les événements viennent encore une fois de démentir.

Tant de forces n'avaient pu être mises en branle seulement pour refouler de quelques kilomètres un adversaire dont on exploitait par avance l'infériorité numérique. Ce qu'on voulait, c'était le briser. Seulement, comme on prévoyait qu'il serait encore coriace, on avait préparé en même temps et annoncé des attaques plus ou moins concomitantes en d'autres secteurs. Elles ne se sont pas produites, pour la raison que la lutte sanglante engagée dans le nord a absorbé tout ce qu'on entendait leur consacrer. Et c'est encore du côté des Flandres et de l'Artois que l'effort se renouvellera, quand auront été effectuées les réparations nécessaires. La trêve actuelle ne durera pas.

Mais qu'ils essayent de se frayer un chemin dans les plaines de l'Yser, où les inondations leur tendirent naguère de si redoutables embûches, ou qu'ils continuent, comme pendant la dernière semaine, à frapper droit devant eux, depuis Bailleul jusqu'à Arras, avec des mouvements alternatifs de balancier, les Allemands se heurteront à une opposition de plus en plus solide et très étroitement coordonnée. Etant partout assaillants, ils doivent forcément s'user plus vite que le défenseur, comme en font foi les pauses successives auxquelles il leur faut consentir, probablement bien malgré eux. Le dernier mot, dans cette rencontre de colosses, appartiendra à celui qui aura été le meilleur ménager de ses ressources. Et il n'apparaît pas que ce soit l'ennemi.

22 AVRIL | **LES FAITS** | **23 AVRIL**

Front britannique. — *Le nombre des divisions que l'ennemi a engagées contre l'armée britannique seule, depuis le début de son offensive, s'élève à 102 Le général von Hutier en a jeté 40, le 21 mars, contre les 14 divisions de la 5e armée britannique.*

Dans leur résistance contre les assauts puissants que les Allemands, grâce à une pareille concentration de troupes, ont pu lancer contre leurs lignes, les Anglais se sont conduits avec une vaillance et une énergie qu'on ne saurait trop admirer.

On ne signale aujourd'hui que des combats locaux.

Le prince Lichnowsky. — *L'ambassadeur d'Allemagne à Londres, au moment de la déclaration de guerre, a publié un mémoire, dont les journaux français reproduisent des extraits, qui établit nettement la responsabilité de l'Allemagne dans le déchaînement de la guerre universelle, et les efforts tentés par sir Edward Grey pour sauvegarder la paix*

Attaque de Zeebrugge. — *Au cours d'une opération, minutieusement préparée et poursuivie héroïquement à travers des obstacles naturels et artificiels de toutes sortes, une escadre britannique réussit :*

1° *A embouteiller le canal de Zeebrugge en coulant à l'entrée les deux vieux croiseurs* Intrepid *et* Iphigénia *chargés de béton.*

2° *A ouvrir une brèche de 25 mètres de largeur dans la jetée demi-circulaire qui protège l'entrée du canal. La rupture est produite par l'explosion d'un sous-marin britannique qui vient s'appuyer à la digue.*

3° *A débarquer à l'extrémité de la digue, malgré un feu terrible, un détachement qui détruit des installations militaires très importantes.*

« Je n'hésite pas, dit l'amiral Fournier dans une interview, à considérer cette attaque de Zeebrugge comme le plus beau fait d'armes de l'histoire navale de tous les temps et de tous les pays. »

AU DEUXIÈME MOIS DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE
(22 Avril.)

Nous voici revenus, pour quelque temps encore peut-être, aux simples actions de détail, qui sont le pain quotidien des entr'actes. Si peu importantes qu'elles paraissent par elle-mêmes, elles indiquent cependant que, de part et d'autre, on veille, on s'arme et on s'installe, soit pour attaquer, soit pour résister.

La journée de samedi en a connu d'assez nombreuses. Les Anglais, d'abord, ont entièrement rétabli leurs positions de Givenchy et de Festubert, que l'ennemi avait échancrées à grand'peine deux jours avant. Ils ont refoulé une petite attaque ennemie au sud-est de Robecq et fait quelques gains du côté d'Hébuterne, ainsi que sur la rive droite de la Scarpe. D'autre part, les Belges ont brillamment contenu des détachements allemands qui essayaient de s'infiltrer du côté de Passchendaele. Enfin, les troupes françaises, assaillies à Seicheprey, près de Saint-Mihiel, ont rétabli, après un combat assez vif, toutes leurs positions.

Ce sont des événements très secondaires au regard de ceux qui se préparent, et je né les énumère que pour ne laisser subsister aucun doute sur la vigilance de tous les alliés. Celle-ci est d'autant plus nécessaire que l'artillerie gronde en ce moment sur des points très distants les uns des autres, depuis Nieuport et Dixmude jusqu'à la rive gauche de l'Avre, en sorte qu'il est difficile de savoir quelle sera la direction du prochain effort allemand. Ludendorff nous tient systématiquement dans l'indécision, pendant qu'il rafistole ses unités maltraitées et qu'il en attend probablement d'autres, ramenées du front oriental. L'heure venue de prendre un parti, il s'apercevra que nous avions l'œil ouvert partout.

Le commandemant suprême, aidé par un état-major dont il est juste de dire qu'il a déployé dans toute cette affaire autant de savoir que de dévouement, a dû accomplir cette tâche difficile de distribuer ses forces suivant les besoins du moment et les dangers plus ou moins grands que pouvait courir telle ou telle partie de la ligne, tout en ménageant des réserves dont il aura un jour certainement besoin. On sait que, dans la défensive, la valeur des positions et la puissance des tirs de barrage défient souvent la force du nombre. Mais c'est précisément la juste évaluation du strict nécessaire qui est délicate. Elle exige autant d'expérience que de coup d'œil et de sang-froid. A en juger par les graves échecs que l'ennemi a subis dans ses dernières tentatives, il y a lieu de croire que le dosage avait été fait dans de méritoires proportions.



(Cl. Beaufrère.)

Chasseurs alpins et camions militaires dans Cassel.

Attendons maintenant les nouveaux essais de rupture que l'ennemi ne saurait manquer et ne manquera pas de faire avant qu'il soit peu. Il seront probablement fort rudes et massifs. Mais s'ils échouent — comme nous en avons la ferme espérance, — je crois que Hindenburg aura de la peine à recommencer.



(Cl. Beaufrère.)

Carrefour, près de Dickebush, où la lutte fut chaude.

AU NORD D'ALBERT FORTE ATTAQUE LOCALE ; AILLEURS, DES SONDAGES

(23 Avril.)

Les pronostics ne chôment pas sur les directions que peut prendre la future offensive allemande. « Gare à Béthune ! » dit l'un. « Attention à Amiens ! » s'écrie l'autre, tandis qu'un troisième, aux vues plus vastes, nous avertit que c'est sur Compiègne que doit fondre le danger. Ils ne peuvent avoir raison tous ensemble, une attaque s'exerçant d'un bloc sur d'aussi vastes espaces étant vouée d'avance à l'impuissance et au désastre, surtout maintenant. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'un nouvel et grand assaut se prépare. Mais où et quand se déchaînera-t-il? Voilà ce que nous ne savons pas et ce que, seul, le commandement peut deviner peut-être, grâce à ses investigations constantes et à ses renseignements directs.

Ludendorff fait, j'en conviens, tout son possible pour nous maintenir dans le doute. Le développement intensif qu'il a donné à la lutte d'artillerie depuis Nieuport jusqu'à l'Oise, et même jusqu'à Verdun, n'a point d'autre but. Mais la malice est un peu grosse, et le procédé trop usé.

Quant à ses coups de sonde, ils ne réussissent ni sur le front anglais, ni sur le nôtre, les combats de Robecq, du Mesnil, de Reims, de Seicheprey en font foi. Entre temps, les Britanniques se renforcent, et les Américains arrivent en nombre toujours plus serré. L'ennemi, depuis qu'il a vu ceux-ci à l'œuvre, sait fort bien qu'il n'aura pas à s'en féliciter.

Je n'ajouterai rien aujourd'hui à ce raccourci, pour ne point tomber dans des redites. Je né doute pas, d'ailleurs, que les Allemands ne me donnent bientôt l'occasion de m'étendre plus longuement sur leurs faits et gestes, et de constater, une fois de plus, leur impuissance à nous briser.

SEMEURS DE PANIQUE

(24 Avril.)

Je crois, et beaucoup pensent comme moi, qu'il serait bon, en ces temps d'accalmie relative, de couper les ailes aux canards éplorateurs qui prennent ici leur vol pour aller ensuite s'abattre dans les provinces, assourdies par le vacarme qu ils y font. Quand l'agence Wolff raconte que Paris a croulé sous les bombes

24 AVRIL **LES FAITS** **25 AVRIL**

L'offensive allemande. — *Après cinq journées d'accalmie, la tempête se déchaîne à nouveau sur le front de la Somme et dans les Flandres.*

Dans le secteur de la Somme, les masses allemandes, jetées par les routes de Péronne et de Roye en direction d'Amiens, attaquent les positions des alliés de Villers-Bretonneux à Hangard et jusque sur la rive gauche de l'Avre, à Castel et à Hailles. Des combats furieux se déroulent à Villers-Bretonneux, que les Anglais finissent par être obligés d'évacuer et à Hangard où Français et Allemands rentrent tout à tour.

Dans les Flandres, on se bat sur le front Dranoutre, mont Kemmel, Vierstraat, en arrière duquel Poperinghe apparaît comme l'objectif convoité par les divisions du général Sixt von Arnim et dont la perte obligerait les alliés à abandonner Ypres et le front de l'Yser.

Guerre aérienne. — *Chute d'un avion ennemi à Nogent-l'Artaud : l'équipage est fait prisonnier.*

Secteur de la Somme. — *La lutte s'est poursuivie toute la nuit avec âpreté : l'ennemi qui a concentré tous ses efforts contre le village de Hangard finit par l'occuper au début de la matinée, mais sans pouvoir réussir à en déboucher. A Villers-Bretonneux les troupes britanniques, reprenant l'offensive, rétablissent leurs lignes du 24 au matin et rentrent dans le village. La situation de Villers-Bretonneux sur le plateau de Sancerre est importante par les vues qu'elle procure sur la plaine jusqu'à Amiens.*

Dans les Flandres. — *Les combats sur le front Dranoutre, mont Kemmel, Vierstraat se prolongent toute la journée : les troupes alliées sont contraintes de se replier : Dranoutre est perdu ; le mont Kemmel encerclé, écrasé d'obus et attaqué par des troupes d'élite et par l'Alpen Corps est finalement arraché au régiment français chargé de la défense et qui a tenu jusqu'au dernier homme.*

ou que la barrière des Flandres sera forcée en quelques jours, elle fait un métier pour lequel on la paye. Mais que dire des colporteurs de nouvelles absurdes et mensongères qui s'en vont raconter à la cantonade que la grosse Bertha a fait des petits, ou que les raids d'avions ne nous laissent plus le temps de dormir?

Ils se prétendent naturellement informés de première main. Par qui et comment? C'est ce qu'ils ne sauraient dire. Il existe toutefois, dans la capitale, quelques officines privilégiées où se pratique l'élevage des oiseaux de mauvaise augure, et qui ne sont pas toujours, comme on pourrait le croire, des loges de concierge. Quant aux propagateurs de défaillance, ils ne se cachent pas assez pour qu'on ne puisse, si on le veut bien, les empêcher de nuire, en les coffrant après un bon coup de filet.

Nous autres savons à quoi nous en tenir sur la valeur de leurs jérémiades. Mais à cent kilomètres d'ici on nous croit, sur des commérages que la difficulté des communications rend difficiles à vérifier, écrasés par la pluie des obus. Et l'on écoute, plutôt que nos protestations, les semeurs de panique, que l'on peut ranger en deux catégories : ceux qui travaillent pour le compte de l'ennemi — ils sont en petit nombre — et les timorés qui, ayant pris la poudre d'escampette, s'efforcent de justifier leur frayeur intempestive en traçant de l'état de choses un tableau terrifiant. Les uns et les autres sont coupables, bien qu'à des degrés divers, et il faut avec eux tous user de rigueur.

Notez que l'écho de leurs déplorables bavardages se répercute jusqu'au front, où il inquiète nos poilus, qui ont cependant, en ce moment, bien besoin de tout leur sang-froid et de tout leur courage. C'est la conséquence la plus fâcheuse d'un trop grand laisser-aller. Car enfin, quels qu'aient été les méfaits du canon monstre et des gothas, — méfaits que l'on atténuerait certainement en internant officiellement, sous bonne garde s'entend, quelques hobereaux prussiens dans certains points particulièrement exposés de la zone de tir, — ils ne sont pas tels que la vie de Paris en soit suspendue, comme d'aucuns veulent bien le dire. C'est donc faire le jeu des reptiles allemands que de leur fournir de tels sujets de conversation.

Il importe assurément de prendre contre la barbarie de nos ennemis toutes les précautions possibles, et je puis affirmer qu'on a fait dans ce sens tout le possible. Mais, par grâce, que l'on musèle les bavards, les peureux et les agents sournois de M. de Kuhlmann.

(Cl. Chusseau-Flaviens.

(Cl. Ministry of Information.)

1. Mise en position d'un canon de campagne dans un village en ruines.
Troupes canadiennes traversant une ville bombardée dans le nord de la France.

26 AVRIL **LES FAITS** **27 AVRIL**

Sur la Somme. — *Les troupes françaises contre-attaquent depuis Villers-Bretonneux jusqu'au sud de la Luce : elles enlèvent le monument commémoratif de* 1870, *pénètrent dans le bois de Hangard-en-Santerre et réoccupent la partie ouest du village.*

L'ennemi reperd ainsi une notable partie du terrain gagné dans la journée d'hier, il s'épuise dans des retours offensifs, qu'il multiplie jusqu'à sept fois, et va être obligé de renoncer, jusqu'à nouvel ordre, à sa marche sur Amiens.

Dans les Flandres. — *Après la perte du mont Kemmel et l'insuccès des tentatives faites pour le reprendre, au point du jour, les troupes franco-britanniques se replient sur la ligne Locre-mont Scherpenberg - La Clytte-Voormezeele : l'ennemi les y attaque avec une extrême violence. Locre et Voormezeele sont plusieurs fois pris et repris, mais ces deux points d'appui finissent par nous rester.*

Dans les Flandres. — *Au cours de l'après-midi, les Allemands développent de nouvelles attaques dans le voisinage de Voormezeele ; ils réussissent à occuper le village pendant quelques heures mais sont obligés de l'évacuer au début de la nuit. La lutte se prolonge très tard dans ce secteur.*

En Mésopotamie. — *Après ses opérations sur l'Euphrate et son avance jusqu'à Anah, à* 138 *kilomètres au delà de Hit, sur la route d'Alep, le général Marshall a entamé une nouvelle offensive qui doit porter ses troupes, de la vallée de la Djala sur Kifri et Kerkouk, en direction de Mossoul : Kifri est enlevé aujourd'hui et les forces montées anglo-indiennes arrivent sur l'Ak-Sou dont elles forcent les passages en aval de Touzkourmati.*

Cette localité, située à 250 *kilomètres de Bagdad et à moitié route à peu près entre Bagdad et Mossoul, sera occupée le* 29.

FORMIDABLES ATTAQUES ALLEMANDES EN DIRECTION D'AMIENS

(25 Avril.)

La nouvelle poussée allemande, ramenant les troupes d'attaque au lancer, a commencé par une action en direction d'Amiens, mais va-t-elle s'exercer seulement dans la direction d'Amiens, diversions accessoires mises à part? Ce n'est point du tout improbable, pour des raisons diverses qui toutes ont leur valeur, et dont la principale est que, partout ailleurs, les obstacles à renverser se présentent maintenant sous un aspect singulièrement rébarbatif.

Vouloir à toute force gagner la mer, par Ypres et Poperinghe, avant d'avoir abattu ou tout au moins fortement ébranlé le front solide que les Britanniques tiennent entre le nord de Bailleul et Arras, — il comprend, ne l'oublions pas, non seulement les positions inviolées du mont des Cats, mais aussi celles de Vimy-Arras, contre lesquelles tant de sanglants assauts se sont brisés, — serait une grave imprudence. On risquerait de s'engager ainsi dans un goulot qui pourrait se refermer à l'arrière. et ce ne serait pas la première fois qu'un mouvement tournant deviendrait ainsi un mouvement tourné.

Attaquer de front les positions que je viens de dire, c'est évidemment une solution pour des gens qui ne ménagent point leur monde. Mais chat échaudé craint l'eau froide, et il se peut fort bien que Ludendorff hésite, ayant connu des précédents peu encourageants. Se rabattre contre nos lignes de l'Oise, de l'Ailette ou du Chemin des Dames, serait tentant parce qu'il s'agit là de la direction de Paris, si l'on ne savait que Foch et Pétain ont établi partout une muraille absolument réfractaire. Reste donc la direction d'Amiens, où le terrain, peu mouvementé, se prête mieux à des assauts massifs. Je dis le terrain, et pas autre chose, car la défense active y est d'autant mieux organisée qu'il est plus accessible à l'ennemi.

L'attaque, quoi qu'il en soit, annoncée par un bombardement qui, depuis la nuit de mardi à mercredi, avait pris, dans cette région, une intensité presque significative, est en cours d'exécution. L'ennemi est à Villers-Bretonneux, mais il y est contenu ; partout ailleurs, il a été repoussé.

Les renseignements sont encore trop sommaires pour qu'on puisse juger l'action ; ceux que l'on a sont, d'ailleurs, réconfortants.







(Cl. Austr_li_n ott. Phot. et Sect. phot. de l'Armée.)

A VILLERS-BRETONNEUX. — 1. Une rue après le combat. — 2. Ruines sur la route qui va du château à la gare. — 3. Ce qui reste de l'église.

VILLERS-BRETONNEUX REPRIS

(26 Avril.)

L'offensive allemande s'est, après plusieurs jours d'un apaisement obligatoire, dessinée à nouveau, mercredi, dans la direction d'Amiens. J'avais indiqué hier celle-ci comme particulièrement menacée et l'événement m'a donné raison. Car, bien que les attaques dirigées sur un certain nombre d'autres points, tels qu'Albert, Dranoutre, au nord de Bailleul, le Kemmel, puis la violente canonnade qui retentit entre Givenchy et Robecq, puissent passer pour les prodromes d'une action plus générale, elles ne se présentent encore que sous l'aspect de simples démonstrations.

Ludendorff, effrayé de l'énormité de ses pertes, a dit-on, modifié ses procédés. Aux assauts massifs, dont le coût est toujours si élevé, il voudrait maintenant substituer l'action écrasante d'un matériel puissamment renforcé, et dans lequel les tanks tiennent une grande place. A voir les résultats des deux premières journées de bataille, il ne semble pas que ce procédé soit de beaucoup supérieur à l'ancien, car, si nous avons à regretter la perte de Hangard-en-Santerre, elle ne procure à l'ennemi aucun résultat décisif.

Il voulait s'ouvrir du même coup les trois routes qui conduisent de Saint-Quentin, Roye et Montdidier à Amiens. Or, il est contenu sur l'une par les troupes britanniques, qui ont réussi à le chasser de Villers-Bretonneux.

Sur la seconde, il essaye vainement de franchir la Luce à Hangard. Enfin, sur la troisième, il se heurte aux positions de Hailles, de la côte 82 et du bois Sénécat. Telle était la situation dans la soirée d'hier. Nous avons la ferme confiance que les troupes alliées sauront la maintenir, sinon l'améliorer, étant donnée l'importance que présente la conservation intégrale des points d'appui formant la ceinture orientale d'Amiens.

Je reconnais qu'entre ceux qui nous ont été enlevés et la cité picarde, il n'en reste plus beaucoup. Mais, pour atteindre cette dernière, l'ennemi, à supposer qu'il pût rentrer à Villers et pousser en avant, serait obligé de s'engager dans des terrains peu propices à sa marche, et tout parsemés d'anciennes tourbières transformées actuellement en marais enchevêtrés. Les digues qui séparent ceux-ci, si elles sont accessibles à l'infanterie, ne se prêtent guère aux mouvements de l'artillerie et surtout des tanks. Aussi est-il permis de croire que, par sa violente attaque de mercredi, l'ennemi espérait rejeter d'un coup les alliés au delà de cette région pleine d'écueils. Il n'y a pas réussi. Tout ce qui, pour lui, n'est point triomphe immédiat, peut être, dans les circonstances présentes, considéré comme un échec.



(Cl. Beaufrère.)

Derrière cette plaine bouleversée, on aperçoit le mont Kemmel.

LES TROUPES FRANÇAISES CONTRE-ATTAQUENT DE VILLERS-BRETONNEUX AU SUD DE LA LUCE

(27 Avril.)

Les Allemands, après avoir tâté infructueusement le terrain un peu partout, étaient revenus à leur point de départ, c'est-à-dire à la ruée sur Amiens. Ils reviennent également, à n'en pas douter, à leurs procédés anciens, puisque, pour enlever Cachy et le bois l'Abbé, qui les empêchaient de déboucher de Villers-Bretonneux, ils n'ont pas mis en action moins de quatre divisions, dans un espace de cinq kilomètres à peine. Voilà, peut-on dire, de l'ordre serré. Quoi que fasse Ludendorff, à juste titre effrayé d'un chiffre de pertes qui, pendant le premier acte de l'offensive, a dépassé le demi-million d'hommes, — je peux l'affirmer de bonne source, — les attaques massives seront toujours sa seule ressource, tant qu'il n'aura pas changé le tempérament de ses soldats.

Il a donc lancé à nouveau, jeudi, des bataillons épais sur le bois l'Abbé et Cachy, d'une part, sur les pentes de Domart, de l'autre, le tout inutilement, car non seulement il n'a pu s'ouvrir, par Hangard, la route de Boves, mais encore il a perdu Villers-Bretonneux, brillamment reconquis par les Anglais. Et ce dernier échec a dû lui être particulièrement sensible, tactiquement et matériellement, parce qu'il marque une étape difficile à franchir.

On dirait même que, dans sa hâte de donner quelque pâture à l'impatience germanique, il procède maintenant, non plus par actions logiquement ordonnées, mais par simples à-coups débridés. Ainsi, jeudi, il faisait attaquer en même temps que les positions de la Luce, celles que les alliés tiennent au nord-est de Bailleul, depuis Flêtre jusqu'à Wytschaete, engageant ainsi deux affaires complètement distinctes, très distantes l'une de l'autre et n'ayant entre elles aucun lien. Il allait même jusqu'à esquisser une petite diversion en Woëvre, du côté de Regnéville, où ses troupes ont été durement repoussées. Cette méthode, assez incohérente, ne peut s'expliquer, si elle ne cache pas quelque projet encore mystérieux, que par la recherche irraisonnée d'un résultat quelconque coûte que coûte et n'importe où.

Cependant, celui-ci n'a pas été atteint. Je reconnais que la poussée allemande a fait insensiblement reculer les alliés au nord de la ligne Dranoutre-Kemmel-Vierstraat. Son but est de mettre la main sur les hauteurs en arrière, qui lui barrent la route de Poperinghe et que, pour cette raison, il convoite depuis le premier jour. Le bénéfice qu'il a réalisé n'est pas suffisant et nous pouvons nous attendre à le voir bientôt encore une fois à bout de souffle, s'il continue à aller d'un train aussi pénible et aussi ralenti.



Carte du théâtre de notre victorieuse résistance devant Amiens.





A L'ATTAQUE DU MOLE DE ZEEBRUGGE

Pour que les navires destinés à embouteiller le canal de Zeebrugge accomplissent leur tâche, les braves du « Vindictive » s'élancèrent à l'assaut du môle, sous le tir à bout portant de l'ennemi. Le succès couronna l'audace des héroïques marins.

L'ENNEMI NE PEUT PROGRESSER DANS LES FLANDRES

(28 Avril.)

Dans la double bataille qu'il livre simultanément, mais avec des objectifs distincts et même très sensiblement divergents, Ludendorff a obtenu un succès partiel et subi un grave revers. Nul doute que le premier ne soit largement exploité en Allemagne, pour effacer le second. Mais nul doute, aussi, qu'en son for intérieur, l'État-major allemand ne doive convenir qu'il n'y a point entre les deux absolue compensation.

L'ennemi s'est emparé du mont Kemmel, grâce à son nombre et à l'odieux emploi de liquides enflammés. Neuf divisions allemandes ont mené l'attaque, par un mouvement d'infiltration qui a abouti à une sorte d'enveloppement. Et ce fâcheux accident a entraîné le recul de toute la ligne alliée, qui, coupant la route de Bailleul à Ypres, s'appuie maintenant sur Locre, la hauteur du Scherpenberg et la Clytte, points contre lesquels sont venus se briser les efforts de l'assaillant.

Je ne chercherai pas à pallier la portée de cette mésaventure. Les hauteurs qui viennent d'être entamées ainsi constituent la dernière barrière qui protège la plaine de Poperinghe et la route de Dunkerque. Leur chute totale mettrait en posture difficile les forces anglo-belges qui tiennent toujours la ligne de l'Yser, couvertes par des inondations qu'une prise à revers rendrait désormais inutiles. Il y a donc dans la perte du Kemmel quelque chose de plus qu'un simple incident de bataille. Mais autant il serait puéril de contester son importance, autant il faut se garder d'exagérer sa gravité. D'autres positions nous restent, dont la valeur tactique n'est pas contestable, et qui sont difficilement abordables de front. L'ennemi va probablement essayer de les tourner, et c'est précisément ce que nous devons empêcher, si nous voulons que l'avance effectuée par lui vendredi demeure sans conséquences sérieuses.

Quant à la bataille d'Amiens, Ludendorff doit être maintenant convaincu qu'il n'en tirera ni profit ni gloire. Il avait foncé à la façon du taureau sur le plateau de Villers-Bretonneux, croyant peut-être aller d'une traite jusqu'à Amiens. Or, ses conquêtes initiales viennent de lui être ravies, encore qu'il ait fait pour les garder des efforts surhumains. Refoulées vers les pentes qu'elles avaient gravies à grand'peine, ses troupes piétinent actuellement sur place, dans le trouble qui suit des actions si chaudes. Et Amiens a encore une fois échappé à leurs convoitises, payées de quelques milliers de cadavres de plus.



Carte des monts de Flandre où s'est brisée l'attaque ennemie.

DANS LES FLANDRES, L'EFFORT ALLEMAND EST ENRAYÉ AU PRIX DE DURS COMBATS

(29 Avril.)

L'ennemi a vainement essayé, par de très vives attaques, d'élargir son succès du Kemmel. La nuit de vendredi à samedi a été marquée par de furieux combats, livrés les uns sur le front Locre-la Clytte, les autres sur le front Veerstraat-Voormezeele. La première de ces localités, passée plusieurs fois de mains en mains, nous est finalement restée. La dernière a été également prise par les Allemands et reprise par les Anglais. Toutefois, la situation demeure assez confuse et la hauteur du Scherpenberg est fortement canonnée. Les Allemands, obligés par leur épuisement même à se tenir tranquilles pendant la journée de samedi, ne renoncent pas encore à la lutte. Il faut donc tenir plus que jamais l'œil ouvert sur leurs agissements.

Du côté d'Amiens, même silence après des rencontres très chaudes. Là, l'ennemi ayant mis en mouvement ses tanks, s'était lancé sur le plateau de Villers-Bretonneux, dont la perte lui est particulièrement sensible. Non seulement il ne l'a pas repris, mais même il a encore quelque peu reculé, laissant aux mains de son adversaire environ 900 prisonniers. De ce côté donc, on peut dire que la situation est suffisamment rétablie pour que toute inquiétude ait, en ce moment, disparu.

Les choses vont-elles en rester là, ou Ludendorff tient-il prête quelque anguille sous roche, et cherche-t-il à nous assaillir sur des terrains moins récalcitrants? L'intensité croissante que prend la lutte d'artillerie en différents points du front, devant Lassigny et Noyon, par exemple, pourrait le faire croire. Mais le canon a déjà tonné tant de fois sans autre conclusion, qu'il ne faut pas se fier à ses brusques rentrées en scène pour augurer du lendemain.

Nous savons par expérience que le concept militaire allemand est toujours à plusieurs faces, et qu'il prend celle à laquelle les circonstances l'obligent. La grande bataille engagée, cette bataille que l'on voudrait décisive, ne peut s'arrêter à la prise du Kemmel, si terriblement et si glorieusement disputé par nous. L'État-major germanique ne compte ses hommes qu'avant la lutte et non après. Tant qu'il en a, il les jette dans la bagarre là où il croit pouvoir espérer que celle-ci tournera selon ses vœux. Je serais donc bien surpris si, ayant entamé comme il l'a fait la ligne qui barre la plaine de Poperinghe, il ne poursuivait pas son action, afin de déborder par le sud-est ce qu'il en reste et de prendre, par la même occasion, l'Yser à revers. Mais j'ajoute que cela ne l'empêcherait pas de faire en même temps pression par ailleurs.



(J. Beautrère.)

Le mont des Cats que les Allemands ne purent aborder.

28 AVRIL — LES FAITS — 28 AVRIL (suite)

Sur le front. — *La journée n'est marquée que par des combats locaux, dont le plus important se termine par l'échec d'une tentative allemande sur nos positions de Locre, au nord de Bailleul.*

Conseil naval interallié. — *Ce conseil vient de discuter, du 26 au 28 avril, sous la présidence du ministre de la Marine français, les mesures propres à rendre toujours plus étroite la collaboration des marines alliées dans les éventualités diverses qui pourraient se produire.*

Ses membres adressent au premier lord de l'Amirauté et à la flotte britannique toute entière, l'expression de leur admiration pour le sang-froid et le courage déployés dans l'attaque de Zeebrugge, et pour la rapidité avec laquelle les objectifs proposés ont été atteints, malgré les énormes difficultés qui ont accompagné les opérations et la résistance désespérée de l'ennemi.

Ostende et Zeebrugge. — *M. Raymond Lestonnat donne sur ces deux ports, dans l'*Illustration, *les détails suivants :*

« Le port d'Ostende est artificiel ; son entrée est formée par deux jetées à claire-voie de plus de 600 mètres de longueur ; le chenal a environ 180 mètres de large entre les têtes des jetées, mais se rétrécit, par place, à l'intérieur. C'est le terminus de nombreux canaux de cette partie de la Belgique.

Le port de Zeebrugge situé au débouché du canal Léopold, qui réunit Bruges à la mer, est abrité par une jetée courbe de 2 700 mètres de longueur. Cette jetée est à claire-voie sur une partie de sa largeur pour permettre le passage du courant. Sur une partie de son côté interne sont disposés des quais. La rade abritée a une surface de 120 hectares. Un chenal balisé de 750 mètres de longueur mène à travers la rade jusqu'à l'entrée du canal Léopold. »

témoin l'exemple de Villers-Bretonneux et de Hangard.

Visiblement, Ludendorff, qui sait à quel adversaire il a affaire, voudrait arriver à le désorienter et à l'entraîner dans quelque fausse manœuvre. C'est une œuvre bien difficile qu'il entreprend là, car, même s'il réussissait à refouler entre Bailleul et Ypres les troupes alliées, — en quoi il est encore assez loin de compte, — il n'en aurait pas moins, du côté de la Lys, des derrières très vulnérables. Or, rien n'est plus dangereux avec un adversaire vigilant, et c'est pourquoi nous sommes autorisés à croire que, tout en poussant sa pointe, il essayera, par des actions concomitantes dont le théâtre est encore inconnu, de donner un peu plus de sécurité à ceux-ci.

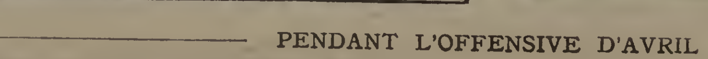
SANGLANT ÉCHEC

(30 Avril.)

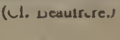
L'ennemi n'ayant pu, après son succès indéniable, mais partiel, du mont Kemmel, faire tomber d'un coup la muraille qui couvre Poperinghe, a essayé de la marteler. C'était encore une fois la substitution, par force, des actions locales, de rendement médiocre et toujours épuisantes, aux conceptions larges qui embrassent la conquête d'un territoire entier. Hier, il s'est déployé en forces depuis Meteren jusqu'à Voormezeele et, une fois de plus, il a eu recours aux grands moyens. La bataille a donc recommencé avec un acharnement qui a été aussi malheureux pour lui que furieux.

Sixt von Arnim se contenterait peut-être maintenant de faire tomber ce qui reste du saillant d'Ypres, pour s'attribuer certaines voies de communication supplémentaires dont la hantise le poursuit. Mais il lui faut, au préalable, s'emparer de toute la ligne des Cats. C'est contre elle qu'il a chargé frénétiquement hier. Il a été battu, n'ayant pu arriver à vaincre.

Ludendorff, d'autre part, a fait tâter Hangard après avoir esquissé quelques coups d'essai sur les abords de Reims, de Saint-Mihiel, de Lunéville et du bois Le Prêtre. Son artillerie gronde à la fois sur l'Avre, entre Lassigny et Noyon, ainsi que devant Verdun. Faut-il en conclure qu'il médite quelque changement de front inopiné et prépare une saute brusque de sa manœuvre ? Peut-être. J'ai dit hier et je persiste à croire qu'un pareil avatar n'aurait rien d'invraisemblable. Mais le seul fait d'en être réduit à porter de ces coups alternés est un signe manifeste que la conception première, celle du bloc pénétrant, a manqué au moins en partie. Car c'est seulement quand on se sent en équilibre instable sur la corde raide qu'on a besoin de balancier.



(Cl. Ministry of Information.)



(Cl. Beaufrère.)

PENDANT L'OFFENSIVE D'AVRIL

1. *Camions de l'armée britannique traversant Arras.* | 2. *Dans les Flandres : observateurs français camouflés.*

29 AVRIL — **LES FAITS** — **30 AVRIL**

Dans les Flandres. — *Le général Sixt von Arnim tente un nouvel et puissant effort contre l'ensemble des positions franco-britanniques, sur la ligne Meteren, Locre, mont Noir, mont Rouge, mont Scherpenberg, Voormezeele, sud de l'étang de Dickebusch et sud-ouest de l'étang de Zillebecke.*

Un bombardement d'une extrême violence, commencé dès hier soir, a jeté sur nos lignes une masse d'obus toxiques telle qu'on n'en avait pas vu de plus forte aux jours de Verdun et de la Somme, et l'infanterie allemande s'est mise en marche dès 7 heures du matin.

La bataille se déroule au milieu d'alternatives diverses et d'épisodes marqués par l'acharnement extrême des adversaires: Locre nous est enlevé, mais nous le reprenons dans une dernière contre-attaque, après avoir empêché l'ennemi d'en déboucher.

La journée se termine enfin pour les Allemands par un échec complet et les plus lourdes pertes.

Dans les Flandres. — *Les huit divisions du général Sixt von Arnim lancées hier à l'attaque des positions franco-britanniques sur le front Locre, étang de Zillebeke, ont subi un grave échec et sont aujourd'hui incapables d'un nouvel effort. La journée se passe dans un calme relatif et la situation va d'ailleurs se stabiliser ici, comme sur la Somme, pendant une assez longue période de temps.*

Sur l'Oise. — *Une attaque allemande dans le secteur de Noyon donne lieu à un vif combat: l'ennemi prend pied dans quelques éléments de notre ligne mais ne réussit pas à s'y maintenir.*

New-York. — *Un détachement de chasseurs alpins français débarque dans la matinée et reçoit un accueil enthousiaste de la part des Américains.*

Sur mer. — *Le sous-marin* Prairial *est coulé à la suite d'une collision avec un navire de commerce. Il y a 19 victimes dont le commandant et l'officier en second.*

Au surplus, il ne doit pas se flatter de nous surprendre, ayant devant lui un adversaire qui le surveille et ne cède point à ses invites. Qu'il persiste dans ses velléités de trouée en Flandre ou qu'il se retourne d'un autre côté, il aura les mêmes difficultés à vaincre, en sorte qu'un moment très probablement viendra où, malgré le bénéfice incontestable de la ligne intérieure, il aura peine à alimenter sa bataille un peu trop cahotée dans des compartimentages changeants. Je n'affirmerais pas que cette évolution est commencée. Mais si la résistance des alliés ne fléchit pas, comme nous avons tout lieu de le croire, elle ne tardera pas à se manifester par des signes certains.

PLAN NOUVEAU : MÊME RÉSULTAT

(1er Mai.)

Le plan germanique de pénétration dans la plaine de Poperinghe, qui a remplacé la séparation des armées franco-anglaises, a subi, hier, un nouvel et grave échec. Sixt von Arnim avait, après quelques coups de martelage, déployé ses forces sur un front de près de 35 kilomètres depuis Meteren jusqu'à Voormezeele, prolongeant même ses attaques jusqu'aux positions belges du canal de l'Yser. L'essai d'enveloppement était manifeste; il s'agissait de gagner, par des débordements latéraux, les directions Caestre et Flètre d'une part, l'étang de Zillebeke de l'autre, et même, à l'occasion, de tourner par le nord d'Ypres la ligne insaisissable des monts des Cats.

Une tentative directe et frontale contre Locre et le Scherpenberg se combinait au surplus avec cette double manœuvre, et, chose curieuse, c'est la seule qui ait donné quelques avantages, d'ailleurs tout à fait éphèmères. Partout ailleurs, les Allemands ont été formellement repoussés, et comme, quoi qu'on en ait dit, ils combattent toujours en masses compactes — peut-être parce que leur lassitude morale ne comporte pas d'autres procédés — ils ont encaissé des pertes considérables. Mais c'est là, en ce qui les regarde, un fait d'ordre général.

Echec mis à part, les variations de la volonté allemande sont ce qu'il y a de plus frappant en cette affaire. Nous assistons, depuis le début de la furieuse bataille, à des changements continuels d'objectifs, comme s'il était devenu obligatoire de suppléer par la diversité des combinaisons au fléchissement croissant d'une persévérance mise en défaut. On a vu successivement la ruée s'effectuer sur Amiens, puis sur Béthune, puis sur Bailleul. C'est

1er MAI	LES FAITS	2 MAI

Sur le front. — *La situation militaire reste sans changement : les communiqués ne signalent que des actions d'artillerie et des coups de main.*

En Palestine. — *L'armée Allenby reprend ses opérations à l'est du Jourdain.*

En Crimée. — *Les Allemands occupent Sébastopol. Le prétexte invoqué pour cette expédition est la nécessité de mettre hors d'état de nuire certains éléments de la flotte russe de la mer Noire qui paraissent agir d'une manière absolument indépendante, ne reconnaître aucun gouvernement et qui inquiètent ainsi les forces navales des empires centraux.*

En Ukraine. — *Malgré le traité qui a proclamé solennellement l'indépendance de la République, le maréchal von Eichorn procède à un coup de force contre la Rada et le gouvernement, auxquels il substitue un pouvoir composé de ses créatures et appuyé par ses tribunaux militaires.*

Villers-Bretonneux. — *Au sud du village, entre le monument commémoratif de 1870 et Hangard-en-Santerre, un court mais vif combat permet aux troupes franco-britanniques d'améliorer leurs positions.*

Sur l'Avre. — *Attaque et enlèvement de la cote 82 dont la croupe, entre Hailles et le bois Sénécat, vient s'étaler du sud-ouest au nord-est jusqu'au-dessus du village de Castel. Une centaine de prisonniers allemands restent entre nos mains.*

Abbeville. — *Le conseil de guerre interallié, réuni depuis hier, sous la présidence de M. Clemenceau, examine toutes les questions militaires du moment. M. Orlando, président du Conseil des ministres italien, accepte officiellement au nom de son pays, de placer les divisions italiennes arrivées en France sous le commandement du général Foch qui devient ainsi le généralissime de toutes les armées alliées en France.*

maintenant la pauvre ville ruinée d'Ypres qui paraît concentrer sur elle toutes les convoitises de Ludendorff. Et le tour n'est probablement pas fini, parce que si le commandement ennemi n'arrive pas à se déverser dans la plaine de Flandre, il devra encore se retourner d'un autre côté.

Tout renoncement qui ne serait pas purement local lui est interdit, sous peine de provoquer en Allemagne un périlleux renversement d'opinion. Déjà, les populations germaniques, — c'est la *Gazette de Voss* qui nous le dit — trouvent que les choses ne vont guère vite et que sont payés trop cher des succès incomplets. Que serait-ce si, devant les obstacles qui s'accumulent en face d'elles, les armées sur lesquelles reposent les derniers espoirs d'hégémonie mondiale étaient obligées de s'arrêter? On les poussera donc de l'avant, peu importe dans quelle direction, jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées, et conséquemment, le devoir primordial des alliés est de leur barrer le chemin, de le leur barrer à tout prix. Ils viennent de montrer, une fois de plus, qu'ils en étaient capables.

Cette journée héroïque de lundi sera marquée par nous d'un caillou blanc.



(Cl. Beaufrere.)

Ruines d'un cabaret près du mont Kemmel.

(Cl. Rol et Branger.)

A DOUVRES

1. Le « Vindictive » à son retour de l'attaque sur Zeebrugge. — 2. Les officiers du « Vindictive » avec leur chat qui se trouvait à bord au moment de l'assaut.



(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

Régiment français rejoignant la ligne de feu, dans le secteur d'Amiens.

LES HÉCATOMBES DES FLANDRES NOUS VALENT UNE JOURNÉE DE RÉPIT

(2 Mai.)

Les Allemands n'ont pas engagé, dans la dernière bataille, moins de quinze divisions. Huit, sous les ordres de Sixt von Arnim, attaquaient à l'est ; sept, commandées par von Quaast, attaquaient à l'ouest. Si l'on ajoute à cela celles qui ont essayé de refouler les Belges au delà du canal de l'Yser, on voit que Ludendorff avait mobilisé plus de 150 000 hommes. C'est beaucoup pour un échec aussi complet que le sien.

La nouvelle a dû en être mal accueillie de l'autre côté du Rhin, si l'on en juge par la peine que se donnent les journaux pour la pallier. Ils suent sang et eau pour lui trouver des excuses. Après les dithyrambes qui avaient salué la prise de Kemmel, ils sont obligés de faire une pénible et pitoyable retraite. Je ne sais si l'Allemagne est toujours d'humeur à se laisser tromper.

Le kronprinz, se mettant lui aussi de la partie, a essayé de donner une fiche de consolation à ses futurs sujets, alarmés par tant de sang inutilement versé, en se ruant sur nos positions du mont Renaud, près de Noyon. Du moins, est-ce la seule explication que comporte cette tentative isolée, qui apparaît comme un hors-d'œuvre dans le grand drame dont Ludendorff est le metteur en scène et le principal acteur. Inutile de dire que nos troupes ont tenu ferme et conservé au barrage de l'Oise toute sa rigidité.

En somme, on peut dire que la bataille livrée lundi, contre les positions alliées de Flandre, est une des plus importantes, mais aussi peut-être la plus désastreuse que les Allemands aient livrée depuis le début de leur offensive. A défaut de la coupure qui n'a pu être faite entre Français et Anglais, la marche à la mer était devenue une sorte d'obsession, comme en témoignent maints documents ramassés sur le champ de bataille, et qui jalonnent pour ainsi dire les étapes à parcourir. Le malheur est que ces étapes sont singulièrement retardées, tellement qu'on n'est plus du tout assuré de pouvoir les couvrir. Je ne crois pas cependant qu'on y renonce. Mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on cherchât à en entamer d'autres, supposées moins fermées.

En tout état de cause, la ruée allemande, si largement préparée, et à laquelle les appoints procurés par le front oriental devaient donner une si redoutable puissance, est dès maintenant réduite à des opérations parcellaires, effectuées sur des champs de bataille relativement réduits. La force des choses oblige l'ennemi à se contenter désormais d'objectifs géographiques successifs, au lieu de viser, comme il en avait d'abord l'intention, la sépa-

3 MAI **LES FAITS** **4 MAI**

Sur le front. — *Les communiqués ne signalent que des engagements de détail et de vives actions d'artillerie.*

Les propositions de paix de l'Autriche. — *La Commission des Affaires extérieures entend les explications de M. Clemenceau, de M. Briand et de M. Pichon sur les questions soulevées par la publication de la lettre de l'empereur Charles Ier. Il résulte de toutes ces déclarations catégoriques qu'il n'y a jamais eu de propositions sérieuses et qu'à aucun moment on n'a pu entrevoir une possibilité réelle de paix.*

La guerre aérienne. — *Les aviateurs britanniques survolent l'écluse de Zeebrugge, sur les portes de laquelle ils jettent à faible hauteur plusieurs très grosses bombes.*

Le canon de Crépy. — *Plusieurs obus de nos contre-batteries atteignent la plate-forme bétonnée du canon à longue portée qui tirait sur Paris. L'ennemi est obligé d'arrêter son bombardement.*

Secteur de Béthune. — *A 4 kilomètres au nord de la ville, le mamelon d'Hinges, placé sur la rive sud du canal de la Bassée, commande la plaine où serpentent la Clarence et la Lawe. Avec la colline de Givenchy, située à 10 kilomètres dans le sud-est, il constitue un système naturel bastionné sur la courtine duquel est assise la ville de Béthune.* (*Commandant de Civrieux.*)

C'est sur ce mamelon d'Hinges que les Anglais, au cours de la nuit, ont exécuté avec succès une attaque qui a amélioré leurs positions.

Dans les Flandres. — *Bombardement intense de tout le front franco-britannique de Locre jusqu'aux abords sud d'Ypres : l'artillerie des alliés riposte vigoureusement et l'infanterie allemande ne sort pas de ses tranchées.*

En Palestine. — *L'ennemi a reçu d'importants renforts. L'armée Allenby est obligée de se replier sur la rive ouest du Jourdain.*

ration et la destruction des forces anglaises par manque de ravitaillement. C'est dire que son plan primitif a échoué, et personne, pas même lui, ne niera qu'il y ait là, déjà, quelque chose de très avantageux pour nous.

L'ACCALMIE PERSISTE

(3 Mai.)

Rendons grâce à l'offensive allemande de ce printemps. Elle nous a donné deux avantages inestimables : l'unité du commandement, qui assure à la direction toute sa force, et l'amalgame, qui fait des alliés un seul bloc. Je ne crois pas m'aventurer en affirmant que c'est là une large compensation des reculs initiaux qu'il a fallu subir, car le gain d'une bataille est indépendant de la conquête plus ou moins passagère de quelques bandes de terrain. Il récompense toujours celui des deux adversaires qui a su garder le plus longtemps intacte sa puissance matérielle et morale et peut se redresser au moment même où l'on croit lui porter le coup fatal.

Il n'est pas douteux que ce soit à cette cohésion parfaite des forces allemandes que l'ennemi ait dû l'échec de ses violents efforts, étant, bien entendu, mise à part l'indiscutable valeur de ceux à qui il avait affaire. Maniant ses réserves en toute liberté, avec le sang-froid, la prudence et l'art subtil qu'il possède, le généralissime peut boucher les trous, réparer les brèches, calfater les fissures, sans pour cela entamer trop profondément le bloc qu'il garde en mains pour les actions ultérieures. Que l'ennemi frappe en Flandre, en Artois, en Picardie, il rencontre toujours et partout les mêmes obstacles, et ceux-ci sont suffisamment résistants, puisqu'il n'arrive point à les briser. Si bien qu'après chacun de ces assauts, dont le moindre lui coûte fort cher, il est obligé de s'arrêter, puis de changer son fusil d'épaule. S'il ne se ramassait pas sur lui-même, il ne pourrait pas rebondir.

Or, pour des raisons que j'ai déjà dites, il est forcé de poursuivre son offensive. Mais les interruptions que les circonstances infligent à celle-ci deviennent, pour chaque retour en avant, une cause d'affaiblissement progressif, sinon au point de vue des effectifs, lesquels sont encore considérables, du moins à celui de la méthode et de la coordination. Les attaques, en se suivant, se déplacent et, leurs objectifs variant sans cesse, elles perdent de plus en plus le caractère de poussée massive qui les rendait si dangereuses au début.

Nous devons, en tout cas, nous attendre, après cette nouvelle accalmie, à une reprise du mouvement. Rien n'indique encore sa direction, pas même la recrudescence du feu d'artillerie sur le plateau







Ces trois clichés montrent ce que les obus allemands ont fait de la jolie cité d'Ypres et de ses trésors artistiques.

5 MAI **LES FAITS** **6 MAI**

Secteur de Béthune. — *Les Allemands attaquent dans la matinée les positions enlevées par les troupes britanniques, sur les pentes du mamelon d'Hinges pendant la nuit du 3 au 4. Après un vif combat, nos alliés repoussent complètement l'ennemi.*

En Ukraine. — *Les Allemands ont donné des pouvoirs dictatoriaux au général russe Skoropadsky, nommé Hetman, et qui proclame la nécessité pour la République ukrainienne de s'appuyer sur l'aide puissante et fidèle des empires centraux. Le mobile immédiat et impérieux du coup de force opéré à Kief, par le maréchal von Eichorn, est de supprimer l'anarchie et de créer un pouvoir qui permette le travail régulier sur les terres, la culture intensive du blé et le transport en Allemagne d'une partie des céréales récoltées. Le maréchal est évidemment soutenu dans cette œuvre par les partis modérés du pays, pour lesquels l'ordre est d'une nécessité absolue.*

Sur le front. — *Journée calme : les coups de main tentés par l'ennemi dans la région de Hangard-en-Santerre et dans celle de Boyelles, au sud d'Arras, ne sont que des sondages auxquels nous répondons par des opérations analogues.*

En Russie. — *Le commissaire du peuple pour les Affaires extérieures, Tchitchérine, adresse à l'ambassadeur d'Allemagne une protestation contre la saisie de la flotte russe de la mer Noire par les forces militaires allemandes, saisie venant après la prise de Sébastopol et l'invasion de la Crimée. Tous ces actes, déclare-t-il, sont en contradiction absolue avec les clauses du traité de paix de Brest-Litovsk.*

L'effort de la marine marchande britannique. — *Au cours de l'année 1917, elle a transporté 13 millions d'hommes, un million de malades et blessés, deux millions de chevaux et mulets, 25 millions de tonnes de matériel, 100 millions de quintaux de blé, etc.*

de Villers-Bretonneux. Mais elle est inévitable. Je ne doute pas une minute qu'il n'y soit répondu avec la même vigueur que précédemment.

OPÉRATIONS HEUREUSES AUX AVANCÉES D'AMIENS

(4 Mai.)

Bien que les opérations de détail, plutôt heureuses pour nous, qui sont signalées sur le front franco-anglais ne comportent pas d'indication ferme sur la reprise imminente des grandes actions de force, d'autres symptômes se manifestent dont on peut conclure que celles-ci recommenceront au premier jour.

C'est d'abord l'activité fiévreuse qu'apportent les Allemands à la reconstitution des unités les plus éprouvées ; c'est la concentration sur certains points d'une artillerie de plus en plus formidable et l'accumulation de munitions dont le transport est ininterrompu ; c'est enfin la poussée hâtive de l'instruction des dernières classes appelées et le soin qui est apporté à leur solide encadrement. On sent que l'ennemi compte encore, malgré ses déboires, procéder par écrasement, et qu'il exploite jusqu'à l'extrême limite l'avantage que lui confère la possession des lignes intérieures, terrain sur lequel nous sommes évidemment moins privilégiés.

A cette tactique brutale, quelle riposte opposer? Le courage et le sang-froid d'abord, qui ne nous manquent pas. Ensuite, la puissance supérieure du matériel, qui, e crois pouvoir l'affirmer, ne nous manque pas davantage. Enfin, l'unification la plus absolue de l'effort commun, sous un commandement tenant dans ses mains toutes les cartes. A cet égard, la conférence d'Abbeville vient de confirmer encore, d'une façon éclatante, l'accord intime qui existe entre tous les alliés.

Mais il est un autre élément dont on doit tenir le plus grand compte. C'est l'aviation. Nous avons fait depuis quelque temps, dans ce domaine, des progrès indiscutables. Nous n'en ferons jamais trop pour avoir la victoire, car plus les événements marchent, plus ils nous fortifient dans la conviction que c'est l'air qui nous la donnera.

Il nous faut premièrement un matériel suffisamment puissant, rapide, nombreux et fortement constitué pour intervenir dans la bataille elle-même, aveugler l'artillerie ennemie et porter la perturbation à la fois dans les convois et dans les troupes de l'arrière. Il nous en faut un autre, non moins copieux, pour faire en territoire allemand les incursions meurtrières et dévastatrices qui nous sont encore interdites sur terre. Des puissances de proie nous font une guerre de ruines et d'extermination. Elles ne livrent pas seulement bataille aux sol-



(Cl. Branger.)

Les rives de l'Avre, célèbres désormais par les furieux combats où la résistance française brisa l'offensive ennemie.

(Cl. Ministry of Information.)

Ingénieurs britanniques élevant, sur le canal, un pont provisoire pour le passage des tracteurs et de l'artillerie.

dats, mais à la population elle-même, aux femmes, aux enfants, aux infirmes et aux vieillards. Elles commettent des atrocités innommables, qui ne doivent point rester impunies, non seulement parce que la justice en serait offusquée, mais parce qu'elles alimentent leur confiance, leur audace et leur orgueil féroce. Rendons-nous assez forts pour ne pas les tolérer plus longtemps.

Détruire les villes du Rhin était déjà pour les alliés un droit. Cela devient maintenant un devoir. Si nous voulons voir bientôt la fin de cette lutte terrible, frappons hardiment Cologne, Mayence et Francfort.

LES MOYENS DE VAINCRE

(5 Mai.)

Les Allemands commenceraient-ils à s'inquiéter sérieusement des menaces de représailles que le développement considérable de notre aviation dresse devant les villes le plus à portée de nos coups? On pourrait le croire en voyant le chancelier Hertling aborder, bien qu'indirectement et par prétérition en quelque sorte, cette irritante question devant le Reichstag : « Si des ouvertures à cet égard devaient se produire, a-t-il dit, ce seraient les autorités militaires qui, les premières, auraient à les examiner. » Ceci signifie tout simplement qu'on ne les repousserait pas *a priori* et par conséquent qu'on ne serait pas fâché qu'elles s'engagent. Façon commode de s'éviter des châtiments que l'on sait avoir amplement mérités.

Il est trop tard. Tant que l'ennemi nous a connus en position d'infériorité au point de vue aérien, il s'en est donné à cœur joie, bombardant, incendiant, massacrant avec une sorte de frénésie sauvage. Maintenant qu'il se voit exposé à subir la peine du talion, il voudrait se préserver de ses conséquences et fait mine de vouloir entrer en arrangements. Mais il est de ceux avec qui on ne cause pas, surtout quand on se sent en force, et ce serait duperie pure de souscrire avec lui des conventions qu'il serait le premier à violer. Comme a dit le président Wilson lui-même, cette guerre ne peut finir que par la raison du plus fort.

Jusqu'à présent, ce sont surtout les établissements militaires allemands qui ont été visés. Ils sont encore en ce moment, je le reconnais, mis à une rude épreuve, comme en fait foi le dernier communiqué britannique, qui signale des raids très effectifs sur Bapaume, Chaulnes et Thionville.

L'embouteillage de Zeebrugge, dont les feuilles boches ne peuvent plus contester



(Cl. Ministry of Information.)

Après la bataille. Un coin de Meteren dévasté.

l'importance, s'achève par la voie des airs. Et tout cela est fort bien, parce qu'on peut en déduire ce dont les alliés sont désormais capables. Mais il faut faire mieux encore, et plus. L'émoi des villes allemandes les plus exposées, cause directe et efficiente des insinuations arrachées au chancelier, nous indique clairement le parti que nous pourrions tirer d'une action vigoureuse qui lui donnerait des raisons plus justifiées de se manifester.

Tant que l'État-major allemand ne sentira pas derrière lui un remous capable d'exercer sa répercussion jusqu'au front lui-même, il renouvellera les coups de massue sans se laisser arrêter ni par les insuccès ni par les pertes. Pour la troisième fois, il se recueille, mais avec l'intention de rebondir plus énergiquement encore que par le passé, s'il le peut. Sentant très bien que la situation se hérisse pour lui de difficultés nouvelles, parce que d'abord la fusion intime des forces alliées sous un commandement unique nous confère une force plus grande, parce que, par une série de hardis et heureux coups de main, nous avons amélioré sensiblement nos positions défensives, parce qu'enfin nous ne nous faisons point d'illusion sur ses intentions, il se dispose à augmenter encore sa masse et à déployer une vigueur redoublée dans sa prochaine attaque. La résistance militaire qui lui sera opposée doit être complétée par l'emploi de tous les moyens propres à agir sur les nerfs de l'armée et du pays.

Un de ceux-ci, et des meilleurs, est assurément la mise à mal de quelques cités prospères. Un autre serait la rapide intervention du Japon en Sibérie, qui replacerait l'Allemagne entre deux feux. Je l'ai bien souvent réclamée. Je doute qu'elle puisse jamais rencontrer moment plus opportun.

L'ENNEMI ACCENTUE SON BOMBARDEMENT, MAIS HÉSITE A ATTAQUER...

(6 Mai.)

Si les violents combats d'artillerie qui se sont déroulés ces jours-ci depuis Ypres jusqu'à l'Avre, s'étendant à l'est jusqu'à l'Ailette, voire jusqu'à Verdun, n'ont été suivis d'aucune attaque, c'est apparemment que l'ennemi a pu juger, par l'énergie de la riposte, que nous l'attendions de pied ferme et l'arme prête. Ce n'est point par simple fantaisie qu'il a brûlé tant de poudre et déchaîné tant de fracas.

Quant aux alliés, tout en dessinant cette parade préventive, ils ne sont point restés absolument passifs. Les Français se sont quelque peu élargis dans la région de Hinges et de Locre, tandis que les Anglais en faisaient autant à l'est d'Hébuterne, ainsi que dans la forêt de Nieppe, et brisaient tout net une tentative alle-



(Cl. Beaufrère.)

Cimetière anglais dans la région du mont Rouge.

Avec notre



La première apparition de nos chars d'assaut sur le champ de bataille eut lieu a cours de notre offensive d'avril 1917. Depuis lors de nombreux perfectionnemen furent apportés, différents types créés, et cette nouvelle artillerie sous carapa

llerie d'assaut



est devenue l'arme la plus redoutée de l'ennemi. Dans la manœuvre de ces formidables engins le combattant français donne libre cours aux qualités de sa race, aussi l'artilleur d'assaut est-il appelé à prendre une place décisive dans la guerre.

mande, d'ailleurs purement locale, au nord-est de Hinges. Evénements purement épisodiques, j'en conviens, mais qui donnent à nos lignes une forme meilleure, avec plus de solidité.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la bataille a changé d'allure. Elle ne relève pas encore tout à fait, dans son ensemble, de la guerre de mouvement ; mais elle a cessé de se cristalliser sur des positions déterminées. L'inviolabilité des fronts constitués par des tranchées quasi permanentes n'est plus un axiome, sur lequel, soit dit en passant, on avait échafaudé des théories un peu trop rigides, que l'événement a démenties. Et maintenant il faut, là où les circonstances vous poussent, se couvrir rapidement, en bâtissant une fortification qui, tout en étant suffisamment résistante, n'absorbe ni trop de main-d'œuvre ni trop de temps. On comprend que, dans ces conditions, le terrain joue un grand rôle, et que son utilisation comporte des modulations très diverses, au lieu de l'immobilité figée d'autrefois.

C'est pour lui donner toute sa valeur et pour en tirer le meilleur parti possible que le commandement ordonne ces actions de détail qui, insignifiantes par elles-mêmes en apparence, peuvent avoir par leurs conséquences un intérêt capital. La forme d'une ligne de défense n'est jamais indifférente, ni pour recevoir le choc, ni pour contre-attaquer le cas échéant. Elle est soumise à des lois précises, toujours les mêmes, dont la puissance croissante de l'armement élargit sans doute l'application, mais sans en modifier le principe. Ainsi, les petits succès des alliés constituent un capital qui n'est point placé à fonds perdus.

LES BRITANNIQUES ONT PROGRESSÉ AU SUD D'ALBERT

(7 Mai.)

Que Ludendorff ait l'intention bien arrêtée de reprendre la bataille aussitôt qu'il le pourra, c'est l'évidence même. Il est en train d'organiser ses forces pour cela. Déjà même il avait fait mine de renouveler son attaque, manquée lundi de la semaine dernière, sur le front Meteren-Voormezeele, et l'on sait que s'il y a renoncé, n'est pas tout à fait de son plein gré. La conquête d'Ypres le tente, qui ne lui donnera qu'une cité en ruines, mais pourrait être exploitée avec un grossissement de commande, devant des populations dont l'impatience a besoin d'un soulagement.

Cependant, une masse ennemie très compacte est toujours rassemblée entre la Scarpe et l'Oise, et l'on en peut con-



(Cl. Meurisse.)

Abri bétonné allemand reconquis par nos soldats en Belgique.

clure que les Allemands n'ont pas renoncé à se frayer un chemin par Arras ou par Amiens. Il est même présumable qu'ils élargiront toujours leurs opérations en les combinant, et qu'ils déploieront toutes leurs forces d'un coup, espérant ainsi obtenir d'un côté les résultats qui, de l'autre, se refuseraient à eux. Le calcul est peut-être théoriquement juste. Seulement, il apparaît comme un peu tardif, en un moment où nulle part nous ne devons plus être pris au dépourvu.

Ludendorff, assure-t-on, aurait manifesté la résolution de poursuivre la bataille jusqu'à l'automne, si c'est nécessaire. Je veux bien admettre qu'il en ait les moyens, encore que des événements puissent surgir qui l'obligeraient à arrêter les frais, comme naguère le konprinz à Verdun. Mais, d'ici là, nous aurons des Américains et une aviation grandement développée. Au surplus, on peut lui demander comment, étant si sûr de son affaire, il laisse faire, en même temps que l'offensive de guerre, cette offensive de paix dont la manifestation, encore obscure et insidieuse, fait actuellement l'objet de toutes les conversations?

S'il se sentait vraiment en état de nous écraser, comme tout récemment encore il s'imaginait pouvoir le faire, son action militaire s'exercerait moins à bâtons rompus et se passerait du concours d'une diplomatie souterraine dont les malices grossières ne sauraient nous détourner de notre but.

Nous n'obtiendrons jamais de l'Allemagne des conditions de paix sortables que lorsque le militarisme prussien, dont Hindenburg et lui sont les deux vedettes, aura été réduit à l'impuissance. Tenons-nous donc prêts pour de nouvelle batailles. Mais soyons assurés que nos ennemis ne les entameront point dans les conditions favorables qu'ils avaient espérées, et que, même en élargissant au maximum leurs fronts d'attaque, ils rencontreront partout une résistance égale à celle dont, devant les hauteurs des Cats, ils ont éprouvé les redoutables effets.

LE PROCHAIN CHOC TROUVERA LES ALLIÉS PRÊTS

(8 Mai.)

Ludendorff nous menace. Von den Bussche nous menace aussi, et nous objurgue. Mais il en est encore d'eux comme de ces chœurs d'opéra qui chantent : « Marchons ! Marchons ! » et ne bougent pas.

Ce n'est point, certes, que l'envie leur manque de secouer une torpeur qui se prolonge beaucoup. Mais les derniers événements les ont rendus prudents. Avant de se lancer à nouveau dans la bagarre, les généraux alliés tâtent le terrain, comme les chats quand ils se sont aventurés sur un sol un peu trop brûlant. Des coups de sonde ont été portés



(Cl. Beaufrère.)

Camions transportant des troupes de renfort sur le front.

du côté de la ferme Anchin, au sud de Locre, et à l'ouest de Hangard. Aucun n'a été couronné de succès, mais, par contre, l'ennemi s'est fait assez fortement rabrouer par les Anglais à Morlancourt, où il a perdu plus de 200 prisonniers. Il doit renoncer à tout effet de surprise, et il est condamné à chercher la continuation de la bataille dans les secteurs mêmes où les alliés se tiennent prêts à les recevoir.

Ces secteurs, il est vrai, sont vastes, et assez nombreux. Il y a d'abord celui de Poperinghe, qui paraît le plus menacé. La coquette cité d'Ypres, survivante de tant de sièges, n'est plus malheureusement qu'un souvenir. Mais elle conserve pour les Allemands la valeur d'un symbole, étant le dernier reste d'un royaume qu'écrase la botte du Prussien. De plus, la ligne des alliés forme là un saillant dont l'encapuchonnage est tentant, et qui barre encore, à l'est, la plaine convoitée. Peut-être privera-t-on l'ennemi, par des mesures préalables, du plaisir de s'en emparer de haute main.

Mais Ludendorff s'est chargé lui-même de nous indiquer que ses ambitions n'étaient pas circonscrites à ce coin de Belgique. Il en conserve d'autres, toujours inassouvies, qui visent Béthune, ou encore la ligne Arras-Albert, ou enfin la direction d'Amiens. Toute la question est maintenant de savoir s'il cherchera à les satisfaire par des assauts alternés, ou bien s'il lancera d'un seul coup ses forces, raffermies par cette longue accalmie, dans un embrasement général.

Pour hardie que soit cette hypothèse, elle n'est point à rejeter *de plano*. Les Allemands aiment à faire grand, toutes les fois qu'ils en ont le moyen. Reste à savoir s'ils ne courront pas autant et plus de risques en élargissant ainsi leur front d'action qu'en le limitant à des régions relativement restreintes, comme



(Cl. Sect. phot. de l'Armée.)

DANS L'OISE

Les «75» sont en action. Dissimulés derrière un léger camouflage, le téléphoniste ne quitte plus son poste, recevant et transmettant les ordres qui se multiplient sans cesse au cours des opérations.

(Clichés Henri Manuel.)

NOS GRANDS CHEFS : *Le généralissime Pétain. — Le général Fayolle, commandant un groupe d'armées.*

6 MAI *(suite)* LES FAITS 7 MAI

Les offensives de paix. — *Le gouvernement allemand, obligé de soutenir le moral des populations déçues par les minces résultats de l'offensive de Picardie et des Flandres, commence une démonstration ostentatoire en faveur de la paix. Guillaume II, qui n'espère pas que l'Entente réponde favorablement à ses offres insidieuses, tient à montrer à son peuple que, si la guerre continue, les Alliés en sont seuls responsables. Selon son habitude, il s'arrange de manière à donner à l'Allemagne l'impression que ses ennemis veulent sa destruction et s'obstinent à poursuivre la guerre pour atteindre ce but.*

Les efforts du kaiser tendent aussi à diviser les Alliés, à les tromper et à troubler leur opinion publique. Les Alliés répondent en resserrant les liens qui les unissent, en éclairant l'opinion et en prenant position d'une façon très nette sur les conditions de la paix. (Larousse Mensuel.)

Sur le front. — *Aucune action importante: échec d'un coup de main tenté par les Allemands au sud de l'Hartmannswillerkopf.*

Traité de Bucarest. —*Le traité de paix des empires centraux avec la Roumanie est signé aujourd'hui. D'importantes rectifications de frontière au profit des Austro-Hongrois dans les Carpathes et la constitution de la Dobroudja en condominium des 4 puissances centrales en forment la partie politique; les causes économiques, fixées par une série de traités additionnels, assurent à l'Allemagne des avantages considérables et consacrent le contrôle du vainqueur sur tous les rouages de l'administration du pays asservi.*

Nicaragua. — *Déclaration de guerre de la République à l'Allemagne et à ses alliés.*

Prisonniers de guerre. — *La France et l'Allemagne ratifient un nouvel accord, préparé à Berne, pour l'échange et le rapatriement.*

nous le leur avons vu faire jusqu'ici.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que, comme a dit, retour du champ de bataille, le président du Conseil, dont l'ardeur iufatigable paraît insensible au poids des années, les troupes alliées, maintenant parfaitement homogènes, sont dans un état matériel et moral magnifique. Elles sauront donc résister à l'attaque, d'où qu'elle vienne. Et si, comme nous sommes en droit de l'espérer, une aviation de bombardement très puissante prend dans l'affaire la part qu'elle doit avoir en s'attaquant résolument aux artères vitales de l'ennemi, alors nous verrons rapidement, je ne crains pas de le dire, les derniers espoirs de l'Allemagne s'effondrer.

VIFS COMBATS LOCAUX DANS LES FLANDRES

(9 Mai.)

Bien que l'artillerie continue à gronder un peu partout, et peut-être à cause de cela, le point d'attaque choisi par Ludendorff demeure toujours mystérieux. Cependant, la question d'Ypres se pose encore. Ce saillant sera-t-il ou non évacué? Je ne saurais trop répéter que cette affaire est absolument connexe au dispositif de défense générale qu'aura adopté le haut commandement. Ce dernier seul est en état de décider si la cité belge doit être abandonnée au préalable, ou si sa conservation peut servir à la résistance de nos lignes. Et sa décision ne relève point du sentiment, mais d'exigences concrètes devant lesquelles, le cas échéant, les regrets, même très légitimes, doivent tomber.

C'est précisément au-dessous d'Ypres, entre Clytte et Voormezeele, que l'ennemi vient de livrer un nouvel assaut aux positions franco-britanniques ; mais, sauf développements imprévus, on ne peut considérer cette affaire, quelque chaude qu'elle puisse avoir été, que comme une tentative locale, que comme un essai d'acheminement, d'ailleurs avorté, semble-t-il, dans la direction de Poperinghe.

Il est, par contre, hors de doute, réellement, que nous allons avoir bientôt à soutenir une nouvelle ruée, laquelle sera au moins aussi violente que la première. Mais qu'elle se produise en Flandre, en Artois ou en Picardie, le facteur surprise lui manquera. Et c'est déjà un grand point. J'ajoute qu'en dehors de la valeur éprouvée des troupes alliées et des sages dispositions qui auront été prises, nous tiendrons en mains une arme redoutable, dont l'emploi intensif, développé jusqu'aux extrêmes limites, doit nous donner des bénéfices profitables autant qu'immédiats. C'est l'aviation de bombardement.

Elle ne doit plus être considérée à l'heure actuelle comme un simple in-

8 MAI — LES FAITS — 9 MAI

Dans les Flandres. — *Une attaque allemande, lancée dans le secteur La Clytte-Voormeezele, donne lieu à un vif combat : l'ennemi prononce son effort des deux côtés de la route de Vierstraat à Dickebush et arrive jusqu'au bord de la crête, qui s'élève légèrement au-dessus de l'étang de Dickebush et donne des vues sur les environs.*

En même temps il parvient à s'infiltrer dans les villages de La Clytte et de Voormezeele. Mais les deux divisions engagées dans l'affaire ne sont pas en mesure de pousser plus loin leur avance.

Les contre-attaques, des troupes françaises vers La Clytte, et des troupes britanniques vers Voormezeele, arrachent rapidement aux assaillants le terrain gagné par eux et, à la tombée de la nuit, la ligne alliée est complètement rétablie.

Sur le reste du front, les communiqués ne signalent que des luttes d'artillerie.

Grivesnes. — *Le village de Grivesnes occupe le centre d'une ligne de croupes qui dominent la rive gauche de l'Avre, entre Moreuil et Le Monchel. Nos soldats l'avaient enlevé et victorieusement défendu contre les retours offensifs de l'ennemi, dans la journée du 31 mars, mais les Allemands avaient conservé une partie importante du parc accolé au village : ils en sont rejetés aujourd'hui, au cours d'une opération vivement menée, qui nous rapporte en outre 300 prisonniers et un matériel important.*

Guerre aérienne. — *Le communiqué français signale l'exploit du lieutenant Fonck qui abat dans la journée six avions biplaces allemands.*

Guerre sous-marine. — *En janvier, février, mars et avril, les Alliés ont détruit chaque mois plus de sous-marins que les chantiers allemands n'en ont construit. (Déclaration officielle du ministre de la Marine.)*

strument de représailles, même nécessaires. Elle est aussi un puissant élément offensif. Il s'agit d'interrompre, par des raids nombreux et compacts, le trafic des voies ferrées dont les Allemands disposent à l'arrière en si grand nombre, et qu'ils utilisent avec un large profit. La destruction des ponts du Rhin serait de même une opération stratégique de la plus haute importance. Les écluses des canaux, les lourds chalands que la Hollande, dans sa faiblesse, ne peut empêcher de circuler sur ses cours d'eau, et qui transportent la chaux, le sable, les cailloux, le ciment dont l'ennemi se sert pour bétonner ses tranchées et ses plates-formes de grosse artillerie, tout cela doit être bombardé à jet continu. C'est là une œuvre de guerre indiscutable et qui se recommande particulièrement à l'activité des alliés. Nul doute que, si elle était exécutée avec vigueur et persévérance, elle ne vaille pour nous le gain d'une bataille, ou tout au moins empêche notre adversaire de livrer celle-ci avec tous ses moyens.

Trop longtemps la guerre de l'air a été considérée comme une sorte de hors-d'œuvre, n'exerçant sur les événements qu'une importance toute de circonstance et incapable de les maîtriser. La voici qui devient, sinon l'affaire principale, du moins une partie essentielle de la lutte générale, et non la moins considérable en soi. Elle doit donc avoir, elle aussi, sa stratégie et sa tactique. Elle doit posséder ses gros bataillons, et opérer par masses. Les alliés, je ne saurais trop le redire, seront bien près de la victoire finale quand ils auront pris, dans l'espace, l'ascendant qu'ils doivent avoir.

LA SITUATION COMPLÈTEMENT RÉTABLIE ENTRE LA CLYTTE ET VOORMEZEELE

(10 Mai.)

Il est assez difficile de préciser le but que poursuivait l'ennemi quand il attaqua, mercredi, les positions alliées entre la Clytte et Voormezeele. Voulait-il se documenter directement sur la façon dont les alliés pratiquent maintenant la liaison du champ de bataille, cette liaison que, chez nos voisins, certains politiciens jaloux et quelques sectateurs impénitents d'un particularisme désormais condamné, essayaient vainement, hier, de détruire par la plus regrettable des incartades? Prétendait-il donner une assiette un peu plus large à la place d'armes où s'opèrent ses rassemblements, ou bien encore amorçait-il, par un déploiement d'avant-garde, la grosse affaire à la préparation de laquelle, depuis dix jours, il ap-

porte tous ses soins? Ces diverses suppositions sont également plausibles, et peut-être même peuvent-elles être faites à la fois.

Le fait certain est que l'attaque d'hier est, par son étendue autant que par son énergie, la plus grosse que les Allemands aient dessinée depuis la dernière accalmie. Elle embrassait plus de 5 kilomètres et était menée par des forces relativement considérables. Elle a définitivement échoué puisque, d'abord, tandis que les Allemands avançaient très légèrement au nord-est, nous-mêmes les refoulions assez sensiblement à l'autre aile ; puisque ensuite les petites brèches qu'ils avaient ouvertes ont pu être comblées pendant la nuit. Quelles qu'aient été, donc, leurs intentions de derrière la tête, elles les ont conduits à un échec.

Cet incident, en attendant ceux qui doivent suivre, ne comporte pas d'autres commentaires. Mais puisque nous avons réalisé l'unité de front, me sera-t-il permis de réclamer également celle des communiqués, afin que soient fusionnés en un seul et même texte des événements qui, militairement, ne peuvent plus être considérés comme distincts?



(Cl. Ministry of Information.)

VERS LA LIGNE DE FEU

Par les belles routes de France nos soldats montent au combat, salués par les gais propos de leurs camarades britanniques. Ceux-ci suivront bientôt le même chemin et ils se retrouveront coude à coude dans la bataille.

Les bulletins, qui se suivent à des intervalles variables et proviennent de sources différentes, chevauchent les uns sur les autres. Ainsi l'avance française au sud du village de la Clytte nous est signalée par celui des Anglais. Je crois que, pour la clarté du récit et afin de ne point créer de confusion dans les esprits, il serait préférable de fondre les deux textes en un seul, qui exposerait l'ensemble des affaires. Il n'y a plus, en effet, ni armées distinctes, ni théâtres d'opérations séparés.

TABLE DES MATIÈRES

DOCUMENTS OFFICIELS

TABLE DES GRAVURES

CARTES GÉOGRAPHIQUES ET PANORAMIQUES

GROUPES ET PORTRAITS

SCÈNES DE GUERRE

VUES DIVERSES ET RUINES

Corbeil. — Imp. Crété